



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

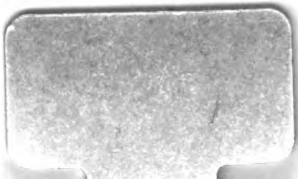
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN L246 U



L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✘

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



54^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 4 (Janvier 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

- Les Arts divinatoires* (p. 1 à 3) Papus.
Rêve prémonitoire (p. 4 à 7) Sédit.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

- Traité des excitants modernes (suite)* (p. 8 à 17) H. de Balzac.
Th. Darel et son dernier ouvrage « la Folie » (p. 17 à 39) M. Prozor.
Notes sur Paracelse (suite) (p. 40 à 48) Ernest Bosc.

PARTIE INITIATIQUE

- Le Siècle d'Éden* (p. 49 à 69) L. D. L.
Études tentatives (suite) (p. 69 à 79) Zhora.

Ordre Martiniste. — Les tireuses d'épingles. — Ça et là. — Une belle idée. — Conférence du D^r Encausse. — Le Magnétisme et la Loi. — Bibliographie. — Livres reçus. — Petite correspondance.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABBONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la *Magie*, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

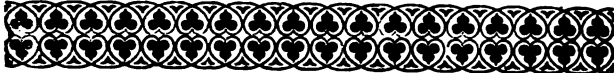
La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

MS. 11. 19 (54-1)



PARTIE EXOTÉRIQUE

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

15^e ANNÉE

Oct 1903
17 1903

L'INITIATION

A ses Collaborateurs, à ses Lecteurs

1902

Les Arts Divinatoires

Le Visage et les Maladies.

Les anciens médecins hermétistes utilisaient beaucoup la physionomie dans la détermination des troubles organiques.

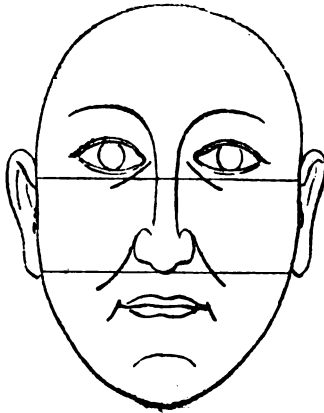
Nous allons aujourd'hui donner la clef de ces déterminations.

Le visage doit être, à cet effet, divisé en trois parties, comme l'indique la figure ci-contre.

La partie inférieure comprenant le menton et la bouche, va fournir des indications :

1° Au point de vue organique sur les troubles des intestins (langue chargée des embarras gastriques, langue rôtie de la fièvre et lèvres sèches de la péritonite, etc.);

2° Au point de vue animique sur les tendances de l'âme d'après les rapports des dents (l'être intérieur),



aux lèvres (l'être extérieur), et d'après le mouvement des lèvres qui indiquent l'action de l'instinct sur l'individu ;

3° Au point de vue spirituel sur les rapports de l'esprit ou le plan des instincts par la constitution du menton et sa division (menton avançant des volontaires et fuyant des mélancoliques).



La partie moyenne comprenant les narines, est la porte de la poitrine. Elle indique l'état des poumons

par l'état des pommettes (pneumonie-phtisie), et l'état du cœur par la dépression plus ou moins grande des plis limitant les ailes du nez (facies cardiaque).

Le plan du sentiment et des passions se révèle par l'étude des narines.

L'influence de l'esprit par la courbe du nez déterminait le tempérament.

∴

La partie supérieure, yeux, sourcils et front, est une des portes du cerveau et un de ses centres de manifestation à l'extérieur.

Le dessous des yeux suit l'état des centres organiques de reproduction, rattachés au plan supérieur.

Les pupilles se rapportent à l'état mental ; enfin les sourcils à l'action de l'esprit sur l'être psychique ou inconscient.

Le front est sillonné de lignes qui sont étudiées par un art spécial : *la Métoposcopie*.

∴

Suivant qu'un être, en parlant, agitera les lèvres, laissera palpiter ses narines ou fera agir son regard on verra à ce signe les instincts, les passions ou les idées pures qui le guident.

Le médecin autant que l'observateur ont donc une étude très sérieuse à entreprendre grâce aux révélations du visage, cette inévitable fenêtre du plan invisible de l'homme.

PAPUS.

Rêve prémonitoire

Nous extrayons des *Annales des sciences psychiques* (octobre 1899) le curieux récit suivant enregistré dans les *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques de Londres.

« J'étais clerc étudiant chez un avoué de Norwich à l'époque où je fis le rêve qu'on va lire, et quoique ce soit arrivé au mois de mars de l'année 1861, ce rêve est aussi clair, aussi présent à ma mémoire que si je l'avais fait hier, et je l'ai raconté bien des fois. Cette année-là, M. C. (un clerc d'avoué lui aussi), ayant acheté un long steamer à roue pour la navigation sur la rivière (une sorte de steamer qui a été depuis supplanté par les chaloupes à vapeur), il convint avec moi que nous prendrions tous deux une semaine de vacances, et la passerions sur le bateau. Embarquant donc les provisions que nous jugions nécessaires (témérairement peut-être), nous partîmes seuls, sans mécanicien ni serviteurs d'aucune sorte. Notre tour projeté était charmant ; nous devions aller de Norwich à Yarmouth. Nous remontâmes la North River, c'est-à-dire la rivière Bure, jusqu'à Ade, revenant cette même nuit au quai du Nord Great Yarmouth, où

nous étions commodément amarrés, proue et poupe, à un « wherry » (terme local pour les barques qui transportent les marchandises). Nous étions entrés là vers 9 heures et demie du soir. La cabine était confortable, et nos lits aussi bons que chez nous. Je dois dire que les portes étaient de petites portes à deux battants, avec une fermeture contre le seuil à l'intérieur, et en haut une écoutille venant par-dessus, qu'assurait une barre de haut en bas. Je dois avoir dormi quelques heures avant que mon rêve n'ait commencé. Je croyais avoir les yeux ouverts, et il me semblait que le sommet de la cabine était devenu transparent, et je pouvais voir deux formes noires flottant dans l'air, près de la cheminée du bateau. Elles paraissaient être dans une conversation animée, et montraient tantôt l'embouchure de la rivière, tantôt les cordes par lesquelles le bateau était amarré ; à la fin, elles se retournèrent l'une vers l'autre et, après quelques gestes, semblèrent avoir résolu un plan d'action. Toutes deux flottaient dans l'air, l'une à la poupe, l'autre à la proue, et chacune tenait l'index bien tendu ; au même moment, chaque index toucha une corde, et instantanément la brûla comme eût fait un fer rouge. Le bateau, ainsi devenu libre, dériva aussitôt dans le rapide courant, passant d'abord près du quai sous le pont suspendu, puis sous le pont de fer, traversa les larges eaux de Braydon, vers le pont d'Yarmouth, puis descendit entre les lignes de navires qui sont là. Pendant tout ce temps, les deux formes noires flottaient dans l'air, au-dessus du bateau, et faisaient entendre des sons harmonieux. Il me sem-

blait que j'essayais de rompre le charme jeté sur moi, et d'éveiller mon compagnon, car je savais que si nous dérivions vers la mer nous serions sûrement submergés en traversant la barre. Mais je demeurais là étendu et impuissant. Mes yeux semblaient voir tous les objets familiers le long de ce trajet de deux milles et demi avant d'arriver à la mer. Enfin nous passâmes devant Southtown, puis devant le village de Gorteston, et nous arrivâmes enfin au dernier et brusque tournant de la rivière, où les eaux rapides se précipitaient en sautant par-dessus la barre jusqu'à la vaste mer. Enfin nous voilà tourbillonnant dans ces eaux, lorsque les sons musicaux, qui n'avaient jamais cessé, firent place à de hideux cris de triomphe que poussèrent les deux noires figures, tandis que le bateau commençait à enfoncer rapidement. Alors les eaux semblèrent atteindre ma bouche ; j'étouffais, je me noyais. Par un terrible effort, je bondis hors de ma couche, enfonçai les portes pour passer, les brisant en mille pièces, et me trouvai en chemise, éveillé, à côté de la porte brisée. La nuit était calme, et il faisait un brillant clair de lune ; instinctivement, je me tournai vers la corde principale. Horreur ! elle venait de se casser ; courant pour saisir la gaffe, je vis près de moi mon ami C., que le bruit de la porte brisée avait fait se lever ; il poussa un cri quand il vit la corde de la poupe casser au même moment. Nous nous tîmes tous deux désespérément à la gaffe, écrasant nos jambes nues que rien ne protégeait ; mais nos cris éveillèrent l'homme du wherry, qui vint à notre secours, nous fournissant des cordes neuves, et nous

pûmes nous tenir cois le reste de la nuit. Mon ami était en colère, et me dit des injures pour lui avoir brisé ses portes. Je lui contai alors tout mon rêve, dont j'étais encore tout excité. Le jour suivant, réfléchissant avec calme, je pus comprendre que si nous avions été endormis lorsque les cordes s'étaient cassées, la tragédie que j'avais rêvée se serait fatalement réalisée dans tous ses détails.

« WILLIAM E. BRIGHTEN.

« Argyle House, Southend, Essex,
1884. »

Ce rêve est remarquable parce qu'en dehors de la prévision d'un événement futur, ce sujet a été informé de l'existence et de l'activité des agents invisibles qui étaient chargés de déterminer cet événement. On trouve représenté là le mécanisme très exact de la matérialisation d'un cliché astral : les deux formes élémentaires endormant l'esprit des navigateurs pour le plonger dans une fausse sécurité ; et poussant des cris de triomphe une fois leur ouvrage terminé.

SÉDIR.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Traité des excitants modernes ⁽¹⁾

PAR H. DE BALZAC

§ IV

DU TABAC

Je n'ai pas gardé sans raison le tabac pour le dernier ; d'abord cet excès est le dernier venu, puis il triomphe de tous les autres

La nature a mis des bornes à nos plaisirs. Dieu me garde de taxer ici les vertus militantes de l'amour, et d'effaroucher d'honorables susceptibilités ; mais il est extrêmement avéré qu'Hercule doit sa célébrité à son douzième travail, généralement regardé comme fabuleux aujourd'hui, que les femmes sont beaucoup plus tourmentées par la fumée des cigares que par les exigences de l'amour. Quant au sucre, le dégoût arrive promptement chez tous les êtres, même chez les enfants. Quant aux liqueurs fortes, l'abus donne à peine deux ans d'existence ; celui du café procure des maladies qui ne permettent pas d'en continuer l'usage. Au contraire, l'homme croit pouvoir fumer indéfiniment. Erreur. Broussais, qui fumait beaucoup, était taillé en hercule ; il devait, sans excès de travail et de

cigares, dépasser la centaine : il est mort dernièrement à la fleur de l'âge, relativement à sa construction cyclopéenne. Enfin un dandy tabacolâtre a eu le gosier gangréné, et comme l'ablation a paru justement impossible, il est mort.

Il est inouï que Brillat-Savarin, en prenant pour titre de son ouvrage *Physiologie du goût*, et après avoir si bien démontré le rôle que jouent dans ses jouissances les fosses nasales et palatiales, ait oublié le chapitre du tabac.

Le tabac se consomme aujourd'hui par la bouche après avoir été longtemps pris par le nez : il affecte les doubles organes merveilleusement constatés chez nous par Brillat-Savarin : le palais, ses adhérences et les fosses nasales. Au temps où l'illustre professeur composa son livre, le tabac n'avait pas, à la vérité, envahi la société française dans toutes ses parties comme aujourd'hui. Depuis un siècle, il se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infeste l'état social. On ne s'était jamais douté des jouissances que devait procurer l'état de cheminée.

Le tabac fumé cause en prime-abord des vertiges sensibles ; il amène chez la plupart des néophites une salivation excessive, et souvent des nausées qui produisent des vomissements. Malgré ces avis de la nature irritée, le tabacolâtre persiste, il s'habitue. Cet apprentissage dure quelquefois plusieurs mois. Le fumeur finit par vaincre à la façon de Mithridate, et il entre dans un paradis. De quel autre nom appeler les effets du tabac fumé ? Entre le pain et du tabac à fumer, le pauvre n'hésite point ; le jeune homme

sans le sou qui use ses bottes sur l'asphalte des boulevards, et dont la maîtresse travaille nuit et jour, imite le pauvre ; le bandit de Corse que vous trouvez dans les rochers inaccessibles ou sur une plage que son œil peut surveiller, vous offre de tuer votre ennemi pour une livre de tabac. Des hommes d'une immense portée avouent que les cigares les consolent des plus grandes adversités. Entre une femme adorée et le cigare, un dandy n'hésiterait pas plus à la quitter que le forçat à rester au bagne s'il devait y avoir du tabac à discrétion ! Quel pouvoir a donc ce plaisir que le roi des rois aurait payé de la moitié de son empire, et qui surtout est le plaisir des malheureux ? Ce plaisir, je le niais, et l'on me devait cet axiome :

VI

Fumer un cigare, c'est fumer du feu.

Je dois à George Sand la clef de ce trésor ; mais je n'admets que le houka de l'Inde, ou le narguilé de la Perse. En fait de jouissances matérielles, les Orientaux nous sont décidément supérieurs.

Le houka, comme le narguilé, est un appareil très élégant, il offre aux yeux des formes inquiétantes et bizarres qui donnent une sorte de supériorité aristocratique à celui qui s'en sert aux yeux d'un bourgeois étonné. C'est un réservoir, ventru comme un pot du Japon, lequel supporte une espèce de godet en terre cuite où se brûle le tabac, le patchouli, les substances dont vous aspirez la fumée, car on peut fumer plusieurs produits botaniques, tous plus divertissants les uns que les autres. La fumée passe par de longs

tuyaux en cuir de plusieurs aunes, garnis de soie, de fil d'argent, et dont le bec plonge dans le vase au-dessus de l'eau parfumée qu'il contient, et dans laquelle trempe le tuyau qui descend de la cheminée supérieure. Votre aspiration tire la fumée, contrainte à traverser l'eau pour venir à vous par l'horreur que le vide cause à la nature. En passant par cette eau, la fumée s'y dépouille de son empyreume, elle s'y rafraîchit, s'y parfume sans perdre les qualités essentielles que produit la carbonisation de la plante, elle se subtilise dans les spirales du cuir, et vous arrive au palais, pure et parfumée. Elle s'étale sur vos papilles, elle les sature et monte au cerveau, comme des prières mélodieuses et embaumées vers la divinité. Vous êtes couché sur un divan, vous êtes occupé sans rien faire, vous pensez sans fatigue, vous vous grisez sans boire, sans dégoût, sans les retours sirupeux du vin de Champagne, sans les fatigues nerveuses du café. Votre cerveau acquiert des facultés nouvelles, vous ne sentez plus la calotte osseuse et pesante de votre crâne, vous volez à pleines ailes dans le monde de la fantaisie, vous attrapez vos papillonnants délires, comme un enfant armé d'une gaze qui courrait dans une prairie divine après des libellules, et vous les voyez sous leur forme idéale, ce qui vous dispose à la réalisation. Les plus belles espérances passent et repassent non plus en illusions, elles ont pris un corps, et bondissent comme autant de Taglioni, avec quelle grâce ! vous le savez, fumeurs ! Ce spectacle embellit la nature, toutes les difficultés de la vie disparaissent, la vie est légère, l'intelligence est claire, la

grise atmosphère de la pensée devient bleue; mais, effet bizarre, la toile de cet opéra tombe quand s'éteint le houka, le cigare ou la pipe. Cette excessive jouissance, à quel prix l'avez vous conquise? Examinons. Cet examen s'applique également aux effets passagers produits par l'eau-de-vie et le café.

Le fumeur a supprimé la salivation. S'il ne l'a pas supprimée, il en a changé les conditions, en la convertissant en une sorte d'excrétion plus épaisse. Enfin, s'il n'opère aucune espèce de sputation, il a engorgé les vaisseaux, il en a bouché ou anéanti les suçoirs, les déversoirs, papilles ingénieuses dont l'admirable mécanisme est dans le domaine du microscope de Raspail, et desquels j'attends la description, qui me semble d'une urgente utilité. Demeurons sur ce terrain.

Le mouvement des différentes mucosités, merveilleuse pulpe placée entre le sang et les nerfs, est l'une des circulations humaines les plus habilement composées. Ces mucosités sont si essentielles à l'harmonie intérieure de notre machine, que dans les violentes émotions il s'en fait en nous un rappel violent pour soutenir leur choc à quelque centre inconnu. Enfin, la vie en a si soif, que tous ceux qui se sont mis dans de grandes colères peuvent se souvenir du dessèchement soudain de leur gosier, de l'épaississement de leur salive et de la lenteur avec laquelle elle revient à son état normal. Ce fait m'avait si violemment frappé que j'ai voulu le vérifier dans la sphère des plus horribles émotions. J'ai négocié longtemps à l'avance la faveur de dîner avec des personnes que des raisons publiques éloignent

de la société : le chef de la police de sûreté et l'exécuteur des hautes œuvres de la cour royale de Paris, tous deux d'ailleurs citoyens, électeurs, et pouvant jouir des droits civiques comme tous les autres Français. Le célèbre chef de la police de sûreté me donna pour un fait sans exception que tous les criminels qu'il avait arrêtés sont demeurés entre une et quatre semaines avant d'avoir recouvré la faculté de saliver. Les assassins étaient ceux qui la recouvraient le plus tard. L'exécuteur des hautes œuvres n'avait jamais vu d'homme cracher en allant au supplice, ni depuis le moment où il lui faisait la toilette.

Qu'il nous soit permis de rapporter un fait que nous tenons du commandant même sur le vaisseau de qui l'expérience a eu lieu, et qui corrobore notre argumentation.

Sur une frégate du roi, avant la Révolution, en pleine mer, il y eut un vol commis. Le coupable était nécessairement à bord. Malgré les plus sévères perquisitions, malgré l'habitude d'observer les moindres détails de la vie en commun qui se mène sur un vaisseau, ni les officiers ni les matelots ne purent découvrir l'auteur du vol. Ce fait devint l'occupation de tout l'équipage. Quand le capitaine et son état-major eurent désespéré de faire justice, le contremaître dit au commandant : — Demain matin je trouverai le voleur. — Grand étonnement. Le lendemain le contremaître fait ranger l'équipage sur le gaillard en annonçant qu'il va rechercher le coupable. Il ordonne à chaque homme de tendre la main, et lui distribue une petite quantité de farine. Il passe la revue en com-

mandant à chaque homme de faire une boulette avec la farine en y mêlant de la salive. Il y eut un homme qui ne put faire sa boulette, faute de salive. — Voilà le coupable, dit-il au capitaine. Le contremaître ne s'était pas trompé.

Ces observations et ces faits indiquent le prix qu'attache la nature à la mucosité prise dans son ensemble, qui déverse son trop-plein par les organes du goût, et qui constitue essentiellement les sucs gastriques, ces habiles chimistes, le désespoir de nos laboratoires. La médecine vous dira que les maladies les plus graves, les plus longues, les plus brutales à leur début, sont celles que produisent les inflammations des membranes muqueuses. Enfin le coryza, vulgairement nommé rhume de cerveau, ôte pendant quelques jours les facultés les plus précieuses, et n'est cependant qu'une légère irritation des muqueuses nasales et cérébrales.

De toute manière, le fumeur gêne cette circulation, en supprimant son déversoir, en éteignant l'action des papilles, ou leur faisant absorber des sucs obturateurs. Aussi, pendant tout le temps que dure son travail, le fumeur est-il presque hébété. Les peuples fumeurs, comme les Hollandais, qui ont fumé les premiers en Europe, sont essentiellement apathiques et mous ; la Hollande n'a aucun excédent de population. La nourriture ichthyophagique à laquelle elle est vouée, l'usage des salaisons, et un certain vin de Touraine fortement alcoolisé, le vin de Vouvray, combattent un peu les influences du tabac ; mais la Hollande appartiendra toujours à qui voudra la prendre ; elle n'existe que

par la jalousie des autres cabinets, qui ne la laisseraient pas devenir française. Enfin le tabac, fumé ou chiqué, a des effets locaux dignes de remarque. L'émail des dents se corrode, les gencives se tuméfient et sécrètent un pus qui se mêle aux aliments et altèrent la salive.

Les Turcs, qui font un usage immodéré du tabac, tout en l'affaiblissant par des lessivages, sont épuisés de bonne heure. Comme il est peu de Turcs assez riches pour posséder ces fameux sérails où ils pourraient abuser de leur jeunesse, on doit admettre que le tabac, l'opium et le café, trois agents d'excitations semblables, sont les causes capitales de la cessation des facultés génératives chez eux, où un homme de trente ans équivaut à un Européen de cinquante ans. La question du climat est peu de chose : les latitudes comparées donnent une trop faible différence.

§ V

CONCLUSIONS

La régie fera sans doute contredire ces observations sur les excitants qu'elle a imposés ; mais elles sont fondées, et j'ose avancer que la pipe entre pour beaucoup dans la tranquillité de l'Allemagne ; elle dépouille l'homme d'une certaine portion de son énergie. Le fisc est de sa nature stupide et antisocial ; il précipiterait une nation dans les abîmes du crétinisme pour se donner le plaisir de faire passer des écus d'une

main dans une autre, comme font les jongleurs indiens.

De nos jours, il y a dans toutes les classes une pente vers l'ivresse, que les moralistes et les hommes d'État doivent combattre, car l'ivresse, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est la négation du mouvement social. L'eau-de-vie et le tabac menacent la société moderne. Quand on a vu, à Londres, les palais du gin, on conçoit les sociétés de tempérance.

Brillat-Savarin, qui l'un des premiers a remarqué l'influence de ce qui entre dans la bouche sur les destinées humaines, aurait pu insister sur l'utilité d'élever sa statistique au rang qui lui est dû, en en faisant la base sur laquelle opéreraient de grands esprits. La statistique doit être le budget des choses ; elle éclairerait les graves questions que soulèvent les excès modernes relativement à l'avenir des nations.

Le vin, cet excitant des classes inférieures, a dans son alcool un principe nuisible ; mais au moins veut-il un temps indéfinissable, en rapport avec les constitutions, pour faire arriver l'homme à ces combustions instantanées, phénomènes extrêmement rares.

Quant au sucre, la France en a été longtemps privée, et je sais que les maladies de poitrine, qui, par leur fréquence dans la partie de la génération née de 1800 à 1815, ont étonné les statisticiens de la médecine, peuvent être attribuées à cette privation ; comme aussi le trop grand usage doit amener des maladies cutanées.

Certes, l'alcool qui entre comme base dans le vin et dans les liqueurs dont l'immense majorité des

Français abuse, le café, le sucre, qui contient des substances phosphorescentes et phlogistiques, et qui devient d'un usage immodéré, doivent changer les conditions génératives, quand il est maintenant acquis à la science que la diète ichthyophagique influe sur les produits de la génération.

Ces cinq natures d'excès offrent toutes une similitude dans le résultat : la soif, la sueur, la déperdition de la mucosité, la perte des facultés génératives, qui en est la suite. Que cet axiome soit donc acquis à la science de l'homme :

VII

Tout excès qui frappe sur les muqueuses abrège la vie.

TH. DAREL

Et son dernier ouvrage « la Folie » (1)

La méthode pathologique est peut-être celle qui a été employée avec le plus de fruit pour étudier l'être humain. La maladie est un phénomène de vie : c'est, rendu visible et saillant, l'effort fait par l'organisme pour triompher des conditions qui le détériorent,

(1) Félix Alcan, éditeur, 1900.

l'obstruent ou entravent son développement. Cet effort permet de mieux apercevoir l'essence même du principe qui l'entreprend. Ajoutez qu'en dirigeant son étude de ce côté, le penseur est souvent soutenu et éclairé par le désir de secourir : l'amour rend clairvoyant. Il peut s'étendre de l'individu observé à l'homme en général ; à l'humanité, à la vie elle-même, qu'il s'agit d'aider dans son œuvre. C'est là une source de philosophie plus généreuse que toutes les curiosités intellectuelles.

Cent cinquante trois pages du livre que je tiens à vous présenter sont consacrées à l'exposé d'un système philosophique et vingt-trois seulement au traitement de la folie. Encore, dans cette dernière partie même, les idées générales empiètent-elles à tout instant sur les recommandations pratiques, d'ailleurs assez vagues et, le plus souvent, négatives. L'auteur a pour lui l'exemple d'un éminent psychiatre suédois, le Dr Anton Nystroem, à qui sa conscience n'a pas permis d'aborder le sujet proprement dit de ses études sans avoir d'abord construit un système social destiné à parer aux causes du mal. Il y travaille depuis un quart de siècle par la plume, la parole et les actes et n'a pas encore terminé son œuvre. Je doute qu'il la termine jamais.

Le Dr Nystroem est un professionnel et un savant. Th. Darel n'est qu'un intuitif. Son instruction est celle d'un bon élève d'école primaire. Il n'a pas eu le temps de la compléter depuis, ses journées étant remplies par d'absorbantes fonctions, qu'il remplit avec zèle et qui, d'ailleurs, lui plaisent, si modestes

qu'elles soient. Il lit donc très peu, et ici nous touchons presque au prodige. On comprend à la rigueur que tel cerveau humain soit, dès l'origine et sans aucune préparation, un instrument de précision philosophique, comme tel autre est, dans les mêmes conditions, un instrument de précision musicale. Chacun de nous connaît des personnes qui, sans jamais avoir appris les notes, exécutent de mémoire, avec une merveilleuse virtuosité, une sonate de Beethoven ou une rapsodie de Liszt. Il y en a qui vont jusqu'à composer elles-mêmes des morceaux de musique savante, où un contrepointiste ne trouverait pas beaucoup à reprendre. Mais que diriez-vous si un de ces pianistes illettrés *écrivait* tout à coup ses compositions selon toutes les règles de la notation musicale, règles qu'il n'aurait jamais apprises ? La supposition paraît absurde et, pourtant, c'est à un phénomène de ce genre que Th. Darel nous fait assister. A chaque instant, l'auteur de la *Folie* emploie avec une justesse infailible des termes et des formules empruntées à des sciences qu'il n'a point étudiées, sciences naturelles et physiques, physiologie, géométrie, calcul intégral. Chaque fois que j'ai cru le prendre en faute, je ne me suis convaincu que de ma propre ignorance. « Vous n'y arriverez pas, me dit un illustre psychologue, professeur à l'Université de Genève, très sévère, au demeurant, pour le livre, quoique ami de l'auteur. » Les expressions dont se sert Th. Darel sont toujours exactement employées, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est l'attraction exercée sur lui par le terme rare. Ces termes le fascinent en quelque

sorte. On dirait qu'une impulsion irrésistible l'oblige à s'en servir. C'est ce qu'il y a de plus curieux dans son cas. « Quant à la façon dont ces termes lui sont suggérés, le psychologue que je cite ne se l'explique pas encore. L'hypothèse réincarniste lui répugne. Elle semble, d'ailleurs, inadmissible dans l'espèce, la plupart des expressions scientifiques employées dans *La Folie* et dans *La Spiritualisation de l'Être* (1), qui l'a précédée, n'étant en usage que depuis assez peu de temps. L'auteur ne pourrait donc en avoir le souvenir inconscient puisé dans quelque existence antérieure. Pour la même raison, l'explication ataviste doit être écartée. On ne trouve, dans son ascendance, aucune attache qui puisse livrer, si vaguement que ce soit, la clef de ses singulières inspirations. Il faut donc la chercher en lui-même, dans son existence présente. On peut s'en rapporter aussi à certains indices généraux, que les investigations de la philosophie et de la science réunies commencent à nous fournir sur ce phénomène, infiniment plus complexe qu'on ne le croyait, qui s'appelle *la vie intellectuelle*.

Il y a trois ou quatre ans, des revues de Genève publièrent quelques fragments d'un poème intitulé *Arachné*, dont l'auteur portait un nom inconnu du public. Les vers de Darel dénotaient une pensée inquiète, une volonté appliquée à pénétrer le sens caché des mythes, une tendance à y voir des interpréta-

(1) *De la Spiritualisation de l'Être*, 1° par *l'Évolution*; 2° par *la Morale*; 3° par *le Psychisme*. Chamuel, éditeur, 1898.

tions de ce qui se passe au fond de l'âme humaine, de ce qui relie l'homme d'aujourd'hui à celui d'hier et à celui de tous les temps. Bref, on devinait à travers ces fragments un esprit entraîné un peu à la dérive par le grand courant intellectuel, que descendent tant d'autres esprits contemporains. Je dis *un peu à la dérive*, car il était évident que l'auteur d'*Arachné* ne pouvait encore conduire sa barque d'une main ferme et sûre, qu'il n'était pas encore maître de son art. Deux sortes de facultés constituent le poète : les premières se résument en une sensibilité psychique devançant celle du commun et faisant de l'âme poétique comme un fond de résonance propre à reproduire les vibrations dominantes répandues dans l'atmosphère où elle vit. Sensitivité, compréhension immédiate, ces facultés préparent la matière dont les secondes, celles qui produisent la forme et l'harmonie, sont appelées à tirer parti. Celles-ci sont actives et créatrices ; celles-là réceptrices et passives. Il est naturel qu'elles se développent surtout chez les femmes, souvent aux dépens des facultés proprement artistiques.

Or, il faut enfin que je le dise, Th. Darel est une femme. Je ne révélerai ni son vrai nom, ni ses fonctions officielles, aussi éloignées que possible de ses occupations intellectuelles. Mais il est nécessaire, pour la comprendre autant qu'elle peut être comprise, que nous sachions du moins à quel sexe appartient l'auteur de *La Folie*.

Par la complexité de son organisme, la femme est, plus que l'homme, en contact avec la nature. A ce contact, ses facultés de sensation se développent et

s'affinent. Si, avec cela, elle est douée d'une forte intellectualité, celle-ci se pénètre elle-même de vie sensitive et la pénètre à son tour. Il n'y aura pas chez une telle femme de pensée qui ne procède d'une sensation, ni de sensation qui ne se transforme en pensée. Th. Darel a été frappée un jour d'un cas de folie observé en passant. Aussitôt, cette sensation transformée en volonté de secourir, a éveillé en elle la vie intellectuelle. Sa charité s'est étendue, s'est transportée sur le champ des idées générales, qui est le sien, est devenue activité d'esprit, et, en fort peu de temps, le livre de *La Folie* a été écrit.

Mais la sensation a chez elle une autre façon encore d'actionner l'idée. C'est l'impression visuelle ou auditive que produit sur cette femme, à l'imagination très vive, tout entière au service de l'intelligence, un terme dont le sens lui est inconnu. Cette impression est d'une extrême puissance. La partie de son être qui la ressent n'est point celle qui reçoit les autres impressions, les impressions de l'existence courante. C'est une couche bien plus profonde, qui git sous la conscience ordinaire et échappe à son action. Là est le siège des instincts qui forment notre vraie nature. Des forces cachées y élaborent la substance de nos pensées les plus intimes. Ces forces, actives et irrésistibles comme le sont celles de l'instinct, s'emploient chez Th. Darel à un merveilleux travail d'assimilation. En même temps que le terme lui-même, l'esprit saisit tout ce qui peut servir à l'élucider. Le moindre indice lui suffit à cet effet. Mais son travail ne s'arrête pas là. Les notions ainsi acquises se fondent avec la conception générale que

Th. Darel se fait de l'univers. C'est pour nourrir cette conception et pour en tirer toutes les conséquences qu'elle comporte que ces notions ont été saisies, assimilées par elle. Ainsi une araignée saisit l'insecte qui passe à la portée de sa toile et, le consommant, le transforme en la substance même dont cette toile est tissée. Parmi tous les mythes helléniques, celui d'*Arachné* devait tout particulièrement séduire l'intelligence avide de Darel. Il y a quelque chose d'autobiographique dans son poème que j'ai mentionné plus haut.

De même, bien des passages de ses livres philosophiques semblent refléter ses expériences personnelles. « L'individu, dit-elle, se présente comme un centre vibratoire dont tout le mérite consiste à s'adapter certaines vibrations plutôt que certaines autres *et à les transformer à son propre usage.* » Ailleurs, elle observe que « créer signifie féconder la pensée existante tant chez soi que chez autrui, plutôt qu'émettre quelque chose d'absolument neuf. En réalité, on ne crée pas, on recrée, c'est-à-dire on coule dans un moule autre que le moule primitif la matière première de l'idée ». Et enfin, je trouve cette pensée qui s'applique si bien à l'activité intellectuelle de l'auteur : « Il est des choses que l'être connaît sans les avoir apprises. Il lui suffit de faire appel à certaines tendances pour les voir se dessiner avec une puissance que l'application ne serait point capable de déterminer. »

Th. Darel réalise de la façon la plus parfaite le type de *l'autodidacte*, ce type dont la psychologie

reste encore à faire. *L'autodidacte* n'est pas l'être qui désire s'instruire dans un but quelconque, idéal ou pratique. C'est un esprit qui se développe lui-même, sans le secours d'autrui, en vertu d'une impulsion intérieure l'entraînant violemment dans le grand mouvement intellectuel qui fait évoluer notre espèce. En lui cette évolution se manifeste avec une puissance particulière. Ce qu'il ignore le plus profondément est ce qui le sollicite à l'action de la façon la plus impérieuse. En cela, il est essentiellement représentatif de l'intelligence humaine, dont la conquête de l'inconnu est la suprême loi. Ainsi, le manque de connaissances même est, chez un tel être, une force productrice. Là où il existe le plus profondément, un effort instinctif, plus efficace que la volonté consciente, peut allumer un éclair soudain. Et voici que le sens du terme ignoré se révèle par la connexité qui existe entre ce qu'il représente et les idées mères dominant l'esprit de l'autodidacte. Un intérêt passionné s'attache chez lui à établir cette connexion, puisque c'est là sa seule manière d'apprendre, de connaître, d'exercer les facultés qu'il a essentiellement besoin de mettre en œuvre. Ainsi s'établit dans sa pensée une correspondance intime entre les notions les plus hétérogènes, acquises au gré du hasard. C'est à la lumière de cette correspondance qu'il aperçoit tout le vaste champ du savoir humain. C'est elle qui l'a instruit. Tout ce qu'il sait, il le sait par elle.

De même que le développement intellectuel de Darel est favorisé par son manque même de connaissances scientifiques, de même la destinée qui dédouble son

existence et en emprisonne la plus grande partie dans les cadres d'un emploi régulier, contribue puissamment à l'effort de ce qu'il a en elle de libre et de spontané.

Il faut que son être intime tire le plus grand parti possible des instants fugaces dont il dispose. *Il faut* qu'il brûle les étapes. L'application, l'étude ne lui sont pas permises. *Il doit* renoncer à l'usage de cette faculté intermédiaire qui s'appelle la mémoire, d'autant plus peut-être que la nature des fonctions officielles exercées par Darel réclame l'emploi de cette faculté tout entière. Elle n'a ni le temps, ni le loisir d'apprendre. Chez elle, ce n'est pas la mémoire qui *retient* les notions, les expressions, les termes ; c'est la pensée qui le fait directement, qui est directement et immédiatement actionnée par l'impression. La mémoire se trouve éliminée. Il n'en reste pas, fût-ce pour garder le souvenir de l'impression elle-même. C'est ainsi que Th. Darel peut avoir l'illusion d'employer des mots, de manier des formules jamais vus ni entendus, parce que tout cela a été saisi et assimilé avec une rapidité fulgurante, aussitôt rencontré et sans aucune application pour le fixer dans l'esprit. Cette illusion est encore facilitée par l'obligation absolue, transformée en volonté inconsciente, de développer en soi la spontanéité, d'être son propre, son seul maître. C'est, pour elle, une nécessité fondamentale. Elle écarte d'instinct tout ce qui pourrait gêner sa force de spontanéité et accepte avec un empressement instinctif les illusions où cette force peut se tremper. Elle *ne veut pas* avoir été influencée par un entretien

ou par une lecture. C'est hors du monde phénoménal qu'elle va chercher l'origine, non seulement de ses idées, mais encore de ses écrits.

Si l'on interroge Th. Darel sur l'origine de ces derniers, sa première réponse est celle des poètes et des artistes parlant d'une œuvre inspirée : « Cela ne vient pas de moi. » Mais elle ne s'arrête pas là, son esprit spéculatif cherche les causes de ces effets aussi loin et aussi haut que possible, tandis que son génie poétique, toujours avide d'impressions à subir, lui conseille de s'abandonner à d'aussi séduisants mobiles. Au gré des influences auxquelles sa passivité naturelle se prête si volontiers, elle a passé de la dictée spirite, à l'inspiration de son moi supérieur, subconscient ou *subliminal*. On reconnaît là un reflet des recherches psychologiques, depuis quelque temps en vogue à Genève. Aujourd'hui, à l'entendre, ce *moi supérieur* est *assisté*. Cela veut dire, sans doute, qu'un de ces guides mystérieux dont la pensée, nous dit-on, agit à distance, vient en aide à l'esprit de Darel. On voit que celle-ci a subi l'ascendant des doctrines théosophiques qui viennent de pénétrer dans le milieu où elle vit et auxquelles tout semblait la préparer. Un jour, cependant, elle donna de son cas une interprétation vraiment personnelle. Ce fut entre sa période spirite et sa période psychologique. Elle eut alors l'intuition d'une chaîne d'entités spirituelles à laquelle elle appartiendrait et dont elle serait l'organe. Si les autres croyances qui se succèdent en elle lui sont suggérées par des doctrines qu'elle rencontre sur son chemin, celle-ci l'a été par ses propres

idées et correspond avec le système qui les groupe. C'est donc une véritable *autosuggestion*. Car ce système lui est bien propre. Passive, impressionnable jusqu'au médiumnisme en tant qu'être d'imagination, Th. Darel est spontanée en tant que penseur. Et, si ses mille conceptions secondaires, y compris celle qu'elle se fait d'elle-même, lui viennent de ci, de là, sa conception principale, celle qui fait le fond de sa pensée, est indépendante, ferme, invariable. Au cours de ses écrits, elle apparaît à chaque instant d'une façon généralement abrupte, au moment où l'on s'y attend le moins. Elle pénètre tout, sans être clairement formulée nulle part, alors que l'auteur aurait dû l'exposer dès le début. Ce défaut de méthode, ajouté à des imperfections de langage, rend parfois la lecture de ses ouvrages pénible. En revanche, sa nature s'y révèle directement. Ses idées ne s'ordonnent pas en une construction savante. Ce sont des matériaux avec lesquels nous devons bâtir nous-mêmes une palette, dont nous devons tirer un tableau. Mais ces matériaux, cette palette, c'est son intelligence, son esprit, son génie, tout ce qui la hante, tout ce qui l'obsède, la loi même de son existence intellectuelle. Elle y remonte toujours, irrésistiblement.

Plus d'une fois, dans son livre, j'ai rencontré des propositions qui semblaient ne s'appuyer sur rien, puis, régulièrement, alinéa après alinéa, je voyais se dérouler en sens inverse le fil logique les rattachant à l'idée dominante, qui n'apparaissait qu'à la fin. Il y avait là une argumentation rigoureuse, mais à rebours. Voilà qui est très fastidieux si on lit un livre

pour en étudier le sujet, mais très instructif si on le lit pour en étudier l'auteur.

J'essaierai néanmoins d'extraire et de condenser autant que possible ce système épars et diffus. Ce ne sera pas un tableau, ce ne sera qu'une très vague ébauche.

Comme tout l'indique, Th. Darel est moniste. L'Univers, pour elle, est une unité, l'être est un, ou plutôt, il le devient à mesure qu'il se spiritualise. De la différenciation, qui est l'état de matière, il va à l'intégration, qui est l'état d'esprit. Dans la nature de l'homme, ce mouvement détermine une sorte de dualité constitutionnelle. L'homme est double. Son corps physique est doublé de ce que les néo-platoniciens et les mystiques qui les ont suivis ont appelé le *corps astral*, terme que Darel a adopté. Le premier plonge dans la nature différenciée; le second « est un plasma subtil, imprégné de l'essence des choses et agissant sur les formes inférieures de la matière à la façon d'un condensateur ». Ce corps astral appartient à un monde distinct de celui de nos sens ordinaires, mais en relation intime avec ce dernier. C'est le domaine des formes idéales, de ces moules que Goethe dans son second *Faust*, appelle *les Mères, die Mütter*. Pour le simple idéaliste, ce domaine est le produit de notre entendement. Pour celui dont l'idéalisme va jusqu'à l'occultisme, comme cela a lieu chez Darel, il a une objectivité réelle et qui, à l'occasion, peut devenir tangible. « Le corps astral, nous dit-elle, se compose d'un tout moléculaire. » Mais elle ajoute qu'il « relève de lois différentes de celles qui

régissent le monde physique, lois qui le soustraient à toute condition déterminée de temps et d'espace ». Néanmoins, poussée par un besoin d'exactitude que ne ressentent pas la plupart des occultistes, elle s'attache à démontrer qu'il s'agit là, non d'un ensemble de facultés transcendantes, mais d'une entité indépendante, parfaitement assimilable au corps physique, pouvant être exprimée par une formule mathématique équivalente à celle de ce dernier, et, par conséquent, pouvant, comme lui, être appelée *corps* ; tout cela n'est peut-être pas suffisamment établi. Mais il y a là un sens remarquable du rôle que pourraient acquérir les hautes mathématiques dans l'étude des vérités abstraites. A travers les ténèbres extérieures l'autodidacte perçoit le plan d'un grand édifice dont l'esprit humain a momentanément interrompu la construction, mais qu'il doit achever sous peine de perdre ses facultés les plus éminentes.

Le même besoin d'exactitude préside à la conception que Darel se fait de ce tout, différencié dans la matière et intégré dans l'esprit, qui chez l'homme est représenté par l'union du corps physique et du corps astral. Ce dernier est le « réflecteur de l'idée, le corps physique l'écran sur lequel elle se réfléchit ». La vie est l'ensemble de ce processus. Elle procède de l'idée, elle réside en elle. « Toute idée, quelle qu'elle soit, dit Darel, est un être vivant », que cette vie se reflète, d'ailleurs, dans un individu, dans une collectivité, dans l'humanité, dans le Cosmos. La façon dont cette idéoplastie (comme l'auteur l'appelle) s'opère dans l'individu humain est conçue par notre

philosophe avec une grande précision physiologique. Il nous montre le réflecteur, le corps astral « captant les rayons de la pensée, les faisant converger sur le vertex et imprimant sur la matière molle de l'encéphale le résultat de leur travail ».

Je trouve cette conception exprimée dans un passage consacré à l'idée fixe. Ailleurs, l'auteur de *La Folie* nous représente, dans un cerveau normal, l'intermédiaire, le corps astral, « réunissant en un faisceau toutes les vibrations de l'Idée, pour reconstituer l'Unité, dont elles sont dépendantes ».

Dans un autre endroit, la formation et la naissance d'un individu humain sont assimilées au phénomène de la saturation, où l'on voit la différenciation cristalline s'opérer au sein de l'élément commun, accumulé, condensé. Ainsi Darel aperçoit à chaque détour de sa pensée la vie émanant de l'idée et la reliant à la matière. L'une et l'autre sont de même substance, si bien que l'idée pourrait être perçue par nos sens, si nos sens étaient plus développés.

Ce matérialisme platonicien, si j'ose m'exprimer ainsi, une fois admis, on n'aura aucune peine à adopter toutes les conséquences qu'en déduit Th. Darel. Son point de vue est celui qui prévaut de plus en plus parmi les mystiques modernes. Mais ce qu'il y a de particulièrement original, c'est son effort instinctif pour donner au système une rigueur et même une expression mathématique. Impuissant, malheureusement, faute d'instruction première, cet effort ne s'affirme pas moins partout. A tout moment, je vois Th. Darel tentée de tout réduire à des valeurs quanti-

tatives, poussant la différenciation à l'infini, pour arriver jusqu'à des unités égales ou équivalentes, qu'elle appelle tantôt monades, tantôt atomes, et qui s'associent en séries ou chaînes, en groupes, en formules, en équations, dont la résultante est l'*Unité*. Ainsi, l'individu humain se subdivise en éléments qui le composent et en font un conglomérat. Ces éléments sont l'objet d'un échange intercérébral entre les individus. De là naissent des associations justes ou fausses. De leur justesse ou de leur fausseté dépend notre santé intellectuelle aussi bien que physique, car les deux ne font qu'un. Les idées étant des êtres vivants, leur groupement constitue de véritables liens matériels.

Il n'y a plus d'isolement entre les individus envisagés de la sorte. Au contraire, l'individu est un foyer de rayonnement et d'expansion, un agent d'intégration universelle. De la façon dont il remplit cette fonction dépend son état sain ou morbide. Il est dans la nature même des choses, ainsi envisagées, que *les unités* vivantes, atomes ou monades, identiques les unes avec les autres, réalisent l'*unité* par voie d'association. Étant donnée leur identité, aucune d'elle ne peut être morbide en elle-même, mais leur groupement peut être défectueux, aller à l'encontre de la loi qui règle la coopération universelle des forces vives. Cette loi, nous la réalisons par la volonté, qui n'est autre chose qu'une expansion persévérante et continue d'*idées-forces*. Nous la réalisons aussi par la conscience, qui nous donne la cohésion nécessaire pour être des agents actifs de la grande progression cosmique. Or, il peut

se faire que, par suite de conditions débilitantes, telles que le surmenage, c'est-à-dire l'excès de fonctionnement, la volonté et la conscience s'oblitérent. L'individu, après une période d'affaissement, arrive, au lieu d'exercer une action *au dehors*, à en subir une *du dehors*, action qui l'entraîne dans une chaîne qui n'est pas la sienne. Ces chaînes, qui sont un acheminement vers l'intégration totale, se forment entre combinaison d'idées-forces de même degré et de même valeur. On comprend qu'un être débilité descend d'un ou de plusieurs degrés pour s'engager dans une combinaison qui lui est étrangère. Il arrive alors à produire des idées qui ne sont pas les siennes, contre lesquelles il se défend désespérément ; ou encore, elles lui semblent émises par d'autres que lui. Il a des hallucinations, des hantises, où il perd jusqu'au sens de son individualité.

Tous ces phénomènes d'obsession ou de possession sont très finement analysés par l'auteur de *La Folie*. Il les rattache facilement au processus universel dont il nous suggère l'idée. Il n'hésite pas à y faire intervenir (notamment dans la possession) des forces qui échappent à nos sens. Il n'y a là rien qui puisse nous étonner. Du moment où les pensées, *êtres vivants*, ne sont pas produites par le cerveau, mais au contraire le gouvernent et, d'une certaine manière, le façonnent, il peut fort bien se faire que telle combinaison de pensées s'effectue en dehors du monde sensible où nous vivons. Nous pouvons néanmoins entrer en contact avec elle par l'intermédiaire du corps astral. Si ce corps astral nous met en commu-

nication avec un système supérieur au nôtre, nous avons l'inspiration, l'extase, le génie ; si c'est avec un système inférieur, nous avons *la Folie*.

Comme toujours, chemin faisant, Darel nous donne, en parlant de l'idiotie, une démonstration fort ingénieuse de la thèse fondamentale, d'où elle déduit tout ce qui précède, savoir que notre cerveau, au lieu de produire les pensées, est au contraire actionné par elles. La trépanation des idiots lui fournit une preuve de ce fait. Qu'arriverait-il, demande l'auteur, si un cerveau d'idiot ayant, par suite de cette opération, acquis la latitude nécessaire pour fonctionner normalement, *produisait* vraiment la pensée ? Cette production ne pourrait s'opérer que progressivement, comme cela a lieu chez l'enfant. Au lieu de cela, l'homme apparaît tout d'un coup, dans sa pleine maturité, si tôt qu'il est mis en possession de son instrument. C'est donc qu'il était là, que sa vie intellectuelle résidait ailleurs que dans des cellules n'ayant jamais fonctionné et qui ne pourraient le faire sans un lent apprentissage, si ce fonctionnement ne leur était imposé par quelque chose qui échappe encore à nos sens. Ce serait assurément un très puissant argument si le fait était vraiment acquis à la science. On m'assure, malheureusement, qu'il ne l'est pas jusqu'à présent. Les expériences seraient rares et peu concluantes.

Celui qui regarde les *idées-forces* ou *forces-pensées* comme les vrais éléments de vie, dont les combinaisons diversés constituent nos individualités et dont nos organismes physiques ne sont que les ins-

truments, arrive tout naturellement à considérer ces organismes comme essentiellement variables et passagers, et les *idées-forces* comme essentiellement stables et permanentes. Les organismes appartiennent au temps et à l'espace, les *idées-forces* à l'Éternel, à l'Universel, à l'Absolu. La vie, étant chose absolue, ne peut cesser. Un foyer de vie ne peut s'éteindre. Il ne peut que varier dans son fonctionnement pour s'adapter à la grande évolution cosmique. Nous participons à cette évolution par le moyen des incarnations et réincarnations, des vies successives que nous traversons sur cette terre et qui nous conduisent à l'unité finale vers laquelle convergent tous les êtres.

C'est ce que Th. Darel croit fermement. Elle est *réincarniste* et trouve dans cette doctrine l'explication de bien des phénomènes parmi ceux qu'elle étudie dans son livre. Les tares congénitales n'ont point d'autre source. Nous apportons en naissant des prédispositions acquises dans les existences antérieures. Il faut que les erreurs soient rectifiées, et elles ne peuvent l'être qu'au prix d'épreuves souvent très cruelles. Les hérédités morbides elles-mêmes se ramènent à cette catégorie de faits. Les erreurs d'une existence, les principes délétères qu'elles ont dégagés peuvent s'associer à d'autres principes de même espèce. C'est ainsi que nous renaissons dans des conditions hostiles à notre développement. Nous pouvons en triompher cependant, dans les cas où notre force vitale est encore assez puissante pour nous dégager d'une chaîne à laquelle nous n'appartenons pas en réalité.

Notre individualité propre s'affirme alors, malgré tout, et nous ramène au groupement qui correspond à notre degré d'évolution. Elle nous fait rentrer dans l'ordre et dans la loi. Si, au contraire, nous sommes frappés d'impuissance originelle, nous arrivons au déséquilibre, à la dégénérescence et souvent à la folie. Il est vrai que des liens ainsi formés finissent toujours par se dissoudre. Tout cela appartient au temps et s'évanouit avec le temps. L'Absolu, la Loi ont nécessairement le dessus. Mais que d'existences peuvent jusque-là s'écouler dans la douleur et l'abjection ! N'y a-t-il donc aucun moyen de porter remède aux malheureux atteints de la sorte ? Il y en a, dit Darel, mais ce ne sont pas ceux qu'on emploie d'ordinaire.

On peut dire que la thérapeutique vulgaire, en matière de psychiatrie, va généralement à l'encontre de l'œuvre reconstitutive de la Vie. La vie, nous l'avons vu, ne réside pas dans l'organisme. « Le cerveau n'est pas constitué de matière intelligente. Il n'est que le permutateur de l'intelligence. » Agir directement sur lui pour provoquer des effets intellectifs est donc un non-sens. Le mettre, par une application de douches ou d'eau glacée, en état d'effervescence est un illogisme compliqué d'une barbarie. Servons-nous d'eau et d'air pour calmer l'organisme et le rendre plus docile à l'action des forces invisibles du bien. Certes le fou a besoin d'être assisté. L'isolement pour un être, quel qu'il soit, est mortel. La recherche de l'isolement est souvent le premier signe de la folie. L'être est trop affaibli pour que la force expansive qu'on appelle individualité puisse exercer son action.

Il se retire en lui-même. A ce moment naît en lui l'égoïsme, qui est le contraire de l'individualité et dont on a souvent remarqué un grand développement chez les fous. Le malade devient indifférent à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui le préoccupait naguère. Et, peu à peu, il est entraîné dans un nouvel orbite. Les hantises, l'obsession, la possession commencent, car l'isolement, contraire à l'ordre universel des choses, ne peut se maintenir. L'individualité aussi ne peut s'éteindre entièrement. Elle couve sous la cendre et parfois éclate subitement en de terribles crises où le « fou combat inconsciemment contre un adversaire acharné ». Qu'on se garde, dans ces instants, de faire naître, par un traitement brutal, une cause secondaire de troubles. Au lieu de cela, qu'une volonté énergique vienne assister la volonté défaillante de *l'aliéné*, et, puisque la loi à laquelle le fou est momentanément soustrait vise à l'établissement de l'unité universelle, puisque sa maladie même résulte d'une transgression de cette loi, tâchons de rétablir la communication interrompue entre cet esprit dévoyé et l'universalité dont il fait partie. C'est dans ce sens qu'il nous faut exercer sur les fous une action sage et raisonnée : un régime physique calmant et reconstituitif. Pas d'isolement, mais l'éloignement de tous les éléments morbides pouvant fusionner avec les principes qu'on combat chez le malade. Donc, pas de promiscuité, mais, au contraire, un entourage aussi sain que possible. Enfin, le terrain étant ainsi préparé, le magnétisme, suprême ressource pour mettre aux prises avec les forces du

mal celles du bien, dont le triomphe est assuré d'avance. Elles entreront en lutte d'autant plus sûrement que tout est échange dans l'univers et qu'il y a, de la sorte, une solidarité entre les êtres qui fait de toute force hostile agissant contre l'un d'eux un ennemi commun dont tous doivent se débarrasser. La contagion de la folie, les cas de folie collective mettent cette solidarité en lumière.

L'application rationnelle du magnétisme n'est point chose aisée. L'auteur met en garde contre le danger des expériences et surtout contre les pratiques de l'hypnotisme. Elles ne font qu'anéantir chez le fou le reste de conscience qu'il peut avoir conservé et contribuent ainsi à la désintégration de l'être, essence même de la folie. Seuls, les états profonds de l'hypnose, qui ne suppriment pas l'individualité, mais la font communiquer avec le Tout dont elle est partie intégrante, pourraient amener le résultat désiré. Mais il faudrait y arriver sans danger pour le malade. D'ailleurs, l'hypnose n'atteint plus le fou dont l'affection est établie.

Peut-on, en arrivant jusqu'à l'âme par la voie des sens, comme le fait la musique, par exemple, y rétablir un peu d'harmonie et préparer le sujet en traitement à recevoir l'influx magnétique ? L'auteur se contente de l'affirmer. Il ne s'explique pas davantage sur la façon de faire agir cet influx. C'est là un champ ouvert aux investigations qu'il voudrait susciter par son livre. Enfin, il ne donne aucune définition du mot même de magnétisme.

Mais ce qu'il entend par ce mot n'échappe-t-il pas

à toute définition ? Le magnétisme est l'agent qui fait communiquer entre eux les éléments primaires, molécules, atomes ou monades, dont la conception est à la base du système de Darel et de tous les systèmes analogues. C'est la force qui combine entre elles les unités qui, à travers une infinité de groupements, s'intègrent dans *l'Unité*. Le magnétisme est la force intégrante aussi indéfinissable que le plasma universel, qui est l'ensemble de toutes ces unités et qu'on appelle parfois Éther. On peut aussi bien lui donner le nom de substance, de matière non différenciée, etc. Ces noms ne seront jamais que des signes placés là pour marquer le point extrême où s'élève notre pensée. Leur sens ne pourra être défini, par le fait qu'on ne peut définir que ce qui est naturellement limité, opposé à autre chose et à nous-mêmes. Or, on ne peut opposer à rien ce qui embrasse tout, y compris les éléments constitutifs de notre propre moi. Nous ne pouvons connaître la vie qu'en vivant. Il faut ici que la pensée devienne conscience et croyance. Croyons au magnétisme et pratiquons-le. C'est le seul moyen de l'étudier. « Mais vous tombez dans la science expérimentale », dira-t-on au métaphysicien qui proclame cette méthode. « Qu'importe, répondra-t-il, nous sommes ici au sommet où tous les chemins convergent, vers lequel nous nous dirigeons tous, les uns à l'aveugle, les autres les yeux ouverts, et où l'expérience et la spéculation se rejoignent et se confondent en un acte qui est en même temps une pensée. »

De l'auteur et du livre dont je viens de parler

je n'ai pu donner, aussi rapidement que le comportaient les circonstances, que l'idée que je m'en suis faite moi-même. Ai-je trop appuyé sur la personnalité de Darel, que je suis, je crois, le premier à faire connaître ? N'ai-je pas assez fait ressortir la portée de ses enseignements ? Mais le principal enseignement qu'elle nous donne, c'est cette personnalité même. Sous le règne de la méthode analytique, souveraine, absolue de l'instruction contemporaine, on voit, à la faveur de circonstances exceptionnelles qui les dérobent aux écoles, certains esprits réaliser en eux la grande synthèse bannie de nos programmes. Grâce à des prédispositions extraordinaires, que les uns peuvent expliquer par la réincarnation, d'autres par la convergence sur un cerveau spécialement délicat des *forces-pensées* dont est saturée la vivante atmosphère de Genève, un de ces esprits arrive à se révéler d'une façon diffuse peut-être, mais, en tout cas, frappante et remarquable.

Il m'est impossible de ne relever là qu'un simple phénomène livré à notre curiosité. Et je ne puis me défendre de voir dans *le cas Darel* une protestation de l'intelligence humaine outragée par les restrictions positivistes.

Vis-à-vis de nos docteurs, attendant à son intégrité, elle fait valoir ses imprescriptibles droits. Avec une ironie dont la nature est coutumière, elle se sert pour cela d'une femme qui n'a jamais étudié. Ainsi l'Écriture nous montre le Seigneur s'adressant aux plus humbles d'Israël pour susciter parmi eux des *témoins* qui rappellent aux grands ses lois méconnues.

M. PROZOR.

NOTES SUR PARACELSE

Suivies de son Discours sur l'Alchimie

(Suite)

Donc l'alchimie sépare les couleurs diverses qui sont aux choses et non seulement les couleurs, mais aussi les vertus, de telle sorte que chaque fois que la couleur change, chaque fois la vertu est diversifiée ; voilà qui est fait pour surprendre.

Dans le soufre il y a la couleur blanche, la jaune et la rousse, la purpurée et la noire ; et dans chacune de ces couleurs il y a une vertu et une propriété particulière. Or les autres choses qui ont les mêmes couleurs n'ont pas les mêmes vertus, mais encore, en mêmes couleurs, sont de propriétés et de vertus diverses. C'est pourquoi il faut bien connaître les couleurs et les vertus comme il convient.

Or la manifestation des propriétés est posée en la seule forme et couleur. Ainsi, premièrement, naissent les locustes, après les moelles, puis les branches, les fleurs, les feuilles et, après le commencement des fruits, le milieu et la fin (1).

(1) Ceci serait absolument une hérésie botanique : après la floraison le fruit est entièrement formé. Paracelse veut dire le fruit mûr.

En suivant cet ordre, la vertu des choses se doit réduire à la maturité et conduire après en régénération. Et ainsi de degrés en degrés, de jour en jour, de moment à moment, les vertus innées et cachées dans les choses sont augmentées. Car, de même que le temps donne aux cimes du fuseau la vertu laxative, ce que ne fait pas la matière, de même le temps donne aux choses des forces et des vertus (des qualités). Et, comme le temps apporte et infuse aux acacias leurs facultés et non le soleil, il en est de même pour toutes les plantes agrestes, et le temps donne de même avant l'heure les vertus intermédiaires. Or ces signes doivent être pris en grande considération en alchimie, afin de pouvoir accomplir l'opération d'une manière certaine et de façon à ce que la vertu soit prise et donnée à maturité en la médecine, ainsi qu'il convient.

Donc ces maturations se font par ordre, de façon que l'une correspond aux locustes, l'autre aux branches, la troisième aux fleurs, la quatrième aux moelles, la cinquième aux sucs, la sixième aux feuilles et la septième aux fruits. Et en tout cela il y a le commencement, le milieu et la fin, c'est-à-dire le laxatif, le diurétique styptique et l'arcané; car les choses qui sont laxatives et constrictives ne sont pas les arcanes, n'étant pas encore parfaites pour leur fin; elles n'ont que les moyennes ou premières vertus.

Citons comme exemple, comment doit-on estimer le seul vitriol qui est aujourd'hui reconnu comme possédant des propriétés et que je propose ici non pour diminuer ces propriétés, mais pour accroître et louer ses vertus.

Le vitriol est donc par lui-même avant tout laxatif dépassant tous les autres laxatifs ; il est aussi désopilatif, de sorte qu'il ne laisse aucun membre en l'homme, tant les membres intérieurs qu'extérieurs, qu'il ne touche et ne pénètre ; c'est là son premier temps. Le second temps lui donne la constriction (constipation), en sorte qu'après avoir été laxatif au début, il est après constrictif et n'est pas venu toutefois jusqu'à son *arcane*.

Quand il est venu à ses branches, il n'y a rien de plus souverain pour le mal caduc.

Quand il est en sa fleur, rien n'est plus pénétrant que lui.

Quelle odeur il possède quand il porte ses fruits ! Il a une telle et si forte odeur, qu'elle ne peut être cachée, et rien ne donne autant qu'elle de la chaleur naturelle. Ce minéral possède, en outre, d'autres vertus, lesquelles sont rapportées en leur lieu.

Or, j'ai seulement mis en avant cet exemple, afin de montrer en une seule chose combien il y a d'arcanes divers, qui diffèrent de plusieurs manières et chaque partie en son temps ; mais la fin est toujours l'*arcane*.

Vous devez penser de même du *tartre*, qui, dès son commencement, contient caché en lui l'*arcane*, qui est le remède contre toute gale, prurit, démangeaison et autres maladies et vices du cuir. Ensuite c'est l'*arcane* qui ouvre toutes choses constipées et reserrées (non par laxation, relachement du ventre) ; en troisième lieu, il renferme la guérison des plaies ouvertes.

Qui nous a appris et démontré toutes ces choses-là ?
L'Alchimie. Pourquoi donc ne serait-elle pas à

juste titre le fondement de la médecine ? Plutôt que les décoctions ineptes et les amas d'ordures des apothicaires, qui ne connaissent rien du tout aux procédés véritables à employer pour préparer avec certitude les médicaments et qui, avec tout cela, sont si ânes et si ignorants avec leurs docteurs qu'ils nient effrontément que ces opérations puissent être accomplies par l'Alchimie. Ils sont si peu expérimentés et si inhabiles que, ne sachant comment faire cuire leurs drogues, ils veulent qu'on aille chercher chez eux tous les remèdes pour guérir toutes maladies. Et, cependant, on ne trouve chez la plus grande partie de cette canaille de gens pour suffisance (savoir) et capacité que de savoir par leurs cajoleries et leurs trompeuses paroles dresser des embûches aux biens et à la bourse des hommes, soit que leurs drogues éventées et mal préparées soient profitables ou nuisibles et mettent le malade en meilleur ou plus mauvais état qu'avant l'absorption de leurs remèdes.

Et, après cela, est-ce qu'il n'y a pas lieu de découvrir de telles âneries et ignorances ? Non pas que pour cela ils veuillent goûter de mes préceptes salutaires (car ils ne voudraient pas avouer une telle honte pour eux), mais ils seront possédés d'une telle rage et fureur haineuse contre moi, qu'ils demeureront et mourront en cette opiniâtreté. Et, néanmoins, j'ose affirmer que quiconque désirera embrasser et suivre la vérité en médecine, devra suivre mes préceptes et ma science et n'en pas admettre d'autres.

Considérez, je vous prie, mes auditeurs, quels vains procédés les auteurs qui écrivent ou qui ont écrit, de

même que tous les médecins jusqu'à ceux de mon temps ont tenu pour le mal caduc. A eux tous ils n'ont pu guérir un seul malade atteint de ce mal. Comment pourrait-on me reprocher de blâmer de tels écrivains et faux médecins qui ne veulent (ou du moins ne peuvent) utiliser leur médecine pour guérir un mal si terrible. Au contraire, remplis de malice, d'envie et de jalousie, ils appellent charlatan, empirique et vagabond, un autre homme qui par son art s'efforce de guérir et secourir le mal par une autre voie et un autre remède qu'eux ?

C'est un fait vrai et reconnu que la composition de leurs remèdes pour le mal caduc et pour toutes autres maladies est fautive et mauvaise, ce que témoignent suffisamment leurs résultats, et les malades qu'ils traitent, et la nature même des choses ; enfin, le fondement de toute bonne médecine.

Et ce n'est pas seulement pour les maladies susdites, mais je dis qu'ils ne savent en guérir une seule, avant d'avoir encore consulté leur médecine incertaine. Cependant Dieu a institué et établi le véritable médecin sûr et expert en son art et non incertain et hésitant. Le véritable médecin doit être assuré de ses opérations, parce qu'il y a plus de conséquences et d'importance en lui qu'en tous les autres arts. Et, cependant, ses gens font de la médecine une institution instable et sans sécurité, et vont disant pour toute réponse qu'elle a son fondement en la main de Dieu. Il faut donc que la main de Dieu soit la protectrice de leur ignorance ; ils ont très bien fait leur devoir, mais Dieu a manqué (sous-entendu au

sien). A leur avis leur art serait très bon et certain, mais Dieu l'a empêché. Si de telles gens ne sont des trompeurs et des charlatans, certes il n'en existera jamais.

Or voilà pourquoi je persiste à affirmer l'alchimie comme fondement à la médecine; parce que ces graves maladies de tête comme l'apoplexie, la paralysie, la léthargie, le mal caduc, la manie, la frénésie, la mélancolie, la tristesse et autres maladies analogues ne peuvent être guéries par les impures décoctions des apothicaires. Car de même qu'on ne peut faire cuire de la chair auprès de la neige, de même, par l'art grossier des apothicaires, leurs remèdes ne peuvent avoir aucun bon effet. C'est ainsi que chaque chose a son principe, a son utilité pour laquelle elle est préparée et elle est propre. Il faut donc appliquer ceci aux maladies, car chacune a son *arcanes* et par conséquent des préparations requises et spéciales.

Or il n'y a chez les apothicaires aucune préparation, mais seulement une coction et un amas de juyets sales dans laquelle coction les *arcanes* ou essences des choses sont perdus et anéantis comme résultats, parce qu'il faut conserver la nature dans sa mesure et son milieu. Ainsi on voit que le vin a une manière spéciale d'être préparé, pour la fin qu'on s'en propose; il en est de même du pain, du sel, des herbes et de toutes les autres choses ou produits de la terre qui sont travaillés pour leur fin.

Ainsi la Nature ne peut confondre en une même forme le manger et le boire, la chair et le pain (ce qui

ne se fait pas sans bonnes et grandes causes que nous n'avons pas à décrire) et nous fournit un exemple pour observer en toutes choses un certain ordre. Ainsi, nous sommes bien obligés de préparer les remèdes pour les maladies, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre et suivant que le commande la maladie.

Le foie a soif et, partant, il absorbe le vin et l'eau : prends donc bien garde à la préparation du vin et s'il n'altère pas le foie, avant de t'assurer s'il calme la soif.

De même le ventre a faim, considère de combien de manières on lui prépare le pain et les mets. Or il te faut appliquer le même raisonnement pour la guérison des maladies, si tu désires les guérir parfaitement bien. Et, pareillement, il te faut observer des cas bien différents, par exemple dans l'attaque d'apoplexie, quelle soif tu as, car il faut un remède différent suivant le cas.

Pour le mal caduc, tu le dois comparer au ventricule auquel il faut un remède spécial.

La manie est semblable aux vaisseaux spermatiques, lesquels requièrent tout particulièrement ce qui leur est dû et, de même, il faut opérer dans la manie, qui réclame un remède spécial.

C'est donc à bon escient que je vous donne l'intelligence de ces choses, attendu que vous avez en main de bons remèdes et arcanes, mais vous les détruisez et submergez dans d'affreuses décoctions ou dans cette ordure dite juillets ou potages.

Je dois dire et découvrir ces vérités afin d'obvier à l'avenir à de fâcheuses erreurs et afin que les pauvres

malades puissent jouir des arcanes des *simples* que Dieu a créés pour leur besoin.

Soyez persuadés qu'il faut qu'il en soit ainsi et non comme il pourrait vous plaire; il faut que ce soit vous qui me suiviez et non moi. Et, quand bien même vous pousseriez de grandes clameurs, ce sera ma *Monarchie* (1) et ma *Doctrine* qui survivront et non les vôtres. Et c'est pour cela qu'il m'est permis avec raison de vous faire des discours sur l'alchimie, afin que vous puissiez la bien connaître, apprendre ce qu'elle est et comment il faut l'entendre.

Ne vous offenez point de ce qu'elle ne vous procure ni de l'or ni de l'argent, mais n'oubliez point qu'elle vous montre et vous découvre les secrets ou *arcanes* des choses et vous dénonce les tromperies et les impostures des apothicaires ignorants et vous fait connaître comment le pauvre peuple est pipé et trompé par eux; souvent ils vendent un écu d'or ce qu'ils voudraient à peine racheter pour cinq sous: tant est bonne leur marchandise.

Mais qui pourra nier qu'en toutes choses il y a un venin caché? Personne ne pourra dire le contraire. Et, s'il en est ainsi, je vous demanderai s'il ne faut point séparer le venin de ce qui est bon, prendre ceci et laisser le mauvais.

Cela est très vrai. S'il faut faire ainsi, pourquoi (dites-moi) laissez-vous l'un et l'autre (le bon et le mauvais) dans vos boutiques, dans vos drogues et remèdes? Vous serez bien contraint de confesser que

(1) Ce mot signifie ici *science, suprématie*.

le venin y est : mais voici ce que c'est : Vous voulez faire excuser votre ignorance et votre sottise par vos corrections en disant que le venin est extrait. Par exemple, vous ajoutez des coings à la scamonée, et, après cette addition, vous nommez cette drogue *Diagrède*.

Or quelle est cette correction ? Est-ce que le poison n'y est pas comme auparavant ? Et, néanmoins, tu dis que tu l'as extrait, ou corrigé, de sorte que le poison ne peut plus nuire. Mais où est-il ? Qu'est-il devenu ? Certainement il est resté dans ton *Diagrède*. Expérimente-le, prends une forte dose et tu verras, et tu sentiras bientôt où est le poison.

Ainsi tu corriges le *turbith* et tu le nommes dès lors *Diaturbith*. Certes voilà d'excellentes corrections et propres à donner aux chevaux.

Prends au hasard, excède un peu la dose ordinaire et tu trouveras aussitôt où est le poison.

Corriger n'est pas ôter; si quelqu'un est méchant par sa faute et que pour cela il soit puni ou corrigé, cela ne profite pas plus longtemps que ne voudra celui qui aura été fouetté; vos corrections sont de même, parce que la chose est au pouvoir de la correction et non pas sous le tien.

(*A suivre.*)

ERNEST BOSCH.





La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Le Siègè d'Éden

Nous sommes heureux d'offrir aux fervents de la métaphysique ces quelques pages rarissimes qui servent d'introduction à un poème symbolique sur la chute d'Adam. Les livres d'occultisme présentent d'ordinaire de ce grand phénomène une théorie purement intellectuelle et pythagoricienne ; le mois dernier, nous avons eu la bonne fortune de présenter une étude purement cardiaque ou mystique sur le même sujet. Les pensées que l'on va lire, sont comme la transition entre ces deux points de vue : c'est le passage du cerveau au cœur et nous sommes certain que les étudiants désireux de s'instruire trouveront ci-après, malgré le romantisme du style, ample matière à méditation.

N. D. L. R.

*
**

Il est des faits historiques qui nous sont communs avec les peuples d'Orient et d'autres que nous avons jugés trop apocryphes pour les admettre dans nos livres sacrés. Les Brame, les Guèbres, et une foule de sages et savants modernes et anciens, considèrent notre globe et les diverses races d'êtres qui l'habitent comme appartenant à un ordre de succession, à l'ori-

gine duquel il est impossible de remonter. Les plus sages voient là le caractère de l'infini, soit de temps, soit d'espace, soit de *nature*, imprimé par le Créateur dans toutes ses œuvres. Les savants modernes y puisent leur système désastreux de matérialisme, où la matière engendre continuellement la matière ; d'autres savants égarés y ont trouvé la métempsychose ou mille autres absurdités qui ont produit les idoles du paganisme.

Moïse, dans la Genèse, se rapproche plus que nous ne croyons généralement de l'idée des premiers sages que nous citons. De quelque manière que l'on traduise son *In Principio*, nous sommes toujours renvoyés à une époque indéterminée à laquelle l'être du temps ne peut point atteindre. Saint Jean ne dit-il pas aussi *in principio erat verbum*. Attribuons-nous pour cela un commencement au Verbe éternel ?

Le combat de Lucifer et de ses légions, précipités de la lumière dans les ténèbres, l'existence de races méchantes qui ont peuplé la terre et qui se sont entre-détruites, Éden attaqué et envahi par les races méchantes, sont des faits consacrés par presque toutes les croyances.

Chez nous, nous ne déterminons pas comment Lucifer a habité sur la terre, dans nos ténèbres ; si c'est en animant des corps quelconques ou en faisant sa demeure dans les astres, les fleuves, les fontaines, les forêts, etc., comme plusieurs légendes anciennes l'avaient établi, ou bien s'il n'y a jamais régné que par son influence et en nous éclairant de ses feux astraux. Son existence ainsi que son pouvoir sur toutes les

créatures, sont attestés par l'Écriture sainte ; les moyens qu'il emploie pour se communiquer à nous, et la nature de son existence nous sont moins connus.

Éden, selon nos idées générales, était un lieu de délices sur la terre, où des créatures parfaites jouissaient d'une éternelle félicité, et d'où ces mêmes créatures, desquelles nous descendons, avaient été chassées à la suite d'une prévarication dont la suite pèse sur toute notre race.

Le fond et le résultat de la chose coïncide avec les traditions des Orientaux, qui possèdent des détails beaucoup plus étendus que les nôtres. Sont-ils favorisés ou ne possèdent-ils de plus que nous que des erreurs ? Ce n'est point la question ; si nous jugeons des lumières et des morales par les fruits, nous reconnaissons que nous avons tous également méprisé les dons du ciel, par conséquent, fermé la porte à des lumières plus étendues. Nous savons que Moïse n'a pu dire que ce qu'il a dit à cause de la brutalité du peuple qu'il instruisait ; et qu'il lui a même fait des commandements qui n'étaient que relatifs à la dureté de son cœur ainsi que le Verbe lui-même nous l'apprend.

Si l'ineptie des Juifs a posé une digue qui leur a barré le torrent de lumière qu'ils pouvaient recevoir par Moïse, il faut avouer que nous n'avons guère plus de capacité. Combien ne devons-nous pas gémir sur la masse de notre race, lorsque nous considérons l'idée que nous nous sommes vulgairement faite de la simple manducation d'une pomme, et d'un reptile tentateur, pour déterminer un acte qui a amené un

bouleversement tel que notre éternité est passée dans le temps, que notre lumière a été engloutie dans les ténèbres, et que nous-mêmes nous avons été entraînés du sein de la gloire éternelle et précipités au fond de l'abîme infernal, d'où aucune puissance ne peut nous racheter, que celle de Celui même qui nous a créés. Une tradition semblable sans l'esprit qui l'a dictée, qui peut seul nous révéler le mystère, doit nécessairement nous conduire au hideux fanatisme ou à l'idolâtrie.

Cependant, remarquons-le bien, c'est par le goût et par la vue que s'est opérée la séduction ; c'est par l'acte de la manducation que s'est opéré le passage de l'être éternel dans le temps et qu'il a été entraîné dans l'animalité ; et aujourd'hui c'est par la manducation que le Rédempteur nous a enseigné dans la Sainte Cène que nous pouvions trouver un moyen pour repasser du temps dans l'éternité.

Il n'y a rien de plus sublime que la lettre de la révélation lorsque l'Esprit s'est élevé en notre faveur, comme il n'y a point d'arme plus meurtrière si l'esprit qui l'a dictée nous abandonne.

En traçant le siège d'Éden nous ne nous écartons en rien de la révélation ; nous donnons l'histoire de cet événement fameux telle que Moïse nous l'a transmise en peu de mots, et ce sont ses propres paroles auxquelles nous donnons la forme métaphorique qu'employaient les sages de l'Orient dans la description de leurs mystères.

L'existence de Satan comme prince de la Colère et souverain dominateur de la Terre, est consacrée dans

tous les cultes, quoique sous des noms différents. Comme partout on a matérialisé cette puissance en la soumettant à l'intelligence humaine, on n'a enfanté que des erreurs, et avec elles les plus désastreuses idolâtries, soit qu'on l'ait considéré comme Satan tentateur ou comme mauvais principe, etc.

Une puissance qui lutte continuellement contre le bien et qui doit être éternelle, nous fournit certainement l'idée la plus atterrante qui existe. Il n'y a cependant rien de plus vrai que Satan est éternel et en même temps il n'y a rien de plus certain qu'il commande dans ce monde à tous les êtres qui y sont enchaînés, que son esprit domine sur tout et dicte partout ses lois; s'il n'en était point ainsi, tous les êtres jouiraient de leur perfection primitive, et il n'y aurait ni souffrance, ni mort, ni corruption.

La clef du profond mystère de l'existence de l'abîme infernal ne se trouve que dans le christianisme, dans cette religion d'amour trop inconnue, et là seulement est aussi le bouclier qui peut nous garantir d'une puissance qui nous est devenue tellement identique que depuis la conquête d'Éden nous croissons sur sa racine, nous ne nous alimentons que de ses essences.

Décrire en notre langage le siège d'Éden, cette œuvre qui appartient à l'éternelle création, n'est pas chose si facile; nous ne pouvons qu'inviter le *violent* qui veut atteindre au domaine céleste à franchir les limites de l'illusion, abandonnant tout ce qui est sensible et intelligible, abandonnant son être du temps avec toutes les facultés qu'il a pu en recevoir dans ce

monde, pour s'élever par son être éternel sous la loi d'amour à la région qui est propre à cet être.

Il est des principes fondamentaux en métaphysique comme dans toutes les sciences exactes. Celui que nous posons ici est qu'avec des éléments et des instruments appartenant au temps, nous ne pouvons point atteindre à l'éternité. A présent, serons-nous compris lorsque nous dirons que l'Épouse, le but du Combat d'Éden, eût été enlevée par la puissance infernale si un germe de vie n'avait point été apporté dans le temps et placé dans tous les Êtres et dans toutes les choses par l'Époux qui a suivi l'Épouse. Ceci appartient au mystère de l'incarnation où le Verbe est tout, donnant à tout sa vie et par elle la puissance de recouvrer et Éden et les régions de l'Amour.

Le Verbe éternel, qui par sa mort a placé partout ce germe, a aussi prouvé par sa résurrection que si la lettre ne pouvait point arriver à l'Éternité, l'esprit ou le Verbe, sans la lettre comme en toute chose et en tout être, pouvait y atteindre et ressusciter avec lui tout ce que la mort avait englouti, ramenant l'Être perdu au sein de la gloire éternelle, uni à l'épouse immuable ou la Colombe, la Parfaite, l'Église, l'Humanité ou mille autres noms qui ne nous feront jamais rien connaître de cette épouse ; car elle nous restera à jamais celée, excepté que, rêvé de nouveau, l'Esprit nous la nomme en langage céleste et éternel.

Le siège d'Éden ou l'acte du passage des créatures paradisiaques sous la loi de la colère est une œuvre de l'éternelle création qui a amené l'ordre actuel dans lequel nous sommes captifs.

L'acte de la rédemption dont la connaissance ou la bonne nouvelle est arrivée jusqu'à nous, est également une œuvre éternelle de la céleste création par la puissance de laquelle toutes les créatures sont rappelées de la mort à la vie, du temps à l'éternité glorieuse.

Ces deux actes, réduits à leurs premiers éléments, sont très simples : le péché et la mort arrivent par un seul dans le monde, et tout est perdu. La grâce et la vie qui en étaient chassées y rentrent par un seul, et tout est sauvé.

Si la sagesse nous montre aujourd'hui ce que sont ces deux actes qui n'en forment qu'un, et qui sont éternels, infinis, et en même temps la source de toute la gloire et de toute la félicité des cieux ou de leurs habitants comme de toutes les créatures telles qu'elles puissent être, notre intelligence doit demeurer anéantie et tout être doit publier en son langage la gloire de l'Éternel et attendre en paix et en amour l'accomplissement de l'œuvre de l'éternelle résurrection.

Une erreur presque générale est que les enfants de la terre veulent toujours voir la résurrection ou rédemption comme la chute ou conquête d'Éden à une époque déterminée ; ils le veulent ainsi parce qu'ils ne voient partout que l'être temporel, quoiqu'ils ne devraient le voir nulle part, puisqu'il est l'être secondaire qui ne peut jamais être que la conséquence de l'être essentiel ou éternel. Moïse a été une lumière transcendante qui a prêté les merveilles de la création éternelle et nous les a communiquées dans le temps. Aussitôt l'être du temps s'en est emparé et a tout arrangé à sa mesure, tandis que Moïse n'a parlé qu'à

l'Être éternel à travers l'Être du temps et pour celui là tout est éternel.

Le Verbe est venu sur la terre; il a publié les merveilles de l'éternité par des œuvres, en faisant lui-même ce qu'il nous commandait de faire, en donnant sa vie éternelle pour ses ennemis, en descendant pour eux aux enfers qu'il a embrasés et consumés par les feux de son amour, et il en a ramené tous les êtres captifs pour les conduire au sein de la gloire et il nous a dit : Suivez-moi. Il a plus fait ; il a mis en nous le germe de celui qui seul pouvait le suivre, et il nous a laissé son Esprit avec la puissance de développer ce germe. Pendant sa vie il a parlé en paraboles à l'Être éternel son frère à travers l'Être du temps, mais il n'a rien écrit ni commandé d'écrire. S'il a permis à ses apôtres de le faire, c'est par condescendance pour notre faiblesse, car il savait que son esprit était plus que suffisant. Remarquons que par la lettre on ne parvient à l'être essentiel qu'à travers l'être du temps, et que celui-ci, instrument de Satan, ne manque pas sous l'impulsion de son moteur de s'approprier ce qui appartient à son captif et d'employer cette lettre pour lui donner la mort qu'elle renferme, et par là empêcher qu'il ne vive ; car la vie de l'être éternel est la mort de l'être temporel appelé dans ce monde par Satan. Il faut que ce dernier rentre dans le sein de sa mère, qui est tout le monde connu, sous la loi de la Colère, pour être rappelé de nouveau par l'Elohim du sein de sa nouvelle mère, Éden, sans la loi d'amour et captif dans ce monde corrompu.

Si cette rentrée dans le sein de notre mère tempo-

relle ne peut pas être saisie par nos facultés comme il est arrivé à Nicodème, comment comprendrions-nous la défaite des enfants de la Colère qui, sans cesser d'être immortels, meurent pour arriver aux lieux où n'est admis que la vie abélique ou la vie d'amour? Comment comprendrions-nous aussi de quelle manière le nouvel Abel meure pour ses meurtriers et couronne sa victoire en donnant sa vie pour les faire triompher, afin qu'ils arrivent par lui pleins de magnificence dans les régions de l'Amour, dont les voûtes retentissent d'allégresse à la vue des armées triomphantes dans la parfaite unité qui viennent y déployer la gloire de l'Éternel.

Nous publions aujourd'hui la conquête d'Éden par Satan ; nous le pouvons, parce que, dans cet acte, nous passons sous le joug du temps et avec toutes les créatures, nous soupirons et gémissons pour notre délivrance ; de même nous pourrions publier la victoire de l'Elohim sur ce même Éden, nous le pourrions à l'instant même, car l'acte est éternel, de tout temps, de tout lieu ; mais aujourd'hui on ne nous entendrait pas. Il faudrait pour cela que les enfants de la terre guidés par l'amour, eussent fait un pas vers l'éternité, vers Éden, leur ancienne patrie. La résurrection est continuelle, elle n'a jamais été interrompue un seul instant ; cependant elle reste celée à l'Être temporel, tant qu'il est le Serpent, l'instrument de Satan, aussi longtemps enfin que nous sommes *nous-mêmes*, que nous pouvons vouloir et désirer quelque chose pour nous. O abnégation ! partout l'on te prêche et tu n'es pratiquée nulle part ! Celui cependant qui ne

renoncera pas à soi et à tout ce qui peut être vu, connu et possédé, soit dans le ciel, soit sur la terre, n'arrivera jamais à l'éternité. Or la sagesse nous dit à présent que nul n'y arrive que par son frère, par ce frère qui est en nous, cet Abel que nous mettons à mort, lui qui est le seul héritier des cieux, l'élu, le seul agréable à l'Éternel ; mais, ô mystère insondable, Caïn le meurtrier périra-t-il ? Le réprouvé est-il sans espérance ? Écoutons le nouvel Abel, le Verbe éternel qui nous répond sur le Calvaire ; il meurt pour ses meurtriers, il descend aux enfers à leur place, et tous sont rachetés, tous sont sauvés sans en excepter un seul !

Lorsque nous décrivons l'âme de Satan, nous plaçons dans les rangs de ses soldats tous les êtres connus, soit animés, soit inanimés ; parce que tout étant sous la loi de ce prince, doit nécessairement lui obéir et le servir selon sa nature et ses facultés.

Nous devons à présent considérer que le siège d'Éden n'est point un acte du Temps mais une œuvre éternelle de laquelle s'élève le temps comme une explosion phénoménique. Ici nous n'avons point d'expression pour nous faire entendre ! Un mystère fameux se développe dans l'éternité, l'amour a fait briller son armure, la force de son bras s'est déployée, l'univers entier a été témoin de la vaillance de ses guerriers, le champ de bataille est infini. Il est changé par la victoire en un soleil de gloire ; les vaincus sont glorifiés par les vainqueurs, et les vainqueurs deviennent tout éclatants de magnificence par les résistances des vaincus ! Tout est confondu dans l'unité, dans laquelle

il faut que tout soit réduit pour passer au grand jour du repos et de la consommation dont Éden, l'éternel et sublime Éden n'est que le parvis.

Là, Caïn et Abel ne sont qu'un ; ils sont l'Époux éternel à jamais uni à l'Épouse ; ils sont ce que nulle puissance temporelle ne peut comprendre, nul langage exprimer. C'est alors que le temps paraît comme un voile qui vient couvrir trop d'éclat, trop de grandeur et trop de gloire, et il subsiste jusqu'à ce que les organes célestes des créatures puissent supporter la vue des nouveaux cieux qu'elles vont occuper. Comment comprendrions-nous dans le temps ce qu'est la victoire d'un enfant d'amour éternel ; nous voyons dans notre ordre de choses le triomphe dans la chute ou destruction de notre ennemi, et l'enfant d'amour ne trouve de victoire que dans le triomphe de son ennemi en mourant pour lui et le forçant, sans blesser sa volonté, à vivre de sa vie et à posséder par lui plus encore qu'il ne peut désirer.

Les créatures que Satan appelle dans son domaine y sont de par sa puissance multipliées à l'infini pour attaquer Éden sur autant de points différents, ce que nous n'avons pu exprimer en langage du temps. De même il nous est difficile de faire comprendre comment il suffit que nous appartenions à un chef quelconque, que nous soyons enrôlés sous son étendard pour *présentier* et participer à tous les hauts faits, soit dans le bien, soit dans le mal, comme si nous étions nous-même le guerrier qui agit. Cependant tout ne se fait-il pas par l'impulsion d'un seul esprit, tout par lui ne forme-t-il pas qu'un seul corps ? A présent,

condamnons, maudissons nos frères parce qu'ils sont couverts de nos propres iniquités ! O lien de fraternité ! pourquoi parle-t-on de toi puisque l'on te connaît si peu. O image de l'Éternel ! combien tu es moins connue encore ! Serais-tu cette image, si tu ne renfermais pas tout !...

Si nous méditons sur les événements qui ont eu lieu sur la terre et que nous a transmis l'histoire, nous reconnaitrons que tous les crimes et tous les horribles sentiments que nous avons mis en jeu sont tous identiques à notre race, et que les éléments eux-mêmes ont de tout temps joué le rôle que nous leur avons prêté. Ici nous n'expliquerons point comment la férocité des animaux provient de l'homme ; il suffit, pour le prouver, d'admettre que cet homme est le chef ou la tête de la création.

C'est donc toujours l'homme que nous avons peint en décrivant la fureur des animaux depuis le déviant jusqu'à l'insecte. C'est lui-même qui, comme chef ou tête de la création, se représente dans tous ses membres. Voyons-le d'ailleurs dans sa conduite morale s'élevant continuellement sur la destruction de ses semblables, s'enrichissant de leurs dépouilles ; faisant enfin ce que ni sa forme ni ses forces, ni ses lois ne lui permettaient de faire physiquement.

Une distinction bien essentielle à saisir est celle que nous décrivons dans la seconde cohorte de l'armée d'Orient ; et l'homme uni à son être éternel dans le temps pour constituer Caïn, le seul être qui ait le droit de naître dans notre domaine et d'y dominer.

Notre être animal se compose de tout ce que nous

pouvons connaître de nous et en nous ; en arrivant dans ce monde, il enchaîne Caïn, l'être satanique qui est le vainqueur d'Éden. Il l'enchaîne d'abord assez pour permettre à l'éducation d'offrir à la société un animal doux, sensible et même bienfaisant. Mais, remarquons-le, l'être essentiel, éternel, reste enchaîné ; s'il se montrait il dévorerait tout, il consumerait tout, car il est infernal, et il ne déchire que trop souvent le voile de miséricorde qui est ce même être extérieur, lorsque les passions déchaînées montrent le fond de son être.

Remarquons encore que notre être animal est ce que l'Écriture appelle la chair et le sang, non le corps matériel, mais le cercle de nos sens, facultés et puissances ; c'est de lui dont il est dit : qu'il n'héritera point du royaume des cieux, quoique les hommes lui aient tracé la route et lui aient bâti des temples ou tours de confession. C'est encore de lui dont il est parlé, lorsque le Rédempteur dit à son disciple : Ce n'est point la chair et le sang qui vous a révélé que j'étais le fils de Dieu, parce que l'être extérieur, par aucune de ses facultés, ne peut jamais s'élever hors de son domaine animal ; il ne peut rien connaître ou nommer de ce qui appartient au Royaume éternel.

Caïn, comme nous le démontrons, est enchaîné dans l'être animal ; il n'y est cependant point captif puisqu'il y communique la vie. Mais observons bien ce point essentiel, il y est volontairement enchaîné ou caché ; sa position avec nous est vraiment la même que celle dans laquelle Moïse le peint avec le serpent

à l'entrée de l'Éden ; il ne peut y pénétrer à découvert parce qu'il est un feu qui dévorerait et l'Épouse et Éden ; alors il reste caché dans l'animalité pour conquérir par elle cette épouse, et lui fournir, par cet intermédiaire une nature propre à subsister dans l'abîme infernal, ce qu'il espère toujours exécuter à la mort de chacun de nous.

Puisque nous avons en nous Caïn, il est de toute impossibilité que nous n'ayons pas Abel, car ce qui a été uni une fois l'est et le sera éternellement. Abel est l'être éternel qui appartient aux régions de l'Amour ; c'est de lui que vient le salut ; nous ne pourrons point communiquer la vie de cette parole, et nul ne la comprendra si l'esprit d'amour ne s'élève lui-même dans son cœur ; de même nous serons encore bien moins entendu lorsque nous dirons que de Caïn, son frère, vient la gloire du salut et que c'est de lui que les cieux attendent toute leur magnificence !

Pour arriver à la connaissance des hauts mystères, nous devons bannir toutes nos idées de temps et de lieu, nous devons nous élever hardiment dans les régions de l'éternité, et nous le pouvons puisque notre être essentiel est éternel.

Quant à notre être animal, temporel, abandonnons-le dans sa région. Seul, il est le serpent que nous indique Moïse, l'instrument du tentateur ; uni à Caïn ou à l'Être éternel, sous la loi de l'orgueil et de la colère, il est notre plus grand et notre plus dangereux ennemi ! Comme animal, il ne peut nullement nous nuire, il est, c'est-à-dire il était le plus beau des animaux que JEHOVA eut créé en Éden, et il a con-

servé, dans le domaine de la mort, son analogie avec son existence primitive. Or, remarquons-le bien, si l'esprit d'amour nous anime, nos passions les plus violentes, nos facultés les plus puissantes, seront employées à faire d'autant plus de bien dans notre cercle social, que l'instrument aura plus d'énergie ; de même si nous sommes animés par l'esprit d'égoïsme, de haine, etc., ou de Satan, et tel est malheureusement notre cas dans ce monde, nous ferons d'autant plus de mal que dans l'autre hypothèse nous pouvons faire davantage de bien.

Aujourd'hui, que nous jugeons tout superficiellement, et même sur le seul témoignage des sens, nous estimons ou nous condamnons les êtres d'après la nature ou la capacité de l'instrument.

Le Rédempteur n'en jugeait point ainsi : tous ceux qui n'étaient que justes ou pécheurs extérieurement étaient égaux à ses yeux, et même il s'éloignait du juste qu'il nommait sépulcre blanchi, et il se rapprochait du pécheur qu'il traitait avec bonté ; or, il n'enseignait à tous qu'une seule chose, l'Amour !... « Aimez-vous les uns les autres, disait-il ; à cela je reconnaitrai que vous êtes mes disciples », c'est-à-dire chrétiens. Il savait que l'amour était tout, pouvait tout, et que le pauvre être animal, entre ses mains, pouvait devenir la créature la plus belle ; comme il savait que quoi que ce soit qu'il fût sous la loi de l'orgueil, il ne pouvait que commettre l'iniquité.

Le Verbe éternel nous recommande à tous de nous aimer les uns les autres, non que nous le puissions faire, mais parce qu'il est toujours prêt en nous à le

faire pour nous. Seulement dans notre ordre extérieur employons toutes nos facultés au bien de nos semblables, comme nous les employons au nôtre ; et lorsque nous aurons fait le peu qu'il est en notre pouvoir, le Verbe fera en nous ce pourquoi nous n'avons aucune capacité, *il aimera en nous nos semblables !* et l'Univers entier se présentera pour nous sous un nouvel aspect.

Remarquons bien la simplicité des paroles du divin Rédempteur ; il commande à l'être le plus grossier de ne pas voler et à celui qui s'est abstenu de ravir le bien des autres, de renoncer à celui qu'il possède, afin qu'il puisse venir aimer en lui pour y accomplir ce qui est impossible à l'homme mais non à Dieu. Or si nous ne faisons pas ce que notre propre morale ou éducation nous indique de faire, comment ferions-nous ce que nous indiquerait une morale plus élevée ?

Rien n'est plus simple et plus admirable que la religion d'Amour ; elle est la seule et unique, car l'adoration en esprit et en vérité ne peut se faire que par l'amour, et l'amour de Dieu ne peut se prouver que par l'amour de son prochain !

L'image du Créateur, dont nous parle Moïse sous le nom d'Adam, qui se montre ou s'élève triomphant à la racine de tous les êtres, et qui vient couronner toute création, est l'enfant d'amour ou l'être qui peut aimer, et dont le germe est partout. Par la présence du Verbe, le nouvel Adam peut s'élever de nouveau dans tous les êtres, quoique, dans les mystères de la conquête d'Eden, cet enfant d'amour ait été en-

chainé par Satan, et que Caïn ait reçu par lui le pouvoir de le détruire aussitôt qu'il naît dans ce monde.

Les anciens sages ont toujours considéré Adam, Caïn, Abel, etc., comme des êtres cosmogoniques, qui sont êtres et racines d'êtres, qui sont en nous et qui sont nous-mêmes. Adam, sous la loi d'amour, est l'image parfaite ou l'Elohim racine de notre être céleste, celui dont il est dit : les Elohims créèrent les cieux et la terre. Le même Adam, sous la loi de la colère, est Satan, aussi racine de notre être, mais qui ne peut engendrer que Caïn dans ce monde.

Toutes les créatures de ce monde n'ayant de facultés que pour haïr, puisque Abel est mort en toutes, composent l'armée de Satan.

L'enfant d'Amour, qui compose l'armée d'Éden sous le commandement de l'Elohim, est ce même Abel, mort à l'origine des êtres, et qui, par conséquent, n'est plus à trouver sur la terre.

Moïse, bien mieux encore que les sages Égyptiens et Chaldéens, connaissait les hauts mystères. Il savait que l'éternelle création n'était que l'expression de la Divinité, et que le Créateur pouvait, en soufflant sur la poussière, en faire sortir son image. Il nous explique, en notre langage du temps, le mystère de la création tel qu'elle a lieu éternellement, et notre intelligence, en la saisissant, conçoit notre ordre de choses qui s'élève du chaos, comme si dans ce chaos tout n'existait pas dans son complément ; l'Éternel lui-même ne remplit-il pas tout de sa présence, et où il est, tout n'est-il pas ?

Il est incontestable que Dieu est tout, qu'il est infini et qu'il ne peut à jamais y avoir que lui.

Dès lors, l'universelle création, qui ne peut être que lui-même manifesté, a toujours été et sera toujours ; et toutes les créatures peuvent y lire selon la nature de leurs facultés.

Nos cinq sens sont les portes par lesquelles nous arrive l'ordre actuel de ce monde. Notre intelligence place les limites du domaine qui nous enchaîne, et par aucune puissance de ce monde nous ne pouvons sortir du cercle que nos facultés ont tracé. Le siège d'Éden nous indique le passage du domaine de l'amour que nous avons perdu pour entrer dans celui de la mort, où nous sommes exilés. C'est pourquoi nous pouvons en balbutier, mais nous ne pouvons, comme nous l'avons dit, qu'indiquer la limite qu'il faut franchir pour arriver à la nouvelle patrie.

Lucifer, qui joue l'un des plus grands rôles dans l'armée de Satan, a certainement précédé notre race. La révélation nous apprend que lui et ses anges furent précipités dans les mêmes ténèbres où nous sommes enchaînés aujourd'hui. Beaucoup d'anciennes traditions attestent qu'ils constituèrent sur la terre une race d'êtres très méchants, qui, après s'être presque tous entr'égorés, furent remplacés par d'autres races plus douces, lesquelles eurent beaucoup à souffrir de quelques individus de la race de Lucifer qui avaient survécu au massacre général ; c'est pourquoi les peintres et sculpteurs de l'antiquité, sur le rapport de ces traditions, empruntèrent leur forme à queue et à cornes, ainsi que leur couleur noire, pour peindre des

êtres méchants, qu'ils nommaient déesses ou démons.

Pour expliquer la nature et la puissance de Lucifer et celle des races qui lui ont succédé, nous publierons un autre ouvrage sur l'origine des races, dans lequel nous développerons les mystères de la succession de ces races dont l'existence est consacrée par la plupart des monuments antiques comme par les traditions de presque tous les peuples de l'Orient.

Là seulement nous pourrions démontrer avec clarté comment, par la même raison que nous renfermons dans nos sens toute notre postérité, nous renfermons en nous, comme en un livre roulé, toutes les races qui nous ont précédés, et nous pouvons les lire par une faculté indescriptible, que nous pouvons nommer mémoire de l'esprit.

Cette faculté peut se développer en nous comme cela a eu lieu en Moïse et en plusieurs autres sages de l'antiquité. Nous devons déjà concevoir que si nos descendants comme ceux de tous les autres êtres, germes ou pépins, sont infinis, nos antécédents le sont également.

Nous devons ajouter que si nous ne sommes pas tout à fait d'accord, ni avec les savants, ni avec les morales du jour, c'est que nous avons puisé à une source différente ; nous n'avons point cherché la science dans la nature extérieure, mais dans les choses d'en haut. C'est dans l'évangile de saint Jean que nous avons reconnu que la lumière extérieure ne nous arrivait point du soleil, et nous avons expliqué comment elle s'élevait de la terre sous l'influence du soleil et des autres astres, en face desquels elle allait

en convergeant former l'atmosphère lumineuse à travers laquelle nous apercevons le soleil comme un corps obscur. Ainsi, de même que nos pères ont longtemps cru que le soleil tournait autour de la terre, parce que leurs sens le leur indiquaient, de même, et par une erreur égale, nous avons cru que la lumière nous arrivait du soleil. Nous développons ce phénomène dans le livre du *Triomphe de l'Amour* sur le fanatisme et le matérialisme.

Toutes les difficultés, jusqu'aujourd'hui insurmontables, qui se sont élevées en métaphysique sur l'origine et sur la cause du mal, comme sur la réprobation et tant d'autres, s'éclipsent devant la lumière. Le siège d'Éden, que nous présentons sous un aspect si atterrant, peut nous fournir la clef des mystères du temps et de l'éternité, si, brûlant du désir de marcher sous les étendards de l'amour, nous demandons à l'Elohim toujours vainqueur, ou Verbe éternel qui est en nous, de nous conduire dans les régions paradisiaques où seulement nous pourrions revêtir l'armure de l'enfant d'amour, et devenir enfant.

Alors, guidés par la sagesse, nous marcherons sous la loi d'amour ; nous ne tremblerons plus à l'idée de l'abîme infernal ; et Satan, pour nous, ainsi que sa terrible armée, n'aura plus rien de redoutable.

Nous saurons qu'il n'y a que Dieu, que tout est Dieu, et que Dieu est tout amour. Lorsque les feux de l'abîme seront embrasés, lorsque ses furies se déchaîneront, nous verrons partout la puissance de l'éternel Créateur qui commande partout, et qui accomplit toujours sa volonté. Or, le Créateur ne peut vouloir

que la gloire et la félicité de toutes les créatures. L'amour alors nous instruira des mystères de l'amour; il peut seul nous montrer comment toute la gloire et toute la magnificence des habitants des régions célestes est due au triomphe des enfants de l'amour sur ceux de la colère, triomphe qui consiste à rappeler ceux-ci des confins les plus reculés de l'abîme, pour les placer, par une éternelle résurrection, au sein de la gloire et de la félicité.

L. D. L.

ÉTUDES TENTATIVES

I

Et « les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité », a dit Jésus-Christ. (*Saint Jean*, 4, 23-24.)

En esprit et en vérité, et non en image et en perversité pour notre propre compte et par nos jugements.

Quel est après ceci le péché impardonnable, celui contre l'Esprit-Saint. (*Saint Mathieu*, 12-31.)

Jugez-en vous-mêmes.

Pourquoi ne peut-il pas être *remis*, pardonné ?

Parce que l'Esprit, qui peut tout remettre, peut tout changer dans son immense miséricorde; que pour-

rait-il faire à celui qui l'a violé lui-même, qui a commis le crime le plus épouvantable qui puisse exister ?

Celui qui l'a commis, connaît tout, donc il n'a plus rien à apprendre. Il a tout fait, tout forcé ; tout s'est incliné sur son passage, il ne lui reste donc rien à faire. Il ne lui reste plus d'*action* possible, donc plus de vie. Oh ! être misérablement malheureux, qu'as-tu fait de ton âme, de ton étincelle vivante et divine ?

Mais Dieu le Père ne détruit pas ; d'âge en âge, de millions de créations en millions d'êtres, l'esprit qui s'est réduit à ce point-là par la volonté personnelle *volontaire* : je veux, se pétrifie et redevient chaos.

Celui qui a pitié passe. Il voit par l'Esprit *Saint* la peine incommensurable, inimaginable de cette pétrification morte, de cette âme-pierre. Il se sacrifie, il pénètre ces ténèbres atroces à voir, et combien plus à endurer. Il donne sa vie pour la reprendre, car telle est la loi qu'Il a reçue de son Père qu'Il peut quand Il le veut la perdre pour la retrouver.

« Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. » (*Saint Jean*, 10-18.)

Il la perd, Il souffre et Il la retrouve finalement, dans des éternités sans nombre, au centuple.

Cela nous fait frémir, rien que d'y penser, et nous ne pouvons pas même le concevoir de la manière dont cela est.

Pourquoi le Christ est-Il le couronnement du Père, pourquoi est-Il l'Agneau sans tache, l'unique exemple, Lui *Seul* absolument pur ?

Parce que Lui seul a pu dire : « Je ne puis rien faire de moi-même, selon que j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (*Saint Jean*, 5-30.)

Pourquoi est-Il la *Vérité*, la *Vie* et le *Chemin* ? Parce que Lui seul agit en connaissance de cause, parce qu'Il se contente d'être le Fils, que le Père Lui donne son esprit (*Saint Mathieu*, 12-18) et qu'ayant voulu être le dernier et non le premier, Il a devancé les autres par son humilité et son obéissance.

L'univers sait que Lui seul ne trahira jamais le Père, et l'univers lui obéit.

L'univers sait que l'Esprit abonde en Lui et à son tour il l'a choisi comme exemple. Et quel exemple facile à suivre !

Avant de nous mettre à n'importe quelle œuvre, faisons taire un moment le tumulte qui est en nous et demandons de tout notre cœur : « Père, que *ta* volonté soit faite et non la mienne » ; puis, si au moment même, nous sentons comme un aiguillon secret nous avertir que ce que nous allions faire n'est point la volonté de Celui que nous avons invoqué, ayons le courage d'y renoncer !

II

LE MYSTICISME

Le mysticisme est, comme toute chose, très peu connu dans sa véritable nature.

Les uns croient que ce sont des rêves plus ou moins valides, une sorte d'enivrement, de bercement de soi-même, facile à obtenir et pernicieux à suivre. D'autres traitent les mystiques de fous, et fort peu de personnes savent que le mysticisme est un travail de l'âme, tout comme un autre.

Lorsqu'un mystique est parvenu au sommet de sa propre valeur, il sait qu'il n'est rien et que s'il peut, en s'efforçant d'être fidèle jour et nuit, suivre un certain fil de conduite, il n'est arrivé à l'état d'avoir conscience d'un guide quelconque, que par la grâce de ce dernier, et que ses propres efforts à lui n'ont tendu qu'à la laisser pénétrer plus facilement en lui-même. Une fois cette grâce enlevée, il sait qu'il serait le plus inutile, le plus misérable entre les hommes. Le véritable mysticisme n'est point un rêve, c'est un travail ardu et constant qui nous mène à l'appréciation plus ou moins juste de notre propre nullité.

Le but du mystique est de suivre pas à pas celui qui le guide et dont les ordres sont précis quoique sa bonté soit grande.

Nous ne pouvons décrire le mysticisme dans toute son étendue, car il embrasse toute chose, et comme tel il a aussi ses écueils. Notre sujet se divise en plusieurs parties préparatoires et auxiliaires.

Nous voudrions qualifier les intuitions et les presentiments de préparatoires ; les rêves et les visions d'auxiliaires.

Mais quel sera alors le véritable *pouvoir* du mysticisme, dira-t-on ?

Nous sommes bien tentés de répondre, malgré tous les sourires qui nous attendent : *il n'y a de vraie puissance sur cette terre, comme ailleurs, que celle de la prière.*

De la prière qui ne commande pas, mais qui *implore.*

Si le mystique est bien guidé, il n'implorera point que se produise un fait ou s'accomplisse une chose, qui serait contraire à la volonté de celui qu'il reconnaît comme supérieur à lui-même. Et l'extase, nous objectera-t-on encore, ce fruit divin des longues années de travail d'un mystique patient et soumis, n'occupe-t-elle pas la première place dans le mysticisme ?

Nous pensons qu'aucune chose ne peut y avoir plus d'importance qu'une autre, car toutes les questions sont égales devant Dieu, et un véritable mystique voudrait tenter à se rapprocher de Dieu lui-même et non à trouver sur sa route des choses pour son plaisir ou avantage personnel. L'extase occupera donc pour lui la dernière des places *et il n'en parlera pas* ; car si Dieu par son guide veut lui faire connaître quelque chose d'utile à lui-même ou à ses semblables, il peut le faire sobrement, clairement, en une pensée subite, ou quelques brèves paroles. *Dieu* n'a pas besoin de l'extase, mais l'homme se fatigue et son maître étant bon, lorsqu'il voit que son enfant est las, le console et le prend dans ses bras. L'âme du mystique tressaille à ce contact, mais, soyons-en sûrs, que si cette extase, eût-elle duré une minute ou une heure, *fût vraie*, les lèvres de celui qui l'aura éprouvée seront

closes à ce sujet. Nous le sentirons peut-être dans son être, à son expression, mais *il n'en parlera pas*, car il sait que ce qui lui a été donné à éprouver n'est point à lui, mais lui est, au contraire, infiniment supérieur. Comment oserait-il porter la main, afin de se l'approprier, sur ce qui n'est point dans son pouvoir de se procurer ?

Si nous avons, tout à l'heure voulu qualifier les intuitions et les pressentiments de *préparatoires*, c'est parce que ce sont eux qui nous donnent tout d'abord la conviction, vacillante encore, que des avertissements ou des messages divers peuvent nous arriver, à nous personnellement, de ce que nous nommons l'Invisible.

Les rêves peuvent déjà *aider* les mystiques à s'orienter dans leur vie ; cependant, ils occupent aussi une grande place parmi les écueils du mysticisme. Comment savoir quel rêve est vrai ?

Il faut être à ce sujet extrêmement sincère avec soi-même, et si l'impression du rêve persiste malgré vous, le soumettre à Dieu en prière. Cette dernière explique bien des choses auxquelles on n'avait point l'habitude de penser à sa lumière.

Les rêves sont souvent envoyés pour nous guider ; il faut en parler le moins possible, surtout lorsqu'ils concernent la vie quotidienne, déjà assez compliquée ; prier et tâcher de suivre la lumière qu'on entrevoit, voilà la route à suivre dans ces cas-là.

Les visions sont plus trompeuses encore que les rêves ; quand un mystique voit quelque chose, en

plein jour, ou à n'importe quelle heure, il devrait d'abord tâcher *de ne pas* la voir ; si elle séjourne quand même auprès de lui, il doit s'en rapporter à son guide et se fier à ses conseils.

On ne peut *choisir* un guide ou bien *se prendre* un guide par force ou prédilection (du moins si l'on veut arriver à de bons résultats). Tout homme qui cherche de *tout son cœur*, devrait dire : « Éclairez-moi, Seigneur, afin de faire le bien, *selon votre volonté* », et si le ciel consent à ce qu'il ait un guide spécial, soit par vision, clairaudience ou intuition personnelle, il l'aura, mais il n'est possible à personne qui veut arriver à bien, nous le répétons, d'en prendre un par sa propre volonté.

Dieu seul sait ce qui est bon pour nous, et Dieu seul peut juger de quelle manière Il veut nous faire travailler ou avancer ; nous ne le savons pas et, par conséquent, nous nous effaçons.

Ceci n'est point du tout pour dire qu'il y ait des personnes dépourvues de guides pendant que d'autres en possèdent. Loin de là. Il s'agit ici simplement des rapports plus ou moins sensibles et conscients qui peuvent exister entre guide céleste et créature humaine, et dont il est question dans ces pages comme étant du domaine très précis du mysticisme.

La vision ayant passé, et l'homme en ayant pris connaissance, il s'y conformera ensuite ; mais voici le grand écueil, c'est de se laisser aller à la contemplation prolongée de n'importe quelle communication de l'Invisible, car ceci tend à exagérer à ses propres yeux l'im-

portance de l'homme et à amoindrir celle de la cause ou du but de la vision elle-même.

Un véritable mystique ne reviendra jamais, sans ordre spécial de son guide céleste, sur aucune des révélations qui lui auront été accordées.

Il n'oserait point empiéter sur un terrain qu'on lui permet de parcourir, mais qui n'est pour cela pas encore à *lui*.

C'est en ceci que se laissent tromper bien des personnes qui croient aux visions ; elles pensent y être pour quelque chose, tandis qu'elles n'y sont pour rien.

Les images passent, la vie bat son plein, les mystiques ont peut-être quelque chose à apprendre, peut-être quelque chose à exécuter sur cette terre, mais ils ne doivent point se croire maîtres du courant de vie qui les entraîne.

Qui peut donc *devenir* mystique, est-ce un chemin ouvert à tout le monde ?

En ce qui concerne la *prière*, oui, tous peuvent être des mystiques ; quant aux diverses manifestations du mysticisme, cela est et restera toujours entre les mains de Dieu. On ne saurait forcer ces choses-là par de bons moyens.

« Heureux ceux qui ont le *cœur pur*, car ils verront Dieu » (*Mathieu*, 5-8), a dit le Christ, celui qui est chef de toutes choses et que chacun devrait désirer pour guide direct dans ce chemin si difficile du véritable mysticisme.

A quoi reconnaitrons-nous les mystiques s'ils ne doivent point se faire connaître eux-mêmes ?

Nous ressentirons en leur présence une paix plus grande, et il résultera de nos rapports avec eux un désir plus ardent de faire le bien.

Or, il est une dernière question qui se rattache étroitement au sujet que nous venons de traiter ; c'est le pouvoir *curatif* que prétendraient avoir les mystiques déjà entraînés dans la voie. Ce pouvoir peut *exister*, mais ne saurait être *commenté*, reposant, comme il le fait, sur certaines conditions de la prière qui lui seront seules favorables.

Les apôtres ont guéri de cette manière et ils ne s'en sont jamais glorifiés. La preuve existe qu'ils ne l'ont point fait par la magie, car lorsque, peu après sa conversion, Simon le magicien, étant frappé des guérisons qu'effectuaient les apôtres, leur demanda de lui *vendre* de ce *pouvoir*, afin que ceux auxquels il imposerait les mains reçussent également le Saint-Esprit (*Actes*, 8, 19, 20), la réponse de saint Pierre fut plus que catégorique.

Voici ce que faisaient les apôtres, et, à ces conditions-là, tous les disciples d'aujourd'hui guériront toujours ceux qui leur seront indiqués.

Un malheureux se présentait devant l'apôtre et lui demandait de le guérir parce qu'il connaissait le don de l'apôtre. Celui-ci à son tour connaissait la grâce du Sauveur et Son pouvoir de la transférer où il Lui plairait.

L'apôtre avait pitié du malade, il lui imposait les mains et ce dernier était guéri. Pourquoi ?

Parce que l'apôtre, ayant fait *abstraction de lui-même*, avait eu pitié, et à cause de ces deux choses,

ainsi que des deux personnes qui demandaient, la grâce était descendue, l'homme avait été libéré de quelques-uns de ses péchés, ce qui lui permettait d'être libéré de quelques-unes de ses infirmités. Une chose ne va pas sans l'autre et l'effet physique ne peut être produit sans la cause morale.

Or *nul* ne peut remettre les causes, c'est-à-dire les péchés que Celui qui a tout pouvoir, et c'est pour cela que *nous* ne pouvons rien *accomplir*, *nous* ne pouvons que *demandeur*.

Qu'est-ce alors que l'imposition des mains ?

Tout simplement l'*identification* de la personne qui a pitié avec celle qui implore la pitié. Afin qu'une miséricorde quelconque soit efficace, l'identification entre elle et son objet s'impose absolument.

Les apôtres ne *donnaient* pas de leur force, ils ne faisaient point d'efforts personnels, ils unissaient humblement et en prière l'objet de pitié avec la grâce qu'ils imploraient.

Non pas : « *Je t'impose ma main, malade qui viens à moi, sois guéri* », mais « *Seigneur, nous ne pouvons rien, il est malade, je suis impuissant, mais si cela est ta volonté, tu peux nous guérir, nous te le demandons en pleine confiance et soumissions.* »

Oui, alors la grâce descendra pleinement, et la personne malade sera exaucée.

Il est une loi immuable, puisque Dieu lui-même l'a suivie, c'est celle de l'identification *extérieure* du principe qui rachète avec celui qui souffre ; et l'imposition des mains en est simplement le type.

Ce que nous avons voulu dire n'a peut-être pas été

bien exprimé, mais, si les lecteurs ont bien voulu nous suivre jusqu'ici avec indulgence, nous sommes sûrs qu'ils trouveront eux-mêmes quoi demander avec confiance à leur Divin Réparateur, afin de pouvoir mieux suivre la route qui leur a été tracée.

ZHORA.



ORDRE MARTINISTE

SUPRÊME CONSEIL. — Conformément aux statuts du Suprême Conseil de l'Ordre, le renouvellement des membres du Comité directeur a lieu en janvier 1902. Une circulaire spéciale sera envoyée à cet effet aux délégués.

Toutes les cartes de M. S. C. sont *rouges* à dater du mois de décembre 1901. Toute personne qui présenterait une carte jaune abuse d'une qualification qui ne lui appartient pas et le Suprême Conseil sera reconnaissant à tout fr. qui tiendra la main à l'exécution du présent règlement.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — En exécution du règlement élaboré par le Suprême Conseil, un poste d'*Inspecteur général* rattaché directement au B. S. C. est créé par les États-Unis d'Amérique. Le Suprême Conseil s'est de plus assuré l'appui d'un grand journal périodique qui recevra sous peu la charte d'organe officiel de l'Ordre aux États-Unis.

Dans l'*Echo du Merveilleux*, toujours très bien rédigé, nous trouvons à la date du 15 janvier ce très curieux article sur les tireuses d'épingles, que nous reproduisons avec plaisir, assurés qu'il intéressera vivement nos lecteurs.

Les tireuses d'épingles

PRÉDICTIONS

On parle beaucoup des voyantes, des cartomancien-nes, etc., mais peu ou pas des dames aux épingles. Il y a là cependant une médiumnité incontestable, merveilleuse par excellence.

Ne faut-il pas avoir un fluide spécial et rare, pour provoquer le déplacement de ces petits bouts d'acier, de façon à les rendre capables de se disposer suivant certaines figures géométriques, losanges, triangles, etc. ? Et, suivant cette disposition, évoquer le passé, dire le présent, annoncer l'avenir. N'est-ce pas là un art digne d'intérêt ? Aimantation, fluides, suggestion, courants nerveux..., la chose échappe encore à nos données scientifiques.

Il y a quelques semaines, une dame se présentait chez moi en me disant : « Je suis la fameuse R..., tireuse d'épingles, rue Poncelet, la plus célèbre entre toutes. Voulez-vous que je vous fasse une expérience ? On m'a dit que cela vous intéressait, et je suis venue. » Sur un signe d'assentiment, elle étala de grandes, de moyennes, de petites épingles. « Pensez à quelque chose et je vous dirai ce qui en est. » La dame m'étonna ; ses épingles se mirent en mouvement, se dressèrent, se rangèrent. « Voilà », me dit elle. C'était bien cela.

En 1884, une dame aux épingles annonça le mouvement boulangiste et en décrivit les phases diverses, depuis la gare de Lyon jusqu'au cimetière d'Ixelles.

D'ailleurs, il y a, paraît-il, une véritable dynastie de Dames aux épingles. Et on retrouve, depuis soixante ans, une dame aux épingles à l'aurore de toutes nos grandes crises politiques, comme en témoigne cette histoire contée par l'éminent professeur Talbot, ex-sociétaire de la Comédie-Française et dont il garantit l'authenticité.

« Le 23 février 1848, à l'heure où Louis-Philippe, alarmé par la défection de la garde nationale, acceptait la démission du ministre Guizot, Arthur Ponroy, l'auteur du *Vieux Consul*, allait en visite chez une vieille dame de ses amies. Il la trouva devant sa table de travail, en train de faire manœuvrer sur le tapis, comme si c'eût été des soldats de plomb, une centaine de grosses épingles. Sans prendre garde à la bizarrerie de cette occupation, le poète, à qui l'aspect menaçant de la rue donnait de vives inquiétudes, dit, à peine entré :

— Ça chauffe ferme au dehors, ma chère amie. Depuis ce matin, la fusillade ne discontinue pas. Si le roi veut réprimer l'émeute, il n'y a pas de temps à perdre.

— Bah ! répondit froidement la vieille dame, quoi que le roi fasse, il n'échappera pas à sa destinée... son heure est venue !

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que demain, 24 février, Louis-Philippe aura perdu sa couronne.

— Vous plaisantez !... Bugeaud est un soldat à poigne... Il a dit qu'il ferait avaler aux Parisiens, jusqu'à la garde, le sabre d'Isly !

— Ils l'avalent peut-être, mais le roi ne s'en trouvera pas mieux.

— Votre conviction me trouble... Peut-on savoir ce qui vous l'inspire ?

— Ceci.

Et la vieille dame désignait les épingles du même geste tragique que Cagliostro montrant à Marie-Antoinette la carafe enchantée.

Arthur Ponroy sortit en murmurant :

— Pauvre folle !

Le lendemain, les sombres pronostics de la « pauvre folle » étaient réalisés... Le roi prenait la route de l'exil... la France était en république.

Quand tout fut rentré dans l'ordre... provisoire, le poète courut chez son amie.

— Eh bien ! lui dit-elle avec un petit sourire de triomphe.

— Eh bien ! c'est renversant ! mais puisque l'avenir est pour vous un livre ouvert, voulez-vous m'en tourner quelques pages ?

— Avec plaisir.

Les épingles étaient là, pêle-mêle, comme si, depuis la journée terrible, on n'eût pas fait appel à leur lucidité. La vieille dame reprit :

— J'étais sûre que vous reviendriez me voir et je n'ai pas dérangé mes petits oracles... Tels qu'ils sont disposés, ils disent : « Du sang ! Le trône à terre ! » C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

— Hélas !

— Alors, voyons la suite.

Et la vieille dame, manœuvrant ses épingles, comme elle eût fait d'un jeu de dominos, les disposa tour à tour

en carrés, en losanges, en triangles, en lignes parallèles, au gré de sa capricieuse inspiration. Tout à coup :

— Ah ! murmura-t-elle, comme possédée, encore du sang !... La République, deux tiers de lustre, trois ans environ... puis, du sang toujours !... puis l'Empire !

— L'Empire ! fit le poète en sursautant.

— Oui, l'Empire ! Voilà pour un avenir prochain... Mais il ne faut pas fatiguer mes oracles... Assez pour aujourd'hui !... Revenez plus tard... je vous en dirai davantage.

Comme l'avaient prédit les épingles, la République fit son bail, et l'Empire lui succéda. Des années se passèrent, pendant lesquelles Arthur Ponroy visita souvent la « voyante ». Elle mourut en 1859. En ce temps-là, le poète fréquentait assidûment le foyer de la Comédie-Française, et depuis la mort de sa vieille amie, il n'y entrait jamais sans adresser aux artistes, en forme de salut, cette phrase fatidique :

— Gare à l'année 1870 !... Ce sera pour la France et pour Paris une année terrible ! — Vous voilà prévenus !

Les sociétaires, Got entr'autres, et Talbot, et Delaunay, n'épargnaient à cet oiseau de malheur, bien qu'il fût l'ami de la maison, ni les lazzis, ni les sarcasmes. Un soir, dans les derniers mois de 1869, Ponroy, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, parut au foyer en tenue de voyageur.

— Mes amis, dit-il, nous sommes à la veille d'un grand cataclysme ! C'est le dernier avis que je vous donne... Demain, je pars !

— Bon voyage ! répondit en chœur toute la chambrée ravie, en somme, d'être délivrée de cette obsession énervante.

Vint l'invasion, le siège, puis la Commune. Après toutes ces tristesses, Arthur Ponroy reparut au foyer de la Comédie. Les comédiens n'avaient plus envie de rire. On fit cercle autour du poète, on le pressa de questions... Que serait demain ?... Que réservait l'avenir à cette pauvre France ?...

« La République aura la vie dure... Elle enterrera le **xix**^e siècle... Mais c'est dans les cinq premières années du **xx**^e siècle qu'elle courra les pires dangers !... »

Nous entrons dans la troisième année du **xx**^e siècle... Ils sont proches, les temps prédits par Arthur Ponroy.

Dr BERRY.

Çà et là

Le journal *le Journal* publie en ce moment un curieux roman intitulé *Fleur de Bagne* et dû à la plume du scientifique Emile Gautier et du fin policier Goron. Les auteurs mettent en scène un héros qui monte une banque entretenue par la pierre philosophale moderne *l'Argentaurum*, obtenu d'après le système d'Emmens. Ces messieurs auraient dû citer Jollivet-Castelot.

∴

A ce propos, annonçons la transformation de *l'Hyperchimie* en une jolie revue grand in-8, très artistiquement faite et très intéressante, sous le nouveau titre *Rosa Alchemica*. Cette revue, qui a un grand souci de la science, nous repose heureusement de la métaphysique et des brouillards psychologiques qui encombrant trop souvent la littérature occulte. — Abonnements 5 francs par an chez L. Bodin, 43, quai des Grands-Augustins.

Nous lisons, dans la *Feuille d'avis* de Neuchâtel des 5 et 8 novembre 1901 la curieuse petite polémique suivante qui intéressera, nous en sommes sûrs, nos lecteurs.

Une belle idée

On nous écrit :

Dans votre numéro de vendredi 1^{er} novembre, vous annoncez que la Suisse, qui possède déjà les bureaux internationaux des postes, des télégraphes, des chemins de fer, de la propriété artistique, industrielle et littéraire, allait

devenir probablement encore le siège du bureau international de la franc-maçonnerie.

Comme complément de cette nouvelle, nous apprenons que nous pouvons nous attendre à voir mieux encore.

Au mois d'août de l'année dernière, un de nos compatriotes à l'étranger proposait au congrès international de l'assistance publique et de la bienfaisance privée, qui réunissait à Paris des délégués du monde entier, de fonder une union universelle des institutions destinées à combattre l'alcoolisme, la prostitution, la tuberculose, afin d'établir un lien très désirable entre toutes les sociétés de la Croix rouge, de la Croix et de l'Étoile bleue, de la Croix blanche, des Amies de la jeune fille, des colonies de vacances, des écoles ménagères, des sociétés de secours mutuels, des assurances contre les maladies, les accidents, l'invalidité, la vieillesse. Par ce moyen, on parviendrait à créer une organisation forte et générale de l'assistance, de la bienfaisance, de la charité, de la même façon qu'on a procédé pour les postes, les télégraphes, les chemins de fer.

L'idée fut très favorablement accueillie ; toutefois, les organisateurs du congrès furent d'avis que, eu égard aux difficultés diplomatiques qui pourraient surgir, la France devrait décliner la mission de prendre une telle initiative ; mais, de tous les pays du monde, la Suisse était la mieux placée pour faire aboutir ce projet.

M. Lachenal, délégué de la Suisse, est au courant de la question, et M. Casimir-Perier, président du congrès, dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, annonce qu'il inscrira ce projet, qui a toutes ses sympathies, au programme du prochain congrès.

Voir la Suisse, notre chère patrie, devenir le centre d'une union universelle de tous ceux qui, sur la terre, luttent contre le mal, cherchent à soulager les misères humaines, et à faire régner partout la paix et la charité, n'est-ce pas le plus splendide idéal que nous puissions rêver ? Tous nos hommages au Neuchâtelois assez hardi pour émettre cette idée et en suggérer les conséquences au congrès universel de Paris.

UN DE VOS LECTEURS.

(Feuille d'avis de Neuchâtel, 5 novembre 1901).

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Me permettez-vous de poser une question à « un de vos lecteurs » ?

A propos de votre entrefilet relatif à l'établissement possible en Suisse d'un « bureau international de la franc-maçonnerie », votre honorable correspondant nous annonce à son tour que « nous pouvons nous attendre à *mieux encore* ». Il serait question de faire de notre pays le centre d'une union universelle de toutes les institutions d'utilité publique du monde entier. Ce vaste (projet puisse-t-il n'être pas trop vaste !) est certes, comme le dit encore votre correspondant, « le plus splendide idéal que nous puissions rêver » pour l'humanité en général, et pour la Suisse en particulier. Mais c'est précisément parce que je trouve l'idée grandiose, admirable, que je reste perplexe devant ces mots d'introduction : Nous pouvons nous attendre à *mieux encore*. Mieux encore que la franc-maçonnerie, cela signifie en d'autres termes qu'en attendant « mieux encore », les francs-maçons nous feraient déjà bien plaisir et beaucoup d'honneur en choisissant la Suisse pour leur centre.

Alors, Monsieur le Rédacteur, je serais reconnaissant, et bien d'autres avec moi, à « un de vos lecteurs », s'il voulait bien nous indiquer quelle gloire, quels incommensurables avantages et quels suaves bienfaits il pense devoir découler de l'établissement chez nous d'un bureau international de la franc-maçonnerie ?

Est-ce que cela va augmenter le prestige de notre patrie ? le bien-être de ses habitants ? Est-ce que cela va faire affluer l'argent dans la caisse fédérale ? Ou bien est-ce que cela exercera sur notre peuple une influence toute spirituelle, idéaliste et moralisatrice ?

Dans l'espoir d'être prochainement renseigné, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, d'agréer l'assurance de ma très haute considération.

P.

(Réd.) — Nous pensions déjà que le premier correspondant n'attachait pas aux mots « mieux encore » le sens

relevé par le deuxième. Par acquit de conscience, cependant, nous le sommes allé trouver : il nous a dit les avoir pris dans une autre signification.

(Feuille d'avis de Neuchâtel, 8 novembre 1901).

∴

Nous signalons à nos lecteurs qui s'intéresseraient à la franc-maçonnerie la bibliothèque suivante contenant plusieurs livres rares.

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque, nous signalons les ouvrages suivants :

Agrippa H. Cor : Ouvrages divers.

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Œuvre*. — D. CALMET : *Traité sur les Apparitions des esprits*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. M.*. — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ÉTANGS : *Archives et Œuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOUAUST : *Histoire du G. O., Histoire de la F. M. en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. M., — le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, physique occulte*. — MARCONIS : *Le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *Œuvres complètes sur la F. M.*. — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité*, etc. — SYBILLINA : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*. — LOUIS LUCAS : *La Chimie nouvelle, la Médecine nouvelle*, etc.

∴

Papus a fait le mois dernier plusieurs conférences à Mulhouse, et précédemment il avait également été à Grenoble. A Mulhouse, la principale conférence a été faite dans la salle de la Bourse devant plus de cinq cents personnes et nous en donnons le compte rendu d'après le

journal *l'Express*. On voudra bien excuser le jugement trop flatteur porté sur la personne de notre directeur, et que nous reproduisons intégralement.

Conférence du Dr Encausse

C'est devant une salle comble que le Dr Encausse a parlé, lundi soir, de *l'hygiène physique, morale et spirituelle de l'enfant*.

En voyant paraître cet homme superbe, sur la large poitrine duquel étincelait la croix d'or de *commandeur du Sceau de Salomon*, en l'entendant parler par images ou paraboles, comme le faisaient les sages de l'Orient, on éprouvait une sensation étrange, l'impression qu'il parlait par double sens, et beaucoup de personnes ont dû se demander ce qu'il a appris de nouveau, en somme sur la façon d'élever les enfants.

Il nous dit que l'enfant est une *Trinité* qui évolue comme tout dans la nature. Aux termes du 1^{er} degré ventre-thorax-tête ayant chacun deux membres, correspondent les systèmes, *digestif* ou de nutrition, *cardiaque* et pulmonaire ou de circulation du sang, principe du renouvellement par appel d'air, *cérébral* ou nerveux. Ou bien pris au troisième sens, au sens psychique, l'être matériel, l'être moral et l'être intellectuel.

Chacun de ces êtres se développe simultanément et à chacun de ces états de l'évolution correspond une hygiène toute spéciale qui doit être appropriée au moment précis de l'évolution sous peine d'une rupture de l'équilibre. Pourquoi se fait-il que les fils des intellectuels sont si souvent des êtres ratés ? Parce que les parents n'ont pas maintenu l'équilibre entre les trois termes de leur trinité. On devrait faire revivre cette règle qui voulait qu'en Israël tout homme ait un métier. Il faudrait aussi que toute femme apprenne le métier de la femme à fond afin d'être en état de diriger son ménage et de bien élever ses enfants.

Le petit enfant n'est d'abord qu'un *tube digestif* pour la nutrition duquel *rien ne peut remplacer le lait de sa mère*. Tous les excitants lui sont nuisibles, même la viande, le vin et surtout l'alcool. Mais ce dont il a besoin, autant que de nourriture, c'est d'un air aussi pur que possible et de la lumière. La vie au grand air et au soleil est le meilleur moyen de détruire tous les germes qui guettent le corps affaibli pour le détruire.

Depuis qu'on sait le rôle que jouent les microbes répandus, à profusion dans les poussières surtout, on prend des précautions infinies pour s'en préserver et ce sont souvent ceux qui ont le plus peur qui succombent les premiers. La faim tue plus que les microbes. Il vaut mieux pour une bonne hygiène fortifier son corps qui est naturellement armé pour résister admirablement à tous ces principes malfaisants et pour se renouveler sans cesse avec une incroyable et mystérieuse puissance de vie qui nous maintient toujours semblables à nous-mêmes lors même que, au bout de sept ans, toutes les cellules de notre organisme se sont transformées. La cellule épithéliale intestinale meurt après chaque digestion, il en est de même pour la cellule cérébrale et en général pour toute cellule de l'organisme. Les plus dures sont les plus durables. Il faut donc que ce renouvellement se fasse dans de bonnes conditions qui sont prescrites par l'hygiène.

Il faut que l'enfant pauvre, habitant des demeures mal aérées, soit transporté pendant un certain temps au grand air, au soleil et qu'il soit convenablement nourri. On évitera ainsi plus sûrement la tuberculose qu'avec les sanatoriums les plus coûteux.

Les parents donnent le corps à l'enfant avec toutes les qualités en germe, mais aussi avec toutes les tares de l'hérédité, au physique comme au moral. Ces qualités, on ne peut pas les créer, on ne peut que les éduquer.

La femme du peuple et la mondaine ne diffèrent que par le développement des mêmes qualités et des mêmes défauts. — C'est l'éducation qui forme le cœur, c'est-à-dire le sentiment. Pour cela personne ne remplace la mère, il peut, toutefois, arriver qu'il faille un changement de régime moral à l'enfant auquel manquent des notions d'ordre, de véracité, de ponctualité, de régularité et d'hygiène.

C'est encore ici que les Colonies de vacances rendent d'inappréciables services.

L'éducation de l'intelligence est l'affaire de l'École. Mais si l'on s'occupe énormément du jeune homme, on ne fait pas encore assez pour la jeune fille, même à Mulhouse que l'on peut citer comme la ville modèle au point de vue de l'Assistance. Il faudrait pouvoir développer l'enseignement ménager. Si le Dr Encausse n'en a pas dit grand'chose, c'est qu'il n'avait parlé que de cela toute l'après-midi avec des personnes qui se sont donné pour tâche de le développer dans notre ville de la façon la plus rationnelle. Il a parlé par contre de l'éducation morale des enfants en fixant dans la mémoire de ses auditeurs une série d'images qui ne s'effaceront plus. La portée morale n'en a échappé à personne.

Le petit Chaperon rouge représente la force de résistance aux tentations représentées par le loup, etc. C'est par ces paraboles que les plus grandes vérités morales se transmettent de génération en génération.

Le conférencier nous a donné à entendre qu'il aurait beaucoup à dire sur les *vices* correspondant à *chaque centre* : le vin pour le corps, les femmes pour le cœur et le jeu pour l'esprit ! On comprend combien la chose était délicate devant un public aussi mélangé. Il s'en est encore tiré par une parabole à double sens.

En résumé, quelles sont les règles essentielles de l'éducation morale ? Dans l'antiquité on estimait que les suivantes étaient capitales :

- 1° Ne jamais dire du mal des autres ;
- 2° Faire ce qui coûte avant ce qui plaît ;
- 3° Ne jamais juger.

Pythagore imposait le silence à ses disciples pour purifier leur moral. Il les mettait au régime pour purifier leur physique et méditer pour élever leur âme.

En l'entendant parler comme un disciple de Pythagore, d'Hermès, de Moïse, de Platon ou de Claude Bernard, on pouvait se demander comment le conférencier comprenait la nécessité de *la religion* dans l'éducation de l'enfant.

Nous avons été fixés en l'entendant évoquer le souvenir de l'événement le plus extraordinaire des temps modernes

au point de vue *des religions* : le congrès universel de Chicago.

Il nous rappelle, pour terminer, la phrase acceptée par les représentants de toutes les religions de l'humanité. C'est celle que toute mère doit apprendre à lire à son enfant dès que s'ouvrent son intelligence et son cœur : Notre Père qui êtes aux cieux ! c'est-à-dire la prière telle que nous la comprenons, telle que nous l'enseignons à tous nos enfants.

Comme on le voit par ce résumé forcément très incomplet, le sujet a été traité sous toutes ses faces à la satisfaction de tous. Nous ne croyons donc pas nous tromper en disant que le succès a été complet.

Le Magnétisme et la Loi

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une députation composée de MM. le Dr Encausse, président de la Société magnétique de France à Paris ; Moutin, président de la Société française d'étude des phénomènes psychiques à Paris ; Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, à Lyon ; Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, à Paris ; Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, à Paris ; Mouroux, magnétiseur à Angers, ont remis, le lundi, 23 décembre, entre les mains de M. Guillemet, député de la Vendée et questeur de la Chambre des députés, la pétition suivante, revêtue de 69.540 signatures, qui forme un premier dépôt du pétitionnement en cours, et dont acte a été donné par l'*Officiel* du mardi 24 décembre dernier.

MESSIEURS LES SÉNATEURS, MESSIEURS LES DÉPUTÉS,
MESSIEURS,

Permettez-nous d'attirer votre attention sur la situation anormale et à beaucoup d'égards contradictoire que crée aux masseurs et magnétiseurs la loi votée le 30 novembre 1892, sous la pression du corps médical.

Le massage et le magnétisme pourraient être souvent d'heureux auxiliaires de la médecine, tandis qu'un antagonisme les sépare.

La médecine applique des remèdes, le magnétisme a pour toute pharmacie la puissance de la volonté tendue sur un mal déterminé avec l'intention de le détruire. Le masseur, après des études anatomiques spéciales, remet dans leur état normal les nerfs et les muscles altérés par des accidents.

Le Corps médical ne peut nier que, là où la science a échoué, le magnétisme a réussi.

En présence de ces faits, il est logique de demander l'inscription dans la loi du passage contenu dans l'exposé des motifs, déclarant que le massage et le magnétisme ne sont pas défendus, du moment où masseurs et magnétiseurs n'ordonnent pas de médicaments.

Interdire aux masseurs et magnétiseurs l'exercice de leurs facultés curatives serait synonyme de l'interdiction de la liberté de penser.

Nous ne doutons pas, Messieurs, que, si nous réussissons à attirer votre attention sur ces faits, votre sympathie sera acquise à une cause humanitaire.

Veillez agréer, Messieurs les Sénateurs et Messieurs les Députés, l'assurance de notre considération distinguée.

D^r Anulphy fils, à Nice, directeur du *Courrier du Soir*, Paris ; D^r Bertrand-Lauze, conseiller général du Gard ; D^r Boucher de Saint-Servan ; D^r Bourrat, chirurgien de marine ; A. Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, Lyon ; Brothier de Rollière, ingénieur, expert-conseil, Paris ; Jacques Brieux, auteur dramatique, Paris ; D^r Canteteau, aux Sables-d'Olonne ; G. Maurice Champeaux, avocat et publiciste, à Paris ; D^r Charvillat, à Clermont-Ferrand ; D^r Combes, Paris ; Comby, avocat à Paris ; comte de Constantin, président du congrès magnétique international de 1880, Paris ; Cordier, avocat, ancien député, Paris ; D^r Cruchadeau, de Paris ; Gabriel Delanne, ingénieur, directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* ; D^r Deneuve, Paris ; Léon Denis, conférencier, président du congrès spirite et spiritualiste international de 1900, à Tours ; Dur-

- ville, directeur de l'École pratique de massage et de magnétisme, Paris ; D^r Dusart, à Saint-Amand-les-Eaux (Nord) ; D^r Duz, à Asnières (Seine) ;
- D^r Encausse, président de la société magnétique de France, Paris ; D^r Fabre, à Villeneuve-la-Guyarc (Yonne) ; Eugène Farcy, ancien officier supérieur de la marine en retraite, ancien député, Paris ; Camille Flammarion, astronome ; Fabius de Champville, publiciste, directeur de l'*Echo du IX^e arrondissement*, délégué du Syndicat de la presse spiritualiste de France, Paris ;
- Gaillard, avocat, ancien député, à Avignon (Vaucluse) ; D^r Fernand Gaucher aux Sables-d'Olonne ; D^r Gaudin, aux Sables-d'Olonne ; D^r Gloppe, à Roanne (Loire) ; Grébauval, ancien président du Conseil municipal de Paris ; Grouart, avocat à Paris ;
- Harmois, jurisconsulte à Paris ; D^r Haas, ancien député de Metz au Reichstag, à Nancy ; D^r Heiser, Paris ; Hénault, délégué du Syndicat des masseurs et magnétiseurs, Paris ; D^r Hermann, Paris ; Hubert, licencié en droit à Loudun ; Clovis Hugues, député de la Seine ;
- Labrousse, officier en retraite ; D^r Lalande, à Lyon (Rhône) ; Laloge, député de Paris ; D^r Landry, à Amboise (Indre-et-Loire) ; D^r Lassalette, à Pau ; D^r Laurent, à Vernou (Eure) ; Jules Lerminier, homme de lettres ; D^r Liégeois, à Bellême (Orne) ; Julien Loisel, chimiste ;
- D^r Madeuf, Paris ; D^r Mélik, aux Sables-d'Olonne ; Gaston Méry, conseiller municipal, Paris ; Daniel Metzger, professeur ; G. Montorgueil, homme de lettres, Paris ; D^r Moutin, président de la Société française d'étude des phénomènes psychiques, à Paris ; Mouroux, magnétiseur, à Angers ;
- D^r Nègre, à Saint-Mandé ;
- D^r Palas, aux Sables-d'Olonne ; D^r Pardou, à Paris ; D^r Pau de Saint-Martin, à Paris ; Pillet, ingénieur des Arts et Manufactures, Paris ; D^r Potier, conseiller à Jard (Vendée) ;
- Albert de Rochas ; Ernest Roche, député, Paris ; D^r Camille Rouanet, à Castres ;
- D^r Albert Salivas, à Paris ; Paul Seuffert, médecin-vétérinaire, lauréat des écoles d'Alfort et de la Société cen-

trale de médecine-vétérinaire de Paris; D^r Speckman, à Pau; D^r Surville, à Toulouse;
 D^r Thorion, à Hannonville (Meuse); D^r Toussain, à Argenteuil (Seine-et-Oise); Edward Troula, propriétaire à Eauze (Gers);
 Albin Valabrègue, publiciste, Paris; Emmanuel Vauchez, ancien secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement aux Sables-d'Olonne; D^r Zabé, à Paris.

Bibliographie

Le Merveilleux et l'homme coupé en morceaux, par A.-J. MARESTHAN. — Ceci est le titre d'une brochure curieuse et fort bien rédigée, qui est le compte rendu d'une série d'enquêtes faites auprès de voyants pour avoir quelques éclaircissements sur la mystérieuse affaire qui a fait tant de bruit, et qui est restée une énigme.

Notre reporter a tout essayé: somnambules, médiums, tables tournantes, miroir magique, psychométrie, tous les procédés de divination y passent, et la lecture de leur récit ne manque pas d'intérêt, car ils sont discutés avec beaucoup d'impartialité et de logique: de plus, un chapitre spécial a très bien exposé la théorie de la clairvoyance, et le tout a une note charmante de poésie, un « paysage de morgue », entre autres, est un morceau du meilleur choix.

Mais en somme, au point de vue judiciaire, le résultat de ces enquêtes est à peu près nul: quelques descriptions de la scène du crime, des impressions, montrant le plus ou moins de lucidité des expérimentateurs, mais rien d'important, comme fait nouveau, à part quelques récits purement imaginatifs, et du reste contradictoires, de somnambules « extra-lucides ».

Un fait est digne de remarque: L'auteur, entre autres visites, va chez « Julia », dont les lecteurs de *l'Initiation* ont pu lire quelques exploits: il la questionne d'abord sur des sujets d'ordre privé et reçoit complète satisfaction; de plus, il ressent cette même impression de

confiance et de sérénité qu'ont subie tous ceux qui ont eu le plaisir de lui causer.

Mais, lorsqu'il aborde l'affaire de l'homme coupé en morceaux, Julia refuse de dire quoi que ce soit qui puisse amener la découverte des auteurs du crime : on a l'impression bien nette, cependant, qu'elle le pourrait, impression qui est une certitude pour ceux qui la connaissent.

Pourquoi donc ce refus de révéler ce que, semble-t-il, la société aurait intérêt à connaître ?

Une pensée cueillie dans un livre admirable, *Esquisse du Tout universel*, semble répondre à cette question ; la voici : « Un vrai croyant en Jésus, une fois purifié, n'est jamais accusateur dans la vie éternelle. »

Cette simple remarque pourrait être la source de bien des réflexions sur la justice et les châtiments, mais ce n'est pas ici le lieu de leur donner cours, et nous terminerons en recommandant vivement la lecture de cette brochure dont l'auteur n'a pas voulu faire œuvre de policier, mais une simple expérience qui ne manque pas d'originalité.

LIVRES REÇUS

ALBERT JOUNET. — *Rédemption sociale*, 1 vol. in-8.

SAR PELADAN. — *Traité des antinomies*. Métaphysique. 1 vol. in-8, 6 francs. Compte rendu prochainement.

THEMANLYS. — *Les Ames vivantes*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, chez Ollendorf.

Excellent ouvrage vivement recommandé.

PETITE CORRESPONDANCE

EDOUARD L. — Voici d'après Baren (*Initiation*, mars-avril 1895) les formules des planètes en éléments :

♃	diurne : Air-Feu	♁	nocturne : Terre-Feu
♄	diurne : Feu-Terre	♂	nocturne : Air-Terre
♂	diurne : Feu-Eau	♁	nocturne : Eau-Terre
♁	diurne : Eau-Feu	♁	nocturne : Terre-Eau
♂	diurne : Air-Eau	♂	nocturne : Terre-Air
♁	diurne : Feu-Air	♁	nocturne : Eau-Air

Le premier terme de chacun des douzes couples étant l'élément basique.

M. Selva donnera dans son troisième livre la méthode de construction des thèmes demandée ; elle sera en effet différente de celle de Haatan. Quant au procédé de Monteregio, il serait très long à expliquer. Vous pouvez écrire directement à M. Selva, aux soins de M. Bodin, éditeur, 43, quai des Grands-Augustins, VI^e.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc.

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. 0 fr. 50

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours — Imp. E. Arrauk et C^{ie}, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



54^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Arts divinatoires (p. 97 à 98) Papus.
Délivré de la mort par une apparition (p. 99 à 103). Makarewskaja.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Lettres à Arson (p. 104 à 117) Un Martiniste.
Mésalliances avec l'au-delà (p. 118 à 133). Tidianeuf.
Le Bouddhisme (p. 134 à 142) X...
Notes sur Paracelse (suite) (p. 143 à 152) Ernest Bosc.

PARTIE INITIATIQUE

La réincarnation et la morale de l'Occultisme
(p. 153 à 171) Papus.
Le Spiritisme (p. 172 à 178) Zhora.

Société des Conférences spiritualistes. — Sacrifice éthéré. — Une séance spirite à Tours. — Les « apports » de M. Janet. — Bibliographie. — Livres reçus. — Nouvelles diverses.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *L'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *L'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

LES ARTS DIVINATOIRES

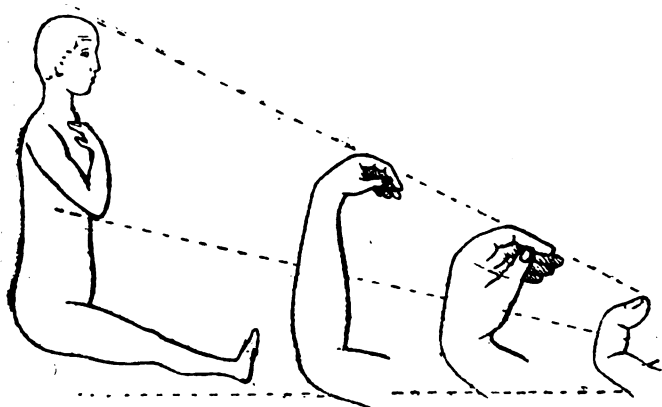
L'ÉCHELLE ANALOGIQUE DES CORRESPONDANCES

Tout ce qui se passe dans les centres mystérieux du corps physique vient se peindre sur ce miroir du corps et de l'âme qu'est le visage, et l'observateur sagace peut y découvrir bien des choses cachées à l'œil du profane. Mais l'être humain tout entier n'est que la traduction extérieure de ses tendances intimes, et un autre spécialiste retrouvera dans la main, et dans ses lignes, dans les signes des ongles ou dans les formes des membres ces indications qui se correspondent toutes les unes avec les autres. Quelle est la clef de ces diverses correspondances ? C'est la loi de trinité, et chacun des éléments de cette trinité se correspond à travers toute la série.

Ainsi pliez l'un de vos doigts, l'index, par exemple, ses trois sections : phalange, phalangine et phalangette forment une trinité dans laquelle la phalangette onguéale est la tête, avec l'ongle comme visage, la phalangine médiane est la poitrine, et la phalange inférieure est le ventre. C'est-à-dire que pour un observateur entraîné, les indices des poussées idéales

se liront sur la phalangette d'après sa forme, ses nœuds et ses lignes, les impulsions sentimentales sur la phalangine et les instincts sur la phalange.

Suivez sur la figure ci-jointe l'échelle des correspondances et vous verrez qu'à la série de la tête correspondent les doigts, la main, ou le pied ; à la série médiane, la paume de la main, l'avant-bras et la



jambe ; enfin, à la série inférieure, le poignet, le bras et la cuisse. Ajoutez à ces correspondances celles énoncées dans notre précédente étude (janvier) sur le visage dans ses trois divisions, et vous aurez la clef d'une synthèse des arts divinatoires encore peu soupçonnée.

Ces études préliminaires vont nous permettre d'aborder bientôt la détermination des tempéraments.

PAPUS.

Délibéré de la mort par une apparition⁽¹⁾

La famille de M. N..., composée de lui-même, de sa femme, de sa fille et de son fils, celui-ci tout nouvellement promu au grade de midshipman, passait l'été à Pavlovsk, aux environs de Saint-Pétersbourg.

Depuis leur plus jeune âge, le frère et la sœur avaient l'un pour l'autre une tendresse allant jusqu'à l'adoration.

En ce lieu, le jeune midshipman reçut l'ordre de partir pour un voyage d'un mois sur mer, et les siens l'accompagnèrent jusqu'au port où il devait s'embarquer. Au moment du départ, se tournant vers sa sœur il lui dit : « Ne m'oublie pas ; tu t'appelles Véra, et la foi (Véra signifie foi) nous sauve... pense à moi et tout ira bien. — Aie confiance, lui répondit la jeune fille, je penserai à toi bien souvent... mais ne te risque pas trop loin sur la mer, elle est si terrible ! — Allons donc ! vous autres marins, avec vos pressentiments et vos superstitions, dit en riant le père pour chasser la tristesse de la séparation, je vais me moquer de vous... »

Les semaines passèrent. Il venait souvent des lettres du jeune marin, et à la maison l'on était d'autant plus

(1) Traduit du russe par Ad. Adelheim (*S. Rébus* 1894, n° 51 du 18 décembre, p. 500-501).

tranquille et rassuré que le terme du retour du voyageur approchait chaque jour.

Le temps avait été jusque-là très beau et très favorable ; tout à coup il changea, le ciel se couvrit et la pluie vint.

Un jour fut particulièrement mauvais : depuis le matin, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec violence. Véra avait été toute cette journée très nerveuse et agitée, s'inquiétant au sujet de son frère, se demandant où il pouvait être et comment il se trouvait. Vers le soir, elle en était toute malade, et ses parents l'engagèrent à se coucher.

A dix heures, tout était tranquille dans la maison, — la tempête battait son plein. Tout à coup, un cri terrible et qui n'avait rien d'humain retentit, venant de la chambre de la jeune fille. Tout le monde s'y précipita et l'on trouva Véra en proie à une violente crise hystérique. Longtemps elle se tordit dans les convulsions et ce n'est qu'avec peine qu'on arriva à la calmer jusqu'à un certain point.

Aux questions qu'on lui fit alors, Véra répondit qu'elle venait d'avoir une terrible vision : « Il me semblait n'avoir point dormi du tout, malgré que j'aie vu une chose épouvantable. Au commencement tout paraissait enveloppé d'une ombre effrayante, la tempête grondait autour de moi et le tonnerre m'assourdissait de son fracas. A la lueur d'un éclair, je distinguai la mer agitée et couverte d'écume. Tout à coup, elle fut illuminée un instant par une lumière rouge et je vis mon frère luttant contre les vagues. Puis, l'obscurité revint. Après peu de temps, un second éclair

déchira les nuages et, à sa lueur, je revis mon frère couché sur un rocher et la tête couverte de sang... l'horreur et l'épouvante me réveillèrent. »

Le soir du jour suivant, M. N... reçut un télégramme ainsi conçu : « Vivant, bien portant, merci à Verotschka. Arriverai jours prochain. Votre fils N... » Comme on peut le penser, M. N... fut bien étonné, mais en même temps heureux du contenu de la dépêche, bien qu'elle lui parût incompréhensible. L'énigme fut bientôt découverte.

Le lendemain matin, en lisant son journal, M. N... trouva un rapport détaillé concernant le naufrage du vaisseau sur lequel son fils était de service. Il se rendit de suite à Kronstadt où il trouva son fils vivant mais souffrant d'une plaie grave à la tête.

Le jour du naufrage, le vaisseau se trouvait dans les environs des îles d'Aland ; le vent se leva, devint de plus en plus violent, et tous les marins annoncèrent une prochaine tempête.

A 8 heures du soir, le jeune midshipman achevait son quart et, après en avoir été relevé, se rendait dans sa cabine pour se réchauffer avec une tasse de thé, après quoi, prenant des vêtements plus chauds, il remonta sur le pont pour observer la tempête. Celle-ci était en effet terrible. Le bâtiment, qui ne pouvait plus lutter contre les vagues, fut obligé de s'abandonner au courant.

Plus d'une fois le jeune N... songea aux siens, à la maison paternelle et, en pensée, demanda à sa sœur de prier pour lui afin de le sauver lui et l'équipage d'une mort presque inévitable.

Au milieu du bruit de l'ouragan retentit soudain un épouvantable fracas : le malheureux vaisseau avait donné contre un rocher. La secousse fut d'une telle violence que tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent jetés sur le sol, et le midshipman N... par-dessus bord... Celui-ci, après être remonté sur les flots, essaya de s'y maintenir et de se diriger vers le vaisseau, espérant du secours.

Le vent lui apporta ce commandement : « Tous les hommes sur le pont ! » Une rouge lueur perça l'obscurité et un coup de canon retentit. Bientôt N... se rendit compte de l'impossibilité pour lui d'atteindre le bâtiment, les vagues montaient si haut qu'il n'avait le pouvoir de les traverser en nageant...

En pensée, il se mit entre les mains du Tout-Puissant, et, se maintenant le mieux possible sur l'eau, se laissa emporter au loin ; lorsque soudain il aperçut, s'approchant de lui, comme un léger et clair brouillard qui peu à peu prit une forme humaine, et, dans cette blanche apparition, il reconnut sa sœur Véra qui lui souriait en étendant le bras comme pour lui montrer un endroit déterminé. Le frère suivit le fantôme de sa sœur... Il ne se rappelle pas combien de temps ni où il allait ainsi en nageant... tout à coup il sentit une violente douleur à la tête et perdit connaissance.

Le matin suivant, des pêcheurs le trouvèrent couché, évanoui sur un banc de sable, avec, à la tête, une plaie profonde.

Le banc de sable se trouva être éloigné de 10 lieues de l'endroit du naufrage. On envoya un bateau de

secours et on trouva le vaisseau encore sur l'eau, mais abandonné par l'équipage qui, se fiant à une barque de sauvetage, était devenu la proie de la mer.

M. MAKAREVSKAJA (1).

Nous avons affaire ici à une sortie en corps astral qui, produite sous l'empire d'une inquiétude violente, bien qu'elle n'ait pas été tout à fait consciente, sans entraînement préalable et sans méthode, a déterminé une crise à forme hystérique.

(1) Traduit des *Psychische Studien*, numéro de juin 1895, par Mme Z. Blech.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Lettres à Arson

MONSIEUR ARSON,

Lisez cette lettre avec attention et pesez-en chaque phrase. Elle part d'une personne amie qui a lu votre mémoire et qui, touchée de l'état pénible et dangereux où vous vous êtes mis par votre faute, a résolu de vous en tirer, si vous le voulez.

Cette personne prend votre caractère tel que vous l'avez tracé dans votre écrit et le conçoit comme un mélange de force et de faiblesse, de vérité et d'erreur, d'amour réel de l'humanité et d'amour-propre, d'ignorance et de savoir.

Envisagez les choses telles qu'elles sont : vous avez choisi H. W. comme votre maître, sans trop vous arrêter aux suites que pouvait entraîner ce choix ; vous avez accordé à cet homme un pouvoir, absolu sur vous, sans mettre de bornes à ce pouvoir, et vous vous êtes soumis à ses ordres sans en déterminer l'exercice, ni les formes. Si H. W. et vous, Monsieur, étiez des hommes ordinaires, cet abandon de votre part signifierait peu de choses, car les êtres ne peuvent agir les uns sur les autres que dans le rap-

port de leur faculté; mais vous êtes loin de disconvenir que H. W. n'ait de certaines facultés qui le mettent au-dessus du vulgaire. Ses facultés dominent les vôtres, et son Génie parle à votre Génie, comme un souverain parle à son esclave. C'est en vain que vous croyez opérer quelque effet en opposant à l'exercice de son autorité sur vous des obstacles physiques. Ces obstacles sont nuls, parce que votre engagement est intellectuel et que, suivant un axiome philosophique bien connu, une chose ne peut agir où elle n'est pas. Votre rébellion attirera donc sur vous des maux infinis dans la sphère où elle a lieu, si vous ne prenez des moyens propres à vous en garantir. Ces moyens que vous ne connaissez pas, que H. W. ne connaît peut-être pas mieux que vous, sont simples, et j'ai fait dessein de vous les découvrir, parce que je vous plains et que l'avenir que vous vous êtes préparé m'épouvante d'autant plus que je sais à quel maître vous avez affaire.

La force que H. W. possède réside dans l'*Absolu* qu'il connaît. Le principe auquel il donne ce nom est une des formes de la divinité. C'est la troisième, la dernière et la plus profonde. Hors de cette forme H. W. ne peut rien, parce que les deux autres formes divines lui sont fermées. L'*Absolu* tel qu'il le conçoit dans la raison pure de Kant devient d'abord l'infini, et cet infini prend dans son entendement le nom abstrait de l'indéfini.

C'est après cette métamorphose, qui le voile à des yeux inaccoutumés à pénétrer dans les essences des choses, qu'il s'en sert dans les mathématiques. C'est là qu'il faut fixer votre ennemi.

Vous connaissez le principe qu'il donne au calcul infinitésimal. Il dit : *deux quantités qui ne diffèrent entre elles que d'une quantité indéfiniment plus petite sont rigoureusement égales*. Or, écoutez bien. Ce principe dans lequel, suivant les expressions de H. W., transpire l'*Absolu*, perd votre maître : sa chute y est. Il suffit de l'axiome du sens commun : *Tout ce qui est*, pour le conduire à l'absurde, parce qu'une quantité est une quantité et que ces deux quantités quelconques, quand même elles ne diffèrent entre elles que d'une quantité quelconque, ne peuvent jamais être rigoureusement égales. Il est vrai que H. W. ne voudra pas rester dans le sens commun, parce que c'est de la raison pure qu'il tire son principe, et il ne manquera pas de taxer d'imbéciles ceux qui feront ce raisonnement, selon lui fort ridicule. Laissez-le dire, jamais il n'ébranlera le sens commun, qu'il choque impitoyablement, s'il ne donne un appui à son principe. On lui demandera de définir ce que c'est qu'une quantité ; il le fera facilement, mais, quand il en sera à définir aussi ce que c'est qu'une quantité indéfinie qui ne change point une quantité finie, il sentira que de l'indéfini on le pousse dans l'infini et de l'infini dans l'*Absolu* ; et, comme alors il sera évident, à lui et à tout homme ayant le sens commun, que ce ne peut être que dans l'*Absolu* et par l'*Absolu* que son principe du calcul infinitésimal peut être vrai, on lui demandera de définir l'*Absolu* clairement et sans ambages. Ici, Arson, vous devez sentir l'embarras de votre maître. Il fera de deux choses l'une : ou il nommera l'*Absolu* par son vrai

nom et le définira, ou il ne fera ni l'un ni l'autre. S'il ne nomme ni ne définit l'*Absolu*, il devient impuissant et ridicule, et le jouet du sens commun ; s'il le nomme et le définit, il est perdu. La Providence qui ne le veut pas, vous devez le comprendre, le frappera. Oui, soyez-en sûr, elle le frappera, car ce qu'il appelle l'*Absolu*, étant une des formes nues de la divinité, ne peut jamais être divulgué. H. W., arrivé par une série d'événements qu'il ne connaît pas à cette découverte, n'a eu de fait que la moindre partie de ce que plusieurs autres hommes aussi forts et beaucoup plus sages que lui, ont de droit entièrement connu.

Mais, tandis que je vous découvre ainsi l'avenir de votre ennemi, comment vous prémunir contre le vôtre que vous avez si étroitement lié au sien ? Voici en deux mots ce qui seul peut vous sauver : changez de maître, passez d'un drapeau sali, sans aveu et balloté par les vents, sous un drapeau plus pur, avoué et plus à l'abri des orages, à l'ombre duquel vous trouverez des hommes robustes qui vous adopteront et vous défendront. Je vous désigne tout d'abord celui d'un homme très vertueux, très probe, modeste et réfléchi ; en tout l'opposé de H. W. Tandis que cet homme vivait, on le nommait de Saint-Martin. Procurez-vous son livre *Des erreurs et de la vérité*, et lisez-le. Après l'avoir lu, prêtez un serment mental qui retentira là où il doit. Vous serez adopté et soustrait à une influence redoutable. Si vous ne trouviez pas assez tôt le livre que je vous désigne, transportez-vous chez M... ; vous lui direz, sans lui parler de rien

autre chose, qu'une personne de sa connaissance ayant vu en vous le désir de connaître la doctrine de son ancien ami, le prie de vous prêter son livre *Des erreurs et de la vérité*.

Et, comme il importe que je sache si vous êtes résolu à suivre mon avis, vous m'instruirez de votre résolution affirmative en faisant insérer dans les *Petites affiches* qui paraîtra le 10 février la note suivante :

Il a été perdu dans le jardin du Luxembourg, en allant de la grille de l'Observatoire à celle d'Enfer, un cachet en or monté d'une pierre commune violette et portant en gravure un serpent qui se mord la queue avec la lettre O. La personne qui l'aura trouvé est priée de le rapporter au portier de la maison n° 9, rue des Pyramides, qui donnera une récompense honnête.

Adieu.

I

DEUXIÈME LETTRE

J'ai vu avec satisfaction que vous aviez suivi mon conseil. Vous avez bien fait, Monsieur Arson ; il paraît d'un esprit indépendant et d'un cœur désintéressé, en prenant le mot intérêt dans le sens vulgaire qu'on y attache ordinairement, car, pour ce qui est d'un intérêt plus élevé, plus digne de moi, et sans doute plus digne de vous, je dois avouer que, si je n'en avais pas été mue, je ne me serais pas amusée à vous écrire jamais. A présent, que vous reste-t-il à faire ? Beau-

coup de choses que je vous dirai à mesure que vous aurez besoin de les savoir, ou que vous me les demanderez positivement. C'est vous donner à entendre que je ne refuserai pas d'entrer en correspondance avec vous, si vous le désirez ; mais ce sera à la condition expresse que vous ne chercherez pas à me connaître : prenez-y garde. Ne m'écrivez pas si vous ne vous sentez la force de tenir la promesse que j'exige de vous : celle de ne faire directement ni indirectement aucune démarche pour savoir qui je suis. En recevant une lettre de vous, je saurai que vous avez donné votre parole inviolable, et je serai tranquille, rassurée par votre probité, qui m'est connue.

Je vous ai appris à sortir d'une fausse route où vous pas s'égaraiet de plus en plus ; ma main vous en a ouvert une vraie, mais qui n'est pas encore exempte de dangers. Il faut soigneusement éviter, en fuyant Charybde, de tomber dans Scylla. Les dangers dont est semée la nouvelle route que vous allez parcourir ne sont connus que de moi seule. Mon intention est de les signaler à votre prudence. C'est ce que je ferai quand je vous aurai vu marcher quelque temps. Écrivez-moi à l'adresse que je vais vous indiquer, et donnez-moi sur vos réflexions, sur vos sentiments, sur vos espérances, les détails que vous dictera votre franchise, et que vous jugerez vous-même m'être nécessaires. Vous avez assez de délicatesse dans l'esprit et connaissez assez la marche des choses pour savoir que dorénavant je ne vous parlerai qu'autant que vous m'en donnerez sujet.

Adieu !

ALETHÉ.

Écrivez le seul caractère pour souscription à votre lettre bien cachetée et, l'ayant mise sous enveloppe, adressez-la, franche de port, par la petite poste, à M.

II

RÉPONSE

L'estime que m'a inspirée votre première lettre et la confiance que me donne le contenu de votre dernier billet, m'engagent à entrer avec vous dans des communications pleines de franchise de ma part. Et d'abord, c'est sans ordre que je vais vous ouvrir mon cœur.

Vous parlerai-je de mon but ? Mais vous le connaissez sans doute, puisqu'un homme qui veut à juste titre se parer de ce nom ne doit vouloir en général que le bien de l'Humanité et ne peut vouloir en particulier que l'élévation de son âme.

Vous parlerai-je des moyens que j'ai pour opérer le bien dans la position scabreuse où je me trouve placé ? Je ne pourrai trouver ces moyens que dans mon savoir et ma force. Quant au savoir, je ne me suis jamais fait illusion sur son absence en moi ; cependant, j'avoue que mon ignorance ne m'a jamais tant effrayé que depuis que je me suis engagé si inconsidérément dans une lutte par trop inégale. Je soupçonnais bien que la Providence m'enverrait quelque ange tutélaire comme vous ; mais le peu de valeur de ce soupçon était assez évident pour que je n'eusse dû raisonnablement agir qu'avec la plus

grande circonspection, et non pas me présenter comme un écerelé, ainsi que je l'ai fait dans mon mémoire, donnant à tort et à travers tel qu'un don Quichotte de la vérité, sans trop m'inquiéter de l'avenir. C'est assez vous dire que je ne m'engagerai plus sans armes ; et ces armes, je ne puis les attendre naturellement que de vous puisque vous et H. W. êtes les seules personnes que je suppose jusqu'à présent être initiées dans les vérités éternelles.

Quant à ma force, elle sera nulle tant que je ne lui aurai donné un fondement inébranlable. Je croyais en avoir et en conséquence j'ai eu l'air d'en développer un peu dans mon mémoire ; mais, si vous ne me donnez les moyens de l'asseoir, ne vous y fiez pas : ce n'est qu'un feu de paille, et j'en ai fait une rude expérience en lisant la réponse de H. W. que vous connaissez sans doute. Jamais je n'ai plus senti à quel excès de faiblesse je pouvais me laisser choir. Il m'a semblé me voir seul dans le monde luttant contre des obstacles multipliés pour atteindre à un but illusoire, et, si je n'eusse été relevé par le souvenir de votre lettre et de certaines réticences, cette faiblesse aurait pu avoir un de ces résultats qu'on ne renouvelle pas deux fois. Je me mets à nu devant vous afin que vous jugiez dans votre sagesse s'il ne serait pas plus convenable de me laisser rentrer dans l'obscurité d'où je n'aurais pas dû me laisser tirer si légèrement. Mon ambition est de tuer mon esprit de l'obscurité et non pas mon nom. Je vous le dis en vérité, maintenant apprenez-moi tout ce que j'ai à faire. Si la Providence ne

vous eût pas envoyée à mon secours, j'aurais exposé mon nom en public pour la dernière fois, afin de réparer autant que possible tout le mal que j'aurais fait innocemment, par mon mémoire, aux vérités dont je crois H. W. dépositaire ; je lui aurais donné les 40.000 francs qu'il me demande, et je serais allé me cacher. Vos sages conseils peuvent donner une autre direction à mes bonnes intentions. Parlez donc. En particulier, dites-moi si je dois attaquer H. W. devant les tribunaux de Paris, comme j'ai déjà commencé à le faire, ou si je dois laisser en suspens l'objet du procès ? Qui que vous soyez, je vous salue.

NOZRA.

Paris, 14 février 1818.

III

SECONDE LETTRE DE L'ANONYME

J'aime votre franchise, Monsieur, et sans doute la signature que vous avez prise vous convient. Mais, si je n'avais pas connu le danger que vous couriez, vous aurais-je écrit ? Lorsque pressé par le désir d'être utile à un ami de l'humanité, je mis la main à la plume, qui me poussait à le faire ? Vous le savez, à ce qu'il me semble. Cependant, dois-je continuer à vous guider pas à pas dans une route nouvelle ? Ici un devoir rigoureux m'arrête un moment et me force à réfléchir.

Lorsque je vous écrivis pour la première fois, je n'avais point lu la Réponse de votre adversaire ; mais pour mon esprit, c'était égal. Je savais parfaitement d'avance tout ce qu'il pouvait dire et tout ce

qu'il dirait. Je voyais, quoique encore dans l'avenir, le piège qu'il vous tendrait, et je pouvais vous pré-munir contre lui. Mais, à présent que ce piège est ouvert, et que vous l'avez vu, il ne m'appartient plus de vous empêcher d'y tomber ; car vous devez rester libre de vos mouvements. Tout ce que j'ai dû faire, je l'ai fait. J'ai évité que vous fissiez rien par ignorance, et je vous ai assez longtemps suspendu, pour que le parti que vous prendrez soit le résultat de la réflexion et de la science qui vous est propre. D'esclave que vous étiez et forcé d'obéir, je vous ai rendu un moment maître de vous. C'est assez. Agissez selon que vous le croirez juste ; mais agissez sérieusement et librement. Quelle que soit la chose que vous ferez, elle sera votre ouvrage, et non celui de votre ancien maître. H. W. n'a plus d'empire sur vous. Et moi, qui ne le connais pas physiquement, mais qui lui suis moralement opposé, non pas en tout, mais rigoureusement comme 1 est à 2, je déclare que je ne veux point vous influencer dans les démarches que vous pourrez encore faire pour ou contre lui.

Adieu...

ALETHÉ.

P.-S. --- Je puis néanmoins vous permettre de voir M., que j'ai influencé en votre faveur, non pour vous donner des conseils judiciaires, car ce n'est pas un avocat, mais pour éclairer doucement votre esprit par sa conversation sage et assez froide pour n'être pas soupçonné d'exaltation. Parlez-lui de l'ouvrage que vous avez lu, et de rien autre. Observez les circonstances que je ferai naître autour de vous, et sachez les sentir, les saisir, et en profiter.

IV

SECONDE LETTRE A WRONSKI

MAITRE, OU AMI, OU MONSIEUR,

Choisissez l'un de ces titres, ou n'en prenez aucun. Mais donnez-moi une décision à ce sujet ; car je ne veux plus voyager dans le vague, accompagné de l'incertitude. Je vais reprendre depuis le commencement de nos relations.

Je me liai d'abord avec vous pour m'instruire. Lorsque je crus ensuite que vous pouviez rendre des services à la terre, je resserrai mes liens et me soumis à votre volonté. Vous avez abusé de l'empire que je vous ai laissé prendre ; et c'est sans doute dans des vues très louables que vous avez agi ainsi ; du moins c'est cette intime pensée qui m'a retenu pendant cinq ans auprès de vous, malgré le redoublement continu de vos mauvais traitements. Plusieurs fois je crus avoir trouvé l'énigme de votre conduite, en assignant des motifs louables à vos actes extérieurement si blâmables. Mais enfin, me trouvant constamment déçu dans mes suppositions favorables envers vous, et votre joug devenant toujours plus odieux, parce que, sans doute, vous le rendiez tel à dessein pour former aussi de moi un moyen qui pût vous servir à atteindre à un résultat avantageux aux hommes, je renonçai à l'usage de ma raison, en tant qu'elle devait me guider pour apprécier ce qui partait de vous, et je m'abandonnai au bon sens, qui me dit

tout bonnement que ce qui était mal n'était pas bien et qui me conseilla de vous quitter.

Je partis, et j'étais cherchant au sein de ma famille cette tranquillité que vous m'avez fait perdre, lorsque vous crûtes par un coup de foudre me replonger dans l'agitation, en me traînant devant les tribunaux par un acte manifestement criminel. Mais le crime étant trop grand et surtout trop insensé pour que je pusse vous en croire capable, je cherchai un motif légitime à ce nouvel acte extérieurement si condamnable, et je vous fis part de ma pensée, d'une manière figurée dans ma déclaration écrite, que je vous ai remise à Nice le jour de notre entretien devant votre beau-frère. J'eus tort de vouloir me diriger seul d'après ma pensée : l'insuffisance de mes moyens, dont j'étais parfaitement conscient, avait dû m'empêcher de vouloir coopérer, sans guide, à l'obtention d'un but qui se présentait d'ailleurs à mes yeux comme un très grand but. Mon devoir était d'attendre une ouverture et des ordres bien précis. Mais plus je reconnais mes torts, et plus aussi je dois éviter d'en accumuler de nouveaux sur moi.

« Par l'envoi des quatre copies que M. L. vous a fait tenir le 21 février, j'ai voulu vous apprendre, en supposant que vous l'ignoriez, dans quelle situation extraordinaire je me trouve. A présent j'ai à vous dire que mon opinion est que vous m'avez envoyé dans le camp de l'*ennemi*; mais, s'il en est ainsi, vous devez sentir que je n'aurai jamais le courage d'aller vers des hommes de cette espèce, si vous ne me soutenez. Et, si c'est une nouvelle erreur de ma part, je

vous prie instamment de vous ouvrir sur vos salutaires projets, et de me tracer une ligne de conduite à leur égard. Sinon, n'espérez plus rien de moi, si ce n'est cependant une dernière suite à mon Mémoire, où je dirai toute la vérité, et dont cette lettre peut être considérée comme un extrait. »

Votre disciple ou ami ou très humble serviteur,

ARSON.

Paris, 26 février 1818.

V

TROISIÈME LETTRE DE L'ANONYME

Affligée des peines que vous endurez, et voyant avec une sorte de terreur l'effrayant scandale que vos débats prolongés produisent, j'ai sollicité une décision morale sur la partie de votre procès qui rentre dans l'ordre purement intellectuel, et je l'ai obtenue. Cette décision rédigée par écrit a été mise à la disposition du jeune homme que son propre mouvement a conduit chez vous. Tâchez de la connaître et voyez dans votre liberté morale si vous croyez juste de vous y soumettre.

ALETHRÉ.

28 février 1818.

VI

TROISIÈME LETTRE

MONSIEUR,

Depuis la lettre que je vous écrivis le 26 février dernier, j'ai réfléchi sérieusement à ma position à votre égard, et j'ai reconnu plus fortement que jamais que

j'étais le jouet de toutes vos menées. En effet, les circonstances mystiques dont j'ai été entouré depuis la publication de mon mémoire partent évidemment de vous et ne sont que de nouveaux moyens que vous employez pour me séduire. Lors de ma séparation, je fus déterminé à cet acte par la résolution que je pris de renoncer à ma raison, en tant qu'elle devait me servir pour me diriger dans ce qui vous concernait. J'adoptai pour guide le bon sens que vous m'avez fait reperdre depuis six semaines par l'envoi de vos lettres anonymes. Je reviens à cet humble guide, et je m'abandonne au sentiment du devoir qui me prescrivit il y a trois mois de repousser votre injuste attaque par la publication de mon mémoire et qui me presse maintenant de ne pas laisser s'accréditer les imputations calomnieuses dont vous m'avez chargé dans votre réponse. D'après cela, vous voudrez bien considérer ma dernière lettre comme non avenue. Et, puisque vous vous piquez de tant de générosité dans votre réponse, je pense que vous ne ferez aucune difficulté de me renvoyer et ma lettre et les quatre copies. Dans le cas contraire, j'invoquerai la Providence pour lui demander les moyens d'empêcher que vous ne tourniez contre moi des pièces que je ne vous ai envoyées que parce que, séduit de nouveau par vos artifices, j'ai cru devoir agir comme je l'ai fait pour le bien de l'Humanité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

ARSON.

Vendredi, 6 mars 1818.

Mes attaches avec l'au-delà

NOTES AUTO-BIOGRAPHIQUES

Un jour, le moraliste a dit : « Il ne faut jamais parler de soi », et un autre « Connais-toi ». Ces deux préceptes, presque contraires, sont conciliables, et, tout en évitant le péché d'orgueil, on peut faire servir l'étude intime de soi-même à l'éducation des autres.

Se livrer, se confesser, mettre à nu certaines tentations d'ordre tout à fait intime ; aller chercher dans les replis les plus cachés de soi quelque secret qu'on ne saurait parfois qualifier d'acte coupable ou de sensation céleste, exige, je ne dirais pas un certain courage, mais au moins de l'humilité, — il est si pénible d'avouer ! Aussi plus l'homme s'humilie, plus il se grandit.

En notre siècle, non de rénovation des sciences occultes, car l'amour du merveilleux est partie intégrante de la nature humaine, mais de recherches rationnelles pour expliquer les manifestations de l'Invisible, on voit les lieux de réunions spirites, les séances des sociétés psychiques, les salons mondains friands d'inconnu, s'emplier de personnes qui presque

toujours confondent les phénomènes psychologiques et de l'astral, les plus variés, et voient partout dans leurs actes l'incursion de l'au delà. Tous leurs rêves ont pour elles un sens prophétique : les morts leur parlent, leur répondent, et cette petite fraction se croit une élite privilégiée. A côté se remue la foule, la grande masse ; elle se moque pas mal de tout cela, elle court, elle crie, nie tout ce qui ne se voit pas, ne se pèse pas, ne se vend pas !

Si chacun voulait bien faire un retour en arrière dans son passé, peut-être découvrirait-il que plusieurs fois dans sa vie, il a été en contact, d'une façon sensible, avec le Plan astral, voire parfois le Supérieur, mais aussi par contre que beaucoup de petits faits, dont il a été le témoin, et qui lui paraissent merveilleux, trouvent leur explication par des causes très naturelles.

Je suis loin d'être crédule, mais de l'école de ceux qui, avec Arago, disent : « Qu'en dehors des vérités mathématiques, rien n'est impossible ». Par état, je ne dois pas être porté aux rêveries, mais au contraire suis forcé de voir les choses sous un jour très positif, et si j'aime le beau, même le merveilleux, je reste un enthousiaste — froid.

Ces quelques lignes sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre et tendent à prouver que c'est l'autobiographie d'un cerveau — équilibré, — comme on comprend le mot en occultisme (dixième lame du Tarot), cherchant à expliquer les faits avec la raison et avant tout à rendre justice à la vérité.

1° La philosophie (mettons tradition) indoue, dit

que, lorsque l'homme meurt, des Invisibles (élémentals) le saisissent, l'étranglent ou dessèchent ses poumons. J'étais déjà âgé lorsque j'appris cela et eus ainsi l'explication probable de ce qui m'était arrivé vers ma cinquième année. Mes souvenirs d'extrême jeunesse sont très précis à mon cerveau, au point que certains faits qui me sont arrivés avant ma deuxième année, m'ont tellement impressionné que quarante ans après, lorsque brusquement quelque chose de pareil me les rappelle, malgré moi j'éprouve un malaise involontaire, je ne puis rester en place, mon cœur se serre.

Donc, à cinq ans, je fus très gravement atteint de la rougeole avec complication du côté des bronches. Je faillis partir pour le royaume des ombres, mais élevé par ma grand'mère, la vaillante femme ne voulait pas qu'il en fût ainsi et me disputait à la mort, passant la nuit près de moi en me tenant dans ses bras.

Or, au moment le plus critique, et je me souviens de la vision comme si encore je la voyais, je me mis à crier en étendant le bras : « Bonne maman, bonne maman, ouvre ton corsage que je m'y cache, ne vois-tu pas ces hommes noirs qui veulent m'emporter. »

Et plus tard, j'ai su que c'était avec des yeux remplis de terreur que je regardais dans le vide.

La fièvre atteignit son apogée, comme dans toute maladie ayant pu doubler le terme fatal ; grâce aux soins qui me furent prodigués, j'échappais à la terrible Faucheuse, mais devais bien des fois renouer connaissance avec elle.

Qu'avais-je donc vu sur ma gauche? — Deux formes noires, aux yeux perçants, coiffées d'une sorte de sombrero avec des capes brunes, aux plis indécis, comme vêtements. Ce n'étaient pas des hommes, mais des formes, quelque chose de pareil aux spectres qui flottent autour de Macbeth. Elles étendaient leurs doigts osseux sur moi, je sentais qu'elles m'étranglaient; un cran de plus, et le couic final arrivait.

Cauchemar, illusion, rêve de malade, soit. — Mais depuis j'ai souvent eu la fièvre et de genres variés; j'ai tremblé, j'ai déliré, sans jamais revoir apparition semblable.

A cinq ans, ma tête ne pouvait guère être bourrée de lectures diaboliques ni de récits merveilleux. Comment donc expliquer la vue d'êtres dont je ne pouvais même soupçonner l'existence, qui se présentaient formés de toutes pièces sans que dans mes souvenirs antérieurs ils aient pu trouver les éléments nécessaires à leur agencement?

Si le fait m'arrivait en ce moment, je le comprendrais, car j'ai bien dû contempler dans le monde des Formes, sinon tout ce qu'il est possible d'y voir, du moins j'ai levé un grand coin du voile, mais à cinq ans, il n'en était pas de même.

Il y a même à l'appui un critérium presque infailible à invoquer: on n'a souvenance des mille rêves que l'on fait dans sa vie que souvent pendant quelques heures, quelques jours au plus, mais de pareilles visions vous frappent pour toujours.

Arrivent les partisans de la survivance ancestrale avec leur théorie. Peut-être ont-ils raison en partie

lorsque les formes dont il s'agit sont celles d'êtres qui ont pu exister, qui ont été vus, mais lorsque entrent en jeu des êtres de l'au delà, il faudrait alors admettre que nous avons eu des ancêtres qui ont regardé derrière la fenêtre du caché, y ont vu et nous ont par hérédité inconsciente transmis leurs sensations extra-terrestres. C'est tourner dans un cercle vicieux, c'est admettre l'invisible tout en le niant !

Pour terminer ce cas, je rappellerai que chez des individus divers et cela de tout temps, dans des circonstances analogues, ce sont les mêmes êtres fluidiques qui se présentent à leurs visions. Les possédés aperçoivent des démons (êtres malfaisants), des bêtes immondes ; les névrosés distinguent des êtres aux formes changeantes ; les alcooliques atteints du délirium voient courir des rats sur leur lit. Les formes entrevues sont constantes et fonction de l'état *Morbide* du sujet et non du sujet, ce qui est très important.

Lorsqu'on meurt — *le génie étrangleur* — vous guette et peut être entrevu par un enfant nerveux, dont le corps astral, facilement séparable par suite d'une grosse maladie, est préparé aux perceptions de l'au delà. Cagliostro aussi bien que les féticheurs nègres de nos jours, la coutume est donc universelle, faisait lire dans le cristal de jeunes enfants vierges. Il utilisait cette facile sortie en astral, qui se perd avec les années.

Qu'est-ce qu'un élémental ? C'est un être qui existe dans l'espace mais sans corps visible ; il ne peut influencer nos sens. Pour qu'il le puisse, pour qu'il se manifeste à nous, il faut qu'il se forme un corps puisé

en quelque sorte en nous. C'est avec notre propre fluide qu'il pourra ensuite produire des effets matériels sur nous, nous saisir, nous secouer, nous frapper. Certains médiums sont de vraies réserves de fluide pour les habitants de l'astral, mais la plupart des personnes au moment où elles trépassent et surtout les enfants jeunes, qui ont, peut-on dire, le corps astral moins chevillé à l'enveloppe terrestre que les adultes, sont de vraies proies offertes aux larves.

Il n'est pas impossible que — les étrangleurs — au moment de l'agonie de leur victime puissent leur force dans les fluides qui s'échappent des corps, dans les moments qui précèdent la mort et puissent à cet instant opérer leur sinistre besogne. De sorte que chacun deviendrait son propre bourreau !

Car en tout il faut raisonner logiquement. Dans le Plan terrestre, la matière ne peut être influencée que par une Force. — Une pensée immatérielle est un noyau de Force, mais ne pourra agir sur la matière qu'en condensant de l'Énergie latente — (aspect de l'astral) — qui devient Force et alors a action sur la matière. De même, si la mort est la suite d'un fait matériel provenant des manœuvres assassines d'un être immatériel, il faut que cette larve se soit matérialisée, en empruntant du fluide où il se trouve, en le condensant pour en faire une Force. Sur le Plan terrestre visible, il n'y a que Force-Matière, les deux pôles d'une même chose.

2° Dans le second cas, j'aborde un chapitre plus élevé, car je dépasse même le plan astral.

Comme préambule, et c'est nécessaire, je dirai que

je suis né calviniste, ai ensuite, à cinq ans, été rebaptisé catholique, ai habité la Saxe où domine le culte luthérien, aussi, si dans mes premières années on m'inculqua les principes d'une morale juste et familiale, je ne fus pas bourré outre mesure d'exercices et de principes religieux. Je courais dans les prés, je grimpais sur les arbres ; l'air pur et la belle nature étaient ce que je trouvais de plus grandiose au monde ; je n'avais nulle contrainte.

Vers l'âge de dix ans, placé dans un collège à V..., très connu pour les idées libérales qu'on y professait, je fis comme tout le monde ma première communion et suivis les exercices religieux qui y préparaient. Ils n'étaient pas absorbants, même juste suffisants.

Malgré cela, il m'arriva, peut-être une seule fois, d'avoir un soir de l'ardeur religieuse et je dus dans mon lit, *la lumière éteinte, prier comme on doit prier.*

C'est à remarquer, mais ne m'en suis rendu compte que beaucoup plus tard, que l'ardeur de la religieuse, de la recluse, de la femme se porte surtout au Christ ; celle du moine, du prêtre, du jeune homme à la Vierge. — C'est une question d'équilibre. — Je suivis le courant inconsciemment et fus témoin d'un fait que je n'ai plus revu se produire.

Dans l'obscurité parut une ombre-femme lumineuse, blanche légèrement violacée, éblouissante, environnée d'une atmosphère aussi étincelante, mais d'un jaune d'or se terminant en jaune plus rougeâtre, le tout d'une forme ovoïde.

J'étais dans cette sorte d'atmosphère avec la Forme-Vierge devant moi ou pour mieux dire en moi.

Détaché de ce monde, il me semblait planer dans l'espace. La lumière me remplissait d'une douceur infinie ; par la poitrine, je comprenais une langue qui n'avait pas besoin de mots pour s'exprimer. Mes yeux étaient fermés et je savais fort bien que ma vision n'était qu'intérieure. Elle dut être fort rapide, mais me parut longue, car il me semblait que longtemps j'avais volé dans l'espace.

Et je fis ma première communion, la renouvelai l'année suivante et ensuite, quoique toujours respectueux pour les manifestations de n'importe quel culte, je vécus sans grandes pratiques extérieures. Je traversai le monde, devins voltairien, presque matérialiste, mais après avoir parcouru le cercle revins au point de départ et comme Papus dans sa préface des *Sciences occultes*, aurais pu rééditer sur un autre thème : « Voilà pourquoi je suis devenu spiritualiste ».

Je me mis à réfléchir, j'avais quelque peu songé parfois à l'extase religieuse, au ravissement, au langage divin qui se comprend sans mots, et la vision de mon jeune âge me revint à la mémoire aussi fraîche qu'au premier jour. J'eus ainsi la clef pour pénétrer dans bien des dédales aux portes fermées.

Je compris ce qu'était la vraie prière, capable des plus grandes choses ; — force, d'une puissance occulte infinie.

Malheureusement je n'ai su prier qu'un instant et depuis ai lâché le gouvernail. Les mots pieux ne sont rien, s'ils ne sont accompagnés de foi et de ferveur.

J'ai participé à l'ineffable bonheur, dans lequel peut se plonger à volonté un trappiste ou une carmélite.

lite ; j'ai entrevu l'extase des saints, la béatitude céleste, le Nirvâna final... tout cela ne sont que les gradations d'une même chose, ses différentes étapes.

Et malgré bien des tribulations et des heurts divers, cette simple minute a été cause que si j'ai été le moindre des pratiquants, je suis toujours resté croyant et chrétien, en prenant ces mots en dehors de toute idée de secte ou de dogme fixe et immuable. J'ai dit que la manifestation avait la forme d'une boule ovoïde, très lumineuse, blanc violacé et jaune d'or. Toutes les apparitions sont un peu cela. C'est l'aura des saints ; le corps glorieux qui monte au ciel. Et ici la méthode analogique ne perd pas ses droits. L'œuf électrique, les tubes qui s'illuminent grâce à l'électricité ; la lumière qui jaillit entre deux électrodes, tout cela nous donne des boules de forme ovoïde, de la lumière blanche violacée au centre, dorée à la surface. C'est le plan terrestre avec l'électricité (manifestation inférieure de l'astral).

Les effluves lumineux qui s'échappent du corps, les visions astrales projetées dans le second plan, nous donnent même spectacle et enfin, dans le plan supérieur, viennent les visions de l'extase qui se perçoivent avec les yeux intérieurs.

Mais, tout en s'objectivant pour devenir accessibles à nos sens terrestres, ces diverses formes se groupent en une même famille, ont des aspects de parenté.

3° J'aborde une question bien délicate, et, comme Boileau avant moi a dit qu'il fallait appeler : « un chat, un chat », il est bien difficile de traiter de l'éveil des sens sans parler du frémissement de la chair.

Le problème a été étudié, sinon complètement élucidé, car les résultats n'ont pas toujours été concordants. Je ne citerai que deux cas extrêmes : d'un côté, l'immortelle pastorale de Daphnis et Chloé, dans laquelle les héros n'arriveraient qu'à des résultats — négatifs — sans les conseils d'une matrone experte ; de l'autre, l'exemple de deux jeunes enfants qui furent enfermés au xvii^e siècle, dès leur jeune âge, au château de Montmeillan. Tout fut fait pour qu'ils restent complètement ignorants des choses de l'amour, tout en vivant étroitement ensemble et sans contact avec l'extérieur. A treize ans la jeune fille devint mère.

Jusque vers l'âge de onze ans, je fus d'une innocence exagérée, ne comprenant rien aux différences sexuelles. Quelques mois de collège me servirent d'initiation relative, car si le cerveau comprit, la chair encore longtemps devait rester rebelle.

Mais, beaucoup plus tard, je constatai et m'en rendis compte en plongeant dans mes souvenirs, que certaines idées charnelles hantent notre cerveau vierge, dès nos plus jeunes années ; elles sont variables suivant les sujets. Pour moi, j'avais la passion des beaux bras !

On est assailli de désirs impurs, on est assoiffé de formes plantureuses, solides... on ne va pas à la beauté mais plutôt à la masse, et cela sans le comprendre. On voudrait palper, broyer et c'est tout... C'est le mouvement mécanique, inconscient et continué du nourrisson qui broie de ses petites mains les seins de sa nourrice ; ce besoin devient plus général, plus cérébral, c'est la naissance de la passion.

Je m'arrête, mon étude ne doit surtout porter que sur des faits non matériels. Or, entre l'âge de douze ou treize ans, à l'époque où je dus ressentir les premières atteintes de la puberté, comme il arrive à tout le monde à ce moment, mes rêves souvent se remplirent de formes féminines plus ou moins pures. Regardez derrière vous, presque tous, vous avez subi pareils assauts.

Je ferai remarquer une chose qui n'a pas été peut-être assez indiquée, c'est que les formes, que l'on entrevoit à cette époque de la vie, sont très souvent inédites pour le cerveau qui les perçoit. On est pareil à un solitaire de la Thésaïde qui, n'ayant jamais rencontré que quelques femmes nomades de tribus, est dérangé dans ses méditations par des théories de bacchantes, par des danseuses d'opéra, par des almées lascives, toutes formes féminines dont il n'a jamais eu connaissance ni par la vue, ni par ouï-dire.

L'adolescent voit souvent pareil fait. On dirait qu'avant de se lancer en pâture aux filles de joie et aux demi-mondaines du siècle, les goules, les succubes, les impures de l'autre monde veulent l'initier à leurs caresses, ne le lâchent qu'à regret, se parent de leurs plus séduisantes parures pour l'attirer !

Un soir, à cette époque où je sentais que j'avais quelque chose — de nouveau — en moi, dans le premier demi-sommeil je fis un rêve, si on peut appeler cela rêver !... J'entrai en une sorte d'extase, mais très différente de celle obtenue quelques années auparavant en priant, tout en voulant lui ressembler.

C'était un dédoublement de ma personnalité, ma

tête tourbillonnait, je me figurais tourner sur moi-même avec rapidité, un fort poids semblait peser sur ma poitrine ; une sorte de volupté m'engourdisait, je n'étais plus de ce monde, et sans les avoir évoquées par la pensée des formes gracieuses de femmes, de fées, de nymphes vaporeuses, indécises, m'environnaient. Mais d'un seul coup l'enchantement s'évanouit et je me sentis comme courbaturé.

Je ne décris nullement ici un rêve érotique, un de ces sommeils — vivants — qui lorsqu'ils se répètent deviennent une maladie et conduisent par dépérissement, par consommation au tombeau, le vampirisme de la goule vous aspire, jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Non, j'étais dans l'état voisin où vous met l'absorption de l'opium, de l'esrar, du cannabis, de la cocaïne. Ces plantes qui sont des narcotiques, des ébriants, des stupéfiants — des signatures — agissent sur l'âme, lui donnent des rêves, des hallucinations.

Mais une école de physiologistes assure que vers les heures qui précèdent la mort, il se produit, à la suite de phénomènes chimiques internes, un dégagement de gaz anesthésiques, qui maintiennent le patient dans un état comateux, ou lui procurent des hallucinations douces pareilles à celles provoquées par les vapeurs du haschisch. Le moribond divague, voit, suivant son tempérament, les anges, les saints, les diables, les larves, sous cette influence. Je pourrais presque rapprocher cela du premier cas que j'ai conté : la vue des étrangleurs.

Enfin l'homme produit en lui ce qui doit le reproduire, le perpétuer, il est soumis à la loi commune,

comme le simple annelé, il doit se — *sectionner*, — perdre son excès de sang, sous peine de s'empoisonner, d'inonder son être de germes impurs qui appelleront les cauchemars épuisants et mortels. Si on ne veut sacrifier au Prince de ce monde, c'est son ombre, son *double* qui vous saisit avec tout son cortège de chimères, de sirènes, de salamandres, ... ou se continue sans espoir, on ne saurait étancher la soif de celles qui vous boivent, on ne peut éteindre le feu ardent — *mais froid* — de ces amoureuses toujours inassouviées... c'est ce que le moyen âge avait bien saisi dans son *Infernal Sabbat*.

Or, rien n'agit par lui-même, tout a sa vraie — *force active* — en ce monde, par son *double*, caractérisé — *par sa signature*. — Plantes, substances psychiques ; poisons organiques dus à la décomposition ; substances vitales pleines de fluide qui sont refoulées, sont choses sinon semblables, du moins analogiques — ce sont des clefs qui donnent accès sur l'au delà. Même la science — *officielle* — vient apporter son témoignage en nous montrant que certains parfums capiteux et recherchés ont même composition chimique que certaines substances animales en décomposition. Et le musc, qu'est-il donc ? sinon la sécrétion de la glande d'un animal en folie amoureuse. Recueilli, il servira de base à toutes nos eaux de toilette, excitera alors à l'amour ou servira de potion dernière au moribond abandonné. Un volume serait nécessaire pour citer tous les cas semblables.

Il a été démontré que tous les symboles avaient une double signification, une bonne et une mauvaise. Il

en est ainsi de tous les actes de la vie, de tous nos sentiments.

L'Église qui a recueilli tout l'ésoterisme antique est fort sage lorsqu'elle dit de se méfier de toutes les manifestations qui revêtent un aspect de sainteté, car souvent c'est — l'*Impur* — qui a pris pareil costume.

Ici, je ne parle ni de Lucifer, ni de Satan, ni du Tentateur des catholiques, mais appellerai — *pur* — tout ce qui nous sollicite dans les plans supérieurs et — *impur* — tout ce qui nous tenaille dans le plan terrestre, toutes les avances que nous fait l'Esprit de la terre pour nous retenir enchaîné à son char.

Ayant subi les atteintes des deux extases : la pure et l'impure, j'avoue que si on n'y est pas préparé, on pourrait presque les confondre. C'est un même anéantissement de soi-même, une fusion dans l'éther ambiant, une sensation de bien-être indéfinissable, une atmosphère lumineuse environnante.

Seulement, il y a des caractéristiques infaillibles pour les deux cas.

Dans le premier, c'est le plexus solaire qui est saisi, comprimé, qui — *comprend* — dans le second, c'est le quatrième plexus qui est impressionné, ébranlé.

De l'extase religieuse, on sort comme renforcé, plein de vigueur; de l'extase voluptueuse, on revient brisé, affaibli et néanmoins on a uniquement fait une perte de fluide nerveux, c'est une pure débauche cérébrale.

On comprend à quoi arrivent ceux qui s'entraînent à vivre chaque soir avec les êtres, sensuels et avides,

de l'Invisible — qu'ils soient réels ou produits par notre imagination, peu importe. — A ces malheureux, il est facile d'entrer dans le plan astral sans préparations de sorcières, ni de balais conducteurs.

Leur cerveau tendu sur leur rêve, le fantôme aimé évoqué; prônant la position couchée, leur tête s'inclinant vers la droite (je n'en dirai pas plus long), rythmant leur respiration en prenant une sorte de posture de Yogi qui veut se dédoubler, ils arrivent rapidement en retenant de plus en plus leur souffle à avoir des sortes de sortie en astral — inférieur! — Ce n'est pas plus difficile à obtenir qu'à devenir morphinomane, éthéromane, etc.

Même à notre insu la chose arrive à chacun et provoque des rêves sensuels. C'est fatigant, mais isolé; si on s'y entraîne, cela devient chronique, on est perdu, des amantes terribles et voraces vous dévoreront.

Nodier, qui fut un visionnaire dans ses contes fantastiques, au conte de la « Fée des Pois », a fort bien décrit cette double vie d'un amant, qui a commerce chaque nuit avec une fée invisible; mais ceux qui ont pareil bonheur sans y succomber sont l'exception.

Et je ne saurais trop insister pour démontrer comment deux ébranlements presque semblables peuvent produire les deux *pôles opposés* d'une même manifestation.

Dans les deux cas: immobilité, — tension d'esprit sur un même sujet — oubli de l'entourage, — respiration qui se modère peu à peu — silence absolu nécessaire au bruit monotone qui endort, comme le

bruit du rosaire qu'on récite, du mot Aum qu'on expire ou soupirs convulsifs en pensant au fantôme aimé — d'un côté on se plonge dans l'extase religieuse, dans l'autre, on se plonge dans la torpeur indécise et sensuelle.

Quand la Magdeleine eut fini de pécher, elle s'abîma dans la vue du ciel. Après avoir été des modèles de perversion, souvent les grandes mondaines s'anéantissent dans les souffrances de la pénitence. C'est le piment qui seul convient alors à leurs nerfs détendus et, là encore, il y a logique malgré la contradiction apparente.

4° J'aborde une autre question : *la colère des Invisibles.*

Étant à B... et âgé de vingt-sept ans, je reçus un jour une lettre d'une personne qui m'était inconnue et qui me demandait d'une façon peu convenable certains renseignements sur des membres de ma famille. Je ne pouvais la renseigner et ignorais totalement ce qu'il y avait à répondre, car cela remontait au décès de mon père, mort assez tragiquement, alors que j'étais âgé de moins de deux ans et que j'avais donc à peine connu. J'écrivis à ce sujet à ma mère et elle me répondit; la lettre me fut remise dans la rue et pour la lire je me rendis sur un plateau désert qui se trouvait à la sortie de la ville et la dominait.

TIDIANEUQ.

(A suivre.)

LE BOUDDHISME

De la secte Japonaise « Nichiren »

L'école de Nichiren a trois bases, qui sont des lois universelles symbolisées par :

Honzon, le principal objet d'adoration ;

Daimokou, nom donné par l'école au Livre Sacré, le Lotus de la Bonne Loi ;

Kaidan, l'endroit où sont appris les principes de la morale.

Le principal objet d'adoration est représenté par une carte suspendue qu'on nomme le *Grand Mandala*, cette carte est le symbole de Sakya Mouni et de la Vérité.

Au milieu de cette carte sont tracés les sept caractères chinois : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

L'ensemble de ces sept caractères est appelé le corps général de Bouddha ; les figures alignées des deux côtés de ces caractères sont nommées les corps séparés de Bouddha.

L'ensemble du Grand Mandala représente les dix mondes d'êtres vivants qui sont :

1° Le monde de Bouddha ; ce monde est l'état de

conscience dans lequel on possède pleinement la connaissance et la vertu.

2° Le monde des Bodhisatvas ou des sages, qui est l'état de conscience dans lequel on peut sauver soi-même et les autres de toute espèce de maux.

3° Le monde des êtres individuellement illuminés, qui est l'état de conscience dans lequel chacun se sauve soi-même sans aucun effort.

4° Le monde des êtres comprenant la Loi qui est l'état de conscience dans lequel on peut se sauver soi-même, mais avec grand effort.

5° Le monde des dieux, état de conscience dans lequel on n'éprouve que des jouissances.

6° Le monde des êtres humains, qui est l'état de conscience dans lequel on agit suivant que le devoir l'ordonne.

7° Le monde des esprits humains, qui est l'état de conscience dans lequel on n'agit que pour sa renommée et son intérêt personnel.

8° Le monde des bêtes, état de conscience dans lequel on est dépourvu d'intelligence et de pudeur.

9° Le monde des démons affamés, état de conscience dans lequel on n'éprouve que des désirs sordides et de l'envie.

10° Le monde des êtres infernaux, état de conscience dans lequel on a le cœur dur et nulle notion du devoir, de la Loi.

Cette doctrine s'applique à l'humanité spécialement, comme toutes les doctrines religieuses qui ont pour âme la morale ; on voit par elle que les hommes sont habitants de plusieurs mondes.

Le dogme fondamental du Bouddhisme, c'est qu'il n'y a qu'un créateur, un façonneur de l'existence, la Pensée, et, comme la Pensée se manifeste dans les états de conscience, le Grand Mandala est un symbole de l'univers qui est une chaîne dont les anneaux sont les dix états de conscience ; l'univers a toujours été cette chaîne sans commencement et la sera toujours, sans fin.

Le Mandala symbolise l'identité essentielle de tous les êtres, quels que soient les mondes qu'ils habitent ; la Pensée étant le pouvoir créateur, les mondes essentiels sont les états de conscience dont les autres mondes sont des manifestations, à notre point de vue. Mais ces autres mondes, comme déterminateurs de nos phénomènes de conscience, de nos idées, doivent être à leur tour des régions de la pensée, des états de conscience ; les penseurs dont ils sont les idées sont différents de nous, voilà tout, et nos idées, à leur tour, sont pour ces penseurs-là des phénomènes objectifs des produits de leurs états de conscience.

Le Mandala symbolise aussi le Bouddha de l'illumination première, répandu dans tous les temps et dans tous les espaces, présent en toutes choses.

Les éléments, terre, eau, feu, air, sont les corps de ce Bouddha ; de même les sens et les propriétés des choses telles que la couleur, le son, l'odeur, la saveur, le contact.

Par contact, il faut entendre perception d'une chose au moyen du toucher, ce qui implique une particularisation de l'espace, un volume, en considérant le volume indépendamment du sens de la vue.

Toutes les choses sont convertibles les unes dans les autres ; tous les faits deviennent les uns les autres ; ils ont donc même nature et ne sont pas différents en essence.

La méchanceté des esprits infernaux, la folie des brutes (absence de raison), la cupidité des démons affamés ; en un mot toutes les qualités des êtres vivants forment le corps du Bouddha de l'illumination première.

Le *Grand Mandala* représente cette relation, cette parenté mystérieuse de toutes les choses entre elles.

De même que les eaux de mille rivières en entrant dans l'Océan sont mélangées ensemble et ont toutes la même saveur malgré les saveurs différentes qu'elles avaient dans leurs rivières, toutes les choses et tous êtres du monde, quand ils sont vus dans la vérité, deviennent identiques.

Pour être *Nichiren*, il faut comprendre le sens du Grand Mandala.

Le corps de n'importe quel individu de n'importe quelle espèce est une portion du corps de Bouddha. En conséquence, chacun devrait s'efforcer de loger dans son corps le cœur de Bouddha.

Le cœur de Bouddha est bienveillant pour tous les êtres, aussi bien pour les êtres infernaux, pour les démons affamés, pour les brutes, que pour les Bodhisatvas.

Chacun de ceux qui sont doués de conscience devrait chercher son plus grand intérêt, lequel est, pour tous, l'illumination, la vraie conscience ; par là,

il récolterait les fruits de la bienveillance qui le relie-rait à ses compagnons d'existence.

Mais les gens vulgaires, de par le monde qu'ils habitent, ne sont pas capables de déterminations assez fermes pour se conduire ainsi avec constance. La force de volonté et l'aptitude à méditer leur manquent ; on remplace pour eux la pratique mentale par la pratique orale, par la prière des lèvres ; on leur donne pour devoir la répétition du *Daimokou*, titre du Livre sacré.

Par là ils obtiennent une illumination analogue à un reflet de clair de lune dans les eaux.

La pratique orale des Nichiren est la répétition des mots : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

Celui qui méditera sincèrement sur la Vérité et prononcera le *Daimokou* du fond de son cœur, en retirera de grands avantages.

On devient par là, capable de domination sur ses sentiments et son intelligence. On peut supprimer les cinq appétits et les sept passions et devenir possesseur d'un corps de Bouddha rempli des quatre vertus : l'Éternité, la Paix, l'Illumination et la Pureté.

Nous pouvons alors libérer notre intelligence de toutes les vilenies de l'existence ; si la colère et la fureur se mettent à faire rage en nous, restons calmes et méditons sur ces passions.

Les hommes et les femmes ignorants, ne sachant ni lire, ni écrire, peuvent devenir illuminés rien qu'en répétant sincèrement le *Daimokou*, la prière miraculeuse : Na, Mou, Myo, Ho, Ren, Ghe, Kyo.

Cela paraît inexplicable et l'est, en effet, pour ceux

qui sont ignorants du pouvoir du Verbe et n'ont aucun soupçon de ce que désignent ces sept mots mystiques. Mais, lorsqu'on sait que ces mots sont les noms des sept forces par lesquelles subsiste l'univers et que la prononciation de leur nom met ces forces en action, on commence à comprendre.

Ces sept forces agissent partout, dans tous les chaînons de l'univers ; mais elles agissent différemment dans chaque état de conscience, sans quoi il n'y en aurait qu'un.

Sept fois dix états de conscience donne le nombre mystique soixante-dix. Mais les êtres qui sont dépourvus du verbe ne peuvent pas appeler ces forces à l'action, ils ne peuvent que la subir.

Qu'est-ce que le *Kaidan*, l'endroit où l'on reçoit les préceptes de la morale ?

Nos corps sont le corps de Bouddha ; que nos intelligences deviennent aussi l'intelligence de Bouddha, et alors nous comprendrons le monde comme Bouddha le comprend.

L'intellect est en rapport avec l'ambiance comme le couvercle avec le pot ; ils sont faits l'un pour l'autre.

En pratiquant la récitation du Daimokou et en purifiant nos pensées, les mauvais appétits et les passions disparaissent d'eux-mêmes et nous sommes inspirés par les préceptes de la morale.

Le Verbe est un pouvoir d'appeler les grandes forces à l'action ; c'est donc un pouvoir très haut, très près des sources du monde ; par conséquent lorsque les forces agissent à l'appel du Verbe, elles

sont encore dans un état de pureté, de simplicité qu'elles perdent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source ; à mesure qu'elles se compliquent, se mêlent, s'accordent, se contrecarrent, pour tisser la trame du monde.

La Pensée, comme tous les phénomènes du monde, est le produit de l'action des sept Grandes Forces ; l'intelligence humaine est un lieu où se produit une espèce de pensée ; mais il s'en produit partout ; la pensée est conditionnée par les circonstances du lieu où elle se produit ; dans un homme elle est différente de ce qu'elle est dans un animal ; dans un animal, différente de ce qu'elle est dans une plante ; dans une plante, différente de ce qu'elle est dans une pierre ; dans un homme, différente de ce qu'elle est dans un dieu ; le dieu est une espèce des êtres vivants, comme l'homme.

Les religions avec leur morale ont généralement pour tendance de faire de l'homme un dieu ; de faire apparaître dans l'homme les états de conscience des dieux ; les unes, comme les religions d'Occident, pensent que cet état ne peut être atteint qu'après la mort ; d'autres, comme certaines religions d'Orient, pensent que cet état peut être atteint durant la vie.

Par la récitation du Daimokou, disent les Nichiren, lorsqu'on amène en soi les forces à un état supérieur, on est, dans toutes les positions en route pour la grande délivrance : en marche, arrêté, levé, couché, parlant, gardant le silence, agissant ou se reposant, on avance toujours vers la délivrance.

La naissance, la mort, la maladie, la vieillesse dis-

paraissent ; les craintes, les chagrins, les souffrances, les troubles de toute espèce s'évanouissent comme des brouillards devant le soleil qui monte ; il ne reste en nous que l'éternité, la paix, l'illumination et la pureté. Nous nous trouvons ainsi dans le paradis de Bouddha.

Aller au paradis jouir d'un bonheur sans fin, c'est en effet le désir le plus fort de l'humanité et le but que lui assignent les religions soit sur terre, soit dans un autre monde.

Comme les religions qui promettent le bonheur sur la terre n'ont pas tenu leur promesse, ont reçu un démenti aussi obstiné que catégorique des faits, on peut supposer que les religions qui promettent le bonheur dans un autre monde se trouvent dans le même cas ; mais leurs fidèles supposent le contraire.

Pour que l'humanité vive comme elle a vécu, il lui faut cette illusion ; celle-ci se trouve donc au nombre des conditions de l'existence humaine en grandes sociétés. A ce titre, elle est un fait de capitale importance qui ne peut disparaître aussi longtemps que les hommes devront vivre comme ils ont vécu jusqu'ici.

Toutes les conceptions religieuses ont pour but de fortifier cette illusion ; elles sont toutes comme des contreforts de cathédrales gothiques soutenant la nef.

Sur terre ou ailleurs, l'homme a le désir d'être heureux ; aussi longtemps que ce désir sera présent dans sa nature, l'homme sera religieux.

La religion n'est que secondairement une question d'intelligence ; le rôle de celle-ci, dans les questions religieuses, est d'être la servante du désir d'être heureux, pas plus.

La vie est mélange d'intelligence et de sentiment ; les êtres inférieurs ne sont que sentimentaux ; c'est à peine si quelques veines d'intelligence sillonnent maigrement chez eux la masse de substance sentimentale ; à mesure que l'être monte, l'intelligence prend de l'importance, et il peut arriver qu'elle se sépare totalement du sentiment.

Mais, pour que l'être vive, il faut les deux ; le binaire est une loi de l'existence. Quand l'intelligence est totalement séparée du sentiment, l'être est formé de deux masses, l'une intellectuelle, l'autre sentimentale.

Un tel être est plus sentimental que les êtres inférieurs et plus intelligent que les êtres en qui les deux masses restent mélangées, quelque considérable que soit la portion intellectuelle de leur être.

Mais c'est là un chemin sur lequel il est inutile de continuer à s'avancer ; on n'y serait guère suivi. Le développement de l'intelligence est la chose qui rencontre le plus d'obstacles sur sa route ; c'est que l'intelligence trop développée dans l'homme serait un danger pour l'ordre du monde, amènerait des révolutions dans l'ordre des choses cosmiques. Qui sait quelles catastrophes terrestres et peut-être planétaires pourrait produire le fait de toucher à certains ressorts de la Nature, si ces ressorts se détendaient brusquement, alors que leur fonction est de se détendre lentement. Bien des orgueilleux ont, pour leur personnalité, rêvé pareille puissance ; mais sans faire l'effort nécessaire pour l'acquérir. Pour que le monde continue à marcher du même train, il est inutile que les hommes, en masse, deviennent plus intelligents.

NOTES SUR PARACELSE

Suivies de son Discours sur l'Alchimie

(Suite)

Donc, le véritable médecin voit fort bien qu'en tout il faut ôter le venin, ce qui doit se faire en le séparant (de l'objet qui le renferme). Il en est de même pour le serpent qui est venimeux et cependant bon à manger, puisque, en lui supprimant son venin, tu peux en manger impunément.

Il faut faire de même pour beaucoup d'autres choses, car, si la séparation (du bon et du mauvais) n'est pas faite, tu ne peux espérer dans la réussite de ton opération, à moins que la nature ne fasse ton office et supplée à ton insuffisance par une grande faveur du Ciel, car en ce qui te concerne, toi et ton art défectueux, il ne fera pas le succès de ton malade.

Or, ce n'est pas tout de dire qu'il faut ôter le venin ; il faut encore connaître un excellent moyen : c'est par l'alchimie ; car il est nécessaire que là où Mars serait, dans le soleil, il faut ôter et séparer Mars. Pareillement, si Saturne est dans Vénus, il faut que ce Saturne soit séparé : *car autant qu'il y a d'ascendants et d'impressions aux choses naturelles, autant il y a de corps en elles.* Or, il est nécessaire d'ôter et sépa-

rer les corps qui leur sont contraires, afin que toute impureté soit retirée et que le mauvais soit séparé du bon, qui est ce que tu cherches ou, du moins, que tu dois t'efforcer de chercher.

Car, de même quel'or n'a pas de valeur avant d'avoir été fondu par le feu ; de même le remède ne peut être utile, s'il n'a pas passé par l'épreuve du feu ; car il est nécessaire que tout soit régénéré par le feu pour être rendu utile à l'homme.

On ne saurait révoquer en doute que c'est ici le fondement stable du vrai médecin ? Car le vrai médecin doit user des arcanes et nullement des venins des remèdes.

Or les apothicaires et toutes leurs préparations n'usent rien moins que de cette doctrine et n'en enseignent pas un traître mot. Et leurs corrections (ou rectifications) ne sont pas différentes de ceci : que si un chien ayant fait son ordure et ses excréments dans une pièce, on voulait, sans les ôter, nettoyer et supprimer cette puanteur par une composition de thym, de sauge, ou de genièvre.

La puanteur n'en subsisterait pas moins qu'auparavant, bien que par la présence des herbes sus-dites on ne la sente que peu ou même pas. Et toute personne sensée ne dira pas pour cela que, puisque la puanteur est séparée, elle n'existe pas. Elle subsiste encore réellement, mais elle est atténuée (corrigée) par le parfum (des plantes) et de même la puanteur et le parfum entrent dans le corps de l'homme.

Telles sont les corrections de MM. les apothicaires, qui chargent l'aloès hépatique de quantité de sucre et

croient qu'après cela il ne peut plus nuire. Donc le sucre est l'artifice, et la gentiane et le miel sont la correction des apothicaires au thériaque.

Ceci est évidemment une ânerie ; et cependant on les nomme excellents remèdes, médecines nouvelles.

Quel est donc le pauvre d'esprit, tellement aveuglé, qui ne s'aperçoive bientôt de la fourberie et que ce qu'on lui offre ne vaut rien qui vaille ?

Que disent-ils donc de la médecine ? Que c'est un doux électuaire composé de pures plantes aromatiques, avec du sucre et du miel, bien qu'il y entre beaucoup d'autres choses. Et, de cette manière, les malades sont nourris, allaités de remèdes dulcifiés !

Jugez donc vous-mêmes s'il est de vraie médecine d'amasser et de réunir en un seul tas tant de choses et de les donner à cuire à un cuisinier de potages. Il s'en faut de beaucoup que ce soit là le fondement de la médecine ; ce n'est rien qu'une fantaisie ramassée et formulée par plusieurs cervelles faibles.

Or, comme nous l'avons dit précédemment, il y a dans la médecine trois fondements : la philosophie, l'astronomie et l'alchimie. Le médecin doit s'appuyer sur ces trois choses, et tout médecin qui n'édifie pas sur ces trois fondements, sa médecine sera renversée par la première inondation d'eau, le vent lui emportera son travail et tout son édifice sera bouleversé à l'approche de la nouvelle lune et dissous par la première pluie.

Jugez maintenant par cette exposition de ma médecine, si je suis docteur contre l'ordre véritable de la

médecine, ou si je suis hérétique en médecine, destructeur de vérité, une tête de bœuf insensée et si je procède justement ou injustement contre mes adversaires, et pour quels motifs ils me résistent et s'élèvent si fortement contre moi.

Je confesse avec ingénuité qu'aucun d'eux n'abandonne sa massue, qu'avec beaucoup de regret, et celui-ci retient volontiers sa cognée qui a réchauffé son manche dans sa main. Mais ce sont les fous et les insensés qui agissent ainsi, car on peut bien laisser sa cognée oublier ses erreurs et suivre une meilleure voie.

Et je vous prie, pourquoi me mettre en souci pour savoir s'ils me suivront ou ne me suivront pas. Je ne saurais les contraindre. Et c'est pour cela que je les découvre afin que l'on puisse connaître comment ils se nourrissent et vivent salement de leurs tromperies et que les fondements de leurs écrits et de leurs livres ne sont que pure fantaisie. Quiconque est homme de bien et attaché aux malades, quiconque désire suivre la nature en son art, celui-là ne me quittera jamais et suivra mes préceptes de tout son cœur.

Jésus-Christ lui-même n'a pas été suivi de ceux qui le connaissaient et voyaient chaque jour ses miracles, mais plusieurs le méprisaient et proféraient contre lui des blasphèmes et des calomnies. Et d'où me viendrait cette présomption de m'octroyer le privilège de n'être point calomnié, ni vilipendé ?

Quant à moi, j'ai adhéré à leur opinion et à leur science avec plus d'opiniâtreté qu'eux-mêmes ; j'ai suivi les mêmes préceptes de médecine ; mais, ayant reconnu que par cette voie je ne pouvais rien faire,

que de tuer, meurtrir ou, tout au moins, débilitier les malades, et que cette médecine ne me présentait aucune certitude, ma raison et ma conscience m'ont contraint de chercher la vérité là où elle était. Et à cette époque, ils m'objectaient que je ne connaissais pas Avicenne et Galien; ils me reprochaient de ne point comprendre leurs écrits, que, pour eux, ils les entendaient fort bien. Et je remarquais néanmoins qu'ils tuaient, meurtrissaient et débilitaient encore beaucoup plus que moi des malades.

Tellement que je me disais: Décidément, celui qui entend très bien les dits auteurs ou celui qui ne les comprend pas du tout sont absolument dans les mêmes conditions, car ils ne valent rien, ni l'un ni l'autre.

Et, d'autant que je considérai leur ignorance et la mienne propre, j'étais contraint à espérer mieux et j'ai nourri cet espoir jusqu'au jour où j'ai trouvé que toute leur médecine n'est rien autre qu'une exquise illusion et une parfaite charlatanerie.

Mais, comme je ne veux point laisser une chose imparfaite, je veux démontrer par mes écrits combien toutes ces choses sont remplies d'erreurs et de faussetés, car je m'aperçois de plus en plus que c'est non seulement leur médecine, mais leur philosophie et leur astronomie également qui ne valent absolument rien et ne sont pas puisées, comme je l'ai déjà dit, aux bonnes et véritables sources!

Ceci excitera parmi vous un grand tumulte: condamner ceux qui ont si longtemps régné, couverts de gloire et de magnificence. Je sais, je le sais fort

bien, un jour viendra où ce grand orgueil et cette magnificence seront profondément humiliés.

Car il n'y a en tout ceci que vanité et fantaisie pure, comme je l'ai dit autrefois et comme je le démontrerai de plus en plus. Et, bien que vos Écoles et vos Universités ne soient pas de mon avis et n'approuvent pas ma doctrine, mais peu me chault et je ne souhaite pas leur obéir ; car un jour vous les verrez assez humbles (sous-entendu les professeurs de ces écoles et universités).

Je vous expliquerai et éclaircirai tellement la chose *que, jusqu'à la fin du monde, mes écrits demeureront et subsisteront comme très vrais.*

Quant à vos écrits, on les reconnaîtra toujours comme remplis de fiel, de venin et de couleuvres, et seront odieux aux hommes de même qu'aux crapauds.

Non, non, je ne veux pas que vous tombiez tous en un jour, ni que vous soyez renversés dans un an. Mais, après un laps de temps, vous serez vous-mêmes contraint de découvrir et mettre à nu votre honte et vos turpitudes ; alors le crible vous aura bien purgé : *Je ferai, je ferai beaucoup plus contre vous après ma mort, que durant mon existence.* Et, bien que vous dévoriez mon corps par vos injures et vos invectives, vous ne rongerez rien que le cadavre, mais l'esprit dépouillé du corps combattra contre vous.

Je veux cependant avertir ceux qui veulent être dénommés médecins qu'ils aient à se montrer plus modestes envers moi qu'envers leurs maîtres et que, de part et d'autre, ils pèsent et considèrent avec jus-

tice et diligence les faits dont il s'agit et qu'ils ne favorisent pas avec passion une partie de ces faits au détriment de l'autre. Considérez, du reste, de près le but auquel vous tendez, c'est-à-dire *au salut des malades*.

Si vous avez une telle intention, comptez-moi au nombre de ceux qui vous enseignent fidèlement; car je ne recherche rien plus que de soigner et de guérir les malades. Et c'est ce que je propose et décris en grande vérité et beaucoup de résolution et de vertu.

C'est pourquoi, bien que je paraisse être seul et nouveau dans mes opinions et que je sois *Allemand*, vous ne devez pas pour cela mépriser mes écrits et les rejeter dédaigneusement, car il faut que l'art de la médecine soit enseigné par les motifs que j'ai dit et non pour d'autres.

Je vous recommande surtout de lire et d'étudier autant qu'il vous sera possible mes *Œuvres*, que (Dieu aidant) je mettrai au jour; à savoir: un traité de la *Philosophie médecinale*, dans lequel je déclarerai l'origine de toutes les maladies; un autre traité de *l'Astronomie*, où j'exposerai assez clairement la guérison des maladies, et un dernier traité de *l'Alchimie*, c'est-à-dire du moyen de préparer les remèdes.

Si vous lisez ces livres et qu'une fois vous les ayez bien compris, vous me suivrez et vous serez parmi mes disciples, vous qui m'avez tourné le dos et qui êtes de mes ennemis. Mais ce ne sera pas encore assez de ces livres, j'ai l'intention, s'il plaît à Dieu, de les parachever en continuant à écrire sur les mêmes sujets. Je veux principalement écrire certains beaux livres

et très utiles qui seraient même déjà terminés pour la plupart, si l'envie et la méchanceté de quelques-uns de mes adversaires ne m'avaient retenu la main en des considérations dont mon esprit était travaillé.

Je pense aussi que j'aurais comme adversaires les *astronomes*, mais c'est qu'alors ils ne comprendront pas mes écrits et c'est pour cela qu'ils déclameront contre moi et qu'ils interpréteront les choses tout de travers et d'une façon sinistre comme on dit.

Mais ceci ne doit point vous troubler, ni vous détourner de lire mes écrits. Incontinent, je les ferai suivre d'autres dans lesquels vous trouverez des choses que vous estimerez certainement et dont votre esprit sera satisfait.

Ici, je me suis proposé d'écrire seulement sur quelle base je veux bâtir et établir la *Médecine*, afin que vous sachiez quelle opinion vous devez avoir de ma personne et de mes principes.

Et je vous parle de ces choses, afin que vous ne me rejetiez pas par ignorance, mais afin que vous me reconnaissiez votre maître et votre professeur.

Vous ne devez pas non plus vous laisser séduire et illusionner par les clameurs, les vêtements et les honneurs des médecins vulgaires, qui veulent être tenus pour de grands et sublimes personnages et pour cela ils se servent de discours ampoulés et parlent avec un verbe haut, insolent, et ne font rien autre que de se glorifier et vivre dans le luxe et la luxure ; mais dans toute cette pompe il n'y a que du vent. Ils n'ont aucun fonds sérieux, ni aucune science réelle en médecine, ni aucun remède qui corresponde à leurs propos faux et remplis de fadaïses.

Ils ressemblent à ces religieuses cloîtrées qui chantent les psaumes verset par verset et, bien que ne comprenant rien à leur chant, ne cessent pas pour cela de chanter. Les médecins vulgaires font de même, ils crient avec fureur et opiniâtreté et, de même que le nonnain comprend quelquefois un mot entre mille et rien en dix autres feuillets, de même ces médecins touchent une fois un point, puis après ils se troublent et ne savent rien.

Considérez bien tout cela en vous-mêmes ; recherchez curieusement, et alors vous reconnaîtrez et jugerez facilement pourquoi ils me haïssent, me calomnient et me persécutent. Bien que tout cela ne soit en médecine qu'un accident assez ordinaire, aussi de pareilles critiques ne doivent pas offenser l'homme de bien. Car les médecins sont aussi mauvais l'un envers l'autre que les (disons lénos). — (Paracelse emploie un terme beaucoup plus cru). Aussi, par une certaine jalousie inséparable de leur profession, ils se blasonnent (s'attaquent) et invectivent l'un l'autre, ne s'accordant jamais en leur consultation et avis particulier. Ce qui prouve (ce me semble) assez clairement la fausseté et la duperie de leur doctrine. Ils se jaloussent et se haïssent l'un l'autre ; et chacun tâche de supplanter son confrère en le dénigrant ou autrement et sont heureux si par ce moyen ils peuvent mutuellement se nuire.

Ils sont gouvernés par le Diable, qui les a pour ainsi dire créés, et c'est par son aide et suggestion qu'ils subsistent et se maintiennent. Ne doutez nullement de ceci, car les divers meurtres et homicides,

toute cette œuvre de bourreau qu'ils accomplissent chaque jour parmi les hommes, par leurs saignées, leurs purgations, cautérisations, brûlages, incisions et autres remèdes intempestifs, par lesquels ils remplissent les cimetières et les hôpitaux, tout cela témoigne assez de leurs œuvres et d'où vient tout le mal. Car certainement toutes ces cruautés ne procèdent point de la main de Dieu, qui serait injuste, s'il n'avait donné aux hommes une médecine certaine.

ERNEST BOSCH.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

La réincarnation et la morale de l'Occultisme

La base de la morale diffère beaucoup selon les systèmes philosophiques ou religieux qui régissent une époque ou un individu. Depuis la crainte du gendarme, déguisée sous des noms plus ou moins pompeux par le matérialisme, jusqu'à la colère de Dieu, jaloux du clergé autoritaire, il y a une belle gamme d'affirmations et d'hypothèses destinées à faire de l'homme un allié, et non pas un loup, pour ses semblables.

Lorsque la morale est un système métaphysique pur, elle porte peu sur l'esprit humain, et la révélation religieuse, même celle du nègre, lui est préférable. Pour que l'homme sache vraiment que chacun de ses actes est une impulsion lancée dans l'univers et subissant les lois physiques de l'aller et du retour, il faut une démonstration autrement plus solide que les affir-

(1) Cet article forme le cinquième chapitre d'un livre que notre Directeur va publier prochainement chez Alean dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. Ce volume, qui traite de la Philosophie de l'occultisme, est la première tentative faite pour mettre à la portée de la psychologie moderne les enseignements de la tradition, débarrassés de leurs obscurités techniques. Nos lecteurs pourront juger par le présent extrait, combien Papus a réussi dans sa tâche.

mations des rhéteurs et les prétentions des clergés. Cette démonstration était la base même des mystères initiatiques de l'antiquité, et elle est encore possible dans certains centres de haute spiritualité fonctionnant en Europe sous mode théurgique.

Toute action provoque une réaction égale et de sens contraire, l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion. Telles sont les lois qui ont toujours formé la base de la morale des occultistes.

La notion de l'existence, autour de chaque être, d'une atmosphère secrète où s'inscrivent les pensées évoluées en actes, la certitude qu'on repassera par le chemin qu'on néglige aujourd'hui, en y retrouvant, grossies par le temps, toutes les pierres qu'on y a laissées par lassitude et par paresse, sont des données certaines que l'intuition cherche à prouver à l'occultiste expérimentalement.

Si la science apporte la certitude de l'existence en l'homme d'un principe autre que la matière, elle aura, par ce fait même, ouvert une voie bien féconde à la morale véritable, celle pour laquelle la responsabilité librement acceptée d'un acte est plus coercitive que les lois et polices les mieux établies. En effet, cette question de la responsabilité, dans le visible et dans l'invisible, de l'esprit soulève plusieurs problèmes, dont nous allons passer en revue les principaux d'après l'occultisme. Ce sont :

1° La question de savoir où le plan de réaction vient rencontrer le plan d'action, c'est-à-dire où les peines succèdent aux erreurs. (Purgatoire ou enfer.)

2° L'étude de cette réaction et des éléments qui

agissent sur elle pour l'atténuer ou la précipiter.

3° La conséquence de ces études par la vie de tous les jours.

La base du problème et de la loi morale est, pour l'occultiste, presque uniquement placée dans l'étude des réincarnations. La réincarnation consiste, pour l'esprit, à revenir plusieurs fois sur le plan physique, sans nécessité de temps ou de lieu, c'est-à-dire que l'esprit peut venir soit dix ans, soit deux cents ans après la mort physique, et que le retour peut avoir lieu sur une planète quelconque d'un système solaire matériel. Il faut éviter de confondre la réincarnation, où les esprits humains ne peuvent se réincarner que dans des corps humains, avec la métempsychose, qui n'en représente que le côté allégorique et exotérique, et qui ne s'applique qu'aux cellules matérielles du corps physique.

En effet, après la mort, ces cellules matérielles retournent à la terre qui les avait prêtées à l'esprit pour une existence, et chacune de ces cellules peut devenir partie intégrante d'une plante ou de l'animal qui mange de cette plante, comme des minéraux qui séjournent dans la terre. Ce n'est donc pas l'homme lui-même, l'esprit, qui revient à titre d'arbre, ou de bœuf, ou de composé minéral, mais bien son vêtement matériel, le corps, désormais libéré de sa cohésion unitaire au service du principe immortel.

Il y a donc possibilité de métempsychose pour les cellules du corps, de transformation évolutive pour l'être astral et de réincarnation pour l'esprit. C'est de la confusion de ces possibilités entre elles que résultent

la plupart des erreurs de ceux qui critiquent l'occultisme sans le connaître.

Beaucoup de philosophes et tous les théologiens catholiques ont horreur de la réincarnation qui, pour l'occultiste, est une loi vivante et connue de tous les initiés. Pour éviter d'inutiles querelles, on peut chercher à déterminer, s'il s'agit d'un catholique, les conditions d'activité de l'esprit entre la mort et le jugement dernier, et ces conditions répondront, sauf pour le lieu, à beaucoup des enseignements des réincarnationnistes. Que l'enfer et le purgatoire doivent être subis sur terre ou dans un lieu indéfinissable, ce sont, en somme, des questions de mots plus que de faits, et l'avenir se chargera de mettre tout le monde d'accord.

Quoi qu'il en soit, toute surcharge naturelle, toute involution doit être brûlée par l'angoisse et la douleur morales, qui sont les véritables feux du plan invisible; et toute action mauvaise, c'est-à-dire retardant l'évolution de l'esprit, provoque une réaction de douleur réparatrice tout de suite ou plus tard, peu importe. Le souvenir de tous les actes antérieurs se présente après chaque mort physique et s'efface, après chaque naissance, pour éviter le découragement et le suicide laissés possibles par la liberté de l'homme par rapport à son corps.

2° Le présent est donné à l'homme pour refaire son avenir en corrigeant les effets du passé. L'homme est aidé dans son action par les êtres du plan divin, qui ont la puissance d'effacer, par la dynamisation intense du présent, les mauvais clichés du passé. De là l'utilité de l'humilité et de la prière.

Dans la majorité des cas, le souvenir des existences antérieures est aboli pendant la réincarnation physique. Dans quelques personnalités une vague intuition subsiste des conditions générales d'une existence antérieure, de lieux déjà vus, d'être déjà connus, mais cette intuition est vague, car une loi de l'invisible défend, sauf pour les élus réincarnés après évolution complète, de savoir quelle personnalité représentait l'esprit sur terre. De là la tendance, enfantine et bien humaine, de beaucoup de ceux qui ne connaissent que les éléments de cette loi de réincarnation, à se croire d'anciens rois, d'anciens savants, ou d'anciens guerriers revenus dans des corps de petits employés, d'instituteurs ou de gardes champêtres. Les prétentions sans preuves sont généralement la conséquence d'auto-suggestions provoquées par une vanité ou un orgueil trop accusés. Elles font du tort autant à la doctrine qu'aux écervelés qui affichent ces prétentions.

3° Pendant la vie physique, chaque pensée, chaque sentiment, chaque acte génère, dans les autres plans de l'Univers, des chaînes de force qui réagiront sur l'évolution de l'être. Le corps physique est, sur le plan matériel, pour générer, atome par atome, le lieu de réaction de son esprit après la mort, le corps spirituel, que Pythagore appelait le char de l'âme et qui est l'appartement d'après la vie physique. Ce corps spirituel est d'autant plus actif que l'esprit incarné s'est plus dépensé moralement et physiquement pour les autres. Il n'y a pas d'appartement prêt de l'autre côté pour l'esprit qui n'a vécu que pour son corps, sa richesse et pour son bien-être propres ici-bas. Le mil-

lionnaire sans cœur de la Terre devient un vagabond de l'Astral. La réciproque est vraie plus souvent encore.

Le corps spirituel, généré par le corps physique, génère, à son tour, le corps astral de l'existence future et marque par là la réaction de la vie présente sur la vie future.

Inutile de dire que les réincarnations sont destinées à prendre fin quand l'homme, sans jamais perdre sa personnalité, sera réintégré dans l'état adamique primitif.

La morale, telle que l'entendent les occultistes, est des plus rigoureuses et des plus élevées. Elle est basée, pour la plupart des écoles, sur la soumission à toutes les charges imposées, soit par la condition sociale, soit par les épreuves de la vie, dont l'acceptation est d'autant plus indispensable qu'elles sont la conséquence des fautes antérieures. L'occultisme enseigne, en effet, comme nous l'avons vu, que l'esprit se réincarne successivement dans plusieurs corps physiques et que nous payons dans une existence suivante les fautes non réparées d'une vie précédente. Entre chaque incarnation l'âme se rend compte de toutes les existences antérieures et de leurs conséquences au point de vue de son évolution. Au début de chaque descente sur le plan physique, par contre, l'esprit perd le souvenir du passé, ce qui est nécessaire pour éviter les suicides, qui deviendraient presque inévitables pour qui aurait conscience des fautes qu'il vient expier.

Cette doctrine constituait, bien plus que celle de l'Unité divine, un des plus redoutables mystères des

anciennes initiations, et elle était enseignée sous le voile de la fable. L'eau du fleuve Léthé, que buvait l'âme en sortant des fleuves inférieurs (*Infera*), est un rappel de ce mystère. La possession du pouvoir ou des richesses est considérée, par l'occultiste, comme une des plus dangereuses et une des plus difficiles épreuves qui puissent assaillir l'homme. Si le puissant ou le riche, oubliant qu'il n'est qu'un simple dépositaire de la force vitale de la Société, se fait centre et dispose exclusivement pour lui et pour les siens de ce qui lui a été confié, alors la punition sera d'autant plus terrible. Quand un jeune étudiant, tout ému des apparentes iniquités du destin, venait protester auprès du maître contre le malheur persistant qui accablait tel ou tel homme, alors le maître évoquait, pour un instant, les images inscrites jadis dans la lumière secrète entourant l'individu, et l'étudiant, reconnaissant l'homme actuellement malheureux dans ce riche de jadis qui ne secourait quelques pauvres que par vanité, comprenait et bénissait son maître. Les enseignements moraux et l'occultisme ont toujours été presque exclusivement pratiques ; et on écarte les élèves du suicide, non pas en leur faisant des discours philosophiques sur le néant de cet acte, mais bien en les mettant face à face dans le plan astral avec l'esprit d'un suicidé et en leur montrant les affres indescriptibles de la dissolution du malheureux. Il en est de même de la mort, dont toutes les phases sont étudiées expérimentalement. Aussi l'occultiste, initié autrement que par les livres, affecte-t-il un souverain mépris pour ce phénomène du passage d'un plan à un autre qu'il a vu réa-

liser ou, s'il est assez avancé, qu'il a réalisé lui-même, plusieurs fois, expérimentalement. Une morale basée sur de telles pratiques est forcément très puissante, surtout quand les recherches personnelles ont amené le postulant à vérifier le caractère exact et la vérité de la plus grande partie des traditions religieuses et surtout des traditions chrétiennes. Il est curieux de constater que les Rose-Croix illuminés se sont toujours montrés comme des apologistes ardents du Christianisme, tout en étant d'une grande sévérité pour le clergé, qu'ils accusent d'avoir livré le Christ à César, en participant au partage de la puissance temporelle et de l'or. Aussi l'Église a-t-elle, à toute époque, fait les plus grands efforts pour enrayer le mouvement occultiste, qui fait des hommes de telle foi et de telle indépendance de caractère qu'elle ne veut voir en eux que des suppôts de l'enfer. On peut résumer les règles de la morale occultiste en quelques propositions, dont on trouvera le développement dans les œuvres d'Eliphas Levi : l'occultiste doit savoir s'abstenir, souffrir, prier, mourir et pardonner. Encore une fois, ce qui nous intéresse dans cette morale, ce ne sont pas tant ces règles, que nous retrouverons plus ou moins chez tous les moralistes, que la voie pratique de démonstration par la vision directe. Cette voie exige des maîtres dignes de ce nom, et ceux-là fuient le bruit et la renommée et ne sont connus que de quelques-uns. Ceux que le public prend pour les chefs sont, généralement, ceux qui ont été délégués aux œuvres de propagande : ce sont les réalisateurs, les hommes d'actions, les bras des organismes initiatiques. Cer-

tains ont cru ou voulu faire croire qu'il n'existe de tels maîtres qu'en Orient ; c'est là une erreur. Nos renseignements nous permettent d'affirmer qu'il existe, non pas à Paris, mais en quelques villes de France, des maîtres aux différents degrés, qui vivent loin du bruit et de la publicité, et qui sont ignorés, sous leur véritable caractère, même de leur plus proche voisin.

Telle est la base que donne l'occultisme au problème de la destinée humaine. Résumons-la une dernière fois :

Que sommes-nous et, par suite, où allons-nous et d'où venons-nous ? La vie a-t-elle un but ? Sommes-nous libres ou déterminés ? Existe-t-il une sanction à nos bonnes ou à nos mauvaises actions ? Existe-t-il même des actions qui soient bonnes et d'autres qui soient mauvaises ?

A cela le matérialisme répond : Nous sommes le produit d'une évolution matérielle, et l'agrégat de cellules qui constituent notre moi disparaîtra à la mort et s'en ira constituer d'autres organismes. Nous venons par hasard et nous allons au néant. Nos facultés, comme nos actions, dépendent de l'hérédité, du milieu et de nos organes. Nous ne saurions être plus responsables que la roue d'omnibus qui écrase un imprudent ou la tuile tombée du toit qui tue le passant ; le bien et le mal sont des mots inventés par notre orgueil pour satisfaire notre vanité. Le gendarme est encore la sanction morale la plus élevée. L'homme ainsi conçu est composé d'un vil principe : le corps physique.

Le catholicisme nous apprend que nous sommes composés d'un corps, mortel et vil, et d'une âme immortelle. L'un vient de la poussière, c'est le corps, et il y retournera ; l'autre vient de Dieu, c'est l'âme, et elle ira, après la mort, en paradis entendre chanter des anges et contempler un Dieu anthropomorphe, si elle a été sage ; ou, si elle a été méchante, dans l'enfer pour l'éternité. Si elle a été neutre et a commis quelques péchés véniels, le purgatoire lui tend ses tourments pour quelques milliers d'années seulement. Le reste est à l'avenant et capable de satisfaire pleinement les intelligences moyennes. Mais l'anatomiste et le physiologiste se demandent encore comment ce principe si pur peut bien actionner le rectum ou se livrer aux douceurs de la chylification.

Entre ces deux extrêmes, la philosophie dite spiritualiste fait de l'histoire et de la critique. C'est ce qu'il y a de plus sage.

Or l'occultisme entend apporter une série d'hypothèses susceptibles d'expliquer rationnellement la constitution de l'homme aussi bien au physiologiste qu'au philosophe (1).

(1) But de la vie. L'on doit s'occuper de ses intérêts et exercer une profession honnête, non pour amasser des richesses, mais pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

On doit se procurer les choses nécessaires à la vie et même l'aisance, si l'on peut, non en vue des jouissances qu'elle procure, mais pour écarter de soi les soucis et la douleur, pour conserver un esprit libre dans un corps sain.

Enfin, il faut employer ce double avantage : la liberté de l'esprit et la santé du corps à développer son intelligence et à la conduire, par le chemin de la science, à la connaissance de Dieu. — MAIMONIDES (xii^e siècle).

L'existence, non pas comme une entité métaphysique, mais bien à titre de réalité physiologique, d'un principe d'action intermédiaire entre les organes physiques et les facultés intellectuelles, permet de résoudre simplement la plus grande partie des problèmes posés. Le matérialiste a parfaitement raison dans ses affirmations, mais il s'arrête à l'étude du corps physique ; le spiritualiste est aussi dans le vrai, mais il n'étudie que le pôle opposé de la balance : l'esprit conscient. L'occultiste cherche, non pas à détruire, mais à unifier les efforts de la philosophie et ceux de la science (1).

Le but de la vie, dit-il, c'est de fabriquer soi-même sa destinée future, car l'homme est libre dans le cercle de fatalité qui l'entraîne, comme le passager du steamer est libre dans sa cabine.

Tout ce qui existe a droit à notre respect : le corps physique autant que l'esprit. Le mysticisme est une perte de l'équilibre moral, aussi grande que le sensualisme. La sanction de nos actes, c'est nous-mêmes qui la créons, c'est nous-mêmes qui supportons les erreurs de nos mauvaises actions, soit dans cette vie, sur nos biens matériels ; soit dans une existence future, lorsque nous nous réincarnerons.

La doctrine de la réincarnation, soit sur cette terre, soit dans un autre lieu de l'espace, donnée comme sanction morale de nos actions et comme origine de notre situation dans la société a toujours été enseignée par l'occultisme.

(1) Acquérir la Vérité par ses facultés intelligibles, la Vertu par ses facultés animiques, la Pureté par ses facultés instinctives. — FABRE D'OLIVET (1820).

∴

Certains points de l'enseignement de l'occultisme sur ce sujet resteraient obscurs si nous ne précisions pas, dès maintenant, le problème de la mort tel qu'il est posé par le spiritualisme traditionnel. Cela nous permettra de différencier tout à l'heure l'occultisme du spiritisme, avec lequel on le confond quelquefois.

Chacun des principes constituant l'homme vient d'un plan d'action différent. Le corps physique vient du monde physique et y retourne. Le corps astral vient du plan astral. L'être psychique est une résultante de la combinaison du corps astral avec l'esprit ; c'est l'étincelle du moi actuel qui ne sera plus le moi de la prochaine existence (1).

A la mort, l'homme change d'état et non de lieu. Il réalise l'idéal qu'il s'est forgé dans sa dernière existence, et cet idéal subsiste d'autant plus longtemps qu'il a été conçu avec plus d'intensité.

Puis l'entité spirituelle se réincarne et poursuit ainsi son évolution individuelle, monte et descend

(1) L'âme de l'homme, venant immédiatement de Dieu, se joint par des moyens convenables au corps matériel ; et à cet effet premièrement à sa descente même et aux premières approches, elle se trouve revêtue d'un petit corps d'air, qu'on appelle le véhicule éthéré de l'âme, d'autres le nomment le chariot de l'âme.

Lorsqu'elle joint son chariot à la chaleur, elle se joint à l'esprit provenant du cœur, et, par cet esprit, elle se plonge dans les humeurs, elle se prend aux membres, et s'approche de tout également du plus près qu'elle peut. — AGRIPPA (XVI^e siècle).

dans l'échelle sociale, mais progresse malgré elle ; car le système entier évolue vers la réintégration finale. Le progrès existe pour la généralité, s'il semble ne pas exister pour l'individu (1).

Mais l'évolution, pour être réelle, doit être collective. Les collectivités ont les mêmes lois d'existence, de maladie et de mort que les individus ; l'homme est à l'humanité ce qu'une cellule du corps humain est à l'être tout entier. Il existe donc une science du social, une anatomie et une physiologie de la nature, ignorées de nos politiciens contemporains, et à la réédification desquelles travaillent un grand nombre d'occultistes.

La société est un être complet ayant ses organes, économiques ou abdominaux, juridiques ou thoraciques, et enseignants ou céphaliques.

La science de la société, de son évolution et de sa transformation normale ou pathologique, c'est là la véritable clef de l'histoire, qui est à refaire pour celui qui saura appliquer à cette branche du savoir humain les enseignements de l'occultisme.

Mais insistons sur l'homme.

Des trois éléments dont se compose l'homme incarné, le premier, le cadavre, retourne à la terre ou à une autre modalité quelconque du plan physique, qui en a prêté les éléments, pour une existence, à l'esprit ; — le second, le corps astral, se décompose en deux

(1) Ce n'est pas notre âme qui souffre et qui meurt, c'est le personnage. — PLOTIN (III^e siècle).

On lira, à ce propos, avec un grand profit, l'excellent livre de M. Ch. Byse, sur Swedenborg, paru sous le titre : *Le Prophète du Nord*, Paris, 1 vol. in-8°, chez Fischbacher.

parties : l'une inférieure, qui se répand dans la vie universelle et aide à décomposer, au besoin, le cadavre ; l'autre, supérieure, devient ce que Pythagore appelait « le char de l'âme » et enveloppe l'esprit dans son évolution astrale ; — le troisième, l'esprit, est seul destiné à subsister avec l'intégralité de sa conscience, et c'est celui-là qui demande, en somme, l'intérêt le plus soutenu. La théorie occultiste, à son sujet, n'a pas changé depuis l'antique Égypte, et c'est encore l'histoire du « voyage de l'âme » du livre des morts, mais comprise dans sa véritable symbolique, que nous contera l'occultiste du XVIII^e siècle de notre ère et même celui du XX^e, tous appelant la vision directe à l'appui de leurs dires (1). Reprenons donc en détail le départ de l'esprit et commençons au moment de l'agonie. A cet instant, le lien entre le corps physique et l'esprit vient d'être coupé, comme dans l'évanouissement, et le corps astral tend à se diviser en deux parties : une inférieure, qui restera dans le plan physique : et une supérieure, qui évoluera jusqu'au plan astral supérieur. Cette lutte se manifeste à l'extérieur, dans les cas normaux, par l'agonie. La somme d'astral qui accompagnera l'esprit dépend justement des aspirations élevées de l'être humain pendant son incarnation, et, au moment du départ, l'esprit cherche à tirer de son côté le plus possible d'astralité. Il est aidé dans cette tâche par les « ancêtres », terme sous lequel on renferme tous les êtres invisibles qui viennent assister l'âme à son départ, car la mort terrestre est la naissance astrale, et réciproquement. Les ancêtres sont là-bas pour recevoir l'âme qui leur revient,

comme les parents sont ici pour recevoir l'enfant qui naît à la terre. Avant d'aller plus loin, rappelons que nous employons l'expression de plans pour bien indiquer qu'il ne s'agit pas d'endroits déterminés, car le temps et l'espace disparaissent dès le plan astral, et tout y est, à la fois, dans le même plan. Revenons à l'esprit. L'agonie vient de se terminer : chaque cellule physique, jusque-là tonalisée par l'action prépondérante du corps astral, reprend son autonomie ; la décomposition du cadavre commence, et chacun des petits êtres cellulaires qui le constituaient se dirige vers ses affinités spéciales. De son côté, l'esprit traverse une période de trouble, pendant laquelle la conscience cherche avec peine à se passer des organes physiques disparus. Cet état de trouble dure plus ou moins longtemps, selon l'aide prêtée, et de ce côté et de l'autre, à l'esprit pour son évolution. Enfin, il sort de son cauchemar et s'aperçoit qu'il est plus réellement vivant que sur terre, mais que de nouveaux organes, signes de facultés aussi nouvelles, sont nés et que la communication physique avec le plan matériel devient rapidement de plus en plus difficile, seuls les sentiments servant de liens entre les deux plans. Mais l'esprit se rend compte qu'il n'est pas encore dans son véritable centre, et il va tendre de son mieux vers la seconde mort, la mort au plan astral, qui accélérera son évolution. Celle-ci dépend de l'élévation morale de l'esprit, et celui-ci doit soutenir de véritables luttes avec les êtres du plan astral qui veulent lui arracher son astralité inférieure. Progressivement le dépouillement se fait, le corps glorieux ou spirituel

vient, atome par atome, remplacer le corps astral supérieur, et l'évolution vers le plan divin se poursuit. Toute cette route est sillonnée de jugements, d'épreuves et d'interrogatoires divers, que Valentin a fort bien résumés dans sa *Pistis Sophia* (traduite par Amelineau). Nous rentrons alors dans le cycle du livre des morts et nous pouvons nous arrêter ici. Rappelons seulement qu'une nouvelle incarnation physique viendra souvent accélérer une évolution tardive, et disons quelques mots des cas spéciaux, comme celui des suicidés. Nous nous occuperons ensuite de l'évocation de l'esprit des défunts.

Nous avons pris comme exemple l'évolution d'un esprit moyen, car les hommes qui, pendant la vie terrestre, ont pénétré jusqu'au seuil de la seconde mort, n'ont pas à subir d'arrêt en route et ne reviennent s'incarner que sur leur désir formel et comme « missionnés », gardant le souvenir du passé et le pouvoir de converser directement avec les êtres du plan spirituel. Ces hommes sont les seuls et légitimes maîtres, et on les reconnaît à leurs cures miraculeuses et aussi à leur humilité. La certitude de l'acquisition de ces mystères a plus d'attrait pour une intelligence élevée que la sortie en astral sur terre ou les autres procédés purement magiques, qui cachent toujours de gros dangers. Mais ces évolutions exceptionnelles sont, de l'avis des occultistes, très rares, et les cas de chutes sont, au contraire, bien plus fréquents. Parmi ces cas, nous allons prendre comme exemple celui des suicidés, parce qu'il suffit à éclairer tous les autres. Déjà Le Dante nous montre ce malheureux

suicidé par amour à la suite de la mort de sa bien-aimée et venant chaque jour à la limite du ciel pour s'entendre dire : « Tu la verras seulement demain. » Or, toutes les écoles qui s'occupent de la constitution du plan invisible, même les plus récentes qui ne possèdent aucune tradition, comme celle des spirites, sont d'accord pour décrire identiquement les souffrances des suicidés, qui n'ont d'analogues que celles des criminels assassins. En se réveillant de l'angoisse, le suicidé constate avec effroi qu'il est étroitement, quoique invisiblement, lié à ce corps qu'il avait cru quitter pour toujours. Jusqu'au jour marqué pour la mort normale, il reste attaché à ce corps, torturé par la soif et la faim physiques et assistant à la décomposition des organes qui, seuls, auraient pu le servir et qu'il a lui-même détruits. A ces souffrances presque matérielles s'ajoutent les angoisses morales et les terreurs de la lutte incessante contre les larves de l'astral inférieur qui viennent réclamer leur butin. Etroitement attachés à la terre, qu'ils n'ont pas quittée malgré leur désir contraire, ce genre d'esprits obsède les cerveaux faibles et les médiums, et beaucoup de cas de folie subite n'ont pas d'autre cause, d'après les occultistes. Quand l'époque de la mort normale arrive, l'esprit du suicidé retrouve ses ancêtres, et, très rapidement, il est réincarné dans un corps difforme ou estropié, pour recommencer la lutte qu'il avait désertée une première fois. Ceux qui ont consciemment pratiqué les rites inversifs de la magie noire sont punis de peines encore plus fortes, celles des criminels étant encore au-dessous.

Nous avons dit un mot de l'évocation possible des esprits, et quelques nouveaux détails sont indispensables à ce sujet. Les occultistes se différencient justement des spirites par la difficulté avec laquelle ils admettent les communications réelles entre les vivants et les esprits eux-mêmes des défunts. Pour bien se rendre compte des objections élevées par les occultistes à ce sujet, il faut se souvenir de la théorie des images astrales, dont nous avons longuement parlé.

Tous les faits terrestres sont graphiés, on pourrait dire photographiés, dans la lumière astrale, et cette règle est vraie pour les idées comme pour les individus. C'est ainsi qu'une idée humaine est une force aussi dynamique et aussi matérielle que la chaleur et la lumière; de là l'entraînement de la volonté pour le débutant. Une idée laisse la trace de ses activités bonnes ou mauvaises dans le plan astral, et cette trace peut être retrouvée longtemps après. Il en est de même de l'individu tout entier, qui laisse, dans le plan astral, une image de son passage terrestre. C'est cette image que, la plupart du temps, les spirites prennent pour l'apparition réelle de celui qu'ils évoquent. Dans d'autres cas, quand il n'y a pas fraude du médium, les faits attribués par les spirites aux esprits sont, pour les occultistes, le résultat des seules forces émanées du médium et, quelquefois, accrues par l'aide des élémentals.

Il n'en est pas moins vrai que, lorsque les occultistes affirment la réalité des communications entre les deux plans et admettent qu'une communication est bien d'un esprit humain défunt, ils ne le font que

par élimination et munis de toutes les preuves nécessaires. La magie prétend pouvoir mettre ses adeptes en état de pratiquer l'évocation des morts ; mais les rites de la nécromancie sont considérés comme très dangereux, aussi bien pour l'évocateur que pour l'esprit évoqué. Une seule voie exceptionnelle permet de se mettre en rapport avec le plan invisible, sans danger : c'est la théurgie. Seuls, les maîtres, généralement cachés sous les aspects du théurge, ont le pouvoir d'agir consciemment sur les esprits dans tous les plans de la Nature visible ou invisible.

Pour être complet, nous devons enfin mentionner la théorie de l'âme-sœur, d'après laquelle les êtres évolués sur le plan astral sont formés par la fusion de deux âmes terrestres qui se sont retrouvées après des siècles de recherche, chacune des âmes conservant du reste l'intégralité de sa personnalité. Cette conception prête à de charmants développements philosophiques, et elle a été très utilisée par les poètes.

Telles sont les principales affirmations que les occultistes basent sur la double autorité de la tradition et de la vision directe du plan invisible. On comprendra maintenant la réponse d'un Brahmine, interrogé par un père Jésuite sur l'origine de ses idées sur les transformations de l'âme après la mort et qui répondit au brave missionnaire : « Mais, j'ai vu ce qui se produit après la mort, et aucune révélation ne vaut cette certitude, surtout si l'on fait plusieurs fois la vérification, pour se rendre compte des détails. »

PAPUS.

Le Spiritisme

La *Conscience* fut donnée à notre éternité pour diriger l'Humanité qui la traverse et la forme en même temps. Cette conscience devait finalement affermir notre éternité particulière en la contemplation de Dieu face à face. Mais nous nous connaissons encore si peu nous-mêmes que notre conscience individuelle doute de son éternité. Au lieu de creuser notre âme, de voir comment nous sommes faits et en quoi consistent nos besoins réels, nous tâchons d'abord de satisfaire nos penchants de surface et nous nous attaquons par là même aux choses qui ne constituent à leur tour que des parties extérieures de notre éternité. A quoi nous servira-t-il de connaître les différents moules que traversent des esprits placés en des conditions différentes des nôtres, si nous ne connaissons pas davantage notre propre esprit ? Or, un esprit quel qu'il soit ne pourra reconnaître un autre et l'estimer à sa juste valeur, que lorsque lui-même aura déjà évolué en sa propre destinée. Et si notre moule extérieur en connaissait d'autres, saurait-il pour cela nous dire d'où ils viennent et où ils vont ? Assurément non, car l'extérieur n'est que l'effet de l'intérieur sur la matière et Dieu seul *sait* ce qu'il fait. Car c'est de Lui que dépendent, non seulement la

nôtre, mais toutes les éternités qu'Il aura émané. Lui seul les dirige et sait où chacune d'entre elles viendra aboutir finalement. Et si nous qui sommes encore au commencement de l'évolution, voulons absolument savoir ce que font nos voisins d'appartements pour ainsi dire, ne ressemblons-nous pas un peu à ceux qui veulent orner leur chambre avant de l'avoir balayée ? Nos compagnons de route ne sauraient nous guider plus sûrement que nous-mêmes, ils sont sous la même enveloppe de notre éternité et n'ont que le même lien qui les rattache à l'Éternel Lui-même. La conscience, ce lien qui ne peut jamais chez aucune de ses créatures s'engourdir totalement, devrait à son état *conscient* et clair suffire pour nous guider à travers notre éternité.

Mais, dira-t-on, « c'est justement l'éternité dont nous doutons que nous tâchons d'explorer au moyen d'autres êtres, peut-être plus capables de s'en rendre compte que nous ne le sommes nous-mêmes ». Nous oublions alors que l'éternité ne représente que le désert à travers lequel nous devons évoluer en quête de la terre promise ! L'éternité n'est qu'un temps et ceux qui nous entourent voyagent avec nous. Il nous faut davantage que leurs expériences ; pour nous assurer de l'au-delà il nous faut *resserrer nos propres liens* avec notre Créateur.

Si, en interrogeant les esprits, il nous arrivait de parler au démon, qui en serait à blâmer ? Nous-mêmes nous voulons sortir de notre enceinte, rechercher ce qui est en dehors, et ceux qui nous répondent pourront dire avec raison que c'est à notre

appel qu'ils se sont approchés. Non pas qu'ils n'eussent point été là auparavant, mais un voile protecteur nous séparait afin que, comme des enfants turbulents, nous puissions accomplir chacun, en paix, notre tâche. Aussi ce n'est pas l'esprit que nous voyons intervenir pour les phénomènes de la nature du spiritisme, ce n'est que la vie latente qui est en toute chose. Or, il est incontestablement vrai qu'il est bon de connaître la vie, mais seulement lorsqu'on arrive à la comprendre par soi-même, lorsqu'on est en eile. Mais quand nous ne pouvons pas encore la saisir de nous-mêmes, quand il nous en faut des preuves extérieures et grossières, nous ne faisons que forcer la consigne ; nous écoutons la clameur de nos voisins de classe que nous avons ainsi pervertis, au lieu d'écouter chacun en son existence la voix divine.

Mais : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand. » (Saint Jean, iv, 1.)

Or, qu'advient-il d'un fruit précoce, malade et trop tôt mûri ? Il tombe à terre et le temps le fait oublier, jusqu'à son avènement prochain, revêtu d'une autre forme. Nous avons ajouté trop d'importance, par rapport à nous-mêmes, aux preuves des esprits, qui ont manifesté leur vie autour de nous ; car leur vie n'est pas plus avancée ou meilleure, elle est seulement d'un autre genre que la nôtre.

Pourquoi mettre l'*évidence* de la vie qui anime notre éternité à la place de l'*esprit* qui la guide ?

Ce qui est encore dans l'enceinte d'une époque qui évolue elle-même, et qui par conséquent fait évoluer tout ce qu'elle comporte, doit forcément encore être *matériel*. Ainsi, tous les êtres enfermés dans la même éternité marchent avec nous, quoiqu'à des degrés différents, vers le même but. Et si, au lieu de nous prendre les uns les autres pour des maîtres plus parfaits que nous-mêmes, nous recherchions chacun davantage l'Esprit de vérité, nous finirions par ne plus nous attacher les uns aux autres, mais tous ensemble à Dieu Lui-même.

Ce n'est que l'Esprit et la Vérité qui convaincront jamais le monde de quoi que cela soit ; car l'Essence de Vie elle-même ne peut être ni renfermée, ni comprise en toute sa plénitude par aucune de ses époques passagères ou de ses phases partielles.

Or, les esprits ou entités vivantes elles-mêmes forment rarement les véritables présences que nous pouvons interroger dans les cercles formés à cette intention. Ce ne sont pour la plupart du temps que leurs reflets endormis ou *inconscients* que nous tirons ainsi de leur repos.

Le phénomène produit ressemble alors à un gigantesque miroir magique. Notre cercle formé de volontés impitoyables et glaciales amène l'effet du miroir devant lequel notre évocation féroce fait comparaître et souvent même matérialiser des fluides d'une autre nature et plus subtils que les nôtres. Et la question biblique « Qu'as-tu fait de ton frère ? » ne reçoit jusqu'à présent pas d'autre réponse que celle d'autrefois : « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon

frère ? » Serions-nous responsables des fautes que nous faisons commettre aux autres pendant leur sommeil relatif sur notre plan ? L'effort qu'ils font pour se produire devant nous leur fait souvent puiser des forces parmi des êtres et dans des centres plus que douteux. Pas que ces êtres ou bien ces centres en eux-mêmes soient plus répréhensibles que ne le sont d'autres, mais étant nécessaires à la matérialisation, ils doivent forcément provenir de *la matière* et comme telle surcharger la mesure juste du châtement que portent déjà les êtres en eux-mêmes. La peine pour nous sera grande si nous prenons part à ses matérialisations ; car, comment tenterions-nous les autres sans encourir le risque d'être tentés à notre tour ? Pour voir des entités vraiment élevées, il n'y a point besoin de recourir à la matière, car elles n'y viendront sûrement point de cette façon-là. On ne peut apprendre par l'expérience des autres ; et la conviction d'autrui même au sujet de l'existence de Dieu et de l'éternité de la conscience humaine ne saurait être utile à notre perfectionnement personnel. Dieu ne s'est point caché devant notre conscience, c'est elle-même qui se l'est voilé et elle aura beau le chercher dans les personnalités diverses qui nous entourent, elle ne le trouvera jamais qu'en elle-même lorsqu'elle se sera pliée à son propre joug. Ce que nous acceptons change, et il n'est point besoin de *tuer* pour combattre. *L'utilité absolue* d'une chose est la seule raison pour qu'elle se fasse, car rien ne saurait aller se perdre au profit douteux de quelques-uns d'entre nous. Ne cherchons donc point désormais à

extorquer à des centaines, des milliers d'êtres moins conscients de leur nature que nous-mêmes ce que nous devrions arriver à connaître par notre travail. Ne prenons pas le bien d'autrui, n'en jouissons plus par la suprématie d'une force brutale et injuste, car sûrement toute énergie dépensée en mal nous reviendra en mal, qui germera à l'endroit précis où notre paresse pour le bien l'aura semé. Si les autres entités comprises dans notre éternité sont moins puissantes en émanations impérieuses que nous-mêmes, sachons leur servir d'appui et non de pierre d'achoppement. Le Ciel nous réserve ses dons d'Amour et de Vie aussi bien aux uns qu'aux autres et n'attend de chacun d'entre nous que le travail justement réparti à nos forces. Nous possédons plus de vitalité matérielle que n'en ont ceux que nous interrogeons sur notre sort ; et peut-être leur offrons-nous par là même plus de tentations que leur existence ne nous en présente. Et cependant si nous savions combien chacun de ces « reflets de vie » ou entités spirituelles est précieux aux yeux de notre Père céleste, nous n'oserions point porter notre convoitise sur eux afin de les offenser. Nous n'oserions pas les induire en erreur et voiler la Lumière divine à leurs yeux. Mais prenons garde à ce que trop de lueurs différentes, toutes arrachées à leur propre devoir nécessaire, ne tendent à nous rendre aveugles envers la seule Lumière directrice.

Oh amis ! retournons à la Bonté qui donne, qui guide et qui berce, au lieu de continuer à grossir les rangs des révoltés qui dévorent tout sans en profiter.

Si nous suivons notre conscience, elle nous guidera sûrement à travers l'éternité, tandis que, tant que nous nous refusons encore à l'écouter, elle en est réduite à nous faire revenir sur nos pas.

ZHORA.



Société des Conférences spiritnalistes

En l'absence du Dr Papus, Sédir a fait une causerie sur le Tibet et le Grand Lama. Notre ami s'est borné à faire un exposé rapide des doctrines philosophiques et religieuses professées dans les couvents de l'Himalaya. Après avoir passé en revue les méthodes d'études, d'entraînement et d'initiation, il a raconté quelques-uns des phénomènes produits par les supérieurs des monastères ; il s'est étendu sur l'explication de ces faits selon les doctrines de l'occultisme, tant au point de vue de la médecine qu'à celui de la magie et de la psychologie. Enfin, l'explication des systèmes de réincarnation et des Bouddhas vivants a vivement intéressé l'auditoire qui y a vu une nouvelle preuve de l'universalité de la tradition.

Les membres de la Société ont décidé que les réunions se feraient dorénavant le quatrième jeudi de chaque mois au lieu du quatrième vendredi.

Sacrifice éthéré

Un formidable orage vient d'éclater. Mais il fut, hélas ! de peu de durée. Le dernier éclair sillonna le plus sombre des nuages (oh ! le sombre et noir nuage !). Il le sillonna là-haut au-dessus du dôme mémorable où trône Mariah la vierge-mère, phare de salut d'Israël et des gentils devant l'Éternel. Alors le sombre nuage se révéla sous la lueur ardente du serpent de feu qui le déchirait de haut en bas, comme un gigantesque Egrégore, l'Egrégore de la Baby-

lone ruée aux affaires, aux plaisirs vicieux et aux malheurs qui en sont la conséquence.

Et le monstrueux géant noir, fait de toutes les larves vampiriques aux aspects hideux qui tourmentent la population enfiévrée, avait été, tout à coup, séparé en deux. Dans cette brèche ouverte par la furie des éléments, et qui s'élargissait par degrés, surgissait un nouveau spectacle, antithèse inattendue du précédent.

C'est d'abord un autel dressé par d'invisibles mains, comme avec de nuageuses et immenses pierres d'or rougeâtre. En réalité, il était formé par un seul et subtil nuage qui soupirait après le soleil qui détourné de la ville bruissant en bas, se reflétait dans l'autel, de telle sorte que seul, ce nuage pouvait voir le soleil. Soudain, d'invisibles séraphins dardant de leur cœur un trait d'immense charité, une quantité de flammes éthérées d'un rouge lumineux et intense striées de vert, de bleu et de jaune. Les flammes montaient, montaient. Au milieu d'elles, la tête tournée vers le ciel, les mains étendues vers en haut, apparaît majestueuse, une forme féminine, aux longs cheveux épars qui lui font comme un manteau de gaze soulevé par les vents.

Ce n'était pas un vain nuage, mais une âme déitaire-humaine totalement purifiée. Ses vêtements avaient l'apparence de la neige scintillante, légèrement teintée d'azur céleste. On vit sa prière jaillir de son cœur et monter à ses lèvres, puis en sortir et s'élançer vers les cieux telle qu'une fumée d'encens. Les flammes léchaient pressées, avides cet idéal d'expiation humaine et fraternelle et l'accompagnaient, montant toujours avec lui, comme si elles se fussent nourries de cet aliment sublime, sans toutefois l'absorber. Elles finirent par envelopper tout entière cette forme de martyr, mais, arrivées à la tête qui se tournait toujours, avec un sourire d'ange, vers les cieux, ouverts sans doute pour ses extatiques regards, les flammes s'arrêtaient comme saisies de respect, et, toujours mobiles, allèrent former derrière la tête de Voranti une auréole de lumière. Ce témoignage muet la proclamait *sainte*. Brusquement un splendide arc-en-ciel apparut en voûte au-dessus de la figure, et toucha, comme par une mystérieuse caresse, de chacune de ses extrémités, les extrémités su-

périeures du monstrueux Egrégore, partagé en deux, noir toujours et exhalant les menaces d'une rage impuis-
sante...

Mais voici : de la tête de la victime s'élève, comme une fusée, une quantité d'étoiles très petites, mais très brillantes, répandues dans la lumière blanche d'en haut et dans la lumière embrasée d'en bas, et ces étoiles s'en vont se perdre dans les hauteurs célestes. L'arc-en-ciel de miséricorde en éprouve comme une peine de martyrisé, pâlit, puis disparaît.

Alors l'Egrégore, telle une bête fauve en délire de haine, rapproche et soude ses deux moitiés séparées et engloutit la vision. On l'entend grincer des dents et ricaner hideusement, et des imprécations sataniques qui déchirent les oreilles sortent de son ombre. Il s'en répand une odeur puante, le goût est frappé d'une aigreur et la vue est horrifiée par le noir si noir du monstrueux Egrégore.

Le sacrifice vient d'être consommé.

Mais une main invisible et puissante plonge dans la poitrine de l'Egrégore une gigantesque épée foudroyante, dont la poignée est une croix. De la blessure jaillit alors un flot noir qui coule et écume sanguinolent. Et le flot coule et inonde, sans en souiller la Vierge-mère, le dôme de la ville babylonienne, et se répand sur la place où grouille la foule cosmopolite de la métropole si antique sous ses haillons neufs. Il s'étend sur tout ce monde et gagne jusqu'à la statue équestre du roi qui fut rude mais bon et batailla vaillamment pour sa patrie... Et le noir flot va, va toujours, pénètre le sol et s'enfonce dans le sombre et brûlant centre de la terre — et s'y damne.

Le sacrifice consommé avait remporté la victoire, *mais pour des temps à venir.*

.....
Qui donc avait été cette blanche forme d'holocauste voilée d'azur.

.....
Une clochette funéraire laissait mourir dans les airs ses tintements plaintifs...

.....
Était-ce peut-être une noble et sainte victime qui venait de s'envoler de la terre et mystérieusement de se donner pour le salut futur de la métropole déchue ?

Qui peut le savoir hormis Dieu et Elle !...

Étrange ! on se sent tirée d'en bas par le pan de la robe : c'est un pauvre vieux tout en haillons, qui s'étire, aux rayons du soleil, voluptueusement sur la Grande Place. Il vous interpelle :

— Ah ! le Père des mal-vêtus, qu'il est bon. Depuis ce matin, il nous chauffe. Un « solda » pour l'amour de Dieu ! Je vous...

— Comment donc... Et l'orage ?...

— Quoi.

— Rien. Tenez...

— Merci. Je vous...

Mais on s'en va en songeant AU MYSTÈRE !

HESED.

Une séance spirite à Tours

Après avoir fait la lumière, nous avons demandé à l'Esprit s'il pouvait enlever un petit guéridon jusqu'au plafond. L'Esprit a fait écrire à Céline :

Oui ; mais obscurité absolue, je le recommande.

Sa recommandation était bonne, comme on va le voir.

Quatre personnes ont mis les mains à 10 centimètres au-dessus du guéridon et ont mis la lampe dans la chambre contiguë.

Alors le guéridon a été frapper le plafond. M. Lécureuil a ouvert la porte subitement et le guéridon est tombé sur la tête de Céline, qu'il aurait pu blesser s'il avait été plus lourd.

Malgré son cri de frayeur, j'ai été heureux de ce fait, qui m'a permis de voir le guéridon au plafond, où j'avais les yeux fixés pour entendre les petits coups.

Néanmoins, je dois faire cette observation, qu'il peut devenir dangereux de faire la lumière sans prévenir l'Esprit qui perd toute sa force aux premiers rayons lumineux,

même pour ceux des médiums à incarnation qui ne peuvent opérer qu'en obscurité, il ne faut leur donner la lumière que progressivement pour ne pas leur produire de commotion.

J'arrive maintenant au phénomène le plus intéressant, lequel, peut-être, n'a jamais été constaté.

M. Telmoron, magnétiseur remarquable, a magnétisé des fleurs dans le jardin qui était devant la porte, dans le but d'établir un chemin fluidique et voir si un apport de ces fleurs pouvait nous être fait. J'étais avec lui, d'autant plus que j'avais participé à son idée. Je tenais la lumière lorsqu'il saupoudrait de son fluide une plante qui avait trois fleurs et je les regardais encore lorsque, en reculant et entrant dans la chambre, il établissait le lien fluidique.

L'obscurité faite, Céline a dit qu'on fouillait dans ses cheveux. Un coup dans le tissu de la table nous a fait prévoir qu'il y avait du nouveau.

La lumière faite, nous avons trouvé deux tiges avec leur fleur dans ses cheveux.

Nous avons été voir au jardin et deux fleurs venaient d'être coupées.

L'opération de l'Esprit avait été faite par arrachement. Les tiges s'ajustaient, mais par des filaments, tant du côté des fleurs de Céline que du côté des tiges du jardin que nous avons coupées pour les conserver comme preuves.

Puis nous avons tous été dans le jardin pour choisir une fleur à couper par l'Esprit. Étant rentrés, et moi le dernier, après avoir bien vu la fleur en place, le même phénomène d'arrachement s'est produit et le rajustement des deux morceaux de tige était composé de filaments réciproques.

Comme vous le voyez, c'est toute une nouvelle science qui émerge de l'Inconnu, de cet Au-delà dont nous ne connaissons que l'antichambre et que la science officielle, mais malheureusement tardigrade, comme elle l'a toujours été, aurait besoin d'explorer.

Ont signé:

Mlle Angèle Taragon.

Mlle Céline Guillaume.

MM. Lécureuil.

Mme Lécureuil.

Taragon.

Mme Taragon.

Charles Telmoron.

Commandant Tegrad.

Les « apports » de M. Janet

La question des « apports » est une de celles qui gênent le plus les savants (?) s'occupant de psycho-physiologie. Tout dernièrement, le commandant Tegrad obtenait des apports de fleurs après avoir tracé le chemin du phénomène et dans des conditions merveilleuses de précision. M. Janet a découvert une hystérique qui colle des plumes d'édredon au plafond avec de la farine, quand elle est en état second, et qui reçoit à l'état de veille, avec le plus grand étonnement, le résultat de son action à l'état hypnotique. M. Janet appelle cela un phénomène « d'apport ». En ce faisant, il montre ou un grand désir de tromper ses auditeurs, ce que je ne saurais admettre de la part d'un savant de cette valeur, ou une ignorance totale des conditions du phénomène des « apports », ce qui pourrait être plus vrai, — et plus « excusable », puisque M. Janet est une des lumières de ce grand « Institut psychique international » qui ne peut arriver à étudier un vrai médium. — D'après mes observations, et j'en ai fait sur ces phénomènes au moins quarante, il ne peut y avoir un vrai phénomène d'apport sans que le médium soit en phase léthargique de Charcot ou en état d'hypnose profonde d'après les tableaux de Rochas. Un apport obtenu avec un médium à l'état somnambulique et à l'état de veille est un fait de mensonge hystérique ou est le résultat d'une fraude grossière. J'ai vu un prétendu médium mondain qui faisait des « apports » de culots de pipes dans des tiroirs. Il ne dormait pas et se contentait de tricher grossièrement.

L'honneur d'un homme de science consiste à ne pas dénaturer les termes techniques employés même par ses adversaires. La communication de M. Janet fera peut-être beaucoup rire ceux qui n'ont jamais su ce que c'était qu'un fait d'apport. Elle fera prendre son auteur en pitié par les expérimentateurs sérieux — et elle jettera un certain vernis d'ignorance sur les membres de la Société qui n'ont pas protesté devant cette étrange communication.

PAPUS.

Bibliographie

SÉDIR, *les Plantes magiques*, 1 petit vol. in-8. Prix: 2 francs. — Un ouvrage de Sédir est toujours un régal pour le véritable amateur de l'occulte, car on est sûr d'y rencontrer des idées originales et une érudition de tout premier ordre. Et c'est la marque d'un esprit de haute envergure que ce souci des références à une époque où certains auteurs se figurent qu'on peut écrire un volume d'occulte sur commande en quelques semaines, comme on écrirait un traité de vulgarisation scientifique. Or, les enseignements que nous donne Sédir sur la Botanique occulte, vous les chercherez vainement dans le « Larousse » ou dans les livres de Science à l'usage du grand public, car il a fallu recourir aux sources dans la plupart des cas et traduire des traités rarissimes des anciens Rose-Croix, traités en vieil allemand et en anglais et dont Sédir possède, grâce au dévouement d'un ami, une introuvable collection. Une seule page de ce livre appellera mes protestations: c'est la Dédicace. Par une modestie trop grande, Sédir veut bien rappeler nos luttes communes en oubliant qu'il y a droit au premier rôle. C'est côte à côte que nous avons plusieurs fois sauvé la barque du Martinisme des écueils jetés sur sa route, et c'est toujours dans les moments difficiles où les « malins » s'éclipsent pour voir d'où viendra le vent, que Sédir s'est toujours rangé aux côtés des combattants et a froidement dirigé son escouade jusqu'à la victoire. Mais aux aguerris seuls sont confiées les lourdes tâches, et nous prions ensemble le grand fermier de permettre que jamais les discordes du cœur ne séparent les frères de combat. A ce titre, j'accepte de grand enthousiasme cette trop flatteuse dédicace et je m'efforcerai de faire connaître ce livre aux lecteurs de notre revue. L'ouvrage comprend trois parties: le Règne végétal; 2° l'Homme et la Plante; 3° le Dictionnaire des analogies végétales et la bibliographie.

Souvent l'étudiant des facultés des sciences (officielles)

se désole à l'idée que tout est découvert et que sa carrière va s'écouler inconnue et sans gloire au fond de quelque trou de province. Celui-là ne connaît que le côté analytique de la Science et il devrait lire cette première partie de l'ouvrage de Sédir pour en percevoir le côté synthétique. Cette première partie comprend trois chapitres : la Botanogénie, la Physiologie végétale, la Physionomie végétale ou science des signatures.

La Botanogénie décrit les divers systèmes donnés par la tradition patente et occulte pour expliquer l'origine du règne végétal. Les théories moïsiques, hermétiques, kabbalistiques et scientifiques sont successivement analysées pour arriver à l'idée de la constitution statique de la plante. Notons, avant de quitter ce chapitre, cette profonde idée : « Avant la chute, les végétaux étaient unis à l'élément inférieur paradisiaque ; avec la chute, la sainteté s'est enfuie de la racine qui est restée dans les éléments terrestres, les fleurs représentent seules, comme on le verra plus loin, le Paradis. »

Le deuxième chapitre est consacré à la physiologie végétale et va nous donner des enseignements très profonds. Après quelques notions d'anatomie végétale, nous trouvons, en effet, une étude purement hermétique de la croissance de chaque section végétale, qui fera les délices des véritables hermétistes initiés. Toute la page 32 serait à citer à ce point de vue. Le paragraphe sur l'âme de la plante est une analyse bibliographique tellement complète que je prédis à Sédir un pillage sérieux de son travail par quelque savant en quête d'un prix d'Académie. « L'initié constate tous ces phénomènes et il admire une fois de plus l'ingénieuse sagesse de ses prédécesseurs comme « la pénétrante intuition du peuple qui a donné à chaque « arbre son Hamadryade, à chaque fleur sa fée, à chaque « herbe son génie. Les observations scientifiques dont on « vient de lire le résumé ne peignent-elles pas avec vérité « les mouvements obscurs de l'âme des élémentaux qui « s'efforcent vers la conscience ? »

Le troisième chapitre (les Signatures) deviendra classique dans toutes les écoles d'occultisme... Citons cette exquise phrase du début : « Chaque plante est une étoile terrestre. Ses propriétés célestes sont inscrites sur les couleurs des

pétales, et ses propriétés terrestres sur la forme des feuilles. »

La seconde partie du volume est intitulée l'Homme et la Plante. Nous allons y voir les réactions du macrocosme sur le microcosme. Six chapitres : 1° Alimentation ; 2° Thérapeutique ; 3° Magie ; 4° Agronomie ; 5° Croissance magique ; 6° Palingénésie, composent cette section, la plus originale et la plus importante du livre pour l'amateur d'expériences curieuses.

Nous publierons bientôt dans cette revue un de ces chapitres, mais nous tenons à présenter de suite à nos lecteurs le magistral exposé de la Palingénésie : « On s'occupe un peu, actuellement, des problèmes mystérieux de la biologie des trois règnes de la Nature. Les plus intuitifs de nos contemporains sentent qu'il y a autre chose derrière la chimie, derrière la botanique et derrière la zoologie officielles. Ce quelque chose, les grands initiés de tous temps l'ont connu, et ils en ont même laissé transpirer quelques reflets dans le monde. Si l'Alchimie est célèbre dans l'histoire du développement scientifique de notre Occident, la Botanique occulte est beaucoup moins connue et la Zoologie occulte ne l'est pas du tout. Elles existent pourtant toutes trois comme les développements successifs d'une seule notion : la vie terrestre. »

Plus loin, Sédir définit l'étendue de la Palingénésie.

« On le voit, cet art est triple, il consiste à faire revivre l'âme, c'est-à-dire simplement le fantôme de la plante, ou bien à faire revivre le corps et l'âme de la plante, ou enfin à la créer avec des matériaux empruntés au règne minéral. »

La troisième partie est un de ces travaux de Chinois dont Sédir a le secret. Sous forme d'un « Petit Dictionnaire de botanique », c'est le compendium des rapports universels du règne végétal, dans ses espèces courantes, le plus complet qui ait paru depuis le xvi^e siècle. A lui seul il représente une prodigieuse somme de travail. L'auteur nous le présente ainsi, avec sa modestie habituelle :

« Ce dictionnaire contient, outre les noms de la plante, l'indication de sa correspondance élémentaire qualitative, planétaire et zodiacale, de ses usages, de sa préparation spéciale, s'il y a lieu, et de son mode d'emploi.

« L'époque de sa cueillette est toujours indiquée par la planète et le signe zodiacal : c'est-à-dire que cette récolte doit être faite lorsque la planète se trouve dans le signe indiqué. »

Telle est l'analyse rapide de ce volume, qui se termine par une excellente table bibliographique. Faut-il en faire d'autres éloges que ceux qui se dégagent de cette analyse même ? Je ne le pense pas. Sédit vient de consacrer encore une fois sa maîtrise. Il nous a donné là quelque chose de vivant et de positif qui nous change heureusement des brouillards de la métaphysique. Il nous sort du plan mental où s'embourbent les philosophes à systèmes, pour nous promener dans la forêt et nous faire respirer l'air pur des champs, grâce lui en soient rendues !

PAPUS.

VORAGINE (Le bienheureux Jacques). — *La Légende dorée*, trad. du latin, avec une introduction, des notes et un index alphabétique, par Teodor de Wyzewa. — Paris Perrin, 1902, in-8 de XXVIII-748 pages. — 5 francs.

La *Légende dorée* est peut-être, avec l'imitation de Jésus-Christ et les Confessions de saint Augustin, le livre de mystique le plus profondément chrétien et le plus populaire. C'est, en effet, du livre de Jacques de Voragine qu'on a extrait la plupart des Vies des Saints en usage aujourd'hui ; mais on a malheureusement dénaturé la simplicité de ces récits évangéliques, au point de les rendre parfois presque ridicules. Aussi devons-nous signaler avec reconnaissance la traduction claire et fidèle qu'en donne aujourd'hui le pieux érudit qu'est Teodor de Wyzewa.

On ne saurait faire de la *Légende dorée* de meilleur éloge que de citer ces quelques lignes du traducteur dans son introduction :

« ... Jacques de Voragine n'a nullement l'intention de nous donner pour des fables les histoires qu'il nous raconte. Il entend que son lecteur les prenne au sérieux, ainsi qu'il les prend lui-même... L'auteur, admettant de toute son âme la vérité de ses récits, y a mis une franchise, une chaleur d'imagination, et un élan d'émotion qui, depuis des siècles, et aujourd'hui encore, les revêtent

d'un charme où le lecteur le plus sceptique a peine à résister. Ce livre n'a si profondément touché tant de cœurs que parce qu'il a jailli, tout entier, du cœur. »

Le lecteur curieux trouvera encore dans la *Légende dorée* l'origine et le sens symbolique et mystique des diverses cérémonies religieuses, des fêtes et des usages de l'Église, racontées et expliquées sans nulambage.

Nous sommes donc heureux de signaler ce livre aux lecteurs de l'*Initiation*, amateurs de sciences divines ; car ils y récolteront une manne fortifiante et bonne, appréciée aux estomacs les plus débiles.

Nous signalons à nos lecteurs qui s'intéresseraient à la Franc-Maçonnerie la bibliothèque suivante contenant plusieurs livres rares.

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque, nous signalons les ouvrages suivants :

Agrippa H. Cor : Ouvrages divers.

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Oeuvre*. — D. CALMET : *Traité sur les Apparitions des esprits*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. : M. :.* — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ÉTANGS : *Archives et Oeuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOCAUST : *Histoire du G. : O. :., Histoire de la F. : M. : en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. : M. :., — le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, physique occulte*. — MARCONIS : *Le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *Oeuvres complètes sur la F. : M. :.* — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la Magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité*, etc. — SYBILLINA : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*. — LOUIS LUCAS : *La Chimie nouvelle, la Médecine nouvelle*, etc.

Écrire à M. ROSEN, 9, rue Chappe, Patis, pour recevoir renseignements et catalogue.

PROJET DE LOI

EN FAVEUR DES MALADES

Au nom des malades, que la médecine officielle est souvent impuissante à soulager, M. Guillemet, député de la Vendée, vient de déposer, sur le bureau de la Chambre, une pétition, recouverte de 69.540 signatures, demandant que le Massage et le Magnétisme puissent être appliqués au traitement des maladies par ceux qui ont pour cela les qualités voulues.

En même temps, une *lettre*, signée de 42 médecins et de 32 notabilités scientifiques, était remise à tous les sénateurs et députés pour attirer leur attention sur la situation anormale, évidemment contraire à l'esprit de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, que l'application de l'article 16 de la dite loi fait aux masseurs et aux magnétiseurs.

Une Commission va être nommée à la Chambre des députés pour examiner ces justes revendications et formuler le projet de loi qui va être présenté au Parlement.

Les 5/6 des législateurs actuels sont favorables à l'idée. Une seule chose est à craindre, c'est que la discussion ne puisse venir pendant la législature actuelle, en raison du peu de temps dont elle dispose.

En vue de cette éventualité, une association, qui prend le titre de *Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme*, vient de fonder à Paris, avec de nombreux journaux et correspondants en province.

Cette *Ligue* prend pour mission de faire des *conférences*, de publier des *brochures à bon marché*, qui seront distribuées à profusion dans toutes les classes de la société : de *chercher des adhérents* parmi les médecins, les savants et les notabilités diverses; de *prendre la parole* dans les réunions électorales, pour obtenir des candidats aux pouvoirs législatifs la promesse de prendre l'idée en considération; de *continuer le pétitionnement*, qui ne tardera pas à rassembler 500.000 signatures; et de recueillir, *par voie*

de souscription nationale, les fonds nécessaires à cette propagande.

La *Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme* a pour organes centralisateurs le *Journal au Magnétisme*, à Paris, et la *Paix universelle*, à Lyon ; à Paris, ses réunions ont lieu le deuxième samedi de chaque mois, à 8 heures et demie du soir, à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri.

NOTA. — Nos lecteurs sont particulièrement priés de vouloir bien signer et faire signer la *Pétition* encartée dans ce numéro et de faire tout ce qu'ils pourront en faveur de cette œuvre de justice et d'humanité qui nous intéresse au plus haut point.

∴

Parmi les revues reçues ce mois, il convient de citer tout particulièrement *Die Ubersinnliche Welt* (chez A. Weinholtz, Berlin, an der Stadtbahn, Bg. 105), dont l'exécution est irréprochable aussi bien au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel. Le même artiste qui, si nos souvenirs sont exacts, illustrait autrefois le *Sphinx*, la décore de dessins ingénieux ; les membres de la Société de Psychologie scientifique de Munich publient là des études extrêmement sérieuses sur les phénomènes du spiritisme.

∴

Un de nos amis, M. Courier, de Beauvais, publie par l'intermédiaire de la Librairie du Magnétisme un petit journal, la *Vie nouvelle*, où sont reproduites diverses études de Papus, du D^r Rozier, de Mme de Thèbes, etc.

*.

R. P. MICHEL ROLFI. — *La Magie moderne et l'hypnotisme de nos jours*, traduit de l'italien par l'abbé H. Dorangeon ; Paris, Téqui.

ABBÉ JOSEPH MAITRE. — *Les Papes et la Papauté de 1143 à la fin du monde*, d'après la prophétie attribuée à saint Malachie. Etude historique, Paris, Lethielleux.

LIVRES REÇUS

CHARLES GODARD. — *Les Pouvoirs des intendants sous Louis XIV.* — Paris, Larose. Prix, 10 francs. Etude d'une précision historique très grande et qui apporte nombre de faits nouveaux.

Du même auteur, également chez Larose, une thèse latine d'un savoureux intérêt sur la vie d'ETIENNE BALUZE. Enfin, à signaler de lui encore, dans la collection Bloud et Barral, une étude sur les CROYANCES CHINOISES ET JAPONAISES, plus, à la librairie Lacroix et L. Noles, une brochure intitulée L'HONNÊTETÉ D'ETIENNE BALUZE.

ROSEN.

Nouvelles diverses

Nous avons publié dans le numéro de janvier de *l'Initiation* un compte rendu de la brochure de A.-J. Maresthan : *Le Merveilleux et l'Homme coupé en morceaux*; pour répondre à la demande qui nous a été faite, disons que cette brochure se trouve à la *Librairie au Panthéon, 5, rue Soufflot*, laquelle tient d'ailleurs tous les ouvrages d'hermétisme. Prix : 1 franc.

M. A. Breydel, à la Hulpe (Belgique), se propose de fonder une société expérimentale d'occultisme scientifique; nous prions nos nombreux lecteurs belges qui s'intéresseraient à cette tentative d'envoyer directement leur adhésion à notre honorable correspondant.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc.

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. 0 fr. 50

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrauk et C^{ie}, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U O. ✂

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



54^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les phénomènes psychiques illustrés (p. 193 à 204). Papus.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Lettres magiques (p. 205 à 222). Sédir.
Mes attaches avec l'au-delà (p. 223 à 234). Tidianeug.
L'Esprit de la prière (p. 234 à 240). Phaneg.
Au pays des Esprits (p. 241 à 246). X.

PARTIE INITIATIQUE

La souffrance (p. 247 à 268). Dr Rozier.
Etudes tentatives (p. 268 à 272). Zhora.

Ordre Martiniste. — Une photographie du Christ. — Bibliographie.
— Nouvelles diverses. — Livres reçus. — Prime à nos lecteurs et abonnés.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50**

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument **nisées.**)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénomènes Psychiques

ILLUSTRÉS

Nous commençons aujourd'hui une série d'études qui, nous en sommes convaincus, intéressera nos lecteurs; aussi bien nouveaux qu'anciens. Il s'agit d'une analyse commentée et illustrée des principaux phénomènes psychiques qui feront l'objet des recherches de la Science officielle de demain et qui ont fait les délices des expérimentateurs indépendants jusqu'à ce jour. Nous donnerons autant que possible, et avec la plus grande impartialité, toutes les principales théories mises en avant pour expliquer chaque phénomène. Bien mieux, comme il était inutile d'illustrer, dans la majorité des cas, la théorie de l'Occultisme, nous avons rappelé dans les illustrations la théorie spirite qui se prête tout particulièrement aux développements imaginatifs de l'artiste. Enfin nous tenons tout spécialement à remercier l'artiste qui nous a gracieusement dessiné les jolies gravures qui illustreront nos explications techniques.

Inutile de dire que l'Initiation se réserve absolument la propriété de cette publication et que toute

reproduction en est interdite sans une autorisation spéciale pour ces articles.

Nous étudierons à propos de chaque phénomène :

- 1° Le fait en lui-même ;
- 2° Ses conditions physiologiques et psychologiques de production ;
- 3° Quelques exemples typiques ;
- 4° Les théories avancées pour l'explication du phénomène par la fraude ou la suggestion ou l'hallucination, par les Ecoles spirites, par les Ecoles occultistes, par les traditions religieuses et par le clergé catholique.

Nous débuterons par un des faits les plus fréquents et souvent les plus inexplicables. Ce sont ceux qui se rapportent aux « Maisons Hantées ». Notre dessinateur a parfaitement rendu le caractère souvent grotesque de ce genre de faits dans le cliché classique de la famille brusquement réveillée par un carillon persistant et sans cause physique apparente.

Le fait en lui-même revêt les formes les plus diverses. En général, les sonnettes se mettent brusquement à tinter sans cause physique apparente, les objets mauvais conducteurs de l'électricité se déplacent ou se brisent avec fracas, des voix peuvent se faire entendre et être perceptibles pour plus de dix personnes en même temps (cas de Valence-en-Brie) ; le tout sans conditions d'obscurité ni d'état spécial des assistants, car ces faits se passent aussi bien en plein jour et *coram populo* que le soir ou la nuit.

Les conditions physiologiques se réduisent à une recherche relativement facile : trouver le médium

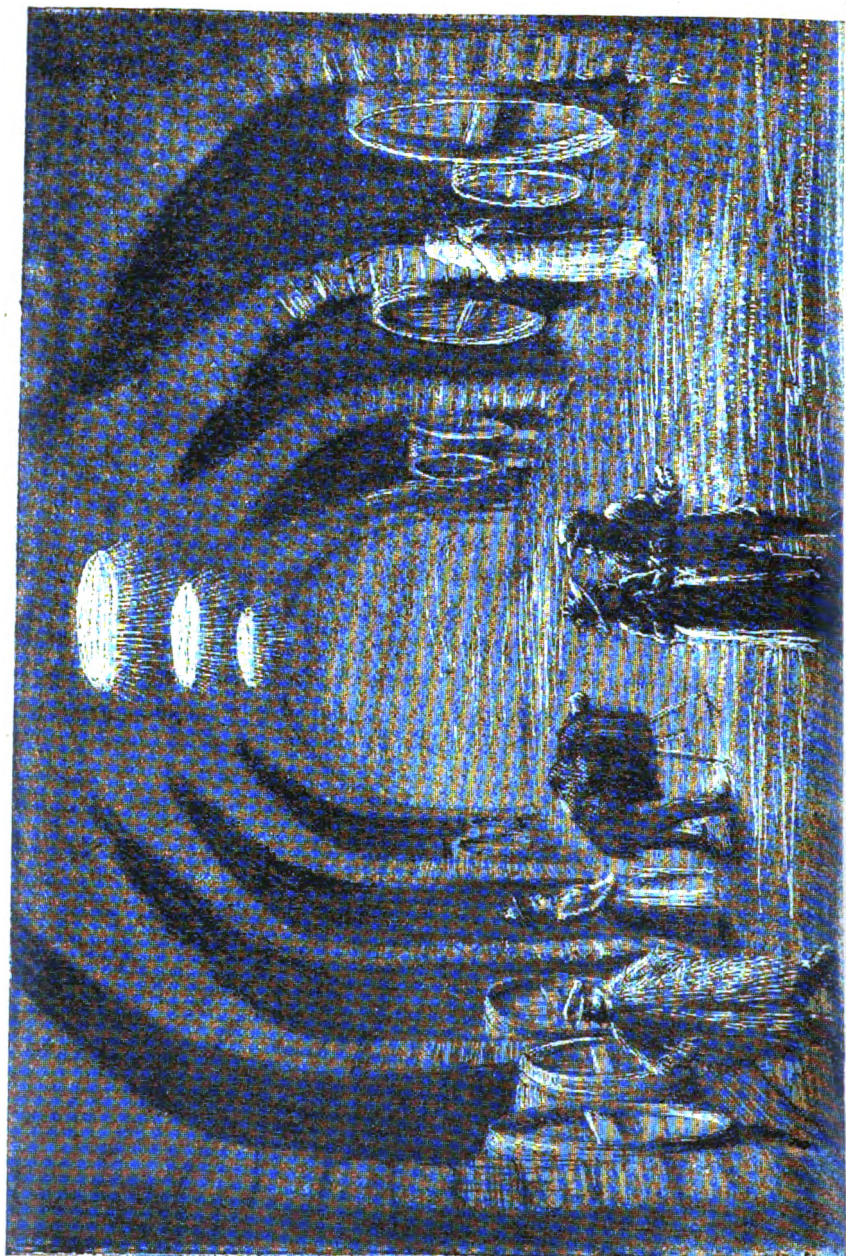
conscient ou inconscient qui existe toujours. Lorsque les faits ne permettent plus de chercher l'explication dans la fraude grossière ou dans la mise en jeu de procédés purement physiques, il faut découvrir la petite bonne nerveuse, l'enfant maladif, la jeune femme anémique ou l'homme exalté qui fournit sa force psychique en soutien aux faits qui sont constatés avec tant d'étonnement par les profanes.

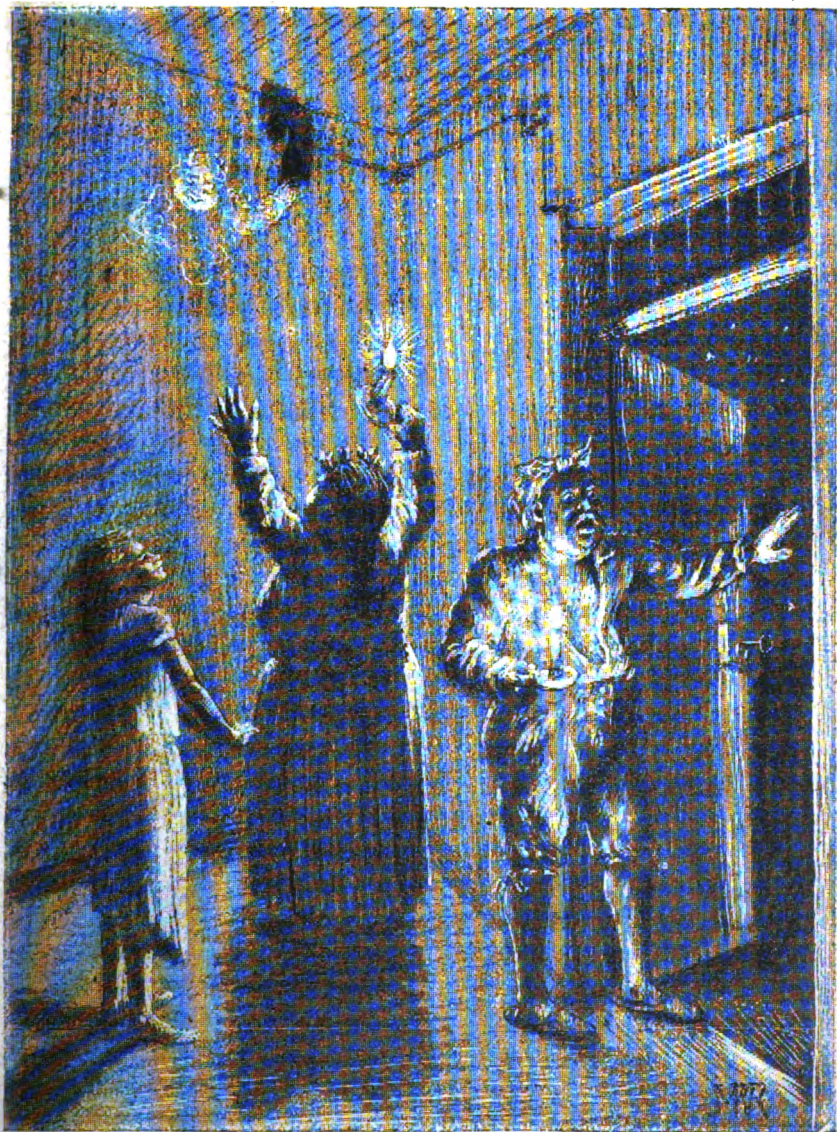
Les faits que nous citerons sont aussi nombreux que les causes accessoires du phénomène, et il faut avant tout les dégager de leur langue mystérieuse, reléguer à son plan, souvent hypothétique, l'action des Esprits hanteurs et déterminer avant tout les conditions du phénomène par rapport aux lois de l'électricité qui s'exercent d'une façon toute spéciale dans ce cas.

LES FAITS. — Les phénomènes de Valence-en-Brie sont très intéressants pour les occultistes. Une maison, jusque-là tranquille, de ce village de 700 habitants, dans laquelle se trouvent deux bonnes, une jeune femme malade et ses deux enfants, est tout à coup le siège de faits troublants que nous allons énumérer.

1° Tout d'abord une grosse voix très forte et proférant de grossières injures est entendue par une bonne dans la cave. Cette voix fait un tel vacarme, que douze voisins entrent et constatent le fait.

2° Les jours suivants, « la voix » continue à se faire entendre, mais gagne la maison, si bien que, huit jours après le début du phénomène, la voix pouvait être entendue, non seulement dans la cave, mais





encore dans le vestibule, à l'entrée, dans la cuisine et dans toutes les pièces du premier étage.

La voix semble partir de terre, mais le timbre est si élevé et elle éclate dans tant d'endroits différents, que toute supercherie semble impossible.

Outre les injures, cette voix profère des menaces de mort contre la jeune femme alitée depuis huit mois. Cette pauvre femme est l'objet de tracasseries variées.

3° Enfin d'énormes planches sont, à trois reprises, transportées ainsi qu'un tonneau d'un bout à l'autre d'une cave, les meubles sont renversés dans les pièces inoccupées, les objets sont bouleversés un peu partout.

4° Et pour couronner le tout, à partir du quatorzième jour de persécution, les carreaux de la maison volent un à un en éclats, en plein jour, à 4 heures de l'après-midi et sous les yeux des locataires ahuris.

A tel point que la justice est saisie d'une plainte régulière de la part de M. Lebègue.

RECHERCHE DE FAITS ANALOGUES. — Nos lecteurs connaissent presque tous l'histoire des faits arrivés, en 1850, au presbytère de Cideville, et rapportés par un témoin oculaire, Eudes de Merville, dans son ouvrage sur *les Esprits*, pages 331 et suivantes.

Un berger nommé Thorel, après s'être mis en contact par le toucher avec un des enfants élevés au presbytère, est parvenu à produire dans ce presbytère des faits absolument étranges. Blessé par une pointe d'acier, il vient demander pardon et cherche néanmoins à recommencer son action. De là des coups de

bâton donnés par le curé et un procès qui perdit Thorel sur la déposition de plus de quatre-vingts témoins.

On trouvera aussi et peint de façon magistrale le récit de ces faits dans l'important ouvrage de Stanislas de Guaïta sur *le Serpent de la Genèse*, que presque tous nos lecteurs possèdent déjà. Nous citerons donc seulement les faits qui éclairent ceux de Valence-en-Brie.

CIDEVILLE. — Tout aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère, puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sous les plafonds, sous les lambris (p. 237).

Pendant que ces bruits mystérieux poursuivent leur incessant concert, pendant qu'ils se font entendre à chaque point indiqué, ou reproduisent en cadence le rythme exact de tous les airs qu'on leur demande, *les carreaux se brisent et tombent en tous sens*, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, etc. (p. 338).

On se munit de très longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre on les enfonce le plus lentement possible. Mais, comme il est difficile de frapper juste, en raison de la subtilité de l'agent, plusieurs pointes sont enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer lorsque, tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement que toutes les autres, *une flamme vient à jaillir* et, à la suite de

cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres.

La fumée dissipée et le calme succédant à une si terrible émotion, on revient à un mode d'adjuration qui paraît si sensible. On reprend les pointes et on enfonce; *un gémissement se fait entendre*; on continue, le gémissement redouble; *enfin on distingue positivement le mot PARDON.*

« Pardon, disent ces messieurs; oui, certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux: nous allons passer la nuit en prières, pour que Dieu te pardonne, et sur terre... mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain toi-même en personne, demander pardon à cet enfant.

— Nous pardonnes-tu à tous ?

— Vous êtes donc plusieurs ?

— Nous sommes cinq, y compris le berger.

— Nous pardonnons à tous (p. 343). »

Le lendemain dans l'après-midi on frappe à la porte du presbytère; elle s'ouvre, et Thorel se présente; son attitude est humble, son langage embarrassé, *et il cherche à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage* (p. 343).

A ce fait nos lecteurs peuvent ajouter :

La sorcière tuée par un coup de sabre en faisant une tentative analogue à celle de Thorel (dans ma *Magie pratique*).

Une maison hantée sous l'influence d'un mulâtre à Buenos-Ayres. Correction de l'auteur de la plaisanterie grâce aux conseils de notre délégué là-bas, M. Girgois. (*Initiation*, août 1895, pp. 178 et suivantes.)

CARREAUX BRISÉS (1849). — Non content de déplacer les casseroles et la vaisselle, de faire voyager des grils d'un bout à l'autre de la cuisine, de tourmenter de toute manière les malheureux domestiques, qui dépérissaient à vue d'œil et parlaient sérieusement de déguerpir, le lutin se mit en devoir de *frapper à coups redoublés contre les murs*.

Les recherches impatientes des maîtres étaient toujours vaines, et les détonations infernales alternaient peu agréablement avec les sonneries fantastiques, lorsqu'il se produisit un troisième phénomène, plus étonnant que tout le reste. *Un carreau se brisa spontanément, puis un second, puis un troisième, jusqu'à cinq dans la même journée*, à deux pas et sous les yeux de cinq ou six personnes rassemblées autour d'une table sur laquelle tombaient des éclats de vitres sans qu'on trouvât trace du moindre projectile. Le plus surprenant, c'est que ces vitres étaient pour la plupart, non pas brisées, mais trouées comme par l'effet d'une balle.

(*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1849, cité par Merville, p. 369.)

MAISON HANTÉEEN 1846 A PARIS, PRÈS DE LA SORBONNE. — C'est cette maison, éloignée de la rue d'une certaine distance et séparée des habitations en démolition par les larges excavations de l'ancien mur d'enceinte de Paris, construit sous Philippe-Auguste et mis à découvert par les travaux récents, qui se trouve chaque soir et toute la nuit assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec

laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels, qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes, sont brisés, réduits en poussière, comme si elle eût soutenu un siège à l'aide de la catapulte ou de la mitraille.

D'où viennent ces projectiles, qui sont des quartiers de pavé, des fragments de démolition, des moellons entiers, qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme ? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit, en vain le chef du service de la sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux, en vain a-t-on lâché chaque nuit dans les enclos environnants des chiens de garde, rien n'a pu expliquer le phénomène que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux ; les projectiles ont continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissant provenir d'une très grande distance et atteignant leur but avec une précision en quelque sorte mathématique.

.

A onze heures, alors que des agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper à la porte (barricadée) de la maison. A trois heures le chef intérimaire du service de la sûreté et cinq ou six de ses subordonnés étant occupés

à s'enquérir près des maîtres de la maison de différentes circonstances, un quartier de moellon est venu se briser à leurs pieds comme un éclat de bombe.

Qui accusait-on de produire ces phénomènes faute de rien trouver ? *Le propriétaire de la maison.* Ecoutez son interview par de Merville :

« Mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'ils ont eu la *simplicité* de m'accuser de tout cela, moi, le propriétaire, moi qui ai été plus de trente fois à la police pour la prier de me débarrasser ; moi qui, le 29 janvier, ai été trouver le colonel du 24^e qui m'a envoyé un peloton de chasseurs ?

« Et puis, une *supposition encore que ce fût moi qui me démolisse* : dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès, avec de beaux meubles tout neufs comme je venais de le faire un mois auparavant ? Est-ce que j'aurais laissé tout mon petit mobilier dans ce buffet à glace que les pierres semblaient ajuster ?

« Et moi donc, est-ce que je n'aurais pas commencé par me mettre à l'abri ? Est-ce que les pierres ne tombaient pas sur moi encore plus rudement que sur les autres ? Tenez, voyez encore cette blessure près de la tempe ; savez-vous bien que je pouvais y rester ? Ah ! Monsieur, il faut convenir qu'il y a des gens qui sont drôles. » — (*Gazette des Tribunaux*, cité par de Merville, pp. 380 et suiv., 2 février 1846.)

Presque toutes les écoles spiritualistes sont d'accord sur l'existence du médium humain dans les faits de maisons hantées.

Cependant, en laissant de côté la fraude et l'action des mauvais plaisants, qui est toujours évoquée par les autorités judiciaires entourant la maison de gendarmes pour pincer « le mauvais farceur », et cet argument des intelligences « modestes » est aussi celui des ignorants, des « esprits forts » et des jeunes journalistes, en mettant, dis-je, de côté ces explications hâtives, nous trouvons bien des solutions du problème.

Pour le spirite, c'est un esprit désincarné qui se venge ou cherche à manifester sa présence ; pour les traditions populaires, c'est une âme criminelle ou souffrante, condamnée à rester dans les sphères terrestres. Pour les catholiques, c'est 99 fois sur 100 le « Diable » (pas celui de Leo Taxil). Quant aux occultistes, ils ont à rechercher :

1° Le médium producteur de la force psychique mise en action ;

2° L'auteur de l'accaparement de cette force psychique, qui peut appartenir soit au plan physique (sorcier, amoureux, aliéné ou exalté), soit au plan astral (élémentaire, larve, ou esprit véritablement humain) ;

3° Le lien entre la cause spirituelle et le médium (volt, animal), ou être magnétisé ou sectarisé ;

4° Les voies suivies dans les divers plans pour unir la cause à l'effet au travers du médium.

On voit par là la minutie des analyses que l'occultiste est appelé à établir dans des cas de ce genre.

PAPUS.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LETTRES MAGIQUES

PROLOGUE

Mon ami Désidérius, mort il y a de longues années, était un personnage fort bizarre, si l'on veut désigner de ce mot une originalité d'une logique implacable qui ne consulte qu'elle-même pour se conduire dans l'Univers. Il était né pauvre, mais son application précoce et son intelligence des affaires lui permirent de réparer assez vite cet oubli des bonnes fées! Comme je le vis, au collège, désorienter la routine pédagogique, de même continua-t-il dans la vie à taillader les quinconces et à saccager les parterres de ce beau parc qu'est la bourgeoisie moderne. Lassant la rouerie comme le formalisme, il allait toujours au but par une combinaison d'aspect puéril, et personne ne voyait l'acuité de son regard, mais tout le monde s'exclamait: A-t-il de la chance!

Autres inquiétudes pour les sympathies commerciales et les curiosités voisines: à quoi les bénéfiques respectables de la maison Désidérius étaient-ils employés? On organisa des surveillances savantes pour découvrir celle d'entre les femmes de ses amis qu'il préférait; de gais compagnons de brasserie, à qui

la curiosité inspira des ruses de trappeur, le filèrent les soirs de pluie aux music-halls, ou les matins de ses fréquentes courses dans la banlieue : rien, pas le moindre trottin à l'horizon, point d'accorte soubrette dans son *home*, pas même le soupçon de ces vices esthétiques dont l'Allemagne, la France et l'Angleterre se renvoient le nom.

Le hasard servit beaucoup la curiosité de nos enquêteurs ; l'un d'eux menant sa famille au bassin du Luxembourg, tel une mère cane ses petits, aperçut au coin du Pont-Neuf Désidérius les bras chargés de vieux livres, courber sa haute taille sur les boîtes des bouquinistes ; le mot de l'énigme était trouvé : notre homme devait être quelque chercheur de chimères biscornues, collectionneur maniaque ou fantasque érudit.

Sans laisser plus longtemps la patience du lecteur bénévole, je lui révélerai que Désidérius collectionnait de vieux bouquins. Quels étaient-ils ? Jamais je n'ai pu le savoir. Quand les lisait-il ? Mystère ! Dans quel but ? Impénétrable comme une volonté providentielle.

Les hasards du noctambulisme nous firent rencontrer ; la première parole qu'il m'adressa fut pour rectifier une erreur de diagnostic que je venais de commettre en déchiffrant d'hypothétiques hiéroglyphes dans la main molle d'une fille ; il dut piquer ma curiosité au premier mot ; son système de chiromancie n'était ni celui de Desbarolles ni celui de D'Arpentigny, et ne concordait avec les leçons d'aucun des vieux maîtres du seizième. Il avait une façon de lire

dans la main, en la regardant de haut, qui me rappelait celle des gypsies d'Angleterre, et je sus plus tard que son système était celui des Tantriks indous.

Un curieux de choses rares, tel que moi, ne pouvait s'attacher à cette piste inexplorée ; mais Désidérius, fort malin ne se laissa point prendre à la diplomatie de mes conversations ; il les ramenait toujours vers le terrain monotone des affaires et de la vie banale, des thèmes vulgaires d'où sa singulière perspicacité faisait jaillir des rapprochements inattendus et des analogies instructives. C'était là en effet le caractère de son esprit : il semblait posséder une circonvolution cérébrale nouvelle qui pénétrait le tréfonds des êtres — une loupe qui, faisant abstraction des différences, ne laissait apparaître aux yeux de l'observateur que les similitudes des objets les plus divers par l'extérieur.

Il devait connaître la loi des choses, et savoir les grouper selon leur genèse intérieure ; on l'eût dit semblable au voyageur se reposant sur le faite d'une montagne et prenant d'en haut une vue claire et réelle du pays dont, perdu dans la vallée, il n'avait aperçu que des aspects sans cohésion.

Ce spectateur solitaire de la vie ressemblait à un lord : de haute taille maigre, la figure rase, la peau brune et les cheveux châtons, toujours vêtu d'étoffes aux couleurs indécises, on l'eût dit descendu d'un cadre de Rembrandt. Il paraissait ensommeillé ; parlant sans éclat, riant peu, et sous son air spleenétique, cachant une endurance extraordinaire à la fatigue physique comme au travail de bureau. Je ne vis jamais chez Désidérius le signe d'une passion quelconque :

en face des maladresses ou de la mauvaise volonté, sa voix devenait plus caressante et son front plus serein : mais l'obstacle s'évanouissait toujours rapidement par une circonstance de hasard : alors il en faisait le texte d'une petite leçon de psychologie des gens ou même des choses, car c'était là une de ses théories favorites que les événements vivent, qu'ils ont leur anatomie, leur physiologie et leur biologie, et qu'on peut les gouverner comme on arrive à bout d'un enfant indocile et capricieux.

Vers cette époque, je m'épris d'un beau zèle pour les études historiques et archéologiques ; et je portai plus particulièrement mes recherches sur la corporation mystérieuse des Templiers. Tous les historiens s'accordent à faire de cet ordre une société d'hommes d'affaires adroits, ambitieux et avides ; je fus bientôt convaincu de la fausseté de cette opinion. Grâce à d'anciennes amitiés, j'avais mes entrées libres dans les bibliothèques privées de certains érudits d'Allemagne et d'Angleterre ; et c'est là que d'heureuses découvertes me donnèrent l'orgueil d'étonner le monde savant par une thèse originale et neuve. Je pus reconstituer leurs rites, dévoiler ce qu'était le trop fameux Baphomet dégénéré en le petit chien Mopse du XVIII^e siècle, faire connaître les travaux effectués dans les commanderies et la raison des architectures imposantes de ces primitifs maçons.

Un soir, je racontais mes travaux à Désidérius, pensant en moi-même l'étonner et tout prêt à le complimenter, lorsqu'il répondit à l'une de mes périodes :

« C'est très bien d'avoir travaillé cette question : votre idée est ingénieuse, mais vous ne l'épuiserez jamais entièrement parce qu'il vous manque la thèse métaphysique de votre antithèse physique. »

Je ne compris pas et j'interrogeai :

— Une thèse métaphysique ?

— Oui, si la terre existe, c'est parce qu'il y a des cieux, et si les cieux s'élèvent au-dessus de nos têtes, c'est parce que la terre est sous nos pieds, expliqua Désidérius avec un demi-sourire. — Je vous donne là des formules trop générales; vous n'avez pas encore l'esprit habitué à saisir d'un coup les rayonnements d'une idée; c'est cependant une chose nécessaire. Ainsi, pour la question qui nous occupe, vous n'avez pas fait cette simple remarque que, si les Templiers ont donné lieu à une légende, cette légende est leur fantôme réfléchi, leur contraire analogique. Si donc on les croit une association de changeurs et de banquiers, c'est que leurs richesses réelles venaient d'une tout autre source; si l'on sait vaguement ce qu'ils faisaient dans les salles hautes de leurs forteresses, c'est que l'on ignore tout à fait l'usage de leurs caves et de leurs galeries souterraines où circulait, active et insaisissable, la véritable vie de l'Ordre.

Voilà ce que vous auriez pu voir.

— Votre idée est pour le moins originale, lui répondis-je; mais sur quels documents précis l'appuyer? En avez-vous des preuves?

— Mon cher ami, répliqua Désidérius, en tirant de sa pipe d'égales bouffées, toute notion intellectuelle a autant et plus de réalité que cette table de marbre, ou

cette tasse à café; mais il est beaucoup de choses que les gens n'ont pas besoin de savoir; nos yeux sont conformés pour recevoir une telle quantité d'énergie lumineuse; mais vous savez bien qu'un éclat trop brillant nous aveugle. Toute chose est parfaite dans l'univers.

— Et ces documents?

— Oh! nous verrons plus tard; il faut que vous vous débarrassiez au préalable d'un certain acquis mental qui, loin de vous aider, vous crée un mur. Si vous voulez vivre, commencez par tuer le vieux monstre qui est tapi en vous.

— Allons, voilà que vous allez me faire de la mystique. J'ai lu Jacob Bœhme, le cordonnier...

— Mais vous ne l'avez pas conçu?

— Et vous?

— Oh moi! il faut bien se donner un intérêt dans la vie.

— Mais enfin verrai-je un jour vos documents? Je suis certain que vous devez posséder des trésors; pourquoi ne consentiriez-vous pas à m'en faire voir un petit coin? Vous savez que je connais lord L*** qui a dans les *Highlands* un si beau manoir et de si belles antiquités druidiques. J'ai pénétré dans la bibliothèque de M. S*** qui a passé sa vie à collectionner des manuscrits thibétains, dans celle triplement formée du professeur K*** de Nuremberg où toute la mystique occidentale se trouve avec l'histoire, des sociétés secrètes; j'ai...

— Vous avez vu également la collection d'Abraxas du prince romain C***, et quelques autres endroits

fermés ont reçu encore votre visite, ajouta Désidérius d'un ton placide, je le sais ; c'est à moi que ces diverses personnes se sont adressées lorsqu'il a fallu avoir des renseignements ; et vous vous trouvez déjà mon débiteur... Attendez un peu, je pense n'avoir plus beaucoup de temps à vivre ici-bas. Je vous donnerai du travail pour après ma mort comme je vous en ai déjà donné de mon vivant.

Et mon bizarre compagnon, ayant rallumé sa pipe, me souhaila une bonne nuit, bien qu'il fût à peine une heure après midi, et disparut dans la foule.

— Quel dommage, murmurai-je, qu'un tel homme aime à faire poser ses contemporains ! Au fond, je vais le soigner, parce qu'il doit certainement avoir des trésors dans sa bibliothèque.

*
*
*

Plusieurs semaines se passèrent sans revoir Désidérius, lorsqu'un matin je reçus un billet encadré de noir, m'annonçant sa mort subite ; pas d'indication de service funèbre ; seulement, ajoutés à la main, ces simples mots : Rendez-vous rue du Champ-d'Asile à 5 heures du matin.

— Cet homme ténébreux a donc des accointances avec les F. . M. . ? pensai-je aussitôt.

Au lieu indiqué, je trouvai dans une salle basse quelques hommes, entre lesquels je reconnus le comte Andréas de R., ce fastueux dandy, qui avait dissipé une fortune séculaire avec la belle Stella, disparue depuis ; il y avait aussi un Hindou barbu, un Allemand à lunettes et un des seuls représentants que

j'aie jamais vu de l'antique race, presque éteinte, des montagnards chinois autochtones, un athlète de six pieds de haut, dont les yeux obliques conservaient une fixité gênante.

Toutes ces personnes paraissaient attendre quelqu'un ; nous étions en habit de cérémonie, que les Orientaux portaient avec autant d'aisance que l'ex-dandy.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, donnant passage à un homme de haute taille, dont l'aspect imposait l'attention et provoquait la curiosité ; il me parut le type accompli de la beauté occidentale ; son regard contrastait étrangement avec l'aspect viril de toute sa personne ; on eût dit les yeux d'un bambino, frais, jeunes, brillants ; ils avaient cette même fixité que ceux du Chinois ; tous les assistants le saluèrent avec une nuance de respect, et, prenant aussitôt la parole :

— Nous allons, dit-il, nous rendre de suite au domicile de Désidérius, où chacun recevra le legs qu'indique le testament ; vous savez qu'il faut aller vite. Du reste, tout doit être prêt.

Et, sur ces mots nous partîmes.

Une demi-heure après, arrivés chez le défunt, le mystérieux inconnu ouvrit la porte du petit hôtel, et nous trouvâmes dans le vestibule quatre énormes colis prêts à être emportés, qui furent attribués à chacun de nous.

— Voici, mon cher Andréas, toute la collection chimique de notre ami : installez le tout dans notre cave ; ayez bien soin d'être seul, et ajustez un verre violet à votre lampe, parce que vous trouverez un cer-

tain nombre de produits que les rayons rouges décomposent ; cette caisse renferme aussi les livres, les manuscrits et les clefs cryptographiques. Permettez-moi de vous recommander la patience.

— J'ai réservé au Swâmi les livres de physiologie et de psychologie, il y retrouvera les shastras secrets du sivaïsme ; sa caisse contient également tout ce qui est nécessaire à l'agencement d'une cellule souterraine, les gommes, les vernis, les couleurs spéciales, la terre d'alluvion, enfin la pierre noire et la sphère de cristal.

— Pour vous, mon cher magicien, voici tout le matériel de l'herméneutique occulte ; les métaux sont alchimiquement purs, les plantes ont crû dans des terres préparées ; vous trouverez enfin les rituels schématiques de l'Occident.

Enfin, Monsieur, reprit l'inconnu en s'adressant à moi, je vous ai fait mettre de côté ce qui m'a semblé devcir vous intéresser le plus, c'est-à-dire une collection de documents inédits sur les sociétés secrètes de nos pays avec la description de leurs enseignements respectifs. Un tableau général vous donnera la marche de leur développement ; enfin, si jamais le désir vous naissait de vous mettre à l'œuvre, un petit cahier relié en parchemin vous indiquera les travaux préparatoires. Sur ce, Monsieur, vous allez, si vous le voulez bien, transporter ces objets et revenir ici pour la cérémonie funèbre.



Quelques heures plus tard, nous nous retrouvions

tous les six prenant place dans le nombreux cortège des amis du défunt que nous conduisions à sa dernière demeure. Les événements de cette matinée m'avaient plongé dans une surprise croissante; et tout ce décor de roman-feuilleton n'était pas sans jeter quelque ombre sur la joie que je ressentais de posséder enfin ces documents tant désirés : je bouillais d'impatience en attendant l'heure de la solitude où je pourrais enfin les voir.

Je me mis le jour même après dîner à déclouer la caisse. Elle était hermétiquement remplie de papiers, de livres et de dessins; j'y trouvai des raretés inconnues; une collection de miniatures de l'époque représentant les Grands Maîtres du Temple; des toiles peintes roulées, portraits de tous les personnages ayant eu un nom dans l'histoire de l'occultisme; les alchimistes étaient là, avec les astrologues, les magiciens, les kabbalistes et les mystiques. Je fis plus tard des recherches pour m'assurer de l'authenticité de ces peintures; les experts et les critiques d'art furent tous unanimes à la reconnaître. Il y avait là des incunables, des livres dont les collectionneurs ne connaissent dans toute l'Europe que deux ou trois exemplaires; enfin une série de soixante-douze tableaux peints représentant des suites de figures géométriques encadrés dans des guirlandes de roses et d'une sûreté d'exécution parfaite. Il y avait des lignes, des cercles, des triangles, des étoiles, des cubes dans toutes les positions, des figures de serpents comme sur les gemmes gnostiques, bref, tout un fouillis évidemment hermétique auquel je ne compris rien.

A ce moment, je m'aperçus qu'une odeur inconnue flottait légèrement par ma chambre; elle tenait de la myrrhe et de l'essence de rose, et paraissait provenir du vernis qui recouvrait la collection des soixante-douze tableaux hiéroglyphiques ainsi que les portraits et les reliures des livres; en examinant ce vernis odorant, je m'aperçus qu'il ne s'écaillait pas sous l'ongle et qu'il paraissait faire corps avec la substance qu'il protégeait.

— C'est une composition perdue, pensai-je, mais que l'on doit retrouver dans les livres de Lemnius ou de Porta; nous verrons cela plus tard, plutôt encore dans le gros in-octavo de Wecker...

L'odeur orientale continuait à pénétrer doucement l'air, et je crus sentir son action se porter sur moi d'une façon toute spéciale; ce n'était pas un engourdissement de la vie organique, ni un trouble de physiologie; ma tête restait libre, et mon pouls battait régulièrement; mais chaque fois que j'aspirais, avec une bouffée d'air, un peu de cet arôme, je sentais à l'épigastre une douce chaleur et une sorte de rayonnement intérieur, comme l'absorption d'un vin généreux pourrait en faire naître; en même temps, mon système musculaire s'harmonisait dans une sorte de quiétude nouvelle et qui demande pour être comprise quelques mots d'explication.

Nous avons tous remarqué, au cours des actes ordinaires de notre vie, que nous dépensions beaucoup plus de force musculaire qu'ils n'en exigeraient exactement; nous sommes plus ou moins semblable au robuste garçon de labour qui dirige sans fatigue sa

charrue, mais qui sue à grosses gouttes lorsqu'il *met la main à la plume*; en un mot nous apportons à chacun de nos mouvements une sorte de raideur, de tension nerveuse, très fatigante, et qui perturbe l'harmonie de nos fonctions corporelles. Cela provient sans doute d'un manque de sérénité et de spontanéité; la civilisation a desséché le libre influx de la nature en nous; beaucoup des formes les plus vivantes de notre âme ont été froissées depuis des siècles sans nombre, et les atavismes de la gêne, de la restriction, de tous les antiphysismes de l'homme des villes, pèsent d'un poids inexorable sur ce bébé futur que portent trop rarement nos petites Parisiennes névrosées.

Cette état de fausse tension est perceptible par la détente qui s'opère lorsque nous prenons le soir, ou plus souvent vers le matin, quelques heures de sommeil inquiet; le corps semble avoir été délivré d'un moule constricteur, et les millions de petits êtres cellulaires qui le composent paraissent entrer dans une pause réparatrice. Telles sont du moins les impressions qu'éprouvent tous ceux qui ont l'habitude de s'observer eux-mêmes.

Or ce parfum produisait sur moi un effet exactement analogue; toutes mes articulations contractées semblaient se détendre comme sous les rayons d'un chaud soleil; ma vie physique semblait reprendre son amplitude, je sentais mon sang battre dans mes veines en ondes rythmiques, tandis qu'un frémissement intérieur centralisait ma force nerveuse comme pour quelque soudaine et toute proche activité. Dans l'examen de ces phénomènes nouveaux, mon regard

errait à l'aventure de mon bureau à mes livres, des livres à la lampe et de là aux moustaches raides de mon chat, juché en sphinx sur le large dossier d'une cathèdre ; lorsque, en reportant mes yeux sur l'un de ces tableaux symboliques, je m'attachai, avec le même plaisir que donne la contemplation d'une belle statue, aux lignes multicolores d'une grande étoile, analogue à celles que l'on voit dans les loges des maçons, portant à leur centre la lettre G.°, c'est ce signe que Faust appelle le Pentagramme et à qui les magiciens attribuent les vertus les plus extraordinaires.

Celui que je regardais se détachait en trompe-l'œil sur un fond dégradé, bleu obscur comme l'espace qu'aperçoivent les aéronautes au-dessus de la région des nuages. Il était rouge, bleu, vert, jaune et blanc ; les inégalités de l'éclairage en faisaient chatoyer les couleurs, et il me charmait littéralement, comme un objet quelconque enchante les rêves du haschichéen.

Autour de mon pentagramme flamboyaient, sur le fond bleu sombre, les lettres d'une inscription circulaire, écrite en une langue inconnue ; ce n'était ni le sanscrit, ni l'hébreu, ni l'arabe, ni le thibétain, ni aucun des dialectes hindous ; je ne me rappelais pas en avoir vu de semblables dans la *Stéganographie* ni dans la *Polygraphie* de ce Tritenheim appelé mal à propos Trithème, que l'on dit avoir appartenu aux sociétés les plus mystérieuses de son temps. Peut-être était-ce un des idiomes secrets de l'Inde, le parvi ou le senzar ; sans doute les manuscrits m'en donneraient-ils la clef ; et je commençais déjà d'appliquer mentalement à cette phrase les premières règles de la

cryptographie, lorsqu'une secousse intérieure retentit en moi, je sentis ma vie, condensée en sphéroïde, sortir par la gauche du plexus solaire ; mon cabinet disparut de mon regard ; je me trouvais dans une obscurité profonde, j'entendis deux ou trois accords d'une admirable harmonie ; un point lumineux s'ouvrit devant moi comme un diaphragme irisé et je me trouvai dans une lumière violette, sur les dalles d'une chambre basse où flottaient des fumées lourdes et amères.

Je n'eus pas l'idée de m'enquérir du *modus operandi* par lequel j'étais amené sur cette scène inattendue ; le spectacle que je contemplais m'intéressait puissamment et centralisait toutes les forces de mon être.

Je n'étais pas seul : je comptai trois hommes vêtus de robes noires et cinq femmes en tuniques vert pâle. Au fond de la salle je discernai une sorte de pyramide basse formée de sept marches ; à deux mètres au-dessus d'elle brillait, d'un éclat immobile, une petite lumière violette ; chaque homme était entre deux femmes, et les huit personnages étaient disposés sur un triangle dont la pointe était la petite pyramide ; les hommes reposaient chacun de leurs bras sur les épaules de leurs compagnes ; ils avaient devant eux des trépieds où brûlaient des baies et des résines blanches ; derrière nous, sur le sol, on avait disposé une ligne ininterrompue de pommes de pin.

J'essayai de distinguer les figures de mes compagnons de hasard ; il y en avait de tout âge ; mais une certaine uniformité de type les reliait. Les hommes étaient maigres, hauts et d'aspect douloureux ; il y

avait trois femmes d'une beauté extraordinaire; brunes, pâles, la figure figée, les yeux fermés; elles dressaient, dans une immobilité statuaire, des visages de souffrance et d'accablement. Quelles douleurs indicibles devaient-elles porter? Du faix de quels péchés ne semblaient-elles point défailir? Chez les deux plus âgées, la vie ne semblait plus être dans leurs corps, mais réfugiée tout entière dans la figure; dans les plis des bouches pâles logeait la résignation; sur les fronts sans rides, la seule lumière d'une fermeté inébranlable; dans les yeux, la splendeur du sacrifice secret; et je m'enfonçais tout entier dans un étonnement quelque peu craintif, lorsque, tout à coup — car j'avais conservé ce que les modernes appellent la pleine conscience à l'état de veille — les trois hommes commencèrent à proférer des phrases rythmiques.

Ah! quel mystère que leur voix!

Ils parlaient à l'unisson, dans une langue sonore, sourde et berceuse; en les écoutant, j'imaginai un bronze forgé par les Kobolds, avec les pleurs, les douleurs et les soupirs des hommes; un métal dur et brûlant, fluide et vibrant qui sonnerait des glas d'agonie basse, les hoquets d'un cœur torturé, les angoisses lentes, les peurs sans raison, comme un gong où passerait la plainte du vent d'hiver, les hurlements de la mer, ou le silence affreux des landes hantées. Ah! voici le cri d'une victime de l'Inquisition; voici le râle d'un cœur trompé; voici la plainte d'un supplicié d'Orient; voici l'affre d'une âme assaillie par les démons! Et chaque parole rebondissait sur mon être, me déchirant, me convulsant, me faisant

crier grâce vers les enchanteurs immobiles et glacés.

Au lieu du répit que j'espérais, la voix des cinq femmes vint aiguïser mon énervement. Elles chantaient par intervalles, donnant comme la couleur et des éclairs livides à l'eau forte monotone et vertigineuse déroulée par les hommes. La musique était aussi étrangère et indéfinissable ; elle m'obséda, et, implacable dans sa plainte, elle eut raison de l'attitude de défiance que j'avais prise dès le commencement de ce rêve singulier. Je laissai tomber ma prévention et aussitôt les symboles mystérieux entrèrent dans mon âme et s'y dénudèrent, mais, avec quelle vive énergie, avec quelle véhémence cruelle, avec quelle déchirante acuité ! Parvenu aux portes de la tombe, je ne repense pas encore sans frémir à cette nuit de mon âge mûr.

Le chant de ces femmes se tenait dans les hautes notes de supplication et de pénitence ; alors l'espace obscur devant mes yeux s'illuminait d'une étincelle d'étoiles, ou un éclair violet traversait des coins d'ombre ; c'était alors une âme affolée, déchirée dans ses entrailles, le désespoir inexprimable d'un éternel adieu aux êtres chers, et la flamme des brûle-parfums devenait vivante ; elle s'élevait toute droite comme l'humble et pur repentir du pécheur, ou elle se tordait comme la douleur d'un être tenaillé par les démons. Ah ! les affreux tableaux de soufre et de poix brûlants, décrits par le murmure monotone des prêtres, éclairés par les fers rougis, les ruisseaux de plomb fondu, les pierreries méchantes, les douloureuses voix féminines ; la sensation d'immondes et visqueux contacts où glue toute la lèpre luxurieuse de l'humanité, les faces

spectrales de cynisme et de vice apparues sur le velours noir de l'air suffocant ; toute l'horreur des cauchemars monastiques était certainement là, m'excédait jusqu'à la nausée, me faisait crier grâce, allait me ruer sur les acteurs impassibles, lorsqu'un silence se fit plus effrayant dans sa nudité que l'inexprimable laid de ces fantômes ; les flammes des brûle-parfums s'aplatirent vers l'intérieur du triangle, et, à la lueur éblouissante que jeta, avant de s'éteindre, la petite lampe violette, j'aperçus à mes pieds le corps de Désidérius ; je n'avais plus la force d'une résistance, lorsque les assistants se jetèrent, m'entraînant avec eux, la face contre le sol ; mon souffle presque suspendu allait caresser le visage du mort ; une sensation de fluide extraordinaire me traversa la colonne vertébrale, l'horreur entra dans mon être, mes dents se heurtèrent convulsivement, un craquement électrique se fit entendre à la fois aux quatre coins de la pièce. Je vis le sang jaillir de la bouche du cadavre, et je perdis connaissance ; je veux dire que toute la scène disparut de devant mes yeux comme avait fait ma chambre.

Il me semblait avoir perdu mon corps, ou plutôt chacune de mes facultés avait reçu une vie autonome, et chacune de mes émotions, chacun de mes désirs, s'envolait de moi comme un ange de jubilation ; je nageais au fond d'une mer de douceur et de repos, avec l'intuition d'un soleil resplendissant, sur la route duquel toutes mes aspirations me précédaient en m'ouvrant la voie. Les mystérieux opérateurs de la salle nocturne m'environnaient, transfigurés et ravis ;

et nous suivions, dans une allégresse silencieuse, l'âme de Désidérius revêtue de science et de volonté, allant recueillir dans la lumière de gloire le prix de ses travaux. Il me semblait deviner l'énigme de l'Univers ; avec une rapidité vertigineuse, je revoyais les spectacles de ma vie, j'en pénétrais le sens, je concevais l'action perpétuelle et vivifiante de Dieu dans la nature ; les hommes avec qui je parlais autrefois — comme tout était loin — m'apparaissaient comme des mots animés, révélateurs d'une volonté divine ; ils étaient moi-même et, en chacun d'eux, une des facultés de mon âme se reconnaissait avec admiration.

Tout à coup, un éclair éblouissant : je suis aveuglé ; je repasse dans une fulguration dans la salle obscure, c'est mon cabinet de travail avec sa lampe qui charbonne ; la petite pendule ne marche plus ; le chat est en catalepsie ; la même odeur subtile flotte dans l'air ; et je meurs littéralement de faim et de fatigue. J'essaie de me lever du divan où ce rêve étrange m'a surpris, mes mains battent l'air pour aider l'effort impuissant des jambes, et leur geste fébrile ramène le petit cahier noir, dont l'inconnu m'avait recommandé la lecture. A la première page, une belle écriture de calligraphe a tracé un titre : *Lettres de Théophile à Stella*. Théophile ! *Celui qui voit Dieu !* Je ne raconterai pas toutes les réflexions que je fis le jour suivant ; elles m'induisirent en des aventures complexes qui influèrent considérablement sur le reste de mon existence ; comme je n'estime rien de meilleur au monde que le charme d'une vie active et mouvementée, je crois rendre service au public, ou

plutôt à cette petite partie du public qui sait retirer l'amande de son enveloppe amère, en lui donnant connaissance de ces lettres. Que les lecteurs en usent chacun pour le mieux, et je pense qu'ils tireront de leur étude quelque profit. SÉDIR.

Mes attaches avec l'Au-delà

NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES

(Suite)

J'avais commencé ma lecture, lorsque, arrivé au passage qui m'intéressait et qui, en même temps. devait sûrement me peiner, brusquement je fus entouré comme d'un tourbillon de vent assez violent (or, notez que le temps était très calme); la lettre me fut comme enlevée des mains. J'étais sur la route nationale; des champs labourables la bordaient des deux côtés, personne ne passait et jamais je ne pus retrouver un fragment de ma lettre: disparue, envolée dans un endroit où il était impossible de ne pas distinguer le moindre petit caillou!

Un seul coup de vent s'était fait sentir. — Coïncidence, dira-t-on. — Je l'admets. Mais, moi, qui me doute de ce que contenait le billet et pourquoi je ne devais pas le savoir, je crois, — mettons je suppose, — surtout au bruit de colère du coup de vent, qu'il y avait autre chose.

Plus tard, lorsque j'ai su ce qu'était un élémental,

un désincarné, mort par violence ou volontairement, une entité astrale, j'ai essayé de donner une meilleure solution à ce fait.

Ce qu'il y a aussi de bizarre, c'est que, du vivant de ma mère, j'ai voulu ramener la question plusieurs fois sur le contenu de sa lettre ; toujours elle a trouvé le moyen de l'é luder.

Peut-être est-ce ici le cas de mettre en scène la grande loi :

Destin. Providence. Libre arbitre.

Avec ces trois fils se tisse la vie de chaque humain.

Fatal est le destin. C'est la route droite qui doit être parcourue. Nous ne pouvons le comprendre, il est au-dessus de notre entendement. La cause première, en se manifestant, l'a pris pour Loi ; Elle le suit pour accomplir son cycle qui se terminera par la réabsorption du monde manifesté.

Si la route du Destin doit être suivie par tous, elle laisse à chacun, pour accomplir la course, le choix des moyens : vitesse, arrêts, chutes, retours, écrasements, emballements sont variables. Chacun, avec son libre arbitre, peut arriver comme il veut au but final.

Nos efforts seraient quand même souvent stériles, si, sous forme d'aide, la Providence ne venait à nous. Ce soutien est, pour ainsi dire, constant pour chacun ; il se manifeste de mille façons ; il est presque toujours discret, mais pourtant parfois presque visible.

Tous les plans se pénètrent ; Swedenborg l'a presque fait saisir. Le Ciel n'est pas en haut, mais ici, partout, l'enfer-purgatoire de même. Le divin nage dans le terrestre ; aussi la Providence sait faire appel

pour accomplir son action bienfaisante aussi bien au visible qu'à l'invisible : inspiration divine qui parle en nous, — rêves prophétiques qui nous avertissent, — aile d'ange qui nous protège. — Globe de feu qui nous entoure et paralyse le bras meurtrier qui va nous frapper, — élémentaire ou élémental qui accomplit un ordre et produit un de ces phénomènes dits inexplicables, contraires aux lois naturelles ; coup de foudre qui détruit un être méchant ; tout cela sont des manifestations de la Providence tendant à nous secourir.

Le Destin comportait que, vers la fin du xviii^e siècle, naîtrait l'ère des grandes nations, et que la guerre broierait pendant un certain temps les peuples dans le gigantesque moulin de l'Europe.

Il envoya Napoléon comme meunier, mais la Providence, un jour, jugea que la trituration était suffisante ; le blé paraissait vouloir manquer et, dans la morne plaine du poète, il suffit d'un orage qui détrempe le sol, d'un fossé qu'on avait oublié de marquer sur une carte et de l'entêtement d'un général, dont le cerveau, peut-être obsédé par une idée-larve, se refusa à donner l'ordre de marcher, pour que le nouveau fléau de Dieu devienne à jamais un être inoffensif.

C'est l'histoire du grain de sable qui fausse l'immense machine ; de la phollade qui mine la falaise de granit et fera une mer d'un continent.

Dans mes souvenirs de prime jeunesse, je me rappelle qu'habitant alors la Franche-Comté, ma grand-mère qui m'avait élevé, comme je l'ai déjà dit, avait souvent à franchir la petite rivière de la Lizaine sur

un bac à traile, pour se rendre à une dépendance de notre maison. Le pays était très industriel et le bac servait au passage des personnes, des charrettes et surtout à celui de lourdes voitures de charbon. Comme d'habitude, elle allait traverser, et le passeur même lui avait dit : « Allons, Madame V..., embarquez, je pars ! » Le bateau était encombré par un lourd chariot de houille avec son attelage. Elle allait prendre place, lorsque, se ravisant, elle répondit : « Mon petit-fils vient de me rejoindre, je ne l'attendais pas, je vais le reconduire à la maison ; non, je ne pars pas, ce sera pour votre prochain voyage. »

Et nous nous acheminâmes vers chez nous, moi lui serrant bien ses bras demi-nus. J'avais cette passion, ai-je aussi déjà dit, et c'est même pour cela que j'étais venu la retrouver, car elle était en train de jardiner et avait retroussé ses manches, lorsque, crac, le câble du bac se cassa et tout ce que contenait le bateau coula. Ma grand'mère venait d'échapper à une mort certaine.

Destin. — Un bac dont l'établissement est forcé en ce point. Un câble d'acier qui, en vieillissant, subira la loi de résistance amoindrie par le travail moléculaire du métal qui le compose ; d'où rupture un jour.

Libre arbitre. — De ma grand'mère : entrer ou ne pas entrer dans le bateau.

Providence. — Mon arrivée qui modifie juste à temps la première détermination émise par le libre arbitre.

Moyen (employé par la Providence). — L'utilisation de la sensation de plaisir que j'éprouvais à être près

de ma grand'mère, surtout lorsqu'elle avait une occupation que la forçait à découvrir ses bras.

Même ici j'ouvre une parenthèse en disant qu'il ne saurait être question de « fétichisme » en ce cas.

Le fétichisme est un des pôles de la passion, mais l'autre est le plaisir, mêlé soit d'amour, soit de respect que l'on éprouve en admirant une partie du corps d'autrui, avec calme, sans hystérie.

Un père peut contempler les yeux de sa fille, même avec une certaine passion de satisfaction ; une mère peut éprouver un grand plaisir à caresser les boucles blondes et ondoyantes de la chevelure de son fils, sans pour cela qu'il y ait le moindre fétichisme.

Les conclusions à tirer, c'est que, dans le premier fait qui a donné lieu à ces développements assez longs, il s'est passé quelque chose d'anormal : la brusque disparition d'une lettre sous l'influence d'une cause normale, — le vent, — mais arrivant d'une façon anormale et agissant de même.

C'est le fait providentiel. Il ne resterait qu'à établir si un être invisible a agi par lui-même ou a influencé un agent naturel (l'air) pour agir. Si c'est intéressant au point de vue de la connaissance des forces premières employées, c'est indifférent lorsqu'on envisage le résultat atteint.

Ensuite, il serait surtout fort curieux que plusieurs personnes pondérées, équilibrées, jugeant sainement, notassent pendant plusieurs années de leur vie les événements auxquels elles ont été intimement mêlées. Qu'elles fassent la part du Destin, la part de leur volonté, et enfin la part de la Providence qui est ve-

nue modifier leurs résolutions. Elles se rendraient compte que, souvent, après avoir, dans un premier moment, maudit les entraves, les difficultés qui surgissent devant nos déterminations, on reconnaît plus tard, au contraire, qu'on a échappé au danger et, avec le vieux bon sens populaire, on dit : « A quelque chose malheur est bon. »

5° Les songes prophétiques, les rêves à interprétation sont la préoccupation de bien des personnes; elles en deviennent les esclaves, y croient à l'aveugle, deviennent, sans qu'on sache pourquoi, d'un caractère chagrin et inquiet, rendent la vie difficile à leur entourage. Une femme jalouse, qui se fie aux pronostics du sommeil, croit voir son mari commettre des infidélités (à plus forte raison s'il s'agit de deux amants); elle devient féroce, prend ses illusions pour des réalités, terrorise, martyrise celui qui n'a souvent jamais cessé de l'aimer et n'en peut mais.

Je n'aborderai pas ce genre, mais je citerai un rêve prophétique avec sensation physique :

J'avais un parent très âgé près de moi. Il dut se rendre à Paris pour suivre un traitement. Sa mort était une question de temps, mais il pouvait encore vivre de longs mois. J'allais le voir chaque dimanche et le quittai un soir où rien n'aurait pu faire prévoir que sa fin était très proche. Il était faible, mais pas plus mal qu'à l'ordinaire.

Je repris le train et retournai chez moi, et le lundi, à 3 heures du matin, le rêve que je fis me réveilla; l'heure sonnait, il me parut que l'on m'étranglait, que l'on me retirait, avec accompagnement de flots

de sang, la trachée-artère d'une longueur infinie.

Dès le matin, je reçus une dépêche. Sans l'ouvrir, et cependant je ne m'y attendais pas, je dis : « Mon vieux parent est mort. » C'était vrai, une lettre vint me le confirmer. Il était mort à trois heures, étouffé par son catarrhe et avec hémorragie du gosier.

Si les fantômes des morts reviennent rarement, par contre, au moment de la mort, le corps astral, grâce à ses enveloppes nombreuses, encore adhérentes, peut nous impressionner. C'est ce qui dut m'arriver.

Il existe trop de traités sur l'interprétation des songes — je parle de travaux sérieux — pour aborder cette question à fond. Les conclusions à donner varient suivant les individus. La première opération à faire est d'interroger les souvenirs et de voir si le rêve n'est pas provoqué par un fait, un souvenir, une idée, une lecture, un récit, un objet présentant de l'analogie et qui a impressionné le cerveau depuis peu. En cherchant bien, on trouve ainsi la source première de presque tous les songes.

D'autres fois, ils sont provoqués par une cause physique qui influe sur nous pendant notre sommeil. Mon grand-père m'a conté que, lorsqu'il était enfant, la ville qu'il habitait avait deux écoles — non concurrentes, heureux temps ! — car, tous les samedis, les deux élèves les plus zélés de chaque pension portaient les compositions de la semaine à corriger par échange, d'une école à l'autre, pour qu'il y eût la plus grande impartialité dans les jugements de notes.

On était en juillet et, dans le Midi, les nuits sont chaudes. Endormi, mon grand-père rêvait qu'il por-

tait les cahiers à la correction, accompagné d'un de ses camarades et, comme il ne marchait pas assez vite, ce dernier le piquait, dans une partie charnue, avec les coins cartonnés des registres qu'il avait en main. Plus il se plaignait, plus les coups redoublaient. La douleur le fit se réveiller et il put se rendre compte qu'il dormait très peu couvert, pour ne pas dire pas du tout, et que le chat de la maison, installé sur une chaise à côté du lit, voyant une belle forme ronde à portée de sa patte, s'en donnait à cœur joie. Plus il frappait, plus sa victime remuait et plus il redoublait !

Au moyen âge, par un clair de lune, il n'en aurait pas fallu davantage pour forger une histoire de diable, marquant un jeune chrétien de sa griffe.

Certains rêves, tels que ceux où notre astral circule dans les cimetières, semble entrer ou entre réellement dans le sol, parmi ces terres engraisées par la pourriture des cadavres... la bouche s'emplissant de la nauséabonde saveur de ce limon, sont affreux, terrifiants. Puis ce sont souvenirs de morts ou appels de défunts.

D'autres fois, on revoit ses parents disparus, même souvent avec un visage bien plus jeune que celui qu'on a pu leur connaître et, cependant, on sait que ce sont eux.

La hantise des parents est terrible ; elle pousse jusqu'à l'inceste, au meurtre, avec leur forme incorporelle. Mais, pour tous ces cas graves, il est téméraire d'émettre des théories explicatives, elles pourraient choquer trop d'idées admises.

Pour terminer cette question et, puisque les effluves dégagés par les corps sont à l'ordre du jour, je dirai qu'étant l'année dernière au camp de S... et couché sur mon lit placé sous ma tente, vers midi je faisais un brin de sieste.

A ma gauche, dans la tente voisine, se trouvait mon ami A... ; à ma droite, dans la sienne, mon collègue B... Donc je rêvais que, juché sur une porte, à califourchon, B... me donnait des coups, voulait me faire tomber. Je me défendais en lui lançant des coups de pied. Je me réveillai à demi et vis un certain désordre sur mon lit : on m'avait lancé quelques bouts de bois, de petites pierres et, intérieurement, je me dis : « C'est ce farceur de A... qui m'a fait cela, j'en suis sûr, et suis-je bête de rêver que c'est B... », et je me rendormis. Il faut dire que, beaucoup plus lié avec A. qu'avec B., le premier était coutumier de me jouer quelques niches ; B., au contraire, ne venait presque jamais à ma tente. Je fus réveillé une seconde fois par les tracasseries qui continuèrent et dus bien me rendre à l'évidence ; c'était bien B. qui s'amusait à mes dépens ; me voyant la bouche un peu ouverte, il voulait me placer un bouchon sur la figure ! Ainsi les « effluves » de B., on ne pourrait dire autrement, avaient impressionné mon cerveau pendant mon sommeil d'une manière juste, tandis que mon raisonnement, basé sur les faits antérieurs, les probabilités, était faux.

Ce petit fait, curieux en lui-même, l'est peut-être davantage encore par les conclusions auxquelles il peut donner lieu.

Admettez que j'eusse dormi dans une chambre et qu'une personne que je n'aurais jamais pu soupçonner se soit introduite dans mon appartement et m'eût volé sans me réveiller.

Le lendemain, à la constatation du délit, je ne l'aurais pas accusée, ma raison logique aurait été contre le soupçon ; mais si un rêve, influencé par sa présence, m'eût impressionné intérieurement, j'aurais pu, à mon réveil, avoir de la prévention contre elle. Malgré moi, j'aurais pu l'observer, la contrôler, arriver à découvrir le vol.

C'est l'œil intérieur ! qui voit en dormant.

Bien des soupçons, qui se changent plus tard en constatation de réalités criminelles, n'ont d'autre origine : émanation à distance qui part d'un corps, en frappe un autre à l'état de veille, de sommeil naturel, de sommeil hypnotique.

Et il ne faut pas crier au miracle. Un chien retrouve bien son maître ou le gibier qui fuit, et ni l'un ni l'autre n'ont laissé de traces matérielles visibles, pouvant se peser. Une personne peut donc dégager sur une autre quelque chose de fluide qui l'impressionnera.

6° Conclusion. — Ces notes ne sont nullement écrites pour me poser comme favori des atteintes de l'invisible. Tous nous y sommes plus ou moins sujets, nous n'avons qu'à observer. Elles sont écrites, d'abord pour donner à ces phénomènes le cadre qui leur convient, c'est-à-dire des explications basées sur les sciences occultes telles que nous les comprenons dans cette Revue, ensuite pour mettre en garde les lecteurs con-

tre la multiplicité de ce qu'ils croient être des avertissements de l'Au-delà.

Les vraies manifestations de ce genre sont espacées, caractéristiques. Certains prétendent qu'ils n'ont qu'à se mettre autour d'une table, à prononcer quelques paroles cabalistiques, à lire un grimoire auquel ils ne comprennent goutte et qu'aussitôt ils dansent en rond avec les habitants de l'Astral ; que les morts viennent converser avec eux, qu'ils commandent aux éléments. Erreur, ils se créent des fantômes dont ils deviennent les esclaves.

La vraie manifestation, on la sent, elle est presque personnelle. La raison l'analyse, la compare, la comprend, avec son langage de tête, de mots.

Mais il y a surtout un juge infailible, qui nous dira si nous sommes dans le vrai, et qui contrôle toutes nos sensations : c'est — la Conscience.

C'est elle qui nous fait sentir par son langage du cœur, langue muette, si le fait dont nous sommes le témoin est ordinaire, d'ordre terrestre, ou d'un ordre plus élevé et, quoi que nous fassions, malgré même parfois la négation de la raison, la conscience parle plus fort ; nous sentons intérieurement que nous avons été touchés, malgré notre mauvaise foi à en convenir.

C'est l'homme qui nie Dieu par pose, par conviction absente et qui, au fond de lui, sent que le monde n'est pas le résultat du hasard.

Enfin, lorsque nous avons compris que le fait occulte a pris racine en nous, la foi nous saisit. Lorsqu'on a la foi, on est capable de tout ; on est confiant,

résolu, on voit, on lit à livre ouvert dans l'Au-delà.

Mais pour cela il faut observer et persévérer dans l'observation toute sa vie, et non se contenter d'écouter quelques conférences sur l'occulte et après se croire mage ou fée.

Et le manuscrit s'arrêtait là.

Pour copie conforme,
TIDIANEUQ.

L'Esprit de la Prière

Par WILLIAM LAW

I

Les âmes éprises de littérature mystique trouveront une nourriture substantielle dans une œuvre de William Law, *l'Esprit de la prière*, que Sédir vient de traduire en français. Comme toute œuvre initiatique, ce travail s'appuie sur l'intellectuel, envoie d'abord le cerveau à la découverte, puis émeut peu à peu le cœur qu'il fait enfin vibrer d'une sorte délicate, par quelques-unes de ces paroles réellement vivantes, échos d'un monde de lumière pressenti. Avant d'indiquer le chemin qui mène vers Dieu, et les moyens de le découvrir, W. Law nous entretient de la nature de la chute et des préparations nécessaires à l'âme qui commence à ressentir les premiers rayons du Soleil Divin.

Pour la majorité des hommes, la vie sur terre est une sorte de rêve éveillé, et cela parce qu'ils n'ont pas compris qu'ils avaient en eux-mêmes un principe d'Éternité, et que leur séjour sur terre n'a pas d'autre but que de les élever jusqu'aux richesses impérissables du Ciel. Dieu, l'unique Bien, est Vivant ; avec une générosité sans égale, Il se communique aux âmes qui soupirent vers Lui, et nous ne le trouvons pas, parce que nous n'avons pas en nous l'*Esprit de la prière* qui seul peut nous unir à Lui. Adam avait reçu de la Sainte-Trinité un Esprit céleste et un Corps céleste, puis un corps et un esprit extérieurs formés du limon de la terre paradisiaque où l'élevait l'arbre de vie. Ce corps et cet esprit extérieurs lui furent donnés pour agir sur le monde externe, formé avec le chaos du royaume de l'Ange déchu. Adam pouvait vivre comme un Ange, en ne se servant de son corps extérieur que pour manifester les merveilles de ce royaume, ou pour arriver à connaître le bien et le mal que renfermait le monde extérieur. C'est ce qu'il fit, poussé par son secret désir, et à ce moment même son âme devint prisonnière dans un corps de chair et de sang. Le travail de la régénération consistera à reconquérir la nature angélique perdue. En un très beau discours qu'il met dans la bouche du créateur, W. Law nous explique ensuite la chute des Anges et la différence qui existe entre l'Ange tombé dans l'abîme sans fond de sa puissance égoïste et ténébreuse, et l'homme après sa chute. Le premier voulait une grandeur qui ne vînt que de lui-même et il trouva ce qu'il cherchait ; le second ne voulut pas sur-

passer Dieu, mais seulement connaître le bien et le mal ; il trouva également ce qu'il cherchait, et son corps extérieur lui fut d'une grande utilité, car il rendit l'âme insensible à sa position infernale, en l'occupant des besoins de sa vie extérieure.

L'auteur résout aussi la question de la faute originelle en disant que les hommes ont hérité de la chair et du sang d'Adam, et que celui-ci ne pouvait leur léguer que sa nature matérielle avec ses conséquences. Je préfère la théorie Kabbaliste qui nous fait tous responsables d'un crime que tous nous avons commis puisque tous nous y étions, mais le raisonnement de W. Law est juste, et il en tire la même assurance que Dieu ; en sa trinité est l'Abîme sans fond du Bien, du doux et de l'aimable. L'auteur termine cette première partie en disant que le Verbe seul était capable de régénérer notre âme déchirée, séparée du ciel par la perte de sa lumière divine intérieure, puisque lui seul est cette lumière. C'est donc en naissant de nouveau dans notre cœur que Notre Sauveur rallumera en nous l'étincelle de la vraie Vie. Et cette régénération n'est pas symbolique, mais réelle. Tout en n'oubliant pas le Christ extérieur né de la Vierge Marie, il croit que c'est de la naissance en nous du Christ lui-même que dépend notre avenir spirituel.

II

La nécessité de la régénération étant ainsi fixée, l'auteur nous amène à en trouver le moyen dans une réalisation en nous de la nature, de la vie, et l'Esprit

de Jésus. Que toutes nos actions aient cette réalisation comme but ; quoi que nous fassions, faisons-le dans l'espoir de l'union avec le Christ. Ayons Jésus dans notre cœur du matin au soir, et cela seul desséchera en nous les sources du mal, et développera tout ce qui est bon ; mais comment cela s'accomplira-t-il ? Dans la mesure de notre foi, comme le paralytique, le possédé, le pécheur disant à Jésus : Seigneur, tu le peux si tu veux, et toujours, maintenant comme autrefois, il nous sera répondu : Que cela soit selon ta foi ! que notre foi et notre désir crient après Lui comme les infirmes sur les routes de Judée, et nous aurons alors réellement en nous la volonté qu'Il soit notre Sauveur. N'envions pas la Samaritaine qui eut le bonheur de se trouver proche des dons divins, car ce bonheur est le nôtre ; Jésus sera à l'instant près de nous, si nous voulons seulement nous tourner vers lui et le prier. « Cherche en ton cœur, s'écrie W. Law, tu y trouveras ton Dieu. Ne le cherche pas à l'extérieur dans les livres, les discussions, les Églises, il n'y a d'autre chemin pour aller à lui que la voie du cœur. » Il faudrait tout citer ; à chaque ligne l'Esprit divin resplendit et l'on sent l'ami secret du Seigneur, l'Être privilégié instruit par le Christ lui-même. Après quelques paroles sur la chute, l'auteur nous donne des renseignements sur cette perle précieuse, la lumière de l'Esprit en nous, que nul travail, nulle souffrance ne peut assez payer. Citons une analogie bien vivante qui fait comprendre sa pensée : Un grain de blé renferme, dit-il, de la lumière et de la vie. Il possède une tendance à s'unir à l'air et à la

lumière du monde ; cette lumière physique possède aussi tendance à se réunir à cette parcelle d'elle-même cachée dans la graine ; mais il faut pour cela une mort, une putréfaction.

Ainsi de notre âme et de la lumière divine :

« Ne cherche pas ici et là, dit-il plus loin, en demandant où est le Christ. Il est là comme la lampe qui éclaire ton chemin, comme une huile sainte qui adoucit les qualités ignées de ta nature pour les transmuier en l'humble douceur de la lumière et de l'amour. »

« C'est de ce principe céleste, dit-il encore, que vinrent les nombreux esprits, apôtres du Christ intérieur. » Un mystique si élevé ne pouvait être arrêté par la question de la supériorité d'une Église plutôt qu'une autre. La chose importante, la seule nécessaire, c'est que l'Esprit du Christ naisse et se développe en nous, que nous ayons reçu l'onction d'en haut et avec elle un esprit qui prie sans cesse, qui sait pourquoi il prie et qui est ressuscité d'entre les morts avec Jésus. Aussi, quelle que soit l'Église à laquelle nous appartenions, même si nous ne connaissons ni la loi, ni les évangiles, notre régénération s'opérera. Cependant, ceux-là sont prêtres et prophètes qui possèdent réellement Dieu en eux-mêmes. Où que nous allions, si nous sommes bien affermis dans l'adoration intérieure, nous aurons avec nous le prêtre, le temple et l'autel. Pour arriver à cet état, enseigne l'auteur, « abdique ta volonté, tes passions, tes désirs de vieil homme, rends-toi entièrement à l'obéissance de la Lumière et de l'Esprit. En toi le repentir a été la première voix de

Dieu. Prends bien garde alors de ne pas être sourd à sa voix. »

W. Law donne ici deux règles essentielles à retenir :

1° Que rien dans la Nature ne peut donner à notre âme un bien parfait, sinon l'influx de Dieu sur elle;

2° Que toutes les épreuves subies par l'homme depuis la chute jusqu'à l'Évangile ne tendaient qu'à rendre son âme capable de sentir l'opération de l'esprit. A remarquer aussi l'explication de la phrase : Aimez votre prochain comme vous-mêmes. Il n'y a qu'un amour, Dieu seul doit être aimé pour lui-même; et les autres doivent être aimés en Lui et pour l'amour de Lui. Ce qu'il dit sur les renoncements est aussi fort remarquable : Ils ne sont rien par eux-mêmes, ni haut ni bas, ils ne possèdent pas de forces vivifiantes; leur seule valeur est *d'éloigner les obstacles à notre sanctification.*

Il nous reste à dire quelques mots sur la façon dont l'auteur comprend la conduite que doit tenir l'âme une fois qu'elle a senti l'appel divin.

Tout peut se résumer en un mot : l'ardent désir de faire la volonté de Dieu.

Cette tenue intérieure a deux conséquences : elle maintient l'âme dans la joie, le désir, la confiance, l'abnégation, et elle nous fait reconnaître notre néant et notre incapacité; elle nous épargne ainsi une foule d'erreurs fondées sur le quelque chose que nous croyons être dans la nature; elle est le premier degré qui doit nous mener un jour, bien éloigné, hélas! pour la majorité des hommes, à la vie séraphique, à la révé-

lation de la vie divine. C'est l'*unique* salut pour tous les hommes. Tel est bien imparfaitement résumé le petit livre que je devais présenter aux lecteurs de cette revue. Il n'est, en somme, qu'une paraphrase de ces admirables et douces paroles de notre Sauveur le Christ : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; je l'aimerai et je me ferai connaître à lui. »

Remercions donc Sédir d'avoir mis à notre portée cette perle de la couronne mystique et souhaitons l'accomplissement en notre cœur des promesses du Maître Divin.

G. PHANEG.

PENSÉE

Nous pouvons amener un homme à la croyance, parce qu'elle ne tient qu'à nos opinions ; nous ne le pouvons amener à la foi, parce qu'elle est un sentiment et une jonction.

Nous pouvons l'amener à une doctrine et à une lumière par nos enseignements journaliers ; nous ne pouvons l'amener à la sagesse et à la vie de l'esprit, parce que l'esprit se donne lui-même ; et qu'il donne seul la science d'instruire et de parler à propos, et non d'après les mouvements de la volonté humaine. —
L. CL. DE SAINT-MARTIN, *Homme de désir*, p. 261.

Au Pays des Esprits ⁽¹⁾

(Suite)

CHAPITRE XI

LE RÉVEIL

Oh ! la joie de s'éveiller libre, délivré de tout souci, toute souffrance ou fatigue ! de toute vile guerre pour un morceau de pain ! Ne plus ressentir le froid et la chaleur, la soif et la fin ! Ne plus connaître les larmes ni le chagrin ; voir sa vie passée comme un rêve banal dont les tristes ombres ne reviendront jamais plus ! Plus de privations, d'amères séparations, d'injustices, de cruautés, de mal ! Plus de cœur brisé, plus de sanglots, plus de soupirs.

Flotter, voler dans les hauteurs, sans plus sentir le poids ou les liens qui vous attachaient à la terre, fuir comme l'éclair à travers l'espace sur les élastiques vagues de l'éther. Contempler au travers d'heureuses larmes et d'une atmosphère de feu les cieux étoilés, si obscurs pour la terre, si resplendissants pour vous ! Voir de tendres mains vous soutenir, se sentir enlacé

(1) Voir l'*Initiation* d'octobre 1901 (chapitre x).

avec amour, entendre les voix d'amis bien chers, presque oubliées, murmurer à votre oreille de douces paroles de bienvenue ; regarder autour de soi et reconnaître un brillant, heureux cercle de parents bien-aimés vous accueillant dans la réelle patrie.

Plus de séparation, de mort, de tristesse ! Oh ! être là ! En avant, en avant à travers les airs, plus haut, toujours plus haut par-delà la nuit, l'obscurité, par-delà les étoiles. Plus haut ! à travers les atmosphères parfumées ; plus haut ! vers les royaumes où le soleil ne s'éteint jamais, où des palais étincelants envoient dans toutes les directions leurs rayons multicolores sous des milliers d'arcs-en-ciel !

Abaisser ses regards et voir de blanches cités, de longues et larges routes abritées par des bosquets parfumés et des arbres ondulant sous la brise ; suivre des jeux dans des plaines fleuries, de nombreux Êtres beaux, pleins de joie et de vie !

Puis, de nouveau, en avant, jusqu'au pays heureux, plus haut que la plus haute pensée, bien loin dans l'espace ; jusqu'au pays qui ne connaîtra plus jamais la nuit ! Oh ! douce heure qui résume mille années de vie !

Tel fut mon réveil ; telle fut ma fuite à travers l'espace, le repos enfin trouvé par mon esprit épuisé, mon cœur meurtri. Vains seraient mes efforts pour parler de choses qui ne peuvent être traduites en langage terrestre. Laissez-moi seulement me souvenir de ce qui peut être raconté de cette région heureuse.

Là, chaque mouvement a son propre son, et, lors-

qu'un grand nombre de tons se combine, il se forme une harmonie musicale. La musique remplace la parole, et quand elle doit représenter des idées, expliquer les merveilles de la création, c'est alors un merveilleux concert symphonique.

Chaque ton est en lui-même une idée et a un sens spécial ; l'ensemble révèle les plus éclatantes gloires de l'univers.

Pas de musique qui n'ait une réelle signification dans ces mondes célestes, qui n'offre à l'exécutant et à l'auditeur d'innombrables inspirations.

En écoutant les douces et majestueuses symphonies qui m'accueillirent, lorsque, resplendissant de joie et d'amour, je m'arrêtai dans ma radieuse patrie, j'entendis le chant de la vie et je compris sa profonde signification, je compris que les pauvres, faibles mortels sont toujours dans les mains de la Puissance créatrice. Tout dans la nature chantait l'éternel Créateur, la *Providence* qui soutient et protège les êtres. Tout parlait de sa bonté, de sa sagesse et de son pouvoir, et enseignait aux hommes à s'appuyer sur elle. Tout enfin faisait comprendre la vraie cause de la souffrance : la beauté, la symétrie et l'ordre de la création que l'Être entrevoit lorsqu'il commence à concevoir l'infini.

La Patrie ! Puis-je donner, à l'aide de ce précieux mot, une idée même faible du repos et de la paix dans la céleste Patrie ? Je ne le crois pas. La Patrie ! c'est là que tous mes bien-aimés étaient rassemblés, là que tendaient leurs courses vagabondes. C'était l'endroit béni où mes goûts pouvaient trouver à se

satisfaisant ; où il m'était permis de rester, de progresser, de penser, d'échanger de joyeux saluts avec ceux qui m'aimaient, jusqu'au moment où je serais prêt pour un autre pas en avant. Chaque esprit a, en effet, un appartement, un centre d'amour, de repos où il acquiert de nouveaux pouvoirs, de nouvelles forces, où tout ce qu'il a aimé, admiré, désiré prend forme, se personnifie autour de lui. Mon esprit fut transporté, comme cela arrive quelquefois, dans une sorte de hall solitaire semblable à une église, lieu de silence et de contemplation intérieure. Là, le passé se traduisait sur les murs en tableaux symboliques qui parurent et s'effacèrent tour à tour, rappelant le plus petit événement, le plus petit mot ou la moindre pensée de ma vie terrestre écoulée ; conservés, fixés dans la lumière astrale dont ce temple était une page écrite pour toujours. Oh ! merveilleuse alchimie de la vie spirituelle ! En lisant ce panorama de ma vie, archives ineffaçables que toute âme doit lire et relire, je revis mon passé sous son juste aspect.

Bien des actes que j'avais regrettés, qui m'avaient même causé des remords me semblaient maintenant une conséquence inévitable d'autres faits sans lesquels ma vie aurait été incomplète. Beaucoup d'actions dont je m'étais enorgueilli apparurent avec la petitesse et l'égoïsme mesquin qui les avaient réellement causées.

Les angoisses, les chagrins étaient autant de bénédictions ; les pensées que j'avais déplorées autrefois, je les percevais maintenant comme d'inévitables effets. Je vis et je reconnus que mon être était composé de

ce que j'avais été, de ce que j'avais fait, dit ou pensé. Toutes choses parurent sous leur vrai jour. Tout ce que je possédais, tout ce que je voyais, l'air même que je respirais était coloré par moi, et je voyais, je sentais, j'entendais seulement dans la proportion où mon être intérieur colorait ce qui m'entourait. Tout était réel autour de moi, mais je ne pouvais avoir conscience de cette réalité que d'après l'état de mon être intérieur. Fasse le ciel que nos souvenirs terrestres soient purs ; autrement, le malheur nous attend devant les immuables jugements du pays des âmes !

Dans une autre scène dont je ne puis parler pleinement, j'appris que nos âmes et toutes leurs facultés sont des aimants qui attirent seulement ce qui peut s'assimiler à elles, personnes ou choses. Si ces facultés sont formées d'amour désintéressé, des amis répondront à l'appel de l'âme. Si l'esprit tend vers la beauté, la lumière ou la connaissance, il est entouré d'êtres en harmonie avec ses aspirations.

Les passions basses, les habitudes vicieuses, les penchants criminels ne peuvent se satisfaire dans le monde des esprits. Leur racine est même en dehors de la terre et attire l'âme coupable dans les profondeurs de gouffres où elle est enchaînée au lieu même de ses affections. Dans le pays des esprits, les idées prennent corps, vivent, sont réelles. Rien n'est perdu dans l'univers. Tout ce qui a jamais existé sera, ou pourrait être, est mis en réserve dans les éternels laboratoires de l'Être.

Aussi, quel glorieux privilège d'errer à travers les sentiers éternels du Temps, et de trouver plus loin

encore une éternité pour y progresser sans fin !

Les sphères ! quel est le sens de ce mot ? Quelle langue mortelle pourrait en parler dignement ? *Les idées sont des sphères*. Un nombre infini de sphères formant toutes un monde complet roulent dans l'espace sans limite, et chacune est habitée par des esprits en harmonie avec l'*idée spéciale* qui le dirige. Les sphères ne sont pas permanentes ; elles forment la demeure temporaire de ceux qui les traversent. Elles sont les greniers où sont recueillies les gerbes terrestres qui doivent y rester jusqu'au moment où, plus parfaites, elles peuvent être mélangées au pain de l'éternelle Vie. Il y a des sphères d'amour où les tendres natures s'attachent l'une à l'autre jusqu'à ce que de plus larges, plus élevées aspirations les attirent vers des plans de pensées plus purs. Il y a des sphères pour toutes les nuances de la lumière mentale de l'idéalité, de la connaissance ; des sphères pour tous les degrés de bonté, d'intelligence, de sagesse. Dans chacune existe une certaine possibilité de bonheur, et aussi des impulsions spéciales pour aller plus loin progresser ; de sorte que chaque âme, profitant tour à tour des différentes caractéristiques de la sphère qu'elle habite peut glaner, recueillir à la fin le bien de toutes et devenir un esprit parfait.

(A suivre.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA SOUFFRANCE

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES
SPIRITUALISTES, LE 22 NOVEMBRE 1901

A la fin de la dernière séance du précédent exercice, quelqu'un d'entre vous m'a demandé ce que c'était que la souffrance. J'ai répondu qu'une conférence tout entière serait à peine suffisante pour répondre à cette question. Le D^r Papus m'a alors demandé de faire une conférence sur la souffrance ; j'y ai consenti. Je viens aujourd'hui tenir ma promesse. Malheureusement, ce n'est pas une conférence qu'il me faudrait faire, deux suffiraient à peine pour élucider un pareil sujet ; je vais donc être obligé d'abréger beaucoup.

La souffrance en effet, ne peut pas être définie d'un mot ; on se fait beaucoup d'idées fausses sur elle, et je serai heureux si je peux jeter quelque lumière sur un sujet aussi poignant qui, malheureusement, nous intéresse tous.

Je vais d'abord vous montrer ce que c'est que la souffrance, puis j'examinerai quelle doit être notre contenance devant elle.

La souffrance, en elle-même n'existe pas, elle réside uniquement dans notre manière de percevoir et d'apprécier les sentiments et les sensations causées par les excitations de l'extérieur. Comparez la souffrance que pourra occasionner la mort d'un enfant à une mère qui l'aime ten-

drement, avec l'impression qu'en éprouvera une autre mère qui ne l'aimait pas et à qui il était à charge.

Un traumatisme ne produit une douleur que si nous en avons conscience, et la douleur est proportionnelle au degré de conscience que nous en avons ; l'anesthésie, complète ou partielle, en est une preuve. Bien plus, le même traumatisme peut être agréable ou douloureux suivant les circonstances.

On est souvent effrayé en lisant les descriptions de tortures infligées aux prisonniers de guerre chez les sauvages, ou bien aux malheureux accusés du temps de l'Inquisition. Là encore il y a bien des variétés. Il est prouvé aujourd'hui que les mêmes tortures, qui sont atroces pour un Européen, sont bien peu de chose pour le sauvage dont le système nerveux est beaucoup moins affiné que le nôtre. On cite un Peau-Rouge qui, dans une marche, s'était enfoncé un tesson de bouteille dans un pied et continua sa route sans s'en apercevoir ; ce n'est que lorsqu'il fut arrivé à la fin de son étape, et qu'il se reposa, qu'il vit le tesson qui était resté dans son pied et qu'il l'arracha. Quant à l'Inquisition, on sait que certains hystériques qui passaient pour sorciers, étaient complètement anesthésiés et riaient pendant l'application de la question. Cette anesthésie était prise du reste, par les juges, pour un *sigillum diaboli*.

Il y a des sectes de fanatiques pour lesquels la douleur est une véritable volupté. Vous vous rappelez les *convulsionnaires de Saint-Médard* qui éprouvaient un immense soulagement dans l'application de ce qu'ils appelèrent le *Grand secours*. Ils se faisaient piétiner, brûler, crucifier même ; ils se faisaient donner de grands coups de chenets dans le ventre, etc. Tout cela les rendait parfaitement heureux. Aujourd'hui encore, il existe de temps en temps des réunions religieuses, connues en Amérique sous le nom de *Camp meetings* et en Irlande sous le nom de *Revivals*, où l'on peut voir des faits analogues.

Mais laissons de côté toutes les folies et toutes les constitutions anormales, ne nous occupons plus que de l'homme sain d'esprit et sans aucune anomalie corporelle. Nous avons des exemples nombreux de l'influence de la volonté sur la douleur, elle est considérable ; on peut, en se rai-

dissant, non seulement supporter, mais diminuer la douleur dans de fortes proportions. Vous connaissez tous Zénon disant : « Douleur, tu n'es qu'un vain mot. » Vous connaissez aussi l'endurance que les Spartiates acquéraient par leur éducation. On cite un jeune Spartiate qui avait caché un renard sous sa tunique pour le faire pénétrer en fraude dans la ville ; pendant que le soldat de garde à la porte de la ville causait avec lui, le renard lui dévorait la poitrine mais il ne laissa voir aucun signe de douleur sur sa figure pour ne pas être découvert. L'histoire de tous les temps est pleine d'épisodes analogues.

La souffrance, de quelque sorte qu'elle soit, dépend donc exclusivement de la réceptivité de celui qui l'éprouve. Quand elle est perçue, elle est toujours désagréable, mais elle est souvent salutaire. Tenons-nous-en pour l'instant à la douleur physique. La souffrance qu'éprouve le patient, quand on lui fait une opération chirurgicale, est non seulement inutile, mais même dangereuse : avant la découverte de l'anesthésie, on a vu des opérés mourir d'épuisement nerveux, par le fait seul de la douleur. Mais ce genre de souffrance est la conséquence naturelle d'un fait utile. Si, au lieu d'une opération chirurgicale, c'est un coup ou une blessure quelconque qui produit la douleur, cette douleur est un avertissement d'un danger. L'homme est prévenu par la douleur que sa vie est menacée ou, tout au moins, l'intégralité de son être. Si un ennemi me frappe et que j'en éprouve un sentiment de plaisir, loin de m'opposer à ses coups, je les recevrai avec avidité, je les provoquerai même, et ma vie sera en danger ; tandis que si les coups me font souffrir, je me défendrai ou je fuirai, et je conserverai mon existence.

Tout ce que nous venons de dire concerne le corps physique, mais l'homme ne souffre pas que par le corps physique. Vous savez tous que nous possédons plusieurs corps, un pour chaque plan. Le nombre des plans est considérable, il en est de même du nombre des corps qui enveloppent l'âme humaine. Pour pouvoir s'y reconnaître, on divise tous ces corps en un nombre restreint de groupes ; certaines écoles en admettent sept, d'autres quatre, d'autres trois. On peut en considérer neuf ou dix. Mais ce ne sont là que des classifications, nous ne pourrions pas com-

prendre ce qui se passe, si nous ne nous rappelions pas que nous possédons en réalité une grande quantité de corps.

Pour nous, nous diviserons le Kosmos en quatre Mondes ou Plans principaux : le Plan Physique, le Plan Astral, le Plan Mental et le Plan Céleste. A ces quatre plans correspondent quatre corps : le Corps Physique, le Corps Astral, le Corps Mental et le Corps Céleste. Tous ces corps sont animés par le MOI réel, que les théologiens appellent l'ÂME. Je n'insiste pas sur ces définitions que je suppose connues de vous tous, je me contente de vous les rappeler.

Chacun de nos corps est susceptible d'éprouver de la souffrance ou du plaisir. Chacun d'eux a une vie propre et doit mourir un jour. La mort du corps physique est connue de tout le monde, la mort des autres corps n'est connue que des occultistes. Tout ce qui menace la vie de ces corps est une souffrance. Nous sommes donc obligés de considérer des traumatismes dans les quatre plans, chacun de ces traumatismes atteignant le corps correspondant au plan dans lequel il est produit, et n'atteignant pas les autres.

Le traumatisme physique n'a pas besoin d'être expliqué, vous le connaissez tous, c'est le seul qui soit admis dans les sciences officielles. Il atteint le corps physique et ne produit aucun effet direct sur les autres corps.

Le traumatisme astral produit son effet sur le corps astral, il est perçu sous forme passionnelle. Le corps astral peut être lésé tout aussi bien que le corps physique, et le langage populaire semble le reconnaître ; réfléchissez à ces expressions : *J'ai été blessé de sa manière d'agir à mon égard ; Il s'est fait un grand déchirement en moi ; Mon cœur saigne ; J'ai reçu un coup au cœur ; Vous m'avez fait une blessure qui se cicatrisera difficilement ; J'ai la mort dans l'âme* ; etc., etc. On me dira qu'il s'agit là d'un langage figuré, cela est vrai, mais ces figures se rapportent à des choses réelles ; le langage ordinaire, du reste, n'est, lui aussi, qu'une série d'images.

Le corps astral inférieur peut être molesté d'une façon évidente pour tout le monde, dans les cauchemars par exemple. Dans les rêves en général, on éprouve des sensa-

tions qui rappellent le plaisir et la douleur tels qu'on les éprouve à l'état de veille ; cependant le corps physique n'y participe pas, le corps astral est seul touché. Dans certains cas, il y a retentissement sur le corps physique, c'est ce que l'on appelle une *répercussion*, mais alors ce n'est que secondairement que le corps physique est atteint.

Il y a aussi des traumatismes sur le plan mental et sur le plan céleste. Ces traumatismes produisent sur le corps mental des faux jugements, de fausses interprétations scientifiques, des erreurs, des compréhensions difficiles, etc. ; sur le corps céleste, des sécheresses, des désespoirs, des tendances au blasphème, des découragements, etc.

Mais il n'y a pas que des traumatismes qui produisent de la souffrance, il y a aussi la fatigue, les malaises, les indispositions, les maladies, auxquels nos quatre corps sont sujets. Je me contente de les signaler, une sèche énumération serait fastidieuse ; j'en ai assez dit pour que vous puissiez vous-mêmes compléter ce travail.

Enfin, il faut encore remarquer qu'une violence sur un plan peut retentir sur plusieurs autres plans. Une opération chirurgicale, avant de faire souffrir le corps physique, a déjà torturé le corps astral par l'appréhension, les souffrances imaginaires que l'on éprouve par avance. Un traumatisme sur le plan astral, un violent chagrin par exemple, peut rendre le corps physique sérieusement malade ; la réaction peut se faire sentir jusque sur le corps mental et même le corps céleste : sous l'influence du chagrin, il est difficile, quelquefois même impossible, de travailler ; il y en a qui se sentent entraînés jusqu'au blasphème.

Voyons maintenant la raison d'être de la souffrance.

Pour le plan physique, le but de la souffrance est bien évident : *Sua quemque trahit voluptas* ; l'homme est attiré par le plaisir, si la souffrance n'existait pas il serait exposé à tous les dangers, je l'ai déjà dit plus haut, je n'y reviens pas.

La souffrance est tellement voulue, tellement un but, que la pathologie la sépare nettement de la sensation. On pourrait croire que les nerfs de sensibilité nous transmettent une impression simple de contact quand l'excitation est peu forte, et une impression de douleur quand l'excitation est trop forte, la douleur serait alors l'exagération

du toucher. Il n'en est pas ainsi : dans certaines maladies il y a de l'analgésie sans anesthésie, c'est-à-dire que le malade sent très bien qu'on le touche, mais n'éprouve aucune douleur quand on le pince ou quand on le blesse. Certains états magnétiques présentent aussi cette différenciation.

Par analogie, on voit facilement qu'il en est de même dans les autres plans ; partout la douleur nous avertit d'un danger ou d'un détriment. La douleur est une condition indispensable de conservation de tout notre être.

Mais pourquoi ne pouvons-nous être avertis que par la douleur ? Dieu n'aurait-il pas pu nous préserver par d'autres moyens ? Dans la maladie, la douleur nous avertit des précautions que nous devons prendre pour ne pas gêner la lutte de notre organisme contre les principes morbides ; mais pourquoi sommes-nous malades ? Était-il donc impossible de passer notre vie terrestre sans maladies, et même sans tous les autres maux qui nous accablent ?

C'est là le grand problème qu'il ne m'est pas possible d'aborder aujourd'hui ; je me contenterai de dire que la condition essentielle de la vie sur la terre est que nous devons tous mourir dans un délai plus ou moins long. Il en résulte deux conséquences : 1° Tous les êtres vivants ont une tendance à conserver leur vie le plus longtemps possible et, pour cela, doivent être avertis de tout ce qui peut y porter atteinte ; la douleur seule peut remplir ce but, je l'ai déjà montré plus haut. — 2° Pour qu'il y ait toujours des hommes sur la terre, il faut de toute nécessité que nous ne mourions pas tous en même temps ; il y a donc forcément des hommes qui meurent avant ceux qu'ils aiment et dont ils sont aimés, la douleur ayant son siège dans les corps invisibles en est la conséquence.

Mais pourquoi sommes-nous obligés de mourir ? C'est ce que j'expliquerai un jour dans une conférence spéciale sur la *chute de l'homme*. Je vous dirai alors que la chute a déterminé la vie passagère sur le plan physique, et que la vie sur le plan physique entraîne, *per se*, la nécessité d'évoluer.

Or évoluer consiste à briser tous les liens qui nous enchaînent dans les plans inférieurs ; pour cela il est indispensable de lutter et, par conséquent, inévitable de souffrir. On peut donc dire que la souffrance est une des

conditions de notre évolution, mais remarquez bien qu'elle n'en est qu'une condition indirecte. On peut dire qu'il est impossible d'évoluer sans souffrir, mais la réciproque n'est pas vraie, on ne peut pas dire qu'il soit impossible de souffrir sans évoluer. Il y a des souffrances inutiles et il n'est pas vrai que notre évolution soit proportionnelle à nos souffrances. Cette proposition est très importante et mérite de nous arrêter un instant (1).

Le Christ nous a révélé cette loi de la nécessité de souffrir pour être sauvé. Cet enseignement a été généralement mal compris et il en est résulté des conséquences très nuisibles. Faute d'avoir su interpréter convenablement les paroles du Christ, la chrétienté a rendu l'œuvre de la rédemption presque inutile. Le Christ est venu nous ouvrir la porte du ciel et nous l'avons fermée.

Dès les premiers temps du christianisme on s'est lancé dans une voie d'ascétisme qui a complètement dénaturé la religion que le Christ nous avait enseignée. Les tout premiers chrétiens, imprégnés de la parole de Jésus, encore

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que je dis là ; on ne peut pas évoluer sans souffrir, c'est une loi, mais il faut, pour être exact, la combiner avec une autre loi : la souffrance est d'autant plus vive et, par conséquent, plus intolérable, qu'elle est plus *intense*, c'est-à-dire qu'on en ait à supporter une plus grande somme dans chaque unité de temps. La quantité de souffrance que nous sommes obligés de subir pour faire un certain progrès, étant la même, elle sera horrible si nous la liquidons en quelques jours, elle sera très supportable si nous la liquidons en quelques mois, et elle pourra être insensible si nous la répartissons sur quelques années. On pourrait donc dire, à la rigueur, que par ce procédé on peut évoluer sans souffrir ; mais alors ce sera au détriment de la rapidité de l'évolution. Il y a encore d'autres causes qui éliminent la souffrance, le transfert par exemple, comme on le verra plus loin.

J'ai dit en outre que la souffrance nous avertissait d'un danger ; cela est vrai, mais il ne faudrait pas en conclure qu'il en soit toujours ainsi. Il existe des cas dans lesquels la souffrance est un simple résultat : pendant qu'un abcès se forme, la douleur est intense, mais elle est surtout le résultat du travail d'élimination. L'organisme lutte contre une formation étrangère, la souffrance pourrait être évitée sans inconvénients et c'est ce que nous faisons à l'aide des pansements qui ne l'annihilent pas mais en diminuent considérablement l'intensité. Mais il n'y a là aucune contradiction : la souffrance est toujours un avertissement qu'il se passe quelque chose d'anormal dans l'organisme ; cet avertissement est souvent très utile, mais pas toujours. Un chien aboie quand il entre quelqu'un dans la maison : il vaut mieux qu'il vous dérange inutilement quand il entre un ami, que s'il restait muet devant un voleur.

impressionnés par tout ce qu'ils lui avaient vu faire, étaient pleins de mansuétude, de zèle et de renoncement d'eux-mêmes; ils étaient toujours prêts au sacrifice, mais étaient loin de rechercher des souffrances inutiles. Mais il n'en fut pas longtemps ainsi; peu à peu le temps effaçait les premières impressions, l'œuvre humaine commença bientôt à se manifester.

Les divers milieux dans lesquels le christianisme se répandit firent sentir leur influence, les vieilles théories vinrent se mêler aux nouvelles: il faut du temps, beaucoup de temps, pour changer la mentalité des hommes. C'est à peine si aujourd'hui on commence à s'assimiler l'esprit christique. Chaque race, chaque peuple est venu apporter ses habitudes, son génie propre et sa manière de comprendre et de faire. La Grèce a apporté ses spéculations philosophiques, l'Afrique sa dureté, sa férocité, Rome son esprit administratif, organisateur, l'impérialisme, l'Égypte un mysticisme particulier, le monachisme et même quelque chose ressemblant beaucoup à l'hindouisme. Au milieu de tout cela le Christ était de plus en plus méconnu, et le doux pasteur qui donnait sa vie pour ses brebis était devenu le juge inflexible, celui qui jugeait les vivants et les morts, *inde venturus est judicare vivos et mortuos*.

C'est alors qu'on vit les hommes s'ingénier à s'infliger des tortures variées: il y en eut qui vécurent seuls dans les déserts, au risque des tentations les plus abominables comme saint Antoine l'Ermite; d'autres trouvaient que dans un désert il y avait encore trop de confortable et vécurent en haut d'une colonne, comme saint Siméon Stylite, qui eut des imitateurs; d'autres se condamnaient au silence, comme des pythagoriciens; il y en eut qui lacérèrent leur corps à coups de lanières ou à l'aide de cilices; d'autres se privèrent de manger ou mangèrent des choses dégoûtantes, etc., etc. Chacun violentait à l'envi la nature; la souffrance était devenue quelque chose de méritoire. Je ne dirai pas comment la nature se vengeait, elle ne perd jamais ses droits: pour quelques stoïciens héroïques qui parvenaient à se posséder complètement et à pousser leurs exercices ascétiques jusqu'au bout, combien y en eut-il qui succombèrent aux tentations épouvantables auxquelles ils s'étaient exposés, et, sous le manteau du philosophe ou

les haillons de l'ascète, cachaient les plus abominables dérèglements.

Ces aberrations se sont poursuivies à travers le moyen âge, jusqu'à nos jours. Il existe encore de nombreux chrétiens qui considèrent la souffrance comme la suprême religion ; on pourrait presque dire que ce n'est pas le Christ qu'ils adorent, mais Siva, ou Kali, ou Dourga ; en un mot, une divinité qui se complaît dans la souffrance. On croirait, à les voir, qu'ils n'ont aucune confiance dans les promesses du Christ, et qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes pour faire leur salut. Quelle immense duperie serait donc l'œuvre de la Rédemption si notre salut était si difficile à obtenir, et seulement au prix d'une existence misérable !

Avant d'aller plus loin, je tiens à dissiper un malentendu ; un chrétien a dit, et Papus l'a répété souvent : Quand vous voulez faire quelque chose, s'il existe deux moyens pour y arriver, choisissez le plus difficile. Si vous souffrez, demandez à souffrir davantage. — Moi je dis : Quand vous voulez faire quelque chose, choisissez le moyen le plus facile. Quand vous souffrez, demandez à ne plus souffrir ; si vous l'obtenez, réjouissez-vous, si vous ne l'obtenez pas, résignez-vous.

Il serait difficile d'être plus en désaccord. Mais ce n'est là qu'une apparence ; toutes les fois qu'on formule un principe, sans lui donner les développements qu'il comporte, on risque beaucoup de faire comprendre autre chose que ce que l'on a voulu dire, et même quelquefois tout le contraire. Je vais donc m'expliquer et je suis sûr que les auteurs que je critique penseront comme moi, et que tout malentendu disparaîtra.

Voici comment je complète les deux propositions que j'ai énoncées plus haut : Quand il y a deux moyens pour faire une chose, si le résultat n'a pas d'importance pour vous, choisissez le plus difficile, ce sera un excellent exercice : qui peut le plus peut le moins. Mais, si le résultat est important, ce n'est pas le moment de s'exercer, mettez toutes les chances de votre côté, choisissez le moyen le plus facile. Supposez que vous ayez deux moyens de traverser une rivière, passer sur un pont ou vous jeter à la nage ; si vous apercevez sur l'autre rive un homme qui

fait de vains efforts pour sortir de l'eau et qui est en risque de se noyer, ses forces étant épuisées, vous ne vous jetterez pas à la nage, vous traverserez le pont en courant et vous le saisirez par les bras pour le tirer de l'eau. Si vous êtes obligés de subir une opération chirurgicale, vous vous ferez endormir pour mieux la supporter. Mais si vous êtes *un peu* fatigué après une promenade, vous pourrez marcher encore un peu pour vous aguerrir.

Tout cela paraît un peu naïf, c'est tellement évident qu'on peut se demander pourquoi je prends la peine de l'écrire. Cela était cependant nécessaire, parce que je me suis aperçu que plusieurs personnes avaient pris cet enseignement à la lettre, et, dans leur désir de bien faire, s'égareraient dans une voie absolument impraticable.

Quand vous lisez les mystiques du moyen âge, et même d'époques plus récentes, vous voyez partout la recherche de la souffrance recommandée et pratiquée ; lisez Lidwine de Schiedam, de Huysmans, vous verrez ce que c'était que l'appétit de la souffrance.

Le B. Suzo écrit :

« *Le disciple.* — Seigneur, daignez répondre aux plaintes de ceux qui disent : L'amour de Dieu est véritablement d'une douceur extrême, mais ne le paie-t-on pas bien cher ! Pour le goûter, il faut supporter des croix, des épreuves cruelles ; il faut endurer la haine, les persécutions et les mépris du monde. Dès qu'une âme veut entrer dans les voies de l'esprit et de l'amour, elle doit se préparer à toutes sortes de peines. Peut-on, Seigneur, trouver de la douceur dans ces afflictions, et comment permettez-vous qu'elles arrivent à vos amis ?

« *La Sagesse.* — Je n'ai jamais autrement traité mes serviteurs et mes amis depuis le commencement du monde. Je les aime comme mon père m'a aimé (Jean, xv, 9).

« *Le disciple.* — C'est de cela que les hommes se plaignent, Seigneur ; ils disent qu'il n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis...

« ... *La Sagesse.* — Toutes les croix et les afflictions me plaisent, quelle que soit leur origine, qu'elles viennent de la nature, comme les maladies ; ou de la volonté, comme les pénitences ; ou de la violence, comme les persécutions, pourvu que l'âme qui les souffre les rapporte

à mon honneur et à ma louange, et qu'elle ne désire en être délivrée que selon mon bon plaisir : plus ma croix est supportée avec joie et amour, plus elle m'est chère et précieuse... »

Et plus loin : « ... J'accorde mes grâces aux bons et aux méchants, mais je réserve mes croix aux élus, aux prédestinés. Examine et compare avec sagesse le temps et l'éternité; tu comprendras qu'il vaut mieux brûler cent ans dans une fournaise ardente, que d'être privé de la plus petite croix que je pourrais et voudrais donner. N'est-ce point une récompense infinie qu'on acquiert en supportant généreusement les afflictions?... »

Se douterait-on que le même Suzo avait écrit vingt pages avant :

« *La Sagesse.* — Je suis l'amour infini qui n'est ni borné par l'unité, ni épuisé par la multitude; j'aime particulièrement et uniquement chaque âme; je te chéris, je m'occupe de toi comme si je n'en aimais pas d'autres, comme si tu étais seul au monde. »

Sainte Catherine de Sienne écrit :

« ... Ainsi donc souffrez avec courage jusqu'à la mort; ce sera le signe évident de votre amour pour moi. Après avoir mis la main à la charrue, ne regardez pas en arrière par crainte de quelque créature ou de quelque tribulation. Réjouissez-vous au contraire dans vos épreuves... »

Et cependant Catherine de Sienne a très souvent de justes appréciations sur la souffrance; je vais bientôt citer un autre passage qui en fait foi.

Le P. Lallemand écrit :

« Comme Notre Seigneur n'a fait la rédemption du monde que par sa croix, par sa mort et par l'effusion de son sang, et non par ses miracles et par ses prédications de même les ouvriers évangéliques ne font l'application de la grâce de la rédemption que par leurs croix et par les persécutions qu'ils souffrent. De sorte qu'on ne doit pas espérer grand prix de leurs emplois, s'ils ne sont accompagnés de traverses, de calomnies, d'injures et de souffrances... »

Il est inutile de multiplier ces citations, les souffrances ont été préconisées de tout temps comme désirables et agréables à Dieu.

Voyons maintenant ce que le Christ nous enseigne à cet égard et quelle est la cause de toutes ces aberrations.

Matthieu, x, 38. — Et qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.

Matthieu, xvi, 24. — ... Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Marc, viii, 34. — ... Si quis vult me sequi, denegat semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Luc, ix, 23. — Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Luc, xiv, 27. — Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.

Ici il n'y a pas d'illusion à se faire, tous ces passages sont identiques : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix, qu'il se renonce lui-même. Celui qui ne veut pas agir ainsi ne peut pas être mon disciple. » Il y a d'autres passages dans lesquels on lit des choses analogues.

Mais, d'autre part, nous trouvons des passages tels que :

Matthieu, x, 16. — Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.

17. — Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos.

18. — Et ad præsidēs et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus.

23. — Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam.

Comme vous le voyez, après avoir prévenu ses disciples qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups, il leur recommande la prudence et la simplicité. Il les avertit des persécutions qu'on exercera contre eux et de tout ce qu'on leur fera souffrir à cause de lui ; puis il leur recommande de se soustraire par la fuite à ces persécutions et à ces souffrances.

En un mot l'enseignement est celui-ci :

Instruisez les nations, faites le bien partout, annoncez l'Évangile ; mais soyez prêts à porter votre croix, renon-

cez-vous vous-mêmes, car les hommes persécutent ceux qui leur font du bien. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, mais, tout en continuant à être simples comme des colombes, soyez prudents comme des serpents. Vous ne devez jamais reculer devant votre tâche, mais quand vous verrez le péril proche et évident, fuyez ; allez continuer votre mission dans d'autres villes. Soyez toujours prêts à supporter toutes les souffrances, mais ne négligez aucune des précautions qui soient compatibles avec votre devoir.

Plus tard il dit encore :

Matthieu, XI, 28. — Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

29. — Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde ; et invenietis requiem animabus vestris.

Si le Christ avait considéré la souffrance comme un élément essentiel de notre salut, il nous l'aurait recommandé ; il ne nous aurait pas dit : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, je vous soulagerai. Il nous dit qu'il est doux et humble de cœur et il nous engage à nous soumettre à son joug pour trouver le repos de nos âmes. Il nous avertit enfin que son joug est doux et que son fardeau est léger.

Ou bien tout cela ne veut rien dire, ou bien cela signifie que tous les maîtres que nous pouvons servir sont durs et exigeants, qu'ils nous chargeront de fardeaux lourds et nous feront payer cher ce qu'ils nous donneront ; tandis que lui ne nous chargera que de fardeaux légers, nous consolera dans nos peines, et que nous ne trouverons que de la douceur en lui.

Cette interprétation est tellement la vraie que tous ceux qui se sont reposés sur le Christ, dans tous les temps, ont été consolés, encouragés et ont toujours trouvé une indulgence, une miséricorde qu'on ne peut trouver qu'en lui. Jamais le Christ n'a réellement répondu à ceux qui, dans leurs souffrances, ont eu recours à lui : Vous ne souffrez pas encore assez, je vais vous faire souffrir davantage. Shiva, Kali, Dourga, font pareille réponse, mais le Christ dit : Venez à moi, je vous soulagerai ; je suis doux et humble de cœur.

Du reste, le Christ n'a pas voulu venir en maître sur la terre, il est venu en ami, *pour nous servir* :

Matthieu, xx, 27. — Et qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus.

28. — Sicut Filius hominis non venit ministraris ed ministrare, et dare animam suam redemptionem, pro multis.

Enfin le Christ a fait beaucoup de miracles pour guérir les malades et soulager ceux qui souffraient.

Comment concilier ces contradictions apparentes ? D'un côté le Christ dit : Si vous voulez me suivre, prenez votre croix ; de l'autre : Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. Cette conciliation ne présente aucune difficulté, elle ressort d'un grand nombre de passages. Le Christ, je vous l'ai déjà dit, considère la souffrance comme une conséquence presque inévitable de la pratique du bien. Il ne dit pas : Souffrez pour m'être agréable, mais : Si vous voulez pratiquer ce que je vous enseigne, attendez-vous à souffrir. Quiconque n'est pas prêt à porter sa croix ne peut pas me suivre ; si vous voulez être mon disciple, vous vous attirerez toutes sortes de désagréments, quelquefois même la mort, il faut que vous braviez tout cela, que rien ne vous détourne de votre voie.

Si quelqu'un que vous aimez se trouve dans une maison incendiée, vous vous élançerez au milieu des flammes pour tâcher de le sauver. Vous ne vous en tirerez probablement pas sans quelques brûlures, par conséquent sans souffrance ; vous pourrez alors dire que vous avez souffert pour cette personne, mais ce ne sont pas vos souffrances qui lui auront été utiles. De même, dire qu'on souffre pour plaire à Dieu est une sottise comparable à celle que vous commettriez si, dans le sauvetage de tout à l'heure, vous faisiez exprès de vous brûler pour donner plus de prix à votre dévouement. Vous devez affronter la souffrance pour faire ce qui plaît à Dieu, mais non pas chercher des souffrances stériles.

En résumé, le Christ est venu nous donner l'exemple, il a vécu dans la pauvreté, il s'est exposé à mille dangers et a fini par mourir de la mort des criminels, pour nous montrer que la souffrance et la mort ne doivent pas être des obstacles à l'accomplissement du devoir. Si tous les hommes étaient bons, la cause principale de la souffrance serait supprimée.

Donc, quand vous souffrirez, vous demanderez à Dieu qu'il vous aide à mettre fin à vos souffrances, et vous ferez vous-mêmes tout ce que vous pourrez pour arriver à ce résultat. Si vous n'y réussissez pas, vous vous résignerez ; ne vous révoltez jamais, n'accusez jamais Dieu, ce n'est pas lui qui vous envoie des souffrances.

Mais, il y a des cas dans lesquels on doit demander des souffrances : Je veux faire du bien, des obstacles se dressent devant moi ; je lutte, les résistances augmentent. Je pourrais fuir et renoncer à ce que je voulais faire ; c'est là que serait le mal, ce serait une lâcheté, à moins qu'il n'y ait une disproportion évidente entre les obstacles et les moyens dont je puis disposer. Je dois redoubler d'efforts et dire : Je peine, je fatigue, je reçois des coups, mais je ne veux pas reculer ; les coups redoubleront, mes souffrances augmenteront, mais je poursuivrai quand même mon but. En réalité, j'ai bien demandé des souffrances supplémentaires, mais vous voyez de suite que ce n'est qu'une manière de parler, mes souffrances supplémentaires ne sont que la conséquence de mon obstination à arriver quand même.

Les luttes contre soi-même et les remords sont aussi des souffrances ; c'est ainsi que l'on peut bien dire que l'évolution se fait dans la souffrance, mais on se trompe quand on dit qu'elle se fait *par* la souffrance. Certes, il nous faut apprendre à vaincre la souffrance comme les autres difficultés, et c'est en cela qu'il faut de la souffrance pour compléter l'évolution, mais en cela seulement ; dans tous les autres cas la souffrance n'est pas le moyen, mais seulement le résultat de l'évolution. Aussitôt que nous voulons avancer, les adversaires se dressent devant nous et la lutte commence, par conséquent la souffrance.

Enfin, je l'ai déjà dit plus haut, il y a un cas où l'on serait blâmable d'affronter la souffrance, c'est quand on est sûr d'avance d'être écrasé ; on ne doit jamais entreprendre au delà de ses forces, il vaut mieux fuir devant une force irrésistible que de se faire broyer inutilement ou de subir une déroute (1).

(1) Le Christ nous enseigne cela :

Luc, xiv, 28. — Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non

Si vous êtes malades, soignez-vous et cherchez à guérir ; faire autrement serait un suicide, surtout si vous cherchez à augmenter la gravité de votre maladie.

Si on vous calomnie, défendez-vous et cherchez à prouver votre innocence. Laisser croire que le calomniateur a raison est un suicide moral. Vous avez le devoir de défendre votre réputation.

En général, si on vous attaque, défendez-vous.

Mais si la maladie ne cède pas à vos efforts, si vous succombez à la calomnie, etc., résignez-vous.

Quand vous avez combattu, vous avez le droit d'être vaincu, mais personne n'a le droit de déposer les armes avant d'avoir combattu, sauf le cas de disproportion dont j'ai parlé plus haut, bien entendu.

Maintenant demandons-nous pourquoi tant de saints ont préconisé la souffrance ; car enfin nous devons toujours trouver un déterminisme en tout, et il n'y a pas plus, pour nous, d'erreur *absolue* que de vérité *absolue*. C'est qu'il existe en effet des souffrances qui nous sont utiles, ce sont celles que je pourrais appeler les souffrances pédagogiques. De Maistre disait avec raison qu'un homme qui n'aurait jamais souffert serait insupportable. Seulement ces souffrances-là nous viennent d'elles-mêmes, nous n'avons pas à les rechercher.

Catherine de Sienne dit, dans son traité de la *Prière* :

« ... Il arrive souvent qu'en voyant marcher les autres par la voie d'une austère pénitence, on veut que tous

prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum.

29. — Ne, posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei.

30. — Dicentes: Quia hic homo cepit ædificare, et non potuit consummare ?

31. — Aut quis rex iturus committere bellum adversus alium regem, non sedens prius cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se ?

32. — Alioquin adhuc illo longe agente, mittens, rogat ea quæ pacis sunt.

Il ne faut pas commencer à bâtir une maison si l'on n'a pas assez d'argent pour dépasser les fondations ; si un roi voit qu'il n'a pas une armée suffisante pour lutter contre un autre roi, il doit demander la paix.

En d'autres termes, il ne faut jamais entreprendre plus que vos forces ne vous le permettent.

suivent la même route, et s'ils ne la prennent pas, on en est affligé, scandalisé, et on pense qu'ils font mal.

« Vois cependant quelle erreur. Souvent celui qu'on juge mal parce qu'il fait moins pénitence, fera mieux et sera plus vertueux, quoiqu'il ne pratique pas les austérités de celui qui murmure... »

« Je ne méprise pas cependant les pénitences ; car la pénitence est bonne à dompter le corps, quand il veut combattre contre l'esprit. Mais je ne veux pas, ma chère fille, que tu la prennes pour règle générale, parce que tous les corps ne sont pas égaux et n'ont pas la même complexion... »

Il y a des souffrances de *substitution* ou de *transfert* : les austérités qui ont été pratiquées par quelques saints, celles qui font partie de la règle de certains couvents se rapportent à cette catégorie. Il est certain qu'on peut prendre pour soi les souffrances des autres, et les en débarrasser, cela a été fait maintes fois. Voici comment les choses se passent : Pour diverses raisons, Pierre supporte des souffrances, des tentations qui sont au-dessus de ses forces ; Jean se sent capable de les supporter mieux que lui et accepte de prendre sa place. A partir de ce moment, Pierre est débarrassé, il ne souffre plus, il n'est plus tenté, mais Jean supporte tout ce que Pierre a cessé de supporter ; il en souffre pendant tout le temps nécessaire pour épuiser l'attaque, puis tout est terminé. Ces substitutions peuvent aller plus loin : Pierre a une maladie mortelle, Jean peut la lui prendre, Pierre guérit et Jean meurt.

Sainte Thérèse raconte à ce sujet un fait typique :

« ... Cet ecclésiastique m'écrivit que, grâce à l'heureux changement opéré en lui, il n'était plus depuis plusieurs jours retombé dans ce péché, mais que la tentation lui causait un supplice tel qu'il lui semblait être en enfer ; il me conjurait de continuer de le recommander à Dieu. Je fis de nouveau appel au zèle de mes sœurs, et c'était à la ferveur redoublée de leurs prières que Dieu devait accorder cette grâce. Au reste, elles ignoraient complètement pour qui elles priaient, et nul n'aurait jamais pu le soupçonner. Pressée par ma commisération pour cette âme, je suppliai Notre-Seigneur de vouloir faire cesser ses tenta-

tions et ses tourments ; et je m'offrais à les endurer à sa place, pourvu que cela n'entraînât aucune offense de ma part. Je me vis ensuite pendant un mois tourmentée de la manière la plus cruelle ; ce fut alors qu'eurent lieu ces deux attaques dont j'ai parlé. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que par la miséricorde de Dieu il respirait enfin de cette guerre acharnée des démons. Il s'affermir de plus en plus dans le bien, et resta délivré sans retour de la triste chaîne qu'il avait portée. Il ne pouvait se lasser de rendre grâce à Dieu et de me témoigner sa reconnaissance, comme si j'avais fait quelque chose. A la vérité, la pensée que Notre-Seigneur me favorisait de ses grâces avait pu lui être utile. Il disait que, lorsqu'il se voyait serré de plus près par la tentation, il lisait mes lettres, et qu'elle le quittait aussitôt. Il ne pouvait considérer sans un profond étonnement ce que j'avais enduré à son sujet, et comment il était resté affranchi de ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui... »

Un pareil transfert peut s'opérer d'une collectivité à une collectivité ; il fut un temps où les couvents renfermaient des victimes volontaires dont les souffrances voulues et vaillamment supportées exemptaient le reste de l'humanité de bien des maux. Aujourd'hui, le mysticisme est mal vu des ecclésiastiques, le dévouement est en baisse partout, je n'oserais pas dire qu'il en soit encore ainsi dans les couvents ; cela peut être, au moins dans un petit nombre, mais je préfère m'abstenir de tout jugement.

Cette théorie du transfert combinée avec celle du karma, que je vais vous résumer, vous aidera à comprendre pourquoi la Rédemption n'a pu s'effectuer qu'au prix des souffrances et de la mort du Christ.

Une partie des souffrances qui nous accablent sont déterminées à l'avance, elles sont la conséquence d'actes antérieurs. Vous connaissez le proverbe : Nous sommes les artisans de nos malheurs. Cela est partiellement vrai, tous nos malheurs ne proviennent pas de nos actes, mais une bonne partie en provient. Que les actes qui occasionnent des malheurs soient des actes voulus ou des imprudences, peu importe, le résultat est le même. Il est inutile de citer des exemples, il s'agit d'une vérité banale, personne n'en doute.

Mais ce qui est moins connu, c'est qu'une partie de nos souffrances provient d'actes que nous avons commis dans une existence antérieure. Pour accepter une pareille théorie, il faut d'abord croire aux réincarnations. Si l'on admet cette théorie, tout s'explique facilement, mais si l'on ne l'admet pas, il y a beaucoup de faits qui restent obscurs, dont on ne peut pas trouver l'origine. Quoi qu'il en soit, le fait que nos actes produisent tous des conséquences qui se feront sentir, soit dans la vie actuelle, soit dans une réincarnation, est ce qu'on appelle la loi de Karma ou de causalité.

Les Hindous prétendent que la loi de Karma est inéluctable, rien ne peut empêcher son accomplissement; nous sommes forcés de payer intégralement toutes nos fautes et toutes nos erreurs. Nous sommes dans la nécessité absolue de souffrir pour purger notre Karma.

S'il en était réellement ainsi, ces souffrances dépasseraient les forces humaines, et personne ne serait capable de se débarrasser de son karma; bien plus, ce karma irait toujours en se chargeant de plus en plus et finirait par nous écraser. Heureusement, la *Rédemption* est là pour nous venir en aide. Le Christ a souffert, une fois pour toutes, une somme de souffrances capable de purger tous les karmas. Au moment de la Passion, le *potentiel* de tous les karmas, passés, présents et futurs, a été transféré sur le Christ; il en est résulté pour lui un vaste karma collectif qu'il a payé ou purgé en une fois par les souffrances réelles et actuelles qu'il a endurées. Telle est la vérité que notre initiation occidentale nous enseigne, et il n'y a pas besoin de beaucoup de réflexion pour voir combien elle est plus consolante que l'initiation orientale.

La situation est donc celle-ci: tous les péchés des hommes de tous les temps créent une somme de karmas considérable, mais tous ces karmas n'existent pas réellement, *actuellement*; il y en a beaucoup qui sont seulement en puissance. D'un autre côté, le Christ souffre *actuellement*, réellement une somme de souffrances capable de brûler tous ces karmas et même un plus grand nombre. C'est ce qu'on peut traduire en disant que le Christ a payé d'avance, et, en effet, il dit lui-même qu'il se donne en rançon pour nous.

Cette situation étant donnée, que va-t-il se passer ? Je fais des péchés, je me crée un mauvais karma ; si je m'en tiens là, je suis obligé de le purger moi-même tôt ou tard. Mais si je me rappelle que ce karma fait partie du vaste karma qui n'existait qu'à l'état potentiel, et que le paiement en a été déposé à l'avance, quand, par mes péchés, j'ai fait passer ce karma de l'état *potentiel* à l'état *actuel*, c'est-à-dire de l'état de puissance à l'état d'être, je peux me prévaloir de ce paiement, faire appel au Christ, et une portion du paiement effectué à l'avance va s'appliquer à mon karma et le purger. Le paiement réel s'applique à un karma devenu réel, l'équilibre peut se faire : je dirais volontiers qu'il s'agit d'un transfert rétrospectif.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet qui demanderait de plus grands développements, je n'en aurais pas le temps. Mais le peu que je vous en ai dit suffira pour vous donner une idée de ce qu'on appelle le *Mystère de la Rédemption*.

Enfin, il y a un genre de souffrance sur lequel je dois dire quelques mots, je veux parler de la pauvreté. On se figure assez volontiers que la richesse est un préservatif contre la souffrance. C'est une bien grande erreur ; la sagesse des nations dit bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais on ne le croit guère et on répond volontiers : Si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue grandement. Le principal souci d'un grand nombre d'hommes est de gagner de l'argent, de s'enrichir ; la plupart du temps, ceux qui y ont réussi subissent une grande déception, ils sont plus malheureux qu'avant. Il faut souffrir pour devenir riche et il faut souffrir pour conserver ce qu'on a acquis. Mammon ne donne ses faveurs qu'à ceux qui le servent et son service est dur.

Du reste, n'importe quel maître vous servirez sera dur et exigeant ; vous ne trouverez de la douceur que dans le service de Dieu.

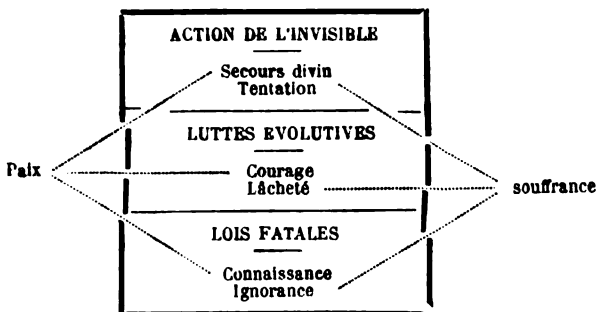
Le devoir de la société est de diminuer les souffrances de ses membres dans la mesure du possible. La civilisation a pour but de donner à tous la plus grande somme de bonheur possible ; elle n'y réussit pas toujours parce que l'œuvre humaine entre forcément en jeu, et toute œuvre humaine est imparfaite. Mais, en somme, la société fait ce

qu'elle peut, elle cherche à faire mieux, mais elle est une réunion d'hommes, et les hommes sont imparfaits. Si tous les hommes étaient bons, la souffrance serait presque vaincue. C'est un résultat auquel nous devons tous nous efforcer : ce qui est une utopie aujourd'hui sera une vérité pratique demain :

Les institutions sociales sont théoriquement bonnes, mais, seraient-elles mille fois meilleures, seraient-elles irréprochables, ce seront toujours les hommes qui les feront fonctionner, et les résultats seront médiocres. Comme partout : tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Nous n'aurons le bonheur que lorsque les hommes seront tous bons, ce qui aura lieu dans la Cité de Dieu. Si cet idéal était atteint, la terre n'aurait plus de raison d'être, elle cesserait d'exister.

Je conclus en disant : L'homme doit toujours chercher à éviter la souffrance pour lui et pour les autres ; mais il doit l'accepter quand elle est inévitable. Murmurer ne servirait qu'à nous la rendre plus insupportable ; en nous résignant, au contraire, nous la diminuons considérablement. Nous devons marcher à notre but sans regarder en arrière, déblayer le chemin des broussailles qui l'encombrent, si nous le pouvons ; mais ne pas reculer si nous sommes obligés de nous blesser aux épines qui encombrent notre route. Fais ce que dois, advienne que pourra.

Voici maintenant un tableau qui résume les causes de la souffrance, avec en regard les causes de ce que j'appelle la paix, l'opposé de la souffrance.



Sous le nom de tentation, je range toutes les souffrances qui proviennent des attaques de l'adversaire ; ce sont les plus horribles, mais je ne fais que les signaler, parce que, pour bien décrire la tentation, il me faudrait une conférence entière, je la ferai peut-être un jour. On peut encore ranger le karma sous ce vocable. Les lois fatales, l'ignorance, sont le début de la formation du karma ; les luttes évolutives, la lâcheté parachèvent cette formation ; l'action de l'invisible réalise les effets du karma précédemment formé. Le reste est évident de soi-même.

Par contre, le secours divin, le courage et la connaissance sont des conditions de paix, de bonheur. Le secours divin nous fait triompher de la tentation, le courage nous met à même de lutter contre les forces destructives, et la connaissance nous donne les moyens de triompher.

On reconnaîtra facilement dans ces divisions la Providence, la volonté humaine et le destin de Fabre d'Olivet ; cette classification est une clef universelle.

D^r F. ROZIER.

ÉTUDES TENTATIVES

LE MATÉRIALISME

Nous avons dit, au commencement de nos études, que ce n'était qu'en prière qu'on pouvait aborder certaines questions, concernant la Divinité. Or le sujet que nous allons tâcher d'aborder aujourd'hui devrait, plus que tout autre, nous faire sentir notre parfaite impuissance. Et nous voudrions par conséquent aujourd'hui, plus que jamais, implorer l'aide de Celui qui pardonne toute chose.

Le matérialisme, considéré comme tel, sans auxi-

liaires et sans dérivatifs, n'aurait point d'issue possible. Ce n'est que grâce à la puissance de Dieu qui relie toutes choses entre elles, que le matérialisme n'est point encore un état désespéré. Car c'est dans l'enchaînement perpétuel des événements que se trouvent les circonstances atténuantes.

Le but de cette étude n'est donc point de disséquer le matérialisme et ses partisans, mais de voir quelles parties susceptibles d'évolution probable il comporte, de front avec ses assertions plus ou moins terre à terre et hâtives. Comme tout ce qui a puisé sa vie dans le monde inférieur, le matérialisme consiste principalement en son *enseignement* et se nourrit des discussions prolongées de ses adhérents. Ainsi que l'enfant n'est soumis à sa mère qu'au degré auquel il la comprend, le matérialisme n'est soumis à l'Esprit Divin qu'autant qu'il lui est conforme. Or, le matérialisme lui-même n'est point de nature mauvaise, il change d'aspect totalement, selon l'homme qui l'héberge ; et l'homme à son tour change selon qu'il avance dans sa voie. L'inertie qui le possédait précédemment le laisse ; il se sent vivre, mais n'est pas encore conscient d'autre chose que de sa vie terrestre, et par conséquent il devient matérialiste.

Un grand degré d'esprit est donc nécessaire pour le rendre susceptible d'autre chose. Nous pouvons posséder des qualités de l'âme qui proviennent de quelques efforts bien dirigés, ou bien d'un plus ou moins bon naturel, sans que pour cela notre esprit soit déjà à même d'entrevoir ou de pressentir son Créateur. Ceci est généralement le cas jusqu'au moment où nous

atteignons le point culminant entre la matière et Dieu, le point qui nous explique la matière qui, à son tour, ne peut plus nier l'esprit. Nos opinions ne sont que le résultat de ce que nous sommes, et ainsi que nous devenons plus clairs ou plus sombres, plus purs ou plus vils, nous amassons ou sommes au contraire forcés de perdre telle capacité ou telle opinion. Mais si l'esprit de lumière a une fois pris possession d'une des plus petites parties de nos êtres, ou individualités, soyons sûrs qu'il y reviendra et que si nous le secondons, c'est-à-dire *si nous n'entravons point* son œuvre, il la complétera en nous.

Nous avons cru trouver le repos dans la matière, mais la matière change selon l'esprit, qui seul est immuable, car c'est de lui que viennent toutes choses. Rien alors ne saurait être soumis à des règles intrinsèques, et, pour avoir raison toujours, il faudrait être un habitant du royaume céleste. Or, il nous est impossible de ne point nous tromper, car nous ne sommes qu'en train de chercher seulement, lorsque nous en arrivons au point d'être conscient de ce que nous cherchons, il nous est également impossible de ne pas trouver, car ce n'est point Dieu qui est perdu, mais nous-mêmes. Nous avons voulu bâtir une tour afin d'atteindre le ciel, et nos idiomes se sont confondus.

Que faire pour retrouver en nous ce point sensible, qui, rappelant l'esprit, pourrait nous le faire connaître?

Nous n'avons plus la paix au sein de notre conscience, et nous cherchons au loin ce qui pourrait rétablir cette paix, au lieu de chercher à la fixer en

nous-mêmes. La base de toute chose se retrouve dans le cœur de l'humanité, et la certitude du bien se renouvelle individuellement chaque fois qu'un homme se décide à prier.

Pourtant, on pourrait nous demander si nous ne sommes pas un peu rétrograde en conseillant de retourner vers le cœur de l'homme, car, nous dira-t-on, n'a-t-il point déjà servi et n'a-t-il été trouvé insuffisant à répondre à toutes les exigences, tous les désirs, que lui présentait sans cesse le genre humain? Sans doute, et l'on aurait parfaitement raison; aussi ne le présentons-nous pas comme *but final* de l'existence, mais seulement comme *base indispensable*, comme chemin le plus direct vers l'infini.

Rien ne saurait être le *but* de l'humanité, et par conséquent rien ne saura jamais la satisfaire, sauf *seul* l'esprit divin du Dieu incréé.

Ce n'est que le moyen d'arriver à le contempler que nous tâchons d'éclaircir ici. C'est à cet effet seul que nous recommandons le *cœur* humain, car c'est de lui que découle l'amour qui éclaire toutes choses. *L'amour* nous fait voir et réellement connaître notre but final, *l'esprit*. Or, dans la connaissance *réelle* réside la compréhension de toutes choses. Acceptons ce qu'il nous est accordé de connaissances, éclairons-les par notre tendresse et tâchons de les accroître par la prière qui seule ne viole rien, mais ramène toutes choses librement et selon leur plein gré au ciel, qui est leur patrie véritable.

Le langage divin se résume et se traduit toujours pour nous, hommes terrestres, en et par la prière.

La prière est le joint qui relie la chair et l'esprit. Pas la prière stérile ou indifférente, mais celle qui s'effectue autour de nous. Il nous faut trois choses pour ramener notre corps à l'esprit : il nous faut les actes pour l'activité de la matière, la foi pour l'équilibre de nos âmes, et l'amour pour l'entretien du commerce vivant avec l'esprit. Quels actes, quelle foi et quel amour seront à même de réaliser à nos efforts ce paradis perdu ? Ouvrons les évangiles et nous verrons tracée, jour par jour et point par point, la vie nécessaire à notre amour. Le Christ seul connaissait alors, comme il le connaît maintenant, le sens intime de toute chose ; l'esprit est unique et ne saurait changer ; celui qui a vécu selon l'esprit hier le reconnaîtra aujourd'hui et ne pourra se tromper sur la route qu'il lui est donné de suivre.

Travaillons et cherchons dans nos *cœurs* avec soin, là est la seule vérité possible, ce que nous avons fait et ce que nous n'avons pas fait ; ce que nous avons aimé et ce que nous avons méprisé. Le cœur est la racine de la vie ; ce qui est venu de lui a été notre véritable chemin. Ce que nous avons aimé a été notre vie, et, selon ce qu'elle a été, elle sera jugée.

La vie c'est l'amour et l'amour c'est la vie qui conduit à l'esprit.

Le bien et le mal ne *subsisteront* point, car c'est l'amour seul qui *existe* par lui-même. Il dirige toute chose, répond à tout appel, car il est Celui qui a tout créé.

ZHORA.

ORDRE MARTINISTE

Par décision spéciale du Suprême Conseil de l'Ordre, le document suivant sera publié dans l'*Initiation*, organe officiel du Suprême Conseil.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Afin de dissiper bien des erreurs et de fausses interprétations, le Suprême Conseil de l'Ordre martiniste siégeant à Paris (France) a décidé de porter à la connaissance de tous les Frères martinistes répandus sur le territoire des États-Unis d'Amérique les décisions suivantes décrétées par le Suprême Conseil, seul pouvoir souverain de l'ordre martiniste et qui sont exécutoires dès leur promulgation.

·CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

L'Étude de l'hermétisme et de ses diverses adaptations a été faite à toute époque par des réunions d'hommes choisissant eux-mêmes leurs élèves et distribuant gratuitement leur enseignement. Ces hommes se sont, dans tout l'Occident, déclarés humbles et fidèles disciples du Christ et ils ont été persécutés à toute époque par les divers clergés. Au XVIII^e siècle, un groupe de ces hommes, généralement connus sous le nom d'Illuminés, ou de frères de la Rose-Croix, ou de Philosophes inconnus, a revivifié et étendu le recrutement de ces assemblées augustes en créant, comme source de recrutement futur, les loges de maçons libres, qui ont, par la suite, donné naissance aux divers rites de la franc-maçonnerie.

Les illuminés et les francs-maçons forment donc deux ordres très distincts de groupes caractérisés principalement en ce que les illuminés prennent leur inspiration directrice d'en haut et que les francs-maçons

usent des élections et des appels à une majorité multiple devant imposer ses décisions à une minorité.

L'ordre martiniste actuellement établi aux États-Unis n'est pas un rite de la franc-maçonnerie à laquelle il n'a pas à se rattacher, c'est une chevalerie chrétienne laïque formant une branche rattachée au grand tronc de l'Illuminisme chrétien. Cette branche se rattache directement au fondateur des enseignements et des études cultivés dans l'ordre, Louis-Claude de Saint-Martin, et, par lui, à toute la chaîne des illuminés chrétiens dans le Visible et dans l'Invisible.

Le Suprême Conseil constitué à Paris pour l'administration des groupes d'initiateurs libres travaillant sous forme de loges a régulièrement nommé des délégués et des inspecteurs dans toutes les contrées où a pénétré l'influence du martinisme, et ces délégués ont tous accepté et respecté les statuts fondamentaux grâce auxquels ils avaient reçu leurs pouvoirs, qui sont toujours révocables par le Suprême Conseil, seule autorité souveraine de l'Ordre. Le Suprême Conseil a la garde des archives de l'ordre, anciennes et modernes, et des grades de l'Ordre encore restés ésotériques, entre autres du grade de Rose-Croix martiniste et de tous les rituels de ces grades.

Le Suprême Conseil a aussi le devoir de maintenir absolument la liberté des membres de l'ordre et d'empêcher que cette liberté soit jamais entravée par un serment qui enchaîne le récipiendaire, puisque aucun martiniste ne doit prêter un serment de ce genre, car le martinisme n'est pas une société de conjurés ni une société secrète s'occupant de politique. Or, comme illuminé, tout martiniste a, non seulement le droit, mais le devoir d'étudier les symboles et les enseignements de tous les rites et de tous les grades maçonniques dont les illuminés possèdent les véritables clefs.

Or, nos frères d'Amérique (États-Unis), autorisés à constituer par exception une réunion de délégués des loges, ou Grand Conseil, ont émis la prétention d'obliger le Suprême Conseil à restreindre la liberté d'études des martinistes en les empêchant de connaître et d'étudier dans leurs loges les symboles des rites et des grades

de la franc-maçonnerie. Le martinisme n'a pas à restreindre son enseignement, car il ne demande pas à ses membres chargés de reconstituer les sociétés symboliques, si elles s'écartent de la voie primitive, de se soumettre à une telle atteinte à leur liberté. Voilà pourquoi le Suprême Conseil a décidé de rappeler les frères des États-Unis à l'exercice de leur liberté.

On cherchera à déguiser cette tentative pour détruire la liberté des études des martinistes, sous des questions administratives à laquelle aucun frère martiniste des États-Unis, non enchaîné par des serments à d'autres centres, ne se laissera tromper.

Au cours de son enquête, le Suprême Conseil a été amené à aborder l'étude d'autres questions subsidiaires concernant la propagande de l'ordre martiniste aux États-Unis. La tolérance qui existait jusqu'à présent au point de vue financier doit être abolie et l'Initiation à tous les grades de l'ordre martiniste doit être faite gratuitement à dater de maintenant. L'ordre martiniste est une chevalerie et non un commerce et ne doit rien demander aux initiés. Les initiateurs et les officiers doivent supporter les frais.

De même, le Suprême Conseil s'est vu dans la nécessité de ne pas accepter la proposition faite par certains FF... des États-Unis de restreindre les pouvoirs accordés aux femmes dans l'Ordre. Les femmes devront toujours être traitées sur le pied d'égalité absolue avec les hommes, dans toutes les formations régulières de l'Ordre.

Enfin nous ne devons pas oublier que les initiateurs libres forment le réservoir véritable des organisations futures de l'Ordre. Aussi, loin de restreindre la section des initiateurs libres, ne dépendant d'aucune loge, et manifestant réellement le principe de l'initiation telle que l'avait comprise Louis-Claude de Saint-Martin, N... V... M... nous demandons l'extension active de ces initiateurs libres aux États-Unis et nous prions notre Inspecteur général de veiller spécialement à cette propagation de l'Ordre dans tous les États de l'Union et nous donnerons toutes facilités aux FF... pourvus du troisième grade de l'Ordre pour agir dès à présent à

titre d'initiateurs libres. Le Suprême Conseil mettra à leur disposition tous les diplômes nécessaires. Il est inutile de faire remarquer que toutes les initiations libres doivent être transmises gratuitement et aux frais de l'initiateur.

Enfin le Suprême Conseil croit devoir prévenir les frères martinistes des États-Unis qu'il s'est légalement assuré la propriété des cachets et des diverses marques destinés à être placés sur ses publications et sur ses revues et qu'il maintiendra ses droits.

En résumé, désirant conserver à tous les membres de l'Ordre leur liberté, en tant qu'illuminés, d'étudier tous les symboles et tous les grades des divers rites maçonniques;

Désirant garantir aux sœurs les mêmes grades et les mêmes honneurs qu'aux frères, dans toutes les formations de l'Ordre ;

Désirant ramener les formations des États-Unis à conférer gratuitement l'initiation martiniste, sans distinction de rang, de caste ni de fortune ;

Désirant enfin permettre à l'Ordre de rester libre de toute attache et de tout accaparement maçonnique ou autre.

Les décisions suivantes du Suprême Conseil seront portées à la connaissance de tous les Martinistes des États-Unis d'Amérique.

**DÉCRET DU SUPRÊME CONSEIL MARTINISTE
DU 13 FÉVRIER 1902 (E. V.)**

1. A dater de ce jour, le règlement des loges élaboré par le Suprême Conseil de l'Ordre est applicable à toutes les formations martinistes sans exception, y compris les États-Unis d'Amérique.

2. Le poste de souverain délégué général pour les États-Unis est supprimé. Il est remplacé par un poste d'inspectrice générale de l'Ordre, et ce poste est confié à Mme Margaret B. Peeke, de Sandusky (Ohio), seul membre de l'Ordre aux États-Unis possédant le grade de Rose-Croix de l'Ordre martiniste.

Mme Margaret B. Peeke est chargée par le Suprême Conseil de nommer un délégué général pour chaque

État de l'Union et de délivrer toutes les chartes régulières de l'Ordre, qui devront porter l'estampille du Suprême Conseil.

3. Le Suprême Conseil déclare nulles et non avenues toutes les décisions des présidents ou des délégués des loges martinistes, tendant à restreindre la liberté des membres de l'Ordre en ce qui concerne leurs études sur les divers symbolismes.

4. A cet effet, toutes les loges martinistes des États-Unis sont déclarées affranchies de la dépendance du grand Conseil qui est dissous. Toute loge réfractaire sera rayée des contrôles de l'Ordre, sera privée de la communication des archives, et aucun de ses membres ne recevra l'initiation aux grades supérieurs de l'Ordre.

5. Toutes les initiations doivent être gratuites, et il est interdit aux initiateurs de recevoir une somme quelconque pour la réception. Tous les membres de l'Ordre pourvus du grade de S... I... ou troisième degré sont déclarés autonomes et sont autorisés à conférer directement l'initiation aux premier, deuxième et troisième degrés de l'Ordre et à créer ainsi directement, et en dehors des loges, des initiateurs et des initiés libres. L'inspectrice générale fournira toutes les chartes et tous les renseignements nécessaires à cet effet.

6. Le grade de Rose-Croix martiniste est déclaré transmissible aux sœurs et aux frères des États-Unis d'Amérique, à dater d'un an de stage dans les formations qui se seront soumises au présent décret et qui auront sauvegardé la liberté absolue de leurs membres.

7. Le présent décret a été formulé à l'unanimité par tous les membres dignitaires du Suprême Conseil de l'Ordre :

PAPUS, SÉDIR, JACQUES BURG, BIELLE, SISERA, PHANEG,
SABRUS, A. COMTE.

Membres de la Commission exécutive du Suprême Conseil.

UNE PHOTOGRAPHIE DU CHRIST

On n'a pas oublié que, lors d'une exposition d'objets sacrés qui eut lieu à Turin, il y a quatre ans, un photographe obtint la permission de prendre un cliché du Saint Suaire, conservé en la cathédrale de Turin. Or, en développant la plaque, une image du Christ apparut aux regards du photographe étonné. Dans la *Vérité française*, M. Georges-Clément Félizet écrit à propos de ce cliché :

« Ce cliché arriva, par hasard, entre les mains d'un maître de conférences à la Faculté des sciences ; je l'ai vu. C'est bien le portrait du Christ tel que nous l'a transmis la légende ; le nez m'a semblé cependant plus long et plus droit qu'on ne le représente d'ordinaire. Ce maître de conférences, qui va incessamment publier le résultat de ses travaux, chercha comment ce phénomène de photographie, — je ne dis pas ce miracle — avait pu s'effectuer. Et voici ce qu'il trouva : beaucoup d'aromates employés pour les ensevelissements — entre autres le bitume de Judée — sont des substances photogéniques, c'est-à-dire reproduisant des images sous l'influence de la lumière ; après quelques tâtonnements, il retrouva — ou à peu près — la composition de ces liquides aromatiques et apprit de plus, par les textes que les corps et les linceuls en étaient induits. Il fit alors des expériences avec des pièces de monnaie enveloppées dans des linges : la photographie de ces linges donna toujours très nettement et très visiblement des *positifs*. Aujourd'hui, des démarches sont faites auprès du pape, du roi d'Italie et de l'archevêque de Turin pour avoir l'autorisation de photographeur à nouveau la précieuse relique.

« Ces expériences feront bientôt l'objet d'une communication à l'Académie des sciences de Paris. »

Bibliographie

LE SAR PÉLADAN, *Pereat* (Flammarion). — La foi catholique semble perdre, de plus en plus, son influence sur les âmes : seules, les âmes craintives et de peu d'intellection resteraient sous l'égide du formidable « égrégoré » qui possède la lettre de la Vérité. Et un catholicisme plus large, où se fusionneraient sans confusion les protestantismes et les hérésies, un catholicisme aussi affirmatif quant au dogme, mais plus indulgent dans l'application, une religion sachant adapter la Toute-Vérité à la vie pratique, et cela se peut concevoir possible puisque Jésus l'a réalisé et que la bonne volonté des fidèles aiderait efficacement la venue de la Grâce, un catholicisme plus chrétien pourrait être la religion souriante et scientifique de l'avenir.

Pereat est un roman, ou un poème symbolique, ou une histoire de vie réelle, une œuvre dont le principal mérite est l'originalité. Ce serait le plus bel éloge à adresser à un des écrivains médiocres et rabâcheurs qui encombrant la boutique contemporaine. Un penseur initié, comme Péladan, nous doit mieux qu'un livre original : il nous semble qualifié plus qu'aucun pour l'œuvre d'harmonie et de haute portée. Il est vrai que l'amphithéâtre des sciences mortes est pour l'auteur sans doute la cassette secrète d'où émanent les quintessences et les élixirs. Mais le *Traité des Antinomies*, le dernier paru, n'étant parvenu que fort tard entre mes mains indignes, j'en veux faire une lecture plus longue avant d'exprimer ici ce qu'à mes yeux il apporte à la pensée humaine.

Je ne ferai donc aujourd'hui que raconter en deux mots, pour ceux qui ne l'auraient pas lu, l'histoire de *Pereat*. Un jeune homme, bon, une jeune fille, pure, tous deux religieux, s'aiment et sont destinés à s'unir. L'avarice paysanne du père d'Isabelle rompt brutale-

ment les fiançailles, et ce rustre enrichi contraint sa fille à épouser un officier superficiel et endetté, qui la viole. Elle se retire avec sa mère dans l'isolement et la pauvreté et se met à traduire Jacob Bœhme (1). Le jeune homme, vierge à vingt-sept ans, pour éviter la fornication, suit le conseil d'un vieux prêtre et épouse la femme de chair qui l'a tenté. Un vieux bibliothécaire, Salgas, savant et bon, religieux et peu catholique, et ami profond, machine très habilement les deux divorces nécessaires. Le vieux prêtre, qui avait uni par un sacrement indissoluble les prurits de Maurice et de la démoniaque Anna, ne veut pas bénir le nouveau mariage de Maurice et d'Isabelle, âmes élues pour l'union parfaite. C'est la loi de l'Église, la décision du saint Concile de Trente. Les purs époux ont beau invoquer la loi de Dieu, charité, amour, intelligence, le vieil abbé, sincèrement, leur répond : anathème, *anathema sit*. Si le pécheur ne peut obéir à la dure loi autoritaire du code romain qui heurte dans son cœur le sentiment chrétien : *Pereal!* prononce le prêtre, au nom du Concile.

Après onze ans de *bonheur* béni du ciel, d'union harmonieuse, de paix, de pureté conjugale, de vie en beauté, Isabelle tombe malade et fait appeler le prêtre. Salgas voyage. Le prêtre refuse à la « concubine » l'absolution qu'il donnerait à l'adultère, au criminel. Il exige, de la mère moribonde, le serment sur l'Évangile de quitter son mari et ses enfants, si elle guérit. Elle va mourir, par esprit d'obéissance et pour paraître en état de grâce devant Dieu elle balbutie la formule soufflée par l'abbé. Dès qu'elle est revenue à la vie, impossibilité de tenir sa parole, combats en sa conscience, en son cœur, en sa chair, consultation du vieux prêtre : *Pereal!* Elle se suicide. L'abbé ayant obéi au dogme « abandonne son ministère », en disant : « Il y a dans l'Église des lois antichrétiennes... Il est dit : Homicide point ne seras, et j'ai tué. »

L'œuvre est hautement poignante. Il y a des détails de grand intérêt et de première valeur esthétique. Des

(1) Tout comme Sédit.

scènes de démonomanie, de magie noire, puérile et déshonnête, supérieurement traitées, avec la mesure voulue. Des scènes d'un pathétique sublime (Maurice et Isabelle à Saint-François-de-Sales, la mort d'Isabelle) où le cœur vibre très haut et loin de la banalité. Des discussions théologiques qui ont leur écho dans toutes les âmes pensantes. Nombre d'autres qualités littéraires, morales, philosophiques. Quelques défaillances : la même scène revient sans progression d'intérêt intérieur ; Salgas apparaît un peu trop *Deus ex machina*, alors que, dans la réalité, les circonstances jouent si bien ce rôle ; un peu de négligence dans les détails matériels de la composition. Mais c'est vouloir être minutieux que de les signaler.

Ce qu'il faut retenir, c'est la noble et continue impulsion que Péladan donne à l'âme moderne. Il a formé et éduqué un grand nombre d'intelligences de la génération qui vient après la sienne. Tout en souriant de ses pourpoints archaïques, et en regrettant des faux pas d'individualisme, nous avons admiré sa tâche et aimé le don magnifiant de sa parole. Il nous fut, lui aussi, un frère aîné. Il demeure, mieux et en même temps qu'un artiste, un pasteur.

SABRUS.

JEHAN RICTUS, *Cantilènes du malheur* (Sevin et Rey, 1 fr. 50, édition artistique, avec une pointe-sèche de Steinlen).

Le poète des *Soliloques du pauvre* et de *Doléances*, qui nous avait déjà donné des poèmes de douleur sociale et d'âpre révolte, issus d'une divination personnelle du sens profond de la vie, et éclairés d'évocations de Beauté et de Justice fraternelle, nous dit ici, très simplement, des choses poignantes d'une humanité plus « intérieure » sous le même voile de rudesse verbale et de réalisme argotique. C'est : *Jasante de la Vieille*, lamentation de la mère du condamné, au cimetière d'Ivry, la seule qui « l'excuse et le pardonne » et qui reste « la plus punie », en somme. Le romantisme inévitable y est évité ; c'est d'un réalisme sobre, direct et tragique. *Les Ingrats*, conte de Noël pour les en-

fants... des autres, complainte d'un symbolisme amer, « pas un seul enfant de la terre entière » n'ayant dit « merci » à l'Enfant Jésus pour « tous les cadeaux et les sucreries, avec un petit morceau de son cœur » ; et l'Enfant Jésus, ayant fermé « la croisée de son Paradis », pensant « tout bas n'avec un soupir :

Ça sera ainsi et toujours ainsi !
Pas la premièr' fois qu'ça m'est arrivé.

On sent que l'idée de la *Promesse* tourmente le poète impatientement désireux du règne d'amour. Le *Fou volé* combien triste aux cœurs adolescents... et aux autres, et que profondément humaine, cette complainte mise dans la bouche d'un fou détraqué par les socialités mauvaises. Poème de belle venue, d'une émotion vivante et allante, à la note juste, où l'ironie rapide effleure inoubliablement.

Ce « fou », on lui a volé son amour.

« Alors, vous pensez, je fus mécontent ;
Car enfin, si on vous prend vos valeurs,
Vous avez recours contre le voleur !
Mais quelqu'un, Monsieur, qui vous prend la vie,
Quelqu'un qui s'enfuit ! avec votre cœur,
Vous ne pouvez rien, dit-on, contre lui. »

Il s'en va par la capitale

« A la découverte, à la reconquête. »
« Et chaque voiture à peu près rapide
Où s'abritait un minois gracieux
Nous figeait debout, tremblant et stupide,
Et en s'éloignant tirait nos bofiaux,
Lesquels s'enroulaient autour des essieux. »

Il croit entrevoir enfin, un jour, sa silhouette.

« Oh ! Monsieur, vraiment quelle horrible fête !
Sitôt entrevue, sitôt empoignée,
Sitôt étranglée avec mon foulard. »
« Valait-elle autant de pleurs ? Qui le sait ! »

Mais les

« Gouines de malheur qui l'ont conseillée
N'affirmeront plus que l'on n'en meurt pas...
Et nous n'irons plus avec notre amour
Sous les bosquets verts ou sur l'herbe tendre,
Au temps où la fleur va se marier,
Où le rossignol est doux à entendre,
En mai... dans les bois... quand pointe le jour. »

Certains détails sont des trouvailles que, seul, un sincère amour de l'art peut amener. Le style ne plaît pas à tout le monde, à cause de l'argot, à cause des apostrophes. On ne peut nier que ces poèmes soient œuvre d'une âme de poète, d'un cerveau d'artiste original, et animés d'un souffle nouveau. S.

La Rénovation religieuse (Doctrine et pratiques de haute Initiation par un serviteur du Christ).

Sous ce titre, il a paru à la librairie Fischbacher (33, rue de Seine) un volume in-8, que je crois de la plus haute importance pour tous ceux que les questions ésotériques intéressent, autant dire tous les lecteurs de *l'Initiation*. Ce n'est pas du tout un ouvrage théologique, quoique écrit par un très fort théologien, qui fut un ami de la duchesse de Pomar. En voici un très curieux passage qui explique pourquoi l'être humain a dû se matérialiser :

« La création psychique comprend les six jours ou époques (de la Genèse); et c'est après le repos du 7^e que la projection s'opère sur le plan matériel... Cette projection a pour but de créer les personnalités ou individualités. La souche psychique de tout ce qui existe, en chaque genre, forme une masse indivise, un réservoir d'où la vie s'échappe pour se personnifier en une multitude de sujets, qui revêtent des formes déterminées; pour l'homme, c'est la masse adamique dont parle saint Augustin. Si la projection n'avait pas lieu, aucun être n'aurait son existence propre. »

Comme on le voit par ce passage, ce livre est celui d'un voyant, autant que d'un théologien.

A. ERNY.

Le Roi Mage, par PIERRE DES CHAMPS. Étude sur les mystères antiques et sur leur part d'influence dans les origines chrétiennes. 1 vol. gr. in-8, avec 100 illustrations, couverture en couleurs. Prix: 7 fr. 50.

Un beau livre, celui-là, intéressant et utile et qui joint à une très bonne documentation le charme d'une légende. La science n'encombre pas la fiction, ne glace pas l'émotion, elle est au contraire la vie même, la vie secrète qui anime toute l'œuvre. On aime à cheminer de concert avec ce mage et cette princesse ou Bella sa fille qui fait songer aux princesses savantes du Sar Peladan, à l'Isis du comte de Villiers, sur les routes merveilleuses d'Orient. Là s'ouvrent à chaque pas de nouvelles perspectives sur le devenir et l'origine de l'homme, de la nature et des dieux.

Et que de beaux paysages où l'esprit se repose de ses aventures, s'ouvre à la vie de la terre toujours belle et dont la *réalité* est la meilleure réfutation de nos idées abstraites. L'auteur nous initie aux plus profonds arcanes, nous conduit jusqu'au sein de ces cryptes où s'allient le mystère et la volupté, et quel symbole dans l'histoire de ce mage qui porte la myrrhe à un Christ enfant dont la vie est tout entière consacrée à le revoir et qui le trouve enfin, mais entre deux voleurs, au Calvaire. Le charme et l'émotion du récit suffiraient pour le recommander auprès de tous, mais combien l'intérêt philosophique du livre le rend plus précieux aux yeux de ceux qui s'intéressent à la doctrine secrète, de ce public lettré surtout qui s'occupe de l'histoire des transformations du sentiment religieux dans les Sociétés antiques.

Le *Roi Mage* est une preuve de plus que l'occulte a été le vrai précurseur de l'Évangile, le Messie du Messie et qu'il en sera peut-être le dernier témoin.

N. S.

Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolie, par TH. FLOURNOY, 1 vol. in-8 avec 21 figures dans le texte. Prix: 5 francs (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Ce livre est la suite et l'on peut ajouter l'épilogue

de l'ouvrage publié en 1900 par M. le professeur Flournoy, de l'Université de Genève, sous le titre *Des Indes à la planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, qui fut fort remarqué lors de son apparition. L'auteur rapporte les dernières observations qu'il a eu l'occasion de faire sur la somnambule qu'il avait présentée dans ledit ouvrage et dont il considère l'étude comme actuellement terminée pour lui, du moins.

Chemin faisant, M. Flournoy répond aux critiques et aux polémiques suscitées principalement par les organes de sociétés spirites, occultistes et théosophiques, revendiquant le droit de présenter des observations scientifiques rigoureuses sans en déduire des conséquences hasardeuses et invérifiables.

Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques, par M. SAGE, préface de CAMILLE FLAMMARION (Prix : 3 fr. 50).

En France, le psychisme n'est pas encore devenu une science exacte et positive ; ou, du moins, les hommes qui étudient les faits troublants du psychisme avec toute la rigueur scientifique sont rares et éparpillés. Il n'en est pas de même en Angleterre. La Société anglo-américaine pour les recherches psychiques a fait du psychisme une science aussi exacte que les autres, et les résultats obtenus sont déjà surprenants.

Dans *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*, M. Sage nous fait, dans un style facile et remarquablement clair, l'exposé des expériences poursuivies pendant quinze ans par cette Société avec le médium américain Mme Piper. Ces expériences, où toute fraude a été rendue impossible, sont certainement au nombre des travaux les plus étonnants et les plus importants de la science contemporaine : d'immenses horizons s'ouvrent devant nous.

C'est un volume passionnant que nous présentons au public aujourd'hui, un de ces livres qui doivent faire sensation.

Nouvelles diverses

Le journal *la Thérapeutique intégrale* reparait mensuellement à dater de février 1902. La liste de nos anciens abonnés ayant été momentanément égarée, nous leur serions reconnaissants de nous, envoyer leur nom et leur adresse, et le service du journal leur sera fait gratuitement pendant six mois. L'abonnement est de 2 francs par an pour la France et 3 francs par an pour l'étranger. Ce petit journal publie des études curieuses sur la médecine hermétique et l'homéopathie. On peut souscrire 87, boulevard Montmorency, Paris (XVI^e).

Le Spiritisme à Berlin.

Berlin. — Nous avons signalé la guerre acharnée que fait Guillaume II au spiritisme et à l'occultisme. Il tente d'arrêter par le ridicule la propagation de ces théories; la police vient d'arrêter, au cours d'une séance, des spirites et un médium, Mme Anna Rothe, après les avoir convaincus de supercherie. Les pratiques spirites avaient gagné l'entourage de Guillaume II.

Les poursuites intentées au médium spirite Anna Rothe menacent de dégénérer en un procès monstre.

En effet, jusqu'à présent, plus de 150 personnes ont déjà déposé des plaintes contre le médium, qu'elles accusent d'escroquerie. On s'attend à des révélations sensationnelles au cours du procès.

Les Spirites en Allemagne.

C'est surtout à Berlin qu'ils ont élu domicile. Les médecins qui s'adonnent aux expériences surnaturelles ne sont point rares, mais beaucoup plus nombreux encore les charlatans. L'autorité berlinoise a voulu faire cesser les abus auxquels le développement anor-

mal de certaines pratiques exposait la crédulité publique.

Une perquisition a été faite au domicile d'un médecin spirite. On n'a pas été peu surpris des noms inscrits sur les listes des adeptes. Si on les publiait, paraît-il, la révélation ferait scandale.

..*

Dans la dernière promotion des officiers de l'Instruction publique, nous avons relevé le nom de notre ami Serge Basset ; nous le félicitons ici au nom de tout le spiritualisme.

LIVRES REÇUS

Notre collaborateur Serge Basset vient de faire paraître chez Stock un beau roman dramatique, *Comme jadis Molière*, où une intrigue très hardie sert de prétexte à des développements philosophiques où l'on reconnaîtra le métaphysicien occultiste doublé d'un poète enthousiaste.

Nous recommandons tout spécialement le dernier volume de Papus qui vient de paraître dans la « Bibliothèque de Philosophie contemporaine », chez Alcan (1 vol. in-8, 2 fr. 50), sous le titre : *l'Occultisme et le Spiritualisme*.

Ce volume offrira aux occultistes instruits des données toutes nouvelles sur l'analogie et la constitution des tableaux analogiques ainsi que sur la sociologie et beaucoup d'autres sujets techniques. La modicité de son prix en fait un excellent volume de propagande destiné aux esprits scientifiques qui veulent se rendre vraiment compte de l'étendue des théories occultistes.

Journal de l'homme des cathédrales, mensuel. — J'ai sous les yeux cet étrange journal qui porte en première page le portrait de *l'homme des cathédrales* dans son costume devenu maintenant classique. J'ai beaucoup connu

Mérovak à Poitiers et je vois avec plaisir qu'il est demeuré le même. En ce temps-là, nous parlions ensemble de cette gazette qu'il aspirait à fonder. Qui donc aura connu la joie des réalisations? Le numéro déjà un peu ancien que j'ai sous les yeux est intéressant : je songe involontairement, devant ces tours en ruines qui en remplissent les pages, à Rodenbach qui fut un carillonneur lui aussi, mais qui du moins n'eut pas le petit péché qui dans Mérovak choque peut-être un peu : l'amour des couleurs vives, le désir du bruit, l'acclamation de la *hurle* qui fait pleurer, semble-t-il, le beau visage de silence du Passé.

N. S.

Prime à nos Lecteurs et Abonnés

Beaucoup de nos lecteurs demandaient des gravures représentant les diverses phases de l'initiation dans l'antique Égypte. Christian et Lenoir, dans leurs ouvrages, avaient déjà donné des gravures de ce genre ; mais la totalité des épreuves n'était pas figurée. Or, il se trouve que, dans un volume intitulé *le Pouvoir suprême* et écrit sous forme de roman, toutes ces illustrations ont été réunies avec beaucoup d'autres.

Voulant faire profiter nos lecteurs de cette aubaine, nous avons obtenu pour eux des réductions considérables sur ce volume. Il suffira donc à chacun de nos lecteurs ou abonnés d'envoyer à M. Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, la somme de *trois francs* pour prendre ce volume au magasin et de *trois francs cinquante* pour le recevoir franco à domicile, dans tous les pays. Ce magnifique volume a 336 pages et renferme près de 100 figures, parmi lesquelles on retrouve toutes les phases de l'initiation aux anciens mystères. Pour obtenir la réduction, on est prié de bien spécifier qu'on est lecteur ou abonné de *l'Initiation*.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc.

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. 0 fr. 50

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

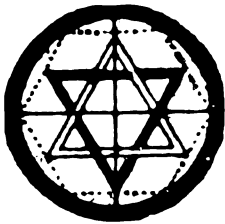
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



55^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (Avril 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les phénomènes psychiques illustrés (p. 1 à 5) Papus.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La clef orientale des faux paradis (p. 6 à 41) Matgioi.

La Musique, d'après Fabre d'Olivet (p. 42 à 50) A. Erny.

Au pays des esprits (suite), (p. 51 à 57) X...

Histoire de Joséphine Lardier (p. 57 à 65) X...

PARTIE INITIATIQUE

La mort de l'initié (p. 65 à 71) Papus.

Les voies spirituelles (p. 71 à 76) Sédir.

L'Antipathie (p. 76 à 80) Zhora.

Le mysticisme des Boers. — Le « Lebacha ». — Un palais hanté à Venise. — Bibliographie. — Musique. — Petite correspondance.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50**

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin — 50 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine de forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument *visées*.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénomènes Psychiques

ILLUSTRÉS

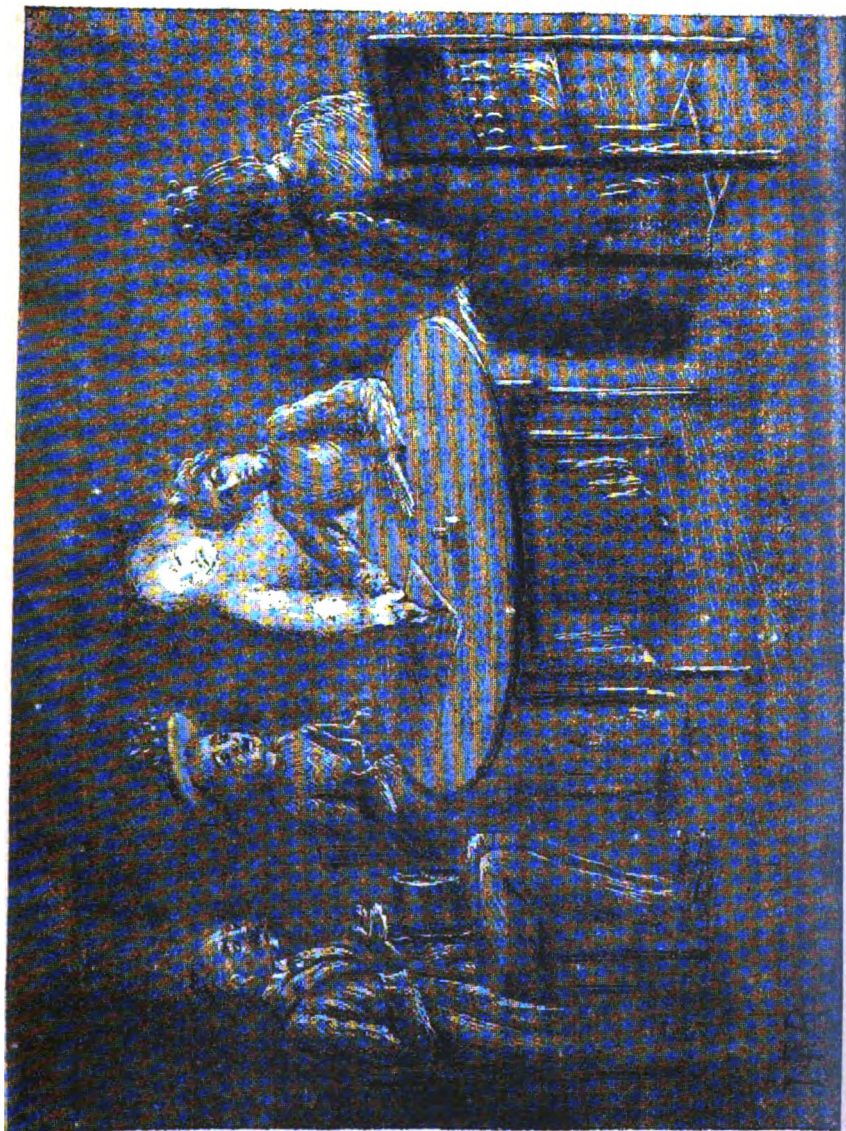
L'ÉCRITURE MÉDIANIMIQUE

Les faits d'écriture médianimique ont été tout spécialement étudiés par les psychologues officiels et ont conduit à de très curieuses analyses concernant l'inconscient inférieur et le dédoublement de la personnalité même à l'état de veille.

Tout d'abord, occupons-nous du fait en lui-même. Sous des influences diverses, soit après avoir lu des livres de spiritisme, soit après avoir vu des séances ou après avoir été guidé par un médium, soit même spontanément, un sujet se met à écrire ou à dessiner. Les communications ainsi obtenues diffèrent souvent des idées courantes du sujet. Elles sont généralement empreintes d'une tournure philosophique spéciale où le ton du sermon se mêle aux conseils de la vie journalière. En majorité, ces communications sont édifiantes. Les dessins ont un caractère tout à fait spécial quand ils sont le produit de personnes ne sachant pas dessiner. Ils représentent un enchevêtrement de

figures compliquées où apparaissent des fleurs étranges d'où sortent des têtes et des figures d'animaux. C'est un peu comme les traits de l'antique géomancie ou du moderne et populaire « marc de café ». D'autres fois, comme dans le cas du peintre Démoulin, de véritables œuvres d'art au caractère étrange sont obtenues en dehors de la personnalité consciente de l'artiste. Il existe un cas très curieux, dans les Annales, de ces communications : c'est ce qu'on a appelé le cas de Dickens. Un forgeron des États-Unis aurait terminé un roman laissé inachevé par le grand romancier anglais. Ce roman posthume (c'est le cas de le dire) contiendrait des néologismes et des « anglicanismes » inconnus du forgeron américain. Or, nos amis de Bordeaux nous ont signalé une enquête faite à ce sujet à Londres et qui tendrait à ébrécher fortement l'histoire du forgeron médium. Nous serions heureux de voir cette enquête reprise et menée à bien par une société française d'études psychiques. Voilà du bon travail pour le Dr Haas et nos amis de Nancy qui ont su constituer une des plus sérieuses sociétés de France.

Dans la figure jointe à cet article nous avons évoqué l'explication si poétique donnée du phénomène par la théorie spirite. Comme on le voit, rien de plus simple. « L'Esprit » guide la main du médium et ce dernier abandonne cette main à l'Esprit qui l'utilise pour traduire ses pensées et ses enseignements. Quelquefois, comme dans le cas des trois dames lyonnaises qui ont écrit les *Dualités de l'Espace*, il est nécessaire que plusieurs personnes se réunissent et



ajoutent leurs mains l'une sur l'autre, pour obtenir ce phénomène. L'explication spirite est poétique, mais, comme toutes les choses poétiques, elle a été fortement battue en brèche par les expérimentateurs des autres écoles et surtout par les savants.

Ce scepticisme a été, il faut bien le dire, déterminé par la légèreté et l'imprudence des spirites piétistes qui ont inondé les revues spéciales de « communications » attribuées à Jules César, Ponce-Pilate, saint Paul, sans compter Mahomet et tous les grands hommes modernes ! Le nombre de mauvais vers attribués modestement à Victor Hugo est incalculable. Quand il a été scientifiquement démontré qu'il ne s'agissait pas là d'une tricherie vulgaire, et qu'il y avait bien production d'un phénomène en dehors de la conscience, on a analysé très sérieusement les faits et l'on est arrivé à constater, dans la majorité des cas, l'action soit des assistants, soit des idées personnelles du médium, sur les communications obtenues. Aucune étude n'est plus intéressante à ce propos que celle du professeur Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*. Si M. Flournoy connaissait mieux les différents caractères des écoles spiritualistes, il aurait évité de confondre toutes les théories des spiritualistes contemporains en une même salade. Mais on ne peut pas tout savoir. Son étude n'en demeure pas moins le modèle du genre.

Les occultistes, suivant leur habitude critique, procèdent par élimination. Ils ne nient pas du tout les influences possibles des Génies et des Esprits dans certains phénomènes, mais il faut éliminer tout de suite :

1° La fraude grossière ;

2° Toutes les communications attribuées aux grands hommes et obtenues par des personnes qui n'ont jamais eu aucun rapport avec eux, soit comme amis, soit comme parents. A plus forte raison, les communications d'Hermès, de Jules César ou de Shakespeare, doivent être rangées dans le domaine de la suggestion ou de la maladie. Elles font plus de tort au spiritisme que les plus méchantes attaques des critiques ;

3° Les communications reproduisant des idées familières au médium ou les souvenirs de ses visions et de ses lectures ;

4° Les résultats de l'influence individuelle ou collective des assistants, si bien étudiée par Eugène Nus et par Stanislas de Guaita, sous le nom d'*influence de l'Être collectif*.

5° Ces éliminations faites, il reste des cas positifs et réels à étudier avec soin. Nous citerons entre autres et comme exemple une communication en langue russe obtenue en province il y a plusieurs années, alors que ni le médium, ni aucun des assistants ne connaissait cette langue ni ces caractères qui furent considérés comme du grec déformé, puis comme signes d'une langue orientale, jusqu'au moment où une personne connaissant le russe lut très facilement la communication obtenue.

On voit donc comment, tout en admettant la possibilité de ces faits, les occultistes les soumettent à un contrôle rigoureux et ne peuvent procéder que par élimination.

PAPUS.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LES SCIENCES CHINOISES ⁽¹⁾

LA CLEF ORIENTALE DES FAUX PARADIS

Cachée aux noirs ravins perdus d'Yenbinh, la Plante
Distille en paix, au fond de son lointain abri,
Le dictame secret de la fleur odorante
Où dort le népenthès, qui calme et qui guérit.

Le repos éternel en son suc est pétri.
Sous l'effluve embaumé de la seve enivrante
Et divine, il n'est point d'homme qui n'ait tari
Les cris désespérés et la larme navrante.

O tasse aux ors pompeux, aux placides argents,

Le suprême remède aux âmes offensées
Gît dans l'apaisement lucide des pensées
Que donne le breuvage à nos cœurs indigents !
Vous qui souffrez, voilà le trésor qui vous reste :
Buvez. Et vous, soyez bénis, dieux indulgents,
Qui mîtes le bonheur à la merci d'un geste.

MATGO,

(Rimes chinoises.)

(1) Beaucoup de prétendus « Initiations » d'Orient se terminent par la délivrance au postulant de la « Boulette d'Opium », l'arme terrible des astraux inférieurs sur la Terre. Aussi publions-nous avec plaisir cette savante étude de Matgoi qui montrera les procédés par lesquels l'Orient cherche à remplacer les forces que la Prière donne à l'Occidental chrétien.) (N. D. L. R.)

PRÉFACE

ET NOTE POUR LA PREMIÈRE PARTIE

Les plus curieuses déformations du composé humain, les états les plus rares de l'esprit et de l'âme, sont véhémentement recherchés à notre époque, et, la plupart du temps, sans succès. Le moyen d'y parvenir infailliblement, et sans grand danger, je l'apporte ici. Je n'ai le mérite d'aucune invention. Je traduis et résume les préceptes des maîtres indulgents et sages qui m'enseignèrent.

Que si le moyen paraît rebutant, la route ardue et difficile, je ne m'en étonne pas. Ceux qui ne sont point faits pour le but, ne sont point faits non plus pour le chemin. Ce n'est pas la moindre précaution du Ciel d'avoir mis les résultats rares hors de la portée des multitudes. Je ne divulgue donc pas ici une longue suite d'efforts pour qu'on les fasse, mais pour qu'on sache qu'ils sont possibles, puisqu'ils ont été faits.

C'est, aussi, pour venger la Science du reproche que lui fait le vulgaire, de ne pas tenir ce qu'elle promet.

La Science fait beaucoup de promesses; elle en tient davantage encore, mais envers ceux-là seuls qui en méritent l'accomplissement.

∴

Ce premier fascicule indique les moyens matériels et l'art du fumeur. J'y expose une théorie parfaitement inédite, avec ses modes de réalisation, c'est-à-dire les chimies grâce auxquelles on peut obtenir des drogues de valeur et de compositions différentes, coordonnées aux résultats qu'on en veut obtenir. Cette première partie est physiologique ; la deuxième sera psychique ; la troisième mentale.

Je dois ajouter que je mettrai, dans la publication des trois parties qui forment ce travail, un intervalle tel, que le lecteur, s'il en est un qui soit curieux de me suivre, ait eu le temps de parachever les expériences du premier fascicule, avant l'apparition du second. Ainsi lui éviterai-je, dans la mesure de mes moyens personnels, le danger de la précipitation.

« Il y a, dans cette substance, bien
« des qualités dont la connaissance
« la rendrait habituelle et la mettrait
« en faveur chez nous. La diffusion
« de cette connaissance serait un
« malheur public. »

Ainsi s'exprimait, dans une phrase dont les deux membres se contredisent, le pharmacien anglais Arositer, attaché, en 1763, à l'hôpital de Greenwich, en conclusion d'une brochure, infiniment rare aujourd'hui. Nous ne pensons pas de même : au point de vue philosophique de la diffusion de la science exacte, la notion acquise, la victoire sur l'ignorance antérieure, est un bien ; et il importe peu, en admettant

que cela soit possible, que sa conséquence amène un malheur public ; l'évidence pratique de cette proposition, apte à faire trembler d'indignation les sociétés protectrices des divers animaux qui pullulent sur le globe, est prouvée néanmoins tous les jours par les électriciens qui font de l'électricité, bien qu'elle puisse foudroyer les imprudents ; par les chimistes, qui font des poisons, bien qu'ils puissent supprimer les ignorants ; par les métallurgistes, qui font des couteaux, auxquels peuvent se couper les maladroits.

Le savant n'est coupable de sa science que quand il la méconnaît, ou qu'il la traite d'une manière incomplète ; mais si son traité est exact et parfait, il chaut peu qu'il soit dangereux ; car le danger alors n'existe que pour ceux qui sont mal préparés à profiter de son enseignement ; et il n'y a aucun démerite à causer le malheur des ignorants ou des incapables : eux seuls sont responsables, s'ils se trouvent mal d'avoir employé un instrument au-dessus de leurs forces physiques, ou d'avoir scruté une vérité au-dessus de leurs forces intellectuelles. Le Vrai seul émeut et ravit le savant et l'étudiant, dont l'esprit demeure indifférent aux contingences, et aux accidents, heureux ou malheureux, que sa méthode bien ou mal employée peut occasionner chez les autres.

L'extension de la responsabilité de l'auteur aux actions de chacun de ses lecteurs de hasard est une théorie telle, qu'elle empêcherait, si elle était seulement soutenable, l'ignorant d'apprendre et le savant d'enseigner. Mais elle n'est qu'une spéciosité commode aux imbéciles, qui ne tiennent jamais plus

à leur insouciance prétendue que lorsqu'ils ont commis une faute, et qui, par un dernier sentiment d'orgueil, cherchent à rejeter, sur des esprits qui les ignorent, les conséquences fatales de leur infériorité. Je dénonce, pour ma part, et bien haut, cette théorie, comme la recherche d'un abaissement infâme de l'individualité humaine; et je romps, par avance, tout lien de solidarité avec les actions et les réflexions de mes lecteurs occasionnels. Je déclare ne vouloir les induire en aucune tentative de recherches, même idéales, et je tiens en garde, dès la première page, à la fois contre l'audace qui distingue souvent les intelligents incomplets, et contre la tendance que, non prévenus, ils pourraient avoir de faire remonter à un autre les pensées mal définies de leur personnalité, ou les vagues songeries de leur entendement.

Le livre fermé, leur responsabilité commence, et sans relâche les étreint. Et ils ne se doivent prendre qu'à eux-mêmes, non pas du malheur public, exagération manifeste, mais des malheurs privés que pourraient leur valoir des expériences mal dirigées, ou des lectures mal digérées.

I. L'EXAMEN PRÉPARATOIRE

J'ai, dans un laps de temps de dix années, expérimenté les effets de l'opium; et je puis partager ce laps en trois périodes, suivant l'objet auquel je m'attachai de préférence pendant chacune d'elles. La première fut consacrée à rendre le corps parfaitement invulnérable à tous les effets de l'opium; non seulement effets

physiques extérieurs, qui, par leur vulgarité et leur désagrément, rappellent ceux du mal de mer compliqué de vertige ascensionnel, mais aussi effets intérieurs que peut produire l'excessive absorption d'un toxique stupéfiant. Il importe, en effet, pour l'observation, d'être délivré de toute crainte sur la santé générale du sujet et sur l'état physique transitoire où peut le pousser chaque absorption nouvelle. Et, pendant cette période, je ne m'attachai absolument qu'à ce résultat, négligeant toute espèce d'observation intellectuelle, et ne cherchant que l'habitude et l'innocuité du toxique.

Dans la deuxième période, j'étudiai, à fond et en détail, tous les effets de la drogue sur un individu, ramené tout d'abord, le plus possible, à la pondération moyenne des individus ; j'étudiai les différences qu'il y a à respirer, à manger, à fumer l'opium, à l'exclusion de toutes teintures, mixtures ou alcoolats (lesquels furent surtout l'objet des expériences célèbres de Th. de Quincey), et les effets, suivant les doses, augmentées ou diminuées dans les plus faibles comme dans les plus importantes proportions ; je cherchai à déterminer les états psychiques, correspondant à chacun de ces dosages : j'établis les heures favorables, les dispositions du corps et du cerveau, et les mille circonstances extérieures, si indifférentes d'apparence, qui influent étonnamment sur les expériences, et qui retirent à l'opium le titre, mal enviable, d'agent capricieux, qui lui fut si légèrement décerné. Et je recommençai cette longue et délicate série d'expériences pour chacun des opiums de constitutions

reconnues diverses à l'analyse, qui peuvent s'offrir aux consommateurs, en Orient et en Extrême-Orient.

Dans la troisième période, enfin, sûr de mon corps, cuirassé par les premiers exercices, sûr des états psychiques, invariablement déterminés à la suite des seconds exercices, je considérai l'opium comme un moyen de curieuses expériences. Libre désormais de me transporter volontairement de tel état d'être parfaitement connu à l'avance, certain d'y pouvoir développer ma volonté avec l'acuité et la ténacité que la drogue donne à ses adeptes ; je profitai de ces dispositions heureuses, pour, à des époques soigneusement définies, tenter certaines séries d'expériences, dont la science orientale entrevue m'avait rendue familière la nomenclature, et pour essayer, grâce à cet adjuvant omnipotent, de réaliser certains états, essentiellement transitoires et fugitifs, dans lesquels la volonté de l'expérimentateur exacerbée est le meilleur, le plus actif, mais aussi le seul définitivement responsable des moteurs.

Qu'on n'aille point croire que c'est seulement cette troisième série d'expériences que j'allusionnais tout à l'heure ; il est si évident qu'elle n'est pas exempte de périls, que je n'eusse pas appuyé là-dessus, si ma mise en garde ne se fût adressée également aux autres séries. En effet, il n'est pas indifférent, dans un corps qui n'est pas absolument sain, d'introduire l'habitude d'un toxique : il n'est pas davantage indifférent, dans un esprit qui n'est pas absolument équilibré, d'introduire l'habitude des tensions extrêmes et des positions singulières. Fussent le corps sain et l'esprit équilibré,

si la « volonté » n'est pas le facteur prédominant, toutes les séries d'expériences deviennent dangereuses, moralement et physiquement, attendu que le « sentiment » les dirige, et qu'elles dégénèrent en de fausses recherches, ou en plaisir pour le plaisir. Intentionnellement j'ai négligé ce facteur inférieur, qui devient rapidement le facteur principal, et même unique chez les sensitifs involontaires ; les séries d'expériences s'érigent ici, avec indifférence, pour l'agrément ou l'ennui que leur déroulement logique peut causer. Si un tel point de vue échappe un instant à l'expérimentateur, il tombe dans l'abîme, que constamment il côtoie, et je le tiens pour perdu irrémédiablement. Perdu à la fois par l'âme et par le corps : par l'âme en ce que, perversi au point de ne plus chercher dans l'opium qu'un motif de sensations au lieu d'un moyen d'idées, il tombe à la catégorie libidineuse, que Coleridge appelait ingénieusement des « hédonistes » ; perdu par le corps, en ce sens que la recherche continue d'un plaisir, sans cesse augmenté, étiole l'individu, mal préparé à de semblables dévergondages, et le mène à cette misère physiologique, qui se termine par une inguérissable cachexie.

∴

Il se peut cependant que, parmi les Européens, malgré la difficulté qu'il y a pour eux à se procurer l'excellence des moyens et la faveur des circonstances, il en soit qui désirent suivre le cours des expériences ici relatées, que ce soit, ou non, pour obtenir les mêmes résultats. A ceux-là que je dois supposer très intelli-

gents et consciencieux, je dois mieux qu'un avertissement Indifférent ou qu'une mise en garde hautaine. Car l'état de leur esprit, s'il est tel, est une chose en soi respectable, et qui demande certains égards.

A ceux-là je dois dire que, si puérils, si enfantins que paraissent les détails et les minuties des méthodes, il n'en est pas un qui ait semblé inutile ou indifférent, sans quoi je l'eusse immédiatement retranché ; que chacune des stases étudiées constitue comme un degré de l'échelle à gravir, qu'il est donc pénible de monter au second degré avant de s'être assuré sur le premier, et qu'il est dangereux surtout de vouloir gravir deux degrés à la fois — bien que la chose ne soit pas littéralement impossible. Et j'appuie, pour que, pas à pas, et malgré la lenteur de la marche et les détours apparents du chemin, on en suive toutes les sinuosités sans distraction ou impatience.

Évidemment il est, pour parvenir, d'autres chemins que celui ici décrit, et qu'un hasard bienveillant aidé d'heureuses déductions, a indiqués ; mais ces autres chemins, je les ignore et ne réponds point d'eux ; peut-être ils arrivent au but ; peut-être aussi les obstacles qu'ils traversent sont tels qu'ils rebutent le voyageur qui s'y sera inconsidérément engagé. A chacun de voir s'il veut courir la chance, et si la découverte d'un processus nouveau compense, dans son esprit, les risques de l'inconnu où il s'aventure.

Quant au chemin suivi, je le déclare, sinon facile, du moins inoffensif, et semé d'embûches surmontables, à la condition expresse que toutes les précautions indiquées soient prises rigoureusement, et

qu'aussi *chacun adapte à sa nature particulière les moyens* auxquels je me suis résolu, d'après ma nature particulière.

C'est ici que gît, en effet, le premier et l'un des grands obstacles à la réalisation de nos expériences. Tel qui, sans s'être étudié et connu préalablement, se soumettrait aux exercices qui vont suivre, n'y réussira que s'il est précisément de la même complexion physique, psychique et intellectuelle, que celui qui les a réussies sur lui-même ; ce qui est un cas bien improbable. S'il n'en est pas ainsi, il s'exposera aux défaites les plus risibles, et peut-être les plus tragiques.

Il faut que le traitement qu'on fait subir à son corps et à son âme soit coordonné aux ressorts et aux qualités de cette âme ; et peut-être la même méthode ne peut pas servir identiquement, et d'un bout à l'autre dans tous ses détails, pour deux hommes sur la terre. C'est pourquoi j'établis ici, en quelques lignes schématiques, la description totale de l'expérimentateur, à l'époque où il expérimenta. D'après cette description, et d'après toutes les analogies que fournissent les sciences occidentales, chacun des expérimentateurs possibles sera à même, après avoir établi sa propre nature, de déterminer les modifications à faire subir au traitement, c'est-à-dire à la valeur des expériences (et non pas à leur série, celle-ci restant immuable). Ce travail, dont l'énoncé même paraît fort ardu, est cependant facile pour un psychologue habituel, et je veux croire qu'il ne sera qu'un jeu pour les quelques esprits intelligents et consciencieux dont je parlais tout à l'heure... Ils pensent d'ailleurs s'encourager

par le succès des premiers expérimentateurs, qui réussirent, n'ayant ni prédécesseurs ni guides, à établir leur méthode, moins fortunés en cela que leurs suivants, qui ont devant les yeux perpétuellement le chemin parallèle à celui qu'ils doivent suivre, sûrs de ne jamais se tromper sur les distances, les courbes, les nivellements, et n'ayant, comme seule observation personnelle, qu'à déterminer à quelle distance du chemin indiqué leur individualité les engage à poser le point de départ de leur parallélisme.

∴

Description du tempérament avec lequel furent commencées les expériences. — Vingt-sept ans. Corps bien constitué, n'ayant jamais subi que des blessures accidentelles, et une maladie grave, le typhus, pendant l'enfance. Sang riche, mais peu abondant. Muscles peu développés, mais plus forts dans le bipède antérieur. Couleur châtain des cheveux, mixte de la peau. Yeux moyens, enfoncés, bleu clair, perçants. Organes normaux, sans oblitération ni exacerbation. Ni obésité, ni maigreur ; légère anémie superficielle, due aux climats chauds et humides. Organes de la nutrition et de la digestion en parfait état. Aucune maladie organique, nerveuse ou musculaire ; aucune affection des tissus. Légère myopie native ; perfection relative de l'audition. Tendance à l'embonpoint, facilement réfrénée par un régime d'alimentation négatif. Tendance à l'essoufflement et aux palpitations conséquentielles.

Développement difficile d'un effort physique consi-

dérable ; continuation facile d'un même effort de longue durée ; ignorance presque totale de la fatigue physique, à part celle de l'insomnie. Température normale : 36°. Nombre de pulsations : 80 à la minute ; pouls peu égal. Nulle tendance à quelque maladie favorite, sauf la fièvre, à condition qu'elle soit aidée par le milieu ambiant ; prédisposition, victorieusement combattue, au vertige ascensionnel et au mal de mer.

Teint général : très blanc, le visage rarement et faiblement coloré. Geste des bras presque nul, mais, quand il a lieu, mesuré et très net. Démarche moyenne ; longueur du pas plus considérable que la taille ne l'indique. Nez convexe, terminé par un méplat accentué ; lèvres très droites et minces. Menton très proéminent et osseux. Main très ferme, et, la plupart du temps, froide. Doigts courts : leurs extrémités carrées ; muscle des pouces très puissant. Lignes de main très nombreuses et enchevêtrées. Ecriture presque droite : lettres pointues et ouvertes ; barres des *t* très nettes, droites, et dans la partie supérieure de la lettre. L'écriture est ainsi décrite par M. de Rougemont, le savant graphologue de Lausanne, qui ne connaissait pas l'écrivain : « Ecriture volontaire et apprêtée d'un soldat qui serait devenu diplomate. Inaptitude aux sciences exactes, et surtout au commerce, et à tout ce qui concerne l'argent. Ecriture d'un intellectuel, qui a pleine conscience de sa valeur, et qui ne s'ignore en rien ; gourmet plutôt que gourmand. Sans ambition, mais heureux quand même de la notoriété d'un homme, à peu près arrivé ; la

complèterait volontiers, si cela ne coûtait aucun sacrifice à sa personnalité, qui est très accusée »

Centres nerveux très développés, et entrant facilement en action. Parole nette, saccadée, d'émission uniforme, sauf dans la colère, où elle s'assourdit, s'étouffe et se ralentit. Tension extrême, mais aucune exacerbation involontaire. Très sensible à la douleur physique. Rebelle à nombre de médicaments (purgatifs), au laudanum, au sirop de morphine. Fumeur de tabac sans enthousiasme.

Fort amoureux des lointains voyages, de l'imprévu et du danger même, s'il sait pouvoir commander tant soit peu aux circonstances qui l'entourent; insoucieux du déjà vu et des privations corporelles : désireux du nouveau, et spécialement des données instructives; s'éprend facilement aux beautés d'une nature non façonnée; horreur des foules, des promiscuités, des relations imposées et conventionnelles; peu loquace; écrit plus qu'il ne parle; amoureux d'un verbe rare et énonciateur d'idées, chez un interlocuteur; s'arrange de l'absolue solitude.

Indifférent à l'action, mais fort actif vers un but, quand il est bien orienté; hait les villes et les points où son influence personnelle est diluée. En dehors des voyages, se complait mal dans les endroits publics. Ennemi du froid, de la nuit et de la couleur grise; aussi de la chaleur, de la lumière et du jour.

S'accommode fort mal de la discipline, de l'obéissance et de la répétition des mêmes actes à des heures fixes; répulsion absolue pour les militaires et les gens de bureau, au point de souffrir de leur seule

présence à côté de lui. Indifférence pour les romanciers et pour les poètes; goût marqué pour l'œuvre démonstrative, à style net, décidé, et clair comme l'action, quelle que soit d'ailleurs la vérité démontrée. Indifférent au théâtre tragique ou comique.

Fortement épris de musique, spécialement de musique religieuse et symphonique.

Jouit, comme seule distraction, des arts et de l'esthétique; s'émeut plus à la sculpture et à l'architecture qu'à la peinture, à l'aspect des belles lignes sorties de la main humaine, à l'agencement des couleurs. Goût spécial pour les pierres précieuses.

Signes particuliers : ne pénètre au tréfond d'une idée que lorsqu'il en suit, par l'écriture, le développement en son âme. Culture intensive et spéciale de la volonté attentive, et d'une direction unique, imposée aux actes les plus divers.

Affections et haines très profondes, rares, se développant encore avec le temps. Mémoire excellente, de fort longue portée, phonographique, sans effort, et *soi-consciente*. Ne s'émeut à la vue ni du sang, ni des désastres, ni de la mort violente. Tempérament froid à la surface: humeur réservée, tenace, susceptible, un peu concentrée; s'égayant subitement par de fortes détente de joies presque enfantines. Souci, uniquement physique, mais très grand, et parfois intolérable, des jouissances corporelles, souci d'ailleurs aboli par la suite des expériences.

Caractère décidé, développant d'autant plus de sang-froid que le péril est plus proche et plus considérable. Aime beaucoup le travail libre et personnel,

sans entraves de sujets, ni d'heures. Préfère le travail du soir ; incapable d'invention le matin, la somnolence de l'esprit durant jusqu'au premier repas.

A fortement conscience de la responsabilité, qu'il aime, et tient essentiellement à son indépendance ; juge ses responsabilités et respecte l'indépendance d'autrui. Horreur d'être molesté, de molester, de voir molester. Sévérité pour les forts, pitié pour les faibles ; horreur de voir souffrir les animaux.

Toutes ces observations concourent à la physionomie ; la plupart sont de première importance, et c'est sur leur examen qu'on doit établir, de chacun, le diagnostic psychique et intellectuel. C'est dans les éléments corporels, surtout l'état nerveux que chacun doit étudier, pour trouver la valeur des moyens parallèles à employer dans l'identique série des expériences ; c'est dans les éléments intellectuels, surtout la volonté. Étant parfaitement maître de l'un et directeur conscient de l'autre. on pourra alors marcher sans peur dans la voie multiple, mais toujours semblable à elle-même, qui conduit au but unique.

Il ne me restera qu'un seul avis à donner à l'audacieux qui se trouvera prêt à se mettre en route ; ne jamais perdre confiance en soi-même, ne point regarder derrière soi ; et surtout ne pas s'arrêter à moitié route, par crainte, lassitude ou découragement. Le sphinx vers qui l'on va ainsi n'est pas de ceux qu'on interroge à la légère, et l'hésitation n'est ici permise qu'avant le commencement de l'action ; une fois parti, on ne saurait, sans danger, s'arrêter avant d'être parvenu. Et, comme me le dit un jour

l'un des sages les plus illustres et les plus bienveillants qui m'enseignèrent : « Suis, pas à pas, sans jamais faillir, ce mystère ; si tu balançais un instant, comme le tigre traqué, il se retournerait sur toi, et t'absorberait. »

Sur toutes ces précautions — dont plusieurs intellectuelles, mais, on peut m'en croire, toutes pratiques et aucune oratoire, — j'entre dans le cœur du récit où, après s'être examiné, consulté, replié, réconforté, et résolu, il est loisible à chacun de me suivre.

II

LE MÉCANISME ET LA MANIPULATION

La drogue se prend par injection (sang), par absorption (estomac) ou par aspirations (bronches).

Nous rejetons tout d'abord l'injection comme extérieurement dangereuse, et uniquement médicale ; il est impossible de faire son habitude de la drogue injectée, soit qu'elle ne soit jamais chimiquement pure, soit que le dosage en soit presque toujours hasardeux, soit que les plus graves inconvénients superficiels résultent de ce mode, soit, surtout, que les effets immédiats de l'injection sous-cutanée dépendent de facteurs mal définis, dont on ne saurait déterminer la valeur exacte au moment même de l'opération. J'ajouterai que, au point de vue expérimental, l'effet de l'injection est beaucoup trop brutal, et, pour ainsi dire, imprimé, pour que l'opérateur ait le temps de se reconnaître, et d'imposer le libre cours

de sa volonté au désordre de ses facultés. Ce dernier inconvénient, qui — dans certaines expériences — peut devenir un danger majeur, doit écarter absolument le système des injections de notre série de tentatives.

J'en dirai tout autant — quoique avec une moindre rigueur — pour l'absorption par l'estomac ; le dosage est infiniment facile, et le mode de réception est toujours le même. Mais les sucs gastriques obéissent, pour leur formation, leur composition et leur quantité, à des lois trop multiples pour ne pas nous être indéterminées ; et la longueur de la digestion, ce phénomène si actif et d'une si grande valeur sur les effets de l'opium, dépend de ces sucs, et aussi de la nature des aliments ingérés, de telle sorte que le mode d'absorption livre l'absorbant à une foule d'éléments ondoyants et mal connus.

Reste donc le seul mode de l'aspiration de la fumée d'un opium cuit sur le moment. En Occident comme en Orient, il apparaît le moyen définitif et parfait de l'assimilation. La ration peut en être indéfiniment divisible ; le réglage en est des plus faciles : l'action directe s'opère sur des organes parfaitement connus, simples, et toujours semblables à eux-mêmes. L'effet se produit lentement, progressivement, sous le contrôle de la volonté, toujours en éveil, de l'opérateur. Enfin ce mode délicat permet, par des différences de cuisson ou d'aspirations, par des variations opportunes dans les mélanges de la matière, par d'habiles choix dans les moyens employés, de diversifier les états à atteindre, de la façon la plus ténue, et d'obte-

nir ainsi la source la plus complète de tous les résultats possibles. Et comme, à chacun de ces résultats, correspondent des sentiments, des sensations et des perceptions différentes, on jugera de l'excellence de ce dernier moyen, universellement et presque uniquement adopté dans les pays où la drogue est d'un usage coutumier ; et l'on comprendra que nous l'étudions, à l'exclusion de tous autres, de même que nous étudions l'opium, à l'exclusion de tous autres stupéfiants insuffisants.

Décidés sur le mode d'emploi, disons quelques mots de la culture, de la récolte de l'opium, et de la si difficile analyse, qui met en lumière les agents principaux de cette multiforme matière, et des adjuvants et accessoires nécessaires à son assimilation.

RÉCOLTE DE L'OPIMUM

Il y a trois sortes de pavots à opium cultivés : le *Papaver album* (*somniferum*, de l'Inde et de la Chine) ; le *P. setigerum*, de la Grèce et de Chypre ; et le *P. glabrum*, de la Perse, de l'Égypte et de l'Asie Mineure.

Le premier, le seul véritablement utilisable, se sème, en octobre, par graines légères, en de petits trous faits en terre, peu profonds et également espacés ; aussitôt que la tige atteint 0^m,25 de pousse, on irrigue par infiltration (jamais par immersion). Le développement se fait rapidement jusqu'à la hauteur définitive de 1^m,20. En mars, les fleurs apparaissent, la capsule se forme ; la tige se ramifie en trois ou

quatre brins ; chacun d'eux porte une tête ovoïde. Dès que les feuilles et la capsule prennent une teinte jaune, et que les pétales des fleurs tombent, on commence à recueillir le suc. Pour ce, au coucher du soleil, et par une température sèche, on pratique, de bas en haut, deux ou trois légères incisions dans les têtes de pavot, suivant les nervures ; il surgit immédiatement des gouttelettes fluides et blanches : l'oxygène de l'air les épaissit et les brunit ; on les recueille le lendemain, après la rosée du matin. On recommence de la sorte, pendant quatre jours en moyenne ; et le produit de la cueillette, mis à mesure en de petits récipients de faïence, forment les *bols* d'opium brut (les graines des têtes de pavot servent à faire l'huile d'œillette). Ces bols sont exposés au soleil, et mis dans le commerce sans aucune autre préparation : c'est là l'opium brut de Chine ; le prix en varie de 2 à 15 taëls-argent les 100 taëls-poids (9 à 22 francs le kilogramme). A Londres, le kilogramme d'opium brut varie de 27 à 38 francs. A Paris, il atteint jusqu'au prix de 45 francs.

PRÉPARATION DE L'OPIUM CHEZ LES PARTICULIERS

(Cette méthode est entièrement nouvelle, n'a jamais été publiée, et est le résultat de six années d'expériences personnelles.)

L'opium est consommé sous forme de boules ou de pains ; bien qu'il y ait des bouilleries en régies, monopoles et patentes, dans les pays de production et de consommation, chaque fumeur peut tenir à

préparer lui-même sa drogue. Le procédé employé est toujours le même et ne varie que dans la rapidité et le nombre des cuissons. On mélange en quantités indéterminées l'opium et l'eau de source non distillée (d'autant plus d'eau qu'on veut obtenir une fusion plus rapide) ; on chauffe lentement ; quand la pâte est entièrement délayée, on pousse à l'ébullition, et, immédiatement, on filtre. On recommence ainsi trois fois, au moins, pour que toute la matière utile ait pu passer, et qu'il ne demeure que des résidus au fond du filtre. Ensuite on fait bouillir la liqueur filtrée, en la tournant constamment avec des baguettes, jusqu'à consistance sirupeuse. On met ensuite en vase clos, ayant à l'air la plus petite surface possible. Pour un kilogramme d'opium brut, s'il n'est pas agrémenté de matières étrangères, on obtient 750 à 800 grammes d'opium utilisable.

J'insiste sur ce point : *il est toujours préférable de cuire soi-même l'opium à consommer* : on est sûr, au moins, non seulement de sa parfaite pureté, puisque, par une suite de filtrages, on peut rejeter toutes les matières étrangères ; mais aussi on connaît sa force, par le calcul du temps mis à la cuisson et à la réduction.

Pour faciliter les opérations de la cuisson, et pour augmenter l'influence du mélange, on y précipite généralement une certaine quantité de *dross*. Le *dross* est le résidu noir brillant et cassant qui demeure dans le fourneau de la pipe, après avoir fumé.

Les bouilleries particulières, ou, *a fortiori*, celles des régies d'État, ne filtrent pas assez la liqueur, y

laissant des matières qui alourdissent (ce qui est avantageux puisque l'opium est vendu au poids) en ajoutant parfois des éléments étrangers, et n'y précipitent que du *dross* de qualité tout à fait inférieure.

ANALYSE DE L'OPIMUM

L'analyse de l'opium est l'une des plus compliquées qui se puissent voir, à cause de la quantité d'éléments qui, d'une sorte infinitésimale, entrent dans sa composition. Il me paraît absolument nécessaire, malgré l'apparent pédantisme, de donner le détail de cette analyse, parce que ce détail seul permet aussi de donner la liste des réactifs, grâce auxquels chacun des éléments importants de l'opium peut être isolé, et grâce auxquels chaque préparateur peut obtenir l'opium qu'il veut.

Analyse qualitative de l'opium de Bénarès (travaux de M. Held) : Atomes d'oxygène, morphine, codéine, pseudomorphine, thébaïne, codamine, laudanine, laudanosine (bases fortes). — Atomes d'oxygène : papavérine, méconidine, lauthopine, cryptopine, protopine, papavéramine, rhédine, narcotine, oxynarcotine, nacéine (bases faibles). — Hydrocotarnine, gnoscopine, tritopine (bases azotées). Méconine, méconoidine (substances neutres). — Acides : lactique, acétique, méconique, opianique, pectique. — Sels minéraux : matières albuminoïdes, sucre, graisse, résine, caoutchouc.

Parmi les *vingt* alcaloïdes qui composent l'opium, *neuf* ont pu être étudiés d'une manière sérieuse ; *six*

seulement ont une influence déterminée dans l'absorption de l'opium. Ce sont : morphine, thébaïne, codéine, papavérine, narcotine, narcéine.

Analyse quantitative des neuf alcaloïdes et acides principaux de l'opium (travaux de M. Smith) : Morphine, 10 p. 100 ; narcotine, 6 p. 100 ; papavérine, 1 p. 100 ; codéine, 0,5 p. 100 ; thébaïne, 0,3 p. 100 ; narcéine, 0,2 p. 100 ; acide méconique, 4 p. 100 ; acide lactique, 1,25 p. 100 ; méconine, 0,1 p. 100.

Pourcentage de l'opium soumis à différents dissolvants (travaux de M. Fluckinger) : Narcotine, 4,5 ; caoutchouc, 6,43 ; alcaloïdes (sauf la narcotine), corps neutres, acides (sauf l'acide pectique), 57,67 ; gomme, 9,67 ; sels minéraux, 1,73 ; acide pectique, 7,33 ; cellulose, 10,38 ; sels de cérotyle (provenant des débris des capsules), 2,39.

Analyse quantitative proportionnelle des principaux éléments de l'opium (brut, de l'Inde, en boules, sans préparation ; travaux de Lalande) : Eau, 25 p. 100 ; morphine, 7 p. 100 ; narcotine, 4 p. 100 ; alcaloïdes divers, 5 p. 100 ; gomme, 5 p. 100 ; mucilage et caoutchouc, 30 p. 100 ; sucre, 2 p. 100 ; résines, 2 p. 100.

Analyse quantitative proportionnelle des principaux éléments du *Chamdo* (opium des fumeurs) provenant de l'opium de l'Inde, à la régie de Saïgon (travaux de Lalande) : Eau, 34 p. 100 ; morphine, 7,50 p. 100 ; narcotine, 3 p. 100 ; cendres, 6 p. 100 ; matières insolubles, 13 p. 100 ; glucose, 6 p. 100.

Analyse quantitative proportionnelle des principaux éléments du *Chandoo*, provenant de l'opium de Chine, aux régies du Tonkin (travaux de Lalande) :

Eau, 29,5 p. 100 ; morphine, 9,33 p. 100 ; narcotine, 0 ; thébaïne et papavérine, 0,06 p. 100 ; cendres, 6,15 p. 100 ; matières insolubles, 20 p. 100 ; glucose, 1,50 p. 100 ; le Chandoo, torréfié, puis livré à l'alcool et séché, contient jusqu'à 13 p. 100 de morphine.

On sait que la morphine, qui se trouve dans l'opium à l'état de sulfate et de méconate, est l'agent le plus actif du composé ; on voit aussi que c'est l'alcaloïde qui s'y trouve le plus généreusement. Comme les différences constatées, d'après les résultats, entre les opiums d'Asie Mineure, d'Égypte, des Indes et de Chine proviennent surtout des variations quantitatives de la morphine. Comme ces variations elles-mêmes peuvent subir des modifications dans la préparation de l'opium à fumer, il est bon que celui qui ne connaît pas le lieu de récolte, et qui surtout, n'a pas fait lui-même la préparation de la drogue qu'il emploie, puisse avoir un moyen de reconnaître toujours l'état, dans le mélange, de l'élément qui lui donne sa principale valeur. C'est là l'opération du *titrage* de l'opium.

Titrage de l'opium. — On dessèche complètement l'opium, on le réduit en poudre, et, prélevant un poids déterminé de cette poudre, on l'épuise au chloroforme. On délaie le résidu dans l'eau ou dans l'alcool, et on précipite par l'ammoniaque ; la morphine se forme en un dépôt cristallin (méthode Flückinger). Les quantités ordinaires de morphine, contenue dans l'opium brut, sont : 10 p. 100 dans l'opium de Smyrne, de 7 à 9,80 p. 100 dans l'opium de Bénarès. de 3 à 7 p. 100 dans l'opium de Chine. La

quantité de morphine contenue dans l'opium d'Égypte est trop variable, suivant les exploitations et les bouilleries, pour qu'on puisse recommander d'employer ce produit. M. Jaccoud donne, pour les mêmes opiums, les proportions suivantes de morphine : Smyrne, 9 à 12 p. 100 ; Bengale, 5 à 9 p. 100 ; Égypte, 3 p. 100 (et 10 p. 100, depuis les améliorations de la culture, dirigée par M. Gastinel). Opium français des plantations Petit à Corbeil, 16 p. 100 ; des plantations Lamarque, dans les Landes, 14 p. 100 ; des plantations Aubergier, à Clermont, 10 p. 100. L'opium de France, d'après Pelletier, ne renferme absolument pas de thébaïne, et ne saurait donc remplacer les opiums asiatiques.

En ce qui concerne les hédonistes, la proportion de morphine tendrait à leur faire rechercher l'opium de France. Mais on a constaté maintes fois que cet opium, traité dans les bouilleries par les mêmes procédés que les opiums d'Orient, est tout à fait infumable (il s'attache à la pipe, et se carbonise immédiatement, en bouchant le fourneau). On n'a pas déterminé la cause directe de cette impropiété ; il convient, je crois, de l'attribuer à la nature du terrain où pousse l'opium, et surtout à l'insuffisance de rayons caloriques que reçoit le pavot pendant sa croissance.

Il me faut appuyer ici sur un point, qui devrait n'être pas nouveau, mais auquel presque pas un consommateur ne songe : à savoir que les trois facultés (soporifique, excitante, toxique) sont dues à trois séries d'alcaloïdes parfaitement déterminés, et que,

dans presque aucun cas, les résultats provenant de ces trois facultés ne sont recherchés *ensemble* par le fumeur. Ceci est si vrai que deux de ces facultés (soporifique et excitante) se combattent et se nuisent dans leurs effets, pendant le cours presque entier des expériences. Les hédonistes prisent principalement la faculté soporifique ; les chercheurs ne tiennent guère qu'à la faculté convulsivante ; quant à la faculté toxique, elle n'a de raison d'être que dans certaines expériences spéciales, ou dans certains cas, qui n'ont pas leur légitimation en Occident. Donc, *en fumant l'opium qu'on lui sert (quelles qu'en soient la provenance et la préparation) le fumeur, SUR TROIS ÉLÉMENTS, ABSORBE TOUJOURS DEUX ÉLÉMENTS INUTILES, SOUVENT CONTRAIRES ET MÊME DANGEREUX. DONC, le plus grand avantage, pour le fumeur pratique, raisonnable, et qui veut pouvoir fumer longtemps et impunément, n'est pas, comme on le croit généralement, de posséder chez lui toutes les variétés d'opium et de Chandoo qu'offrent la surface du globe et la diversité des bouilleries ; ce serait, une fois choisi l'opium dont la provenance lui conviendrait le mieux, de posséder, par suite de manipulations (que seul le consommateur habile peut faire avec avantage), les trois séries du même opium, qui répondent aux trois buts qu'on peut se proposer en fumant. En possession de cette gamme, le fumeur, avant de fumer, considère le résultat qu'il veut atteindre, et dès lors, par le choix approprié qu'il fait, n'absorbe les soporifiques, les convulsivants et les poisons qu'autant que le résultat désiré réclame le sommeil, l'excitation, ou l'in-*

toxication. C'est là seulement une manière logique de fumer, et j'estime que ceux-là seuls qui en usent méritent de connaître les bienfaits du népenthès.

L'opium brut, ou le Chandoo des fumeurs, quelles que soient sa provenance et sa préparation, contient donc un principe soporifique, un principe excitant, un principe toxique. On comprendra que je tiens à donner les moyens, non pas exclusivement chimiques, mais surtout pratiques, pour le fumeur qui n'a pas de laboratoire, qui permettent d'isoler ces trois principes.

Voici, d'après M. A. Besnard, la classification des éléments qui déterminent la prépondérance de l'une ou l'autre influence :

Action soporifique : morphine, codéine, narcéine.

Action excitante : thébaïne, papavérine, narcotine.

Action toxique : thébaïne, codéine, papavérine.

Pour obtenir un opium qui n'ait que l'action soporifique (plaisir de fumer, opium des hédonistes), il faut le débarrasser de la *thébaïne* et de la *papavérine*. La thébaïne (0,20 à 1,10 p. 100) s'isole chimiquement par le lait de chaux et l'éther. Mais tous les précipités chimiques laissent après eux l'opium inutilisable. Le consommateur-préparateur fera disparaître, autant que possible, la thébaïne, en faisant bouillir plusieurs fois l'opium dans l'alcool, et en laissant évaporer la dissolution. La papavérine s'isole chimiquement par l'acide chlorhydrique et le chlorate de potasse ; le consommateur s'en débarrassera, en faisant bouillir poids égaux d'opium et d'alcool jusqu'à ce qu'il se

forme un magma cristallin ; mais il faut être prévenu que, par ce procédé, on enlève en même temps la narcotine.

Pour n'obtenir que l'action toxique, il faut se débarrasser de la *morphine* ; elle est isolée chimiquement par le lait de chaux et le chlorure ammoniacal. Le consommateur la fait disparaître en faisant macérer l'opium, vingt-quatre heures avant, dans dix fois son poids d'eau, mais jamais l'opération ne délivre entièrement l'opium de la morphine.

Pour obtenir l'action excitante seule, il faut, comme plus haut, se débarrasser de la morphine, et, en plus, de la codéine ; cette dernière opération est si délicate qu'on peut à peine la sentir ; on fait, avec l'opium et l'eau, une pâte épaisse, qu'on dessèche ensuite à l'éther bouillant. L'inconvénient grave de cette méthode unique est de s'attaquer aussi, peu à peu, à la thébaïne, qui est l'agent principal de l'excitation que l'on cherche.

On voit, à l'exposé qui précède, qu'il est relativement facile d'obtenir un opium soporifique inoffensif ; que, au contraire, un opium excitant est toujours un opium toxique. — Le fumeur, qui fume pour son plaisir, n'a nul besoin d'absorber la thébaïne et la papavérine, seuls toxiques immédiats de l'opium ; il ne lui reste que l'action de la morphine, et, s'il veut, de la codéine (inutile pour les hédonistes). Voilà pourquoi j'ai toujours déclaré, appuyé en cela sur la science expérimentale, que l'habitude de fumer l'opium n'est pas nécessairement une habitude malsaine et qu'elle fatigue et alourdit beaucoup moins que l'habi-

tude de l'éther, de l'absinthe et de tout alcool. Il suffit que le fumeur soit pratique et intelligent. Mais le fumeur, qui fume dans un but déterminé, est tenu d'absorber la thébaïne et la papavérine, qui sont les premiers excitants, et en même temps les premiers toxiques de l'opium. Voilà pourquoi je déclare qu'il faut ici beaucoup de précautions et un apprentissage délicat, dont nous pouvons étudier facilement les phases.

Donc : on ne s'étonnera plus de la thèse que j'ai soutenue maintes fois dans la presse d'Extrême-Orient, anglaise et française, et par mon propre exemple, que la fumerie raisonnée de l'opium, loin d'engendrer telle affection morbide ou la cachexie, est un bien, dans les pays de l'Extrême-Orient, où il fait très chaud, et où règnent les épidémies cholériformes. Quand on saura que, thébaïne et papavérine enlevées, il est constant que *les poumons du fumeur ne conservent jamais plus de 1/8 de la morphine que la fumée leur apporte, et que la proportion de cette morphine atteint à peine 10 p. 100 dans les opiums les plus concentrés*, on reconnaîtra, avec moi, que, tous les éléments malsains étant écartés, les jouissances de l'opium deviennent parfaitement inoffensives ; on reconnaîtra que la drogue, qui ne demande aucun sacrifice et aucune lésion de l'économie générale, en retour de la préservation absolue qu'elle garantit contre le choléra, la cholérine et la dysenterie, de la guérison qu'elle apporte aux affections de la poitrine, rhumes, fluxions, bronchites, congestions, et même phtisie à sa première période, en retour de l'adoucissement qu'elle procure

aux battements de la fièvre, aux exténuations de la chaleur, aux affres des plaies, aux cuissons des maladies de la peau, aux tortures de la faim, de la soif et des sens inassouvis, on conviendra que cette drogue, sans parler d'autres avantages, est véritablement un présent céleste ; et on s'étonnera que quelques médecins, ayant exercé aux colonies, comme les D^{rs} Lalande et Courtois, apportent l'appui de leur parole au concert de calomnies, dont une foule, ignorante et parfois mal intentionnée, couvre un produit qu'elle méconnaît, dont elle abuse, — et qui s'en venge.

Choix de l'opium à fumer. Les falsifications. — Pour pouvoir, en toute connaissance de cause, faire choix d'un opium, il ne suffit pas de connaître sa proportion de morphine ou les autres détails de son analyse. Il importe d'avoir la certitude de posséder la drogue à peu près pure, et, par suite de savoir quelles sont les plus ordinaires falsifications du produit, et celles qu'il est le plus facile de reconnaître. En Europe surtout, où l'opium n'arrive au consommateur qu'après avoir, la plupart du temps, séjourné chez de multiples intermédiaires, une attention plus scrupuleuse est nécessaire.

L'opium se vendant au poids, la plus commune et la plus grossière des falsifications consiste à y ajouter des matières de densité supérieure, de la poudre siliceuse (opium de Perse), du gypse (opium de Chine) et de la terre. La ferme du Tonkin, jusqu'en 1891, pratiquait cette falsification favorite.

Ces fraudes influent sur la bourse, mais non sur le tempérament des fumeurs ; d'ailleurs, l'opium bouilli

à l'alcool, puis filtré, abandonne ces produits, mal amalgamés dans la masse.

Une seconde méthode de falsification consiste à ajouter, à l'opium, des plantes ou des macérations, qui ne renferment aucun des alcaloïdes de l'opium, mais des gommés, des résines et des sucres de couleur et d'odeur identiques à celles du pavot, tels sont : le Samsaï, liliacée jaune, et l'Ophiopogon blanc (Chine), la laitue vireuse (Égypte), les huiles de sésame et de lin (Smyrne), la gomme arabique et la réglisse (Inde et Smyrne). La cuisson de l'opium, d'abord au feu doux, puis son maintien à l'ébullition au contact de 1/10 d'alcool, fait dissoudre et évaporer la majeure partie de ces composés.

Enfin les fraudeurs, perfectionnant leur art, à mesure que la fraude était poursuivie, ont introduit dans l'opium, soit les extraits de plantes similaires, soit les résidus inférieurs, soit des préparations provenant du pavot lui-même, par exemple, la *dross* (résidu de l'opium fumé) provenant d'une drogue une ou plusieurs fois consommée (Chine), les extraits de papavéracées communes, comme la chélideine, grossièrement traitées (Asie Mineure et Perse), ou mieux encore, les résidus de l'extraction de la morphine, et une macération de capsules et tiges de pavot et de blancs d'œufs. Ces fraudes sont faciles à dissimuler ; elles sont, pour le consommateur, presque impossibles à isoler, surtout la dernière, aussi ne conseillerai-je jamais de faire emploi d'un opium, de quelque provenance qu'il soit, ayant passé par Londres, où tous les opiums sont ainsi traités pour obtenir la drogue, avec

laquelle on a coutume, en Angleterre, d'apaiser les nerfs, et de provoquer le sommeil chez les jeunes enfants (*Godfrey's cordial ; Dalby's carminative.*)

A tous ces points de vue et toutes expériences faites, je conseillerai donc l'usage de l'opium, suivant ses provenances, dans cet ordre :

- 1° L'opium du Yun-Nan (Chine), si le consommateur l'obtient directement ;
- 2° L'opium du Quang-si (Chine), dans les mêmes conditions ;
- 3° L'opium de Bénarès (Inde) pris dans les bouilleries des Straits Settlements ;
- 4° L'opium de l'Inde, sans passer par l'intermédiaire de l'Angleterre européenne ;
- 5° Les opiums traités dans les régies de Cochinchine ;
- 6° Les opiums traités dans les régies du Tonkin et de l'Annam ;
- 7° L'opium de Perse, venant directement des Échelles du Levant ;
- 8° L'opium de l'Asie Mineure (Smyrne), dans les mêmes conditions ;
- 9° L'opium d'Égypte, avec réserves ;
- 10° L'opium d'Europe, sous toutes réserves.

J'ai dit, et je répète ici, combien je crois erronées, ou tout au moins fort exagérées, les craintes émises sur le sort du fumeur privé soudainement de l'opium. Je prétends d'abord qu'on ne se trouve jamais en pareil cas, sans quelque succédané possible ; de plus, comme la morphine est le seul des alcaloïdes de l'opium qui devienne, pour ainsi dire, une habitude et une chaîne, nous déclarons exempts de cet incon-

vénient les expérimentateurs et les toxicologues. Les hédonistes seuls restent donc soumis à ce danger, ou, pour parler mieux, à cet inconvénient relatif, lequel est, en somme, tout à fait approprié pour les punir de n'avoir recherché qu'une distraction sensuelle là où ils pouvaient trouver un fécond sujet d'études. Mais pour ceux-là même, et si d'intelligents préservatifs ont été employés, nous dénions l'effet pernicieux de l'accoutumance ; et, au cas qu'ils la craindraient, nous indiquons ici, pour mémoire, et sans engager toutefois personne à s'en servir, la liste des compositions pharmaceutiques pouvant remplacer l'opium absent (comme succédanés de plus en plus faibles) d'après les équivalents en thébaïne, et suivant une valeur décroissante de la puissance excitante. (Les succédanés de la morphine sont assez connus, pour que nous ne rendions à personne le service douteux de les énumérer ici.)

Extrait ; Poudre d'opium.

Gouttes noires.

Laudanum Rousseau ; teinture d'opium,

Poudre de Dower.

Laudanum de Sydenham.

Puis, mais en très faible vigueur :

Thériaque.

Elixir parégorique.

Sirop d'opium.

Toutes ces préparations sont indiquées et dosées dans le Codex français. Nous n'oserions recommander les drogues, si nombreuses, si compliquées et si diverses, de la pharmacopée anglaise.

III

EXPÉRIENCES CORPORELLES. — L'ART DU FUMEUR.

En Europe, il est toujours préférable de recevoir directement, si l'on en connaît et que l'on en puisse contrôler la provenance, l'opium à fumeurs tout préparé en chandoo. Dans les régions de l'Asie où sont installées des régies ou des bouilleries patentées ou particulières, il est préférable d'y apporter l'opium brut, et de le faire préparer à sa guise dans les appareils des exploitations, ce qui est facile, pour peu que l'on s'adresse à l'un des contremaîtres indigènes.

Toutefois, par suite de circonstances mal favorables, il se peut qu'on ait affaire, en Europe, à de l'opium brut. Il est impossible de le soumettre, pour en faire du chandoo, aux opérations longues, délicates, compliquées, des bouilleries, opérations qui demandent beaucoup de temps et d'habitude, un personnel nombreux, un matériel considérable. Le consommateur, qui a la malchance de n'avoir, en Europe, que de l'opium brut à sa disposition, se bornera aux préparations suivantes :

1° Retirer de la boule d'opium, préalablement coupée en deux, tout l'opium disponible, avec un couteau-racloir ; enfermer l'opium ainsi obtenu à l'abri de l'air pendant 24 heures (opération remplaçant le *décortiquage* des boules).

2° Réunir les écorces des boules — feuilles de bananier ou de nénufar — encore tout imprégnées d'opium,

et recouvertes parfois, à leur surface interne, d'un résidu noirâtre, sec et cassant ; les rompre en petits carrés égaux, les faire bouillir avec un poids égal d'eau ; filtrer ; garder à part le liquide filtré (opération remplaçant le traitement des résidus et la formation de *l'eau première d'imbrío*).

3° Prendre le résidu restant sur le filtre, et le soumettre à une seconde cuisson et à une seconde et légère ébullition, dans la moitié de son poids d'eau : filtrer, joindre le liquide obtenu au liquide provenant du précédent filtrage (opération remplaçant la formation de *l'eau deuxième d'imbrío*). Mélanger intimement les deux liquides, et laisser reposer 24 heures.

4° Soumettre le liquide total à une troisième ébullition rapide et violente, sans ajouter d'eau ; filtrer une troisième fois, et attendre le refroidissement (opération sans analogue dans les bouilleries, et servant à purifier le liquide et à augmenter sa richesse).

5° Prendre l'opium retiré des boules le premier jour, le faire macérer dans le liquide obtenu après la quatrième opération ci-dessus, d'abord à froid, puis en chauffant peu à peu jusqu'à l'ébullition, au-dessous et très près de laquelle le mélange doit être maintenu pendant deux heures, et constamment agité (opération remplaçant celle de la première cuite de l'opium).

6° Aussitôt le mélange retiré du feu, le battre à la façon d'œufs à la neige, jusqu'à complet refroidissement (opération remplaçant le malaxage de l'extrait).

7° L'extrait refroidi, à consistance sirupeuse, à couleur noirâtre à la surface, et café grillé à l'intérieur, est battu à froid avec une fois et demie son poids

d'alcool à 70°, jusqu'à ce qu'il se forme un tout liquide et homogène (opération remplaçant celle de l'apprêtage des crêpes).

8° On porte lentement l'extrait à l'ébullition, qu'on maintient aussi longtemps qu'il le faut pour obtenir un liquide à consistance de sirop de gomme arabique. On filtre alors l'extrait, et le liquide filtré constitue l'opium bon à fumer (opération remplaçant la décantation et le filtrage de l'extrait définitif).

Le liquide obtenu doit être mis en vase (en vase clos, si c'est une terre poreuse, et en vase ouvert, si c'est une faïence émaillée ou un métal étamé) de façon à permettre à la fois l'évaporation lente de l'alcool et la fermentation superficielle. L'extrait doit être abandonné à lui-même pendant une période variant de 30 à 90 jours, suivant le goût du fumeur et l'époque de l'opération (plus longtemps en hiver et par la sécheresse). — Au bout de ce temps, le consommateur peut en faire usage. Si l'opération est réussie, l'extrait présente toutes les apparences et les qualités organoleptiques du meilleur chandoo. Nous reviendrons sur ces apparences et qualités.

Quant à la bouillie qui demeure dans le filtre après l'opération 8, on la conserve en vase clos ; et, lorsque l'on fait la préparation d'une nouvelle boule d'opium, on l'ajoute au liquide provenant de l'opération 2, pour leur faire subir ensemble l'opération 3.

*
*
*

L'outillage le plus ordinaire d'un fumeur comprend :

1° *Le fourneau*, de terre cuite à pâte fine, brune ou rouge, ayant une forme demi-sphérique, parfois tronconique, ou terminée par un prisme hexagonal. Ce fourneau est creux à l'intérieur, et muni d'une douille s'adaptant à la garniture métallique du trou de la pipe. Au centre de la surface supérieure du fourneau est percé un petit trou d'un millimètre de diamètre, allant en s'évasant vers les bords, et fréquemment doublé d'une petite armature de cuivre.

2° *La pipe*, tuyau long, généralement en bois de bambou, dont les nœuds ont été crevés, depuis l'embouchure, munie d'une garniture, où l'on fume, jusqu'au trou du fourneau (longueur moyenne du tuyau, 0^m,40). L'autre extrémité de la pipe est fermée; le tuyau porte un diamètre moyen de 0^m,04.

3° *La lampe*, réservoir métallique plein d'huile, avec mèche-veilleuse. Le réservoir est couvert d'une enveloppe de verre tronconique, dont la petite base laisse passer l'air et la chaleur, mais dépasse sensiblement le niveau de la flamme, et par où le fumeur cuit l'opium à fumer.

4° *L'aiguille*, stylet en acier, très fin, à pointe affilée ayant 0^m,20. Plus un couteau-racloir et différents ustensiles secondaires.

MATGIOI.

(A suivre).

LA MUSIQUE

D'après FABRE D'OLIVET

Fabre d'Olivet, l'érudit occultiste, a laissé un livre posthume sur la musique, mais, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, ce livre sera vite épuisé. Je crois donc être agréable à tous les lecteurs de *l'Initiation*, mélomanes comme moi, en leur présentant un compte rendu de ce curieux livre, car en général les musiciens, même les plus ferrés sur leur science, ignorent le côté occulte de la musique, signalé par Fabre d'Olivet.

La musique n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Selon Fabre d'Olivet, la musique, envisagée dans sa partie spéculative, est, comme la définissaient les anciens, la connaissance de l'ordre de toutes choses et la science des rapports harmoniques de l'Univers; elle repose sur des principes immuables auxquels rien ne peut porter atteinte.

Polybe attachait à la musique le pouvoir d'adoucir les mœurs. Orphée, d'après la légende, adoucissait même les animaux, et pourtant il ne put adoucir *les Ménades*, qui se montrèrent plus féroces que les animaux. Damon avait donné des leçons d'harmonie à

Socrate, et il les développa par ses études et ses méditations. Le même Damon a fait un *Livre des lois* où il affirme que dans la musique sont enfermées toutes les parties de l'éducation. « L'homme de bien, avait-il dit, est le seul excellent musicien (!), parce qu'il rend une harmonie parfaite, non pas avec une lyre ou d'autres instruments, mais avec le total de la vie (!) »

J'avoue franchement que je trouve *Damon* un peu pompier, mais l'homme n'est pas parfait.

« Le système musical que Platon avait en vue était originaire d'Égypte ; porté d'abord en Grèce, par Orphée, quant à sa partie pratique, il fut ensuite développé par Pythagore qui en explique la théorie, en cachant le principe fondamental de cette science. Pythagore réserva la connaissance de cette science aux seuls initiés, ainsi qu'il en avait pris l'engagement dans des sanctuaires sacrés. On n'y livrait, en général, les secrets des sciences qu'après de terribles épreuves, et les serments les plus solennels de se taire ou de ne les livrer qu'à ceux dignes de les posséder. »

Notre système musical actuel nous vient des Grecs par les Romains, et quant au principe constitutif... (celui des Égyptiens), il n'a varié que dans les formes pratiques. C'est ce système que *Timée de Locres* regardait comme institué par les Dieux, pour le perfectionnement de l'âme. Selon Platon, les Égyptiens avaient tracé des modèles de mélodie et d'harmonie, et les avaient fait graver sur des tables exposées dans les temples. On entendait des chants remontant à dix mille ans. Platon en mentionnant ce long intervalle

et sentant que la postérité pouvait en douter... a pris soin de répéter : « *Quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre 10.000 ans.* » L'antiquité de ce système en laisse supposer l'universalité... car l'Arabie, la Chine, la Perse, l'Inde n'en ont pas d'autres. La musique chinoise est pour ainsi dire celle des Égyptiens, ainsi que l'a observé l'abbé Rousseau.

« *Kong-Tsé*, que les missionnaires dans leur fureur, de tout latiniser, ont appelé *Confucius*, avait appris la musique et l'estimait très haut pour réformer les mœurs : il fut presque un contemporain de Pythagore et du second Zoroastre. Très habile musicien, dit le *Linu-Ya*, il jouait du *king* (1) et charmait tout le monde. Selon un autre livre, le *Li-Ki*, la musique est l'expression et l'image de l'union de la Terre et du Ciel. »

« Hérodote parle d'un certain chant appelé *Linos*, qui de l'Égypte était passé en Phénicie, en Chypre, en Ionie, et on croit que c'est le même que les Latins appelaient *Noemia*... et Platon le faisait remonter comme principe à dix mille ans. » (Chiffre évidemment cher à Platon.)

« Depuis la fermeture des sanctuaires, on ne peut imaginer combien d'efforts les hommes ont faits pour retrouver les principes *oubliés* de la musique; combien de systèmes opposés se sont élevés et ont été renversés. Les premiers instituteurs des mystères, voulant imiter la divinité qui se dérobe à nos sens, semè-

(1) Instrument de musique des Chinois.

rent de difficultés l'Initiation, s'enveloppèrent des voiles de l'allégorie et ne parlèrent d'abord que par la voix des symboles (1). Déjà on ne permettait pas aux initiés d'écrire leur savoir, et ils ne pouvaient s'en entretenir qu'avec les seuls initiés. *La peine de mort était prononcée contre les parjures*, qui osaient manquer à leurs serments, et contre les indiscrets tentant de profaner les mystères. Le criminel de ce genre ne trouvait aucun asile, et chacun le fuyait avec horreur, tant l'opinion était puissante à cet égard. »

Comme on le voit, on ne badinait pas à cette époque avec les indiscrets... Une parole de trop équivalait à un bon coup de poignard.

« Le poète Eschyle, soupçonné d'avoir exposé sur la scène un sujet mystérieux, n'échappa qu'avec peine à la fureur du peuple, et ne put être absous qu'en prouvant qu'il n'était pas initié (ce qui prouve pourtant qu'un indiscret avait dû lui parler).

La tête de *Diagoras* fut mise à prix pour le même objet. *Andocide*, *Alcibiade* furent accusés et faillirent perdre la vie. *Aristote* n'échappa lui-même qu'avec peine aux poursuites de l'Hiérophante *Eurymédon*. Enfin, *Chilolaüs* courut un grand danger, et *Aristarque* de Samos subit une persécution, l'un pour avoir dit et l'autre pour avoir écrit que *la terre n'était pas au centre de l'univers*, divulguant ainsi une vérité que Pythagore n'avait enseignée que sous les voiles du mystère (2). Mais dès que l'Hiérophante cessa

(1) Comme on le voit, nos symbolistes modernes ont été quelque peu devancés.

(2) Avant Galilée, on était en Europe moins bien renseigné sur les questions cosmogoniques et astronomiques, qu'on ne

d'être *le plus vertueux des hommes*, il ne fut plus digne de conserver le dépôt des mystères, à l'époque où la corruption des mœurs et des lois vint tout gâter. *L'Initiation dégénéra en cérémonie vaine*. Les prêtres de *Cérès* comme ceux de *Cybèle* et d'*Isis* tombèrent dans le mépris... grâce à leurs farces (1), et leurs mœurs dissolues. Le secret des mystères disparut avec le secret qui en était la vie, et peu à peu ces mystères dégénérent en écoles de débauche... lorsque la vertueuse Isis, au lieu d'un sanctuaire, n'eut plus à Rome qu'un lieu de prostitution connu sous le nom de *Jardin de la Déesse* (1).

« *Ptolémée* essaya de donner un fondement aux erreurs de son temps sur la musique ; il fut guidé par *Eudoxe*... puis par *Didyme* et *Aristoxène* (disciple d'Aristote) dont il nous reste un volume sur la musique, traduit par Meibroneuy. »

Quant à moi, je pense que si les Grecs avaient eu un système musical semblable au nôtre, on ne peut alors rien comprendre aux merveilles dont ils se vantent ; sinon que les Grecs étaient de forts vantards.

« Lorsqu'il s'agit de la musique des Grecs, ce ne sont pas les écrivains qui manquent, ce sont les écrivains qui nuisent, à cause de l'incohérence de leurs ouvrages et de leurs contradictions si fréquentes..

l'était dans les sanctuaires, mais, peu à peu, cet enseignement purement oral se perdit, et le monde se trouva plongé dans l'ignorance et les ténèbres du moyen âge.

(1) Ce que Fabre d'Olivet appelle des farces est évidemment ces trucs inventés par les prêtres pour simuler les phénomènes devant le *pecus vulgum*, et dont parle Salvette dans son curieux livre.

Leur obscurité vient de ce qu'ils n'ont connu ni l'origine ni les principes de la science musicale. La Grèce reçut sa musique des mains des Phéniciens, et pour bien comprendre leur système musical, il faut savoir que le mot *lyre* appliqué à un instrument n'était d'abord qu'un terme générique donné à la musique elle-même. Ce mot grec *Lyra* tenait à la même racine que le mot phénicien *Liral*, qui exprimait tout ce qui est harmonieux et concordant. »

Voilà certes une interprétation qui doit être ignorée des musiciens, même les plus érudits, mais revenons à Fabre d'Olivet...

« Dans le système musical qu'on peut appeler *ionien*, la modulation se bornait à faire passer la mélodie des *tétracordes* conjoints et disjoints et alternativement. Comme la mélodie se renfermait dans l'étendue du *tétracorde* (ou lyre à trois cordes), le chant était simple et facile; il suffisait souvent au chanteur de donner le ton des cordes principales des lyres, *si, mi, la*, ou *mi, la, si, mi*, pour improviser le remplissage des cordes secondaires. Ce qui appuie cette opinion, c'est la façon dont sont notées quelques anciennes poésies grecques. Parmi celles qui sortent de la bibliothèque du Vatican, on remarque avec intérêt que la fin de chaque vers est marquée par une lettre vocale et une lettre instrumentale, placées immédiatement l'une sur l'autre, ce qui indique évidemment l'intention du poète ou du musicien de commencer le chant du vers sur la corde désignée ou de s'y arrêter, laissant au chanteur la liberté de remplir le reste à son gré. »

« Parmi tous ces auteurs anciens, il n'y en a pas un qui ne contredise l'autre, et souvent ne se contredise lui-même, au sujet des modes principaux : *le lybien*, *le phrygien* et *le dorien*. Dans ce conflit d'opinions discordantes, j'ai pourtant, dit Fabre d'Olivet, étudié deux autorités qui m'ont déterminé à donner au *lydien* la tonique *mi*, et au *dorien* la tonique *ut*. La première autorité est celle d'*Aristoxène* qui dit que les Doriens exécutaient le même chant à un ton plus bas que les Lydiens. La seconde autorité qui confirme la première est du judicieux *Saumaïse* qui, dans ses commentaires sur les comédies de *Térence*, nous apprend que la musique adaptée à ces comédies s'exécutait sur des flûtes appropriées à chaque mode, le lydien, le lybien et le dorien. »

« *Amphion*, *Marsyas* et *Thamiris*, que l'on cite comme les inventeurs des trois systèmes lydien, phrygien et dorien, et que l'on prend pour des personnages humains, ne sont rien moins que cela : on doit savoir qu'à cette époque reculée, l'histoire ne s'occupait pas des individus. Ces trois noms se rapportent à des êtres moraux et non pas à des hommes ; ils désignent comme les inventeurs de ces systèmes, les idées mêmes qui présidaient à leur invention (1). Ainsi *Amphion* qui préside au système lydien, c'est-à-dire à *celui de la faculté génératrice de la femme* et signifie *exactement* la Voix nationale de

(1) C'est ce qu'on appellerait actuellement des idées mères ou des idées-forces, comme le dit A. Fouillée. D'ailleurs, certains Grecs étaient des initiés des sanctuaires d'Égypte et en connaissaient les idées profondes sur toutes les branches de ce que nous appelons maintenant la science.

L'Ionie. *Marsyas* celui qui invente le système phrygien, celui des chefs de troupeaux et des rois-pasteurs, représente l'esprit brûlant, l'ardeur *martiale* et guerrière. *Thamiris*, qui domine sur le dorien, celui de la liberté ou de la force, désigne *la lumière des astres jumeaux*. »

« Ce fut une grande révolution musicale, lorsqu'on osa disjoindre les tétracordes, qui, selon les lois anciennes et sacrées, devaient être *conjoints*. Cette révolution prit sa source dans la doctrine de Krisner, touchant l'*hermaphrodisme universel* ; elle prit une si grande extension, que les Ioniens tentèrent de s'y opposer, et le suprême sacerdoce lança des anathèmes, mais il était trop tard. On refusa de reconnaître le Pontife résidant sur *la montagne sacrée* de la Thrace, et pour la remplacer on choisit le mont Parnasse et on y bâtit la ville de *Delphes* désignée sous le nom de Pytho (1). C'est là que la secte (musicale) nouvelle, se disant conduite par l'esprit universel *Olen*, plaça le fameux *Ombilic*, symbole de l'hermaphrodisme divin.

« Tout incomplets que fussent les genres chromatiques et enharmoniques de la Grèce, ils firent dans leur nouveauté un grand effet dans les mains d'Orphée qui les employa. Le service important que ce dernier rendit à la musique grecque fut de fondre tous les systèmes en un seul, et de distinguer sous le nom de *modes* ce qui, avant lui, avait porté le nom de système.

« Ce fut lorsque Pythagore eut pénétré dans la

(1) Ne serait-ce pas de ce nom que serait dérivé le nom du serpent Python ?

profondeur des sanctuaires égyptiens, avec un courage et une constance sans égale, qu'il connut et fit connaître ensuite à ses disciples les principes de la science des sons, et leur apprit à remplir le système musical d'une suite non interrompue d'intervalles diatoniques et enharmoniques *selon les progressions mathématiques rigoureuses.* »

Voici maintenant ce que dit Fabre d'Olivet de la fameuse Eurydice (*Erudiké*). Selon lui, l'étymologie de ce nom serait : *Eu* (bien), *Rohe* (vision, clarté) et *Dieh* (ce qui montre ou enseigne). Le mythe d'Eurydice, selon la science occulte, c'est l'épouse mystérieuse qu'Orphée voulut rendre à la lumière. Ce nom ne signifie que la doctrine de la vraie science, l'enseignement de ce qui est beau, et de ce dont Orphée essaya d'enrichir la terre. L'homme ne peut pas envisager la vérité avant d'être parvenu à la lumière intellectuelle, *sans la perdre* ; s'il ose la contempler *dans les ténèbres de la raison, elle s'évanouit*. Voilà ce que signifie l'histoire d'*Eurydice* perdue et retrouvée. Voilà aussi ce qui aurait bien étonné Glück si on le lui avait dit.

Ainsi qu'on a pu le voir par ces courts extraits du livre de Fabre d'Olivet, l'érudition du grand occultiste s'étend à toutes les branches des sciences, et plus d'un musicien sera tenté, j'en suis sûr, d'acheter le livre en question pour y étudier tous les développements que je n'ai pu fournir dans un simple article.

A. ERNY.

Au Pays des Esprits

Des mondes, dans l'espace des milliers, des millions de mondes, le plus subtil, pénétrant, le plus grossier, et celui-ci remplissant l'espace d'un monde encore plus dense, voilà ce que je voyais jusqu'à ce qu'enfin je n'aperçus plus de lignes déterminées, plus de fin à l'infiniment subtil, à l'infiniment dense.

Je vis le plan de tout le système solaire de la Terre avec sa ceinture de sphères spirituelles. Des myriades d'êtres merveilleux volaient à travers l'espace, pénétrant les sphères invisibles à tous sauf à leurs égaux. D'innombrables quantités d'êtres plus lourds, plus matériels vivaient dans ces sphères, inconscients de ces mondes lumineux qui les traversaient. Chaque être vivant était entouré par l'atmosphère à laquelle il appartenait et enfermé en elle, et cela restreignait en même temps sa vision à la sphère spéciale où il vivait.

Cependant les êtres des royaumes les plus subtils pouvaient à volonté voir les plus grossiers. J'eus à ce moment le secret de la volonté : c'est la *connaissance mise en pratique* ; la *connaissance* est le *pouvoir*, le *pouvoir* est la *volonté*. Aussi, la Volonté suprême

réside en : « l'Inconnaissable », l'Être qui sait toute chose.

Je vis aussi que les sphères les plus près de la Terre étaient des mondes matériels et stériles, lugubres et laids, où de sombres créatures erraient çà et là, cherchant le repos que la Terre seule pouvait leur donner. Pas de maisons, pas de fleurs, ni chansons, ni musique : les dures et froides natures des malheureux habitants n'émettaient ni lumière, ni beauté, ni harmonie.

Tous étaient poussés au travail. Le travail excessif était le génie de ce lieu, et il devenait néanmoins utile en brisant ces dures et pernicieuses natures. Toute occupation semblait *imposée* et destinée à ouvrir à leurs yeux de nouveaux horizons, de nouvelles sources de pensées et à forcer ces malheureux travailleurs à désirer peu à peu des états plus élevés. Je vis passer rapidement les lampes des esprits d'amour, brillants missionnaires qui remplissaient ces lourdes sphères de leur influence, quelquefois sentis mais jamais vus par les habitants dont les yeux grossiers ne pouvaient les percevoir que sous la forme d'étoiles ou d'éclairs de faible clarté. Hélas ! Bien volontiers je m'attarderais sur la terrible, grande et sage économie de l'Être, mais le sceau de la vie mortelle ferme mes lèvres et pèse sur les esprits de ceux pour qui j'écris. L'ange de la mort seul peut le briser. J'arrive à la conclusion de mon court voyage dans le monde spirituel. Mon père, ma douce, bien-aimée Constance et la foule des morts terrestres, anges d'une meilleure vie, m'entouraient. Tout à coup, ma joie égoïste fut troublée ; une

douleur aiguë traversa mon cœur ; je venais de me souvenir de quelqu'un *qui n'était pas là*. Cette pensée devint de plus en plus forte et remplit tout mon Être. Je m'en voulus amèrement de l'avoir un instant oublié, lui, plus qu'un ami pour moi, mon cher père adoptif. Où était-il ? Pourquoi n'était-il pas avec moi ? Où était mon ami le plus cher pour qui j'aurais donné ma vie. Les anges miséricordieux qui se pressaient autour de moi, m'expliquèrent que leur désir de me faire gagner des forces dans le pays des âmes avait empêché cette pensée jusqu'alors ; mais la réponse à ma question ne vint, hélas ! que trop tôt.

Les sphères que j'avais vues n'étaient pas toute la Terre, bien qu'elles fussent innombrables. Des myriades de mondes existent dans la terre elle même. Là vivent liés et captifs des esprits ignorants, vicieux, grossiers et paresseux qui n'en ont pas fini avec la terre et qui doivent apprendre, pendant des siècles peut-être, tous leurs devoirs d'hommes, avant de pouvoir franchir le seuil des sphères supérieures et pénétrer en elles. Puis, encore au-dessous de la terre, sont les royaumes des esprits de la nature. Là, s'étagent les millions des degrés de la vie depuis le principe vital enseveli dans la pierre jusqu'aux esprits resplendissants du *Feu* et *l'Air* ; la mort seule sépare ces derniers de la terre, où ils hériteront d'un corps mortel et d'une âme impérissable. Une foule d'esprits désirent de s'élever vite dans ces royaumes et regardent l'homme dans leurs rêves comme l'ange destiné à hâter leur évolution.

J'avais vu les sphères élémentaires à travers les

brouillards du magnétisme, et elles m'avaient paru alors resplendissantes comme dans certains contes de fées. Maintenant, à travers les purs rayons de la vérité spirituelle, je vis qu'ils ne possédaient même pas la chaleur, la vie, la beauté des hommes. Ce fut, hélas ! au milieu de ces stériles, tristes royaumes de la vie élémentale, que je découvris enfin mon bien-aimé père ! Je compris de suite pourquoi, sur terre, il avait abaissé sa brillante intelligence jusqu'à ces élémentals au lieu de les attirer jusqu'à lui par ses aspirations vers une vie plus haute que celle de l'humanité.

Il avait cherché les causes au-dessous de l'homme, au lieu de les voir au-dessus, et maintenant, oh malheureux destin ! il avait été conduit dans les sphères inférieures où il avait enchaîné son esprit. Il lui était impossible de me voir dans les régions resplendissantes où j'étais, mais il sentit les flots de pitié et d'amour que je répandais sur lui, et il étendit vers mon esprit ses bras lassés. La vie spirituelle, la paix, le bonheur, tout finit pour moi ; il n'y avait plus de repos dans le Ciel tant que j'aurais quelque chose à faire pour lui.

A ce moment, un étrange, frappant tableau vivant de ce qui m'était permis de faire fut déroulé devant moi. Je me vis moi-même sur la terre une fois de plus dans la souffrance et dans les larmes ; je vis l'âme de mon cher ami s'attacher à moi ; pendant quelques instants, je vis ma vie et la sienne se mêler comme deux flammes tremblantes. Pour un temps l'esprit de mon père, ainsi attiré vers la terre par le magnétisme d'un ami si semblable à lui, presque

lui-même, serait arraché à la sphère élémentale et, reprenant la vie à l'aide de mon corps mortel, abandonnerait ses vieilles erreurs, s'élancerait dans les sentiers lumineux, monterait à sa place dans le monde des esprits. Par les yeux de mon âme, il entreverrait enfin la vérité de l'immortalité spirituelle. Mon esprit aiderait son âme à monter des sphères élémentaires à travers la terre jusqu'à sa vraie place dans un meilleur monde. Telles étaient nos destinées. Je le compris en un instant et je criai : « Anges célestes, hâtons-nous vers la terre, aidez-moi à sauver l'âme prisonnière de celui que j'ai tant aimé ! »

Mais ce n'était pas tout. J'appris encore que l'humanité de mon âme m'avait aussi été enlevée, que je n'avais pas *vécu* ma propre vie, mais celle de mon criminel ami. Son esprit avait usurpé les droits du mien ; sa volonté avait annihilé la mienne et réduit mon âme à néant. Mon destin était donc de retourner sur terre pour bien des longues et lourdes années ; et, de plus, je devais endurer ces souffrances d'abord pour mon bien cher ami, ensuite pour moi.

Tout était clair, tout était visible : le rude sentier que devaient fouler mes pieds ensanglantés, l'amour profond que je devais ressentir, les privations, les désespoirs, le froid mépris du monde et ses ricanements, les morsures cruelles de l'ingratitude et de l'injustice, tout, tout était déroulé devant moi comme un funeste champ de bataille au milieu de quelque beau paysage, dont la joie et la paix sont alors détruits. Je sentis une larme involontaire glisser le long de mes joues et, inclinant la tête, je murmurai :

« Que ta volonté, non la mienne, s'accomplisse ! »
Je connus que cette volonté était juste ; j'avais vu la gloire, la beauté, la sagesse du plan céleste, l'ordre parfait dans l'apparent désordre ; le bien qui découle de la douleur, le triomphe sur le mal et sur la mort. Je connus aussi que Dieu vivait et régnait ; je sentis sa main toute-puissante et son omni-présence, soutenant chacune de ses créatures bien que leurs yeux aveuglés ne pussent percevoir sa trace. Je vis que je pouvais me confier à son éternelle sagesse ; et au milieu des ténèbres, dans le fracas du tonnerre, quand mes faibles yeux ne pourront découvrir que ruines, il viendra alors tout sauver. Les anges m'ordonnèrent de prendre comme sauvegarde de ma vie ces mots : « Dieu sait » et je connus qu'il en était ainsi.

Et maintenant, la lumière du soleil spirituel s'affaiblit peu à peu et disparut. Les cloches joyeuses tintèrent plus doucement, les puissantes et célestes symphonies résonnèrent en échos lointains ; un brouillard de plus en plus épais descendit, la nuit devint plus profonde et se referma sur moi.

Les étoiles s'éteignirent au-dessus de ma tête et descendant encore je flottai à travers la sombre atmosphère de la terre, porté par des esprits amis, reconforté par leurs promesses. Enfin, j'atteignis la terre, ce globe froid et grossier.

On me porta jusqu'au bois désert, théâtre de ma mortelle agonie ; des torches brillèrent dans la nuit et, à moitié cachée par des arbres, j'aperçus une forme rigide, pâle, décomposée, à laquelle quelques êtres dévoués prodiguaient leurs soins et sur qui des yeux

apitoyés versaient des larmes. Je me détournai d'abord de ce spectacle en gémissant, mais, à ce moment, une voix faible et éloignée parvint jusqu'à moi. Cette voix disait :

« Au secours, Louis ; Louis, au secours ! »

C'était son âme errante qui me suppliait. Je n'hésitais plus. Un instant après, je n'étais plus un esprit libre. Enfin, après quelques minutes d'inconscience, une douleur aiguë me réveilla ; les portes de la vie roulèrent sur mes sanglots, mes soupirs, et j'entendis de douces voix murmurer : « Il vit, il vit ! nous pouvons encore le sauver. »

(A suivre).

Histoire de Joséphine Lardiez

Voici par quelles circonstances providentielles je fus mis un jour sur une voie où tout ce qui peut prêter à l'hypothèse et à l'inconnu est laissé à l'interprétation du penseur.

Vous excuserez tout d'abord ma trivialité première, mais je dois suivre la progression des faits.

Les soirs d'été, il m'arrivait souvent avant d'entrer au quartier de prendre quelques glaces, très proprement présentées dans de petits gaufres, à une marchande espagnole, répondant au nom typique de « Chéri » — son affection pour les enfants lui avait valu ce titre sans doute, — qui paraissait enchantée que j'aie contracté cette coûteuse mais inoffensive

habitude. J'étais un client, heureux à la fois de satisfaire une douce envie et d'aider en quelque sorte une pauvre femme.

L'été dernier, je restai très longtemps sans la voir, et quand, par bonheur pour ma gourmandise, je la rencontrai en un coin de la ville, je lui demandai si elle n'avait pas été malade.

« Non, me répondit-elle, avec cet accent d'outre-Pyrénées ; pas moi ; mais j'ai eu des ennuis : ma sœur malade ; vous comprenez — ces deux derniers mots revenaient souvent dans sa conversation — ah ! vous ne savez pas ? » Tout cela dit sur un ton saccadé, avec un regard interrogateur qui aurait cherché à deviner la profondeur de ma discrétion. N'attachant pas une grande importance à ces dernières paroles, mais plaignant plutôt cette femme dans sa douleur, j'allais m'en aller, quand aussitôt, me priant de rester, elle commença à raconter une histoire qui, si elle avait été dite à une autre personne, aurait pu paraître quelque peu folle ; pour moi, elle fut très intéressante et, comme tout a un but, je cherchai à en deviner l'énigme.

La sœur de cette marchande de glaces, marchande elle-même, vous voyez que la condition sociale est assez inférieure, fut l'héroïne de l'histoire.

Agée d'une quarantaine d'années environ, ayant, nom de jeune fille Joséphine Lardiez, c'est ainsi qu'elle désirait qu'on l'appelle, elle vivait avec son mari, véritable brute, qui la trompait effrontément en compagnie d'une femme exc essivement mauvaise. Mais, étant très pieuse, elle trouvait dans la religion

une compensation réelle à son malheur et répétait toujours à sa sœur que tout cela était nécessaire et qu'elle était destinée à souffrir pour ses semblables, afin d'empêcher la guerre !

Pendant ce temps-là, des faits étranges se passaient le soir chez cette femme : elle s'agenouillait devant un christ, et, après plusieurs fois trois coups frappés par l'Invisible à la porte de sa chambre, elle priait ardemment. Il lui arrivait souvent de dire, comme quelqu'un qui parlerait à un fantôme :

« Allez, allez-vous-en, il n'y a plus de place pour vous. »

La marchande de glaces a plusieurs fois été témoin de ces choses surprenantes.

Au quartier Sainte-Thérèse, où elle habite, on la prenait pour une véritable folle ; néanmoins elle ne fut pas reconnue telle par les médecins qui ont essayé de la soigner lors de son séjour à l'hôpital où son ignoble mari l'avait fait conduire de force.

J'étais mis au courant de ces faits au fur et à mesure qu'ils se produisaient.

Un soir, il me fut confié par la sœur de la malade une chose d'une réelle importance. Poussée par celle-ci à dévoiler son véritable secret, elle lui avait fait comprendre le pourquoi de ses souffrances et de ses actes : elle avait eu une vision, qu'elle disait être de la Vierge, et puis pas autre chose, plus d'explications, plus rien. Ce phénomène se serait produit dans la ville même de Tarbes, au crépuscule.

C'est alors que je cherchai à voir cette femme et à lui parler ; je le lui fis dire par mon intermédiaire

habituel qui, à l'annonce de ma demande, me donna cette extraordinaire réponse : « Ma sœur vous connaît, elle sait que vous êtes bien bon ; je croyais que vous étiez gradé, et je le lui disais l'autre jour, mais elle me répondit aussitôt : « Celui-là n'a jamais porté de galons ; qu'il vienne, je l'attends ! »

Après quelques jours de réflexion, je me rendis à l'endroit indiqué.

Quelles sensations bizarres j'ai éprouvées ce soir-là en montant l'escalier délabré et rapide d'une de ces vieilles maisons d'un quartier peuplé ! Il me semblait, et cela était vrai, que, pris soudain d'une vague terreur, j'allais chercher à voir la lumière ou l'ombre.

Depuis deux jours cette femme avait fermé sa porte à clef, elle ne recevait plus personne ; son mari était parti je ne sais où, emportant le peu d'argent qui restait.

Je frappai : aussitôt elle vint m'ouvrir et, se mettant presque à genoux, elle me baisa la main, ce qui est, comme vous le savez, un signe respectueux chez le peuple espagnol.

Quelle figure et quels yeux ! Le teint jaune, les traits tirés, les pommettes saillantes à l'excès, la tête ceinte d'un bandeau ; pour vêtement, une simple jupe et une chemise blanche ; les pieds nus chaussés dans des sandales, je croyais bien voir devant moi cette bohémienne, au regard puissant et doux à la fois, que l'on rencontre quelquefois sur les routes et qui, pour quelques pièces de monnaie, demande votre main pour y lire vos bonheurs ou malheurs d'avenir.

Ah ! elle me regardait bien en face. J'eus un léger

frisson, et, après un rapide coup d'œil jeté sur cet intérieur de pauvre, je m'assis, fort de ma volonté, et lui demandai de ses nouvelles.

Mais de long en large fiévreusement elle marchait, semblant même ne plus constater ma présence ; puis, s'arrêtant parfois devant moi, elle me disait presque en espagnol :

« Ah ! vous êtes venu, je vous remercie, vous croyez au bon Dieu, à la sainte Vierge ; mais ne me demandez pas d'explications, cela ne serait pas bien ; moi, je souffre pour les autres ; je ne veux pas la guerre ! »

Puis subitement m'interrogeant : je n'ai pas souvenir d'avoir été, dans ma vie, dévisagé par une femme de cette façon-là :

— La voulez-vous la guerre ?

— Certes non, c'est trop horrible !

— Vous dites vrai, vous ne voulez pas que le sang soit versé de cette façon-là.

— Je dis ce que je pense !

Après quelques pas faits automatiquement autour de la chambre, elle revint vers moi et me dit :

« Eh bien ! puisque vous ne voulez pas la guerre, c'est désiré : il n'y aura pas la guerre ! Ah ! ils ont voulu me faire passer pour folle, mais c'est faux, j'étais bien petite quand j'ai eu des visions. »

Voulant renouveler mes demandes pour savoir à quoi m'en tenir, elle me répondit que ce n'était pas bien de l'interroger et que je perdrais tout mon mérite si je continuais.

Je me tus aussitôt et je regardai attentivement. Ai-je fait l'analyse de mon état d'âme à ce moment-là ?

C'était tellement confus, si curieux, que je ne peux donner aujourd'hui aucune explication plausible.

Gêné par ce silence d'un moment qui commençait à m'inquiéter, troublé de temps en temps par des « Oui, mon pauvre ami, c'est cela, c'est nécessaire », je résolus de partir le plus délicatement possible ; et, me levant, je lui dis : « Je vais m'occuper de vous, Madame ; puisque vous souffrez et qu'on vous tourmente ; que vous révélez d'aussi grandes choses, je vais écrire à un ami que j'aime beaucoup, un croyant comme moi, qui m'aidera dans ma tâche.

— « Ah ! me dit-elle, je le connais très bien, il est comme vous, n'est-ce pas ? il croit à la sainte Vierge, oh oui ! je sais, ne me dites plus rien, je l'ai vu l'autre soir !! »

Quelle stupéfaction, quelle réponse imprévue ; malgré moi, je me sentais glisser sur l'inconnu.

S'exaltant progressivement elle me demanda : « Voulez-vous être colonel ? vous serez riche, aimé, heureux ; il n'y aura pas la guerre. — Y pensez-vous, lui dis-je, je n'aime pas le métier militaire ; je ne cherche pas ces honneurs-là ; je n'en veux à aucun prix. — Oh ! que vous avez tort, c'est votre bonheur, je le désire pour vous : vous serez colonel, et votre ami sera général, c'est désiré ! »

Quelle interprétation donner à cette phrase énigmatique ? J'ai quelque intuition vague sur le sens à lui donner, mais je laisse à de plus autorisés que moi en la matière des transpositions, le soin de la déchiffrer.

« Tenez, me dit-elle, en se dirigeant vers son ar-

moire dont elle ouvrit les deux battants, me faisant voir le linge d'un blanc remarquable rangé avec symétrie et remplissant complètement les vides, est-ce qu'une folle, de l'espèce dont on dit que je suis, arrangerait aussi bien tout cela ? » Puis, sortant un petit plat en terre d'une couleur rougeâtre, elle me le montra en disant : « Regardez bien ceci, mon nom est écrit là. »

Dans le fond du plat en effet je distinguai un signe étrange, très simple, tracé en noir, sur lequel on pouvait passer l'ongle sans l'altérer et qui avait été produit lorsque, ayant entre ses mains jointes une poule qu'elle allait tuer pour sa nourriture, le sang avait coulé.

Maintenant nous arrivons au côté le plus intéressant et le plus mystérieux.

Quand je voulus partir, elle s'habilla rapidement ; on voyait bien que quelque volonté surhumaine dirigeait la sienne.

« Vous allez dire, me dit-elle, au propriétaire de cette maison que je ne peux plus vivre chez lui ; elle — en parlant de la maîtresse de son mari — elle m'a empoisonnée ; maintenant il faut que je sorte. »

Effectivement j'allai demander des renseignements, lesquels furent très vagues : cette pauvre femme passait réellement pour folle dans tout le quartier ; seulement on restait étonné devant ses actes.

Quand je sortis de chez le propriétaire, je la vis aller et venir d'un pas saccadé sur la place de l'église proche de là. Elle s'arrêtait parfois, faisait une révérence, puis repartait. Quelquefois aussi elle embrassait la

terre et faisait le signe de la croix. Quand elle me vit arriver, elle sembla me prendre pour but, me recommandant, quand elle arrivait près de moi, de passer à sa droite, sans quoi je perdrais mon mérite ? Cela dura au moins une heure, puis après elle s'en alla vers l'église Sainte-Thérèse sise à côté, revint un instant après prévenir le sacristain qu'il n'ait pas à passer de quelques heures par la porte de la sacristie sous peine de mort et s'éloigna dans la direction du pont de l'Adour où je la suivis.

A un certain endroit, comme mue par un ressort, elle se retourna ; je l'accompagnai sans rien dire, et, voyant que peu à peu le calme s'était rétabli, je lui fis comprendre qu'elle devait aller se coucher. Alors, me prenant la main avec douceur, elle me remercia d'être venu la voir, puis partit.

Jusqu'au mois de septembre dernier je suis resté sans voir cette visionnaire ; elle a été passer quelque temps chez ses parents en Espagne (Andalousie), puis est revenue ici, il y a très peu de temps ; elle est très calme. Je la rencontre souvent au Jardin public où elle vend des gâteaux. Je vais tâcher d'avoir, quand je pourrai être seul avec elle, les plus explicites renseignements sur sa vie.

J'ai appris dernièrement, par la sœur, que Joséphine Lardiez aurait eu la vision d'une sainte, morte il y a fort longtemps dans quelque pittoresque site des Pyrénées.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

La mort de l'Initié ⁽¹⁾

La carrière de Claude de Saint-Martin pouvait se clore, il *avait vu* les plus grandes choses qu'on puisse voir en aucun temps ; il avait passé, âme forte et sereine, par de rudes épreuves, et avait accompli de notables travaux. Ni la gloire du monde, ni la fortune n'avaient salué sa vie ; mais il avait goûté les plus douces et les plus profondes de toutes les jouissances : aimé de Dieu et des hommes, il avait beaucoup aimé lui-même et beaucoup plus espéré de l'avenir que du présent.

Les diverses manières de concevoir la Mort et ses conséquences dérivent directement de la solution que chaque être humain donne au problème suivant : *Pourquoi est-on venu vivre sur terre ?*

La terre est, en effet, un des centres physiques où, par suite de la grande scission adamique, les forces

(1) Extrait de *Claude de Saint-Martin* par Papus, 1 vol. in-18, prix 4 francs (avec 50 lettres inédites de Claude de Saint-Martin).

égoïstes et matérialisantes équilibrent l'action des forces altruistes et spiritualisantes (1).

Si l'homme a consacré tous ses efforts terrestres à l'acquisition des biens qui sont du domaine du Prince de ce Monde ou du Mammon terrestre, la Mort est pour lui un affreux déchirement, et le malheureux est semblable au riche financier obligé de troquer son palais et ses vêtements magnifiques contre une cellule de prison et un uniforme de forçat.

Si, au contraire, l'homme a consacré tous ses efforts à l'acquisition des biens spirituels qui sont du domaine du Seigneur de notre monde, de Notre-Seigneur, sentinelle vigilante du Christ éternel, alors la Mort est le couronnement désiré d'un effort constant et, loin d'être douloureuse, elle est un bonheur et une joie.

Quelques considérations sur le mécanisme de ces deux tendances, entre lesquelles il y a beaucoup d'intermédiaires, vont éclairer quelques points qui pourraient rester obscurs sur cet important sujet.

Ce que les mystiques ont appelé la chute n'est pas un événement si éloigné de la Nature humaine qu'il ne soit donné à chaque Esprit la possibilité de fournir son avis personnel et expérimental sur ce problème. En effet, il y a deux lois de Progression réalisant exactement l'analogie des contraires. L'une est celle

(1) C'est ce problème qui a été posé par les Chinois dans la numération du triangle rectangle par 3, 4 et 5 ; où 3 représente les forces de l'Esprit divin, 4 l'homme, et 5 des forces matérielles. Le carré, c'est-à-dire la plus grande activité dans le plan de chacun des trois Principes, nécessite l'union des carrés des deux côtés du triangle (3×3 ou 9 et 4×4 ou 16) pour équilibrer le carré de l'hypoténuse matérialisante ou ($5 \times 5 = 25$), car $16 + 9 = 25$.

de la Matière qui croît par l'obscurcissement progressif de l'Esprit et l'autre est celle de l'Esprit qui croît par l'illumination progressive de la Matière et son élévation au degré de force active.

La voie d'aveuglement a pour moyen la recherche des joies matérialisantes et la culture de l'orgueil, de la richesse pour soi et de l'égoïsme sous toutes ses formes.

La voie d'illumination a pour moyen la recherche des douleurs spiritualisantes, la culture des ennuis, des épreuves, de la pauvreté et des charges sociales et du dévouement sous toutes ses formes.

La faute adamique ayant consisté à croire qu'en donnant la vie au germe de la matière l'homme trouverait un *point d'appui solide* que l'Esprit pur semblait ne pouvoir fournir, chaque Esprit repasse par les phases qu'a connues l'Esprit universel humain ou l'Adam-Kadmon.

C'est ainsi que l'image de la Grande Chute est strictement reproduite par l'incarnation ou le revêtement de l'Esprit par un corps de chair (1).

Mais cet Esprit, une fois incarné, est mis à même de juger par sa propre expérience l'acte d'Adam-Kadmon.

En effet, l'âge de raison lui permet de prendre conscience des deux ordres de forces bien distinctes qui agissent en lui. D'abord les forces égoïstes qui le poussent à se considérer comme centre de l'univers

(1) Ce que la Bible appelle *les Peaux de Bêtes* qui recouvrent Adam et Eve et ce que représente *vraiment* le tablier de l'app. Mac.

et à tout rapporter à lui avec le droit d'user de la fortune pour ses seuls plaisirs et ses seules satisfactions d'amour-propre, en payant, au besoin, quelques messes ou quelques prières à des valets spirituels chargés de le débarrasser des ennuis posthumes; ensuite, les forces brûlantes de l'amour et de la charité qui le poussent à ne se considérer comme rien dans l'Univers, qu'un pauvre délégué d'un autre pays, à n'user de la fortune qu'il peut avoir que pour les infortunés et à titre de caissier plus qu'à celui de possesseur exclusif, et enfin à prendre contact avec les êtres du plan invisible supérieur qui sont les vrais intermédiaires entre cette vie et l'état suivant.

La décision que prendra l'Ésprit entre ces deux voies sera soit la seconde chute, soit la première réintégration. Pour l'éclairer en ses devoirs, il aura les révélations religieuses (quelles qu'elles soient, elles tendent toutes au même but) et surtout les révélations pratiques de la Mère céleste par l'Amour.

L'Amour qui sépare et détruit toutes les barrières élevées par les coteries et par les grandes civilisations, voilà le grand appel du Créateur vers ses créatures. Et Platon a fait une révélation bien profonde en montrant que l'amour de l'homme pour la femme, qui éveille à la vie universelle les cœurs les plus endurcis, n'est que le premier balbutiement de l'Amour de l'homme pour son Dieu.

Aussi tout être qui a aimé a participé à la vie Supérieure, et le Christ s'écrie : « Il lui sera beaucoup pardonné, car elle a beaucoup aimé. » Pour le plus affreux des égoïstes, l'amour est déjà l'appel à une vie à deux,

et il montre la voie qui conduit à sacrifier sa vie à celle des autres, voie couronnée par la charité.

Si l'Esprit choisit cette seconde voie, toutes les soi-disant réalités matérielles disparaissent pour lui.

L'Argent, les places, les honneurs ne sont plus considérés que comme de faibles attractions pour une âme qui aspire aux perceptions des forces supérieures, à l'union avec son Réparateur et à la vision de la Sophia céleste.

L'Homme prend de plus en plus conscience de la vie de l'Invisible par la Prière, son Esprit quitte souvent ce monde pour être enlevé par les Guides lumineux dans l'autre « appartement », et, quand il revient ici-bas, c'est seulement comme un acteur qui joue un rôle pour une galerie, alors que sa vie réelle est ailleurs. A mesure que les rapports entre les deux plans deviennent plus fréquents, l'Esprit se sent davantage près du but et la Mort est la chose la plus simple du monde et aussi la plus heureuse, c'est le retour définitif dans cette vraie patrie qu'on venait visiter à la dérobée. Et ce retour s'effectue par des chemins déjà souvent parcourus. L'Initié qui meurt à la terre a, pendant quelques instants, la sensation d'un délicieux enlèvement, il vogue sur un beau fleuve, emporté par une gracieuse nacelle, où il vole doucement dans l'immensité céleste. Telle est la récompense de ceux qui, même une seule fois, ont été en rapports avec Notre-Seigneur. La Mort, c'est la rentrée à la Maison.

Telle fut la mort de Claude de Saint-Martin.

Faut-il maintenant décrire les angoisses de ceux qui ont bâti leur maison seulement dans le pays du

Prince de ce Monde ? Faut-il rappeler les déchirements de l'Esprit qui s'éveille sans autre demeure qu'un coffre de bois ou qu'un cimetière et qui pleure ses richesses terrestres qui sont devenues de vains fantômes ? Faut-il évoquer l'intense douleur produite par la vue de la décomposition de ce corps de chair dont on avait fait le seul vrai temple et le seul centre d'adoration ? A quoi bon. Il vaut mieux rappeler l'infinie bonté du Père qui n'a jamais jugé personne et qui envoie ses « Receveurs pacifiques » pour plonger cet Esprit dans le sommeil, pour l'arracher à cet état de trouble jusqu'au moment où la Vierge céleste étendra sur lui la pitié dont son cœur est plein pour tous les aveugles et les pécheurs.

La Mort n'est terrible que pour ceux qui ne la connaissent pas, et, de tous les involués, tous ceux qui sont venus du plan divin jusqu'au plan terrestre, nul, ni le Bouddha, ni Moïse, ni Krishna, ni Mahomet, n'a repassé la porte de la vie, après avoir franchi la porte de la Mort ; car ils avaient peut-être tous manifesté Dieu en créant en leur cœur un autel digne de lui ; ils étaient des hommes-divins, mais des hommes. Dieu seul, Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir traversé les voies terrestres, a repassé la porte d'ivoire, a repris ce corps sur lequel les lois de destruction s'étaient vainement exercées et s'est écrié : « O Mort, où est ta victoire ? O Mort, où est ton aiguillon ? »

Et cela n'est pas seulement écrit dans le livre terrestre des Évangiles ; cela est écrit en images ineffaçables dans le livre éternel et vivant où mon maître, que son nom soit béni, m'a fait épeler les visions que je

suis trop indigne pour lire ; car je ne sais qu'épeler et je ne sais pas encore lire. Et là, voyant comment il suffit à Claude de Saint-Martin de lever un rideau pour passer d'un monde dans l'autre, grâce aux guides que lui fournit notre Réparateur qui leur a montré la voie, j'épelle avec saint Paul : « O Sépulcre, où est ta victoire ? O Mort, où est ton aiguillon ? »

PAPUS.

Les Voies Spirituelles

La distinction, l'examen et la réalisation des différentes voies qu'un étudiant peut suivre dans le domaine de l'occultisme, constituent une étude assez compliquée ; peu de personnes ont assez de finesse critique et de délicatesse dans l'analyse pour ne pas faire des confusions, ou des jugements téméraires sur le compte d'autrui.

La nature humaine veut que nous nous occupions toujours de ce qui ne nous regarde pas ; sans connaître rien de l'histoire séculaire d'une âme, de ses actes passés, de sa naissance spirituelle, de ses parentés invisibles, de ses formes mentales présentes, de son éducation physique, de ses énergies cachées, nous voulons savoir pourquoi elle accomplit telle ou telle chose, pourquoi elle suit telle ou telle route et nous décidons, malgré notre courte vie, si elle a tort ou raison. Même, comme l'Évangile le fait remar-

quer, nous voyons bien mieux les erreurs du prochain que ses actions droites.

Voilà pourquoi ceux qui débutent dans l'étude de l'occultisme regardent toujours d'un œil de pitié ceux de leurs camarades qui ne procèdent pas de la même façon ; voilà pourquoi les intellectuels ont une tendance à rabaisser les sentimentaux, tandis que ceux-ci ne peuvent arriver à comprendre les premiers. Papus a montré avec la clarté qui lui est propre, dans plusieurs de ses ouvrages, les dissemblances des deux grandes routes de l'évolution spirituelle de l'homme : « Il ne faut pas, dit-il, dans son livre sur *l'Ame humaine*, oublier qu'il y a trois stades de développement psychique dans chaque section d'études, et l'occultiste est soumis à cette règle comme tous les autres chercheurs, jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans le lieu de l'Unité par la voie spirituelle.

« Le premier stade, obligatoire pour tous quand on suit la voie intellectuelle, est le stade rationaliste. Les faits seuls frappent l'esprit sans que celui-ci s'inquiète des lois ou des principes, fait magnétique, fait spirite, fait magique, peu importe, il est indispensable pour asseoir la raison sur le roc de l'expérience. Là se trouve la clef des sciences physiques par la kabbale élémentaire et les rudiments de l'Alchimie. »

Ce sont ces études que les anciens hiérophantes distribuèrent au premier degré de leurs mystères, sous le nom de Physiogonie, ce sont celles-là qui constituent le champ immense de notre science positive actuelle.

Si ensuite l'étudiant parvient à se libérer des pré-

jugés, à admettre la philosophie occulte, ses méthodes de recherches, ses arts, ses expériences, il passe au second cercle d'initiation, que les anciens appelaient la cosmogonie ; c'est alors que les voies se bifurquent. Ou bien le néophyte garde sur soi-même, sur son origine, sa dignité et ses forces, les notions que ses recherches lui ont découvertes, ou bien son exaltation animique est assez haute pour lui faire trouver la force de passer sans crainte à travers une troisième mort intérieure, semblable à celles qui l'ont débarrassé de ses préjugés positivistes et de ses préjugés d'expérimentateur.

Dans le premier cas, il s'aiguille vers ce que Papus appelle la voie cérébrale ; et dans le second cas, vers la voie cardiaque.

Mais ici, les travailleurs sincères doivent veiller avec un soin extrême à ce que la force de l'analyse ne fausse leur jugement. Les deux voies dont il est ici question sont des choses extrêmement vastes ; elles comprennent un nombre presque infini de ramifications ; elles s'entremêlent et se croisent sans cesse, parce que l'homme n'est un que dans son centre le plus intime et que partout ailleurs il est multiple. C'est pourquoi ces voies sont aussi difficiles à suivre l'une que l'autre ; à priori donc, les sectateurs n'ont pas de dédains réciproques à montrer ; celui qui travaille de toutes ses forces est toujours un exemple respectable.

Papus vient de mettre au jour deux ouvrages qui sont ensemble comme un vade-mecum de la voie cardiaque.

C'est d'abord un ouvrage de philosophie, *l'Occultisme et le Spiritualisme* (chez Alcan) et *la Vie de Louis Claude de Saint-Martin* (chez Chacornac). Le premier prend le cerveau d'un contemporain instruit et l'habitue peu à peu aux horizons plus larges du spiritualisme. Ensuite le second livre guide cette intelligence, devenue avide de connaissances nouvelles, vers les régions pures de l'illuminisme, non sans lui avoir montré, du dehors, les aspects du magisme sous une de ses formes les plus traditionnelles.

Dans *l'Occultisme et le Spiritualisme*, Papus a réparti les idées selon les cadres de la philosophie classique. Un chapitre de psychologie étudie l'homme dans son fonctionnement général ; un chapitre de logique étudie la méthode de l'Occultisme ; c'est la partie extrêmement originale de l'ouvrage ; les travailleurs trouveront là des données absolument inédites sur la genèse, la construction et le maniement des tables d'analogie et de correspondance. Un troisième chapitre, la Métaphysique, fait voir le passage du subjectif et de l'objectif. La Théodicée vient ensuite qui, expliquant Dieu par l'homme, met la tradition orthodoxe au-dessus du reproche de panthéisme, que la critique lui avait toujours fait. Le cinquième chapitre expose, à propos de la morale, les lois de la réincarnation et les phénomènes de la mort. Le sixième chapitre est consacré à l'histoire de la tradition, et le septième à une de ses adaptations les plus intéressantes d'actualité, à la sociologie.

C'est, en somme, un manuel de baccalauréat ès occultisme, si j'ose dire ; baccalauréat dont, il est

vrai, bien peu de concurrents pourraient soutenir victorieusement les thèses ; mais la modestie de l'auteur considère ainsi ce livre parmi tous ceux qu'ont écrits ses prédécesseurs. On voit bien qu'un cerveau moderne qui aura travaillé ces idées, qui en aura vérifié les références, approfondi les aperçus, sera prêt à entrer dans la voie des recherches spéciales, à ce grand carrefour d'où partent les deux artères du mental et du cardiaque.

Qu'il ouvre maintenant la *Vie de Saint-Martin* : il y trouvera le récit des travaux d'un homme cultivé qui a connu l'un des plus puissants réalisateurs dont l'histoire de l'occultisme européen fasse mention : Martines. Pourvu, par une suite d'événements que nous n'avons pas à rechercher ici, de pouvoirs étendus, dans le domaine de ce que nous appelons aujourd'hui la magie cérémonielle, de ce qu'Agrippa appelait la magie d'Arbatei, Pasqually et son enseignement représentent un des types les plus purs du développement de la volonté dans le bien. Quelle que soit l'élévation de sa méthode, Saint-Martin ne s'en contente pas ; l'amour est l'aliment qui convient à son ami ; il le cherche dans la prière, et le trouve dans des rapports directs, en dehors de tout rituel avec ce qu'il nomme « la cause active et intelligente ». Les années ne font que l'affermir dans cette voie cardiaque ; et la découverte qu'il fait des œuvres de Böhme éclaire son esprit et fortifie son cœur. Bien que nous professions et que nous éprouvions une grande vénération pour Saint-Martin, bien que ses œuvres nous paraissent, à chaque nouvelle lecture,

plus riches et plus vivantes, il n'est pas dans notre pensée de le reconnaître comme le type unique et complet de l'Illuminisme ou de la voie cardiaque ; il en est d'autres que lui, également admirables et féconds. De même, Martines est le maître d'un des temples de la Psychurgie. Mais l'un et l'autre sont si bien équilibrés, si bien orientés que c'est avec juste raison que Papus les propose à l'étude de ceux qui veulent savoir.

L'espace me fait défaut, et je m'aperçois que j'ai mal tenu la promesse du titre de cette étude. Je convierai donc, pour réparer cela, nos lecteurs à recourir aux originaux, à lire, ou mieux à méditer les deux livres, puisque nous tous les modernes sommes trop compliqués pour voir la vie ; et que nous ne pouvons la comprendre que quand quelqu'un en a photographié une partie, avec une plume et du papier. Souhaitons au moins de trouver dans l'avenir beaucoup de ces photographies d'idées qui sachent mettre au point avec autant de justesse, et distribuer l'éclairage avec le même bon sens que le fait Papus dans ses ouvrages.

SÉDIR.

ÉTUDES TENTATIVES

(Suite)

L'ANTIPATHIE

Nos lecteurs seront peut-être étonnés du choix d'un tel sujet, l'antipathie étant généralement reléguée au

loin, confondue avec les sentiments émotionnels et imaginaires, qu'on trouve du reste fort naturels.

Or, il nous semble au contraire que la question des antipathies et sympathies réciproquement échangées forme le plus grand des problèmes universels. Elle nous semble englober toute chose, devenir la division même et par là former le plus grand obstacle réel à notre compréhension du Divin.

Les événements les plus importants ainsi que les plus petites circonstances de famille sont, pour la plupart, dus, nourris et envenimés par le courant répulsif que nous nommons antipathie. Et nous serions tentés de dire à tous ceux qui se plaignent de leur *mauvaise* destinée : Sachez vaincre vos antipathies, et les mauvaises étoiles sous lesquelles vous pensez être venus au monde changeront d'elles-mêmes et se transformeront en heureuses. Vous aurez *la chance*, si vous avez la sympathie nécessaire.

Cette dernière, comme tout effet de la lumière, doit être acquise personnellement et ne peut s'acheter.

Elle se *donne*, de l'un à l'autre, mais, comme les colombes de Noé, ne séjourne que là où elle peut trouver un gîte.

Si nos sentiments d'attraction et de répulsion individuelles n'étaient dus qu'au hasard, ils se dissiperaient de la même manière passagère dont ils seraient venus. Mais nous ne faisons que trop souvent l'expérience combien funeste peut devenir l'accroissement d'une antipathie invétérée. Il est clair que pour disposer d'une telle force, d'une influence si puissante, ce courant doit exister parmi nous depuis bien long-

temps et doit, par conséquent, avoir ses *causes* d'existences.

En admettant un avenir nous sommes forcés d'admettre un passé et par là de considérer l'antipathie surtout *individuelle* comme un de nos plus grands adversaires.

On ne peut s'attendre à la fusion de quoi que ce soit sans la chaleur nécessaire à l'objet qui doit entrer en fusion. Il sera donc impossible à l'homme d'entrer dans l'Harmonie céleste qui lui est réservé tant qu'il est encore divisé en lui-même, tant que l'antipathie continue à étendre ses brèches parmi nous. Il nous sera difficile de comprendre l'Harmonie tant que notre sympathie ne lui aura pas aplani le chemin.

S'il est juste que nous aimions ceux qui nous aiment afin que les foyers de l'amour s'accroissent, il n'en est pas moins nécessaire de combler ses brèches d'inaffection afin que la substance de l'amour puisse grandir et s'étendre dans l'humanité. Et si nous avons fait des choses mauvaises, encouragé l'inaction du bien, nous devons encore être ramenés à attirer vers nous, à aimer le mal avec souffrances afin de le purifier en nous purifiant nous-mêmes.

Voici pourquoi nous aimons les antipathiques, parce que leur ambiance qui nous repousse comporte probablement en elle-même quelque chose qui provient de nous.

En repoussant plus loin, en détruisant les occasions de faire la paix, qui peuvent se présenter à chacun de nous, nous créons à notre avenir des défaites encore plus graves, des lacunes encore plus difficiles à com-

bler. A mesure que le temps avance, nos expériences antérieures nous conseillent et nous suivent, les brèches s'étendent, le vide se forme, et l'Harmonie s'éloigne en s'affaiblissant en nous.

Toute scission est mauvaise puisqu'elle nous éloigne de notre but ; toute tolérance est bonne qui tend à aplanir les chemins qui mènent au paradis.

Or, ce qui nous fait tellement insister sur cette question d'antipathie et de sympathie, c'est que nous sommes convaincus qu'elle est avant tout personnelle, qu'elle découle comme toute chose du *cœur* humain, qui devrait refléter Dieu et que, de plus, tout centre de Rédemption commence par être individuel avant de devenir, à n'importe quel degré, universel en général.

L'amour seul pourra briser toutes ces chaînes de répugnances par lesquelles l'antipathie se maintient parmi nous. Il les brisera en les attirant à lui avec douceur jusqu'à ce que, se brisant d'elles-mêmes à ses pieds, elles lui deviendront conformes.

Demandons au Ciel le courage nécessaire pour mener à bien ce combat amical qui va s'engager entre nous et nos antipathies particulières. Nous en sommes tous chargés ; il faudra n'avoir point d'orgueil, point d'amour-propre, point de sensibilités excessives afin de venir à bout de nous-même. L'égoïsme est le moteur principal des antipathies exprimées au dehors ; tout ce qui nous incommode nous déplaît et nous tâchons de l'éviter.

Notre être se complaît en sa compagnie propre, admire ce qui lui est conforme et forge cette solitude

intérieure si morne, dont il vient à souffrir si cruellement plus tard.

Ayons le courage de consoler l'antipathie, de peupler la solitude et de rétablir ainsi la paix en nous-même.

Dieu, qui est au centre, au milieu même de toutes choses, est rempli de sympathie. Il attire tous ceux qui connaissent l'antipathie. Toute présence, par le fait seul qu'elle *existe*, lui est la bienvenue. Tâchons de Lui devenir plus semblables et nous ne connaissons plus les amertumes de l'antipathie. La répulsion cédera à l'attraction et l'harmonie régnera à sa place.

Aimons ceux qui nous sont antipathiques, faisons la paix toujours et partout ; le repos personnel n'existe pas sans le repos de nos semblables.

Donnons tout ce que nous possédons de forces motrices morales, et soyons sûrs que lorsque nous n'en aurons plus nous en aurons encore, car la source où nous l'aurons puisée n'aura point été en nous, mais avec nous.

Ceux qui travaillent ne se fatiguent point, mais ceux qui refoulent leurs forces s'amassent des difficultés sans pareilles.

Aussi il est plus dur de défaire ce qu'on a amassé volontairement que d'agir selon l'harmonie inhérente de l'amour constructif.

ZHORA.

Le Mysticisme des Boers

L'attitude de l'armée boer à l'égard de lord Methuen, l'extraordinaire patience manifestée depuis deux ans par les pasteurs du veld dont les terres sont envahies, leur mansuétude à l'égard des vaincus, font l'étonnement du monde et semblent même révolter nos nerfs plus irritables et nos consciences plus susceptibles.

— Eh quoi ! me disent à chaque occasion ceux qui m'interrogent sur cette guerre ; — eh quoi ! on fusille leurs prisonniers et ils ne se vengent pas en rendant coup pour coup aux prisonniers anglais ? Eh quoi ! on a tué Scheepers et on menace Kruitzingen, et simplement, sans condition, ils rendent un otage de la valeur de lord Methuen ? Ce n'est plus de l'humanité, c'est de la faiblesse. Ils ne sont plus admirables, ils sont ridicules. On n'a pas le droit, en temps de guerre, de se suicider de ses propres mains.

Que de fois, cette semaine, n'avez-vous pas entendu ce raisonnement, et vous-même ne l'avez-vous pas tenu ?

Est-il juste ou injuste ? Nous pourrions en discuter longtemps sans nous entendre. Mieux vaut expliquer les faits que de les commenter, et le plus simple, en cette circonstance, est de faire connaître l'état d'âme des Boers.

∴

La grande force des Boers, leur miraculeux soutien moral, leur grand viatique dans cette longue guerre, c'est leur inébranlable foi en Dieu.

Véritablement, dans ce merveilleux pays de grands espaces et d'horizons monotones qu'est l'immense veld, les Boers ont recommencé la vie biblique.

On dirait que nourri dans la lecture des deux Testa-

ments ce peuple, émigré d'Europe, a trouvé dans l'Afrique australe le paysage de son âme, et, par un phénomène de transposition ethnique et géographique, s'est développé suivant son éducation religieuse dans une nouvelle terre de Chanaan.

Voilà vraiment la puissance formidable que l'Angleterre n'a pas prévue, que les soldats et les officiers ne devinent pas, que ni stratégie ni diplomatie ne sauront abattre, et par qui la guerre, de longtemps, ne pourra finir.

Tenez pour certain qu'il restera des combattants tant qu'il restera des hommes en prière et que justice ne leur sera pas rendue. La mort leur est indifférente. Que dis-je ? ils voient en elle le passage dans la vie bienheureuse.

Ce sont des chrétiens militants et résignés à la fois, à la façon des premiers croyants.

Ils savent que la vie des hommes et des peuples est soumise parfois à de longues épreuves ; et qu'accepter ces épreuves d'une part, et, d'autre part, lutter pour en sortir par ses propres efforts, constituent le plus haut devoir et la plus resplendissante gloire.

Ils n'ont, par conséquent, dans leurs tribulations, jamais un geste de révolte, et tranquillement, la prière aux lèvres, sont résolus à résister jusqu'au bout. Car ils savent que la liberté nationale est inséparable de la liberté du sol, et que, sans elle, une race n'est plus qu'un troupeau d'esclaves. Si jamais Dieu les abandonne, c'est, pensent-ils, que leur sacrifice sera utile au monde. Mais, en attendant, aucun mobile humain ne pourra les corrompre, aucune menace les troubler, aucune défaillance les faire choir.

Voilà pourquoi ils luttent encore et lutteront longtemps. Mais voilà pourquoi aussi, quoi qu'on puisse faire par ailleurs, ils se refusent à accomplir tout acte d'inhumanité, et à tuer qui que ce soit en dehors des lois de la guerre.

..

Tuer lord Methuen prisonnier ou n'importe quel officier anglais ? Jamais ils ne l'eussent fait, surtout les vieux Boers bibliques à la façon de Delarey ! Ils n'auraient même jamais consenti à laisser planer sur eux la menace de mort

conditionnelle ! Leur raisonnement très clair est celui-ci :

« Les lois de la guerre, les nécessités de la défense, nous obligent, hélas ! à tuer notre semblable dans les combats. Mais les lois divines comme les lois humaines nous défendent de frapper un homme désarmé et vaincu. C'est seulement dans le cas où un homme trahit ou espionne, et désobéit par conséquent aux lois de la guerre, qu'il peut passer en jugement et être condamné si les juges l'exigent. Mais un combattant loyal pris loyalement dans un acte de guerre, rien au monde ne nous autorise à le frapper, et nous ne le frapperons pas. »

— Mais, leur dit-on, les Anglais se sont arrogé ce droit !

— Tant pis pour les Anglais, répondent ces paysans imperturbables. Tant pis pour eux s'ils ont la folie de se charger d'un crime devant l'Éternel. Ce n'est pas parce qu'ils font le mal que nous devons les imiter. Supposez, ajoutent-ils, que nous rendions, en effet, crime pour crime. A qui porterons-nous tort ? A nous-mêmes, devant Dieu, à nous-mêmes devant les hommes. Pour le plaisir d'une douteuse vengeance, nous nous exposerions à des châtimens infernaux, et, d'autre part, nous ne mériterions plus l'affection des peuples du monde. Si les Anglais veulent tuer tel ou tel de nos généraux, qu'ils le tuent. Le héros ira à la vie éternelle, et ses bourreaux seront damnés. Quant à nous, nous continuerons à être fidèles à notre foi, et notre plus grand ennemi lui-même, s'il est prisonnier, sera sauvé.

Tel est, en quelques mots résumés, le raisonnement très calme qu'à plusieurs reprises m'ont tenu des Boers, et il suffira amplement à faire comprendre leur façon d'agir.

..

Or, voyez-en les conséquences ; voici déjà qu'en Angleterre l'opinion publique opère un revirement. Il est impossible, en effet, qu'une belle action ne suscite pas dans l'espace des crises de belles pensées.

M. Asquith, hier soir, a prononcé un discours où il a déclaré que les Boers ont agi d'une façon très digne et très chevaleresque.

Le *Morning Leader* constate le ton approbatif de la presse anglaise sur la conduite du général Delarey.

Le *Daily Mail* écrit : « C'est un acte généreux, et il est certain que les autorités anglaises ne sauraient se laisser vaincre dans un pareil assaut de chevalerie. »

A quoi le *Daily Telegraph* ajoute : « Une mesure aussi chevaleresque fait de Delarey non plus seulement un soldat, mais un véritable homme d'État, et nous ne pouvons pas nous laisser dépasser en magnanimité. »

Tel est le ton de la presse anglaise. Voilà ce qu'a obtenu un geste de grandeur. Qu'aurait réalisé, au contraire, un acte de vengeance ? L'irritation croissante de part et d'autre, et moins de prestige moral pour les Boers. Il arrive souvent que la générosité et la bonté sont plus habiles que tous les calculs. En voilà la preuve.

Et pourtant si, par impossible, malgré la sublimité des Boers, les autorités anglaises persistaient à « fusiller les rebelles », alors, devant l'Europe et devant la postérité, comme devant Dieu, nous pourrions dire, avec les Boers : « Tant pis pour les Anglais ! »

JEAN CARRÈRE.

LE « LÉBACHA »

La police des recherches est faite en Abyssinie de la façon la plus remarquable ; le moyen employé vous paraîtra sans doute singulier, mais il a le mérite d'être efficace, car les délits sont fort rares à Addis-Ababa ; il y a très peu de vols et encore moins d'assassinats, et ce niveau moral tient en grande partie à la façon dont opère le chef de la sûreté, si toutefois je puis employer ce terme par analogie.

Lorsqu'un vol a été commis, le volé va porter plainte auprès des autorités qui commencent par lui faire consigner une somme de 35 francs au moins. C'est un peu cher, mais chez nous la justice n'est pas gratuite non plus. Cela fait, on va prévenir le « lébacha ». Le lébacha est, par le fait, une sorte de fonctionnaire doué de divination et

qui découvre miraculeusement les voleurs sans enquête. Cette faculté merveilleuse appartient à certaines familles privilégiées dans lesquelles elle se perpétue de père en fils depuis de très longues années.

Le policier sacré, membre de la famille auguste, doit être un adolescent encore vierge. La virginité est pour lui une condition essentielle de succès. Sans cette qualité, il perdrait son prestige devant la foule et aussi ses facultés investigatrices. Aussitôt qu'il est désigné pour la recherche d'un voleur, on le soumet à un jeûne rigoureux qui dure vingt-quatre heures. Après quoi il avale, dans une corne de buffle, une ration de lait, à laquelle est mêlée une drogue extraite d'une certaine herbe et qui a des propriétés excitantes. Bientôt la drogue agit ; elle exalte et grise le buveur. Voilà le « lébacha » qui pâlit et se trouble ; sa face se convulse ; ses yeux se tournent ; il étend les bras, se frappe la poitrine ; il halète ; il regarde autour de lui d'un air hagard.

Puis soudain, entraîné par l'esprit divin, il sort et se met à courir à travers les rues. Il file rapide et léger, sans paraître avoir aucun but précis, sans se diriger nettement vers tel ou tel endroit. La foule, anxieuse, s'écarte devant lui, lui ménage un passage, le suit avec curiosité. Il va, tourne à droite, puis à gauche, encore à droite, revient sur ses pas, hésite, ralentit, semble vouloir s'arrêter, puis repart. Chaque fois qu'il paraît suspendre ses pas, quelqu'un tremble à côté de lui, quelqu'un qui se sent perdu et qui a la mine terrorisée. Mais non, le « lébacha » court d'un nouvel élan et fait encore mille détours. Et cela dure longtemps, quelquefois plusieurs heures.

Enfin, le jeune homme, épuisé, avise une maison, y entre, tombe et s'endort. C'est là, voilà la maison du voleur que l'esprit divin a retrouvé.

Un Palais hanté à Venise

Le journal italien *La Stampa* du 28 mars 1902 publie une relation du professeur Aurélien Faifofer faite dans le

journal *l'Adriatico* de Venise. Voici cet étrange récit que les journaux italiens reproduisent sans commentaires :

« Un étranger distingué, domicilié depuis quelques mois à Venise, racontait, il y a quelques jours, à Mme la baronne de F... des faits étranges, inexplicables, extrêmement importuns, qui se passaient dans sa nouvelle habitation.

« Un soir, vers minuit, il se trouvait dans son cabinet de travail quand il entendit dans le salon de réception contigu, des pas précipités comme ceux d'une personne se dirigeant vers le cabinet dans lequel il se tenait. Ne pouvant être que le valet de chambre, M. Z..., surpris par l'arrivée inattendue de celui-ci, l'appela par son nom. Aucune réponse ! Curieux de s'expliquer le fait étrange, il fit le tour du palais. Les gondoliers, les domestiques, les autres personnes de service, tous dormaient d'un profond sommeil.

« Quelques jours après, dans les mêmes circonstances, il entendit ouvrir avec vivacité la porte du salon, puis des pas excités de rumeur sourde, comme produits par quelqu'un cheminant rageusement sur le tapis, et ces pas s'avançaient de nouveau jusque près de la porte du cabinet.

« Cette fois, M. Z..., soupçonnant la présence de voleurs, éteignit la lumière et se tint coi, épouvanté, comme le serait toute personne ainsi surprise. Après une longue attente, il se décida à allumer la lampe et à sortir en exploration. Rien de rien, tout dans la maison dormait profondément.

« Et cette farce de mauvais goût se répéta d'autres fois.

« Mme la baronne ayant jugé qu'il s'agissait là d'une maison infestée par les Esprits, m'invita à venir sur les lieux en qualité d'expert spirite ! Je priai l'ingénieur Faïdo de venir avec moi, mais il ne voulut pas, par crainte de revenir accompagné par quelque mauvais esprit comme le cas s'était déjà présenté. Au contraire, le comte de Varino et Raphaël Mainella acceptèrent de bon cœur.

« Nous nous rendîmes donc au palais désigné, le mercredi 19 courant, vers les 9 heures du soir, nous y trouvâmes la baronne de F...

« Vivement nous prîmes position autour de la table

magique ; d'après la particularité des mouvements, je compris de suite la présence de Fanelli, un de nos esprits amis. Nous apprîmes par lui que les phénomènes dont se plaignait le maître de la maison étaient l'œuvre d'un autre Esprit, là aussi présent, lequel les produisait sans le concours d'aucun médium.

« Je m'adressai alors à cet Esprit, le priant de nous indiquer avant tout son nom ; il nous donna, lettre par lettre, le mot *noxststx*. D'après ce mot, me doutant d'avoir affaire à un Esprit léger, je le priai de vouloir bien agir avec plus de sérieux. En réponse à mes demandes, il nous dit être un Esprit souffrant, en expiation parce qu'il s'était suicidé ; qu'il ne s'était pas tué cependant dans cette maison ; qu'il n'était pas Vénitien et qu'il avait pris la fatale résolution il y a quatre ans. Notre hôte, entendant que nous demandions si quelqu'un de nous se rappelait depuis quatre ans le suicide d'une personne connue, nous déclara que quelqu'un de sa connaissance s'était tué en Algérie, mais il y avait cinq ans. Puis, réfléchissant un peu, il ajouta qu'il y avait réellement quatre ans et qu'il s'appelait *Noxststxoem*.

« Surprise générale !

« Il est probable que n'ayant aucune foi dans le spiritisme, duquel il avoua n'avoir jamais entendu parler, de même qu'aussi par la manière dont nous prononcions le mot *noxststx*, mais surtout pour être à des milliers de lieues de supposer qu'il avait là près de lui l'Esprit de ce suicidé, il ne vint pas à l'esprit de M. Z... que *noxststx* devait signifier *Noxststxoem*.

« L'Esprit ayant été prié de nous dire quel fut le motif qui l'avait poussé à se suicider répondit : *Vood*, en anglais, « Plaignez-moi », et, poursuivant, dicta un mot dans la langue de M. Z..., à nous inconnue. Nous vîmes M. Z... faire un signe d'assentiment, comme sachant que ce que venait d'indiquer l'Esprit était bien la cause de la tragédie.

« Ayant demandé à l'Esprit de nous dire quelle chose nous pourrions faire pour lui, il répondit : « *Prieix* ».

« C'est la réponse habituelle dans ces cas. Dans une séance récente chez moi, Irma Gramatica ayant déclaré de croire peu à l'influence de la prière, l'inconnu de ce jour-là ajouta : *Dieu est grand*.

« Il y a deux ans, à Rome, dans une séance auprès du prince R. R..., il arriva que le médium tourmenté par un esprit malin me sauta soudain dessus, me saisissant un bras, hurlant comme un loup. Moi qui avais lu depuis peu la formule pour l'exorcisme, contenant de violentes et grossières invectives, justifiées par la conviction d'avoir affaire avec le diable, je criai, un peu par plaisanterie : *Marche, sors, bête immonde !!* »

« Les assistants scandalisés m'apprirent que l'on ne devait pas se comporter ainsi avec un pauvre et malheureux frère ; mais qu'il fallait le catéchiser, l'exhorter à la résignation, cherchant à le persuader que des jours meilleurs viendront pour lui ! (Quelle comédie ! dira-t-on, et cependant nous parlons de choses sérieuses.)

« Enfin, je terminai la soirée par une supplication adressée au pauvre *Noxtstjoem*, qui nous promit enfin de ne plus molester M. Z...

« Nous verrons s'il tiendra sa parole. »

(Traduction par le CAPITAINE FRANLAC.)

Bibliographie

PHANEG. — *Méthode de clairvoyance psychométrique.* —

A la librairie des Sciences psychiques, rue Saint-Jacques, 42. — 1 fr. 50.

Notre ami a écrit là un petit livre comme je souhaiterais qu'il y en eût beaucoup. Il est composé avec de la vie, il est le résultat d'un travail assidu de six années ; combien d'œuvres plus réputées n'ont pas ce fondement inébranlable que donne aux convictions un effort de chaque instant. C'est pour ces raisons que je recommanderai avec beaucoup d'insistance l'étude non seulement des théories que Phaneg expose avec clarté, mais aussi l'imitation, par tous ceux qui commencent à étudier l'occulte, de la persévérance, de la sincérité et de l'humilité profonde qui transparaissent à chaque phrase de ces *Notes d'un psychomètre*. Que Phaneg reçoive ici mes affectueux remer-

ciements et ceux de tous les travailleurs auxquels son activité a ouvert la voie.

SÉDIR.

LE SAR PÉLADAN. — *Amphithéâtre des Sciences mortes : Traité des antinomies*, 1901.

Ce livre est le traité de métaphysique. Il couronnerait dignement, en gloire accrue aux étapes, l'amphithéâtre, si nous n'attendions désormais le traité de « pratique » de la vie, synthèse des aspects mentaux et passionnels étudiés dans l'œuvre péladane.

L'exergue emplit d'enthousiasme ; et il remet en place le miroir oblique et terni à l'angle duquel nous voulons, depuis des siècles, apercevoir la vérité. Ce sera là l'œuvre capitale du Sar, ses efforts de redressement de la mentalité humaine, oublieuse de la Tradition, et révoltée contre sa nourrice.

« *Exergue* : — Jean dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en ton nom et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit pas ! »

— « Ne l'en empêchez pas, répondit Jésus, car qui n'est pas contre vous est avec vous. »

Parole ineffable, ouvreuse d'un infini d'intelligence et de bonté, que les cléricatismes ont sataniquement *retournée*, en mettant le mot *contre* à la place d'*avec* et réciproquement, voulant faire assumer à la Toute-Bonté la mauvaiseté hypocrite et meurtrière de leur instinct. « Qui n'est pas *avec* nous est *contre* nous !!! » Quel monstrueux étendard de guerres fratricides, puisque nous sommes et serons tous *de Lui* et *en Lui* !

Il est impossible de faire un compte rendu de cet ouvrage, si ce n'est en un autre ouvrage, de format sinon de mérite égal, car chaque chapitre, chaque alinéa, chaque ligne regorgent de tant de pensée condensée, qu'ils suscitent des torrents d'idées sommeillantes ou combatives, des illuminations d'images et des élans animiques.

Il serait même hors de mesure de vouloir signaler, ne pouvant expliquer, toutes les beautés vivantes encloses aux feuillets du livre. On me permettra donc de descendre à la bonne volonté de mes impressions personnelles.

Péladan m'apparaît, de plus en plus, un des rares grands

penseurs d'aujourd'hui. Il se double d'un artiste, qui sait rendre attrayante une lecture toujours ardue et souvent repoussante. Et cependant, le *Traité des antinomies* recèle, par places, encore un peu de ce défaut d'adaptation, qui fait énoncer à l'auteur une vérité évidente pour lui, et le laisse étonné que l'on puisse penser autrement. Certes, il a raison ! mais ne vaudrait-il pas mieux consentir quand même à cette « énonciation moindre de la vérité, mais appropriée au temps », qui donne au discours un agrément, un charme, dont Péladan connaît la véritable importance. Si l'on désire de lui cette parfaite adaptation, c'est qu'on la presse dans son œuvre en deux parties, le traité et le roman, binaire qu'une œuvre future tonalisera en trinité.

La tendance s'affirme vers la santé spirituelle, l'harmonie.

Le livre apporte de la lumière.

Il paraît l'excellence d'une méthode simple, éclairée par la Tradition, qui indique la grande source d'erreur humaine, l'oubli du troisième terme de toute proposition, qui laisse en lutte le binaire et permet d'acquérir de la consistance à la nature spécieuse de l'antinomie.

Philosophiquement, il apporte dans le fatras terminologique une grande lucidité d'explication, de définition.

Il nous montre comment le problème métaphysique, au lieu de mériter la négligence despicante où on le tient, est un des plus importants de notre relativité temporelle.

Il établit une différence subtile et judicieuse entre l'idée (+) et l'idéal (—), et donne la loi de leur union féconde, miroir de l'hymen mystique, appelé le « mariage de l'Agneau ».

Quelquefois, cependant, les preuves incontestables apportées à l'intelligence, la puissance de son argumentation, ses affirmations granitiques, laissent en suspens les exigences légitimes de notre entendement. Il nous manque le sentiment profond des vérités intellectuelles fusionnées dans la simplicité une de la vie. Ses assertions théologiques sont d'importance première contre les préjugés religieux, les faux systèmes, etc. Mais il me semble que je crois en Dieu par observation plus que par raisonne-

ment métaphysique. C'est de voir, dans la vie de tous les jours, *les accidents qui n'arrivent pas*, en dépit de la logique fatale, et la marche en somme assez équilibrée de l'Histoire, malgré les bêtises humaines dont les moindres auraient dû suffire à déchaîner les irréparables cataclysmes, que je devine une influence latente de bonté et de réparation. Parce que ça va bien et que les choses s'arrangent, on ne remarque pas la loi cachée et active, qui est peut-être l'intervention des anges. On s'habitue à cette réfection des déchirures par la vertu secrète des forces « naturelles ». Et l'humanité néglige d'agir dans le sens du véritable progrès.

On remarque plutôt le mal, l'accident, et l'on s'en souvient. La nature humaine trouverait *toute naturelle* la vie paradisiaque, et elle ne peut s'accoutumer au malheur, à la loi dure du destin qui nous enserme. Je vois là la preuve de son existence antérieure et essentiellement intérieure. L'humanité *préfère* le bonheur.

La méthode métaphysique est pourtant fort heureusement employée dans le chapitre sur les anges, *l'Homme et la Série*. Vous n'avez pas entendu, leur dit-il, en substance, la voix des anges dans votre cœur. Vous devez les comprendre par les déductions de vos propres lois intellectuelles, scientifiques. Vous devez admettre une *série d'en haut*, comme vous admettez une série d'en bas. « Comme il y a une série ininterrompue du bas au sommet de la vie à forme organique, il y a une autre série ininterrompue du bas au sommet de la vie intellectuelle à forme inorganique. » « Pour le métaphysicien l'homme est la chrysalide d'un ange et non d'un gorille l'avatar ! »

C'est bien l'œuvre méritoire entre toutes d'employer le langage des négateurs de la Loi d'harmonie et de faire ainsi entrer le divin dans leurs façons de penser.

Il en résulte un peu d'incohésion apparente, apparente, car une orientation unique aimante les éléments dispars ; mais parfois aussi la dissertation lucide devient comme un étrange plaidoyer, nerveux et de réflexe.

Son anti-patriotisme véhément a un air de parenté avec le clou à enfoncer dans la cervelle du lecteur que certains chroniqueurs préconisent. Il y revient sans cesse, avec une violence d'attaque qui fait songer à la vengeance d'une

injure personnelle plus qu'à l'exposé d'une doctrine de vérité ou d'une nécessité pratique. Faut-il seulement juger la patrie d'après le visible des patries actuelles ? Et ne peut-on concevoir des patries, des pays, des peuples différents par l'origine ethnique, les mœurs, la situation, la langue, etc., et pouvant cependant arriver à s'entendre ? Ce n'est pas tant l'idée de patrie qui est néfaste, mais la méchanceté des hommes. Il est vrai que la collectivité développe les mauvais instincts ; mais si les frontières sont inaptes à les endiguer, l'absence d'icelles ne servirait pour l'heure qu'à permettre à une collectivité plus nombreuse d'être plus grouillante, plus purulente. Tous les peuples n'ont pas encore le même âge ; ils ne peuvent tendre vers le même but. Ce n'est peut-être qu'une question de siècles ! Et le devoir, en attendant, des peuples aînés est évidemment de venir en aide aux plus jeunes, prudemment, et non de les anéantir par une assimilation trop prompte.

Des différences existant encore entre les peuples, il convient de laisser à chacun la liberté d'action, comme on devrait le faire pour les individus. Le mal porte en lui son châtement. Péladan affirme à chaque page la supériorité de l'être intellectuel sur l'animique. Supériorité un peu vaine, l'union de l'un avec l'autre dans un corps équilibré étant la loi supérieure. Appliquée au système social, son idée attribuerait le gouvernement à l'intellectuel. Cela vaudrait-il mieux ? En admettant même qu'un peuple, puis plusieurs, puis la terre entière soit *bien* gouvernée par des intelligences, avec méthode et parfaite adaptation des satisfactions aux besoins, n'y aurait-il pas là un danger d'arrêt dans l'évolution ? Le but n'est pas d'avoir des collectivités passives recevant un bonheur élaboré par une élite, mais l'évolution individuelle de chaque cellule adamique vers la Conscience et vers l'Amour, devenir incessant. La République est une expérience collective de la loi d'évolution individuelle. Son rôle est de faire de l'analyse et non de la synthèse. Après elle, viennent et viendront sans doute des états sociaux qui continueront cette désorganisation, jusqu'à une décomposition avancée (tête de corbeau des alchimistes), pour que chaque conscience prenne, dans le noir, connaissance du possible terrestre. Si nous

avons des organes physiques, c'est précisément pour apprendre à connaître par eux toutes choses matérielles, et les lois fatales, et le mal qui en est l'accident. On n'en peut triompher qu'après l'avoir connu. L'accident est, pour ainsi dire, la loi normale de notre état de noble déchéance, en attendant la réintégration. Ce ne sont pas les panacées politiques qui peuvent changer cette loi. Et l'on peut très bien, en outre, s'accommoder *intellectuellement* de cette imperfection longuement temporaire, avec au cœur un peu de cet amour qui nous fait travailler sur le chemin et nous entr'aider. Cette sorte de résignation est de la *patience active*. Il est difficile de réaliser cette vertu vivante, le premier mouvement des âmes éprises d'idéal étant l'impatience brouillonne, servante de l'erreur.

Mille excuses pour ces digressions, lecteur trop indulgent si tu lis encore ces lignes ; elles tendent à montrer que le *Traité des antinomies* est une œuvre admirable, et le meilleur, certainement, de l'Amphithéâtre.

SABRUS.

MUSIQUE

La Société de musique nouvelle, qui tient ses assises périodiques à la salle Erard, et qui s'est donné pour mission de produire surtout des œuvres inédites, avait fait figurer à son dernier programme une *sonate* pour piano et violoncelle qui me paraît digne de fixer un instant l'attention.

L'auteur de cette sonate est un inconnu ; du moins son nom n'a pas accoutumé de figurer sur les programmes parisiens. La Renommée aux cent voix le consacrerait-elle ? ou bien restera-t-il ignoré du public qui fait et défait les réputations ? Je ne saurais le dire ; mais ce que je veux affirmer, c'est que l'audition de cette sonate m'a révélé une œuvre forte, saine, inspirée, un musicien de race, également éloigné de la banalité facile et de la recherche outrancière, tortionnaire de la phrase mélo-

dique qui, sous prétexte d'enrichir celle-ci, ne sert souvent qu'à masquer la pauvreté de l'invention !

Car il faut avoir le courage de l'avouer : la *musique* sans épithète, celle qui durera sans subir les atteintes du temps, est celle qui ne se revendique d'aucune école, d'aucune mode, d'aucun aréopage ; c'est l'œuvre pensée, réfléchie, à l'architecture noble, aux proportions heureusement combinées et dont l'art des Beethoven, des Mozart, des Schumann, nous a laissé les impérissables modèles.

Est-ce à dire qu'après ces Maîtres immortels il ne reste plus rien à créer ? Non certes ! et un art qui s'hypnotiserait dans la contemplation du passé, ne serait qu'un art d'imitation, un corps sans âme, stérile et vain. Mais dans le domaine spécial de la musique pure, — j'entends de la symphonie aussi bien que de la musique de chambre, — (en laissant de côté l'art lyrique, toujours forcément composite et soumis aux exigences d'un sujet qu'il illustre, mais en se subordonnant à lui, quelque splendides qu'en aient été parfois les manifestations), toute œuvre qui ne procède pas, pour son plan d'ensemble, des principes que les maîtres classiques ont établis, pourra intéresser par son côté original et primesautier, mais sera au véritable art musical ce que le *modern style* est au Parthénon ou à nos cathédrales gothiques.

Tout cela à propos d'une sonate, dira-t-on ? Eh oui ! car la sonate n'est rien moins qu'une symphonie en raccourci, c'est-à-dire l'art musical dans ce qu'il a de plus noble, de plus élevé, de plus immatériel, de plus dégagé des inutiles contingences de ce que l'on appelle communément la « musique à programme ».

∴

La sonate dont je parle est écrite pour piano et violoncelle. Son auteur, qui se nomme Joseph Jemain, est, m'a-t-on dit, ancien premier prix de piano au Conservatoire de Paris, élève de César Franck et de Guiraud pour la composition. L'exécution qu'il a donnée de son œuvre, — fort habilement secondé par M. J. Gurt, de la Société des Concerts du Conservatoire, un violoncelliste au jeu vibrant et coloré, — l'a révélé pianiste remarquable, connaissant toutes les ressources de son instrument.

La sonate se compose de quatre parties : un *allegro* de caractère sombre et rythmique, interrompu à deux reprises par une phrase expressive d'un grand charme, et suivie de développements canoniques habilement conçus ; un *adagio* qui me paraît la partie la mieux venue de l'œuvre, celle où le musicien a le mieux donné sa mesure, a su trouver une véritable grandeur d'inspiration, sans exclusion d'harmonies recherchées et de subtiles combinaisons ; un intermède fort gracieux, sorte de *cançonetta* qui forme un heureux contraste avec la gravité du morceau précédent ; enfin un *finale* fougueux et entraînant, que j'avoue apprécier moins que le reste, mais dans lequel je signalerai pourtant une phrase mélodique d'un romantisme voulu et qui évoque le souvenir de Mendelssohn ou de Rubinstein.

Telle m'est apparue cette sonate, œuvre forte, sainement pensée et écrite, d'inspiration noble et pure ; j'ignore si M. Jemain s'est essayé dans des compositions plus vastes, ou si son bagage se borne à l'œuvre qu'il a présentée ; mais il me semble que la maîtrise dont il a fait preuve permet d'espérer qu'il ne s'en tiendra pas là.

AXEL.

PETITE CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur de l'*Initiation*,

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien donner si possible le renseignement suivant :

Le Biomètre existe-t-il dans le commerce ; où pourrait-on se le procurer ?

Dans la négative, pourrait-on donner une description succincte suffisante pour en permettre la construction à un chercheur isolé ?

Les indications de Louis Lucas, l'inventeur, dans sa « Médecine Nouvelle » n'ont pas la précision d'un *plan*. Par exemple, est-il indifférent que les deux plateaux placés au-dessus de la bobine du galvanomètre soient d'une substance quelconque ?

Il s'agirait de comparer les mouvements du Biomètre avec ceux d'un *autre instrument*, encore en germe et d'une simplicité rudimentaire, qui est une adaptation des idées de Lucas relativement aux déviations que le magnétisme universel fait subir à une aiguille métallique *non aimantable*.

En se conformant à certaines lois générales d'*orientation*, que l'instrument en question a fait découvrir, l'action des émanations *odiques* provenant de corps divers est mise *mécaniquement* en évidence par un *mouvement de rotation continu* qu'elles impriment à l'aiguille, *dans un sens ou dans l'autre* selon la polarité en action. Ce mouvement, qui paraît être influencé par la température et diverses autres causes à élucider, persiste souvent une *journée entière sans arrêt*, mais avec des variations notables de vitesse d'un moment à l'autre.

Les quelques lois générales que les expériences en cours ont déjà fait connaître concordent absolument avec les enseignements de M. Durville. Si par hasard ces expériences aboutissaient à des résultats intéressants, vous en seriez informé.

Vous remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

E. LABEAUME.

Nécrologie

Notre ami, Gaston Méry, directeur de l'*Écho du Merveilleux*, a eu la douleur de perdre un petit enfant bien-aimé. Nous le prions, au nom de toute notre rédaction et au nôtre, d'agréer l'assurance de nos sentiments de profonde condoléance.

PAPUS.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. -- Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages **1 franc.**

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. **1 franc.**

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. Digitized by Google . . . **0 fr. 50**

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. O. ✕

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



55^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNEE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les phénomènes psychiques illustrés (p. 97 à 100) . . . Papus.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

L'idée d'âme dans l'ancienne Égypte (p. 101 à 120). . . Amelineau
Lettres magiques (suite) (p. 120 à 134) . . . Sédir.
Au pays des esprits (suite) (p. 135 à 148) . . . X...
Études chinoises. (p. 149 à 162) . . . Matgioi.

PARTIE INITIATIQUE

L'Analogie (p. 163 à 180). . . Papus.
Études tentatives (suite et fin) (p. 180 à 184) . . . Zhora.

Tableau mystérieux. — Shakespeare. — Nécrologie. — Revues et Journaux. — Nouvelles diverses. — Ordre martiniste. — Livres reçus.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Digitized by Google

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument *nisées*.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénomènes Psychiques

ILLUSTRÉS

LES MOULAGES DE FORMES MATÉRIALISÉES

Il est peu de questions qui aient soulevé plus de discussions que celle des moulages obtenus soit par le procédé d'Aksakoff, soit par les multiples procédés analogues.

Du moment que des formes matérialisées apparaissent dans des séances et étaient vues de diverses personnes en même temps, on conçoit que l'idée soit venue aux expérimentateurs de garder du passage de ces formes une empreinte durable et persistante.

A cet effet, on a employé d'abord la photographie, et les résultats obtenus par William Crookes à ce sujet sont présents à toutes les mémoires. Mais la photographie soulevait encore des objections pour les personnes qui n'ont pas fait les clichés elles-mêmes. De là l'idée d'obtenir l'application des apparitions sur une substance qui conserve l'empreinte en creux de la forme et qui puisse ensuite être remoulée en plâtre.

Aksakoff a obtenu des moules de membres et de

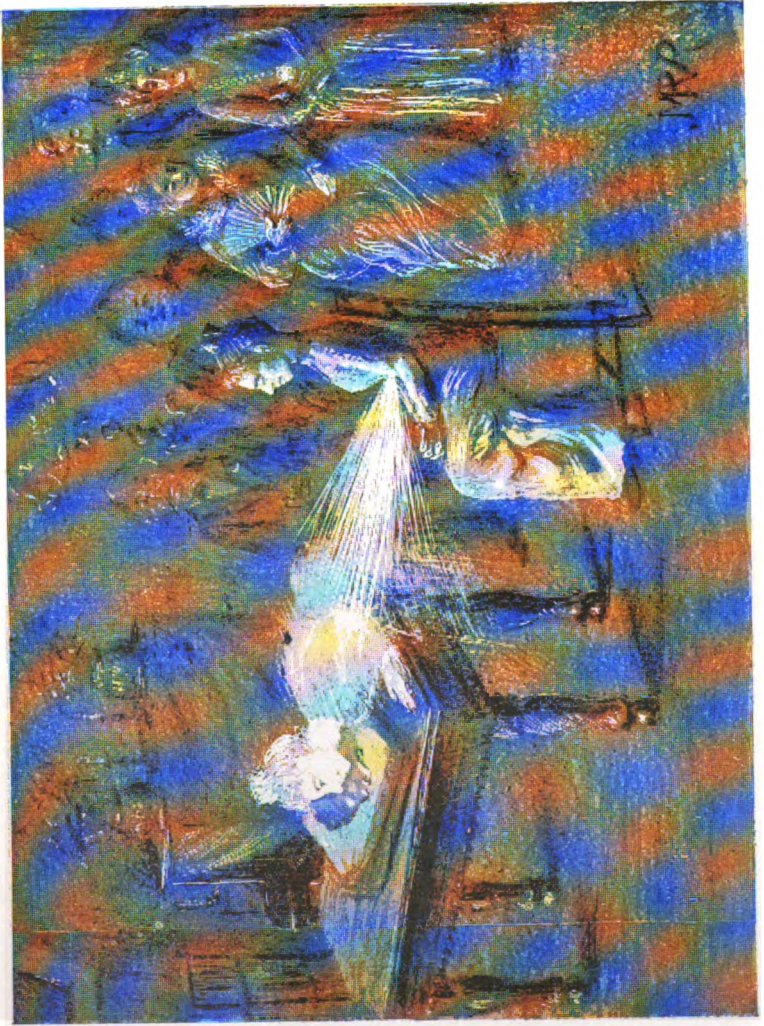
main dans lesquels le poignet seul offrait la possibilité d'entrée ou de sortie en cas de supercherie et impossibles, de ce fait, à être reproduits par la fraude dans les mêmes conditions d'expérimentation.

Le colonel de Rochas a fait avec Eusapia Paladino un moulage que nous avons spécialement étudié et qui nous servira à établir la théorie de ces faits curieux.

Ce moulage reproduisait la figure du médium déformée, exactement comme cela se serait produit par l'application de la figure réelle sur du mastic. Des cheveux de femme encadraient ce moulage et permettent d'éliminer tout de suite l'hypothèse d'un préten du Esprit John qui serait venu se matérialiser et se modeler. Ouvrons ici une parenthèse. Les sceptiques et les personnes peu au courant de ces recherches ne manqueront pas de dire que c'est le médium lui-même qui s'est déplacé pour aller produire le phénomène. Les expériences d'Aksakoff et les détails des procès-verbaux des expériences faites par M. de Rochas à l'Agnelas suffiront à réduire à néant ces objections enfantines.

Nous avons demandé à notre ami dessinateur M. R... de représenter en un naïf dessin la théorie donnée par l'occultisme pour expliquer ce fait.

Comme on le voit, il s'agit d'une sortie hors du médium de son double (corps astral ou périsprit) qui va imprimer sa forme sur la substance plastique. Tel est, à notre avis, le fait qui s'est produit dans le moulage obtenu avec Eusapia Paladino. Mais d'autres cas peuvent se présenter dans lesquels le moulage



reproduit des traits tout différents de ceux du médium. La théorie spirite admet que ce sont les « Esprits » eux-mêmes qui se manifestent ainsi. Sans nier cette possibilité, nous pouvons chercher s'il n'existe pas d'autres explications du phénomène.

Tous les occultistes savent que, dans ces expériences de matérialisation, le médium fournit, par son corps astral extériorisé au niveau de la rate, la substance dont va se servir comme d'une enveloppe l'être qui apparaît. Cette substance n'est en somme que le moule formé par l'idée vivante constituant l'origine de la matérialisation, et le problème se résume à la recherche de l'origine réelle de cette idée formatrice du cliché astral. Nous ne nions pas qu'un Esprit peut réellement être la cause de ce fait. Mais les expériences présentées, avec clichés à l'appui, au Congrès de 1889 par Donald Mac Nab tendent à prouver qu'une image mentale créée de toute pièce dans le cerveau du médium est susceptible de constituer une matérialisation photographiable. Avant 1875, aux États-Unis, Mme H.-P. Blavatsky, qui connaissait la théorie et la pratique de ces phénomènes, s'amusait à donner aux apparitions matérialisées la forme des traits des hommes politiques vivants, ce qui peut se faire en dirigeant la création des clichés mentaux actionnant la force astrale du médium.

On ne connaît que fort peu l'énorme puissance d'action de la pensée humaine et sa dynamique positive. Le commandant Tegrad est parvenu à démontrer expérimentalement combien la pensée pouvait avoir d'action directe sur la plaque photographique

soit directement, soit à travers un objectif. Il faut donc des recherches nouvelles et très minutieuses pour savoir effectivement si l'idée restée dans le cerveau du consultant n'est pas l'origine réelle de la matérialisation, qui se produirait ainsi entre le cerveau de la mère explorée et le corps astral du médium pour constituer l'apparition de l'enfant décédé.

Nous avons vu des précipitations d'écriture directe formant des vers signés Corneille, alors que le médium avait lu des vers de ce poète toute la soirée précédant la séance, et ces vers reproduisaient les fautes d'orthographe habituelles au médium. L'expérience faite devant vingt personnes, en pleine lumière, sous la direction du D^r Gibier et de votre serviteur, par le magnétiseur Robert, exclut absolument toute fraude possible. Or ce qui est vrai pour une précipitation d'écriture peut aussi être vrai pour une création de forme matérialisée, et l'expérimentation viendra seule à bout de toutes les difficultés d'une solution, non pas sentimentale, mais réellement scientifique de ces étranges phénomènes.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'IDÉE D'ÂME

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR E. AMELINEAU

I

Laissant de côté la période préhistorique, entrons de plain-pied dans la période historique. Nous voyons que, dès les premières dynasties égyptiennes, les habitants de la vallée du Nil croyaient à un être qui était, comme on l'a dit, le *double* du corps et qu'ils appelaient *ka*. Cette croyance, une fois entrée dans la vallée du Nil, n'en sort plus : les progrès de l'idée viendront se juxtaposer à l'idée primitive, mais ne la feront pas disparaître. Nous pouvons donc l'examiner en détail, et voir ce que nous en diront les monuments, sans avoir à nous préoccuper de l'époque à laquelle remontent ces monuments, car le *double* existait toujours pour les Égyptiens au temps des Ptolémées, comme il existait au temps des Pyramides. Ce *double* naissait avec le corps, grandissait avec le corps et prenait part à toutes les actions faites par le corps qui représente la personne humaine. Dans l'une des salles du temple de Louqsor, les bas-reliefs

gravés par les sculpteurs égyptiens nous font assister à la naissance d'un Pharaon, Aménophis III. Sa mère l'avait conçu du Dieu Râ en personne, et elle était venue l'enfanter dans le temple du Dieu. Assise sur un siège, elle a supporté sans faiblesse les douleurs de l'enfantement, et les Hathors, c'est-à-dire les fées accoucheuses, se font passer de main en main le royal enfant ; mais, au lieu d'un seul enfant, elles en présentent deux, de même taille, de même conformation, de mêmes traits, exactement semblables en un mot. Serait-ce donc que la reine eût donné le jour à deux jumeaux ? Non ; mais, en même temps que l'enfant qui devait être Aménophis III, son *double* est venu au monde. Il grandira avec lui, aura sa part dans toutes les actions du fils de prince et de l'homme royal : lorsque le Pharaon livrera quelques-unes de ces grandes batailles qui ont illustré son règne, fera quelques-unes de ces grandes cérémonies que connaissait le culte égyptien, le *double* y sera présent, car on le voit représenté assistant à la bataille ou à la cérémonie, au haut d'une hampe d'étendard porté sur le signe hiéroglyphe *ka* qui le désigne ainsi fort clairement. Quand la vie quittait le corps, abandonnait-elle aussi le *double* ? La question n'a pas encore été résolue par les égyptologues ; mais il y a dans une des oraisons que l'on récitait aux funérailles une phrase qui résout fort clairement le problème selon moi. Il y est dit que le corps a été embaumé et embandeletté par les hommes chargés de ce soin ; mais que le *double* a été embandeletté par la déesse Taït en personne, c'est-à-dire par la bandelette d'è-

fiée. Si donc le *double* a été soumis à la momification, dont l'embandelettement était le dernier terme, c'est qu'il était mort aussi avec le corps, comme il était né avec le corps, c'est qu'il était réduit momentanément à l'impuissance causée par la dissolution de la vie. Et, si nous voulons rechercher la cause première des cérémonies funéraires en Égypte, nous verrons facilement que ces cérémonies viennent confirmer l'idée de la mort momentanée du *double* ; car ces cérémonies ont pour cause première, pour seul objectif, la vie qu'il faut rendre au *double* par la cérémonie connue sous le nom d'*ouverture de la bouche*.

Quand, en effet, le cadavre avait été solennellement conduit à sa dernière demeure et confiné en son lieu de repos, alors commençait une cérémonie bien curieuse. On dressait sur un petit tas de sable une statue représentant aussi exactement que possible le défunt ; on la purifiait au moyen de l'eau et de l'encens réunis, puis, par toute une suite de cérémonies symboliques faites au moyen d'instruments magiques, on lui déliait les jambes, on lui rendait le mouvement, l'usage des bras et des mains, on lui ouvrait la bouche, les yeux, les oreilles, afin de le rendre à la vie humaine une seconde fois. Quand la statue était ainsi prête à recevoir la vie, on lui replaçait le cœur dans sa poitrine et on lui remettait le membre de la reproduction qu'on lui avait enlevé : évidemment ce n'était pas à elle qu'on donnait son cœur, le cœur qu'il avait reçu de sa mère, ainsi que s'expriment les textes, ou l'organe de la virilité complète ; ce n'était qu'une image mystérieuse de ce qui avait lieu, grâce

à l'emploi des talismans et à la récitation des formules : la statue ne recevait rien du tout, le *double* recevait, au contraire, son cœur et sa virilité qui lui avaient été enlevés dans l'opération de l'embaumement. Ceci fait, il s'agissait de redonner au *double* l'apparence de la vie en lui enlevant d'abord les bandelettes qui l'enserraient, en lui donnant les divers sceptres, marques de la puissance, en lui posant sur la tête les diverses coiffures en usage, en lui offrant enfin un repas complet qui se composait d'une centaine de mets. Assurément ce n'était pas le cadavre qui recevait ces sceptres, ces coiffures, à qui l'on présentait ce repas : il était solidement embandeletté dans son cercueil, et ce cercueil avait été déposé dans la terre ou dans un sarcophage ; ce n'était pas non plus la statue qui était aussi insensible après la cérémonie de l'ouverture de la bouche qu'avant : c'était le *double* qui avait reconquis la vie, grâce aux opérations magiques faites par le prêtre qu'on appelait *l'homme au rouleau* et qui était le chef des magiciens entretenus par le Pharaon. Les Égyptiens n'étaient pas assez stupides pour prétendre que la statue du mort ou le cadavre insensible absorbait les aliments que l'on offrait aux défunts ; ils savaient bien que ni les statues, ni les cadavres ne pouvaient manger. Il est vrai que le *double* ne le pouvait davantage réellement ; mais il le pouvait d'après leurs croyances, et c'est tout ce qu'il fallait.

Aussi le premier soin de ce *double* rappelé à la vie en vertu des incantations et des opérations magiques qui constituaient la cérémonie des funérailles, était-il

de quitter son tombeau s'il en avait un, ou de laisser l'endroit où il avait été enterré, s'il n'avait pas de tombeau (1), et d'aller en sa maison de la première vie, d'y prendre part au festin qui terminait les funérailles, de se promener dans tous les lieux qu'il avait aimés pendant son existence mortelle. D'un autre côté, le premier devoir de ce défunt rappelé à la vie pour une de ses parties constitutives était de pourvoir à sa nourriture. De là tirait son origine une grande partie des coutumes propres à la civilisation égyptienne. D'un autre côté, le pouvoir du chef de famille était tellement grand et l'union des divers membres d'une famille était si étroite que les devoirs qui résultaient du culte des morts étaient regardés comme sacrés aussi bien à l'époque des pyramides qu'au temps des Ptolémées. La mort du *double* qui pouvait arriver, si l'on ne prenait pas soin de lui assurer la nourriture, était regardée par les Égyptiens comme

(1) C'est une grande erreur de croire que tous les Égyptiens, comme on dit, commençaient à préparer leur tombeau dès qu'ils le pouvaient. S'il en était ainsi, où seraient passés les tombeaux de tant de générations qui vécurent en Égypte, car ce n'est pas les quelques tombes qui ont été conservées, fussent-elles cent mille, qui auraient suffi à la population égyptienne pendant six mille ans. La vérité est que le tombeau était une concession du roi faite à ceux de ses grands officiers qui avaient bien mérité par les services rendus à l'administration pharaonique : cela fait comprendre le petit nombre de tombeaux qui furent construits ou creusés en Égypte. L'histoire du tombeau a suivi une progression très marquée. D'abord le tombeau est personnel à celui qui a su l'obtenir par une vie méritoire aux yeux du Pharaon ; vers la XVII^e ou la XVIII^e dynastie, il devient un monument de famille où tous les membres de la même famille peuvent se faire enterrer, quand précédemment on ne rencontre que trois ou quatre fois deux cadavres dans le même tombeau.

un immense malheur, tout cœmme plus tard la mort ou l'anéantissement de l'âme dont nous aurons bientôt à parler. C'est pour assurer cette vie que l'on tenait tant à conserver le cadavre momifié. Même dans les violations de sépulture, les voleurs qui avaient dépouillé une momie de tous les objets précieux qu'elle portait sur elle, avaient soin de reconstituer assez bien la momie pour que le *double* pût encore trouver en elle l'appui dont il avait besoin. D'ailleurs, si le cadavre momifié venait à disparaître pour une raison ou pour une autre, il trouvait un nouvel appui en la statue ou les statues du défunt qu'on avait logées dans sa tombe, nouvelle preuve que ce n'était pas à la statue, symbole et image du défunt, qu'on avait rendu la faculté de marcher, l'usage de ses sens et même de la parole.

Telle est en gros la doctrine du *double*. Il ne faut pas s'y tromper, cette doctrine est avant tout une doctrine aristocratique. Les heureux de la terre à cette époque, les riches seuls pouvaient se payer le luxe d'entretenir un magicien, un homme au rouleau, ou *Kherheb*, pour réciter les formules magiques dont la récitation donnait de nouveau la vie à cette autre partie de l'être humain et lui assurait la félicité de la seconde existence : non que tous les hommes n'avaient pas ce *double* de leur être ; car, du moment qu'on l'admettait pour le Pharaon et ses grands officiers, il fallait bien l'admettre aussi pour la totalité des hommes ; mais le menu peuple devait supporter, même après la mort, la malheureuse condition dans laquelle s'était écoulée sa vie laborieuse et souffrante.

Les *doubles* des hommes et des femmes du peuple, comme aussi des enfants, étaient réduits au rôle de *doubles* errants, ils devenaient des malfaiteurs qui à certains moments dominaient l'Égypte, en parcouraient la vallée en tous sens à la recherche d'une nourriture qu'on ne leur donnait pas : c'étaient eux qui se nourrissaient de détritüs, d'excréments, d'urine, de sable enfin, pour soutenir leur défaillante vie ; c'étaient eux que l'on adjurait dans les invocations magiques ; c'était contre eux qu'on prenait toutes les précautions imaginables pour ne pas les offenser d'abord, pour les éviter ensuite et ne leur donner aucune prise sur sa personne, comme le recommande le *Calendrier des jours fastes et néfastes*. Ces mêmes superstitions sont toujours en vigueur en Chine, et je ne doute pas que, comme les Chinois, les Égyptiens eussent des jours de fête destinés à subvenir aux besoins des esprits errants, quoique cela ne soit dit nulle part. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, pour arriver à donner au *double* la vie heureuse, il fallait le loger, le nourrir après lui avoir fait les funérailles convenables ; or les funérailles compliquées de l'Égypte n'étaient possibles que pour les riches, le tombeau était la plus grande faveur que le Pharaon pût accorder à ceux qui l'avaient fidèlement servi, et il n'accordait une nourriture abondante qu'aux *doubles* de ceux à qui il avait d'abord accordé le tombeau. Quand, vers le xviii^e siècle avant Jésus-Christ, le tombeau, de personnel qu'il était, devint commun à toute la famille, ce fut un grand progrès pour les idées d'alors, mais les pauvres n'en furent pas plus heureux.

II

A côté de ce premier être corporel, semblable en tout au corps, mais cependant plus ténue, on trouve dans les croyances égyptiennes un second être qui est appelé le *lumineux*, *Khou*, dont le rôle n'a pas été encore fort bien défini, parce que, le mot ayant été employé par les Égyptiens de toutes les époques, on n'a pas encore cherché à en saisir les diverses significations et qu'on l'a presque toujours traduit par *bien-heureux*, ou par quelque autre mot réclamé par le sens que l'on voyait aux phrases qu'on expliquait, sans chercher à se rendre maîtres des diverses métamorphoses que l'idée a subies dans la suite des siècles. Il faut dire aussi que les exemples du mot sont relativement peu nombreux et sont entourés d'obscurité profonde. Je vais essayer d'analyser ici les diverses modifications qu'a subies l'idée première dans son évolution.

Le mot *khou*, je l'ai dit, signifie le *lumineux*. Tous ceux qui ont lu les histoires de revenants, et qui n'en a pas lu ? savent que l'esprit qui revient est censé entouré d'une lueur blanche, dessinant les contours du corps allégé sous les traits duquel il se manifeste. C'est ce que signifiait primitivement le mot *khou* employé en parlant des défunts. On voit ainsi que les idées appliquées encore aujourd'hui à la description des fantômes datent de loin. Peut-être cependant cette idée, telle que je l'exprime ici, n'est-elle qu'une idée dérivée. On trouve aussi le mot *khan* employé pour désigner les ancêtres en général ou spécialement l'ancêtre

d'une famille, celui qui l'avait fondée, dont on gardait précieusement le souvenir et qu'on honorait d'un culte particulier au foyer domestique. Cet ancêtre était un être lumineux par excellence pour ses enfants et toute sa descendance, car c'était lui qui, dans les occasions difficiles, disait à la famille ce qu'elle avait à faire. Je n'ignore pas que ce dernier sens est un sens figuré et que le même mot appliqué au fantôme semble avoir un sens matériel ; mais ce ne serait pas la première fois qu'un sens matériel serait venu d'un sens figuré.

Quoi qu'il en soit, le fantôme ou le revenant n'était pas inconnu à l'Égypte. Plusieurs des *khous*, ou des défunts les plus respectables, apparaissaient encore ou étaient censés apparaître sous les dernières dynasties égyptiennes : tel le *khou* de la dame Onekhari qu'accuse son mari, trois ans après la mort de la dame, parce qu'il ne le laisse pas en repos, alors que pendant toute la vie commune le mari s'est montré plein de prévenances, de bonté et d'amour pour sa femme. Tel encore ce revenant dont l'histoire est racontée sur un *ostracon* du musée de Florence. Ces deux fantômes revenaient troubler la quiétude des survivants, absolument comme les naïfs et les superstitieux de nos jours sont inquiétés par les revenants auxquels ils croient.

Je serais bien tenté de trouver dans les idées coptes la confirmation de cette théorie, à savoir que l'homme était triple par composition, corps, *double* et âme. Je crois avoir démontré jadis que les Coptes en devenant chrétiens n'avaient pas changé leurs idées, qu'ils

n'avaient pris qu'un léger vernis de christianisme, s'étaient contentés de changer les noms de leurs superstitions, en un mot que, loin de convertir leurs idées aux idées du Christ, c'était au contraire le christianisme qu'ils avaient converti à leurs idées (1). Tout homme de bon sens qui réfléchira tant soit peu à ce phénomène religieux verra que cela ne pouvait se passer autrement. Or, sur cette question de la composition de la personne humaine, les Coptes ont conservé la pure croyance égyptienne: ils admettent que l'homme est triple: corps, esprit et âme. La preuve ? dira-t-on. La preuve, la voici: Quand le Christ assiste son père Joseph à l'article de la mort, il trouve d'abord, en lui mettant la main sur la poitrine, que l'âme du moribond était montée à sa gorge, il la palpe et sent l'endroit où elle est arrêtée. Puis, quand le moribond rend le dernier soupir, il rend d'abord son esprit, ensuite son âme. De même, quand on fait le récit d'une mort importante, on ne manque jamais de dire: il exhala son esprit et son âme. Donc, pour les Coptes, l'esprit différait de l'âme, et cette âme était corporelle. L'esprit, c'était sans doute le *double* devenu *khôu*, c'est-à-dire lumineux, mot beaucoup mieux approprié à la chose qu'il signifiait que le mot *esprit*.

C'est à cela que se bornent les renseignements que les documents égyptiens nous ont transmis sur le *khôu*; nous verrons plus loin à quelle destinée glorieuse il devait être appelé. Il nous faut maintenant voir ce

(1) Cf. *Revue de l'histoire des Religions*, années 1886-87 décembre et janvier.

que c'était que l'âme dans les diverses théories qui se partageaient l'Égypte.

III

A côté du *double* et du *khou*, les documents égyptiens mentionnent un troisième être qui ne doit pas se confondre avec eux, c'est l'âme. L'âme se nommait en égyptien *Ba*, et elle avait une tout autre destinée que le *double* et le *khou*. Quelle était son origine ? Je ne crois pas que jusqu'à présent on ait trouvé un seul texte qui nous explique cette origine ou qui y fasse seulement allusion. Les plus anciens textes religieux de l'Égypte nous parlent de l'âme, comme ils parlent du *double* et du *khou*. C'est tout ce qu'on peut dire. La philologie elle-même ne nous offre aucun fondement pour construire une théorie quelconque sur la nature et l'origine de l'âme ; il en est de même de l'écriture hiéroglyphique, où l'on pourrait espérer trouver quelque indice qui mette sur la solution du problème. Rien ne vient au secours du philosophe, du moins à ce que je connais ; car le mot âme s'écrit presque toujours idéographiquement, ce qui suffirait à montrer l'ancienneté de cette conception. L'idéogramme qui la représente dans l'écriture est triple, car l'on emploie une sorte de grue, un vase où fume de l'encens et un bélier. Quelquefois même on emploie deux de ces signes à la fois, la grue et le vase, ou le bélier et le vase ; mais jamais la grue et le bélier, à ma connaissance du moins. Je dois ajouter que l'emploi du bélier pour signifier cette idéogramme est

relativement récent ; anciennement c'est toujours la grue que l'on emploie.

C'est tout ce qu'il m'est possible de dire à l'heure actuelle sur l'origine présumée de l'âme pour les Égyptiens : c'était un être matériel qui résidait dans le corps avec le *double*, moins matériel que le *double* et par conséquent que le corps.

Quelle était la fonction de cette âme pendant la vie ? Nous ne savons que très peu de chose à ce sujet. Les Égyptiens n'avaient pas l'habitude de rapporter, comme nous, certaines actions qui nous semblent immatérielles au premier chef à la partie la moins matérielle de leur être : s'ils localisaient en quelque sorte le siège d'une action quelconque, de celles que nous appelons psychologiques, c'est toujours dans les parties matérielles du corps qu'ils le plaçaient. Ainsi, pour dire *apprendre par cœur*, ils disaient simplement *se mettre dans le ventre*, comme ont fait d'ailleurs bien d'autres peuples. Il ne faut pas pour cela les considérer comme des êtres horriblement grossiers, car nous en faisons autant, le cœur n'étant qu'un viscère que les Égyptiens plaçaient dans le ventre, et ils donnaient au ventre une étendue beaucoup plus grande que nous ne faisons. Ils avaient tort sans doute, comme nous avons aussi tort, puisque le phénomène de la mémoire a le cerveau comme siège. Malgré cette grossièreté du langage primitif, nous possédons cependant une expression parlant de l'âme comme du siège de certaines passions ; il est vrai que cette expression s'applique uniquement au Pharaon. Il est donc parlé en plusieurs endroits, non pas de l'âme, mais des âmes

du Pharaon, comme il est aussi parlé des âmes qui habitaient certaines localités mythologiques, c'est-à-dire des esprits qui protégeaient ces localités. Qui-conque voudra lire, dans les *livres hermétiques*, le passage où Isis parle à son fils Horus des âmes royales comprendra ce que je veux dire ici (1). Le Pharaon avait donc plusieurs âmes, et ces âmes étaient le siège de certaines facultés humaines, comme la volonté ; il résulte de l'emploi de l'expression égyptienne consacrée que la volonté, l'amour, peut-être la pensée étaient des opérations attachées à l'âme. En effet, dans l'éloge qu'un poète fit d'une ville que le Pharaon Ramsès II construisit, il est dit que « le prince de Khéta envoie un message au prince de Qadi, disant : Prépare-toi à ce que nous nous rendions en Égypte, car les paroles des âmes du dieu s'accomplissent ; faisons à Ramsès des hommages flatteurs, car il donne les souffles de la vie ainsi qu'il veut, et tous les peuples dépendent de sa volonté (2). Khéta dépend uniquement de ses âmes ; si le Dieu ne reçoit point ses offrandes, s'il ne voit point les cieux du ciel, il dépend des âmes de Raou-sorma (3), le taureau qui aime la vaillance » (4). Il est bien évident que la volonté, l'amour et sans doute la pensée de Ramsès II sont ici donnés comme des productions des âmes du roi Ramsès. Mais c'est

(1) *Hermès Trismégiste*, trad. L. Ménard, pp. 201-203.

(2) Mot à mot, il donne les souffles comme il aime, et tous les peuples dépendent de son amour.

(3) Prénom de Ramsès, II.

(4) Papyrus Anastasi, II, pl. I et II, et Anastasi, pl. VI. Les dernières lignes renferment une allusion à une famine dont on ne conjura les effets que grâce au blé d'Égypte.

là une conception qui ne sera de mise qu'au XIV^e siècle avant notre ère, et nous n'en sommes encore qu'à l'ancien Empire. Cependant ces âmes du Pharaon étaient déjà connues dès les plus anciens temps ; elles constituent une doctrine éminemment aristocratique, et les sujets devaient se contenter d'une seule âme, même s'ils en avaient une.

Ceci posé, voyons ce que l'âme devenait après qu'elle avait été séparée du corps par la mort. Son sort ultra-terrestre dépendait du vasselage qu'elle avait choisi pendant la vie ; si elle s'était déclarée féale d'Osiris, de Sokar, de Râ, ou de quelqu'un des autres grands dieux funéraires, elle se rendait, à travers mille obstacles, dans les champs du Dieu dont elle s'était déclarée sujette. Nous ne savons guère jusqu'à présent que ce qui regarde le séjour des âmes dans le domaine d'Osiris ou dans celui de Râ ; le mélange des diverses doctrines était déjà opéré dès l'époque des pyramides. D'ailleurs, les deux légendes du sort de l'âme dans le domaine d'Osiris ou dans celui de Râ suffirent amplement à nous faire reconnaître ce que les Égyptiens pensaient à cet égard, et je vais mettre le lecteur à même de juger ce que les habitants de l'Égypte les plus élevés dans l'échelle sociale regardaient comme certain au I^e siècle avant notre ère.

Quand la mort était arrivée par le corps animé, l'âme s'en détachait naturellement, dans les deux légendes ; si elle appartenait à la Basse-Égypte et si elle s'était faite et dite vassale d'Osiris, alors se passait ce qui suit : Elle s'acheminait au nord-est de l'Égypte vers certains lacs et certains canaux qu'il lui fallait traverser à la

nage et arrivait finalement devant un bras de mer très large qu'elle ne pouvait penser à passer par ce moyen. Elle faisait répandre le bruit de son arrivée, si elle était riche; si c'était même une âme royale, elle faisait savoir au passeur qu'une chose étrange, un nain monstrueux était arrivé qui demandait à se rendre par devant Osiris afin de le divertir. Si elle n'était pas une âme royale, elle avait eu soin de se munir d'abord de ce qui représentait le prix de son passage pour le donner à son guide ou à son passeur : elle avait en effet le choix entre l'aile de Thot, une guêpe et le bac du passeur, c'est-à-dire au fond entre des barques des diverses formes ou diverses grandeurs. Ces barques, grâce à certains rites magiques, la conduisaient à certaines îles fortunées, placées dans les marais du nord-est de l'Égypte, où tous les bienheureux menaient une vie aussi agréable que possible en cultivant les champs d'Osiris et en faisant pousser du blé haut de sept coudées, c'est-à-dire 3 mètres et demi environ, dans les champs d'falou ou de Souchets comestibles (1). Ces âmes étaient les féales d'Osiris : elles s'étaient faites les vassales du Dieu pendant leur vie et, après leur mort, elles cultivaient ses terres pour lui : elles avaient donc droit à la nourriture que tout être appartenant à un maître en doit recevoir. Cet engagement de vassalité de l'âme corporelle au service

(1) La dénomination de ces champs de *Souchets comestibles*, avec la mention qu'on y cultivait du blé, suffit à elle seule à montrer combien l'idée était vieille et quels changements avaient dû s'y opérer à mesure que la civilisation grandissait.

d'un Dieu déterminé donna lieu à un changement dans les actions faites jusqu'alors au profit du *double* : on n'offrit plus les offrandes directement au *double* seul ; pour une partie et sans doute pour le tout, on les offrit au Dieu des morts qu'il s'appelât Osiris, Sokar ou Khonet-Amenti, ou de quelque autre nom encore, afin que celui-ci les emmagasinât dans ses greniers et les distribuât au mort, non pas seulement au *double* qui était dans le tombeau, mais encore à cette âme qui était déjà parvenue aux Champs-Élysées, qui devait vivre, et par conséquent manger, puisqu'elle était matérielle. Afin que cette distribution fût la plus abondante possible, on fit usage d'une formule qui obligeait le Dieu à cette distribution : on avait remarqué sans peine que les offrandes des rois étaient plus considérables que celles des simples particuliers et on résolut de s'assurer après la mort le bénéfice d'offrandes royales ; comme cela ne coûtait rien d'employer l'expression la plus magnifique, on s'accoutuma à dire : Faire royale offrande à Osiris, ou à quelque autre Dieu (1). C'était là au demeurant une manière assez gaie et assez consolante pour l'homme de figurer son passage dans le monde nouveau qui venait d'être inventé : tant qu'à imaginer quelque chose que l'on ne connaissait pas, il valait mieux faire une imagination agréable que se mettre sur la conscience une explication sombre et désagréable.

(1) C'est là l'explication de la formule habituelle en Egypte de ce qu'on a appelé le *Proscynème* : *Souten ti hôtep* ; le mot *souten* ne se trouve placé d'abord que par suite de la place d'honneur, comme c'est le cas pour un assez grand nombre d'autres expressions.

C'est là l'explication osirienne. Elle est très ancienne, puisque, telle que je viens de la faire passer sous les yeux de mes lecteurs, elle remonte au moins à l'époque des Pyramides.

Mais à côté de cette légende qui était particulière à la Basse-Égypte, il y en avait une autre plus composée, plus triste et par conséquent moins agréable à l'homme : c'était l'explication par la légende de Râ. Le soleil ou Râ, d'après cette légende, apparaissait radieux au matin par-dessus la chaîne arabique et dès son apparition dissipait le brouillard qui avait envahi la vallée. Il parcourait l'espace céleste monté sur sa barque où il était accompagné du Dieu Horus qui, sa pique à la main, sondait la profondeur du Nil céleste qu'elle traversait, pendant que le Dieu Thot se tenait à l'antique gouvernail auquel cette barque obéissait et que la déesse Vérité était debout près du Dieu. La barque était tirée à la cordelle par une série de personnages qui lui faisait parcourir le ciel d'Orient en Occident. Lorsque le soir était venu, la barque disparaissait à l'horizon occidental, prenait le chemin du nord, suivant une cosmogonie particulière à l'Égypte, et se retrouvait le lendemain matin aux portes de l'Orient, ayant parcouru pendant la nuit, sur un fleuve souterrain, un espace exactement semblable à celui qu'elle avait parcouru pendant le jour sur un fleuve céleste. Ainsi le monde était divisé, selon les Égyptiens, en quatorze zones ténébreuses. Le jour, le soleil n'avait aucune difficulté à fournir sa navigation aérienne, car il était dans son propre royaume et avait un pouvoir absolu sur les deux con-

trées qu'il traversait, les dieux étant des vassaux depuis longtemps assujettis à sa loi ; mais, quand il entrait dans son parcours nocturne, qu'à chaque heure il traversait des territoires ennemis, il devait sortir victorieux de toutes les embûches et de tous les obstacles qui lui étaient dressés. Pour cela, il devait savoir les mots de passe et posséder la connaissance de tous les mystères, ce qui lui était relativement facile, mais ce qui était radicalement impossible à ceux qui n'avaient pas le même privilège que le Dieu.

Il semble, au premier coup d'œil, que les âmes qui avaient laissé le corps dans le puits funéraire ou dans leur maison sur terre et le *double* près du cadavre, n'avaient absolument rien à faire avec ce mythe ; cependant le destin des âmes fut attaché de très près au mythe solaire tel que je viens de l'expliquer brièvement. Chaque âme, au moment où elle était séparée du corps par la mort, était tenue, avait-on imaginé, de se rendre à l'*ouverture de la fente*, c'est-à-dire à l'endroit même où le soleil semblait s'enfoncer dans la montagne, l'endroit qui variait selon les districts de l'Égypte. Là, elle arrivait sur les confins des deux royaumes du jour et de la nuit, et devait bravement entrer dans les pays des ténèbres lourdes et denses, ou pour mieux dire elle devait attendre le passage de la barque solaire afin d'y monter. En effet, pour avancer dans ce royaume, il fallait être initié aux mots de passe et n'avoir rien à redouter des puissances qui présidaient aux diverses heures de la nuit. Il arrivait quelquefois que les âmes ainsi parvenues dans le royaume des ténèbres pou-

vaient au premier coup monter dans la barque solaire et passer dans le district suivant ; quelquefois aussi, elles étaient obligées d'attendre qu'il y eût de la place, peut-être aussi qu'on eût célébré leurs funérailles, comme dans les croyances grecques et chinoises. Quand elles avaient réussi à passer les premières portes, elles devaient renouveler cet effort autant de fois qu'il y avait de portes à traverser : c'est dire qu'elles devaient réciter les formules magiques et répéter les mots de passe, si elles les savaient. Si elles ne les savaient pas, elles restaient emprisonnées dans le domaine de cette heure de la nuit. Aussi lorsque la barque solaire arrivait dans l'un de ces domaines, elle était saluée par un concert de plaintes et d'implorations : chacune d'elles s'efforçait d'apitoyer le Dieu ou quelqu'un de ses compagnons.

Tendebantque manus ripæ ulterioris amore.

Si elles étaient assez heureuses pour être exaucées, elles remontaient sur la barque, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'elles eussent achevé de franchir les douze domaines des heures de la nuit ; après quoi, hors de l'atteinte de leurs ennemis, elles étaient reçues dans la barque de Râ, si elles en étaient dignes, ou simplement allaient se ranger parmi les nombreux haleurs, amis de Dieu, qui tiraient la barque à la cordelle.

C'est ainsi que, dans la légende de Râ, on avait résolu la question du sort futur des âmes. Cette seconde théorie semble en progrès manifeste sur la légende osiriaque à laquelle elle était liée ; mais on ne peut nier qu'elle ne fût plus sombre que la précédente. Elle

n'avait point été imaginée par un peuple agricole, ami des scènes champêtres ; elle devait être le fruit d'imaginations plus sombres, plus avancées et, le dirai-je, plus philosophiques. Elle fut sans doute inventée dans le temple d'Héliopolis et de là s'étendit sur toute l'Égypte ; mais elle ne devait pas le moins du monde être le dernier mot des croyances égyptiennes relatives aux morts. Elle contenait cependant en germe l'idée de récompense qui va s'établir peu à peu et devenir l'un des agents moralisateurs par excellence.

(A suivre.)

LETTRES MAGIQUES

I

Andréas à Stella.

Tu t'es toujours montrée, ma chère Stella, comme une âme fière que n'effraient point les coups du Destin ; c'est pourquoi tu seras la première à connaître celui que je viens de recevoir de ce maître du monde. Je suis ruiné ; les métaux qui avaient eu pour mes mains jusqu'à présent quelque sympathie, ont brusquement changé de goût, et me laissent dans un dénûment à peu près complet. Tu me connais assez pour savoir que je n'irai point solliciter la compassion de mes amis, ou plutôt de mes camarades de

festins. C'est sans aucun regret que je les quitte ; nous avons trop souvent remarqué ensemble leurs petitesesses et leurs mesquineries pour ne pas souhaiter quelque autre décor à notre orgueil.

Ce que je regrette, ce sont les belles architectures, les pures formes de marbre, les tableaux savoureux qu'il va falloir abandonner aux hasards de la fortune, ce sont les souples tentures, les orfèvreries, les cristaux délicats, les armures héroïques qu'appellent les hasards d'une destinée d'aventures chez de riches et barbares étrangers ; toutes ces formes magnifiques, je les aimais comme des images de mon esprit, comme des repoussoirs de ta beauté, ma chère Stella ; comme des élixirs d'éternelle jeunesse pour la sensibilité de mon goût et pour les délicates émotions de nos cerveaux. Mais toute chose passe ici-bas ; et si, dans la fleur de l'âge, le Destin m'a jeté parmi les pauvres hères et les vaincus, — moi qui n'ai cependant jamais lutté, c'est apparemment pour quelque raison secrète et puérile, comme toutes celles qui font agir les hommes. Peut-être vais-je passer par ce creuset terrible de la misère et de la faim pour en sortir aveuli jusqu'à la lâcheté, ivre d'orgueil solitaire ou transformé jusqu'au génie ? Ces prévisions ne t'amusez-elles pas ? Je vois ton beau sourire et toute l'harmonie de ton corps. Il faut aussi que je dise adieu à ce chef-d'œuvre ; ne pourrais-je le saluer encore une dernière nuit, Stella, avant de m'engloutir dans les ténèbres froides où le sort me jette.

II

Andréas à Stella.

J'ai été touché, ma très chère amie, et peut-être pour la première fois, depuis les jeunes années où le souffle du vent crépusculaire me remplissait d'une secrète terreur. Ta lettre m'a fait sentir l'amour, ce papillon après lequel a couru en vain le fastueux Andréas, et que trouve l'Andréas, misérable et tombé. Je ne croyais devoir ton affection qu'à un peu de science empruntée aux livres éotiques de certaine pagode de Nguyen ; et voici que luit dans ton cœur la flamme irréelle d'un autre amour. Comme tu devais être belle en écrivant cette lettre que je veux garder comme la seule relique qui me reste de toi et de nos belles années !

Non, je ne veux pas faire ce que tu dis ; et quoique nous aurions dû couvrir, d'un manteau de correction, ce que ton offre aurait de choquant pour le vulgaire, je ne l'accepterai point. Tu sais que j'ai toujours été un peu poète, c'est-à-dire un peu fou ; pourquoi me soustraire à ma destinée, pourquoi la craindre ? Si l'orgueil fut, pendant mes jours de bonheur, l'élixir qui rendit mes joies plus subtiles et plus hautes, il sera, dans ma détresse, le bâton qui écartera la pierre de mon pied et l'agresseur de ma route, aussi je ne crains rien, chère Stella. Et surtout, ne vois pas dans mon refus le recul d'une vanité blessée : nous sommes tous deux, je pense, d'une race plus haute et plus simple, qui ne veut

connaître que des sentiments divins. Reste dans ta splendeur ; continue de rayonner sur la foule éblouie quelques reflets de ta Beauté. Pour moi, j'emporte ton image, le splendide souvenir de ton corps, la vision perpétuelle de tes attitudes de volupté, la saveur de ta chair. Crois-tu pas que ce trésor de vie ne vaille les froides copies de l'Art.

Mais, après tout, je commence à penser que toute chose est vraie ; les artistes épris d'artificiel et de monstrueux empruntent sans doute leurs conceptions à quelque réalité interne, comme les amants de la vie s'inspirent des spectacles de la nature extérieure ; mais qui dira où commence l'extérieur, où finit l'interne ? Quels rêves n'avons-nous pas vécu dans nos nuits de volupté ? Où étions-nous ? Qu'étions-nous, au juste ? Comme tu sentais le fin tissu de tes nerfs s'étendre dans la chambre, comme tes yeux hallucinés perdaient, dans une vapeur légère qui semblait sortir de lui, les contours de ton corps, ainsi ton esprit s'ouvrait à des idées étrangères aux méditations des femmes ; en proie à l'ivresse d'Eros, tu te sentais devenir tel objet qui, pendant le jour, avait arrêté ton regard ; tu souffrais les douleurs de la rose que tes fins doigts cueillent au matin, tu chantaient avec les frêles oiseaux de ta volière, joyeux de retrouver leur maîtresse ; et, imitant la méditation immobile de nos chats aux grands yeux, tu sentais descendre en ton sein les forces cachées de l'Univers où tu découvrais, dans les coins d'ombre de la chambre, la silhouette dansante d'un génie familier.

Chère Stella, ces fantômes étaient vrais puisque tu

les voyais ; étaient-ce les lourds parfums de l'Inde qui leur donnaient un corps ? ou bien les thèmes rythmiques des danses que je t'ai enseignées ; développaient-ils dans l'air des forces inconnues, ainsi que le veut un de nos savants modernes, ainsi que le croient les Orientaux superstitieux ? Peut-être les rites compliqués que les prêtres des pagodes enseignent pour l'amour, sont-ils véritablement efficaces à exalter les amants en des extases indicibles. Tout n'est-il pas vraisemblable ? et pourquoi, en disant : Non, cela n'est pas ; se priver peut-être d'une jouissance ou d'une idée ?

Eh bien, donc, mon amie, j'irai à la fête que vous allez donner pour moi. Nous dirons à nos camarades ; à nos parasites, que je pars pour un très long voyage, pour un temps indéterminé ; j'emporterai ainsi, de toi, dans ma solitude miséreuse, un souvenir de splendeur et de beauté.

Ton amour vaut que je te fasse part de mes projets ; aussi bien ta discrétion est celle d'un homme, et je te prie de garder absolument le silence sur ceci et sur les nouvelles que tu pourrais recevoir ensuite de moi.

De mes voyages en Orient, j'ai rapporté la connaissance de quelqu'un sur qui je compte dès aujourd'hui ; de mes relations avec cet homme, je ne te dirai rien, parce que ces secrets ne m'appartiennent pas. J'ai toujours suivi avec intérêt la vie des pierres et tu m'as souvent entendu supposer que les gemmes, que les perles, que les plus obscurs minéraux sont des êtres inconnus qui naissent, vivent, aiment et meurent. Je vais, puisque je n'ai rien d'autre à faire,

continuer l'étude qui m'a toujours passionné ; peut-être me reverras-tu vieil alchimiste hirsute, environné de retortes, mais plus sûrement tu me verras après-demain pour t'admirer une dernière fois.

Tu verras aussi ce soir-là l'ami dont je viens de te parler, et que nous appellerons Théophane, si tu le veux bien ; ce sera d'ailleurs un convive peu bruyant et sobre.

A bientôt, chère Stella, la plus précieuse de mes œuvres d'art, le plus rare de mes anciens trésors.

III

Andréas à Stella.

Hélas ! chère Stella, je n'ai pu me défendre de la tristesse, depuis huit jours, en pensant que je t'ai perdue ; comme notre dernière nuit fut délicieuse, comme la douleur d'une séparation imminente aiguïsa toutes nos voluptés ! Nous nous transportâmes jusqu'aux portes de la mort, et nous avons subi ensemble le terrible et délicieux frisson de la présence d'Azraël. Mais j'ai tort de me rappeler ces adorables instants ; voilà huit longs jours et huit nuits plus longues encore que je lutte contre leur souvenir redoutable. Pour toi au moins, le ciel favorable te donnera, de nos ferveurs, des commémorations pleines de charmes ; tandis que ton malheureux amant, voué à la solitude, n'aura pour se consoler que le spectacle du mariage des métaux liquides dans les creusets de son laboratoire. Mais ma mélancolie me fait en vérité

oublier toute convenance et je néglige de te renseigner sur les sujets qui t'intéressent. Je me doutais bien que l'apparition de mon ami ne te laisserait pas indifférente, et à ne te rien cacher, je comptais sur lui pour te distraire de ta douleur.

Puisque tu m'en pries avec une si charmante insistance, je vais te raconter les détails de ma première rencontre avec Théophile ; aussi bien, suis-je moi-même très heureux de pouvoir prolonger ma causerie avec toi ; tu sais si nous sommes faibles, quand il s'agit d'exécuter les règles que nous nous sommes données à nous-mêmes.

Je t'ai déjà appris qu'il y a une dizaine d'années, je me promenais sur le versant septentrional des montagnes qui séparent les deux empires de Chine et de Siam. Cette contrée, encore inconnue, m'aurait tenté à cause des légendes qui couraient sur elle ; des forêts interminables, des paysages splendides, des cours d'eau impétueux, une flore et une faune exubérantes, le tigre à chasser : autant de motifs qui m'affermirent dans ma résolution.

J'étais alors à Rangoon, où je me reposais de mes pérégrinations dans l'Inde, en préparant mon prochain voyage dans un doux farniente. Il faut avouer un acte de scepticisme dont la religiosité des Occidentaux, si tiède cependant, s'écarte toujours un peu. J'avais remarqué l'extrême courtoisie des peuples d'Orient envers les Européens et leur fierté vis-à-vis de leurs inférieurs ; d'autre part leur insouciance de la mort et du danger m'indiquait que cette politesse était toute de surface et dictée par d'autres sentiments

que la crainte; je crus qu'elle venait de leur orgueil et de la conscience de leur supériorité sur nous. Mais en quoi cette supériorité résidait-elle ? C'est ce que je ne pouvais découvrir. Je pris alors un parti fort simple : J'étais au milieu d'une population bouddhiste, je résolus de me faire bouddhiste. Je parlais déjà la langue du pays, j'appris en outre le pâli, pour lire sur les antiques manuscrits les paroles du sublime; je m'habituai à marcher pieds nus et à contenir mon attitude et mes regards; je fis enfin un beau jour, après avoir renvoyé tout mon attirail d'explorateur, profession entre les mains d'une dizaine de rahans. Je m'accoutumai très vite à la vie simple du mendiant religieux; mis dans l'impossibilité de suivre tous les préjugés qui règlent l'habillement, la nourriture et la vie de l'Européen dans ces contrées, je sus bientôt quel accroissement de vigueur et de santé ce régime donnait au corps, je me sentais redevenir jeune; le bien-être physique, la liberté de mes sens, la vivacité de mon intelligence, tout croissait en de notables proportions. J'étais résolu à ne donner aux études religieuses que le strict temps nécessaire pour conserver mon incognito; je m'aperçus au bout d'une semaine avoir entrepris un travail fort compliqué. Crédule comme tous les voyageurs, je croyais les religieux de Siam indolents, paresseux et inoccupés; tous les orientalistes ne les représentent-ils pas comme sachant juste les quelques formules de prière demandées par leurs fonctions? Je fus vite détrompé. Chaque novice est attaché au service d'un *parfait* pour au moins un an. Celui à qui on me confia était un homme d'environ

quarante ans, sympathique et d'extérieur calme comme tous ses confrères; c'était un des rares phonogés à qui le sourire était habituel, car d'ordinaire ces moines ont l'air absorbé et sombre. Il me parlait sur le ton des ecclésiastiques de nos pays, ressemblance amusante; ajoute à cela une corpulence assez forte et des airs de tête expressifs: tu auras alors, ma chère amie, une esquisse de celui que j'appelais Monseigneur et à qui je lavais les pieds plusieurs fois par jour. Tout alla bien la première semaine; je me levais avant le soleil pour faire mes ablutions, et pour balayer la cour du monastère; jamais je n'ai retrouvé l'impression de légèreté et de paix que dégageait toute la forêt environnante; le reste de la journée se passait sous ce charme pénétrant et la lecture du soir me trouvait encore dans une reposante quiétude. Malgré cela je ne perdais pas de vue mes projets de voyage; je n'avais besoin pour les mettre à exécution que de l'envoi d'une mission vers le Nord-Est et que d'une arme défensive. Le premier point devait se présenter tout naturellement; c'était l'époque où la France commençait à conquérir le Tonkin; et, chose inconnue à nos diplomates, ces hostilités avaient ému toute la frontière nord de l'Indo-Chine; quant aux raisons de ces inquiétudes extraordinaires chez ces peuples si différents de race, de langue et de religion, je n'ai jamais pu les connaître.

Toujours est-il que nos bouddhistes siamois étaient en correspondance suivie avec des monastères perdus au nord de la montagne. Il y avait là des constructions à édifier, des travaux actifs, auxquels on me re-

connut très disposé, d'autant plus que l'état religieux prescrivait une sagesse exemplaire dont je n'aurais jamais été capable sans la surveillance étroite de mes frères et sans de grandes fatigues musculaires. A mon départ, mon précepteur m'adressa un petit discours où il m'exprima en termes voilés, avec des souhaits et des conseils, qu'il n'était pas très certain de la parfaite sincérité de mes convictions bouddhiques; et, comme, étonné de sa pénétration, je protestais de ma ferveur : « C'est bien, mon fils, medit-il en souriant et les yeux baissés ; mais pourquoi cherches-tu du poison ? »

Je fus stupéfié, car il disait juste; je m'ingéniais réellement à fabriquer en cachette, pour mes chasses au tigre, une sarbacane et à tuer une variété de vipère dont le venin est toudroyant ; je n'avais soufflé mot à personne de mon projet ; en un instant toutes les hypothèses se présentèrent à mon esprit ; je crus qu'il m'avait espionné. Je niai avec tout le sang-froid possible ; il m'écouta en silence et me répondit : « Mon fils. le mensonge est un suicide ; mais tu as encore à vivre dans le monde avant de voir la lumière ; va dans la montagne, puisque ton destin t'y appelle ; tu apprendras là-bas comment celui qui s'est dégagé des douze enchaînements pénètre les pensées d'autrui. »

Je te ferai grâce du récit de mon voyage ; tous les récits des voyageurs se ressemblent et tu connais par toi-même les beautés de la flore orientale ; mais tu ne connais pas les fléaux de ces promenades : les moustiques et les bêtes venimeuses. Par un hasard singulier, en deux mois de marche, à travers tous les genres de

pays, forêts, jungles, clairières, broussailles, rochers, marécages, pas un de nous ne fut mordu par un serpent ou piqué par une mouche.

Je passe sur les détails de notre arrivée et la construction du Vihara ; je commençais à trouver le temps long et je combinais mes plans de voyage dont le meilleur était fort peu pratique ; nous étions sur le versant oriental de l'Indo-Chine, par conséquent, en suivant l'un quelconque des nombreux ruisseaux qui arrosaient la montagne, j'arriverais certainement en quelques semaines en plein Annam. Nous demeurions sur un plateau herbu complètement entouré d'une forêt de multipliants ; l'air y était sec, aromatique et chargé d'électricité ; aussi, selon les Écritures, notre supérieur nous avait ordonné une retraite sévère, et, seul de la communauté, j'avais le droit de sortir pour récolter les fruits nécessaires à la subsistance de tous. J'étais entièrement pris par la magie du site et par ce charme certain que dégage une collectivité de volontés unies vers un même idéal.

Un jour dans la forêt, en sautant par-dessus un tronc vermoulu, le bruit que je fis réveilla une de ces petites vipères à tête plate que je recherchais ; elle se dressa plus rapide que l'éclair ; mon regard rencontra ses yeux ronds et fixes, elle s'enfuit à toute vitesse. Aussitôt, le chasseur ressuscita en moi ; je me précipitai après elle sautant à pieds joints, je lui écrasai la tête avec mes talons. Je recueillis aussitôt le venin de ses réservoirs et, ayant nettoyé une pierre creuse, je l'y déposai ; puis je rentrai au monastère, bien décidé à partir le soir même.

Je pus mettre heureusement mon projet à exécution, et dès que la lune se laissa apercevoir à travers les larges feuilles de figuiers, je me mis en route, vêtu de la robe jaune sous laquelle je cachai ma sarbacane et mes flèches, portant le vase à aumônes et armé de beaucoup de confiance en mon étoile. L'entreprise était téméraire ; de la part de ceux que je quittais je n'avais rien à craindre, mais j'allais m'exposer à tous les dangers dans un pays infesté de bêtes féroces. Les pentes rapides qui descendent des montagnes sont en effet un fouillis inextricable de hautes herbes, de buissons épineux et de roches, où gisent des tigres en grand nombre. Je commençai à les entendre dès la cinquième nuit de marche, et, pour dormir un peu, je dus dès chaque coucher du soleil grimper sur un gros arbre, me fiant à ma bonne fortune pour éviter soit la rencontre d'un scorpion dans le creux du bois, soit le risque d'être découvert sur une grosse branche par un de ces terribles mangeurs d'hommes.

Vers le milieu du sixième jour, je découvris du haut d'un rocher un mince filet d'eau coulant dans la prairie basse ; j'y courus avec joie, car je n'avais pas bu depuis mon départ ; et, ma soif étanchée, je le suivis, persuadé qu'il me conduirait quelque part vers l'Est ; je prenais d'ailleurs les points de repère, la nuit d'après les étoiles, sur la position desquelles je m'étais informé auprès des bouddhistes. Mon ruisseau augmentait peu à peu ; un beau jour, je le vis former une petite cascade ; son cours devenait plus rapide, je voulus m'en servir ; je me construisis une sorte de radeau étroit avec des lianes et des feuilles,

que je remplaçais tous les jours. Je cassais un jeune arbre de 2 à 3 mètres qui me servit de gouvernail et d'aviron, et j'embarquai insoucieusement sur une eau accidentée et assez rapide.

L'un des jours suivants j'aperçus un homme de grande taille, conduisant un bœuf ; je ne pus m'arrêter à cause de la violence du courant. Quelques heures plus tard un bruit inconnu me fit dresser l'oreille, il ressemblait assez à celui de la mer sur des brisants ; très lointain d'abord, il augmenta brusquement à un détour de la rivière ; mon cœur se serra, j'avais reconnu un rapide ; trop inexpérimenté pour avoir confiance dans le maniement de ma godille, je me sentis perdu pourvu que la cascade fût haute. Rien à faire ; les deux rives s'encaissèrent brusquement dans des murailles de granit ; le bruit devint assourdissant, je filais bien plus vite qu'un cheval au galop, j'aperçus la barre d'écume qui se formait au-devant des roches à fleur d'eau ; je fermai les yeux et me cramponnai à mon radeau. La sensation d'une chute, une contusion, un plongeon ; je me vois au fond d'une eau plus calme, je remonte d'un coup de talon désespéré et j'arrive épuisé sur une langue de sable où je perds connaissance.

Je fus rendu à la conscience par une douleur aiguë qui me déchirait le dos ; je sentis un poids énorme m'étouffer, une haleine puante me suffoqua ; je devinai, avec terreur, car j'étais tombé la face contre terre, qu'un tigre était sur moi ; il ne se pressait pas de m'emporter, je sentais sa langue rapeuse lécher le sang qui coulait de mon pied ; je vis, avec la rapidité

fulgurante de l'agonie, une flèche sortie de ma robe, le tigre piqué et me tuant dans son spasme de mort. Je voulus tenter la chance : avec une lenteur de Peau-Rouge, je repliai le bras, saisis une flèche, la sortis, et je me préparais à me tourner de côté pour voir mon ennemi dont le flanc devait être à ma portée, lorsqu'il poussa un rugissement épouvantable et s'accroupit sur mon corps en m'enfonçant les griffes dans les chairs ; je crus mourir de douleur ; dans une convulsion je tournai violemment la tête et aperçus un homme de haute taille qui sortait lentement du bois et approchait de la rive, les bras collés au corps et le regard rivé sur le tigre ; je mourais d'étouffement, de douleur, de faiblesse et de colère ; j'avais ce bras qui tenait la flèche écrasé par une patte de l'animal, je sentais ses griffes sortir et rentrer dans ma chair vive ; au bout de quelques secondes, une grande lassitude m'envahit, j'oubliais la souffrance, je regardais ma situation en spectateur. Je voyais l'homme approcher lentement ; c'était une admirable musculature, il me paraissait gigantesque ; je goutais toute sa perfection physique avec une entière sérénité ; comment se fait-il, me disais-je, qu'il porte sa barbe ? Il n'est pas de ce pays ; je voulus regarder mieux son visage, mais mon épuisement me faisait voir devant ses yeux un nuage violet, à travers lequel passait le feu de ses prunelles claires. Le tigre continuait à gronder sourdement, et j'entendais sa queue puissante battre la terre, avec le bruit du fléau sur le sol dur. L'homme était à quelques pas de nous ; je sentis les griffes du tigre entrer plus profondément ; il allait sauter, mais un

frisson courut sur sa peau, il eut un miaulement suraigu ; l'homme était là et lui avait mis une main sur les yeux et l'autre sur le mufle ; les jambes de l'animal tremblèrent, les muscles terribles se détendirent, les griffes quittèrent les gaines rouges qu'elles avaient creusées dans ma chair, le poids terrible qui m'étouffait fut ôté de ma poitrine, la bête féroce s'en alla en rampant aux pieds de mon sauveur, la tête aplatie, les oreilles basses comme un chien sous la menace du fouet ; je la vis disparaître peu à peu dans les fourrés profonds.

L'homme me prit dans ses bras, me lava dans la rivière et appliqua sur mes blessures les feuilles d'une petite plante en les bandant avec des lianes vertes et flexibles. — Tu as deviné que ce dompteur était Théophile ; le reste de notre histoire n'offre pas d'intérêt ; laisse-moi maintenant espérer que l'inconnu ne troublera pas ton sommeil, que je souhaite profond et bercé de beaux rêves.

Écris-moi, chère Stella, je t'aime de jour en jour davantage.

Au Pays des Esprits⁽¹⁾

(Suite)

CHAPITRE XX

SUR L'OCCULTISME, SES USAGES ET SES ABUS

Me voici maintenant amené par mon récit à une de ces périodes où la terre indienne semble respirer, au milieu des calamités extérieures ou intérieures qui s'accumulent sans cesse sur ce malheureux pays. Pendant un instant de cette fausse paix, de cette trêve trompeuse où la main du démon de la guerre cesse d'êtreindre la sanglante poitrine de l'Inde, je trouvai la possibilité de cultiver systématiquement ces renseignements qui élevaient mon âme jusqu'aux dieux de l'antiquité et me faisaient communier avec les êtres

(1) Voir l'*Initiation* de juillet 1901. — Les chapitres xii à xviii contiennent le journal de John Cavendish Dudley, ami du chevalier de B... Ce journal raconte les événements de la vie du chevalier depuis le moment où il fut trouvé encore vivant dans les bois, jusqu'à son départ pour l'Inde. Dans les chapitres xviii et xix parus dans l'*Initiation* (avril, juin, juillet 1901), le chevalier reprend le récit de ses aventures dans l'Inde, vingt ans après avoir quitté l'Angleterre. Nous espérons pouvoir donner ultérieurement le journal de John Cavendish Dudley. (Note du traducteur.)

saints dont la puissance remplirait notre monde d'anges si nous ne les chassions pas avec nos œuvres de démons.

Presque les plus heureuses de ma vie furent ces heures que je passai au sein de la fraternité glorieuse dont j'ai esquissé les enseignements au cours des précédents chapitres. Tant que j'en ressentis l'influence, il me sembla que je vivais au milieu d'anges, de dieux, d'esprits ; et, à mesure que les sublimes idées qu'ils ouvraient devant moi me devenaient plus familières, je me réconciliai avec le dur présent, je me sentis plus confiant en l'inévitable avenir. Et cependant, je comprenais alors comme maintenant, lorsque je rappelle à mon souvenir ces extatiques et célestes entretiens, combien ils me rendaient impropre à un séjour sur la terre, à un retour à ses dérèglements et à ses crimes. Je savais qu'il me fallait non seulement y retourner, mais encore prendre une part active aux terribles événements qui allaient se produire, danse mortuaire plus lugubre qu'aucune de celles qui avaient déjà terrifié cette terre maudite de l'Orient. Je savais aussi par la force de ces dispositions prophétiques, fléau et bénédiction du voyant, qu'un épisode se préparait dans ma vie bien différent des précédents ou de ceux qui pourraient le suivre. Enfin ces avertissements, bien que ne pouvant être écartés ni modifiés, ne me permettaient pas d'éviter les récifs et de gouverner le vaisseau de ma vie en dehors de la mer orageuse où il était menacé de sombrer.

Le moment de clore nos séances était venu. Les mystiques Bygas, les nobles Brahmines et les frères

associés, dont plusieurs étaient étrangers, allaient se séparer et partir par différents chemins. Les anges de lumières qui avaient rempli leur fonction parmi nous allaient s'envoler vers des scènes plus brillantes, mais non plus religieuses. Les esprits qui nous avaient servis monteraient, grâce à leurs efforts en notre faveur, un degré dans l'échelle de l'évolution, et les cryptes solennelles des anciens temples allaient devenir silencieuses, désertes, abandonnées à la désolation qui tombe sur chaque chose, chaque créature, dont la vie a été et n'est plus.

Tous ceux qui s'étaient rassemblés dans notre temple souterrain pour prendre une part des sublimes enseignements qui y étaient communiqués, s'étaient dispersés comme les neiges de l'hiver écoulé, sauf mon ami Brahmane Nanak-Rai et moi-même.

Au moment de notre départ des environs d'Ellora, nous étions accompagnés par le capitaine Graham, jeune Écossais dont j'avais fait la connaissance quelques années avant pendant mes voyages avec le professeur Von Marx et que j'avais ensuite rencontré errant comme moi-même parmi ces temples merveilleux. Quelques années s'étaient écoulées depuis notre première rencontre et le temps avait apporté de grands changements en nous ; nous nous reconnûmes cependant immédiatement et nous renouvelâmes avec plaisir une connaissance qui était déjà de l'amitié. Ses sympathies pour les études spiritualistes et le don de seconde vue qu'il possédait m'avaient plus particulièrement attiré vers lui. Il avait obtenu un court congé et avait quitté son régiment à Allahabad dans

le but de visiter les fameuses caves d'Eliora, où je fus assez heureux pour le rencontrer et le guider dans les ruines qui m'étaient familières.

Je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas apte à devenir membre de notre association dont il ignorait profondément l'existence, comme tant d'autres qui foulaient chaque jour la place où elle se réunissait. Cependant il ne manquait pas de certaines aspirations vers la connaissance métaphysique et pouvait devenir un disciple dans l'école de philosophie dont Nanak-Rai était un des plus forts adhérents. Je le présentai à mon savant Brahmane, heureux à la pensée des trésors de sagesse que le jeune néophyte allait recevoir d'un tel professeur. Tels étaient mes deux compagnons pendant mon voyage à Bénarès où le Brahmin résidait et où j'avais loué moi-même un logement temporaire dans les environs. C'était, comme je l'ai dit, un moment de trêve dans la vie politique de l'Hindoustan ; rien ne vint donc troubler nos discussions sur les points les plus abstraits de l'occultisme et de la métaphysique.

Un jour que nous causions en fumant des cigares parfumés sous le vigoureux ombrage d'un bouquet de palmiers, mon ami commença avec quelques hésitations à me questionner sur les pouvoirs occultes des fakirs que j'entretenais dans mon établissement.

Après un grand nombre de circonlocutions, je finis par comprendre le but de ces questions. Il désirait savoir jusqu'à quel point les connaissances magiques attribuées à ces extatiques pouvaient être employées à attirer l'amour des femmes. Je traitai d'abord le

sujet avec le mépris et l'indifférence qu'il méritait ; mais je m'aperçus bientôt que le capitaine Graham parlait sérieusement et même avait l'intention de se servir pour lui-même de ces pouvoirs. Je tressaillis et lui demandai assez brusquement, je pense, comment un homme comme lui pouvait penser à se servir d'un art si peu digne et dans un but si bas. Le capitaine, sans me témoigner de ressentiment pour la sévérité de ma réponse, tourna vers moi ses clairs yeux bleus et me dit : « Mon cher Chevalier, pensez-vous que l'exercice de pouvoirs dont la nature nous dote est mauvais ? »

— Tout dépend du but, répondis-je.

— D'accord ; mais, supposez que la nature m'ait doué de pouvoirs psychologiques très étendus, penseriez-vous que je commettrais un acte bas et indigne si j'exerçais ces pouvoirs pour me faire aimer d'une femme que j'adore ?

— Je ne vois rien à objecter à cela.

— Eh bien ! vous admettez la seule proposition sur laquelle je discute, dit mon ami. Alors, où est le mal d'ajouter aux pouvoirs dont la nature nous a doués des pouvoirs occultes encore plus puissants, pourvu, bien entendu, que le but soit le même et que je cherche seulement à m'assurer l'affection de la femme que j'aime ?

— Celle que vous aimez ne vous rend pas votre affection ?

— Non !

— Et vous voulez la forcer à vous aimer, malgré sa volonté ?

— Je voudrais incliner cette volonté vers la mienne, Chevalier. Si je réussissais, me croyez-vous capable de faire un mauvais usage de mes avantages ? Je veux épouser une femme à laquelle je n'ai pu arriver jusqu'à présent à inspirer mes propres sentiments. Quel tort pourrais-je lui faire en dévouant ma vie à son bonheur ?

— Graham, répondis-je, si vous étiez un esprit élevé, délivré des grossiers désirs et de l'égoïsme terrestre, si vous habitiez une sphère où les aspirations soient plus hautes, plus saintes que sur la terre, penseriez-vous à employer pour la satisfaction d'une passion purement sensuelle vos pouvoirs spirituels ?

— Par le Ciel, Chevalier, répliqua mon ami, en tressaillant et en marchant avec agitation, je n'avais jamais étudié la question sous cet aspect. Certes, l'idée seule de demander à des Esprits bienheureux de s'occuper de cela est un blasphème.

— Vous m'avez bien répondu, Graham ; mais ne vous apercevez-vous pas que vous excluez l'intervention des bons Esprits à l'examen ? Et s'il en est ainsi, quelle sorte d'êtres seraient donc attirés pour vous servir et voudraient vous aider dans vos enchantements ?

— De mauvais Esprits, certainement, ou du moins des Esprits d'un rang moins élevé qu'il ne serait désirable pour moi ; mais, cher ami, vous savez qu'il existe en nous certains pouvoirs et dans la nature certaines forces occultes à l'aide desquels il serait possible, sans l'aide des Esprits, d'arriver au but

voulu. Vous-même, Chevalier, avez souvent prouvé votre irrésistible volonté et votre facilité à plier la volonté des autres à votre désir ; pourquoi ne pourrais-je pas me servir d'une influence du même ordre pour me faire aimer ?

— Vous avez constamment essayé ?

— Oui !

— Et sans succès ?

— Sans aucun succès !

— Vous avez donc simplement prouvé ce que je vous ai souvent dit concernant les conditions qui peuvent s'interposer pour annihiler les effets des impressions psychologiques.

— Voulez-vous me rappeler, en substance, votre théorie ?

— Je crois que ma *Volonté*, revêtue d'un corps par ma force magnétique, est assez puissante pour agir sur une montagne, pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle entre le courant de mon magnétisme et la montagne sur laquelle je veux agir ; vous pouvez forcer qui vous voulez à vous aimer, vous haïr, vous obéir, malgré la distance ou les obstacles matériels, mais il est indispensable qu'il n'y ait aucun courant magnétique contraire entre vous et votre but, aucune volonté plus puissante que la vôtre opérant contre vous. Dans ce cas, votre action serait certainement contrariée et votre magnétisme dissipé dans l'espace.

— Mais comment puis-je avoir connaissance de ce fait ? Et comment m'y opposer ?

— C'est une chance à courir. Nous ne sommes pas encore assez clairvoyants pour être maîtres de toutes

les situations que nous voudrions expérimenter ; soyez sûr que ces magnétismes contraires provenant de mille sources inconnues sont la cause réelle des insuccès qui se produisent dans les cas similaires au vôtre. Le succès est plus fréquent lorsque l'opérateur est électriquement positif et le sujet passif ou négatif. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le cas du plus vil des criminels, le séducteur licencieux. Il projette toute sa force psychologique sur une personne négative et entièrement sans défense. Ceux qui entourent cette personne probablement inconscients du danger qu'elle court, n'exercent aucune influence neutralisante, aucun magnétisme contraire pour détruire celui de l'envoûteur. Le résultat est la soumission du plus faible au plus fort, la victoire d'un démon sur un ange.

— Je suis contraint d'admettre votre explication, répliqua Graham ; je sais que vous avez souvent revendiqué la souveraine puissance, pour la Volonté. Je vous ai aussi entendu insister sur les causes qui la rendent si active dans certains cas, sans effets dans d'autres. Soit. Je me vois forcé de rejeter l'aide des bons Esprits et l'exercice du pouvoir psychologique. Mais n'existe-t-il dans la nature aucune drogue, aucun charme, enchantement ou talisman par quoi l'occulte puissance de la nature soit employée à la réalisation de mon désir ? Je sais que je vous blesse, mon ami, vous allez me mépriser, peut-être me haïr pour toutes ces questions si importantes pour moi, si dégradantes pour vous ; mais, Chevalier, vous n'aimez pas, vous n'avez jamais aimé, vous ne pouvez même pas com-

prendre ce qu'est l'amour. Oh ! croyez-moi, l'amour est plus fort que la mort, plus cruel que la tombe ; tout le reste, esprit, sagesse, piété, science, espoir du ciel ou crainte de l'enfer, tout pâlit devant ce géant : la passion ; mais je le vois, je parle dans le vide, vous ne pouvez me comprendre :

— Vous vous trompez, répondis-je, pressant amicalement la main de mon pauvre ami et en prenant le ton le plus sympathique qu'il me fût possible : je peux vous comprendre et je vous comprends. Bien qu'aucune mortelle n'ait encore provoqué en moi la passion, je le sais, le jour viendra, Graham, où je serai blessé par l'amour ; bien plus, quand j'aimerai comme vous aimez maintenant, désespéré et conscient d'un malheur silencieux et de toute la vie, je me mépriserais moi-même et renoncerais à mon art, si je croyais possible d'être amené à m'en servir dans le but de me rendre maître de la femme que je sais devoir être forcé d'aimer en vain.

— Vous, aimer en vain, Chevalier, s'écria mon ami avec autant d'étonnement que de naïveté ; c'est impossible !

— Votre partialité vous rend flatteur pour votre ami, Graham et vous ne jugez pas comme il doit l'être le caractère de la femme dans ses côtés les plus nobles. Ce que je vous dis est la vérité, et bien que je n'aie pas encore vu physiquement celle dont je vous ai parlé, je sais qu'elle n'appartient pas à la classe des femmes que les hommes puissent se vanter de conquérir facilement et qui sont dignes de ceux qui les achètent. Pour chaque homme *véritable*, il existe

une femme qui doit être et est son âme sœur. C'est celle que je ne pourrai conquérir sur terre, mais que j'obtiendrai dans les cieux. Revenons, consultons-nous comme des étudiants en occultisme, plutôt que comme des hommes s'efforçant de gagner l'amour d'une femme par des bas et vils moyens. Les charmes, les sorts, les enchantements ne doivent leur réussite qu'à l'aide d'esprits ou d'impressions psychologiques. J'ai déjà essayé de vous montrer que les esprits qui voudraient vous assister vous lieraient à eux par des liens si forts, que lorsque vous deviendriez comme eux un esprit, vous vous trouveriez enchaîné dans un rapport magnétique difficile à briser, horrible à supporter. Nous avons aussi envisagé la réussite possible ou l'insuccès dans les impressions psychologiques. Sur quel art voudriez-vous encore me questionner ?

— Vous n'avez pas répondu jusqu'ici, Chevalier, sur l'effet des charmes et talismans ? La puissance qu'on leur attribue est-elle entièrement une fiction ?

— Voyez ce mouchoir, Graham ; je l'ai acheté hier au bazar ; quelle influence existe, d'après vous, dans sa fabrication ou dans le fait qu'il a été exposé pour la vente ?

— Certainement, aucune que je sache !

— Eh bien, placez-le maintenant entre les mains d'un sensitif ou d'un psychomètre, vous pourrez découvrir mon caractère et mon portrait physique ; bien plus, les plus secrètes intentions de mon esprit se seront imprimées dans les fibres de ce mouchoir. Vous l'admettez ?

— Nous avons eu des preuves de ce que vous avancez. Continuez.

— Supposons maintenant qu'au magnétisme qui adhère à ce tissu même, j'ajoute quelque pensée fortement concentrée ; ne pensez-vous pas que cette pensée y serait aussi renfermée ? Et cette impression volontaire de mon Esprit sur cette substance inanimée, ne constitue-t-elle pas un talisman ?

— La vertu des talismans est donc réelle ! s'écria Graham triomphant !

— Patience ! répliquai-je. Avant de continuer nos raisonnements sur la possibilité de réaliser votre but par des moyens occultes, laissez-moi vous développer les conséquences ordinaires de ces sortes d'actions. Vous pensez que je ne comprends pas la nature de l'amour humain. Au point de vue philosophique, je le comprends mieux que vous. L'amour ou le mobile qui en porte le nom peut avoir trois causes : la première est une affinité magnétique, un mouvement des atomes matériels du corps humain qui, mis en présence d'une autre série d'atomes pour lesquels ils ont une forte affinité, causent cette attraction puissante qu'on est convenu d'appeler amour. Ceci est une simple affinité magnétique et correspond à l'affinité chimique qui existe entre les atomes des corps de la nature, avec cette différence que l'affinité chimique est permanente et ne varie pas, tandis que l'affinité magnétique qui pousse le libertin vers sa victime finit invariablement par une dépolarisation suivie de froideur, d'indifférence et de dégoût. Il n'est même pas rare de voir ces intrigues basées sur l'attraction

passionnelle seule finir par une répulsion si intense qu'elle pousse le séducteur à devenir meurtrier. Croyez-moi, ce n'est pas sans raison que les phréologues placent l'un près de l'autre sur le crâne les organes de la luxure et de la destructivité.

— Admirable, mon cher philosophe ! s'écria le pauvre Graham, éclatant de rire à ma grave analyse d'une passion que l'expérience seule pouvait, d'après lui, faire connaître. Voilà pour la première phase de l'amour ; quelle est la deuxième ?

— La deuxième n'est pas de l'amour. C'est seulement de l'amitié ; cela peut devenir une base excellente d'union entre un homme et une femme et a bien plus de chance de durée qu'une passion éphémère. Mais ce n'est pas de l'amour, et ceux qui s'unissent sur de telles bases, bien qu'éloignés par principe de toute infidélité, peuvent ressentir les émotions de l'amour pour d'autres.

— Ah ! très bien : d'accord ! de l'amitié entre mari et femme ou entre deux hommes ! J'éprouve la plus vive amitié pour vous, Chevalier, mais je n'ai pas la moindre envie de vous épouser quels que puissent être mes sentiments si vous étiez femme. Non, non, cher Mentor, l'amitié n'est pas l'amour ! j'en suis parfaitement certain ; maintenant au n° 3. Ah ! vous soupirez ? Je commence à croire que vous êtes plus engagé que vous voulez bien l'admettre. Non ? Eh bien, cette emphatique négation est votre confession, et me voilà forcé d'attendre que vous soyez pris comme je le suis ; mais continuons, je suis pressé de connaître ce qu'est votre n° 3.

— Une affinité de l'âme, Graham, la connaissance de ce fait que l'homme et la femme n'ont actuellement aucune forme de vie, séparée, qu'ils sont complémentaires et que leur existence, l'un sans l'autre, est imparfaite. La vie est un binaire, Graham, et l'amour, l'amour réel, l'amour d'âme est le trait d'union entre les deux parties séparées. Il existe, en dehors du charme personnel et des connaissances mentales. Il annihile l'égoïsme, subsiste dans la maladie ou la santé, meurt enfin et comprend le ciel, seulement dans une union que la mort peut interrompre, mais non détruire. L'affinité spirituelle survit à la mort et au tombeau, unit les deux moitiés d'une âme et rend parfaite dans l'éternité la nature binaire de l'homme et de la femme, en en faisant un ange.

— Chevalier, répliqua mon ami, si vous n'avez jamais aimé, vous le méritez ; et bien heureuse celle qui pourra s'attirer l'affection que vous venez de décrire... Encore ce pesant soupir ! Vous me forcerez de croire que vous êtes l'amant dédaigné et que je suis l'amant heureux.

Mais, cher ami, vous ne m'avez pas encore informé quel effet je dois attendre des philtres d'amour ou d'autres méthodes magiques dont vos fameux fakirs sont professeurs ?

— Mes fakirs sont des occultistes, Graham, et non des charmeurs Vaudoux. Mais pour revenir à votre question, voici ma réponse : Quoique l'on puisse par l'usage de certaines drogues ou vapeurs produire une excitation passagère, l'effet n'est que temporaire ; on

peut influencer momentanément mais non changer complètement une volonté, exciter une attraction passionnelle, non créer des sentiments durables. Ces drogues produisent l'illusion, jettent un charme, mais leurs effets transitoires sont toujours suivis d'une dépolarisation, d'une réaction profonde qui provoquent une antipathie aussi forte que l'attraction avait été violente.

— Je le vois, s'écria mon pauvre ami, vous êtes un maître sévère mais vrai. En outre, nos expériences me prouvent que vous avez raison. J'aurais certes risqué ma vie et donné mon âme pour obtenir l'amour de celle que j'adore ; mais la seule possibilité de changer en dégoût la tolérance actuelle est un risque trop terrible ; c'est assez. Il n'y a plus pour moi d'espérance. Et maintenant, chevalier, que les profondeurs de ma faiblesse ont été ouvertes devant vous, retournons à l'occultisme. Vous dites que le magnétisme dont on peut charger un objet lui donne une vertu talismanique. N'y a-t-il donc pas de talismans naturels ?

— Des millions, Graham, si notre vue pouvait les discerner. Il y a des milliers d'herbes et de pierres dont la puissante influence peut nous guérir, nous rendre joyeux ou tristes. Il existe des objets, liens puissants entre le visible et l'invisible, qui peuvent influencer sur nos sens et sur notre esprit. Ceux qui, dans leur science orgueilleuse, méprisent ces forces occultes de la nature et essaient d'éteindre notre croyance par le mot effrayant « superstition », sont eux-mêmes des sots.

(A suivre).

SEDIR.

LES SCIENCES CHINOISES ⁽¹⁾

LA CLEF ORIENTALE DES FAUX PARADIS

(Suite)

PRÉPARATION DE LA PIPE. — Le Chandoo est beaucoup trop fluide pour pouvoir être introduit dans la petite ouverture du fourneau et fumé tel quel. Il est indispensable de le priver de son eau par dessiccation au-dessus de la lampe, après cela de le ramollir par une chaleur ménagée et de le façonner pour qu'il puisse être fixé convenablement dans cette ouverture.

C'est avec l'aiguille à opium qu'on arrive à ce résultat. On plonge son extrémité effilée dans le Chandoo, et l'on soumet l'opium resté adhérent à la chaleur de la lampe au-dessus de la cheminée en verre, en ayant soin de rouler l'aiguille entre le pouce et l'index. L'opium se boursoufle en une bulle sphérique, se dessèche peu à peu et reste à l'état pâteux, grâce à la chaleur ; on le roule alors avec l'aiguille sur la plate-forme du fourneau pour lui donner une forme conique qui facilite son introduction dans la pipe.

(1) Voir l'*Initiation* d'avril 1902.

Dès qu'il est arrivé à une consistance pilulaire par l'effet du refroidissement, on introduit l'aiguille dans l'ouverture du fourneau, on fixe la boulette d'opium et on retire rapidement l'instrument par un double mouvement de torsion en deux sens, facile à saisir. La boulette d'opium engagée dans l'ouverture reste percée par le retrait de l'aiguille d'un canalicule qui servira de cheminée.

La pipe est, dès lors, prête à être fumée, elle est chargée d'une quantité d'opium variant entre 20 et 30 centigrammes. Le fumeur augmente cette quantité en plongeant deux ou trois fois l'aiguille dans le Chandoo avant d'en charger la pipe.

Quand l'opium placé à l'extrémité de l'aiguille est soumis à la chaleur de la lampe, il se comporte de différentes manières, suivant sa qualité et sa composition. C'est ce que j'ai appelé ses qualités plastiques. Un bon Chandoo reste assez facilement adhérent à l'aiguille, il se gonfle en une grosse bulle translucide brun doré en exhalant une odeur douce et agréable. L'extrait d'opium des pharmacies, dans les mêmes conditions, se carbonise rapidement, reste opaque et répand une odeur piquante, provoquant la toux. Un opium trop riche en narcotine, manipulé ainsi, devient trop liquide à chaud; il se détache de l'aiguille et, lorsqu'on le façonne sur le fourneau de la pipe, il est collant et poisseux comme de la glu. En outre, il obstrue le fourneau quand on le fume.

L'opium ne doit jamais rentrer en ignition comme le tabac quand on le fume et la température de la lampe doit rester assez faible (250 à 300° au plus)

pour qu'il se carbonise le moins possible; la plus grande partie de l'extrait doit se transformer par volatilisation en fumée blanche, épaisse, aromatique.

Manière de fumer. — Le fumeur est couché sur une sorte de lit de camp, sa tête soutenue par un oreiller. Il retourne le fourneau chargé d'opium au-dessus du verre de la lampe, dans la position bien connue donnée à une pipe de tabac qu'on allume au-dessus d'une lampe, puis il respire lentement, mais largement de façon à se remplir les poumons de fumée qu'il rejette par les narines avec la même lenteur.

Il ne faut pas croire que cette description sommaire comporte tout ce qu'il faut pour fumer. Mais il ne faut pas croire non plus que c'est la richesse ou l'originalité du fumeur qui lui font rechercher des engins d'une forme ou d'une matière spéciale. Pas un d'entre eux, pas un des mouvements qui les manient, ne sont indifférents dans le résultat à obtenir. Et je crois bon de donner ici un aperçu très rapide de la variété inouïe d'effets qu'on peut obtenir, en changeant tant soit peu la manière de faire, ou la composition même des objets.

Un fourneau neuf est toujours désagréable, fait coller et parfois brûler l'opium, et donne à la fumée un goût âcre et spécial. Le fourneau trop plat se remplit rapidement du résidu fumé. L'orifice trop petit se bouche très vite, surtout s'il n'est pas recouvert de cuivre, et l'opium se carbonise à son entrée insuffisante.

Plus la pipe est courte, plus la fumée est chaude en arrivant au fumeur, et moins elle abandonne en route

de principes stupéfiants, mais aussi toxiques. La pipe de 0^m,40 de tuyau est la meilleure, à condition qu'elle n'excède pas 4 millimètres de largeur de tuyau évidé.

Il faut éviter de fumer dans une pipe neuve, à cause du mauvais goût. Mais bien davantage il faut se garder de fumer dans une pipe ancienne, dont on ne connaît pas le premier propriétaire, et si l'on ne sait pas, par lui, la quantité approximative de l'opium fumé par le tuyau. En effet, la fumée, se refroidissant entre le fourneau et le fumeur, abandonne, sur les parois internes du tuyau, un résidu, très âpre, très riche en morphine et en alcaloïdes, qui augmente beaucoup l'agrément et l'action de l'opium fumé par la suite. La matière dont on fait communément les pipes est le bambou ; c'est une des meilleures, en ce qu'il s'imprègne entièrement de la fumée, et que, au bout de plusieurs années de fumerie, le bambou le plus clair est devenu, par endosmose, un tube d'un noir brillant, parfaitement *culotté*. Les seules substances préférables au bambou sont : la corne, l'ivoire, l'écaille, et surtout la canne à sucre ; celle-ci devient rapidement excellente ; mais, à cause de la porosité de la canne, son mérite décroît aussi vite qu'il avait crû. L'ivoire devient lentement bon, mais, de même que l'écaille, il devient, à la longue, parfait et demeure tel. Des pipes, de valeur inférieure pour le fumeur, mais de grande recherche, se font en peau de reptile, ou de requin, en os de buffle, en bois de fer, en ébène (détestable), en racine de bambou ou de thuya. J'en ai vu quelques-unes en métal massif,

étain, cuivre, or : mais ce ne sont que des fantaisies peu appréciables. La pipe vulgaire en bambou est la plus facile à se procurer, la moins chère et l'une des plus recommandables. Toutefois, il est si vrai que l'opium, qui s'attache aux parois du tuyau, augmente la richesse des fumées successives, qu'une pipe en bambou simple, mais authentiquement vieille, sera vendue sensiblement aussi cher qu'une pipe neuve en écaille ou ivoire. Ces dernières, quand elles ont beaucoup d'usage, atteignent un prix fantastique. Une pipe d'ivoire ancien se vend couramment 300 francs. La pipe d'écaille blonde, incrustée d'or, qui avait appartenu à Luu vinh phuoc, fut vendue au prix, fabuleux pour le pays, de 525 francs.

Malgré que ce soit beaucoup moins élégant, il est préférable d'employer la lampe entièrement en cristal ; elle se nettoie plus facilement ; et, seule, la propreté méticuleuse de la lampe donne une lumière égale ; puis on est toujours à même de constater le niveau de l'huile, dans laquelle la mèche doit tremper complètement.

Les pots qui contiennent l'opium peuvent être en étain, en verre, en corne, en faïence, en ivoire. L'opium très liquide doit être mis dans des pots de faïence ou de corne, sur lesquels le couvercle se pose, sans vis ni coïncement ; il se produit ainsi une évaporation lente, favorable à la fermentation. Les opiums secs, en état d'être fumés présentement, ou qui doivent attendre, sont de préférence conservés dans l'étain ou l'ivoire, avec couvercle à frottement dur, ou à l'émeri. Quand l'opium est trop dense pour être pris à l'aiguille, on le prend au couteau ; du couteau

on le roule en pilules sur l'aiguille, chauffée au préalable. Quand l'opium est absolument sec, on le trempe au bain-marie, en laissant tomber une goutte d'alcool rectifié sur l'extrait. Quand l'opium présente une surface de fermentation, on malaxe le tout.

L'opium, quoi qu'en disent les modernistes, doit toujours se fumer dans la position couchée, les membres naturellement étendus, les vêtements lâches et légers. Pendant l'aspiration, le fumeur est sur le côté gauche, la main droite opérant, ou, ce qui est préférable, sur le côté droit, si quelqu'un en face de lui le supplée dans la fabrication des pipes ; après l'aspiration, le fumeur, généralement, se tient couché sur le dos ; en tout cas, cela est nécessaire, quand on a fini de fumer.

Si le fourneau est plein du résidu de l'opium qui vient d'être consommé, la force de la fumée passant à travers ce résidu s'augmente considérablement, les parois étant alors saturées d'alcaloïdes. La pipe courte donne, suivant le cas, une exacerbation ou une stupéfaction trop rapides, quand il s'agit de suivre une méthode expérimentale.

La pipe neuve est trop longtemps sans effet *stable*, à cause de l'absorption des éléments de la fumée, inégalement faite dans les parois poreuses.

En usage depuis un certain temps, la pipe n'a plus le même pouvoir absorbant ; son intérieur est tapissé d'une certaine quantité de résidus d'alcaloïdes cuits, mais non fumés, trop lourds pour avoir fait le trajet du tuyau tout entier. L'action de ces résidus sur la fumée qui passe est très sensible ; elle doit être soi-

gneusement déterminée comme un facteur important ; on s'en aperçoit d'ailleurs facilement aux goûts très divers que revêt un même opium, dans des pipes de même matière et de même forme, mais de temps et d'usage différents. Il faut surtout prendre attention à ce qu'une pipe, dans laquelle on vient de fumer plus d'une heure, s'échauffe lentement, et développe d'une façon très aiguë toutes les propriétés de l'opium endormi dans le tube. Une même quantité d'opium fumé doit produire, et produit en effet sur le fumeur les mêmes impressions ; et l'on s'étonne parfois de l'accélération singulière dans les résultats à la fin de la fumerie ; cette accélération ne provient pas de l'état du fumeur, ni de sa plus ou moins grande réceptivité à tel ou tel moment de l'absorption ; elle provient de l'état de chauffe de l'instrument, chauffe qui développe les propriétés et exacerbe les effets d'un opium caché ; c'est là un facteur dont on néglige d'autant plus volontiers l'évaluation, que ses éléments entrent en jeu d'une manière imprévue, et ne sont pas visibles. On attribue trop facilement au hasard ou à des causes vagues la conséquence tragique d'un fait physique ; et c'est l'occasion de répéter ici que tout, dans les expériences, peut et doit être pesé et évalué.

Mais l'influence la plus grande se fait sentir dans le plus ou moins de cuisson de la pipe à fumer. Les alcaloïdes, très délicats, qui composent la drogue, subissent des transformations et des dépréciations incalculables, pour un instant de plus ou moins d'exposition à la flamme, pour un mouvement de malaxation, en plus ou en moins, autour de l'aiguille. Dans

l'opium des hédonistes, la morphine et la thébaïne s'exaspèrent à la chaleur, puis se volatilisent à sa trop grande intensité, la thébaïne beaucoup plus rapidement que la morphine ; et cela est une raison de plus pour l'abêtissement final des hédonistes purs.

Le vrai plaisir, en effet, consiste à fumer un opium cuit avec homogénéité. Dans les opiums des expérimentateurs, les substances lourdes gagnent, à une cuisson prolongée, l'avantage de se dissocier et de demeurer plus facilement dans le « dross », sans ennuyer le fumeur de leur absorption inutile et parfois pénible. Les toxiques purs se volatilisent également ; il s'ensuit donc, au point de vue *hygiénique*, qu'il est préférable du fumer un opium très cuit, et cuit également dans toutes ses parties.

Il n'en est pas ainsi au point de vue de l'*agrément* et au point de vue de l'*utilité*. Le goût fort attrayant du mélange disparaît à sa désagrégation complète par la chaleur, et finit par ne plus offrir qu'une odeur vireuse particulière, qu'on appelle le *recuit*.

C'est le degré qui précède immédiatement celui où l'on dit que *la pipe brûle*, c'est-à-dire qu'une partie des éléments lourds se carbonise, ou même brusquement s'enflamme.

La thébaïne et les autres excitants sont conduits, au premier *floconnement* de la goutte d'opium, à leur maximum d'intensité. A l'ébullition violente, ils s'évaporent, et c'est le gaz provenant de leur combustion inférieure que laisse passer l'opium, quand, au-dessus de la lampe, il gonfle et crève péniblement, comme la suie de nos cheminées.

Les stupéfiants résistent mieux ; une cuisson moyenne les exagère ; une cuisson considérable fait cesser ces exagérations, mais ne diminue en rien leur présence quantitative. La morphine est le plus résistant de tous les stupéfiants et de tous les alcaloïdes. Dans un opium à 10 p. 100 de morphine, on a calculé, dans l'émission de la fumée, que un dixième de pour cent, au maximum, atteint les facultés du fumeur ; une grande partie se dépose le long des parois du tube ; une plus grande partie encore demeure dans les résidus du fourneau. C'est là, et non ailleurs, qu'il faut voir l'explication d'une coutume originale : les hédonistes ultra-civilisés de l'Extrême-Orient préfèrent le *second* opium au *premier*, c'est-à-dire qu'ils font fumer une première fois leur opium avant de le consommer eux-mêmes ; en effet, dans le « dross », il ne reste plus, pour ainsi dire, d'excitants ; mais il reste tous les stupéfiants, dont une grande quantité de morphine ; cette morphine, dont l'action n'est plus contrariée par la présence des excitants, produit beaucoup plus d'effet calmant et endormant, à la seconde fumerie qu'à la première ; et c'est ce seul résultat que recherchent les hédonistes.

Il reste même encore de la morphine après une seconde cuisson à la lampe dans le dross d'un opium déjà deux fois fumé ; et les pauvres diables, qui veulent se satisfaire à bon compte, trouvent encore, dans les résidus de « l'opium troisième » et de l'« opium quatrième », excités par l'alcool de riz, assez de matière stupéfiante mélangée aux substances lourdes de

la drogue, pour se procurer une ivresse répugnante et stupide.

On conclut de là que ce sont surtout les expérimentateurs et les toxicologues qui doivent porter attention au degré de cuisson de chaleur de leurs pipes, tandis que les hédonistes peuvent, sans tracas de ce fait, se livrer à leur doux ensommeillement.

Pour arriver à donner à la fumée son maximum d'action, et, en même temps, pour obtenir une cuisson toujours égale à elle-même, il serait bon, certainement, de sacrifier un peu de l'homogénéité de la drogue, et d'opérer de la manière suivante :

La goutte étant au-dessus de la lampe, la soumettre à une action violente et rapide, qui n'atteigne que la périphérie. La surface extérieure bout, s'épaissit et durcit presque instantanément, et forme, vis-à-vis de la drogue intérieure, protection contre les effets d'une ébullition prolongée ; à travers cette croûte, qu'on peut porter alors, sans inconvénient, à tel degré de compacité qu'il convient, les rayons caloriques agissent lentement, avec une force toujours insuffisante pour crever la croûte, et pour dégager ainsi les produits de l'ébullition interne. La force des alcaloïdes excitants demeure donc intacte, et on en peut sans peine calculer la valeur et les effets. Le seul inconvénient, qui est négligeable en présence de l'immense avantage offert par cette méthode, est un manque d'homogénéité dans le résidu ; en effet, pour conserver la différence d'état entre l'intérieur et l'extérieur de la goutte, il faut malaxer très superficiellement ; il y a donc un léger arrêt dans la production de la

fumée ; et on est obligé, au milieu de la pipe, d'accélérer et d'augmenter les aspirations.

Quant à la quantité matérielle de drogue dont se compose une pipe, cela est tout à fait indifférent ; on fume plus ou moins de pipes, suivant leur grosseur. Il est plus facile d'obtenir la régularité dans la cuisson et dans la production de la fumée, avec des pipes de moyenne taille. Ainsi, tremper l'aiguille, toujours de même calibre, chauffer la goutte recueillie ; et, avant l'ébullition, la tremper une seconde et dernière fois dans la drogue : tel est le moyen d'obtenir des pipes de valeur toujours égale, d'une cuisson et d'une absorption faciles.

Il ne reste plus qu'à déterminer le moment où il est bon de fumer. J'entends ici le moment utile pour l'expérimentateur et non pas seulement agréable pour l'hédoniste ; j'entends aussi que cette détermination s'applique seulement aux époques où l'on recherche l'accoutumance à l'opium, et la facilité de cette spéciale gymnastique ; car les absorptions faites directement en vue des expériences sont sujettes à d'autres règles. La fumerie en sortant de table est à la fois agréable et inutile : agréable, en ce qu'elle produit l'effet, singulièrement coordonné, de l'ingestion de l'alcool et de l'ingestion de la morphine ; inutile, parce que les puissances physiques, occupées au commencement de la digestion, opposent résistance à se départir de la fonction naturelle à ce moment, et aussi parce que cette lutte intérieure fournit un élément qu'il est impossible de doser.

La fumerie au bar, à jeun, est des plus énergiques

pour les résultats à obtenir ; mais elle est parfois très pernicieuse à l'économie générale ; puis le jeûne, commencé la nuit, doit forcément se rompre dans la journée ; et la rupture du jeûne interrompt les effets de la drogue.

Il est donc préférable de fumer au moment où la digestion, sans être terminée, est trop avancée déjà pour que l'opium puisse y faire obstacle, c'est-à-dire au moment où finit l'état caractérisé, chez les tempéraments sanguins, par l'embarras et l'engourdissement digestifs. Cet engourdissement superficiel cesse précisément au moment où l'estomac, n'ayant plus besoin du concours des forces physiques pour sa fonction particulière, les libère dans l'organisme général. L'opium vient à temps pour s'emparer de ces forces disponibles, et les projeter vers son but. De plus, le corps est matériellement assez soutenu pour donner un libre cours aux plus longues expériences. Enfin le moment en question coïncide avec l'arrivée de la nuit pleine, c'est-à-dire du repos, du silence et de la solitude, toutes choses agréables et utiles au fumeur expérimental.

J'ajouterai que, tous les jours ou tous les deux jours, il est bon de fumer à des heures correspondantes et à des intervalles réguliers.

Nous ne saurions rien ajouter de plus, dans la détermination de l'art de fumer. On sait à présent *tout* ce ce qu'il faut faire ; la pratique seule peut enseigner *comment* il faut le faire. L'agilité des doigts, la sûreté du coup d'œil, l'estimation du temps de cuisson sont des qualités qui doivent s'exercer naturellement, et

qui ne s'acquièrent qu'avec une longue habitude.

On brûlera bien des gouttes, on gaspillera bien de l'opium avant de réussir et d'attacher au fourneau, du premier coup, une pipe digne véritablement d'être fumée. Mais tout ceci n'est qu'un apprentissage matériel. Et celui qui s'en trouverait rebuté ne serait pas digne de tourner cette page.

CONSEILS PRATIQUES

Les premières pipes donnent toujours, sinon des nausées, du moins un affadissement général ; il faut le surmonter. Quand un fumeur coutumier a cessé de fumer pendant un mois, les trois ou quatre premières pipes lui valent un malaise spécial, les pipes suivantes calment le malaise.

Mais il revient toujours après l'absorption, insuffisante pour telle expérience, d'une certaine quantité de fumée morphinique et thébaïnique : il faut alors s'arrêter et demeurer tranquille. Jamais il ne faut fumer jusqu'à l'impression du refroidissement du front ; il ne faut pas fumer, non plus, si on est contraint de s'exposer de suite après à l'air extérieur.

A mesure que les jours de fumerie s'avancent, le malaise peu à peu diminue ; il finit par complètement disparaître. Dans cette situation, le fumeur doit cesser de fumer, au moment où il ressent, par suite d'une circulation accélérée du sang, une titillation au bout des doigts. Ce symptôme physiologique est un précurseur de la satiété.

Lorsque le fumeur peut, indifféremment, sans être

nauséux, fumer vingt, trente et cinquante pipes, lorsque surtout il peut cesser subitement de fumer sans ressentir le malaise du bâillement, du vide cérébral et de la crampe d'estomac, si redoutés des fumeurs ordinaires, alors il est parfaitement exercé, et prêt pour les expériences. Il faut, généralement, de six mois à une année d'exercices.

Voici les adjuvants qui peuvent faciliter ce travail et en hâter les résultats : absorption, d'abord de café par grands verres (deux ou trois par fumerie, au moment du malaise, pour le faire disparaître) ; puis absorption de thé très chaud, par toutes petites gorgées, sans sucre (thé de Chine ou de Ceylan, vert, bouilli avec l'eau).

Usage des parfums à dose moyenne, pendant la fumerie, jusqu'à demi-saturation : parfums ordinaires (papier d'Arménie, pastilles du sérail, encens), parfums médians (cannelle, benjoin, gingembre, badiane, thym, micocoulier), parfums supérieurs (santal, musc animal), parfums spéciaux (verveine, géranium indien, daturas). Cet usage est avantageux dans la période d'accoutumance ; il est à peu près indispensable dans la période expérimentale ; la désignation des parfums et leur dosage sont soumis à des prescriptions strictes, qui seront déterminées ailleurs.

MATGIOL.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

L'ANALOGIE ⁽¹⁾

LOGIQUE

Cette longue étude sur le Corps astral était indispensable pour faire comprendre cette constante recherche de l'occultisme, qui tend de toutes ses forces à déterminer les intermédiaires qui peuvent unir deux principes en apparence contraires.

Ainsi l'huile et l'eau sont considérées comme impossibles à mélanger intimement. A peine peut-on en faire une émulsion, dans laquelle les molécules se juxtaposent sans se mêler. Et, cependant, un peu de carbonate de soude suffit à transformer ces deux contraires en un savon parfaitement homogène. Tel est le rôle du Corps astral par rapport à l'huile spirituelle et à l'eau matérielle, dont il fait un savon vital. (Nous prions le lecteur d'excuser cette image technique.)

Tel est aussi le rôle de la méthode caractéristique de l'Occultisme : l'analogie, intermédiaire entre la

(1) Extrait du volume *Spiritualisme et Occultisme*, 2 fr. 50 chez Alcan.

autre n'est presque jamais semblable. L'analogie de la constitution de l'homme en trois principes : esprit, âme et corps, et celle de la constitution d'un équipage en cocher, cheval, voiture, sont assez nettes pour permettre de résoudre de curieux problèmes, et Dieu sait s'il y a peu de similitude entre ces deux choses.

Aussi le Trismégiste dit-il : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » Et il ne dit pas : « Ce qui est en haut est ce qui est en bas. »

Par là, il proteste d'avance contre l'accusation de Panthéisme, que les théologiens se sont toujours efforcés de porter contre les occultistes et qui est injuste.

Le premier enseignement de la *Table d'Émeraude* est donc l'analogie des contraires : haut et bas, qui possèdent un élément commun, dont la suite du texte hermétique détermine le caractère.

Le second enseignement, c'est le retour à l'unité de ces contraires, ou la synthèse unissant en elle toutes les antithèses inférieures, et c'est là le principe de la *Loi universelle* de Hoené-Wronski.

Telle est la première base théorique ; voyons maintenant les applications.

En premier lieu, il est préférable de s'élever du connu physique à l'inconnu métaphysique ou mieux du visible à l'invisible, pour établir une étude analogique. Cela semble une naïveté. Mais, en occultisme, l'invisible est aussi déterminé que le visible, et l'on peut, à son choix, rechercher les formes données au corps par l'esprit selon la formule astrologique dudit

esprit (ce qui est procéder de l'invisible au visible) ou rechercher le caractère astrologique de l'esprit d'après les formes du corps (ce qui est procéder du visible à l'invisible).

Cette dernière méthode est celle préconisée par Claude de Saint-Martin quand il dit : « Il faut étudier la nature d'après la constitution de l'homme et non l'homme d'après la nature. » En effet, d'après l'analogie et sa loi fondamentale, l'Homme, la Nature et Dieu sont analogues (mais non semblables), et les principes de l'un se retrouvent analogiquement dans l'autre, ce qui a fait dire que l'Homme était un petit monde ou mieux un monde en petit (Microcosme) et que la Nature était un grand monde ou un homme en grand et que tous deux reproduisaient la loi de la constitution divine : « Dieu a fait l'homme à son image. » Voilà l'analogie formulée dans la Bible, et voilà le point de départ de toutes les analogies entre le Créateur et la Créature, sans que jamais l'on puisse confondre l'un avec l'autre.

Posons maintenant un problème que nous allons tâcher de résoudre par diverses méthodes :

Quel est le rapport des trois segments de l'organisme : ventre, poitrine et tête entre eux ?

Le savant positiviste, procédant par induction expérimentale, étudiera les tissus, les humeurs, les groupes nerveux existant dans chaque centre, et de cette étude induira une réponse plus ou moins complète.

Le philosophe, procédant par déduction pure, déterminera quel lien hiérarchique existe entre les trois

éléments étudiés, et il en déduira des considérations plus ou moins générales.

Ces méthodes sont connues et inutiles à détailler. Voyons maintenant comment procédera l'analogiste.

En premier lieu, il posera ces trois éléments d'étude d'après leur hiérarchie brutale :

En haut : La tête
 Au milieu : La poitrine
 En bas : Le ventre.

Cela fait, il cherchera tout de suite quelle est la représentation de chacun des segments dans les deux autres, puisque l'analogie nécessite un ou plusieurs termes identiques dans chacun des segments, termes qu'il s'agit ici de découvrir. Alors il dira :

Dans le ventre, il doit y avoir un élément caractéristique du ventre qui doit, de son côté, se trouver représenté dans les deux autres segments. Nous posons donc :

1, élément propre au ventre ;

Ventre: 2, représentation du ventre dans la poitrine ;

3, représentation du ventre dans la tête ;

Il en sera de même pour le second segment, la poitrine, qui doit avoir un élément propre et la représentation de cet élément dans chacun des deux autres segments.

Cela nous amène à constituer un tableau analo-

gique de recherches en écrivant sur une première colonne verticale :

Tête
Poitrine
Ventre

Et sur une seconde colonne horizontale :

Ventre. . . . Poitrine. . . . Tête.

C'est une sorte de table de Pythagore, où les éléments d'étude jouent le rôle des nombres, et c'était là le véritable aspect de la table de Pythagore telle que l'employaient les initiés. Nous avons donc un tableau ainsi constitué :

Tête			
Poitrine			
Ventre			
	Tête	Poitrine	Ventre

L'analogie va nous permettre de remplir les places restées vides et qui représentent les éléments à découvrir — et cela d'une façon très simple. Il suffit de réunir dans chaque case vide les deux noms dont cette case est l'intersection. (Procédé de la table de Pythagore pour les nombres.)

La première colonne verticale sera ainsi remplie :

Tête	Tête dans la tête		
Poitrine	Tête dans la poitrine		
Ventre	Tête dans le ventre		
	Tête	Poitrine	Ventre

En procédant de même pour les deux autres segments, on obtient le tableau définitif suivant :

Tête	Tête dans la Tête	Poitrine dans la Tête	Ventre dans la Tête
Poitrine	Tête dans la Poitrine	Poitrine dans la Poitrine	Ventre dans la Poitrine
Ventre	Tête dans le Ventre	Poitrine dans le Ventre	Ventre dans le Ventre
	Tête	Poitrine	Ventre

Il nous reste maintenant à nous adresser à la physiologie et à l'anatomie pour remplacer par les noms des organes leur caractère donné par le tableau et, aussitôt, nous aurons déterminé l'analogie entre les contraires, c'est-à-dire :

La tête dans le ventre et le ventre dans la tête ;
 La tête dans la poitrine et la poitrine dans la tête ;
 La poitrine dans le ventre et le ventre dans la poitrine.

∴

Les noms scientifiques vont éclairer ces analogies d'une curieuse façon et montrer la rigueur de la méthode de recherches que nous adaptons à l'incertitude de l'analogie quand cette analogie n'est pas ainsi déterminée par les intersections de plusieurs éléments.

Pour être complet dans nos rapports, nous nous souviendrons que le visage est l'unité qui résume les divers aspects de la trinité précédente, et alors nous obtiendrons le tableau suivant, dans lequel les termes

Inférieur	remplace	le mot	Ventre	ou	Abdomen
Moyen	—	—	Poitrine	ou	Thorax
Supérieur	—	—	Tête.		

et où la face synthétise le tout.

La tête dans le ventre ou le supérieur dans l'inférieur, c'est le plexus solaire ; tandis que le ventre dans la tête ou l'inférieur dans le supérieur, c'est les vaisseaux et ganglions lymphatiques de la tête.

Nous retrouvons là cette analogie entre les ganglions sympathiques et les ganglions lymphatiques, les premiers agissant pour la force nerveuse, comme les seconds agissent pour les réserves matérielles.

Nous trouverions de même d'autres curieuses analogies qui serviront de type d'étude à ceux qui voudront les étudier.

	COLONNE DU MONDE INFÉRIEUR (Ventre)	COLONNE DU MONDE MOYEN (Thorax)	COLONNE DU MONDE SUPÉRIEUR (Tête)	COLONNE DU MONDE SYNTHÉTIQUE (Face)
FACE	<i>Inférieur dans le Synthétique</i> Bouche (et goût)	<i>Moyen dans le synthétique</i> Nez (et odorat)	<i>Supérieur dans le Synthétique</i> Yeux sensitifs (vue) Oreilles (ouïe)	CENTRE DU MONDE SYNTHÉTIQUE Le Visage Toucher
TÊTE	<i>Inférieur dans le Supérieur</i> Vaisseaux et Ganglions lymphatiques de la tête	<i>Moyen dans le Supérieur</i> Carotides et artères cérébrales	CENTRE DU MONDE SUPÉRIEUR Cerveau et annexes	<i>Synthétique dans le Supérieur</i> Front Muscles moteurs des yeux Membres céphaliques ou maxillaire supérieur Larynx (Cheveux et barbe)
THORAX	<i>Inférieur dans le Moyen</i> Canal thoracique Vaisseaux lymphatiques	CENTRE DU MONDE MOYEN Cœur Poumons	<i>Supérieur dans le Moyen</i> Plexus cardiaque	<i>Synthétique dans le Moyen</i> Membres thoraciques N. pneumogastrique Seins
ABDOMEN	CENTRE DU MONDE INFÉRIEUR Estomac Intestins, Foie Rate (et annexes)	<i>Moyen dans l'Inférieur</i> Aorte abdominale Reins	<i>Supérieur dans l'Inférieur</i> Plexus solaire	<i>Synthétique dans l'Inférieur</i> Membres abdominaux N. pneumogastrique Organes génitaux

Si nous avons développé, comme exemple, le tableau se référant à l'homme, c'est pour montrer que la méthode analogique est applicable à nos sciences les plus techniques, comme la physiologie. Les applications les plus générales peuvent en être faites, mais elles ne seraient pas aussi démonstratives que celle que nous avons choisie.

Nous allons donner un tableau des trois grands principes étudiés par Claude de Saint-Martin : Dieu, l'Homme et l'Univers :

	Dieu	L'Homme	L'Univers
Dieu	Dieu en Dieu lui-même	L'Homme en Dieu	L'Univers en Dieu
L'Homme	Dieu en l'Homme	L'Homme en lui-même	L'Univers en l'Homme
L'Univers	Dieu en l'Univers	L'Homme dans l'Univers	L'Univers en lui-même

Chacune de ces sections formerait l'objet d'une étude particulière. Observons seulement que l'occultisme enseigne l'Unité de Dieu en Lui-même et sa Personnalité propre en dehors de l'Univers et de l'Homme.

Ainsi est réfutée dès maintenant l'accusation de

panthéisme portée par les théologiens contre l'occultisme.

L'occultisme étudie en effet successivement le matérialisme, le panthéisme, le déisme pour constituer leur synthèse en déterminant le terme supérieur qui peut les unir dans la mathèse absolue.

*
*

Lorsque, dans nos applications d'un tableau analogique, nous avons comparé la constitution de l'homme en esprit, âme et corps, à celle d'un équipage en cocher, cheval et voiture, on nous a objecté que cette comparaison ne serait plus vraie pour tout autre appareil moteur, comme une locomotive par exemple.

Cette objection nous a été faite par le R. P. Bulliot à l'ancienne Société d'études psychiques, présidée par le chanoine Brettes et où des théologiens devaient se rencontrer avec des adeptes des sciences contemporaines.

Pour répondre à cette objection et aux autres de même ordre, nous prendrons la liberté de donner trois tableaux en apparence futiles : l'équipage, la locomotive et la bicyclette.

Les occultistes un peu avancés pourront appliquer ces tableaux à des analogies très intéressantes et d'un tout autre ordre.

Nous insistons sur la constitution des tableaux analogiques pour éviter aux étudiants bien des mécomptes et des déboires, car la découverte du terme scientifique exact, répondant, d'une part, à sa place

Équipage	Cocher	Cheval	Voiture
Cocher	Cocher lui-même <i>Tête, Thorax Ventre</i>	Union du Cheval et du Cocher Mors Tête du Cheval	Union de la Voiture et du Cocher Place du Cocher ou Tête de la Voiture
Cheval	Union du Cocher et du Cheval Guides et bras du Cocher	Cheval lui-même <i>Patte, Corps Tête</i>	Union de la Voiture et du Cheval Place du Cheval ou Corps de la Voiture
Voiture	Union du Cocher et de la voiture Siège, Jambes et Freins	Union du Cheval et de la Voiture Brancards et Corps	Voiture elle-même Châssis Brancards Roues

<i>La Locomotive</i>	Mécanicien	Moteur	Voiture
Mécanicien	Mécanicien lui-même	Union du Moteur et du Mécanicien Manomètres et soupapes Robinet d'action	Union de la Voiture et du Mécanicien Place du Mécanicien
Moteur	Union du Mécanicien et du Moteur Commande de la Vapeur	Moteur lui-même Chaudière - Piston et Bielle	Union de la Voiture et du Moteur Place du Moteur
Voiture	Union du Mécanicien et de la Voiture Freins et robinet des freins	Union du moteur et de la Voiture Bielles agissant sur les Roues	La Voiture elle-même Châssis Place du Moteur Roues

dans le tableau au croisement des deux termes générateurs et, d'autre part, étant analogue de son contraire, demande des recherches tout à fait personnelles et laisse peu de place à l'invention purement imaginative.

Quand on a dressé les tableaux de plusieurs principes, on peut passer à un exercice encore plus intéressant : c'est le rapprochement de chacun des principes avec tous ses analogues dans les autres tableaux.

Ainsi on peut rapprocher de la manière suivante tous les tableaux à trois termes que nous avons donnés jusqu'ici.

Principes	Dieu	Homme	Univers
Homme	Esprit	Âme	Corps
Corps humain.	Tête	Thorax	Abdomen

Équipage	Cocher	Cheval	Voiture
Locomotive	Mécanicien	Moteur	Voiture
Bicyclette	Cycliste	Moteur	Bicyclette

On détermine ainsi la clef réelle des tableaux analogiques à deux, trois, quatre, cinq, sept et douze termes donnés par Agrippa dans sa *Philosophie occulte*. Chacun de ces termes peut, à lui seul, donner lieu à un tableau analogique, et tous les termes placés dans la même case des divers tableaux sont strictement analogues entre eux.

Ainsi l'analogie vient appuyer la déduction et l'induction dans tous les ouvrages occultistes. La grande difficulté pour l'emploi de cette méthode est, comme nous l'avons dit, de ne pas confondre l'analogie avec la similitude et de ne pas croire que deux choses analogues sont forcément semblables : ainsi le cerveau et le cœur sont analogues en occultisme, et ils sont loin d'être semblables. Cela tient à la doctrine des correspondances, dont nous avons dit un mot. Ce sont les choses placées dans une même colonne de correspondance qui sont analogues, et le caractère de l'analogie est déterminé par le sens général de la colonne tout entière.

Ainsi, d'après l'anatomie philosophique de Malfatti de Montereccio, l'estomac, le cœur et le cerveau jouent le rôle d'embryons respectivement à chacun des trois centres : abdominal, thoracique et céphalique, dans lesquels ils sont contenus. Ces organes sont donc analogues entre eux d'après cette fonction. Mais on peut aussi établir leur analogie d'après d'autres éléments d'appréciation. Si nous considérons en effet ces trois organes au point de vue de leur fonction générale, nous constaterons que le premier reçoit directement du monde extérieur des aliments ; le

second, de l'air atmosphérique ; et le troisième, des sensations. Il y a donc analogie au point de vue de la réception directe d'un apport extérieur, et cette analogie des trois éléments d'apport : les aliments, l'air et les sensations, est également entre eux, car l'analogie de deux choses entre elles détermine l'analogie de toutes les constituantes de ces deux choses. On voit l'élasticité considérable de cette méthode qui, sous son apparente simplicité, est très difficile à manier avec sagacité et précision.

L'analogie est la méthode théorique que les occultistes réservent à leurs recherches concernant le plan physique et le monde des lois.

Elle ne permet que d'avoir des lumières de seconde main sur le monde des principes et sur les causes premières. Pour pénétrer dans ce plan, les occultistes avancés dans la pratique possèdent une méthode de vision directe dans le monde invisible, jadis cultivée avec soin dans des écoles de prophètes, puis utilisée par les extatiques et les mystiques et conservée seulement, de nos jours, par quelques rares adeptes des sociétés chinoises, des fraternités brahmaniques ou par des envoyés des plans supérieurs. Ici encore, l'occultisme, qui nous était apparu presque comme un simple système philosophique, échappe brusquement à la méthode générale, pour faire appel aux mystérieuses pratiques auxquelles il doit son nom et aussi beaucoup de ridicules calomnies répandues sur son compte par les ignorants et les sectaires. Cette seconde méthode a été presque exclusivement utilisée pour les recherches concernant l'âme et

ses transformations après la mort, ainsi que les êtres spirituels qui peuplent les divers plans invisibles de l'Univers. Apollonius de Tyane, Jacob Boehm, Swedenborg sont, avec Claude de Saint-Martin et son maître de Pasqually, les plus connus des philosophes ayant employé cette méthode, ce qui les a fait classer parmi les mystiques.

L'union de l'analogie et de la vision directe a donné naissance à l'emploi des Nombres et des Symboles tel que le pratiquent les occultistes. En effet, pour éviter les erreurs auxquelles pouvait prêter l'emploi hors de propos de l'analogie, la kabbale est venue donner un précieux instrument de contrôle dans les nombres et leur conception symbolique. Chaque nombre répond, en effet, à une idée et à un hiéroglyphe caractéristiques, si bien que les lois des combinaisons des nombres vérifient la combinaison des symboles et des idées. On trouvera, dans les ouvrages des Pythagoriciens et dans les livres d'Euclide consacrés aux nombres (1), qui se sont particulièrement voués à ce genre d'applications, d'intéressants renseignements à ce sujet. Plutarque en a résumé quelques-uns dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*. C'est par ce traité que nous avons notion des nombres triangulaires et losangiques admis par les occultistes au même titre que les nombres carrés ou cubiques. Il en est de même des opérations arithmétiques courantes, auxquelles les occultistes ajoutent :

1° L'addition théosophique, qui consiste, étant

(1) Traduction Peyrard en 3 vol. in-4, vol. I.

donné un nombre quelconque de 1 à 9, à additionner tous les nombres, depuis l'unité jusqu'au nombre considéré. Soit, par exemple, le nombre 5; pour avoir son addition théosophique, on additionnera 1, 2, 3, 4 et 5, c'est-à-dire tous les nombres de 1 au nombre considéré 5. Cela donnera 15. Le nombre 4 donnerait, par le même procédé, 10.

2° La réduction théosophique, qui consiste à réduire les nombres composés de deux ou plusieurs chiffres en nombres d'un seul chiffre, par l'addition successive de tous les chiffres constituant le nombre, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un seul chiffre. Exemple : le nombre 25 se réduit à $2 + 5 = 7$; le nombre 34.224 se réduit successivement de la façon suivante : $3 + 4 + 2 + 2 + 4 = 15$; $15 = 1 + 5 = 6$; donc 34.224 égale 6 en ultime réduction.

Claude de Saint-Martin, dans son livre sur les Nombres, appelle racine essentielle le résultat de l'addition théosophique, et il en fait le complément des racines carrées et des racines cubiques.

Pour terminer ce rapide aperçu sur les Nombres, il nous reste à rappeler le sens des plus couramment utilisés, au point de vue symbolique, par les occultistes.

1. Le principe positif. — 2. Le principe négatif. — 3. Le premier terme équilibré, résultant de l'action des deux principes précédents. — 4. La première forme matérielle. — 5. Action du principe actif (1) sur la forme (4), la vie. — 6. L'équilibre des forces, les deux courants involutif et évolutif de la nature, figurés hérographiquement par le sceau de Salomon.

(Deux triangles entrelacés et à sommets opposés.) — 7. Action de la force équilibrante (3), sur la forme (4), premier terme parfait. — 8. Équilibre des formes, justice. — 9. Triple ternaire, symbole des trois plans matériels. — 10. Action du principe actif sur le néant (0). Première création complète, image et modèle de toutes les autres.

Nous arrêterons ici ces exemples, qui pourraient être considérablement développés. Chaque nombre a, en effet, au moins trois sens avec des adaptations diverses aux divers plans. Les Kabbalistes ont spécialement travaillé cette question...

PAPUS.

ÉTUDES TENTATIVES

(*Suite et Fin*)

L'AMOUR DIVIN

L'amour divin est peut-être la chose dont on parle le plus et à laquelle on pense le moins. On est si habitué de dire que Dieu nous a sauvé par amour, qu'il est rare qu'on y pense, ne fût-ce qu'un moment, d'une manière intime et positive.

Au cours de ces études que nous avons entreprises nous avons laissé de côté cet aperçu de l'Être Omniprésent jusqu'à notre dernier moment.

Il fallait montrer à nos lecteurs que nous considérons Dieu comme entité pratique et vivante que nous sommes appelés à suivre et à refléter, et non comme un songe éloigné qui pourrait attirer nos regards éblouis.

Or, voici en quoi consiste, à notre avis, la preuve réelle de l'amour de Dieu, c'est en ce que sa révélation est mobile, en ce qu'elle nous suit et s'adapte toujours à notre état actuel et individuel.

Ceci n'est point une thèse, ou une promesse éloignée, c'est la vie qui nous alimente de jour en jour, c'est l'amitié cachée d'un Être infiniment puissant qui, aussitôt qu'on l'appelle, répond : « Je suis là ». Quel Être, quelle amitié, dira-t-on. Celle du Dieu tout-puissant qui s'est toujours incarné parmi nous. Se transformant à nos yeux ainsi qu'un rêve de merveilles, et cependant toujours infiniment supérieur à nos attentes, Dieu reste toujours fidèle à sa Nature divine.

Il s'adapte infiniment à nos besoins.

Nous dira-t-on que cela est chimère, que nous n'en savons rien, à part le sacrifice de Jésus-Christ dont nous ne connaissons que quelques traits trop souvent estropiés par le temps, l'usage qu'on en fait et surtout dénaturés par le fait même de leur transmission ? Dira-t-on que la vitalité active manque à ce Dieu qui se tient au loin et laisse souffrir, seule, cette humanité pervertie qui attend son jugement ?

Nous ne le croyons pas. Si l'humanité doit être sauvée, le principe qui la sauve doit être au milieu d'elle. Le Christ a-t-il fini son œuvre ? Regardons

autour de nous, et la réponse vraie ne manquera pas de nous sauter aux yeux. Avant que le Sauveur ne vint sur cette terre, il y eut des prophètes en qui le Saint-Esprit préparait son œuvre ; or pourquoi maintenant n'y en aurait-il pas aussi bien ! L'Esprit qui séjourne en Jésus-Christ, qui est vivant, ne mystifie point ceux qui s'approchent en adorant. Si Dieu est en nous, combien plus n'enverra-t-il pas quelqu'un pour nous guider qui soit en Lui ?

Serait-il possible qu'un tel homme se tienne sur la terre sans que tous ses habitants le sachent et se précipitent vers lui ?

Toute la terre a-t-elle connu Jésus-Christ ? Non, loin de là, car nous ne sommes, chacun d'entre nous, attirés que vers les centres d'idées, de convictions, de vies qui sont les plus fortes en nous-mêmes. Il ne dépendra donc point du hasard ou de la bonne chance de tel ou tel individu qu'il soit mis sur la route d'un guide céleste incarné, mais de son propre cœur et de ce que son cœur a aimé.

Pour nous Dieu ne manque pas d'actualité, car, s'il nous donne notre pain quotidien tous les jours ; si ce qui est dans l'ordre physique est aussi dans l'ordre moral et que le soleil matériel nous éclaire journellement, combien plus ne nous laissera-t-il pas sans indications directes et pressantes dans le domaine de nos âmes ?

Il est rare que quelqu'un désire l'actualité divine. Un Dieu spectateur est plus à notre goût qu'un directeur vivant de nos plus petits actes. Les églises sont vides, et ceux qui ont le cœur souffrant (nous parlons de la

majorité et non de la minorité) n'y vont point chercher ce que réclame en eux la soif de Vérité. Nous sommes modernes, il nous faut l'actualité. Ceux qui nous parlent de Dieu, de la religion n'ont pas la vie nécessaire pour rassasier nos âmes. On nous dit que la vérité n'est renfermée que dans cette seule manifestation du Sauveur et que, pour recevoir l'Esprit, il faut être parfait. Or, croyez-vous que le Consolateur qui doit préparer la vie à l'Esprit viendra se mettre devant le monde en confusion et que d'un coup tous les « bons », qui sont encore des mauvais, tomberont à genoux et, l'adorant, seront reconnus par Lui pour siens ? Ne serait-ce pas plutôt que Celui qui, d'après les propres paroles du Sauveur, *prendra du sien pour nous en donner*, viendra comme Lui consoler et attirer vers Lui les gens *individuellement*, et dans l'ombre de cette vie affairée qui l'ignore ?

Seul à seul, dans la solitude du désespoir ceux qui auront reçu l'aide demandée à un homme qui passa près d'eux reconnaîtront peut-être qu'il fut un envoyé du Ciel.

Pour nous, humains, il existe des théories; pour Dieu Omniprésent *tout est pratique*. Une à une ses créatures le reconnaîtront, non pas en troupeau bruyant et sûr de lui-même, mais dans la solitude suprême du cœur humain. Si cela était autrement, il faudrait des phénomènes pour faire croire, des représentations pour former l'âme à voir, sans connaître. Or tout ceci est étranger à l'amour de Dieu, et la seule preuve réelle de ce que nous avons acquis réside dans l'intensité de la conviction que comporte notre être

personnel. Cette conviction-là ne dépendra plus des faits extérieurs, ni des démentis matériels accumulés contre elle, — cette conviction-là aura la vie par elle-même, car elle ne peut découler que du Chef de toute vie.

Il est une chose qui souvent ébranle notre foi dans le Bien et par conséquent en Dieu, c'est la suprématie du mal invisible sur le Bien. Nous oublions qu'une lutte engagée peut comporter la victoire, malgré les défaites qui à prime-abord semblent fixer l'arrêt de sa destinée. Dieu tire parti du mal en le mêlant au bien. Le bien existe, le mal passe à travers lui. Le mal évolué et inondé de lumière devient le bien aussi intense que sa force primitive en mal le lui permet.

Si nous avons en nous une étincelle divine, c'est afin qu'elle travaille les substances ténébreuses qui lui sont échues en partage et que, les ayant rendues lumineuses, elle retourne avec elles à l'Harmonie céleste.

La différence entre l'amour humain et l'amour de Dieu consiste en ce que nous avons presque toujours une raison égoïste dans nos attachements ; tandis que le Ciel nous aime *toujours* et *partout* pour notre but final et pour ce que nous sommes momentanément.

Que nous soyons bons ou que nous soyons mauvais, il nous aime tous indifféremment, mais nous ne le voyons pas encore.

ZHORA.

TABLEAU MYSTÉRIEUX

On montre à Washington un tableau mystérieux représentant le Christ, peint par Henry Hammond Ahl. Ce tableau, qui n'est pas terminé, attire la plus grande attention. D'après le représentant à Washington du journal de Springfield, l'*Union*, cette peinture intrigue savants et hommes du monde. On la connaît sous la désignation de : « A l'ombre de la Croix » et son histoire est aussi intéressante que sa production est inexplicable.

Après avoir étudié dans les centres artistiques de l'ancien monde, M. Ahl était rentré en Amérique et avait établi son atelier à Springfield, Mass., où, pendant quelque temps, il peignit des portraits et des paysages. Sur le conseil de quelques amis, il tourna son attention vers les sujets religieux, et commença entre autres un portrait du Christ de grandeur naturelle. Il ne réussit pas à réaliser son idéal, et cette ébauche interminable finit par devenir pour lui une cause de chagrin.

Parmi les visiteurs de son atelier se trouvait un conférencier pour sujets bibliques, très connu, qui s'intéressa profondément à ce tableau, et essaya de faire comprendre à l'artiste l'aspect du Christ, tel qu'un rêve saisissant le lui avait montré. L'artiste chercha vainement à reproduire cet idéal, et il y avait renoncé, quand la vision se retraça soudain à son esprit. Il commença aussitôt à faire un tableau du Christ très frappant.

Désireux de savoir ce que le conférencier en dirait, il l'envoya chercher. Dès que celui-ci fut entré dans l'atelier, il s'écria : « Eh bien ! vous avez peint le Christ tel que je l'ai vu ! »

Peu de temps après, M. Ahl eut affaire à son atelier pendant la nuit et il fut étonné en s'apercevant que son tableau était visible dans l'obscurité, que le Christ sem-

blait marcher à la clarté de la lune, et qu'au-dessus et derrière lui se voyait une croix.

Sa première idée fut que la lune donnait sur le tableau à travers quelque fenêtre et que la croix était un effet d'ombre. Puis il se rappela qu'il n'y avait pas de lune ce soir-là. Il n'entrait pas dans l'atelier un seul rayon de clarté du dehors et pourtant le tableau brillait d'une lumière douce. Il n'avait pas songé à mettre de croix dans son tableau et cependant la croix était là, bien visible, à la lueur propre de la peinture. Ce phénomène était inexplicable. Les peintures employées étaient des couleurs usuelles. Il fut si profondément impressionné qu'il ne toucha plus à son tableau, qui est resté inachevé jusqu'à ce jour.

Cette peinture fut achetée par un médecin de Washington et emportée dans cette ville, où elle fut montrée à des savants qui reconnurent l'impossibilité de donner aucune explication. Elle est exposée publiquement et a été le sujet de bien des sermons. Un ministre protestant disait : « Ce tableau est ce que j'ai vu de plus étonnant ; que ce soit par suite d'un hasard merveilleux ou que ce soit un prodige, il fera plus pour attirer l'attention sur le Christ que tout ce qui s'est produit à notre époque. »

A la lumière ordinaire le tableau représente une figure du Sauveur debout de grandeur naturelle, vêtu du simple vêtement des Galiléens, une main sur la poitrine, l'autre pendante sur le côté. Dans l'obscurité, la figure semble marcher dans un clair de lune. Elle paraît se mouvoir. Le visage, les vêtements, les mains ressortent avec une clarté étonnante. Derrière ce Christ, qui semble vivant, on voit une croix bien dessinée.

Le tableau est exposé dans une chambre dont toute lumière est exclue par d'épais rideaux sombres. Quand on entre, on ne voit tout d'abord rien. L'introducteur explique que, par suite de l'éclat de la lumière du dehors, il faut environ cinq minutes pour distinguer quelque chose ; mais au bout de ce temps l'œil s'habitue à l'obscurité, la lueur apparaît, et si l'on regarde le tableau avec attention, on perçoit tous les détails. Le phénomène se produit, littéralement.

Il n'y a pas d'artifice, et il ne peut y en avoir. Toute

lumière est éteinte, et les spectateurs intrigués examinent minutieusement, et peuvent tourner tout autour, en promenant leurs mains derrière, devant, sur le cadre, pour tâcher, mais inutilement, de découvrir le secret.

M. Ahl voudrait bien le connaître, ainsi que le propriétaire du tableau, car, s'il est possible de mêler aux couleurs une substance qui les rende lumineuses pendant des années, la fortune de celui qui trouvera ce secret est faite. Mais M. Ahl n'a jamais été capable de refaire un tableau doué des propriétés de son fameux : « A l'ombre de la Croix. »

Le plus merveilleux reste à dire. C.-H. Claudy, qui habita autrefois Springfield, et qui maintenant est directeur de « l'Inventeur américain », s'est intéressé à ce tableau à un point de vue scientifique, et est parvenu à le photographier à sa lueur propre. Il a prolongé l'exposition pendant 36 heures, et au développement la peinture est apparue telle qu'on la voit dans le jour, sans la croix. — *Light of Truth.*

(*Revue spirite*, avril 1902.)

SHAKESPEARE

Dieu, dit-il, est l'invisible évident.

Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde.

Nous qui parlons ici, nous ne croyons rien hors de Dieu.

Cela dit, continuons.

Dieu crée l'art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait ; il n'en a pas d'autre.

Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par « un Alleur », un Esprit.

Disons-le à ce propos, car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ç'a été une bizarre erreur

de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem*. L'œuvre semble surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain ; dans l'antiquité le trépied, de nos jours la table. La table n'est autre chose que le trépied revenant.

Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moïse et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

D'autre part, la table, tournante ou parlante, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonctions de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant la chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen, nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit, comme un autre, à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant XVIII de l'*Iliade*, en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'ex-

plication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires et résistaient à leur maître, et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allaient pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose*, à propos de la grande conspiration des sorciers du IV^e siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était couverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux, *ex diversis metallicis materiis fabrefacta*, comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène toujours rejeté et toujours reparaissant n'est pas d'hier.

Du reste, quoi que la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration des poètes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme. La racine plonge dans la terre; le cerveau plonge en Dieu :

C'est-à-dire dans l'infini.

Ceux qui s'imaginent — il y en a, témoin ce Forbes — qu'un poème comme *le Médecin de son honneur ou le roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

Donc écartons le trépied. La poésie est propre au poète. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite, soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend; mais ne diminuons pas les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont pas nécessaires; laissons au cerveau ce qui est au cerveau

et constatons que l'œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.

Tout cela ne peut qu'exciter la curiosité du public à connaître le contenu des fameux cahiers de Jersey. Espérons que M. Paul Meurice, qui les a en sa possession, consentira bientôt à satisfaire cette curiosité.

(*Echo du Merveilleux*, 15 mars.)

Nécrologie

Le vicomte de Torres-Solanot, né à *Madrid* le 20 janvier 1840, est mort à 5 heures de l'après-midi, le 24 janvier 1902.

Ce fut le dimanche 26 janvier, à 10 heures du matin, qu'eurent lieu les obsèques solennelles de notre inoubliable frère. Les six cordons du poêle étaient tenus par les senors Almasqué, représentant la « *Revista* » ; Estapa, pour la « *Union Kardéciana* » ; Duran, ami intime ayant recueilli le dernier soupir du vicomte ; Brunet, pour le « *Centro Barcelonès* » ; Palasi, pour la presse spiritiste ; et Roca, pour les groupes de la région.

Sur le char étaient déposées deux magnifiques couronnes de fleurs naturelles : l'une de la part de la famille et l'autre des spirités ; cette dernière avec un beau nœud de ruban moiré couleur bleu ciel.

En tête du cortège marchaient : un neveu du vicomte ; Senor Fernandez, comme exécuteur testamentaire ; Don Féliciano Oliveras et Don Jacinto Esteva (père) représentant son fils, président de « *La Union* » et du « *Centro Barcelonès* », qui n'a pu y assister par suite de la désincarnation de sa belle-sœur, Maria Grau, dont l'enterrement devait avoir lieu le soir du même jour.

Ont assisté aux obsèques de nombreux délégués parmi lesquels nous nous rappelons ceux des cercles : « *Fraternidad* » et « *Aurora* », de Sabadell ; « *La Esperanza* » de Saint-Martin ; « *La Union Fraternal* » de Manresa ; « *La Buena Nueva* » de Gracia ; « *La Fraternidad Humana* » et la revue *Lumen*, de Tarrassa ; « *La Sociedad Pro-*

gresiva Femenina » ; la « Logia Constancia », etc., etc.

Avant de déposer dans le tombeau la dépouille corporelle de notre estimé ami, plusieurs discours furent prononcés par les frères Fernandez, Puigdoller et Aguarod, et par Amalia Domingo.

(Le Progrès Spirite, mars.)

*.

Jules-Stanislas Doinel, l'ancien patriarche gnostique, vient de mourir à Carcassonne. Quels qu'aient pu être ses errements, nous n'avons à nous souvenir ici que de la sincérité et de la foi idéaliste de notre ex-collaborateur. Que la Lumière divine l'éclaire dans l'Au-delà !

REVUES ET JOURNAUX

Rosa Alchemica semble se vouer à l'étude de l'astrologie ; signalons spécialement les études savantes de M. Paul Flambart. Dans l'*Echo du merveilleux*, lire les intéressants travaux physiognomoniques de Genia Lioubow, les faits de sorcellerie anciens et modernes. Dans le *Mercure de France* (avril), le Rituel et Code ésotérique de la Société secrète du Baxen par Léon Charpentier. Très bonnes théories de Gabriel Delanne sur le somnambulisme avec glosolalie dans sa *Revue scientifique et morale du spiritisme* (mars et avril).

Reçu la *Revista magnetologica* (mars 1902), la *Revue maçonnique* (avril), la *Paix universelle*, la *Résurrection*, la *Revue des Études psychiques*, le *Moniteur des Études psychiques*, *Die Ubersinnliche welt* et *Der Theosophischer Wegweiser*. Les étudiants qui s'intéressent au développement de la volonté liront avec fruit la revue de M. K.-S. Guthrie, de Lamott (Pa. U. S. A.) : *The Prophet*. Dans l'*Islamic World*, une biographie complète de John Yarker. *The Star of the Magi* publie des traductions du français et des renseignements d'astrologie intéressants ; *Psychic et occult Views* de Toledo s'occupe surtout de

bibliographie et de volonté. Dans le *Theosophist* (février et mars) un article de W.-A. Mayers sur le Christ considéré comme un adepte.

Nouvelles diverses

Notre ami et collaborateur Edgar Jegut a donné dernièrement une conférence très applaudie, dans la salle du *Spiritualisme moderne*, sur l'idée de l'immortalité chez les sauvages.

..

Le dimanche 30 mars a été célébré au Père-Lachaise le 33^e anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

ORDRE MARTINISTE

Le développement de l'Ordre croît aux États-Unis, en Suisse, au Danemark et en Italie.

Les loges de Paris redoublent d'activité à la fin de cette session et les initiations s'y font en grand nombre.

LIVRES REÇUS

D^{rs} LAURENT ET NAGOURE. — *L'Amour et l'Occulte*, in-18, chez Nigot.

ERICH BOHN. — *Le Médium Anna Rothe à Zurich*, br. in-8 (extr. de *Nord und Süd*).

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Ciè, 9, rue N.-D. de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages **1 franc.**

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. **1 franc.**

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. **O fi**

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge l'acheteur.*

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✘

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

55^{me} VOLUME. — 15^{me} ANNEE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1902)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les phénomènes psychiques illustrés (p. 193-194) **Papus.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Le Mont Pelé (p. 195 à 199) **Tidianeuq.**

L'idée d'âme dans l'ancienne Egypte (suite et fin)
(p. 199 à 214) **Amelineau**

Au pays des esprits (suite) (p. 214 à 216) **X...**

Lettres magiques (suite) (p. 216 à 244) **Sédir.**

PARTIE INITIATIQUE

A propos de la Martinique (p. 244 à 248) **Papus.**

La Rose-Croix essentielle (p. 248 à 268) **X...**

Attraction (p. 269-270) **Zhora.**

Société des conférences spiritualistes. — Ecole hermétique. — Le Monde invisible. — La Main de Fatime. — Victor-Émile Michelet. — Bibliographie. — Revue des Revues. — Livres reçus.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS : — 50, Chaussée d'Antin, 50 — P.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *l'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *l'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument *visées*.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénomènes Psychiques

ILLUSTRÉS

LES APPARITIONS TÉLÉPATHIQUES

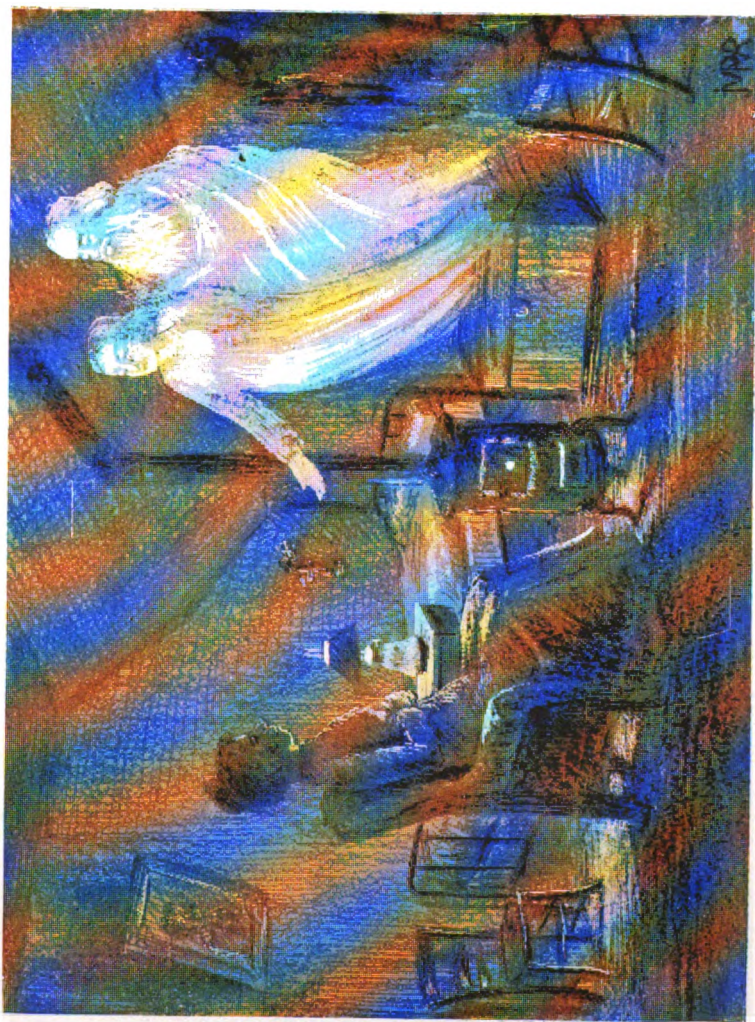
Au début de l'étude des phénomènes spirites, le rôle des visions n'a pas généralement été jugé à sa juste valeur, par l'absence à peu près forcée de tout contrôle possible. Et cependant ce sont ces faits de vision, baptisés pour la circonstance visions télépathiques, qui devaient conduire les corps savants à l'étude de tous les phénomènes psychiques. Sans rechercher si la vision des fantômes des morts était possible et surtout sans chercher à établir une théorie toujours hasardeuse de ces faits, les Sociétés psychiques ont concentré leur enquête sur les cas bien nets d'apparitions de fantômes des vivants, et des centaines de faits très caractéristiques ont été réunis, en Angleterre, par la Société des Recherches Psychiques et, en France, par Camille Flammarion dans son livre sur *l'Inconnu*.

On trouvera également un recueil de faits probants dans la publication du D^r Dariex, *les Annales des*

Sciences psychiques, et nous en avons donné quelques-uns dans notre revue l'année passée.

L'occultisme, comme la plupart des écoles spiritualistes, explique ces faits par le dédoublement passager ou permanent de l'être humain et la « sortie en plan astral » d'une partie de ses éléments constitutifs. Dans certains cas, il y a projection d'une image astrale de la personne qui apparaît; dans d'autres cas, il y a dédoublement réel et apparition du corps astral ou périsprit lui-même. Cette apparition peut se faire à longue ou à courte distance, car le temps non plus que l'espace n'ont d'existence réelle dans le plan astral.

La figure jointe à cet exposé fera bien comprendre les caractéristiques de cette vision télépathique.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LE MONT PELÉ

L'effroyable catastrophe de la Martinique n'a pas été sans occuper aussi bien les occultistes que les autres savants.

Le premier tour a été donné à la clairvoyance, et, dans les prédictions antérieures et récentes, on a trouvé trace de l'annonce de ce terrible bouleversement.

Les partisans du microcosme et du macrocosme ont aussi été satisfaits, car, assimilant la terre à un immense corps, ils ont triomphé. Les laves bavées ne sont-elles pas les expectorations périodiques du monstre ?

La question peut s'envisager encore sous bien des aspects plus ou moins occultes, mais je suis plus porté à étudier ce qui a trait à la tradition de la science ; c'est-à-dire à la connaissance exacte des races, des continents disparus, etc.

Or, je crois utile de citer ici quelque chose de peu connu et qui n'a pas été remarqué.

Le principal cratère de la Martinique se nomme le

mont Pelé. J'ai demandé à des personnes originaires de cette île l'étymologie de ce mot, ou plutôt de son origine, sans en recevoir d'explication satisfaisante. Pelé semblerait dire chauve, dénudé, c'est du moins ce qu'il saute à l'esprit.

Or, si on consulte la *Mythologie du monde minéral* de André Lefèvre (1889), nous y voyons : « Il est un volcan aux îles Sandwich, qui a engendré tout une mythologie. Cinq déesses l'habitent : la farouche Pelé ; Ma-Koré-Wawai-Waa, aux yeux étincelants ; Noï-tapori-a-Pélé, celle qui baise le sein de Pelé ; Tabouenaena, la montagne enflammée ; enfin Opio, la plus jeune des sœurs.

« Pelé est la grande divinité nationale ; on raconte sa lutte furieuse avec un esfroyable monstre ou dieu-cochon, Tama-Pouaa, sa course dévastatrice lorsqu'elle faillit atteindre de sa langue de feu le héros Kahavari, enfin le secours qu'elle apporta au roi Taméhamétra, le Napoléon hawaïen, dans une bataille décisive. »

Après les astres, ce furent les montagnes qui eurent le plus de droits à l'adoration des races primitives, d'où le culte des pierres levées.

Mais les volcans, dans toutes les régions où ils se dressèrent, furent surtout les dieux redoutés ; la déesse Pelé en fut l'esprit aux îles Sandwich ; « la déesse à la langue de feu », et Pelé dut être un synonyme de volcan en activité.

Mais, et c'est ici le curieux du problème, comment ce mot passa-t-il des îles Sandwich à la Martinique ? Si vous voulez bien prendre un planisphère, vous

remarquerez qu'entre ces îles il y a à compter, non loin du tropique du Cancer, près de 100 degrés, presque un tiers de la circonférence terrestre. La première est sentinelle avancée dans le Pacifique, du groupe australien de la Micronésie, tandis que la seconde est une des plus orientales des Antilles. Le Mexique et toute l'Amérique centrale s'élèvent entre le Pacifique et l'Atlantique.

Aussi faut-il faire place aux hypothèses ? Grâce aux vents, des gens partis d'une île ont-ils abordé au continent américain et ensuite se sont-ils dirigés vers l'autre ?

Les Caraïbes ont-ils hérité de la déesse Pelé (car ils ont adoré ce volcan), ou est-ce le contraire qui a eu lieu ? La migration s'est-elle produite dans le sens inverse ?

D'après les théories géologiques actuelles, toute cette région voisine de l'équateur serait une longue chaîne de puits volcaniques qui peu à peu se seraient élevés au-dessus de l'Océan et autour desquels des ceintures madréporiques se seraient formées et transformées plus tard en îles. Dans l'Amérique centrale et au nord de l'Amérique du Sud, des soulèvements postérieurs auraient donné au sol une plus grande fixité, en auraient fait un continent.

Qui dit soulèvements possibles dit aussi abaissement, rupture en un autre point, c'est la loi de l'équilibre. Or, c'est ici que le problème devient délicat : la fameuse Lémurie, ce continent fantôme sur lequel la race rouge aurait évolué, était placée où se trouve la Malaisie, la Nouvelle-Guinée, la Micronésie.

Il touchait peut-être à l'Amérique centrale. Dans le golfe des Antilles, au lieu d'îles éparses, il y avait peut-être des terres moins brisées. Avant la venue de ces nombreux volcans, une terre ferme pouvait exister. Si les volcans d'Auvergne et de la Bohême ont cessé d'exister comme volcans actifs, d'autres depuis le moment de leur suppression ont pu se révéler.

Or, nous autres chercheurs de l'ancienne tradition, nous ne devons rien négliger pour essayer de retrouver les vestiges des peuples disparus, de ceux qui créèrent les premières formes des croyances humaines, que nous n'avons fait que reprendre, sans les changer beaucoup; le secret des choses, le but de notre destinée nous sont encore aussi cachés qu'à l'époque de l'âge de pierre.

Or, le champ de l'histoire s'élargit, recule; il suffit d'aller voir au Grand Palais les admirables collections Morgan, pour comprendre qu'en voyant certains objets âgés de plus de six mille ans, il avait fallu bien des générations antérieures pour produire des objets de maître et non des ébauches d'enfant.

Il n'y a pas que le matériel qui saute aux yeux, mais c'était le symbolisme compliqué qui régnait à ces époques lointaines où des écritures, des signes encore inexploqués fixaient les pensées.

Avant ces lointaines civilisations asiatiques, on sent que d'autres plus anciennes, totalement disparues, avaient dû évoluer, faire l'homme, et que le sol qui les avait portées, comme fatigué, comme inutile, avait suivi la fatale loi: il était aussi mort à son tour pour enfanter de nouvelles terres avec des races plus jeunes.

Dans tous les déluges de la tradition on voit des couples s'échapper et survivre au désastre. A la suite de la disparition de la Lémurie, des habitants durent assurer la transmission du précieux dépôt des connaissances du moment.

Or, ce culte de la déesse Pelé, dans des endroits si éloignés les uns des autres, mais qui autrefois ont peut-être eu la possibilité de communiquer, n'est-ce pas un indice de ladite communication ?

N'oublions pas que nous sommes en terrain volcanique où l'adoration du feu qui ravage est le premier des besoins ; on le vénère, car on le redoute, il faut l'apaiser.

D'autres plus compétents que moi pourront étudier cette question qui a son intérêt, surtout en ce qu'on trouve un même nom de dieu et de croyance chez des peuples différents et séparés.

TIDIANEUQ.

L'IDÉE D'ÂME

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTÉ

PAR E. AMELINEAU

(Suite)

IV

Ces deux solutions d'un même cas se fondirent par la suite dans une même croyance, sans cependant

disparaître tout à fait du sol de l'Égypte : le peuple continuait toujours de croire aux explications primitives et les esprits supérieurs seuls modifiaient toujours leurs pensées vers le mieux. C'est cette stratification des croyances en Égypte qui rend difficiles l'analyse et l'étude des idées dans la vallée du Nil. Dans la question qui nous occupe, on finit par localiser les Dieux et leur donner un empire très bien défini, et ce fut Osiris qui reçut en partage la domination sur les morts, pendant que Râ avait à lui l'empyrée. C'est surtout par le Dieu Osiris et sa légende que les croyances de l'Égypte sur les âmes et leur future destinée se répandirent en dehors de la vallée du Nil, et que jusqu'à ces dernières années on a connu la solution qu'avaient trouvée les Égyptiens de cette question qui passionne toujours et passionnera si longtemps encore la pauvre humanité.

Quand donc l'âme s'était séparée du corps, elle se rendait, pensaient les sages de l'Égypte au moins dix-huit siècles avant Jésus-Christ, elle se rendait, dis-je, sous la forme du corps ou sous celle d'un oiseau à tête humaine, à la *Bouche de la fente*, voletant ou gravissant les pentes escarpées de la montagne, un bâton à la main. Là elle disparaissait, comme dans le mythe solaire, elle entrait dans le royaume des ténèbres et commençait un long, difficile voyage, sujet à péripéties et à catastrophes de tous genres. A chaque instant, elle était arrêtée par des puissances monstrueuses qui lui refusaient le passage et qu'elle ne pouvait vaincre qu'avec les formules magiques et les mots de passe dont on avait dû avoir soin de la

munir sur terre. A mesure qu'elle traversait l'un des territoires des divinités infernales, elle était soumise à une série d'épreuves, dont elle devait sortir victorieuse. Ainsi dans les champs d'Ialou ou de Souchets comestibles, elle devait cultiver le blé d'Osiris, et comme elle ne pouvait le faire à elle seule, étant une âme de qualité, car les âmes de condition inférieure ne comptaient pas, elle appelait une foule de personnages qui avaient nom *répondants*, parce qu'ils devaient répondre à l'appel qui leur était fait. Ces *répondants* avaient été placés dans la tombe sous la forme de petites statuettes de terre cuite, recouvertes le plus souvent d'un émail bleu, habilement ou grossièrement faites, tenant les instruments du laboureur dans leurs bras croisés sur la poitrine : c'étaient les restes d'un usage barbare qui voulait qu'à la mort d'un chef on ensevelît avec lui la plus grande partie de sa domesticité. Dans un autre domaine, il fallait se livrer à d'autres exercices, par exemple tuer le serpent Apophis, percer l'âme d'une lance, etc. Lorsque l'âme avait ainsi accompli avec succès les travaux auxquels la soumettaient les Dieux des districts infernaux, elle arrivait devant une série de portes gardées par des génies à tête de serpent, tenant un long couteau : non seulement elle devait savoir leurs noms et donner les mots de passe ; mais elle devait connaître en outre une foule de choses dont l'ensemble forme un total assez fort. On ne lui faisait grâce de rien. Les portes passées, il fallait aussi traverser les pylônes ; puis l'âme arrivait devant un grand lac de feu où attendait une barque fée dont il fallait con-

naitre tout le grément et qui lui faisait subir un examen détaillé et minutieux. Ce lac une fois franchi grâce à cette barque, elle arrivait à la porte de la grande salle de justice et l'examen reprenait de plus belle. Lorsqu'elle avait réussi à passer cette porte, elle se trouvait dans la salle du jugement, devant le tribunal où siégeait Osiris accompagné de ses quarante-deux assesseurs dont il fallait encore savoir les noms. L'âme était introduite devant ce terrible sanhédrin par Horus psychopompe. Le Dieu grand, Osiris, se tenait sur un trône placé sous un grand édicule soutenu par des colonnes de bois (1). Devant lui étaient les quatre génies funéraires, Amset, Hapi, Tiaoumaoutef et Qebehsenouf; derrière lui, les déesses Isis et Nephthys, ses sœurs; autour de lui les Dieux assesseurs, vingt-deux de chaque côté. Au milieu de la salle était une balance, près du fléau de laquelle se tenait Anubis, le Dieu de l'embaumement, chargé de régulariser la pesée. Près du plateau de gauche se tenait le greffier divin, Thot, sa palette de scribe à la main gauche et le calame dans la main droite; près du plateau de droite, accroupi sur une sorte d'édicule en forme de fausse porte, était un monstre à tête d'hippopotame appelé d'un nom qui signifie la *grande dévorante*. En face de cet imposant tribunal, l'âme dans un long discours faisait son apologie : c'est ce que l'on a nommé la *confession négative*, parce que l'âme y énumère tous les péchés qu'elle

(1) Ce détail montre que cette partie de la légende était censée avoir été créée à une époque ancienne, où les colonnes architecturales se faisaient encore en bois.

n'avait pas commis. Cette apologie, qui est à la fois négative et affirmative, est un morceau de haute morale, dans lequel on trouve fidèlement résumées les idées de l'Égypte sur la plupart des devoirs sociaux qui incombait à l'Égyptien en tant qu'homme et en tant qu'habitant de la vallée du Nil. Lorsque cette apologie était terminée, on faisait la contre-épreuve en plaçant dans le plateau gauche de la balance une statuette de la déesse Vérité-Justice et dans le plateau de droite le cœur de l'homme, celui qu'il avait reçu dans le sein de sa mère, pour montrer en quelque sorte que toutes les actions de l'homme étaient justifiables de ce jugement. Thot lisait alors l'énoncé des divers actes de l'homme tels qu'ils avaient été enregistrés sur le grand livre, et, à la fin de cette lecture, si le cœur était en contrepoids exact avec la vérité, l'âme était proclamée justifiée, digne de se métamorphoser en tout être qu'elle voudrait, de sortir pendant le jour et de monter sur la barque de Râ; si, au contraire, le contrepoids du cœur était insuffisant, l'âme était proclamée impie, elle devenait la proie de la *grande dévorante* ou subissait quelques autres supplices et finalement elle était renvoyée mener une seconde vie qui devait corriger la première. Après cette seconde vie, si l'âme ne s'était pas amendée et si le cœur se trouvait encore trop léger, elle était punie de la *seconde mort* ou de l'anéantissement final.

Il n'est personne qui ne voie combien cette nouvelle explication résultant de la fusion des légendes primitives est en avance sur les deux autres théories explicatives que j'ai déjà fait passer sous les yeux du lec-

teur. C'est ici que nous voyons poser pour la première fois la question qui occupera désormais la plus grande part dans les spéculations philosophiques et religieuses de l'homme, à savoir l'existence des récompenses et des peines pour l'âme après la mort, selon qu'elle aura mené sur la terre une vie vertueuse ou au contraire qu'elle aura commis le péché. Le bien et le mal : sans doute les générations qui avaient cru les théories précédentes avaient eu une vague conscience de ce que c'était qu'une action bonne ou mauvaise ; mais elle n'avait point su rattacher l'une ou l'autre à la doctrine de l'immortalité de l'âme. Ici je dois expliquer plus au long en quoi consistait pour l'Égyptien cette immortalité qu'il avait su trouver.

L'immortalité était la récompense de la vie vertueuse ; ce n'était point une arme à double tranchant, si je puis m'exprimer de la sorte, uniformément employée contre tous les hommes, soit pour la récompense, soit pour le châtiment : l'esprit de la philosophie grecque devait seule en étendre la portée dans ce dernier sens et la rendre pour ainsi dire obligatoire. Celui-là seul qui avait été déclaré juste dans la salle où son cœur avait été pesé avec la déesse Vérité-Justice, par-devant le tribunal d'Osiris, pouvait être admis à vivre toute la durée qu'on désignait par le mot vague de *siècle* et que nous traduisons d'ordinaire par éternité : le méchant était puni de suite. La punition fut graduée avec un certain art, puisque l'âme punie temporairement pouvait en quelque sorte se racheter elle-même. Le bonheur seul était éternel : la punition ne durait qu'un temps, même après la

seconde vie, et se terminait par l'anéantissement final, sort que les Égyptiens craignaient par-dessus tout. Cette doctrine traversa tous les siècles et pénétra même dans le christianisme primitif des Coptes. Le grand damné lui-même, Satan, devait mourir à la fin de son châtement ; les hommes qui étaient précipités dans l'enfer pouvaient entrer au paradis, ils pouvaient recevoir le baptême même après leur mort, avaient quelque relâche de leurs tourments le samedi et le dimanche, et, au jour de la fête de l'Archange Michel, ils pouvaient grimper sur l'aile que l'Archange trempait dans les eaux profondes du Tartare et être portés au Paradis. Somme toute, cette doctrine paraît beaucoup plus juste que celles qui ont prévalu depuis.

Telle est la doctrine la plus parfaite qu'ait inventée l'Égypte sur l'âme de l'homme. Cette doctrine n'admet pas, comme on le voit, que l'âme soit immortelle par nature, qu'elle soit spirituelle ; elle suppose au contraire que l'âme est mortelle, parce qu'elle est corporelle. Cependant elle contient en germe toute notre psychologie moderne sur ces deux questions. C'est ce qu'il me faut démontrer en quelques mots à la fin de cet article.

La matérialité de l'âme est démontrée par ce fait d'abord, à savoir qu'elle se présentait devant le Juge suprême sous la forme humaine. On dira sans doute que les artistes égyptiens ne pouvaient pas plus que leurs confrères contemporains représenter un pur esprit qui ne tomberait pas sous le sens. J'en conviens tout le premier ; mais ce n'était pas une simple convention pour l'artiste égyptien que de représenter

ainsi cette âme ; il y avait plus, il y avait réalité de la forme corporelle, puisque l'âme pouvait être dévorée ou décapitée, comme on le voit au tombeau de Sési I^{er}. Cependant il y avait eu progrès : l'on ne parle plus dans cette dernière explication de la nourriture que l'âme devait recevoir ; si l'on a conservé les champs d'Osiris où elle devait faire pousser ce blé haut de sept coudées que nous avons retrouvé encore, ce n'est plus pour approvisionner les greniers du Dieu et par conséquent assurer la subsistance de l'âme, c'est simplement une épreuve qu'elle doit subir. Donc la croyance sur ce point s'était quelque peu avancée vers la notion spirituelle. Ce n'était pas le seul. Nous avons vu que l'une des récompenses de l'âme trouvée juste était de pouvoir se métamorphoser en tels animaux qu'elle voudrait ; ces animaux n'étaient pas les premiers venus : c'étaient des oiseaux que l'usage avait consacrés pour cela, des phénix, des hirondelles, etc. L'oiseau, par sa faculté de voler et de trouver ainsi son chemin dans les airs, semble aux esprits primitifs doué de qualités merveilleuses, presque immatérielles : les Égyptiens de ce côté-là encore avaient donc dématérialisé leur conception de l'âme autant qu'ils l'avaient pu.

Un autre progrès se marque dans la faculté qu'avait l'âme juste de sortir et d'apparaître pendant le jour. Pour sortir, il faut aller quelque part, et pour apparaître il faut d'abord être invisible, sinon par nature, du moins par accident. L'âme pouvait sortir à son gré du monde infernal et apparaître sur la terre, mais seulement pendant le jour. Il ne s'agit plus ici de la

faculté qu'avait le *double* de sortir du tombeau pour se rendre dans les lieux où il voulait aller : l'idée a fait du chemin. Le *double* peut toujours agir de la sorte dans son petit domaine qui s'étendait du tombeau jusqu'aux lieux où s'était écoulée sa vie dans l'enceinte de la maison ; il se promenait dans ses jardins, donnait des festins, recevait les offrandes qu'on apportait, les visites qu'on était censé lui faire. L'âme au contraire n'est jamais dite avoir plaisir à ces idées grossières des réjouissances qui étaient permises au corps et à son *double* ; sous ce nom d'âme juste, elle ne prend point part aux festins : elle vit d'une vie plus relevée. Si elle n'a pas les qualités des purs esprits, elle a du moins les attributs que la théologie catholique reconnaît à ce qu'elle nomme les corps bienheureux, c'est-à-dire les corps spiritualisés. Puisque je parle de croyances chrétiennes, des idées encore plus grossières que celles de l'Égypte avaient cours dans la Gaule du vi^e siècle : et au moyen âge les théologiens admettaient couramment que l'âme pouvait revenir faire son purgatoire sur la terre.

Mais il y a encore mieux. L'âme juste pouvait à son gré monter sur la barque céleste et y mener la vie du Dieu Râ. Dans ce dernier rôle elle s'appelait *lumineux*, *khou*. Les Égyptiens dans ce cas employaient indifféremment dans la plupart des cas les mots de *ba*, l'âme, et de *khou* pour désigner celui qui avait mérité d'arriver à cette suprême félicité ; mais je crois que, dans bien d'autres cas, ils mettaient une différence entre l'âme et le *khou* lumineux. Quand on trouve les esprits bienheureux désignés sous ce nom,

il faut, je crois, voir dans l'adoption de ce mot pour exprimer la pensée plus que le hasard d'une expression plus ou moins synonyme. La pensée humaine en Égypte qui se servait de ce mot pour désigner d'abord le *fantôme*, ce qui apparaît avec la petite lueur terne et blanche qu'ont tous les revenants dans les croyances populaires, et ensuite l'esprit plus ou moins parfait qui avait mérité d'être reçu dans la barque de Râ, cette pensée, dis-je, a évidemment progressé : le sens premier attaché au mot *khou* est resté le même, il veut bien dire le *lumineux* ; mais il s'agit de toute autre chose et le sens dérivé l'a emporté sur le sens primitif. Il y a entre les deux acceptions de ce même mot tout le vaste charme produit par le progrès de la pensée. Là encore les doctrines chrétiennes ressemblent de fort près aux doctrines égyptiennes ; car la première qualité des corps glorieux, c'est d'être environné de la lumière de la gloire, ce que nos peintres traduisent par le nimbe autour de la tête, nimbe qu'ils ont emprunté à des prédécesseurs beaucoup plus anciens dont les idées s'exprimaient ainsi naïvement. Les deux acceptions du mot *khou*, sans parler d'une troisième que l'on employait pour désigner les ancêtres en général et surtout l'ancêtre primitif qui avait fondé la famille, sont usitées parallèlement dans les documents de la même époque, et cela jusque dans les derniers temps de l'empire égyptien : cette simultanéité d'emploi du même mot dans deux sens si différents prouve que les Égyptiens amalgamaient ensemble les idées les plus hétéroclites, elle a été la cause des erreurs où l'on est tombé sur la religion égyptienne

et notamment sur la question de l'âme ; avec un peu et même beaucoup d'attention et d'analyse on peut arriver à discerner les éléments chronologiques de l'idée, et c'est ce que je me suis efforcé de faire ici, sans me laisser arrêter par la crainte de commettre quelques minces erreurs de détail. J'ai dit ce que je croyais vrai au moment où ma plume a traduit ma pensée ; il se peut que l'avenir modifie quelques-unes des pensées secondaires, mais j'ai confiance qu'il laissera intacte la partie fondamentale de cette explication.

Les monuments et les documents égyptiens nous ont conservé un mot profond qui en dira long à lui seul sur le développement progressif de la pensée humaine par rapport à l'âme ; ce mot, c'est le suivant : « Et maintenant ton corps est dans la terre, ton âme est au ciel. » Non seulement on écrivait ce mot dans les livres saints que l'on donnait au cadavre comme une armure toute-puissante ; mais on l'écrivait aussi sur les boîtes à momies de la xxii^e dynastie, c'est-à-dire au xiii^e siècle environ avant notre ère. Les livres chrétiens des Coptes n'ayant rien changé, on trouve les mêmes expressions employées au viii^e siècle de notre ère par l'écrivain qui raconte la vie du patriarche Isaac (1) ; c'est toujours à notre époque la manière de parler des auteurs chrétiens. Je le considère comme la plus haute expression de la pensée égyptienne dans cet ordre d'idées, et il faut croire que le mot répondait si bien à l'un des besoins factices de l'âme humaine,

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*.

qu'il en est l'expression bien adéquate, puisqu'on l'emploie toujours.

Ce que je viens de dire montrera à qui voudra réfléchir que la philosophie grecque n'a pas eu grand' chose à inventer, puisque les Égyptiens l'avaient auparavant débarrassée de ce souci. Non que je veuille dire que la doctrine égyptienne ait été directement connue des philosophes grecs et surtout de Socrate ; mais, tout au moins, il faut bien avouer que les Grecs n'ont pas été, même en philosophie, les grands inventeurs que l'on se plaît à couronner de la gloire d'avoir su découvrir les principales idées dont l'homme s'est contenté depuis.

Et maintenant je résume en quelques mots cet article. Les Égyptiens, en observant sans doute quelques phénomènes physiques ou psychologiques très faciles à observer parce qu'ils sont obviés, en arrivèrent à se persuader que l'homme ne mourait pas tout entier au moment de la mort, qu'une partie de lui-même pouvait survivre à la dissolution de l'union des deux êtres qui le composaient et qu'on pouvait lui redonner l'existence, grâce à certaines cérémonies magiques accomplies dans les rites des funérailles. Cette partie qui survivait à l'homme d'abord était corporelle comme le corps, mais d'une corporéité plus ténue, quoique encore assez grossière, ce n'était que le *double* du corps, attaché à la subsistance du corps quoique insensible, se nourrissant comme le corps et sujet aussi à la mort par la faim. Avant d'arriver à cette seconde mort du principe survivant, si différente de ce qu'on devait entendre

plus tard sous cette même expression, le *double* devait endurer toutes les souffrances de l'abandon progressif, du délaissement total et de la privation de la nourriture qui se terminait par la mort. Il luttait pour la vie ; il allait par l'Égypte entière cherchant sa nourriture, s'en prenant aux vivants, leur apparaissant quelquefois pour leur reprocher l'abandon dans lequel ils le laissaient, les vouant à des châtimens qui se manifestaient par des maladies, des obsessions et des possessions : dans ce rôle il prenait le nom de *khou*, comme je le crois et comme je l'ai exposé. Que s'il était heureux, son bonheur consistait en une satisfaction purement matérielle, à manger, à boire, à vivre dans sa nouvelle vie comme il avait vécu dans sa vie précédente, soit dans son tombeau, s'il en avait mérité un, soit dans l'enceinte de sa maison.

Par suite des progrès de la pensée humaine, cette première conception ne suffit bientôt plus. On épura quelque peu l'idée du *double* pour en faire l'idée d'âme. Cette âme est encore matérielle, elle a besoin de se nourrir ; pour arriver à s'assurer cette nourriture qui lui est nécessaire, elle s'est inféodée à quelqu'un des dieux infernaux, comme les premiers hommes s'étaient inféodés à quelque homme plus puissant qu'ils ne l'étaient. J'ai décrit les effets des deux principales de ces inféodations : je n'y reviendrai pas. C'est là que commence à apparaître l'idée de récompense qui se dégagera dans la suite ; mais cette récompense est purement matérielle, elle n'est pas le moins du monde morale. Cette conception d'un nouvel élément dans l'homme n'empêche pas le moins du monde l'exis-

tence simultanée du *double* qui reste toujours auprès du cadavre, dont l'existence est liée à la subsistance du cadavre, tandis que celle de l'âme en est complètement libérée.

Quand l'union politique se fit en Égypte des deux grandes parties qui constituent géographiquement la vallée du Nil depuis la première cataracte jusqu'à la Méditerranée, on sentit aussi le besoin d'unifier les croyances religieuses. On confia au seul Osiris le droit de régenter les morts, c'est-à-dire les âmes qui comparaissaient devant lui après avoir parcouru heureusement toute la série d'épreuves dont il leur fallait sortir victorieuses ; car, si l'âme échouait dans cette partie préliminaire, elle était anéantie tout d'abord. Si elle était assez heureuse pour parvenir jusqu'au tribunal, elle devait faire la preuve qu'elle était pure, comme elle l'avait affirmé dans son apologie, et faire contrepoids à la statue de la déesse Vérité-Justice dans la balance où l'on pesait son cœur. Si elle était trouvée juste, elle jouissait des diverses prérogatives de la justice ; si elle était trouvée trop légère, elle était condamnée à une seconde vie, et finalement à une seconde mort si la vie nouvelle ne l'avait point justifiée. Cette seconde mort différait complètement de la seconde mort primitive.

La nature de cette âme pendant la vie n'est pas définie ; mais j'ai fait voir que tout au moins pour les âmes royales des Pharaons, elle était le siège de la volonté, de la pensée et des affections. Quand elle était reconnue juste, elle devenait immortelle, elle se spiritualisait en quelque sorte, elle acquérait toutes

les qualités des corps bienheureux, c'est-à-dire des corps ressuscités qui, sans être des esprits, se comportent exactement comme des esprits. Elle était alors lumineuse, *khou*, dans le sens le plus parfait de ce mot. Les idées primitives, foncièrement matérielles de l'Égypte, s'étaient ainsi peu à peu délivrées de la gangue qui les entourait, avaient évolué vers un sens plus immatériel, et par conséquent plus spirituel, car le sens spirituel n'est que le sens matériel dont on a abstrait toute idée de matière. L'immortalité n'était qu'adventice pour l'âme bienheureuse, elle n'existait pas pour l'âme injuste. Cette immortalité a été étendue depuis à toutes les âmes des hommes ; c'est la seule différence entre la croyance de l'Égypte aux dernières époques et les croyances qui ont été adoptées depuis par les plus grands philosophes grecs d'abord et ensuite par la religion chrétienne. Je ne dirai pas que l'Égypte a inventé la première ces idées, parce que je ne sais pas si une autre nation ne les a pas eues concurremment avec l'Égypte et antérieurement à elle ; mais je dis que l'idée d'âme a eu en Égypte l'origine et l'évolution que je viens de faire connaître, et j'ajoute qu'il est plus que vraisemblable, qu'il est même moralement certain que la Grèce n'a fait qu'emprunter à l'Égypte les idées qui avaient cours dans la vallée du Nil.

Je crois avoir démontré ailleurs que les Égyptiens avaient peu à peu trouvé l'idée du Dieu philosophique dont on enseigne la nature et les attributs dans la Théodicée ; je viens de montrer comment ils arrivèrent aussi peu à peu à trouver l'idée d'âme telle qu'on la conçoit couramment encore aujourd'hui.

Puisse ce travail être utile à ceux qui cherchent la genèse des idées qui ont exercé la plus grande influence sur la destinée de l'homme.

AMÉLINEAU.

Au Pays des Esprits

(Suite)

— Oh ! mon ami, s'écria l'enthousiaste Écossais, pourquoi ne voulez-vous pas me conduire dans ces royaumes du pouvoir occulte ?

— Parce que je n'y puis entrer moi-même, Graham, répliquai-je. J'ai seulement posé le pied sur le seuil et jeté un coup d'œil dans les dédales sans fins de l'Univers invisible. Je sais que ces choses existent; j'ai même constaté les pouvoirs et les dangers qu'elles peuvent présenter, mais je ne sais que ce qu'il faut pour m'encourager à des recherches plus profondes.

— Vous en savez assez, dit Graham, pour m'expliquer quelle influence occulte est empreinte dans cet objet ?

Il retira de son habit un petit paquet qu'il me tendit, mais à peine l'eus-je touché qu'il recula d'étonnement et d'effroi en constatant l'effet que ce talisman produisait sur moi. La piqûre soudaine et mortelle du Cobra m'aurait à peine causé une plus vive douleur. Quelque chose de totalement antagoniste à ma nature était contenu dans ce paquet. La figure d'une

très belle femme s'éleva devant moi, mais les plus repoussants des Êtres qui chassent le néophyte du royaume des Élémentals m'auraient été plus sympathiques que cette terrible femme. Respirant à peine, je décrivis rapidement le portrait que je tenais dans ma main et l'effet qu'il avait produit sur moi et je sentis que l'antipathie faisait place à une irrésistible souffrance aussi énigmatique pour mon ami qu'humiliante pour moi. Cependant de sombres formes glissaient devant mes yeux, l'air s'emplissait de sons plaintifs et une impression tellement forte de douleur morale passa sur moi, que, repoussant mon ami, j'en-sevelis ma face dans le gazon afin de pouvoir reconquérir mon calme humilié et indigné à la fois d'être le jouet d'aussi incompréhensibles émotions, je réussis enfin à desserrer mes doigts, crispés sur l'odieux portrait que je rendis à Graham, en le priant de m'éviter à l'avenir de telles influences. Il m'écouta avec un mélange d'intérêt et de peine, m'apprit que la description de la personne dont le portrait était renfermé dans le paquet avait été correcte ; mais ajouta qu'il ne pouvait comprendre, pourquoi cette image était associée avec de tels présages de souffrance et avait excité de tels sentiments d'antipathie en son meilleur ami.

— Graham, m'écriais-je en me levant pour le quitter, si ce portrait est celui de la femme que vous aimez, remerciez votre ange gardien de l'échec de vos enchantements, mieux vaudrait autour de vous l'étreinte gluante du boa constrictor que les bras charmants de cette femme fatale !

— Chevalier de B., cria l'Écossais, en furie, vous

m'en rendrez raison! Alors, ressaisissant ma main qu'il avait rejetée, il murmure avec son affection accoutumée: « Pardonnez-moi, Louis, je suis à moitié fou et je sais que vous n'êtes... eh bien, vous n'êtes qu'un mystique. »

(A suivre)

LETTRES MAGIQUES

(Suite)

IV

ANDRÉAS A STELLA

Je pressentais bien que ma curieuse amie s'intéresserait au convive silencieux de sa dernière fête ; je ne me rappelle pas sans sourire l'arrivée de Théophile dans la cohue élégante qui se pressait en ton palais. Beautés brunes et beautés blondes, dandies à la Byron, jeunes dieux en frac, grands seigneurs ruinés, ils ont tous senti la présence d'un Inconnu ; les sourires ont été figés, les paradoxes expirèrent et le désir voluptueux mourut pendant une seconde, tandis que la haute taille de Théophile s'inclinait pour murmurer à ton oreille des paroles qui durent t'émouvoir. Et un bon moment, tout l'essaim de tes convives rieuses contempla en silence le visage, le corps, l'attitude et les manières du nouvel arrivé ; puis elles se communiquèrent en chuchotant les résultats de leur examen. « Il a l'air d'un athlète », dit la première. « Il res-

semble, dit l'autre, qui se pique d'érudition, au bas-relief assyrien du Louvre, où l'on voit un homme qui tient sous son bras un lion. » « C'est un vieux, » s'exclama la troisième. « Il a le mauvais œil, » frissonna une Italienne. « Il m'a touchée en passant », avoua une blonde rougissante, tandis que ma chère Stella reprenait, comme par la vertu d'un philtre puissant, plus de splendeur, de rayonnement et de charme qu'elle n'en avait jamais possédé.

Tu veux revoir Théophile, ma pauvre amie, et tu crois ne céder qu'à la puérole curiosité que l'on a pour une bohémienne étrange ; l'astrologie, la chiromancie sont de fort belles sciences, certes, et il y est, paraît-il, fort expert ; mais prends garde ; si tu connaissais à quelles douleurs tu cours, à quelles fatigues tu te voues, à quelles humiliations tu souscris, l'obscur désir qui se lève en toi, la pâle lueur de ta secrète intuition s'enfuiraient épouvantés de la hardiesse de leur projet. Ah ! que ne restes-tu dans la sphère brillante où le Sort t'a placée ; chercheuse téméraire, comment pourras-tu vivre dans la solitude et dans la douleur ; car tu vas l'aimer, cet homme dont tu es curieuse ; tu vas être initiée aux secrets du cœur ; et tu achèteras ces secrets de toute ta beauté, de ton sang, de ta vie même. Pauvre Stella ! tu vas, en me lisant, me croire jaloux ; ce n'est pas ton corps qu'il va prendre, il n'inventera pour toi ni caresses nouvelles, ni mots d'une surhumaine tendresse ; malheur à toi s'il ne t'aime pas, mais encore plus malheur s'il t'aime ; son amour est un feu dévorant ; tu souffriras par lui toutes les agonies ; c'est, du moins ils le disent

là-bas, dans les cryptes secrètes, la seule voie qui s'ouvre à la femme pour arriver à la *Voie*.

Chère Stella, sur qui je vais pleurer, tu verras Théophane et il te parlera sans doute. Adieu, cette fois, pour longtemps.

V

THÉOPHANE A STELLA

Vous êtes accourue, Stella, où vous croyiez que j'étais, et, derrière la lourde porte, seule, la voix d'un chien enfermé vous a répondu. Voyez comme les choses extérieures sont l'exact symbole des choses intérieures. N'êtes-vous pas aujourd'hui, au milieu de votre luxe, de vos fêtes et de vos courtisans, comme une pauvre créature abandonnée, qui cherche anxieusement son maître, qui croit le reconnaître sans cesse et qui retombe de désillusions en secrètes désespérances, perdant peu à peu jusqu'au courage même de se relever, tandis que les échos de votre douleur étaient les seules réponses que vous receviez de tout ce vaste univers qui semble ne vous avoir jamais connue.

N'en croyez rien, cependant; tout au contraire, une multitude sans nombre d'yeux attentifs et sympathiques regarde votre misère et y compatit. Le monde extérieur que vous avez seul aperçu jusqu'ici, par ses formes les plus hautes et ses plus splendides magnificences, n'est qu'un pâle reflet, qu'une enveloppe grossière et rongée par la corruption, d'autres mondes plus purs et plus beaux; ces sphères inconnues sont

peuplées d'êtres prestigieux qui, comme les filles de Jérusalem la Sainte, sont les spectateurs apitoyés de vos erreurs, de votre lutte dans la ténèbre, et de vos souffrances. Ah ! si votre corps est beau, votre âme l'est aussi, mais seulement par l'attrait de ses larmes ; vous ne fûtes rien jusqu'à ce jour, qu'un instrument de luxure, qu'un prétexte de convoitises et de cupidités ; cependant cette matière vile cache le germe du diamant que vous deviendrez peut-être un jour.

Cette obscurité secrète où vous errez, elle n'est pas hors de vous seulement, elle est aussi en vous ; elle vous oppresse, vous torture, vous accable mystérieusement ; les baisers n'ont plus de saveur, les doigts se lassent de la caresse des étoffes et les yeux des merveilles de l'art ; en vous s'agenouille, se lamente et sanglote une pleureuse voilée que les larmes suffoquent. Regardez cette pleureuse, écoutez sa lamentation, Stella ; c'est la forme qu'a prise, pour vous, celui qui se tient au centre du monde comme le piquet d'une tente, le formidable Architecte qui sculpte les pierres avec la foudre ; celui qui prend la matière dans le creux de sa main, qui l'y écrase et qui en fait jaillir de longs jets sanguinolents d'entre ses doigts impietoyables. Il est immobile pendant que les sphères tournent autour de lui ; il est muet, mais ses yeux distribuent les éclairs vers les quatre bornes du monde ; il est invisible, mais les palais qu'il construit sont splendides au dehors et sombres au dedans.

Ne haïssez pas cet ouvrier, Stella, bénissez sa main et désirez ressentir encore et longtemps la déchirure de ses ongles.

VI

THÉOPHANE A STELLA

Ne cherchez pas de consolation au dehors ; les réalités visibles existent mais ne sont pas. Vous croyez trouver le remède de votre mal et l'oubli de votre angoisse dans l'entraînement du luxe et des voluptés ; vous sentez bien cependant en vous-même que vous avez vidé la liqueur délicieuse et qu'au fond de la coupe une lie amère vous reste seule à boire. Écoutez la petite voix qui murmure imperceptiblement dans votre cœur. Ne vous montrez pas, cachez-vous ; ne vous élevez pas, abaissez-vous ; ne cherchez pas le soleil, mais la nuit ; car vous êtes toute noire, et le feu glacé de l'astre nocturne est le seul élixir qui puisse vous rendre une vie nouvelle.

Rentrez en vous-même et voyez l'enchaînement merveilleux des événements de votre existence, l'invisible sagesse de leur succession. Ce qui est aujourd'hui votre moi a parcouru l'immense cycle d'innombrables existences ; il a été le feu latent qui se cache dans le caillou silencieux ; puis la molécule de terre où une herbe modeste a puisé un peu de sa sève ; joyau précieux, il a brillé pendant des semaines de siècles sur la poitrine des antiques danseuses ou au front d'hiérophantes majestueux ; mais la colère des puissances cosmiques a déchaîné sur l'univers où il vivait des cataclysmes d'eau et de feu ; précipité à nouveau

dans l'océan confus des germes primitifs, il en est ressorti élevé d'un règne dans la hiérarchie physique ; cet atome de feu vital s'est revêtu des formes diverses des racines, des herbes, des fleurs et des fruits ; travailleur obscur enfoui dans le sein de la terre, cellule brillante des pétales, grain de pollen parfumé, arbre enfin centenaire et vénérable, des millions de fois il a vu le soleil naître et mourir aux points opposés de l'horizon ; pendant des âges sans nombre, il a reçu les leçons des fées, des dryades et des faunes. Le voici replongé dans la grande mer végétale, d'où le nouveau souffle de l'esprit le fait resurgir créature spontanée, libre dans ses mouvements, à laquelle furent dévolus successivement la masse profonde des eaux, la surface de la terre verdoyante et l'espace azuré des airs. Votre corps, Stella, est un résumé de la création tout entière ; immobile, il est un palmier élégant ; votre démarche a emprunté, aux serpents sacrés qui se dressaient près des brûle-parfums, la perfidie de leurs ondulations ; vos cheveux sont le duvet soyeux et chaud de quelque cygne d'Australie ; vos lèvres sont une rouge corolle humide de rosée ; vos ongles sont des coraux polis par la caresse incessante de la grande Thalassa ; vos yeux sont des gemmes affinées dans les creusets souterrains des gnomes ; votre voix est l'hymne matinal des oiseaux ; au fond de votre cœur, enfin, est tapie quelque voluptueuse et cruelle panthère altérée de luxure et de sang.

Telle est la Stella inférieure, telle est la forme inconsciente qui, jusqu'à ce jour, dispensa sur la foule des germes de crimes et de perversités. Ce petit feu

follet ivre de sa liberté et de sa fausse lueur, a peuplé sa sphère d'extravagances et de révolte ; il ne sentait pas la main de la grande Harmonie, mesurant ses écarts, et dispensant, selon la norme, les proportions de ses activités ; ainsi un feu vivant s'attachait à votre sein, consumant sans relâche les matières viles de votre être et vous faisant peu à peu descendre du royaume joyeux au royaume de la tristesse.

Ainsi, ce monde, que vos multiples beautés subjuguèrent, a secoué peu à peu les chaînes flexibles que vos séductions lui avaient forgées. Plus bas, votre charme impérieux fit se prosterner vos pères à vos pieds ; plus consumante brûle dans leur cœur la haine inconsciente qu'ils nourrissent contre vous. L'astre qui a rayonné voit son corps réduit en cendres lorsque l'Être des Êtres retire Son souffle de lui.

Lorsque l'Éternel jeta, dans le sein de la Mère céleste, le petit germe, qui est vous-même et qui fut, depuis le commencement des âges, le spectateur toujours jeune de ses propres transformations. Il lui donna dans le vaste Univers un petit monde à gouverner, et ce monde c'est votre nom, chère sœur ignorante, qui vous fut donné au commencement, qui vous a protégée dans toutes vos chutes, et qui sera votre vêtement de gloire, lors de votre future exaltation. Ce petit cosmos où vous êtes reine, vous avez reçu la mission de le garder, de le cultiver et d'en surveiller les productions. C'étaient là vos fils mystiques, sur qui devait se pencher la tendre sollicitude d'une mère, et de qui les séductions de l'antique serpent vous ont fait détourner les yeux.

VII

ANDRÉAS A STELLA

Laisse-moi, Stella, pour bercer la petite douleur perpétuelle qui niche dans ton âme, laisse-moi te raconter des contes de fées. Ne t'étonne point que je sache, sans t'avoir vue, l'état dans lequel tu te trouves. Ne t'ai-je pas dit, il y a quelque temps, que je commençais à t'aimer ; et si tu te rappelles qu'autrefois les délicieuses lassitudes de nos caresses relâchaient, chez nous, les lourdes chaînes de la matière physique, tu comprendras comment, si mon cœur s'élançait vers le tien, il sent, comme s'il était à toi, les palpitations de la vie et les aspérités du roc par où tu t'élèves aux flancs de la montagne mystérieuse.

Il était une fois un pauvre berger qui passait pour innocent ; il gardait les moutons des habitants d'un petit village, perdu dans les profondeurs de la Forêt-Noire, bien plus profonde et bien plus déserte à cette époque lointaine que maintenant. Ce petit berger, qui s'appelait Hans, ne connaissait point ses parents ; il était arrivé, tout enfant, dans ce village, dont les habitants, simples et bons, l'avaient recueilli ; mais dès qu'il fut en âge de se reconnaître dans les sentiers à peine tracés, qui traversaient l'immense forêt, on l'utilisa pour conduire aux pâturages des montagnes le petit troupeau qui constituait la principale fortune de ces pauvres gens. Hans avait une vie étrange ; on

le voyait très peu ; à peine au matin le temps qu'il traversait la route en soufflant dans sa corne, le soir en remettant ses bêtes dans leurs étables ; il parlait peu, avec l'air absent ; et la nuit, au lieu de dormir dans la bonne paille fraîche des granges, ou sous l'haleine chaude des bestiaux, l'hiver, il errait dans la forêt, la face tendue vers la lune et vers les étoiles, et les bonnes gens le croyaient quelque peu sorcier.

On l'avait vu, au milieu des hautes futaies, prêtant l'oreille à des voix cachées, souriant à des spectacles invisibles ; la Forêt semblait lui donner des leçons ; il connaissait le temps à l'inspection des déchirures de ciel bleu aperçues au travers des feuillages ; il apprenait peu à peu quelles herbes font disparaître les contusions, sèchent les plaies ou guérissent le bétail ; la corneille et le hibou lui parlaient même, et quand la Mort visitait ce hameau perdu, il savait d'avance sur quelle hutte elle allait s'arrêter. Ainsi Hans grandit joyeusement, dans les souffles embaumés de la forêt ; les fleurs de l'été, les fruits et les horizons dorés de l'automne, le tapis des neiges hivernales se succédèrent bien des fois sans qu'il connût d'autres sentiments que l'admiration et la paix ; il n'avait que des amis parmi les arbres et les herbes ; parce que jamais il n'avait fait de mal à aucun d'eux ; avant de cueillir un fruit, d'arracher une racine, de couper une tige, il avait toujours demandé à l'intéressé la permission de le faire, et quand il cherchait de bonnes feuilles bien juteuses pour panser une plaie, jamais il ne dépouillait le petit arbuste de sa propre autorité ; il allait par la forêt, demandant à haute voix : « Où sont les

mille-pertuis ? » ou telle et telle autre plante, et il ajoutait : « Quel est celui qui veut bien me donner quelques feuilles pour guérir la vieille Gretel, ou pour arrêter le sang d'une coupure que s'est faite Fritz le charpentier ? » Alors, un petit arbuste lui répondait : « C'est moi, prends ce qu'il te faut de mes feuilles, mais ne me fais pas trop mal. » Pour ne pas faire de mal à ses amis, le petit Hans attendait qu'ils fussent endormis sous la lune ; et quand tous les enfants de la forêt sommeillaient paisiblement, il prenait ses feuilles à celui qui les lui avait offertes, tout doucement, en faisant le moins de déchirures possible et en fermant avec soin la cicatrice verte. Aussi tous l'aimaient et se faisaient un plaisir de lui donner ce qu'il leur demandait.

Tout au moins Hans prétendait que les choses se passaient ainsi ; et les gens du village l'écoutaient avec étonnement parce qu'ils n'avaient jamais entendu la voix d'un arbrisseau ; quand on lui disait de telles choses, le petit pâtre était bien peu étonné, mais comme c'était un enfant simple et plein de respect pour les hommes âgés et les vieilles femmes, il ne tirait pas de gloire de ses relations forestières et n'en cherchait point la cause. Tous les jours, cependant, il apprenait quelque chose merveilleuse de ses amis les arbres, et il la racontait à ses amis les hommes pensant leur être utile, comme il décrivait aux arbres les mœurs des paysans ; mais les arbres seuls l'écoutaient avec sérieux et profitaient des leçons de leur ami, parce qu'ils étaient humbles et savaient que l'homme leur est de beaucoup supérieur ; mais les paysans di-

saient de Hans : « C'est un simple, les nixes lui troublent l'esprit », et ils oubliaient ses avertissements, e bien des fois payaient cher leur indifférence. Car les arbres sentent beaucoup de choses que les hommes, même les gens rustiques, ne sentent pas : ils savent le temps qu'il fera, non seulement plusieurs jours mai encore plusieurs lunes à l'avance ; les géants de la forêt prédisent même ces choses pour les années futures ; ils connaissent aussi les présences mystérieuses qui remplissent d'effroi le voyageur sous les voûtes de verdure sombres ; ceux d'entre eux qui vivent sur les bords des clairières rondes où viennent danser les fées le sixième, le treizième, le vingtième et le vingt-septième jour de la lune sont les plus renseignés ; si les hommes savaient les écouter et le leur demandaient, ils les mettraient en relations avec les génies des prés, des ruisseaux, des cascades, des rochers, des ravines et des montagnes ; alors on apprendrait les endroits où les gnomes travaillent les terres utiles, les minerais précieux, où les ondins dispensent aux sources une vertu médicinale, où les fleurs sont balsamiques ; on saurait que tel centenaire a été béni par les austérités d'un ermite, que tel autre est hanté par le souvenir d'un crime ou les affres d'un suicidé, et bien d'autres choses encore.

Mais, semblables en cela aux gens civilisés et aux savants, les braves cultivateurs parmi lesquels vivait Hans ne prêtaient aucune attention à ses récits, et s'en moquaient même entre eux. La gelée blanche ou la grêle arrivaient toujours quand le petit berger l'avait dit, mais ces leçons ne leur profitaient pas, parce que

c'était une sorte de petit vagabond tombé on ne savait d'où qui les leur donnait.

Or, un bel après-midi, Hans, en marchant dans un sous-bois tapissé de lierre rampant, en vit les feuilles, non pas dressées perpendiculairement aux rayons solaires, comme elles auraient dû se tenir, mais se présentant à eux par la tranche, il connut de suite qu'il avait été attiré dans ce coin parce qu'un événement important allait fondre sur sa tête ; le lierre qui voit les mauvaises humeurs des corps animaux, ne voulait pas ce jour-là obéir à la Loi, et Hans se sentit froid au cœur. Son troupeau rentré, il courut sous la lune devant le grand chêne Arra'ch, le Maître de la Forêt, mais c'était une nuit de Conseil, et Arra'ch était allé à la tête des Esprits des arbres prendre les ordres et recevoir les nouvelles de la bouche du vieil ours par qui parlaient beaucoup de génies de cette antique contrée. Ce n'est donc que vers le matin que Hans entendit en rêve la voix d'Arra'ch : « Tu vas souffrir, lui disait-il, et quoi que tu fasses tu vas grandir ; tu vas être obligé de choisir entre deux routes, de goûter de deux fruits l'un, et de jeter l'autre ; mais il faut que tu choisisses tout seul ; je ne puis rien pour toi, parce que tu es un homme ; ton Esprit est plus haut que le mien, et s'il choisit avec sagesse, il deviendra un jour le maître de cette forêt, mon maître à moi, le maître du vieil ours et celui des gnomes qui travaillent dans les rochers vers le nord. Mais comme tu as été bon pour nous, nous serons avec toi, et je m'engage, au nom de la Forêt tout entière, à t'aider si tu ne nous oublies

pas. » Et Hans entendit le murmure immense des grands arbres, des arbustes, des herbes qui juraient avec leur maître Arra'ch fidélité à Hans, si Hans ne les oubliait pas.

Il faut dire que le petit pâtre était devenu un bel adolescent blond ; droit et vigoureux comme une jeune pousse, et dont la belle mine ne passait pas inaperçue des filles du hameau. Mais il n'avait jamais remarqué leurs sourires rougissants ; elles n'étaient pour lui que des camarades moins lestes et moins hardis que les garçons. Or, quelques jours après qu'il eût vu les feuilles de lierre sylvestre se dresser devant lui, arriva au village une brune fille inconnue, avec de grands yeux immobiles, de larges hanches et de longs cheveux ; Hans, à sa vue, sentit quelque chose trembler dans sa poitrine et ses narines, habituées aux fraîches et pures odeurs des herbes et des blanches dames, connurent le vertige des parfums de la chair. Dans son trouble, il recourrut à ses conseillers ordinaires ; mais la Forêt lui fut muette cette nuit-là, et le maître Arra'ch lui dit : « C'est tout à l'heure qu'il te faudra choisir. »

La fille brune lui parla, puisqu'il n'osait le faire ; elle venait d'une région voisine où il n'y avait pas de forêt, où les hommes vivaient réunis en grand nombre, habitant non pas des huttes mais des constructions en pierre ; ils avaient des usages compliqués et de nombreux vêtements ; beaucoup d'objets leur était nécessaires pour manger, pour dormir, pour soigner leur corps, et l'inconnue s'étonnait de n'en point trouver de semblables dans le hameau ; Hans lui

raconta sa vie, ses amis, ses maîtres, les arbres, ses guides, les fées, leurs discours et leurs prédictions, il voulut que son amie leur parlât, mais elle n'entendit pas leur voix, et elle n'aurait d'ailleurs pas compris leur voix, car son esprit venait d'un autre royaume. Alors elle se moquait de Hans, et Hans souffrait de ses sarcasmes quoiqu'il respirât avec délices l'haleine de la fille brune et le parfum oppressant de son corps ; elle voulait l'emmener vivre parmi ces hommes qu'elle disait savants, puissants et riches ; mais Hans ne savait pas ce que c'est que la richesse ; il avait idée de ce que c'est qu'un homme savant ; il voulait apprendre des choses secrètes, lointaines et obscures, et parmi elles l'énigme qu'il sentait se cacher dans la beauté de son amie ; mais il n'osait pas quitter sa Forêt ; il sentait qu'il y perdrait beaucoup de choses ; il ne croyait pas non plus pouvoir vivre sans la caresse des yeux noirs, sans l'odeur délicieuse et un peu inquiétante, sans la vue du beau corps de l'Inconnue. Il se fit donc du souci jusqu'au jour où, d'un coup, mettant sa main dans celle de la tentatrice, il partit vers la ville inconnue, pour connaître la richesse et la science.

Il voulut connaître le secret détenu par les rouges lèvres de l'amie ; mais elle le repoussa en lui disant : « Reviens avec de l'or et tu découvriras le mystère de ma beauté » ; quand il eut de l'or, il connut donc ce mystère, il l'épuisa et s'en lassa ; il le connut également chez beaucoup d'autres femmes et il s'en lassa ; il s'enquit alors du mystère de la science ; il apprit beaucoup de choses oubliées, les langues des peuples

disparus, les rêves des sages antiques ; mais le mot du mystère de la science, il n'arrivait pas à le prononcer ; il crut un jour ne jamais pouvoir le découvrir et il s'aperçut alors qu'il était devenu vieux, que ses mains tremblaient, que ses cheveux avaient blanchi. Il retourna donc dans sa vieille Forêt, et redevint, dans le hameau où il avait vécu son enfance, et où personne ne le reconnut, gardeur de moutons comme autrefois.

Il passa beaucoup de nuits à pleurer sur lui-même, sur sa vie dépensée si vite, il pleura la richesse, l'amour et la science, sans s'apercevoir que c'était là l'épreuve dont lui avait parlé le vieux chêne Arra'ch ; mais après avoir longtemps lutté en esprit contre lui-même, il connut qu'il y avait un Dieu autrement que dans les livres des sages ; et il se prosterna en dedans de lui-même devant ce Dieu, et à ce moment l'immense armée des Esprits de la forêt, de la Terre et des Eaux, vint, précédée par les Esprits de l'Air, lui faire hommage, se soumettre à son Esprit et lui promettre obéissance. Hans alors leur dit : « Ne vous soumettez pas à moi, mais à celui que je sens enfin vivre en moi, qui a mené mon âme par des chemins secrets, et qui lui donne enfin la Pauvreté, la Bonté et la Vie au lieu de l'Or, de la Luxure et de la Science après que j'ai si longtemps couru. »

Voilà l'histoire du blond petit Hans, l'enfant trouvé : je souhaite qu'elle t'ait un peu fait oublier tes peines, chère Stella.

VIII

THÉOPHANE A STELLA

Vous pleurez, chère sœur ; vous aurez donc encore une joie, car rien n'existe sans son opposé ; bientôt vous sourirez, bientôt vous aurez abandonné un peu de vous-même. Vous ne verserez jamais autant de larmes que vous en avez fait verser à vos frères ; sachez bien que la nature n'aurait pas de prise sur nous. Si nous ne lui en donnions pas ; nous sommes attaqués à peu près autant que nous avons attaqué auparavant, il y a huit jours ou cent siècles ; la Justice des choses a des comptables scrupuleux et qui n'omettent pas la plus petite de nos incartades. Alors pourquoi pleurer ? direz-vous ; ah ! chère sœur, pleurez non à cause des douleurs que vous subissez, mais pleurez d'amour repentant et de compassion ; perdez-vous, sombrez, précipitez-vous d'une chute éperdue dans les gouffres de l'humilité et de l'holocauste. Alors vous goûterez la saveur rafraîchissante et seraine de la paix ; les battements des ailes angéliques viendront rafraîchir votre cœur ; vous dormirez dans les bras des messagers divins et votre esprit sera conduit vers les montagnes sacrées dont les océans des forces et des essences astrales battent les flancs sans les entamer.

IX

ANDRÉAS A STELLA

Me voici reparti pour cet Orient qui est comme ma seconde patrie. Les longueurs d'une traversée monotone me parurent courtes cette fois ; j'étais dévoré de curiosité au sujet des inconnus à qui je devais présenter ma lettre de créance ; on m'avait dit d'eux : ce sont des savants positivistes, des expérimentateurs ; et la cervelle d'un Occidental se refuse toujours d'abord à admettre qu'il puisse y avoir des expérimentateurs autre part que dans les laboratoires de son pays. Débarqué dans un petit port de la côte de Malabar, j'avais ordre de me promener dans la ville, vêtu en Indou, avec une certaine amulette au poignet ; j'exécutai scrupuleusement ces instructions et, vers le soir, un homme de basse classe vint à moi et m'emmena hors la ville ; là je trouvai une légère voiture qui nous transporta pendant la nuit jusqu'aux Ghattes, dont nous fîmes à pied l'ascension. Les escarpements de ces montagnes ne permirent point de jouir de la fraîcheur de l'air, du calme de la nuit ni de la sérénité du paysage ; les ronces, les pierres, quelque crainte aussi des fauves et des vermines venimeuses employèrent toutes mes forces. Après deux heures d'ascension, nous arrivâmes à une sorte de plateau granitique, dépouillé d'herbes, et que bossuaient de loin en loin quelques amas de pierres, rangées en cercle ; mon guide me mena vers le plus considérable de ces monti-

cules, dont le centre était une masse rocheuse assez semblable aux pierres levées des pays celtiques ; les blocs de pierre formaient une voûte irrégulière sous laquelle nous nous traînâmes à quatre pattes ; au bout se trouvait non pas un puits mais un trou irrégulier, dans lequel mon guide disparut et où je le suivis, tandis qu'il guidait de ses mains mes pieds tâtonnant le long des parois irrégulières ; nous descendîmes quelques mètres, et un couloir incliné nous amena en une demi-heure au centre d'une oubliette où des reptiles se traînaient parmi quelques crânes humains. Nous entrions dans les ruines d'une de ces nombreuses cités brahmaniques que leur population a abandonnées, ou que des guerres civiles ont détruites ; il y en a beaucoup dans le Dekkan, disent les pandits. L'accès de celle où on m'avait amené se trouvait merveilleusement défendu par la jungle et son peuple de singes gris, de serpents, de panthères et de tigres. Le spectacle d'une ville hindoue en ruines envahie par la jungle est une chose admirable ; il est l'idéal du féérique et du fantastique ; la vie des habitants de la forêt y est différente aussi ; elle semblerait un peu civilisée, si l'on peut dire ; les oiseaux y chantent, les insectes y bourdonnent, les singes y jacassent chacun à leur tour et avec quelque savoir-vivre ; c'est le rauquement du tigre ou le miaulement de la panthère qui est le chef de cet orchestre vivant ; les silences en sont majestueux et pleins de secrets ; les ensembles assourdissants.

Mon guide se hâtait à travers les terrasses aux dalles disjointes, sous les colonnades démolies et les carre-

fours pleins d'herbes folles ; l'immense toit sculpté d'une pagode assombrit le ciel tout à coup au-dessus de nos têtes ; nous étions arrivés. Là, je fus remis aux mains d'un brahme vishnouite, qui me salua en anglais et me présenta des fruits et des boissons glacées. Cependant j'examinais la structure du temple qui, pour la beauté de la masse et la richesse des détails, ne le cédait en rien aux plus fameux monuments de Bénarès et d'Ellora ; autant que mes souvenirs de Tantras me le faisaient croire, ce temple avait dû être bâti en l'honneur de Ganeça, le dieu éléphant. Il était composé d'une immense enceinte ou galerie circulaire, comprenant cinq autres enceintes plus petites ; deux temples étaient érigés en hauteur, le premier comprenait trois autels, avec leurs voûtes en tiare ; à mi-hauteur s'étendait une cour intérieure ou terrasse ellipsoïde, aux deux foyers de laquelle étaient dressés les quatrième et cinquième autels. L'ensemble des sculptures et des frises représentait la légende de Siva à peu près telle que la décrit le Skhanda Pourana. La pierre était seule employée dans la décoration de cette immense architecture.

Parama Siva et ses vingt-cinq mourtis sont sculptés sur la première de ces pyramides ; sur la seconde, on voit Daksha au milieu des Pradjapatis, faisant pénitence à Siva ; engendrant le premier mille de ses fils, les Haryasouas, puis le second millier, les Sabalassouas, ceux qui connaissent les essences subtiles de l'Univers, ou Tattouas ; puis Daksha engendre ses soixante filles, parmi lesquelles resplendit Oumah, l'épouse de Shiva ; et la longue théorie de ces personnages. accom-

plissant chacun le symbole de la force cosmique qu'il exprime se déroule sur toutes les faces de l'autel quadrangulaire, de la pyramide et des colonnes.

Sur le troisième autel se voit la chute de Daksha et la transformation de sa fille Oumah en Parvâti, sur le mont Himavân ; tandis que Shiva, sous la forme de Dakshinamourthi, essaie en vain d'initier les mounis à l'ombre d'un banian, puis essaie de nouveau au sommet du Kailâça ; pendant cette initiation, les tsouras se répandent sur la terre et y commettent mille atrocités ; alors le Mahadeva émane Koumarâ ou Soubramanyia le guerrier spirituel.

Le quatrième autel retrace les incidents de la naissance du second des fils de Shiva, Ganeça le pacifique. Enfin le cinquième autel, selon le mythe du Linga Pourana, représente le quintuple Shiva et ses vingt fils sous les aspects de Sadhyodjata, par qui la vie est résorbée, — de Vâmadeva, qui accomplit la loi et le rituel, — de Tâtpourousha, qui fixe les êtres dans la science et l'essence suprêmes, — d'Aghora le terrible, qui enseigne la Yoga, — et enfin d'Isâna la forme de toutes les formes, qui fond ensemble l'Union, la Raison, la Pénitence, la Science, l'Observance religieuse, et les vingt-sept autres qualités de l'âme qui a atteint la Délivrance.

Le long du péristyle extérieur rampaient les serpents de l'Éternité avec leurs sept têtes ; les gardiens symboliques des mystères se dressaient de distance en distance ; les éléphants sacrés porteurs de la Gnose et portiers du Temple abaissaient vers le visiteur leurs trompes et leurs défenses de granit ; le soutènement

disparaissait sous le grouillis de formes démoniaques, confinées, suivant les livres, aux mondes inférieurs de l'Invisible ; sous les feuilles des cactus, des euphorbes et des bananiers, se modèlent dans l'ombre les faces lippues, les canines pendantes des vampires, des Pisatchas, des Katapoutanas et des Ulkamoukhas Pretas ; sur les parois extérieures des murs sont sculptés les concerts célestes des Gandharvas, dansant et jouant de leurs instruments ; vers le nord sont les images de Soma et d'Indra ; vers l'est celles des gardiens des trésors, les Yakshas, présidés par Koubera et Yakhshini son épouse ; sur le côté ouest est l'armée des Rākshshasas commandée par Khadgha-Rāvana qui donne la victoire sur les ennemis.

Le culte de toutes ces entités plus ou moins démoniaques est encore en vigueur, même dans les hautes classes, à Travancore et dans le Malabar. J'ai même été témoin, dans cette localité, d'un fait fort étrange, que mon amie me fera souvenir de lui raconter.

Mais je m'attarde beaucoup trop, je crois, à d'arides descriptions ; j'ai laissé un brahme m'offrir des rafraîchissements et je reprends mon récit au point où je l'avais interrompu.

Ce brahme, maigre de corps, avec un grand nez et de beaux yeux, quoique enfoncés dans leurs orbites, m'exposa en un très pur anglais que tout ce qui se trouvait dans ce vieux temple transformé en laboratoire était à ma disposition, et que tous ses hôtes se considéraient, en raison de la haute recommandation qui m'avait permis de pénétrer jusque-là, comme mes serviteurs. Je le remerciai suivant les interminables

et hyperboliques formules de la politesse orientale, et il commença pour moi le tour du propriétaire.

« Il y a une chose que je vous supplierai de faire, tout d'abord, me dit mon cicérone ; c'est de ne pas vous presser, de considérer que vous avez beaucoup de temps devant vous et que vous allez être mis en face de nouveautés complètes. La hâte ou l'impatience seraient donc des obstacles et non des aides. » Je lui promis de faire des efforts pour réaliser le calme oriental, en lui demandant d'user lui-même de beaucoup de patience à mon égard, et une série d'émerveillements commença pour moi. Ce temple, me dit en substance mon guide, est du genre des laboratoires et de la classe des ateliers ; par suite je ne devais y trouver ni minéraux rares, ni essences précieuses, ni appareils de magie psychologique ; les savants qui l'habitent étudient à peu près ce que nous appelons les forces physiques, et cela au moyen d'un petit nombre d'appareils d'une sensibilité exquise ; cette sensibilité est obtenue par l'isolement des courants magnétiques qui passent dans le sol et de ceux qui circulent dans l'atmosphère ; à cet effet, ils emploient des procédés spéciaux de fabrication des fils métalliques ; ces procédés sont toujours manuels ; on réprouve l'emploi des machines, des laminoirs et autres perfectionnements industriels ; tout s'y fait à la main, et avec une patience qui laisserait le plus patient de nos saints d'Occident. Pour t'en donner une idée, Stella, j'ai vu un brave hindou, assis dans l'ombre du rez-de-chaussée, tapoter sans arrêt un fil de cuivre avec un marteau qui pesait bien 20 grammes ; j'en-

tendais le bruit mécanique de ses coups dès 3 heures du matin, jusqu'au coucher du soleil ; alors un autre frappeur venait le remplacer pendant la nuit ; et ce travail durait, m'a-t-on dit, pendant des mois.

Je te ferai grâce de la description de tous les appareils dont mon guide — il s'appelait Sankhyananda — démontait les rouages et les remontait avec dextérité, pour la commodité des explications. Il en est un cependant, dont l'usage est tellement extraordinaire et semble une histoire si vraisemblablement signée Jules Verne, que je veux t'en parler un peu en détail pour amuser ton imagination.

Mais je m'aperçois que ma lettre est déjà bien longue : je ne t'ai pas parlé de toi, — non plus que de moi d'ailleurs. Pardonne-moi en considérant quel zèle j'ai mis à remplir mon rôle de narrateur. A bientôt, mon cher souvenir, encore si vivace en moi.

X

THÉOPHANE A STELLA

Il y a longtemps, plus longtemps que vous ne le supposez vous-même, chère enfant, que les choses conspirent autour de vous pour vous induire à écouter les murmures ensorceleurs d'Eros-Roi. Beaucoup d'oreilles sont ouvertes en nous pour l'écouter, et notre candeur est si grande, petits enfants qui croyons être des hommes, que nous nous imaginons être tout entiers dans le petit coin de nous-mêmes où Il parle. Notre Moi est infiniment plus haut et plus vaste

cependant ; mais nous appelons Moi justement ce par où nous touchons au Néant ; et nous ignorons les radieuses essences par lesquelles nous atteignons l'Absolu.

Vous avez cru aimer à cause d'une sympathie nerveuse, ou pour avoir connu des émotions analogues, ou par bonté, ou par lassitude, ou par curiosité, ou peut-être parce que le soleil était trop chaud, ou de l'électricité dans l'air ; et vous vous êtes toujours dit : « J'ai aimé tel être ; cela n'est pas vrai cependant, ce n'est pas vous qui avez accompli ces actes, ce sont des soldats de vous-mêmes, souvent indisciplinés, mais qui ont, du moins, l'excellente habitude d'aller de l'avant et de faire faire des expériences à la secrète Stella qui n'est guère courageuse et qui recule devant l'effort.

XI

ANDRÉAS A STELLA

Je t'ai fait attendre bien longtemps la suite de ma visite à la ville perdue ; c'est que j'ai trouvé ici de quoi exercer ma curiosité : des livres, des appareils et des expériences ; je me suis lancé là dedans, il faut bien te l'avouer avec un peu de honte, en espérant endormir ma douleur et t'oublier un peu ; j'y ai presque réussi ; la science est une maîtresse jalouse et qui ne souffre même pas une pensée vagabonde chez ses amants. Aussi, pour le moment, elle est parcimonieuse et ne me comble pas de ses faveurs.

Mais je veux reprendre mon histoire ; je t'avais promis la description d'une machine fantastique : tu vas juger toi-même si mon étonnement fut justifié.

A travers cette foule d'appareils et d'instruments de travail, Sankhyananda s'arrêta devant une sorte de caisse cubique faite d'une substance jaune comme l'or et transparente comme du verre. « Ceci, me dit-il, est un Douracàpalam, ce que vous pourriez appeler dans votre langue une télémobile. Nous nous servons de cela pour voyager dans les planètes de notre univers matériel. » J'ouvris des yeux fort ronds, mais mon interlocuteur continua : « C'est toujours une application de la théorie des tattwas, dont vos philosophes monistes ont redécouvert une partie avec la quatrième dimension. Voici quelle est la suite de raisonnements qui nous a conduits à cette application. »

Ici mon interlocuteur me donna tout au long la théorie connue du système rationaliste hindou sur les éléments constituants de l'Univers ; théorie longue et ennuyeuse que je ne transcris pas, vu qu'elle n'est point absolument nécessaire à la compréhension du système.

« Tous les objets externes sont perçus par l'un des cinq sens, et comme chacun de ces sens ne vibre synchroniquement qu'avec une des formes de la substance universelle, les objets de perception externes peuvent se classer selon les cinq éléments que nous appelons Tattouas et dont je vous ai expliqué la nature et les propriétés. Celle de l'Ether est d'être perçu par le sens de l'ouïe ; celles de l'air, du feu, de l'eau et de la terre sont d'être respectivement perçus par le

toucher, la vue, le goût et l'odorat. Ainsi ces manifestations mentales objectives causées par ces sensations variées possèdent les mêmes qualités spécifiques que les objets externes qui les provoquent. Elles ont en outre certaines qualités génériques. Par exemple, le son possède une forme. Les notes, les tons divers sont aussi fixes sur leur plan que les substances solides sur le plan terrestre ; techniquement, le minima sonifère est une masse aussi cohésive que le bloc atomique de la matière visible ; chaque forme acoustique possède dans le mental une existence immuable.

« Le son nous apparaît donc, comme nous le concevons, pourvu d'un certain moelleux. Ce moelleux, que nous appelons *Sneha*, est la qualité qui donne aux molécules d'une substance le pouvoir de glisser facilement les unes sur les autres ; et en effet, chacun sait que les sons coulent plus ou moins, sont plus ou moins fluides.

« De plus, le son possède une température propre ; l'impression mentale acoustique devient souvent une déterminante de calorique : les effets échauffants ou réfrigérants de la musique sont bien connus.

« Enfin, le son possède une force d'impulsion ou de locomotion (*pranâmitva*) ; il détermine des mouvements, et le mental qui entend une musique guerrière ou dansante connaît vite cette faculté.

« Ainsi l'éther, notre *Akashà*, possède une qualité spécifique, le son, et des qualités génériques : la forme, la fluidité, le calorique, le mouvement.

« Or, il y a des classes de sons qui renferment les uns des formes plus parfaites, qui dégagent les autres

plus de chaleur, qui enfin détiennent des quantités de mouvement considérables ; nous connaissons ces classes ; nous savons émettre ces sons ; nous savons même renforcer en augmentant la rigidité de la table d'harmonie qui les apporte à la conscience, je veux dire en portant à un haut degré la tension du mental. Ainsi voilà un point acquis ; nous possédons un mantram qui, prononcé dans de certaines conditions d'électricité nerveuse, est capable de mettre en marche une certaine quantité de matière, c'est-à-dire de la soustraire à l'action de la pesanteur terrestre.

« Passons à un autre point obscur.

« La conception de l'espace est une des plus difficiles à s'imaginer. Vous autres Européens ne concevez que l'espace physique, matériel ; c'est celui-là que vous appelez l'espace réel ; pour nous, il est simplement l'illusoire, tandis que le véritable est celui que quelques-uns de vos philosophes commencent à découvrir. L'espace physique ne peut pas être infini ; c'est une vérité à la fois de tradition et de raisonnement, que j'espère pouvoir vous faire sentir, en outre, par expérience. Supposer l'espace physique infini serait supposer un nombre infini (sa mesure) réalisé, ce qui ne s'admet point.

« Si cet espace est fini, il a une forme, et cette forme est sphérique, car il n'y a pas de raison pour qu'il s'étende dans un sens plutôt que dans un autre. Quelle est la fonction de l'espace ? C'est d'être le lieu de toutes les créatures ; par conséquent, l'espace est le passif tandis que le principe des créatures, Dieu si vous voulez, est l'actif. Et ici, vous reconnaissez un des

sens symboliques des mythes de toutes les religions : Brahm et Maya, le Verbe et la Vierge, Purusha et Prakriti.

« Dans cet espace immense quoique fini, dont nous connaissons, par des moyens spéciaux d'investigation, les réelles dimensions, baignent tous les êtres, formés de toutes les matières dont la science ne connaît qu'une partie. Or, ces êtres, qui sont chacun comme un genre de matière, naissent, vivent et meurent tous, puisque, par définition, ce sont des créatures. Ces deux points posés, revenons à notre télémobile, et cherchons de quelles qualités une telle machine doit jouir pour pouvoir se transporter et subsister dans tous les points de l'espace.

« Ces qualités sont au nombre de deux : l'inaltérabilité de ses matériaux et l'énergie d'une force indépendante de toutes les forces cosmiques, c'est-à-dire supérieure à elles. Il est entendu que nous restons toujours dans le plan de l'Univers visible, le seul qui existe pour vos compatriotes.

« Ces conditions semblent, à première vue, impossibles à remplir. Voici cependant comment on a pu résoudre ces difficultés. Il est possible aux chimistes de nos temples, que vous appellerez alchimistes si vous voulez, de produire des matériaux inattaquables par les agents physiques de notre planète : atmosphère, eau, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, forces éthérées, etc., etc. ; mais pour fabriquer des matériaux inattaquables aux agents destructeurs d'une autre planète, il faudrait qu'ils connussent ces agents, ce qui reviendrait à connaître la planète que justement

l'on cherche à explorer : cercle vicieux duquel nous allons sortir comme suit :

« Nos observations des astres, non seulement de leur mécanique mais aussi de leur biologie, ce que vous appelez l'astronomie et l'astrologie, observations conservées depuis une vingtaine de milliers d'années, nous ont permis de dresser pour chaque planète une table de probabilités de sa constitution physique et des qualités de la Vie universelle dont elle est le support. Chacun des observatoires brahmaniques établit toutes les nuits une série de comptes-rendus, qui sont ensuite centralisés, comparés et classés ; de sorte que les chances d'erreurs de nos probabilités sont réduites à une fraction très petite. Une machine donc, qui porterait un observateur dans l'espace, à la plus grande distance possible de la terre, et dans la direction de la planète la plus voisine, pourrait donc servir à vérifier la justesse de nos observations astronomiques, et munis de ces renseignements certains, nos chimistes pourront construire une seconde machine capable de demeurer alternativement et sur la terre et sur la lune.

SÉDIR

(A suivre).





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

A propos de la Martinique

Lorsqu'un prophète ou un ami de Dieu incite les hommes à se souvenir qu'ils ne sont rien devant l'Absolu et qu'ils doivent chercher la simplicité et non l'orgueil, tous ces annonciateurs sont traités de gêneurs et l'on les accable de sarcasmes et de calomnies.

On place toute sa foi dans le plan mental où les déductions des pontifes de la science, devenue le seul culte écouté, doivent réduire à néant ce qu'on nomme les « rêveries » des partisans de l'existence du monde invisible et de ses lois immuables.

La terrible catastrophe de la Martinique nous suggère ces réflexions et en suggérera de bien plus profondes au véritable observateur.

Voilà une contrée où, comme le remarque notre confrère le Dr Rozier, les faits de magie sont en honneur dans toutes les classes de la société. On se menace continuellement d'actions occultes pernicieuses, et les plans élémentals sont dans un état d'effervescence constant. De plus, le pôle magnétique de la Terre est

à son époque de déplacement, époque caractérisée par des troubles géologiques toujours considérables. C'est seulement la communication de l'homme, en toute humilité, avec le plan invisible et la certitude de son unité à travers toutes les contrées et toutes les races qui aurait permis l'avertissement et sa compréhension. Mais l'homme se juge trop fort pour prier et trop savant pour tenir compte des avertissements prophétiques. Aussi laissons parler les événements.

Les peuples d'Europe, ne voulant tenir aucun compte de la solidarité humaine, laissent cambrioler un peuple faible et assistent impassibles à la mort des femmes et des enfants. L'opinion publique ne trouve moyen de se faire sentir que platoniquement, par des bonnes paroles et des dons de médicaments et d'argent. On veut être très malin et économiser les vies et les fortunes des Européens. Devant l'indifférence de l'Humanité, l'âme de la Terre s'émeut. Un tremblement de terre détruit une cité russe et fait de nombreuses victimes. Puis, un nouvel avertissement est donné dans une de nos colonies. Le mont Pélégronde; vite on fait appel aux représentants patentés du plan mental : une commission de savants se rend vers la montagne, examine les signes visibles et revient en disant : Rien à craindre ! Quelques heures après, l'Invisible accomplissait son œuvre, et les pontifes étaient broyés et brûlés avec toute la population, tout le monde mourait..... sauf le condamné à mort. Voilà la réponse de l'Inconnu aux déductions des pontifes. Mais on n'en tiendra pas plus compte que des signes antérieurs, car les hommes ne savent plus voir et ne

savent plus entendre, tant l'orgueil les aveugle et les rend sourds. Ils prétendent chacun posséder « le vrai système », la seule vérité, et cette prétention fait d'eux des incapables pour les seules vérités effectives et vivantes dérivées de la pratique réelle de la solidarité de toute l'humanité.

Quand « les camps de concentration » floriront en Europe, on commencera peut-être à comprendre qu'une nation qui est créée pour être le chevalier des peuples opprimés, ne doit pas calculer comme un agioteur. Mais il sera trop tard (1) !

PAPUS.

(1) Il faudrait vérifier un fait curieux rapporté par plusieurs habitants échappés au désastre. Il paraîtrait qu'un mois avant la catastrophe, tous les animaux sauvages auraient quitté les environs du mont Péélé pour gagner le rivage de la mer. Quelle belle réponse de l'instinct à la raison humaine !



La Rose-Croix essentielle

*Ex Deo nascimur.
In Jesu moriemur.
Reviviscimus per Spiritum Sanctum.*

Les paroles suivantes de Michel Maïer (*Silentium post clamores*, ch. XVIII) peuvent résumer l'ensemble des tendances doctrinales rosicruciennes :

« La Nature aura toujours des secrets : la chaîne d'or part de l'infini et remonte à l'infini. Ainsi la science se pervertirait si des réformateurs et des critiques ne venaient séparer le pur de l'impur et tenir la balance égale entre l'expérience et la raison ; les choses se sont ainsi passées de tous temps ; ces réformateurs qui existent à cette époque (commencement du xvii^e siècle) en Allemagne forment l'institut des Rose-Croix.

« L'art est le serviteur de la Nature ; la théorie et la pratique doivent donc toujours marcher de pair ; apprendre les secrets, les polir ou les adapter, les approprier ou les réaliser, telle est la triple marche que suit l'adepte et qui est enseignée dans les neuf collèges disséminés sur la terre : en Égypte, chez les

Eumolpides à Éleusis, chez les Cabires à Samothrace, chez les Mages de la Perse et de la Chaldée, chez les Brahmanes, chez les Gymnosophistes, chez les Pythagoriciens, en Arabie, et à Fez chez les Maures.

« L'alchimie n'est qu'un art secondaire. Les Rose-Croix estiment la vertu plus que l'or; quoique ce dernier soit utile comme moyen d'action dans les périodes de publicité. La médecine des adeptes est triple : corporelle, animique et spirituelle; ils la distribuent quand l'humanité en a besoin, puis laissent la crise thérapeutique se développer et rentrent dans le secret jusqu'à ce qu'une nouvelle médication soit nécessaire. La pierre cubique est le symbole de cette adaptation des sciences et des arts à leurs fins et des effets à leurs causes.

« Les époques d'action de la Rose-Croix sont déterminées par la connaissance de l'Astral et par celle des lois de l'évolution du genre humain; ces périodes de divulgation ont pour but d'éveiller le désir et d'éprouver ceux qui sont dignes d'être élus; ces derniers sont peu nombreux cependant; les Rose-Croix acceptent à peine un candidat sur mille (1). »

« Les écoles de sagesse se divisent en des écoles extérieures et intérieures. Les écoles extérieures possèdent la lettre des hiéroglyphes, et les écoles intérieures, l'esprit et le sens.

« La religion extérieure est reliée avec la religion

(1) Le célibat n'est pas une condition indispensable de l'état de Rose-Croix; il y a parmi eux des gens mariés et pères de famille; les études de médecine et de philosophie ne sont pas indispensables, car ils se sont adjoint des peintres.

intérieure par les cérémonies. L'école extérieure des mystères se lie par les hiéroglyphes avec l'intérieure...

« Fils de la Vérité, il n'y a qu'un ordre, qu'une confrérie, qu'une association d'hommes pensants de même, qui a pour but d'acquérir la lumière. De ce centre, le malentendu a fait sortir des ordres innombrables... Le multiple est dans le cérémonial de l'extérieur, la vérité n'est que dans l'intérieur. La cause de la multiplicité des confréries est dans la multiplicité de l'explication des hiéroglyphes, d'après le temps, les besoins et les circonstances. La vraie communauté de lumière ne peut être qu'une...

« Toutes les erreurs, toutes les divisions, tous les malentendus, tout ce qui, dans les religions et les associations secrètes, donne lieu à tant d'égarements, ne regarde que la lettre; l'esprit reste toujours intact et saint; tout ne se rapporte qu'au rideau extérieur sur lequel les hiéroglyphes, les cérémonies et les rites sont écrits, rien ne touche à l'intérieur...

« Notre volonté, notre but, notre charge est de vivifier partout la lettre morte et de donner partout aux hiéroglyphes l'esprit, et aux signes sans vie la vérité vivante; de rendre partout l'inactif actif, le mort vivant; nous ne pouvons pas tout cela de nous-mêmes, mais par l'esprit de lumière de celui qui est la Sagesse, l'Amour et la Lumière du monde, qui veut devenir aussi votre esprit et votre lumière.

« Jusqu'à présent, le sanctuaire le plus intérieur a été séparé du temple, et le temple assiégé de ceux qui étaient dans les parvis; le temps vient où le sanctuaire le plus intérieur doit se réunir avec le temple,

pour que ceux qui sont dans le temple puissent agir sur ceux qui sont dans les parvis, jusqu'à ce que les parvis soient jetés dehors.

« Dans notre sanctuaire, qui est le plus intérieur, tous les mystères de l'esprit et de la vérité sont conservés purement ; il n'a jamais pu être profané des profanes, ni taché par des impurs. Ce sanctuaire est invisible, comme l'est une force que l'on ne connaît que dans l'action.

« Dans notre école, tout peut être enseigné, car notre maître est la Lumière même et son esprit. Nos sciences sont l'héritage promis aux élus ou à ceux qui sont capables de recevoir la lumière, et la pratique de nos sciences est la plénitude de la divine alliance avec les enfants des hommes. Maintenant, nous avons rempli notre charge et nous vous avons annoncé l'approche du grand midi et la réunion du sanctuaire le plus intérieur avec le temple. » (*La Nuée sur le sanctuaire ou quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas*. Paris, 1819, petit in-8, pp. 67 à 84, *passim*) (1).

Voici les développements que donne là-dessus l'*Echo der von Gott erleuchteten Bruderchafft* :

Le *summum bonum* est la sagesse. Mais il faut distinguer la sagesse humaine de la sagesse divine. La première est imparfaite, incertaine, sceptique ; tous ses défauts sont exposés dans le livre du très savant Agrippa (2), qui avait vu plus loin que la philosophie humaine, et dans celui du médecin François

(1) *Le Serpent de la Genèse*, pp. 395-396.

(2) *De Vanitate et Incertitudine scientiarum*.

Sanchetz, *Quod nihil scitur*. La sagesse du monde est folie aux yeux de Dieu (1). Les sages de ce monde font souvent, avec toute leur intelligence, des actions insensées même à leur propre point de vue, car leur sagesse est périssable, transitoire et inconstante (2) ; c'est avec raison que Syrach dit : Toute sagesse vient du Seigneur Dieu et est éternelle avec Lui (I, 1).

L'Écriture nous apprend donc qu'il y a une sagesse divine, Salomôn dit : Le Seigneur donne la sagesse et par sa bouche descendent la connaissance et la compréhension (*Sap.* VII, 15) (3). Il donne les caractères de cette sagesse : « C'est, dit-il, le souffle de la puissance divine, un rayon de la magnificence du Tout-Puissant, la splendeur de la lumière éternelle, un miroir immaculé de la puissance divine, une image de sa bonté. Elle est transmise sur cette terre par la bouche des saints et des prophètes, mais le Verbe de Dieu est le puits de la sagesse et la loi éternelle en est la source (4). Job (xxviii, 20, 21) dit qu'elle est cachée à l'œil de tous les vivants. Or, le Seigneur veut que l'homme soit intelligent et qu'il sache reconnaître Sa volonté : il faut donc que nous nous efforcions d'acquérir Sa sagesse.

Dans l'Ancien Testament, Adam, Noé, Loth, Jacob, Joseph et Moïse, Josué, David, Salomon, Daniel, Esdras, ont eu la sagesse en partage, avec Sa-

(1) I *Cor.* III, 16.

(2) *Syr.* XIV, 10 ; *Sap.* V, 6-599. — *Aug.* VI. *confed. cap.* 9.

(3) Voir aussi *Syr.*, I, 3, XV, 19 ; XXXIII, 8, XLII, 21 ; I *Cor.* I, 21 ; II, 7 ; XII, 8. — *Ephes.* III, 10 ; — I *Reg.* II, 3. — *Baruch.* III, 12, v. 32. — *Esa.*, XXI, 2 ; — *Psalm.* CIV, 24. — *Prov.* I, 19, 6.

(4) *Syr.* XXIV, 4, 6, 33, 45, et I, 5.

muel, Élie, Élisée, Ésaïe. Jésus-Christ l'a fait donner à ses disciples. Bien peu d'hommes ont reçu ce don divin ; il faut pour cela devenir ennemi du monde ; ceux que le monde hait sont aimés de Dieu. « Il n'y a pas un homme sage, dit Tertullien, que le monde ne tienne pour fou ; car la sagesse de ce monde est juste le contraire de celle du ciel et, pour trouver cette dernière, il faut renoncer à toute la sagesse terrestre que l'on s'est acquise. » Cela est ainsi parce que, selon Luc (xvi, 15), tout ce qui est grand devant le monde, est un néant aux yeux de Dieu. La sagesse se trouve donc chez les humbles ainsi que le dit Salomon (1) ; l'humilité allume les lumières de l'entendement de même que la sincérité et la droiture.

La purification du cœur est la préparation nécessaire pour recevoir la sagesse ; mais il faut chercher la vie active avant la vie contemplative. La Sagesse répartit ses dons suivant les hommes : elle donne la parole, la connaissance ou la foi, elle livre la clé des choses cachées, passées et futures ; elle confère la science de toutes choses sur la terre et dans les cieux, elle apprend à lire les pensées des hommes, à parler toutes les langues. Elle est l'arbre de vie, elle montre le chemin du royaume de Dieu. Elle confère le pouvoir de rendre la santé, de faire des miracles ; elle est l'esprit de la grâce et de la prière ; elle donne la connaissance de l'homme intérieur et celle de Dieu. Le Seigneur instruit directement l'homme sage dans des rêves nocturnes et par des visions ; les anges lui appa-

(1) *Prov.* xi, 2.

raissent quelquefois. Le contemplatif est parfois ravi en extase, il voit les cieux ouverts.

L'auteur de ce petit traité rend témoignage des grandes faveurs dont la Sagesse l'a comblé. Dieu lui montra d'abord le véritable chemin avec ses trois degrés tels que Jésus les a enseignés à ses disciples ; puis la véritable façon de prier et la manière de distinguer les ennemis de Dieu d'avec Ses amis. Après avoir reçu le second degré de la sagesse, il reçut un art de s'enquérir, après une certaine préparation, des choses futures concernant les choses temporelles ; il reçut dans le même degré des interprétations subtiles des Écritures ; la première méthode consiste à écrire ou à donner de nombreuses combinaisons d'un mot ou d'un signe sacré ; la seconde apprend à trouver sept sens d'une même sentence. Ces deux méthodes dépassent en ingéniosité et en profondeur tout ce que Trithème (1) et Porta (2) ont écrit sur le sujet. Il a découvert la racine de toutes les langues et j'ai construit à cet effet un *speculum archetypum* qui donne le sens de tous les mots imaginables ; puis la clé de tous les systèmes musicaux. De même, il a trouvé les raisons pour lesquelles on rencontre sur la terre un si grand nombre de types d'hommes différents, et il a construit pour cette recherche un autre archétype. Il a eu des visions comme Ezéchiël et l'apôtre Jean, il a appris à parler et à écrire de nouvelles langues.

Le troisième degré de la sagesse lui révéla des choses qui sont au-dessus de l'entendement humain : les

(1) *Polygraphie.*

(2) *De Occult. liter. notis.*

secrets de l'homme intérieur, de l'âme, de sa naissance, du lieu où elle habite dans l'homme incarné, ce que sont la mort et le réveil de l'âme, ce que sera le nouveau corps de notre régénération. Le mystère de la Trinité lui fut dévoilé avec ses correspondances, ainsi que la nature et la constitution des esprits. Il connut le mystère caché du mariage, celui de la chute et ceux que symbolisent le baptême, la cène, ceux de la communion des saints et du Saint-Esprit. En outre, Dieu lui révéla beaucoup de choses sur le troisième monde, la seconde venue du Christ, le jour du Seigneur, le millénaire de l'*Apocalypse*, la résurrection des morts, le jugement dernier, la disparition de l'univers visible et sa rénovation ; sur deux personnes qui viendront avant ce jour, sur la nouvelle Jérusalem, sa construction, sa religion, sur une nouvelle compréhension de l'Écriture, un nouveau livre saint, sur l'évangile de la nouvelle alliance, sur le nouveau sacrifice, la nouvelle Loi, le nouvel état social, une médecine, une philosophie, une magie nouvelle ; enfin sur la vie éternelle, l'unique religion et l'unique royaume.

L'auteur reçut enfin l'intelligence mystique des Écritures et la révélation de leur sens analogique. Il a consigné quelques-uns des secrets du second degré dans deux manuscrits sur la *Théologie* mystique et sur le nouveau règne du Christ sur la terre.

Pour terminer, notre mystique revient sur l'opposition constante des préceptes de la sagesse divine et de ceux de la sagesse humaine. Il développe les lois de la première, en citant à profusion des textes sacrés sur la pauvreté, sur l'aumône, sur les épreuves, sur

l'humilité. Il termine en adjurant ses lecteurs de ne pas mettre leur foi dans les ténèbres de la sagesse humaine, mais dans la force de la Lumière, car la splendeur qui provient de Dieu ne s'éteindra jamais (*Sap.* VII, 16).

L'auteur du singulier morceau que nous venons de résumer passe pour être Julius Sperber, conseiller d'Anhalt Dessau, qui mourut en 1616. Les avis sont partagés: Katzauer in *Diss. de Rosæcrucianis* (p. 38), tient ce Sperber pour Julianus de Campis, mais une ressemblance de prénoms n'est pas une présomption suffisante et l'esprit des deux productions diffère sensiblement (1).

Avant de terminer cette spécification des caractères généraux de la Rose-Croix, récapitulons les documents que l'Initiation intellectuelle nous a laissés.

Tout d'abord la tradition kabbalistique, qui en cela se rencontre avec le pamphlet intitulé: *Effroyable paction...*, fixe à 36 le nombre des Rose-Croix. En 1623, il serait réparti de la façon suivante:

Six à Paris,
Six en Italie,
Six en Espagne,
Douze en Germanie,
Quatre en Suède,
Deux en Suisse.

Elle ajoute qu'il y en a toujours 12 visibles et 24 invisibles, qu'ils sont les types spirituels dont les

(1) Cf. *Neue Erläuterungen die Gesell. der Rosenkreutzer und Goldm. betreffend* dans le *Wirtemb. Repert.*, p. 544.

membres de la tribu de Lévi sont les symboles matériels, selon ce calcul kabbalistique :

$$\begin{array}{c} \text{ל} \quad \text{ו} \quad \text{י} \\ 306 \quad (10) \end{array}$$

Ils sont au-dessus de Nahash, par conséquent le destin n'existe pas pour eux et l'immortalité leur est acquise. Parmi les kabbalistes, leurs chefs furent Mosché, Aaron, Haïm-Lévi, les Lévites et les Chanteurs. Ils connaissent les hommes, mais les hommes ne les connaissent pas. Le *Cantique des Cantiques*, qui pour les Pères de l'Église renferme les mystères de la vie unitive (1), de même que les *Proverbes* renferment les mystères de la vie purgative et l'*Ecclésiaste* ceux de la vie illuminative, le *Cantique*, disons-nous, contient leur initiation au point de vue kabbalistique.

« Le *Cantique* renferme tous les mystères de la Loi et de la Sagesse. Et les Anges le chantèrent En-haut de la sorte jusqu'à la naissance de Lévi. Et après la naissance de Lévi et plus loin, dès que Mosheh vint au monde, qu'Aaron fut sacré et les Lévistes consacrés, les Chanteurs sortirent de la tribu de Lévi et descendirent (2). Et ils furent tous sanctifiés et demeurèrent auprès de ce qu'ils avaient à garder. Et les uns (*ceux d'en bas*) furent sanctifiés par rapport aux autres (*ceux d'en haut*). Et ceux d'en haut et ceux d'en bas formèrent un chœur unique. Et le Roi unique reposait sur eux. Vint Schlomoh qui composa le livre de

(1) Saint Grégoire de Nysse, in *Cant.*, *Homel.* 1.

(2) Formation de l'Ordre.

sage édifie sur des bases profondes et dont il pose le fondement sur la pierre ». Cette pierre est le Christ. « Dieu seul construira la maison. »

« Nous avons, dit l'apôtre, une maison qui n'est pas l'ouvrage de la main mais un corps spirituel qui est préparé pour l'éternité céleste. » « On ne peut pas poser un autre fondement que celui qui est posé, et qui est le Christ. »

« Le Christ est né à Bethléem, or Bethléem nous donne la maison du pain et la maison de la guerre, c'est-à-dire la même chose que Beth-El.

« Les sages de la Rose-Croix et leur demeure spirituelle sont amplement décrits par l'apôtre : Au Christ, pierre lui-même, vous édifierez, ainsi que des pierres vivantes, une demeure spirituelle, offrant en saint sacerdoce les hosties spirituelles agréables à Dieu par l'entremise de Jésus-Christ. Et vous, troupe choisie, sacerdoce royal, sainte assemblée, peuple d'élection, appelé de l'ombre à son admirable lumière pour annoncer ses vertus.

« Fils de Dieu, élus de Dieu, troupe sacrée, prophètes, amis de Dieu, sages, saints, vraie semence d'Abraham, Frères christiques : tels sont les noms sous lesquels on les connaît.

« La Rose des Rose-Croix est le sang du Christ dont tous nos péchés ont été lavés (Jean). C'est la rose de Saron du *Cantique des Cantiques* ; c'est elle qui orne le jardin secret, c'est à sa base qu'est creusé le puits des Eaux-Vives ; c'est la charité du Christ par laquelle, selon la parole de l'apôtre, on arrive à connaître, avec tous les saints, la largeur, la longueur, l'élévation et

la profondeur ; c'est le sang jusqu'à l'effusion duquel il nous faut résister au péché. »

R. FLUDD.

(*Summum Bonum.*)

Fludd n'est pas seul de son avis ; après lui, Cohausen semble aussi croire que la Rose-Croix manifestée n'est qu'une partie de la Rose-Croix totale (*Hermippus*, t. II).

Thomas Vaughan ensuite établira un parallèle entre le séjour des Brahmanes qu'Apollonius de Tyane visita et que décrit Philostrate, et le temple du Saint-Esprit.

Plus près de nous, notre défunt maître le marquis de Guaïta s'exprime en termes magnifiques sur le plan, le caractère et le mode d'action de la véritable Rose-Croix. Voici les paroles de ce noble écrivain et de ce grand initié :

« Élie artiste est infailible, immortel, inaccessible par surcroît aux imperfections comme aux souillures et aux ridicules des hommes de chair qui s'offrent à Le manifester. Esprit de lumière et de progrès, Il s'incarne dans les êtres de bonne volonté qui L'évoquent. Ceux-ci viennent-ils à trébucher sur la voie ? Déjà l'artiste Élie n'est plus en eux.

« Faire mentir ce Verbe supérieur est chose impossible, encore que l'on puisse mentir en Son nom. Car tôt ou tard Il trouve un organe digne de Lui (ne fût-ce qu'une minute), une bouche fidèle et loyale (ne fût-ce que le temps de prononcer une parole).

« Par cet organe d'élection, ou par cette bouche de

rencontre — qu'importe ? — Sa voix se fait entendre puissante et vibrant de cette autorité sereine et décisive que prête au verbe humain l'inspiration d'En-Haut. Ainsi sont démentis sur la terre ceux-là que Sa justice avait condamnés dans l'abstrait.

« Gardons-nous de fausser l'esprit traditionnel de l'Ordre ; réprouvés là-haut sur l'heure même, tôt ou tard nous serions reniés ici-bas du mystérieux démiurge que l'Ordre salue de ce nom : *Elias artista* !

« Il n'est pas la Lumière, mais, comme saint Jean-Baptiste, Sa mission est de rendre témoignage à la Lumière de gloire, qui doit rayonner d'un nouveau ciel sur une terre rajeunie. Qu'Il se manifeste par des conseils de force et qu'Il déblaie la pyramide des saintes traditions, défigurée par ces couches hétéroclites de détritüs et de plâtras, que vingt siècles ont accumulées sur elle. Et qu'enfin, par Lui, les voies soient ouvertes à l'avènement du Christ glorieux, dans le nimbe majeur de qui s'évanouira — Son œuvre étant accomplie — le précurseur des temps à venir, l'expression humaine du « saint Paraclet, le daïmon de la science et de la liberté, de la sagesse, et de la Justice intégrale : *Élie artiste* » !

Le D^r Franz Hartmann enfin, après avoir émis l'opinion qu'on ne peut pas trouver de Rose-Croix vivant sur terre, proclame qu'ils forment une société spirituelle, dont la conscience est dans les cieux et qui, prenant par intervalles des corps sur la terre, échappe aux investigations de l'historien ; leur fraternité, selon leur propre témoignage, a existé dès le premier jour de la création, disent-ils, lorsque Dieu a

dit : que la lumière soit, Société des enfants de la lumière dont les corps sont formés de lumière et qui vivent dans la lumière pour toujours. Ils sont instruits par la sagesse divine, la fiancée céleste. Tous les sages qui ont existé ont étudié à leur école ; ils seraient répandus non seulement sur cette terre, mais encore dans tout l'Univers ; ils n'ont qu'un livre et qu'une méthode ; leur temple est partout ; ils y entretiennent un feu qui les nourrit et qui est thaumaturgique ; ainsi toute chose leur est soumise, parce que leur volonté est identique à la Loi.

Nous arrivons, on le voit, dans les abîmes étoilés de la mystique, ou jusqu'en haut de ses sommets les plus vertigineux. Voici comment on peut y vivre.

Ruystroëck l'Admirable a décrit, avec une rare vérité d'expression, les états supérieurs de la vie spirituelle. Ce sont les degrés dont il parle dans les pages suivantes que nous empruntons à la belle traduction d'Ernest Hello.

LES AMIS SECRETS ET LES ENFANTS MYSTÉRIEUX

Il y a une différence intérieure et inconnue entre les amis secrets de Dieu et ses enfants mystérieux. Les uns et les autres se tiennent droits en sa présence. Mais les amis possèdent leurs vertus, même les plus intérieures, avec une certaine propriété, imparfaite de sa nature. Ils choisissent et embrassent leur mode d'adhésion à Dieu, comme l'objet le plus élevé de leur puissance et de leur désir : or leur propriété est un mur qui les empêche de pénétrer dans la nudité

sacrée, la nudité sans images. Ils sont couverts de portraits qui représentent leurs personnes et leurs actions, et ces tableaux se placent entre leur âme et Dieu. Bien qu'ils sentent l'union divine, dans l'effusion de leur amour, ils ont néanmoins, au fond d'eux-mêmes, l'impression d'un obstacle et d'une distance. Ils n'ont ni la notion ni l'amour du transport simple, la nudité, ignorante de sa manière d'être, est une étrangère pour eux. Aussi leur vie intérieure, même à ses moments les plus hauts, est enchaînée par la raison et par la mesure humaine. Ils connaissent et distinguent fort bien les puissances intellectuelles, soit ; mais la contemplation simple, penchée sur la lumière divine, est un secret pour eux. Ils se dressent vers Dieu dans l'ardeur de leur amour ; mais cette propriété, imparfaite de sa nature, les empêche de brûler dans le feu. Résolus à servir Dieu et à l'aimer toujours, ils n'ont pas encore le désir de la mort sublime, qui est la vie déiforme. Ils font peu de cas des actes extérieurs et de cette paix mystérieuse, qui réside dans l'activité. Ils gardent tout leur amour pour les consolations intérieures et pour d'imparfaites douceurs ; c'est pourquoi ils s'arrêtent en route, se reposent avant la mort mystérieuse et manquent la couronne que pose l'Amour nu sur la tête du vainqueur.

Ils jouissent bien d'une certaine union divine, ils s'exercent, ils se cultivent, ils connaissent leur état distinctement, dans leurs voies intérieures, ils aiment les chemins qui montent.

Mais ils ignorent l'ignorance sublime du transport

qui ne se connaît plus, et les magnificences de ce vagabondage enfermé dans l'amour superessentiel, délivré de commencement, de fin et de mesure.

Ah! la distance est grande entre l'ami secret et l'enfant mystérieux. Le premier fait des ascensions vives, amoureuses et mesurées. Mais le second s'en va mourir plus haut, dans la simplicité qui ne se connaît pas. Il est absolument nécessaire de garder l'amour intérieur; ainsi nous attendrons avec joie le jugement de Dieu et l'avènement de Jésus-Christ. Mais dans l'exercice même de notre activité, nous mourons à nous-même et à toute propriété; alors, transportés au-dessus de tout, par le sublime excès de l'esprit vide et nu, nous sentirons en nous avec certitude la perfection des enfants de Dieu, et l'esprit nous touchera sans intermédiaire, car nous serons dans la nudité.

De plus la réintégration de l'homme incarné dans tous les privilèges de son état céleste primitif est décrite par l'Apocalypse sous les symboles des noces de l'Agneau et du Nom nouveau. Les curieux trouveront des développements admirables là-dessus dans les œuvres de Gichtel. Voici la glose de Ruysbroëck qui suffira à nos lecteurs pour fixer les idées.

LE PETIT CAILLOU ET LE NOM NOUVEAU

Au vainqueur, dit le Saint-Esprit dans l'Apocalypse, je donnerai la manne cachée et un caillou blanc, et sur le caillou un nom nouveau, qui n'est connu de personne, excepté de celui qui le reçoit.

Le vainqueur, c'est celui qui a traversé et dépassé lui-même et toutes choses. La manne cachée, c'est un sentiment intérieur, une joie céleste. Le caillou est une petite pierre, si petite qu'on la foule aux pieds sans douleur (*calculus*, caillou ; *calcare*, fouler). La pierre est blanche et brillante comme la flamme ronde, infiniment petite, polie sur toutes les faces, étonnamment légère. Un des sens que présente ce caillou pourrait être le symbole de Jésus-Christ. Jésus est la candeur de la lumière éternelle ; il est la splendeur du Père ; il est le miroir sans tache, en qui vivent tous les vivants. Au vainqueur transcendant ce caillou blanc est donné, portant avec lui vie, magnificence et vérité. Le caillou ressemble à une flamme. L'amour du Verbe éternel est un amour de feu ; ce feu a rempli le monde, et il veut que tous les esprits brûlent en lui. Il est si petit, ce caillou, qu'on peut le fouler aux pieds, sans le sentir. Le Fils de Dieu a justifié l'étymologie du mot *calculus*. Obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, il s'est anéanti. Non plus homme, mais ver de terre, opprobre du genre humain et mépris de la populace. Il s'est mis sous les pieds des Juifs, qui l'ont foulé sans le sentir. S'ils eussent reconnu Dieu, ils n'eussent pas dressé sa croix. Il y a plus : aujourd'hui, Jésus est petit et nul dans tous les cœurs qui ne l'aiment pas. Cette magnifique petite pierre est ronde et égale à elle-même sur toutes ses faces. La forme ronde, la forme de la sphère rappelle la vérité éternelle, sans commencement ni fin. Cette égalité d'aspect que présente de tous côtés la forme sphérique, indique la

justice qui pèsera tout avec équité, rendant à chacun ce qui lui est dû. Ce que donnera la petite pierre, chacun le gardera éternellement. Ce caillou est extraordinairement léger. Le Verbe éternel ne pèse rien ; il soutient par sa vertu le ciel et la terre. Il est intime à chacun, et n'est saisi par personne. Jésus est l'aîné des créatures, et son excellence les surpasse toutes ; il se manifeste à qui il veut, là où il va porté par sa légèreté immense ; notre humanité est montée par-dessus tous les cieux, et s'est assise à la droite du Père.

La pierre blanche est donnée au contemplateur : elle porte le nom nouveau que celui-là seul connaît qui la reçoit.

Tous les esprits qui se retournent vers Dieu reçoivent un nom propre. Le nom dépend de la dignité plus ou moins excellente de leurs vertus, et de la hauteur de leur amour.

Notre premier nom, celui de notre innocence, celui que nous recevons au baptême, est orné des mérites de Jésus-Christ. Si nous rentrons en grâce, après l'innocence baptismale perdue, nous recevons du Saint-Esprit un nom nouveau, et ce sera un nom éternel.

Résumons et faisons que des paroles de vérité clôturent dignement un livre qui n'est que l'humble écho des verbes les plus mystérieux de notre Occident.

Débarrassées de toute leur logosophie initiatique, les conceptions que nous venons de présenter de notre mieux sont en substance dans un petit livre tombé dans l'oubli et dû à la plume d'un mystique à qui on

fait l'honneur d'une affiliation rosi-crucienne : le conseiller d'Eckartshausen. Nous voulons conclure en résumant la *Nuée sur le sanctuaire* et en conseillant, si l'on veut arriver aux sommets qu'elle décrit, la pratique du petit livre qui s'appelle l'*Église intérieure* et qui, à notre avis, égale, dans la satisfaction des besoins de l'âme moderne, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cette Église intérieure existe réellement dans un certain plan de l'Invisible, depuis la création du monde et se perpétuera jusqu'à la fin des temps. C'est le Saint-Esprit qui en instruit lui-même les membres, et qui leur présente la vérité dans toutes les parties de la Nature ; les membres de cette Église n'appartiennent pas qu'à la terre. Son but est de préparer le règne de Dieu ; c'est par son influence, par sa collaboration, ou avec son concours que toute lumière est descendue sur la terre, y a germé et y a porté des fruits. Elle est hiérarchisée, et dans sa constitution et dans son initiation.

« Le premier degré, et le plus bas, consiste dans le bien moral par lequel la volonté simple, subordonnée à Dieu, est conduite au bien par le motif pur de la volonté qui est Jésus-Christ, qu'elle a reçu par la foi. Les moyens dont l'esprit de cette école se sert sont appelés inspirations.

« Le second degré consiste dans le raisonnable intellectuel, par lequel l'entendement de l'homme de bien, qui est uni avec Dieu, est couronné avec la sagesse et la lumière de la connaissance ; et les moyens, dont l'esprit se sert pour celui-ci, sont appelés des illuminations intérieures.

« Le troisième degré enfin, et le plus élevé, est l'ouverture entière de notre sensorium intérieur, par lequel l'homme intérieur arrive à la vision objective des vérités métaphysiques et réelles.

« Celui-ci est le degré le plus élevé dans lequel la foi passe en vision, et les moyens dont l'esprit se sert pour cela sont les visions réelles.

« Voilà les trois degrés de la vraie école de sagesse intérieure, de la communauté intérieure de la lumière. Le même esprit qui mûrit les hommes pour cette communauté distribue aussi ses degrés par la coaction du sujet mûri. »

Cette école intérieure se communique, suivant les circonstances, aux écoles extérieures qui la reçoivent suivant leurs capacités ; ses membres ne sont jamais convoqués ni réunis en corps ; à moins que cela ne soit nécessaire. Dieu est le chef et il est obéi également par tous, quel que soit le travail qu'il leur ait assigné. L'entrée dans cette école est en nous-même : mais on ne trouve la porte que quand on est mûr, c'est-à-dire quand on a conçu la vraie base de l'humilité, de la mort à l'égoïsme et de la confiance dans la bonté du Père.

Nous ne pensons pas pouvoir terminer cette imparfaite étude sur l'expression de sentiments plus vrais ; nous demandons que ce livre serve au moins à faire trouver la porte étroite à quelques-uns de ceux qui marchent dans les voies de la Science.

ATTRACTION

Suis-je jamais allé jusqu'au fond de mon âme ? Ai-je vu, ai-je senti ce qui s'y passe ; ce qui entraîne les mondes et guide les hommes ? J'ai vécu comme mes semblables, et ce que mon cerveau n'a pu disséquer et croire comprendre, mon cœur l'a rejeté aussi bien.

Et mon âme se plaint, car je l'ai privée de nourriture.

La seule qui existe, la seule qui dévie, la seule qui souffre en moi, c'est encore celle à laquelle je ne peux m'amener à faire attention. Qu'est-ce qu'une âme, en effet ? Un souffle, un rien appauvri, ou bien un vaste ciel où se repose la vie ?

Mon âme gémit ; je continue pourtant à suivre ce chemin qui l'étouffe, mais qui me paraît raisonnable.

Oh ! secoue tes chaînes, mon cœur plaintif, prends parti pour ton âme et ramène-la à son esprit.

Ta souffrance, mon cœur, n'est rien à côté de l'angoisse muette de ton âme.

Si tu la laissais parler, appeler, agir, son Créateur lui répondrait ; mais tu appelles ton cerveau à ton aide, et lui, n'étant tiré que de toi-même, ne peut t'instruire de choses au dehors.

Laisse aller ton *âme* à la recherche de ton Dieu ; abandonne tes craintes vagues qui ne font qu'augmenter ta faiblesse. Marche ! et Dieu marchera à tes

côtés. Qu'importe, mon cœur, si tu saignes, ou bien si tu verses des larmes sur ton chemin. Avance ! et mon âme t'aidera à porter ton fardeau.

Si tu fais taire ton âme, tu oublieras ton Dieu, et Son reflet s'éteindra en toi. Qui donc alors pourra aller te retrouver ?

Chemine, ne t'effraie pas, parle, mon âme — prie, — le but n'est pas loin, son attache est en toi ; courage, quelques pas vigoureux pourront peut-être affranchir tes ailes ou bien élargir tes horizons.

Dieu t'entoure, mais, pour le reconnaître au dehors, il faut déjà l'avoir aimé intérieurement.

Va ! mon âme, mon cœur se tait et mon cerveau se cache à l'ombre douce de ton esprit !

ZHORA.



Société des Conférences Spiritualistes

Malgré le mauvais temps, une nombreuse assistance a écouté la conférence du D^r Papus sur les analogies et les différences de l'esprit masculin et de l'esprit féminin dans les divers plans. Malgré les fatigues d'un récent voyage, l'orateur a brillamment exposé la grande loi du complémentarisme depuis ses effets les plus hauts dans la Nature jusqu'à ceux qu'elle peut produire dans l'état social et dans la famille. Après avoir montré les défauts de l'éducation moderne dans la famille, après avoir indiqué les ressorts de la vie dans l'être humain, l'orateur montre avec beaucoup d'esprit que le principe féminin tend toujours à emprisonner les choses ou les êtres, tandis que le principe masculin tend au contraire à s'échapper. Ces deux tendances se développent mutuellement, pour leur plus grand bien ; telles sont, par exemple, les deux révélations de Moïse, unitaire, et d'Orphée, multiple. Joignons à ces idées une très belle étude de l'action de la femme dans l'Invisible, une élucidation des termes pouvoir et autorité, des aperçus sur le matriarcat chez l'homme et chez les animaux, par exemple les abeilles : on verra ainsi, en attendant du D^r Papus un article plus détaillé, le nombre et l'importance des idées qu'il a remuées.

ECOLE HERMÉTIQUE

Le local étant devenu trop petit par suite de l'affluence des auditeurs, une transformation importante de l'École sera opérée pour l'année prochaine. Nous pensons pouvoir trouver une salle assez grande pour faire la fusion des cours et des conférences spiritualistes et pour donner à nos amis un local digne de leur zèle. En même temps le comité d'administration sera reconstitué et muni des pouvoirs les plus étendus.

LE MONDE INVISIBLE

Conférence faite par M. Sédir le 18 Mai

La séance est ouverte à 2 heures et demie par M. Beaudelot, président, qui présente à l'assistance M. Sédir, l'éminent occultiste, qui a bien voulu venir nous entretenir quelques instants sur ce troublant sujet : *Le Monde invisible*.

Très modeste, Sédir se défend de mériter tous les éloges qu'on veut bien faire de lui, puis, sans faire plus longtemps attendre le public attentif qui l'entoure, il entre dans le vif de son sujet.

Mesdames, Messieurs, dit-il, il y a en occultisme un axiome très simple, si simple même qu'il en paraît puéril. C'est celui-ci : « Tout ce qui n'est pas visible appartient au domaine de l'invisible. » Je m'explique. Tout ce qui ne tombe pas directement sous nos sens doit être en quelque sorte catalogué dans ce monde occulte et invisible qui a tant préoccupé les hommes, depuis qu'ils ont une conscience.

Vous parler de ce monde, c'est aborder une inépuisable question. Ce n'est pas une, ni même dix conférences qui pourraient toucher le fond d'un tel sujet. Peut-être dix volumes n'y suffiraient-ils pas.

Pour vous donner une idée de la façon plus que sommaire dont je dois le traiter devant vous, permettez-moi une comparaison. Celui qui prendrait pour titre de conférence : *De la Géographie universelle* et qui vous dirait simplement que la terre est ronde ; qu'on la divise en cinq parties qui sont elles-mêmes subdivisées en de nombreux États, et qui bornerait là ses explications, aurait plus développé son sujet que je ne pourrai faire du mien devant vous.

Pour pénétrer dans ce monde invisible, deux méthodes s'offrent à l'homme, l'une directe, l'autre indirecte : l'expé-

rimentation et la déduction. Vous pratiquez tous, plus ou moins, la première, grâce à vos médiums divers. Nous emploierons aujourd'hui la seconde, plus aride peut-être, mais moins dangereuse.

Pour étudier l'Invisible par déductions, nous sommes forcés de nous appuyer sur les lois de l'analogie. C'est grâce à elles que nous pourrons, sans nous égarer, parcourir les rives de l'inconnu. Ces lois, issues d'une logique rigoureuse, procèdent toujours du connu vers le problématique. Leur base est toujours solide, ce qui fait leur sommet toujours certain. Pour étudier l'homme invisible, elles s'appuient sur l'homme visible : pour s'élancer dans l'univers occulte, elles prendront pied, d'abord, sur l'univers connu.

Ces deux études de l'homme et de l'univers sont, du reste, intimement liées, on pourrait dire mélangées. Dans l'homme visible comme dans l'univers sensible, quatre grandes divisions analogues : les solides, les liquides, le gaz et les forces ? Seulement, ce que dans l'homme nous nommons squelette (*solide*), sang ou lymphes (*liquide*), air (*gaz*), force nerveuse (*force*), porte d'autres noms dans l'univers.

Notre terre, et les myriades de mondes semblables qui roulent dans les espaces et forment les nébuleuses, sont en tous points assimilables aux cellules osseuses qui constituent l'intime tissu de nos os. Analogiquement, il est bien facile de retrouver, dans les différents fluides universels, les catégories correspondantes à ceux de l'homme. Et chose qui paraîtra étrange peut-être, quoique n'étant que logique, c'est que ces tourbillons fluidiques, — analogues aux courants sanguins, lymphatiques ou aériens qui circulent dans l'homme, — sont, comme ces derniers, peuplés d'un formidable grouillement d'êtres qui semblent en faire partie intégrante, sortes de leucocytes géants et de globules prodigieux de la circulation universelle. C'est ce qu'avaient admirablement compris les sciences antiques ; les noms seuls diffèrent suivant les initiations. Nous étudierions tout à l'heure ces êtres plus en détail.

Pour le moment, revenons aux quatre grandes divisions occultes de l'univers. Nous avons dit, tout à l'heure, que le plan de la matière sensible, le plan correspondant à

l'ossature humaine, était dénommé plan physique. Mais, autour de cette masse, et la baignant de toutes parts comme une mer, existe le monde encore mal étudié d'où elle tire sa vie et son mouvement. Ce monde, pour mieux dire, ce plan, correspond exactement à ce que nous appelons le système circulatoire dans l'homme. Il est dénommé par les occultistes de l'école occidentale : *Lumière astrale*.

Au-dessus, et c'est là une façon de parler, car ces plans se pénètrent et ne se superposent pas, existe le ciel des dieux, des demi-dieux et des héros, empyrée peuplé par l'imagination des peuples d'êtres fantastiques, dont l'unité collective forme le Dieu unique des religions monothéistes. C'est là, pourrait-on dire, le plan de la pensée de l'univers, et tous ces dieux, demi-dieux et héros en sont les cellules par voie d'évolution.

Au-dessus vient ce qui dans l'homme correspond à l'âme : le plan de la pensée non manifestée, le plan divin : l'Absolu.

Nous avons dit que ces différents plans sont peuplés d'une série d'êtres qui en font en quelque sorte partie intégrante. L'étude expérimentale de ces êtres relève de la *Magie* et de la *Psychurgie*. Disons, en passant, que cette étude est toujours dangereuse, tant au point de vue psychique qu'au point de vue moral. Car, s'il est relativement facile de se mettre en rapport avec les habitants conscients ou semi-conscients de l'Invisible, il l'est beaucoup moins de s'en rendre maître. Bien souvent ce sont eux qui dominent le téméraire expérimentateur, qui devient l'humble domestique des forces qu'il croyait réduire en esclavage. Et ceci est très compréhensible, car ces êtres, plus encore que ceux de la terre, sont de dimensions et de forces variables. Il en est de presque microscopiques, petits êtres infimes que les légendes dénomment tour à tour nains, gnomes, farfadets ou korrigans ; d'autres, au contraire, qui atteignent des proportions gigantesques, tels les fabuleux égrégores.

Or, pour entrer en communication avec ces individualités, il n'est que deux moyens : ou leur prêter suffisamment de matière pour qu'elles puissent se manifester directement sur le plan physique et, par conséquent, nous mettre à la merci de leur force redoutable ; ou nous transporter

sur leur plan en dégagement psychique et courir le double danger des blessures astrales, répercutables en physique, et de l'envahissement, par quelques-uns de ces êtres troubles, de notre corps abandonné un instant. Pour terminer cette courte digression, qu'il suffise d'ajouter que la seconde expérience est de beaucoup la plus dangereuse et que le téméraire qui s'y livre est en tout point comparable au naufragé perdu sur une mer hostile et démontée.

Celui qui désire étudier ces êtres, insoupçonnés de la science, doit avant tout savoir qu'ils ne sont pas identiques sur tous les plans, mais seulement analogues, comme le poisson et l'oiseau, par exemple. De plus, il faut les diviser en deux grands groupes : les autochtones et les accidentels, autrement dit ceux qui sont nés sur le plan considéré, et ceux qui y sont grâce à des circonstances extérieures à eux.

Nous nous occuperons d'abord de la première catégorie de ces êtres invisibles, et nous les diviserons encore en trois séries distinctes. Tout à fait au sommet, se trouvent ces êtres mystérieux appelés tour à tour par les traditions anges, dieux, héros, et qui existent en réalité, corporisations éthérées de la pensée divine, idées cosmiques personnalisées et vivantes qui gouvernent des mondes ou des systèmes de mondes. Les religions terrestres en sont en quelque sorte l'incarnation, le point d'appui matériel.

Puis, au-dessous de ces êtres qui nous dépassent assez pour que nous doutions d'eux et que nous les niions, se trouvent les fluides de l'invisible, tourbillons gigantesques qui circulent autour des mondes et qui les font vivre. Ce sont des forces spécialisées, sortes d'aliments vivants dont s'entretiennent les organismes stellaires.

Ce sont les grands courants de l'électricité cosmique.

Enfin viennent les habitants de ces tourbillons de lumière astrale, ce qu'on appelle en général les *élémentals*, êtres spéciaux, qu'une étude plus détaillée nous ferait voir divisés, eux aussi, en quatre groupes très distincts d'après leurs mœurs et leurs formes. Ce sont eux qui répondent à la plupart des évocations cérémonielles, car bien rares sont ceux qui peuvent et savent se servir de courants fluidiques. Outre ces indigènes de l'Invisible, il existe, avons-nous dit, des êtres astraux accidentels.

En premier lieu, il faut citer les clichés de l'avenir. En occultisme, on nomme cliché la force latente d'un fait passé, engendrant un fait à venir, ou même, plus simplement, la forme symbolique ou réelle d'un fait ou d'une pensée réalisés ou à réaliser. Ces formes et ces forces, comme tout ce qui existe, vivent et sont visibles dans de certaines conditions. C'est leur lecture et leur interprétation qui constituent la prophétie, don qui, comme on voit, n'a rien de surnaturel ou de miraculeux.

Parmi ces clichés, il faut distinguer ceux qui viennent de la Volonté divine en action, du Verbe se corporisant, et ceux qui ne sont que des images du plan physique. Ces derniers sont les plus nombreux et les moins stables et proviennent de trois causes distinctes :

- 1° Les événements passés enregistrés dans la Lumière ;
- 2° L'action volontaire de l'homme dans l'Invisible. Ces clichés larviques ne vivent que peu de temps en général et suivant l'énergie volitive qui a présidé à leur formation ;
- 3° L'action involontaire de l'homme dans l'Invisible, qui crée des clichés plus ou moins intenses, suivant la violence des passions qui l'animent : haine, amour, colère, antipathie et sympathie, etc.

En dehors des clichés, parmi les habitants accidentels de l'Invisible, se trouvent tous les êtres en dédoublement astral, c'est-à-dire qui, volontairement ou involontairement, ont quitté leur corps physique. Nous disons volontairement, car la sortie astrale est relativement facile à pratiquer : c'est le cas de presque tous ceux qui s'adonnent aux études du médiumnisme, de la magie, de la télépathie et du somnambulisme. Quant à la sortie astrale involontaire, elle a lieu pendant le sommeil naturel, ou l'évanouissement et dans la plupart des cas de folie.

Enfin, pour terminer cette nomenclature, forcément un peu aride, il faut citer les êtres qui s'incarnent et ceux qui se désincarnent ; ceux qui naissent à la terre et ceux qui y meurent, avec leur entourage de parents et d'amis qui les conduisent jusqu'à leur lieu d'épreuves ou qui les attendent au seuil de la vie éternelle.

Telles sont les données de l'occultisme contemporain qui, par bien des points, touche au spiritisme et qui parfois le complète un peu. Bien inutiles ces études, diront certains !

Nous ne le croyons pas, car elles donnent à l'homme hésitant et tremblant sur cette terre la certitude auguste qu'il n'est jamais seul et que la vie incommensurable et profonde l'enserme et le dépasse de toute part, et le mène, imperceptible cellule de la collectivité universelle, vers un but d'amour et d'harmonie.

Ainsi, pendant près de deux heures, parla M. Sédir, au milieu d'un auditoire profondément attentif et sympathique. Puis, avec une grâce parfaite, il s'offrit à répondre à toutes les questions qui pourraient lui être adressées au sujet de sa conférence, ce qu'il fit à la plus grande satisfaction de l'assistance.

C. DAC.

LA MAIN DE FATIME

Une clef de la Kabbale Orientale

Joseph Balsamo, comte de Cagliostro, naquit à Palerme en 1713, visita l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Malte, Rhodes, les îles de l'Archipel et Rome, et partout il acquit des sciences qui lui assurèrent une réputation colossale dans l'art des oracles.

Il mourut au château de Saint-Léon en 1795, et c'est là, dans un vieux manuscrit, qu'il a laissé cet oracle : *la Main de Fatime*, dès longtemps en usage chez les peuples de l'Orient et cependant inconnu jusqu'à ces derniers temps. Voici, d'après l'Orientalisme, la traduction de cet oracle ainsi retrouvé :

Cet oracle se divise en deux parties : 1° *La Main de Fatime*, ou clef des *nombres individuels* qui servent à déterminer d'une façon très exacte, le caractère, le tempérament, les aptitudes d'une personne ; 2° *le Double Zodiaque*, clef de l'avenir qui sert à soulever le voile de l'avenir et à plonger ses regards dans les gouffres de la destinée. Ce *Double Zodiaque* est la partie de la figure formée de deux cercles concentriques et placée au-dessous de la *Main de Fatime*, dont elle est séparée par un double trait.

Explication : 1° *La Main de Fatime*. — Pour connaître le caractère, les aptitudes, le tempérament d'une personne à l'aide de cet oracle, prendre chacune des lettres du nom et prénom de la personne et les remplacer par les chiffres correspondants inscrits en regard de ces lettres dans les casiers qui divisent la main de Fatime. Additionnez tous les nombres donnés et vous aurez le *nombre individuel* de la personne. Pour avoir la signification de ce nombre, consulter la table de la *Main de Fatime* en observant de supprimer les mille et d'examiner à part quelle est la signification des centaines.

Exemple. — Vous voulez savoir quel est le nombre individuel de Jean-Jacques-Rousseau ?

J — 600	J — 600	R — 80
E — 5	A — 1	O — 50
A — 1	C — 3	U — 200
N — 40	Q — 70	S — 90
	U — 200	S — 90
	E — 5	E — 5
	S — 5	A — 1
		U — 200
646	969	716
TOTAL : 2331		

Le total étant 2.331, je supprime les 2.000 et conserve seulement 331 qui me donnent à la table : Foi ardente, philosophie, pour 300; amour de la gloire, pour 31, ce qui rend en effet le caractère de l'homme.

Si le nom donnait un nombre qui ne se trouvât pas à la table ou qui y fût marqué « nul », il faudrait le décomposer par centaines, par dizaines et unités. Le nom de César, par exemple, donne 179. On trouve :

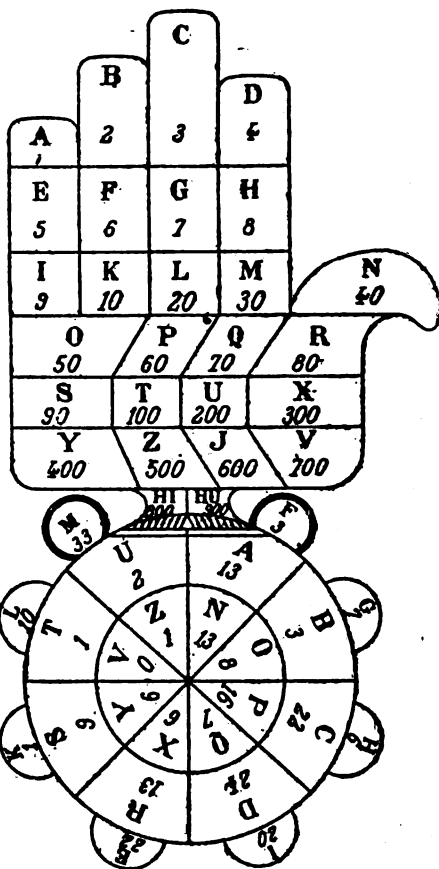
100 = Faveurs, honneurs, gloire ; 70 = Amour de la science.

9 = Imperfections et douleurs, peines, attentats.

Pour Napoléon-Bonaparte on trouve 804. 800 = Empire, gloire, exil ; 4 = Témérité, largesse, puissance.

Table des réponses.

- 1 Passion, ambition, ardeur.
- 2 Destruction, mort, catastrophe.



- 3 Mysticisme, amour platonique, rêverie.
- 4 Témérité, largesse, puissance.
- 5 Bonheur, fortune, mariage.
- 6 Perfection, travail.
- 7 Pureté de sentiments, contemplation.
- 8 Amour de la justice, honnêteté.
- 9 Imperfections et douleurs, peines, attentat.
- 10 Accomplissement, raison, bonheur futur.
- 11 Défauts nombreux, réussites douteuses.
- 12 Porte-bonheur, heureux présage.
- 13 Impiété, cynisme.
- 14 Dévoué jusqu'au sacrifice.
- 15 Croyance, idéal.
- 16 Bonheur, volupté, amour.
- 17 Inconstant, volage.
- 18 Entêtement, incorrigible.
- 19 Nul.
- 20 Tristesse, austérité.
- 21 Brutalité, violence.
- 22 Invention, prudence, mystère.
- 23 Calamité, vengeance.
- 24 Indifférence, égoïsme.
- 25 Intelligence, naissances nombreuses.
- 26 Aime à rendre utile.
- 27 Fermeté, courage.
- 28 Faveur, tendresses, amour.
- 29 Nul.
- 30 Noces, célébrités.
- 31 Ambition, gloire.
- 32 Hymen, chasteté.
- 33 Conduite exemplaire.
- 34 Souffrances, peines.
- 35 Harmonie spirituelle et corporelle, santé.
- 36 Grand génie, vastes conceptions.
- 37 Douces vertus, amours conjugales.
- 38 Imperfection, avarice, envie.
- 39 Nul.
- 40 Fêtes, festins, plaisirs.
- 41 Sans valeur morale ou physique.
- 42 Voyages, vie malheureuse et courte.
- 43 Cérémonies religieuses, apostolat.

- 44 Pouvoirs, pompe, honneurs.
 45 Conception, nombreuse postérité.
 46 Vie champêtre, abondance, fertilité.
 47 Vie heureuse et longue, exempte de soucis.
 48 Tribunal, jugement, ruine.
 49 Nul.
 50 Captivité puis liberté, bonheur.
 60 Veuvage.
 70 Amour de la science.
 73 Aime la nature, peu l'artifice.
 75 Sensibilité, affection, charité.
 77 Repentir, grâce finale.
 80 Maladie, guérison, longue existence.
 81 Beaux-arts, culture intellectuelle.
 90 Peu clairvoyant, erreur, affliction.
 100 Faveurs, honneurs, gloire.
 120 Bon époux, fervent patriote.
 150 Flatterie, hypocrisie.
 200 Irrésolution.
 215 Calamité.
 300 Foi ardente, philosophie.
 313 Clairvoyance, lucidité.
 350 Naïveté, espoir dans la justice.
 360 Sociabilité, talents nombreux.
 365 Calcul, intérêts, égoïsme.
 400 Art, amour, emportement.
 490 Cloître, ferveur, mystère.
 500 Election, honneurs, statue.
 600 Victime de l'envie, succès, catastrophe.
 666 Cabale, complot, effondrement social.
 700 Force, vigueur, santé.
 800 Empire, gloire, exil.
 900 Guerrier valeureux, croix, décorations.
 1000 Ambition.
 1095 Voué à la persécution, martyr.
 1260 Tourments, consolation dans la vieillesse.
 1390 Faiblesse physique, énergie morale.

2° *Le Double Zodiaque.* — Chères lectrices, chers lecteurs, désirez-vous savoir si vous êtes aimés ou si vous

serez victorieux dans les luttes que l'avenir vous réserve ? Consultez le *Double Zodiaque*.

Pour cela, écrivez votre nom de baptême et celui de votre adversaire en amour ou dans la lutte future ; prenez à part la somme que chacun d'eux vous donnera en vous servant de l'alphabet du *Double Zodiaque*.

Divisez chaque somme par 9 et cherchez le nombre qui vous restera de l'un et de l'autre dans les premières colonnes du tableau ci-dessous. Vous verrez quel est le nombre vainqueur de l'autre.

1	}	remportera la	victoire sur	3, 1, 7, 9		6	}	remportera la	victoire sur	1, 3, 5, 3
2				1, 4, 0, 8		7				2, 4, 6, 8
3				2, 5, 7, 9		8				1, 3, 5, 7
4				1, 3, 6, 8		9				2, 4, 6, 8
5				2, 4, 7, 9						

Mai 1902.

Capitaine FRANLAC.

VICTOR-ÉMILE MICHELET

Le grand poète qui vient aujourd'hui d'être révélé à la foule n'était pas ignoré de l'élite certes. Villiers de l'Isle-Adam dont il fut le disciple préféré lui avait attaché les éperons et de Guaita dans le *Serpent de la Genèse* le saluait comme un de ses plus hauts pairs. Il débuta brillamment dans les lettres, et allait peut-être devenir un coryphée de la multitude, qui allume des feux d'artifice de vers, avec les rimes, un poète de panache. Naturellement altier, V.-Émile Michelet ne voulut pas. Ce fut dans la solitude, dans le secret du temple presque ; musicien admirable autant que puissant métaphysicien, il composa, il incanta, j'allais dire, ces poèmes de la *Porte d'or* où le Rêve se pénètre mystérieusement des inquiétudes de la Science, s'attire aux angoisses du Devenir. Absorbé dans les troublantes études de Kabbale, le grand poète qu'est Victor-Émile Michelet s'exaltait, à la façon de ces gentilshommes d'autrefois, du côté

de 1870, qui auraient eu peur, en entrant au Parlement, d'y encanailler leur raison. Lui n'entra dans aucun Parlement de Lettres où c'est au suffrage universel que se discernent les succès, comme dans l'autre : il préfère ne pas être ce qu'il n'a jamais été, ce qu'il ne sera jamais : un poète de la majorité.

Peu de contemporains dans les lettres ont connu dans l'intimité, le poète des *Contes surhumains*. L'admirable artiste qui a écrit les vers du Héros et que les *Gens de lettres* viennent de couronner, n'aurait pas trouvé d'éditeur il y a seulement quelques jours. Aujourd'hui on ne prend pas au sérieux ce qui est beau. La fortune de Victor-Émile Michelet, qui était jusqu'à présent celle de Baudelaire et de Villiers, n'était pas faite pour étonner. Ce qui étonne, au contraire, c'est de voir un poète si apparenté aux deux autres, posséder une gloire qu'ils ne connurent pas. Félicitons-le tout de même et de grand cœur, quoique de rester incompris jusqu'à la fin il y ait une gloire, une grande, la seule peut-être au point de vue de l'éternité.

RAOUL GAUBERT.

Nous sommes heureux de joindre nos plus sincères félicitations à celles de notre jeune collaborateur, à cette occasion. Déjà la Société des Gens de Lettres s'est honorée en confiant un poste important au comte Léonce de Larmandie, elle vient de s'honorer encore en proposant, à l'unanimité de sa commission, Victor-Émile Michelet pour le prix fondé par le grand poète classique contemporain. Et ce n'est pas parce qu'Émile Michelet est un des anciens collaborateurs de *l'Initiation*, ce n'est pas parce que sa pièce de vers couronnée est un des beaux fleurons de notre revue, c'est tout simplement parce que Michelet est un grand et vrai poète que nous sommes heureux de ce choix et que nous applaudissons de toutes nos forces. De plus, Michelet a dit le bien mérité de beaucoup et il n'a jamais profané sa plume à des calomnies et à des bassesses. Il a été chevalier parfait même pour ses ennemis, et, par ce temps d'arrivisme et de vilénies, c'est être doublement poète que de parler d'amour fraternel, quand tout pousse à l'individualisme et à la haine. Donc ! bravo de toutes façons et pour le lauréat et pour les juges !

N. D. L. D.

Bibliographie

Nous recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux prophéties, le volume qui vient de paraître sous le titre : *Révélation prophétiques* et sous la signature de Mme Camille Clavel-Gratien. Le prix de chaque brochure est de 5 francs et chaque acheteur a droit de poser une question sur la prophétie. On trouve ce volume 82, rue de Clichy, Paris.

Citons une page (la p. 33) de ce curieux recueil :

« (Février 1901.) Je vois dans l'Inde les esprits se révolter contre le joug anglais.

« Vers octobre, sanglantes bagarres; la révolte commencera sourde, lente, mais assurée. (La guerre se prononcera complètement à la fin de 1902).

« Les hommes sembleront sortir de dessous terre, pour secourir les rebelles.

« Une avalanche de maux de toutes sortes sévira contre les Anglais.

« Les troubles de l'Inde ont commencé en 1901. — Trois années s'écouleront, pour l'accomplissement de la victoire indienne (secours par armements et munitions).

« Nouvelle guerre de guérillas à l'horizon.

« L'Inde devient libre, s'unit au progrès.

« Du choc de deux lumières, se produit une vive clarté, plusieurs initiés Hindous (Thibet) tendront la main d'honneur. Au culte d'Occident, nouvelle victoire religieuse.

« Les Hindous viendront en Occident pendant les troubles.

« Quand le moment sera venu, ils viendront avec plus de force, dix années ne se passeront pas, sans qu'ils viennent discrètement, des maîtres d'Orient, croyant au Saint-Esprit.

« Ils révéleront certaines choses utiles; à leur tour ils s'initieront force sera pour notre religion.

« Grand triomphe doit exister par l'adjonction de tous les cultes.

« En France, il n'existera pas de grands troubles cette année; dans les années qui suivent, 1902 et 1903, l'approche de grandes discussions et bagarres est à prévoir.

« La France soutiendra une puissance vers l'Orient, ce qui nous causera appui et triomphe.

« L'Italie souffrira de grands troubles, l'Espagne combattra pour elle-même contre différents fléaux tels que l'anarchie, la famine et la guerre.

« La France défendra deux nations telles que la Hollande et la Pologne. Une victoire sera pour nous; grâce à une tactique providentielle, d'autres nations commenceront à les défendre avant que notre pays intervienne.

« L'Angleterre sera cause de plusieurs soulèvements.

« L'Autriche, assistée des nations voisines, se mêlera à cette guerre, qui commencera par une sorte de révolution. L'Allemagne, craignant pour son intérêt, se défendra avec acharnement. »

Chez Ollendorff, la belle collection des grands romans étrangers s'augmente aujourd'hui du sensationnel roman de MATILDE SERAO : *Châtiment*, traduit par Mme JEAN DARCY. C'est une des plus belles œuvres de l'auteur célèbre italien et son succès en France s'annonce comme considérable.

PRENTICE MULFORD. — *Vos forces et le moyen de les utiliser*. — In-8, 3 fr., chez Chacornac.

C'est la seconde édition de cet excellent petit livre, réimprimé dans le format de la *Collection d'auteurs mystiques*; si on compte qu'il était paru auparavant dans cette revue — nos lecteurs s'en souviennent — ce troisième tirage prouve que le public sait parfaitement reconnaître les ouvrages de mérite. Nous souhaitons que les conseils de Mulford trouvent encore beaucoup de bonnes volontés.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux. — Deux articles sur la catastrophe de la Martinique; l'un d'eux, intitulé « Prédications réalisées » par René le Bon, cite les prédictions antérieures faites par Mmes Marie Martel, Louise Polinière, Mlle Couëdon.

Louise Polinière prédisant cette catastrophe disait que cela arriverait dans un endroit dont le nom commence par *Mar...* du reste en voici des extraits.

PRÉDICTIONS RÉALISÉES

*La Catastrophe de la Martinique prédite
par les Voyantes de Tilly.*

L'épouvantable cataclysme qui vient d'anéantir une partie de l'île de la Martinique avait été prédite en 1897, d'une façon très précise, par les Voyantes de Tilly-sur-Seulles.

Nos lecteurs peuvent s'en rendre compte :

MARIE MARTEL (*Écho du Merveilleux*, année 1897, p. 257). — Marie Martel, dans un entretien, dit : « L'incendie du Bazar de la Charité n'a été qu'un premier avertissement. Si la France ne fait pas pénitence, un autre avertissement plus terrible lui sera donné ; *ce sera une catastrophe épouvantable, produite par le feu encore, et où il périra beaucoup plus de monde que dans l'incendie du Bazar de la Charité.* Si après ce dernier avertissement les hommes ne reviennent point à Dieu, alors les grands châtiments commenceront. »

LOUISE POLINIÈRE (année 1897, p. 232). — *Louise Polinière voit les détails de la deuxième catastrophe, des hommes se tordant dans les flammes. Un éboulement doit accompagner ce sinistre. Le nom de la rue ou de l'endroit commencera par Mar...*

Ces deux prophéties, et notamment celle de Louise Polinière, sont vraiment extraordinaires et ne peuvent être, il nous semble, attribuées au hasard.

*
**

Les Temps Merveilleux continuent la publication des Commentaires de Marsils Ficin sur le premier livre de Plotin le Platonicien traduit par Saïr.

Rosa Alchemica. — Un article de A. Flambart sur les Périodes d'Influences. Il contient comme exemple: les périodes d'influences du thème de Gambetta, et leur action sur les principales phases de sa vie.

La Revue Spirite. — Continuation de Bélisania ou l'occultisme celtique par E. Bosc.

Un chapitre intéressant sur les vertus du gui.

Une étude à suivre intitulée « la Science des Religions », par Ed. Grimard.

La Revue des Études psychiques publie la traduction d'un discours sur les phénomènes psychiques et la réincarnation, prononcé par le docteur Olivier Lodge à la « Society for Psychical Research » de Londres.

Le Moniteur des Études psychiques publie des extraits de divers journaux relatifs au Suaire de Tunis.

Annales des Sciences psychiques. — Études sur les Longs Jeûnes, par le colonel de Rochas. Nombreuses citations de cas fort intéressants.

La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme continue la publication de « Vers l'Avenir », par Paul Gremil. C'est une suite d'études médianimiques très intéressantes sur les mystères antiques.

Nous signalons aux bibliophiles une série d'articles très intéressants, parus le mois dernier dans différentes revues.

— C'est d'abord, dans le *Correspondant*, une étude détaillée de M. Louis de Meurville sur le saint-Suaire de Turin, dont l'*Initiation* a dit quelques mots à ses lecteurs.

— Sur le même sujet, le *Moniteur des Études psychiques* nous expose les idées et réflexions de quatre auteurs, et plus loin, sous le titre « Choses inconnues », relate différents faits occultes intéressants à étudier; enfin le récit d'une « Guérison d'une danse de Saint-Guy par le magnétisme et l'astrologie » nous montre une fois de plus quelle est la puissance de l'agent thérapeutique par excellence, et comment on peut chercher à s'aider de certaines influences.

— Le savant expérimentateur A. de Rochas publie dans les *Annales des Sciences psychiques* du D^r Dariex un article : « les longs Jeûnes ». L'abondance des documents réunis donne un grand poids à la conclusion de l'auteur.

— L'*Écho du Merveilleux* nous montre que des événements récents, tels que l'accident du *Pax* et la grande catastrophe de la Martinique, ont été annoncés bien à l'avance par plusieurs voyants ou visionnaires.

— Dans la *Psychic and Occult Views and Reviews* : « Concentration and the acquirement of personal Magnetism », par O. Hashn Hara, et « Strengthening the Will », par Lucius Goss, nous exposent les méthodes employées par nos frères du nouveau continent, pour diriger nos forces et développer la Volonté, qu'ils considèrent comme l'unique moyen et le but suprême.

— Voir encore dans *Rosa Alchemica*, revue d'Hermétisme dirigée par Jollivet Castelot, de savantes études d'astrologie ; dans les *Temps meilleurs* un « Commentaire » de Marcile Ficin sur le premier livre de Plotin le Platonicien.

— Enfin lire aussi la *Revue des Études psychiques*, la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, la *Revue spirite*, qui ont un sommaire très rempli.

LIVRES REÇUS

La Resurrección de los muertos en sus aspectos científica y filosófica, par VIRGILE, paru aux Établissements typographiques de R. Pujol, à Barcelone.

Geisterschriften und Drohbrieife, par D^r ERICH BOHN und HANS H. BUSSE, chez Karl Schüler, à München.

Constitution de la Thérapeutique, par le D^r P. JOUSSET.
— Nos lecteurs trouveront, dans le numéro de juin de la *Thérapeutique intégrale*, un compte rendu détaillé de cet ouvrage, qui a la plus grande valeur scientifique et qui, comme son nom l'indique, nous indique les lois absolues dont l'application constitue l'art de guérir.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc.

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. Digitized by Google 0 fr. 5

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'Ordre Martiniste.

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

*On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de 7 francs

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de 7 francs.

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** au lieu de sept, port à la charge l'acheteur.*

Digitized by Google

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

WIDENER

JUN 13 1999

CANCELLED

